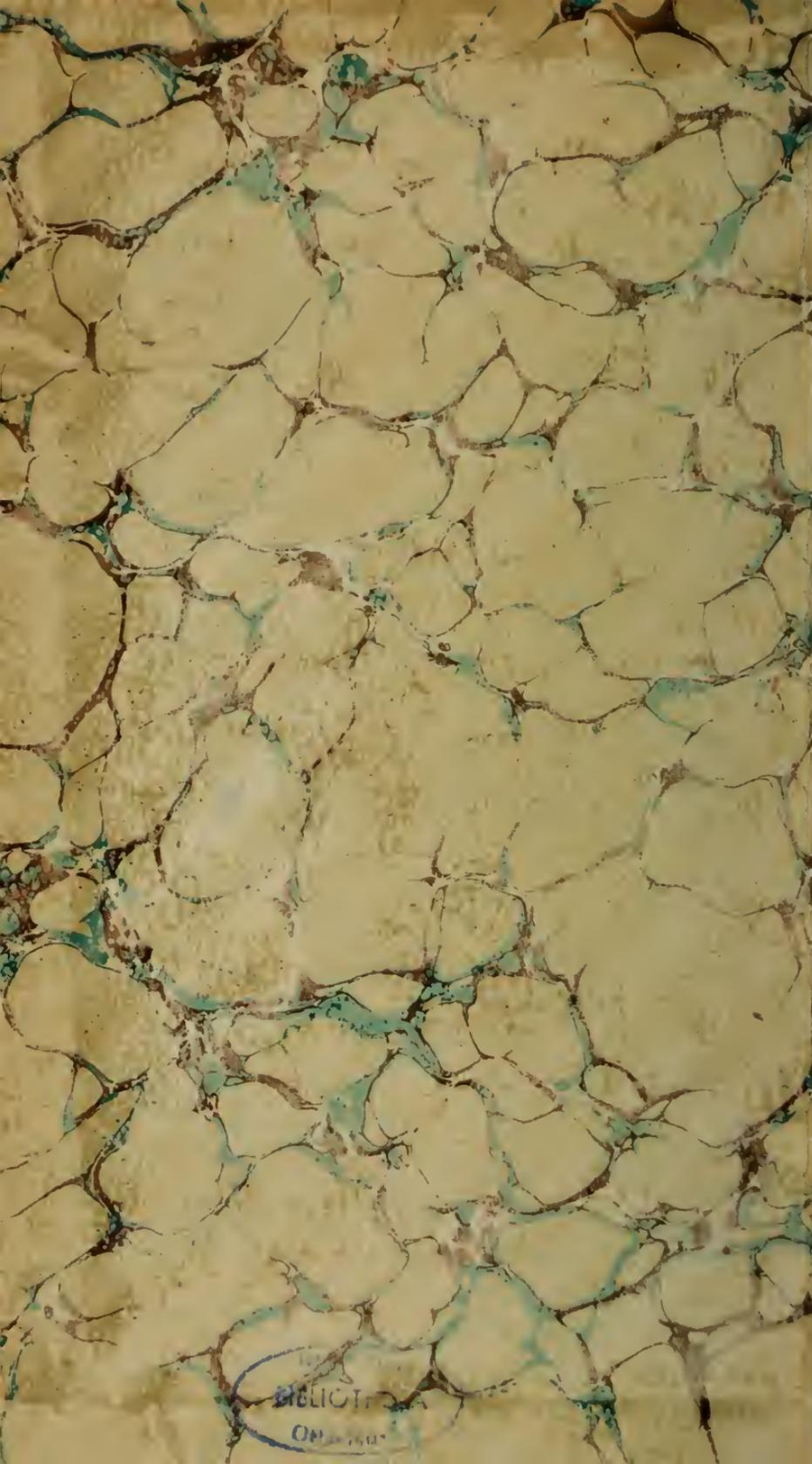


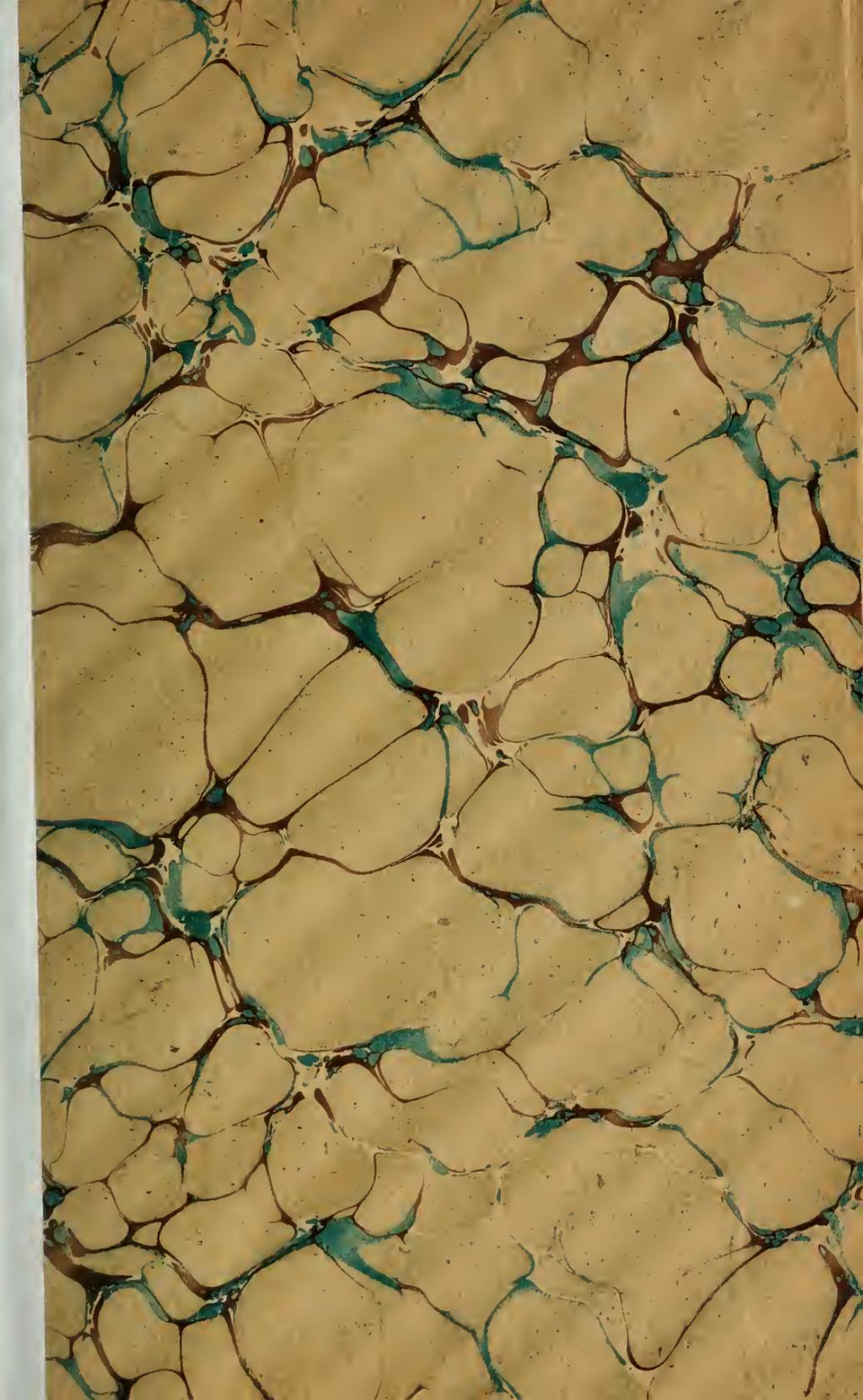
U d' / of Ottawa

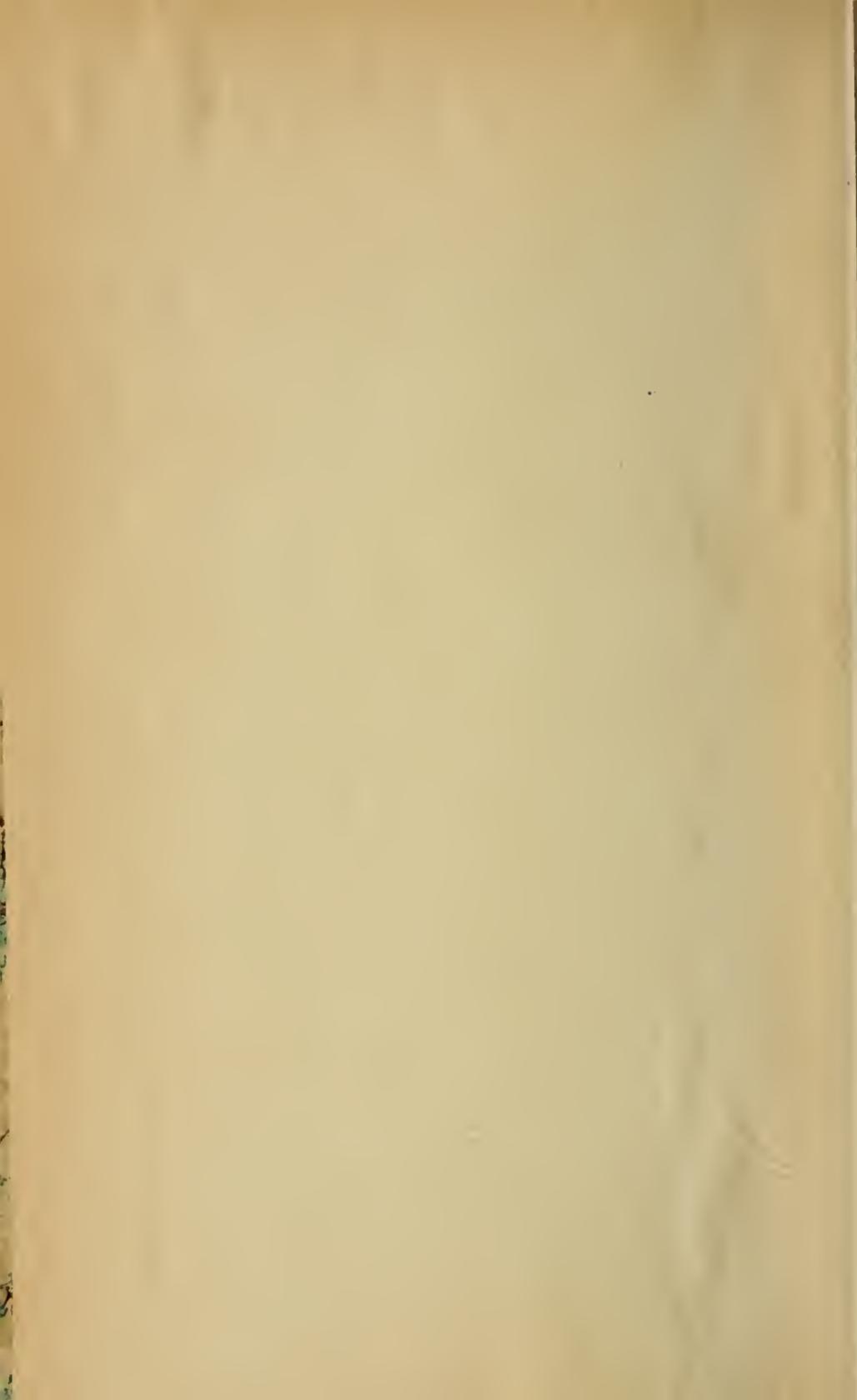


39003001409019



THE
BIBLIOTHECA
ON





Les Missionnaires

Bibliothèque

Section : 44

Rayon : 3

Juniorat du S.-O. Ottawa





PRÉCIS

DE

GRAMMAIRE COMPARÉE

DU GREC ET DU LATIN

DU MÊME AUTEUR

Précis de Grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand rapportés à leur commune origine et rapprochés des langues classiques. 1 vol. in-8°, broché..... 7 fr. 50

PRÉCIS
DE
GRAMMAIRE COMPARÉE
DU GREC ET DU LATIN

PAR
VICTOR HENRY

CINQUIÈME ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1894

Droits de traduction et de reproduction réservés.



P

PA

111

H5

1894

PRÉFACE.

(1^{re} ÉDITION.)

Ce livre est le résumé d'un enseignement de quatre années (1884-87), professé à la Faculté des Lettres de Douai. Plus d'une fois, au cours de mes leçons, il m'est arrivé de regretter que les élèves n'eussent pas entre les mains quelque manuel de grammaire comparée, qui leur permit, soit de repasser les notions incomplètement saisies, soit d'acquérir par eux-mêmes celles que l'abondance des matières me forçait à écarter du programme de l'année. Tout au moins avaient-ils la ressource de se procurer les cahiers de notes des années précédentes ; mais cette ressource précaire et insuffisante faisait défaut aux maîtres du dehors, qui souvent, faute de documents, traitaient à faux ou s'abstenaient de traiter les questions proposées à leur étude. Car les ouvrages allemands, au premier rang desquels se place la *Grammaire Grecque* de M. G. Meyer, ne sont guère accessibles à la plupart d'entre eux, et d'ouvrage d'ensemble composé ou traduit en français, il n'en est point qui mette à leur portée les découvertes de ces dix dernières années, si fécondes pour la science⁽¹⁾. Toutes ces considérations, et, par-dessus tout, les bienveillants encouragements de MM. Bréal et Bergaigne, m'ont décidé à essayer de combler cette lacune. Puisse le livre, une fois paru, ne pas démeriter des suffrages qui l'ont accueilli avant sa naissance !

Visant avant tout à écrire un ouvrage élémentaire, je me suis scrupuleusement interdit la controverse. En général, sur chaque question, je me borne à indiquer la solution qui me paraît préférable, sans combattre et parfois sans mentionner les

(1) J'en excepte, bien entendu, le *Dictionnaire* de MM. Bréal et Bailly, qui n'est point une grammaire et ne saurait en tenir lieu, et la 2^e édition du *Manuel* de M. S. Reinaeh (t. II), où la grammaire comparée n'occupe naturellement qu'une place restreinte.

autres. Beaucoup de graves difficultés ne sont qu'effleurées, quelques-unes esquivées, les points trop douteux entièrement passés sous silence. A peine de me noyer dans le détail, j'ai dû me résigner à ces sacrifices. Peut-être ont-ils passé la mesure : c'est à la critique à m'en avertir, et je souscris d'avance à son jugement : mais, indulgente et de bonne foi, elle me fera l'honneur de ne pas mettre ma résignation sur le compte de l'ignorance.

Par la même raison, l'on ne doit s'attendre à rencontrer dans ces pages aucune donnée nouvelle, aucun fait qui n'ait été antérieurement publié. Leur seul mérite, si elles en ont, est d'avoir été mises et tenues rigoureusement au courant de l'état actuel de la linguistique indo-européenne, et je désarmerai le reproche de plagiat, qui coûte si peu à la loyauté de certains censeurs, en déclarant sans ambages que je n'ai point prétendu faire œuvre personnelle, bien que je n'aie presque jamais renvoyé aux sources, craignant de surcharger et de compliquer outre mesure un texte d'un aspect déjà peu attrayant. Pour suppléer autant que possible au manque de références, j'insère à la suite de cette préface une bibliographie des ouvrages auxquels je suis le plus redevable. Cette liste, si incomplète soit-elle, aura en même temps l'avantage d'indiquer aux étudiants et aux professeurs les livres les plus propres à développer en eux le goût de la linguistique en général ou les notions spéciales puisées à mon enseignement⁽¹⁾.

A ceux-ci je rappellerai avant tout qu'il ne leur servirait de rien, qu'il leur serait plutôt nuisible d'aborder l'étude de la grammaire comparée, sans s'être rendus parfaitement maîtres de la grammaire élémentaire du grec et du latin. Ce point supposé acquis, j'engagerai le débutant à lire cette grammaire d'un bout à l'autre, sans rien passer, mais sans trop s'arrêter aux passages qui lui paraîtront obscurs ou difficiles : dans une première initiation, l'intelligence de chaque détail importe beaucoup moins qu'une vue succincte de l'ensemble. Mais à la

(1) A cet effet, j'y ai compris divers ouvrages étrangers à la grammaire comparée du grec et du latin, mais que j'ai crus de nature à éveiller chez le débutant quelques idées générales sur l'évolution du langage ou à lui fournir des termes de comparaison tirés de la langue qui lui est familière.

seconde fois il sera bon de lire la plume à la main, en notant çà et là les points essentiels, et se reportant scrupuleusement d'un paragraphe aux similaires suivant les indications des nombreux renvois dont l'ouvrage est parsemé. Une autre manière de travailler, non moins profitable, mais réservée aux plus avancés, consistera à parcourir les index alphabétiques et, toutes les fois qu'un type quelque peu insolite éveillera l'attention, à en chercher l'explication dans le corps du livre. Enfin, l'on se trouvera très bien de préparer un morceau quelconque d'un auteur grec ou latin, en se reportant à la grammaire pour chacune des formes étymologiques ou grammaticales qu'on y rencontrera. Cet exercice, régulièrement pratiqué dans mes conférences, m'a toujours donné les meilleurs résultats.

Si l'impression d'un pareil travail ne présentait déjà par elle-même assez de difficultés matérielles, j'aurais aimé à distinguer, par deux types d'impression différents, les données fondamentales qu'il est indispensable de retenir et les mille détails secondaires pour lesquels il suffira d'une lecture attentive. Je suis forcé de m'en remettre là-dessus au discernement de l'élève, qui y trouvera matière à s'exercer et à se former. A plus forte raison m'en remettrai-je au tact et à la mesure des maîtres de nos lycées et de nos collègues, quant au choix des notions élémentaires de grammaire comparée dont il conviendrait de faire profiter leur propre enseignement. Il ne saurait s'agir, bien entendu, d'enseigner, même sommairement, les méthodes linguistiques à des élèves de seconde. Mais si, au cours d'une explication, d'une correction de devoir, le professeur trouve à placer un rapprochement sûr, heureux, aisément intelligible, il y gagnera de satisfaire l'esprit de l'enfant, toujours curieux de logique et de clarté, et — qui sait? — d'éveiller peut-être à son insu quelque vocation qui s'ignore. L'important n'est pas d'initier l'élève à tel ou tel détail aussitôt oublié qu'appris, mais de soulever discrètement le voile du temple, de faire entrevoir par une brève échappée la beauté de cette science encore trop méconnue, qui, pour emprunter les paroles d'un de ses plus savants et sympathiques interprètes⁽¹⁾, « placée aux confins des

(1) J. Darmesteter, *Essais Orientaux*, p. 30.

deux grands domaines, le mouvement et la pensée, tenant aux sciences naturelles par son élément matériel, le son, aux sciences morales par son objet dernier, l'expression de l'idée, plonge par ses racines dans l'histoire naturelle, et s'épanouit par sa fleur en pleine psychologie. »

Douai, 5 juin 1887.

V. HENRY.

(2^e ÉDITION.)

Qui m'eût dit, à l'heure où j'écrivais ces pages, que mon cher maître et ami Abel Bergaigne ne verrait pas la seconde édition d'un ouvrage qu'il avait appelé de ses vœux et couvert de sa bienveillante autorité? Tel qu'il est, puisque son indulgence s'est plu à le juger digne de lui, je le dédie à sa mémoire bien-aimée, que garderont pieusement tous ceux qui ont été assez heureux pour le connaître. Il était de ces intelligences et de ces cœurs d'élite que, toute sa vie et au prix même du déchirement de la séparation, l'on se félicite d'avoir rencontrés sur sa route.

Cette seconde édition ne diffère pas sensiblement de la première. J'y ai corrigé quelques erreurs, comblé quelques lacunes, éclairci quelques obscurités, que d'obligeants confrères m'ont signalées. A cet égard je dois des remerciements tout particuliers à MM. F. de Saussure et L. Job. J'ai mis la bibliographie et le texte au courant des travaux parus en 1888, et crois n'avoir rien négligé pour continuer à mériter les suffrages qui ont accueilli l'apparition de ce modeste manuel. A ceux qui m'en ont honoré, et principalement à MM. les professeurs Bréal, de Harlez, Hübschmann, Merlo ⁽¹⁾, G. Meyer, Sayce, à mon ami M. H. Winkler, j'adresse l'expression de ma sincère gratitude.

Lille, 2 novembre 1888.

V. H.

(1) Merlo à son tour, avant que ce souvenir lui parvînt, est entré jeune encore dans l'éternel repos. Comme Bergaigne et deux mois après lui, il a trouvé la mort dans une promenade alpestre.

(3^e ÉDITION.)

Tandis que je préparais cette nouvelle édition, mon livre paraissait en Angleterre (*A short comparative Grammar of Greek and Latin*, London, Swan Sonnenschein, 1890), sous les auspices de M. A. H. Sayce, dont la bienveillante autorité a su aplanir toutes les difficultés inséparables d'une pareille entreprise. Mon premier devoir est de lui en adresser publiquement mes remerciements, ainsi qu'à M. Nettleship, professeur à l'Université d'Oxford, dont le nom et le talent ont répondu de moi devant le public lettré de son pays, à M. R. T. Elliott, *lecturer* à l'Université de Melbourne, qui a mis au service de cette traduction sa rare connaissance de la langue française, de l'antiquité classique et de la grammaire comparée, enfin à l'éditeur, qui, je l'espère, n'aura point à se repentir de la confiance qu'il leur a témoignée.

Les progrès de la linguistique indo-européenne sont si rapides, que, malgré le peu de temps écoulé entre cette édition et la précédente, j'ai dû faire subir à certaines parties d'assez importants remaniements : je signalerai en particulier la question des gutturales labialisées (n^o 57 et passim), l'origine de l'aoriste en $-\theta\gamma-$ (n^o 102), etc. Mais l'ensemble demeure intact : je n'ai presque rien retranché et peu ajouté ; je me suis contenté de mettre la bibliographie au courant et d'indiquer en note les opinions récentes qui m'ont paru plausibles ou intéressantes à connaître. Je me suis efforcé aussi de profiter des aimables et indulgentes critiques qui m'ont été adressées dans le cours de cette année par MM. Charles Michel, de l'Université de Gand (*Revue de l'Instruction publique en Belgique*), Zwetiaeff, de l'Université de Moscou (*Jurnal Ministerstva Narodnago Prosvěštšenia*). E. R. Wharton, de l'Université d'Oxford (*Classical Review*) et Louis Havet (*Revue critique*), que je remercie de leurs conseils encore plus que de leurs éloges.

M. Wharton surtout, qui a soumis mon livre à une critique aussi minutieuse que savante, verra que sur nombre de points j'ai déféré à ses avis. Sur quelques-uns seulement j'ai maintenu, parfois même sans le justifier, mon texte primitif : ainsi

je ne vois aucune raison de renoncer aux étymologies simples et presque sûres de *tam quam* (n° 221) et de *sed* (n° 225). Si vraiment, comme le disent les grammairiens, l'ancienne forme de *tam* était *tame*, cet *e* mystérieux ne peut être qu'une particule surajoutée, comme dans *cume* pour *quom*, du *Carmen Saliäre* (n° 251). Si *sed* procédait de *sedum*, quelle étymologie expliquerait *sedum*? quelle phonétique rendrait raison de la chute de *um* final? car il n'y a point parité entre ce cas et celui de *dōnec* = *dōnicum*. En somme rien ne nous dispensera jamais d'admettre que le texte des grammairiens latins ne nous est pas toujours parvenu sans altération ou qu'eux-mêmes ont pu parfois être insuffisamment informés.

Quant à la notice de M. L. Havet, j'hésite vraiment à en parler, faute de savoir dignement reconnaître l'exquise délicatesse qu'il a mise, lui l'un des premiers maîtres en notre science, l'ami et le compagnon d'études de Bergaigne, à relever mes modestes mérites et à pallier mes défauts. Mais je lui dois, ainsi qu'à mes lecteurs, quelques lignes d'explication au sujet des excellentes corrections qu'il m'a conseillées et dont je reconnais en principe la parfaite justesse. Elles portent sur trois points essentiels :

1° J'ai confondu l'*y* consonne et la semi-voyelle d'*i*, en écrivant uniformément, en diphtongue comme devant voyelle, *ay* et *ya*, et de même *av* et *va*. — Il est vrai; mais j'avoue en toute sincérité que je ne suis pas fixé moi-même sur la nature réelle de ces deux phonèmes et sur les différences qui les séparent. Ensuite, quelle graphie adopter? Celle que suggère M. Havet, *ai*, *au*, donne l'idée d'une succession de voyelles en hiatus plutôt que d'une vraie diphtongue. Tout au moins faudrait-il orner l'*i* et l'*u* de quelque signe diacritique; et, en écrivant cet ouvrage, je m'étais imposé la tâche de réduire à l'extrême minimum possible les complications typographiques qui troublent et découragent les vocations chancelantes. Enfin, les transcriptions *ai* et *ya*, *au* et *va* une fois admises, comment faudrait-il écrire les groupes *aia* ou *aya*, *aua* ou *ava*? Dans chaque cas en particulier la nécessité s'imposerait d'opter entre les deux graphies, et bien souvent l'option serait arbitraire ou impossible; car, nous ne saurions

nous le dissimuler, cette question des semi-voyelles indo-européennes est encore une des moins claires d'une phonétique dont je n'ai prétendu enseigner que les premiers éléments. Je persiste donc à préférer à une précision qui risquerait d'être illusoire, une confusion que je crois sans inconvénient pour les débutants et que les autres rectifieront d'eux-mêmes au cours de leurs études ultérieures.

2° J'ai confondu l'accent musical, le seul qui en latin mérite vraiment le nom d'accent, avec la nuance d'intensité qui affectait toute syllabe initiale latine ou italique, et qui seule, de son côté, a causé les affaiblissements bien connus du type *colligō*, *affectus*, *afficiō*, l'abrègement des finales de mots iambiques, et autres phénomènes similaires. — Sur ce point, le maître verra que j'ai essayé de lui donner pleine satisfaction, sans réussir pourtant, je le crains, à dissiper entièrement l'équivoque.

3° La dernière réforme proposée par M. Havet est de beaucoup la plus importante, et exigerait, pour être logiquement poursuivie, la refonte d'une bonne moitié du livre, avec nombre de corrections éparses : il s'agirait d'en faire disparaître la notion décevante du « thème » en tant que base de la dérivation et de la flexion, notion qui, j'en tombe d'accord, ne correspond à aucune réalité extérieure : « . . . Il dépend de M. Henry que, dans peu d'années, le *thème* sommeille dans le campo-santo de la scolastique. » — J'en demande pardon à M. Havet, mais il a trop bonne opinion de moi : il m'attribue des facultés novatrices que je ne me sens point et une influence à laquelle je ne saurais prétendre. Autant je voudrais pouvoir proscrire la nomenclature surannée qu'il condamne, autant j'éprouve l'impossibilité de m'en passer, je cherche en vain par quoi la remplacer dans une exposition à la fois claire et rapide. J'ai cru parer au danger en avertissant à deux reprises le lecteur (nos 83 et 182) de l'inanité de ce terme, qui ne doit représenter à ses yeux qu'une pure abstraction, commode toutefois et d'un usage inoffensif si on ne lui laisse prendre corps dans la pensée. Mais M. Havet l'a dit bien mieux et plus nettement que moi, et je lui demande la permission de le citer.

« En linguistique exacte comme en linguistique facile, un

suffixe est quelque chose qui n'a pas du tout la précision et l'immutabilité algébrique. C'est par exemple *-ier* dans *épiciër*, mais *-tier* dans *bijoutier*; c'est *-al* dans *sepiëtrional*, mais *-onal* ou *-ional* (j'en donnerais le choix pour une épingle) dans *mériëdional*. Un radical est chose non moins élastique; c'est une partie de mot à laquelle se joint un suffixe, par exemple *mériëd-* ou *mériëdi-*. *Racine* est le nom conventionnel d'un radical relativement irréductible; au point de vue français, *enfl-* de *enfler* peut parfaitement être appelé une racine, aussi bien qu'au point de vue grec $\varphi\epsilon\varsigma-$ dans $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omega$, parce que ce radical *enfl-* n'est réductible qu'en latin. Bref, *suffixe*, *radical*, *racine* ne sont pas des termes exprimant des choses qui existent en soi; ce sont les désignations de ces extraits, parfois capricieux, que l'instinct populaire tire des mots de la langue d'hier et qu'il combine pour former les mots de la langue de demain, cela tantôt avec logique, tantôt à tort et à travers. Ces termes n'ont de valeur précise que si on y fait entrer expressément la notion de cette adoption par l'instinct d'un peuple.

« Quant au mot *thème*, si prodigué par tous les linguistes, rien ne peut faire qu'il ait une valeur scientifique; ce qu'on appelle *thème* est essentiellement quelque chose de bâtard. C'est l'amalgame d'une idée réelle, celle du radical, surtout tel qu'il se montre en sanscrit, avec l'idée tout autre, parfois spéëieuse, souvent imaginaire, jamais certaine, d'une forme primitive, d'un mot indépendant, ayant préexisté aux autres mots. Il faudrait pourtant savoir ce qu'on veut dire. Entend-on par *thème* un radical, un extrait de mots? alors il ne faut pas dire que « le thème » d' $\acute{\iota}\pi\pi\omicron\varsigma$ est $\acute{\iota}\pi\pi\omicron-$, car où est l' \omicron dans $\acute{\iota}\pi\pi\epsilon$ ou $\acute{\iota}\pi\pi\iota\chi\acute{\omicron}\varsigma$? Ou bien entend-on décidément, par « le thème d' $\acute{\iota}\pi\pi\omicron\varsigma$ », le nom primitif du cheval? en ce cas, qu'on ne prétende pas que ce thème était $\acute{\iota}\pi\pi\omicron-$, car, s'il y a quelque chose qu'on sache pertinemment, c'est que dans $\acute{\iota}\pi\pi\omicron\varsigma$ ni l'aspiration, ni l' ι , ni les deux π ne sont anciens; nous savons avec certitude qu'il faut, d' $\acute{\iota}\pi\pi\omicron$, remonter au moins à quelque chose comme *ekwo* ou *ekwe* (lequel?), et peut-être à des formes (une? deux? plusieurs?) encore plus différentes d' $\acute{\iota}\pi\pi\omicron$. Mettons pourtant qu'on veuille s'obstiner à parler d'un thème d' $\acute{\iota}\pi\pi\omicron\varsigma$, en tant que mot ayant dû, ou ayant pu exister avant $\acute{\iota}\pi\pi\omicron\varsigma$ lui-

même; posons comme établi qu'*ἄπιος* n'a pas été pris tout fait à un peuple voisin, comme le latin *bos* a été pris tout fait au grec : de quel droit alléguera-t-on de prétendus thèmes à propos des noms et des verbes de date macédonienne ou impériale, comme *caesareus* ou *φιλ:ππ:ζειν* ? Il serait ridicule, parce que le français dit *recevoir* au lieu de *reçoivre*, de dire que ce verbe a « changé de thème », le thème *recev-* ayant supplanté le thème *reçoiv-*; est-il plus sérieux d'expliquer en latin la coexistence des deux génitifs *apum* et *apium* par deux thèmes *ap-* et *api-*⁽¹⁾ ? Au fond l'idée chimérique du thème implique l'hypothèse tacite que les mots sont formés par addition d'éléments libres; elle est donc en contradiction essentielle avec l'idée de l'analogie, qui implique la doctrine de la substitution imitative. . . »

Que les futurs linguistes méditent cette page et s'en pénètrent. Qu'ils n'en infèrent rien contre la légitimité de leur science, car des chimistes autorisés leur diront qu'il n'y a peut-être point d'atomes. Toute science, toute philosophie, toute religion a besoin d'images : l'essentiel est de n'en point faire des idoles.

Paris, 16 février 1890.

V. H.

(4^e ÉDITION.)

Je n'ai rien à ajouter aux conseils et aux observations dont j'ai cru devoir accompagner les précédentes éditions de cette *Grammaire*. On trouvera la bibliographie notablement enrichie : j'y ai inséré des ouvrages, parus dans les trois dernières années, qui n'ont sans doute avec le grec et le latin qu'un rapport indirect, mais qui m'ont semblé de nature à orienter l'étudiant désireux de s'aventurer dans les autres domaines de la linguistique indo-européenne. Quant au corps du livre, il va sans dire que j'y ai introduit toutes les modifications qui m'ont paru répondre à l'état présent de la science. Elles sont nombreuses, mais en général peu importantes; car, si l'on pénètre toujours plus avant dans l'infini détail, l'ensemble

(1) Cette critique ne me vise pas, cf. n° 206, 7.

de la comparaison linguistique demeure à peu près immuable et, surtout en ce qui concerne les traits communs aux deux langues classiques, peut être considéré comme définitivement fixé. Je dois signaler à l'attention particulière de ceux qui s'intéressent aux problèmes du langage, la nouvelle revue *Indogermanische Forschungen*, dont le début fait souhaiter et prévoir une carrière aussi longue et féconde que celle du Journal de Kuhn.

V. H.

Paris, 12 mai 1892.

(5^e ÉDITION.)

Le grand ouvrage de M. Brugmann s'est clos dignement par une étude magistrale de la conjugaison. Ceux de mes lecteurs qui la connaissent ou s'y engageront sur mes avis, s'étonneront peut-être de ne voir passer dans mes propres pages qu'une si faible partie du progrès qu'elle réalise. Le plan de ce livre ne m'a point paru le comporter. Non que, tout en me réservant contre la hardiesse de certaines synthèses⁽¹⁾, je me dissimule le puissant secours qu'elles apportent à la connaissance générale de la linguistique indo-européenne. Mais, si elles l'éclairent, elles la supposent aussi; et l'auteur qui n'a eu d'autre visée que d'expliquer l'un par l'autre le grec et le latin, est naturellement réduit au silence dans les cas exceptionnels où le latin ne s'explique que par le celtique ou le letto-slave. Par la même raison, je n'ai pu profiter de toutes les judicieuses observations formulées par M. Streitberg sur ma précédente édition, qu'il a critiquée dans l'esprit le plus bienveillant et confraternel. Celle-ci lui devra pourtant quelques notables améliorations, dont je lui exprime toute ma

(1) Cf. *Revue critique*, XXXV, p. 121.

reconnaissance. Les lacunes qui y subsistent sont en partie comblées aujourd'hui par la publication de ma *Grammaire comparée de l'Anglais et de l'Allemand*, où les étudiants versés dans les langues modernes pourront suivre le prolongement germanique des phénomènes déjà constatés en grec et en latin; et ma bibliographie, tenue scrupuleusement à jour, orientera dans leurs recherches ultérieures les rares vocations suscitées par mon enseignement.

V. H.

Paris, 2 novembre 1893.

BIBLIOGRAPHIE ⁽¹⁾.

ADAM (L.). Les Classifications, l'objet, la méthode, les conclusions de la Linguistique. Paris, Maisonneuve, 1882.

*AHRENS (H. L.). Griechische Formenlehre des Homerischen und Attischen Dialektes. 2^{te} Auflage. Göttingen, 1868.

American Journal of Philology, edited by B. L. Gildersleeve, voll. I-XIV. Baltimore, 1880-93.

American Philological Association (Transactions of the), voll. I-XXIII. Cambridge, J. Wilson; 1869-92.

ASCOLI (G. I.). Lezioni di Fonologia comparata. Torino e Firenze, 1870.

ASCOLI (G. I.). Studj critici. Milano, 1861 sq.

*ASCOLI (G. I.). Sprachwissenschaftliche Briefe. Autorisierte Uebersetzung von B. GUETERBOCK. Leipzig, Hirzel, 1887.

AUDOUIN (E.). Étude sommaire des Dialectes Grecs littéraires. Paris, Klincksieck, 1891.

BAUDRY (Fr.). Grammaire comparée des Langues classiques, 1^{re} partie (seule parue). Paris, Hachette, 1868.

BAUNACK (J. und Th.). Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der Arischen Sprachen, I, 1. Leipzig, Hirzel, 1886.

(1) L'astérisque indique les ouvrages que les étudiants liront ou consulteront avec le plus de fruit: le double astérisque, ceux dont le secours leur est indispensable.

BECHTEL (Fr.). Ueber die Bezeichnungen der sinnlichen Wahrnehmungen in den indogermanischen Sprachen. Weimar, Böhlau, 1879.

BECHTEL (Fr.). Die Hauptprobleme der indogermanischen Lautlehre. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1892.

Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur, herausgegeben von H. Paul u. W. Braune (E. Sievers). I-XVIII. Halle, Niemeyer, 1874-93.

⁽¹⁾Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen, herausgegeben von Dr. Ad. Bezzenberger. Bdd. I-XIX. Göttingen, 1877-93.

Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung, herausgegeben von Ad. Kuhn und A. Schleicher. Bdd. I-VIII. Berlin, 1858-76.

BERGAIGNE (A.). Manuel pour étudier la Langue Sanscrite. Paris, Vieweg, 1884.

BERGAIGNE (A.). De Conjunctivi et Optativi in Indoeuropaeis Linguis informatione et vi antiquissima. Parisiis, Vieweg, 1877.

BERGAIGNE (A.) et HENRY (V.). Manuel du Sanscrit Védique. Paris, Bouillon, 1890.

BERGAIGNE (A.). — V. sous CURTIUS.

BERGER (Ph.). Histoire de l'Écriture dans l'antiquité. Paris, Impr. Nat., 1891.

BERSU (Ph.). Die Gutturalen und ihre Verbindung mit *v* im Lateinischen. Berlin, Weidmann, 1886.

*BLASS (F.). Ueber die Aussprache des Griechischen. 3^{te} Aufl. Berlin, Weidmann, 1888.

*BLOOMFIELD (M.). The Origin of the Recessive Accent in Greek. Baltimore, 1888.

*BOISACQ (E.). Les Dialectes Doriens, phonétique et morphologie. Paris, Thorin, 1891.

⁽¹⁾ Parmi les articles, la plupart de très haute valeur, qui composent cet excellent recueil, je signalerai spécialement : Collitz, *die flexion der nomina mit dreifacher stammabstufung* (X, 1).

BONNET (M.). Le Latin de Grégoire de Tours. Paris, Hachette, 1890.

*BOPP (Fr.), trad. M. BRÉAL. Grammaire comparée des Langues Indo-européennes. Paris, Impr. Imp. (Nat.), 1866-74.

BRAMBACH (W.). Die Neugestaltung der Lateinischen Orthographie in ihrem Verhältniss zur Schule. Leipzig, 1868.

*BRÉAL (M.). Mélanges de Mythologie et de Linguistique, Paris, Hachette, 1877.

*BRÉAL (M.). Les Tables Eugubines. Paris, Vieweg, 1875.

**BRÉAL (M.) et BAILLY (A.). Dictionnaire étymologique latin. Paris, Hachette, 1885.

BRÉAL (M.). Comment les Langues réparent les points faibles de leur grammaire. (Mélanges Renier, p. 233.) Paris, Vieweg, 1887.

*BRÉAL (M.) et PERSON (L.). Grammaire Latine Élémentaire. Paris, Hachette, 1888.

*BRÜCKE (E.). Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute. 2^{te} aufl. Wien, C. Gerold, 1876.

BRUGMAN (K.). Ein Problem der homerischen Textkritik und der vergleichenden Sprachwissenschaft. Leipzig, 1876.

BRUGMANN (K.). Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft. Strassburg, Trübner, 1885.

*BRUGMANN (K.). Griechische Grammatik. (Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft, herausgegeben von Dr. I. Müller. II. 2^{te} aufl. München, Beck, 1890).

*BRUGMANN (K.). Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen. I, II et Indices). Strassburg, Trübner, 1886-93.

*BRUGMANN (K.) und DELBRÜCK (B.). Grundriss, etc. III : Syntax, von B. DELBRÜCK (1). Strassburg, Trübner, 1893.

BRUGMAN (K.). — V. sous OSTHOFF.

BRUNOT (F.). Grammaire Historique de la Langue Française. Paris, G. Masson, 1887.

*BÜCHELER (Fr.), trad. L. HAVET. Précis de la Déclinaison Latine. Paris, Vieweg, 1875.

BUCK (C. D.). Der Vocalismus der Oskischen Sprache. Leipzig, Koehler, 1892.

BYRNE (J.). General Principles of the Structure of Language. London, Trübner, 1885.

BYRNE (J.). Origin of the Greek, Latin and Gothic Roots. London, Trübner, 1888.

*CAUER (P.). Delectus Inscriptionum Graecarum propter dialectum memorabilium. Ed. II. Lipsiae, Hirzel, 1883.

CAUER (P.). Homeri Odyssea, scholarum in usum edidit. Lipsiae, Freytag, 1886-87.

CHAIGNET (A.-Ed.). La Philosophie de la Science du Langage étudiée dans la formation des mots. Paris, Didier, 1875.

CHAIGNET (A.-Ed.). Théorie de la Déclinaison des noms en grec et en latin. Paris, Thorin, 1875.

*CHASSANG (A.). Grammaire Grecque d'après la méthode comparative et historique, revue et modifiée par P. CLAIRIN. Paris, Garnier, 1890.

COLLITZ (H.) u. BECHTEL (Fr.). Sammlung der Griechischen Dialekt-Inschriften, Bdd. I-IV. Göttingen, 1883-90.

*CONWAY (R. S.). Verner's Law in Italy, an essay in the history of the indo-european sibilants. London, Trübner, 1887.

CORSSEN (W.). Kritische Beiträge zur Lateinischen Formenlehre. Leipzig, Teubner, 1863.

CORSSEN (W.). Kritische Nachträge zur Lateinischen Formenlehre. Leipzig, Teubner, 1866.

CORSSEN (W.). Ueber Aussprache, Vocalismus und Betonung der Lateinischen Sprache. 2^{te} auf. Leipzig, Teubner, 1868-70.

CORSSEN (W.). Beiträge zur Italischen Sprachkunde. Leipzig, Teubner, 1876.

CURTIVS (G.), trad. A. BERGAIGNE. La Chronologie dans la formation des langues indogermaniques. Paris, Vieweg, 1869.

*CURTIUS (G.). Grundzüge der Griechischen Etymologie. 5^{te} auf. Leipzig, Teubner, 1879.

*CURTIUS (G.). Das Verbum der Griechischen Sprache seinem Baue nach dargestellt. Leipzig, Hirzel, 1877-80.

CURTIUS (G.). Zur Kritik der neuesten Sprachforschung. Leipzig, Hirzel, 1885.

CURTIUS (G.), trad. P. CLAIRIN. Grammaire grecque classique. Paris, Vieweg, 1884.

DANIELSSON (O. A.). — V. sous PAULI.

DARBISHIRE (H. D.). Notes on the Spiritus asper in Greek. London, Trübner, 1889.

*DARMESTETER (A.). Traité de la formation des mots composés dans la langue française. Paris, Vieweg, 1874.

*DARMESTETER (A.). De la Création actuelle de mots nouveaux dans la langue française. Paris, Vieweg, 1877.

*DARMESTETER (A.). La Vie des Mots étudiée dans leurs significations. Paris, Delagrave, 1887.

*DARMESTETER (A.). Reliques Scientifiques. Paris, Cerf, 1890.

*DARMESTETER (J.). Essais Orientaux. Paris, A. Lévy, 1883.

DEECKE (W.). Die Italischen Sprachen. Strassburg, Trübner, 1886.

*DEECKE (W.). Lateinische Schulgrammatik (hierzu ein Band Erläuterungen). Berlin, Calvary, 1893.

*DELBRÜCK (B.). Einleitung in das Sprachstudium. 2^{te} Aufl. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1884.

DELBRÜCK (B.). Die indogermanischen Verwandtschaftsnamen, ein Beitrag zur vergleichenden Alterthumskunde. Leipzig, Hirzel, 1889.

DELBRÜCK (B.) und WINDISCH (E.). Syntaktische Forschungen. Halle, 1871-88.

DELBRÜCK (B.). — V. sous BRUGMANN.

EGGER (E.). Notions élémentaires de Grammaire comparée. 7^e éd. Paris, Durand, 1875.

ERNAULT (E.). Le Parfait en grec et en latin. Paris, Vieweg, 1887.

FEHRNBORG (O. I.). De Verbis Latinis in *uo* divisas desinentibus Disputatio. Holmiae, Norstedt et Söner, 1889.

FICK (A.). Vergleichendes Wörterbuch der Indogermanischen Sprachen. 3^{te} anfl. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1874-76. (La 4^e édition en cours de publication 1891.)

FICK (A.). Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1873.

FICK (A.). Die homerische Odyssee in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt. Göttingen, Peppmüller, 1883.

FICK (A.). Die homerische Ilias in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt. Göttingen, Vandenh., 1886.

FUMI (F. G.). Per la Fonistoria Protaria. (Rendiconti dell' Accademia dei Lincei.) Roma. 1888.

Grammatici Latini ex recensione H. Keilii. Voll. I-VII. Lipsiae, Teubner, 1857-80.

GRASSMANN (H.). Wörterbuch zum Rig-Veda. Leipzig, Brockhaus, 1873.

*HAVET (L.). De Saturnio Latinorum Versu. Parisiis, Vieweg, 1880.

**HAVET (L.). Cours élémentaire de Métrique Grecque et Latine, rédigé par L. DUVAU. 3^e éd. Paris, Delagrave, 1893.

*HAVET (L.). Abrégé de Grammaire Latine. Paris, Hachette, 1886.

HAVET (L.). — V. sous BÜCHELER.

HENRY (V.). Étude sur l'Analogie en général et sur les Formations analogiques de la Langue Grecque. Paris, Maisonneuve, 1883.

HENRY (V.). Esquisses Morphologiques (5 fascicules, extraits du Muséon). Lille, Douai et Paris, 1882-89.

HENRY (V.). Précis de Grammaire comparée de l'Anglais et de l'Allemand. Paris, Hachette, 1893.

HENRY (V.). — V. sous BERGAIGNE.

HESYCHI Lexicon edidit M. Schmidt. Jena, Mauk, 1858-62.

HOFFMANN (O.). Das Praesens der Indogermanischen Grundsprache. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1889.

HOFFMANN (O.). Die Griechischen Dialekte in ihrem histo-

rischen Zusammenhänge mit den wichtigsten ihrer Quellen. I (Süd-achäisch) - II (Nord-achäisch). Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1891-93.

*HOVELACQUE (A.). *La Linguistique*, 4^e éd. Paris, Reinwald, 1888.

*HÜBSCHMANN (H.). *Das Indogermanische Vocalsystem*. Strassburg, Trübner, 1885.

Indogermanische Forschungen, Zeitschrift für Indogermanische Sprach- und Alterthumskunde, herausgegeben von K. Brugmann und W. Streitberg. I-II. Strassburg, Trübner, 1892-93.

Internationale Zeitschrift für Sprachwissenschaft, herausgegeben von F. Techmer, I-V. Leipzig, 1884-90.

JACKSON (A. V. W.). *An Avesta Grammar in comparison with Sanskrit*. Stuttgart, Kohlhammer, 1892.

JOB (L.). *Le Présent et ses dérivés dans la conjugaison latine*. Paris, Bouillon, 1893.

*JOHANSSON (K. F.). *De derivatis Verbis contractis Linguae Graecae Quaestiones*. Upsaliae, Berling, 1886.

JOHANSSON (K. F.). *Nagra ord om dialekter specielt de grekiska*. Upsala, 1887.

*JOHANSSON (K. F.). *Beiträge zur Griechischen Sprachkunde*. Upsala, Berling, 1891.

KELLER (O.). *Lateinische Volksetymologie*. Leipzig, Teubner, 1891.

KLUGE (Fr.). *Etymologisches Wörterbuch der Deutschen Sprache*, 4^{te} Aufl. ⁽¹⁾. Strassburg, Trübner, 1889.

*KOCH (E.), trad. J. L. ROUFF. *Grammaire Grecque*. Paris, A. Colin, s. d. (1887).

*KÜHNER (R.). *Ausführliche Grammatik der Griechischen Sprache*. 2^{te} Aufl. Hannover, Hahn, 1869-70.

LA GRASSERIE (R. de). *Les Divisions de la Linguistique*. Paris, Maisonneuve, 1888.

¹⁾ Une 5^e édition en cours de publication.

Lexicon totius Latinitatis Forcellini, Facciolati, etc. Patavii, typis seminarii, 1874 sq.

MAHLOW (G. II.). Die langen Vocale A E O in den Europäischen Sprachen. Berlin, 1879.

MAYHEW (A. L.). Synopsis of Old English Phonology. Oxford, Clarendon Press, 1891.

*MEISTER (R.). Die Griechischen Dialekte. I (Asiatisch-äolisch, Böotisch, Thessalisch) - II (Eleisch, Arkadisch, Kyprisch). Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1882-89.

*MEISTERHANS (K.). Grammatik der Attischen Inschriften. 2^{te} Aufl. Berlin, 1888.

*MERLO (P.). Saggi Glottologici, raccolti dopo la sua morte dal prof. F. Ramorino. Milano, Hoepli, 1890.

MEUNIER (Fr.). Les Composés syntactiques en grec, en latin, en français, etc. Paris, Durand, 1873.

*MEYER (G.). Griechische Grammatik. 2^{te} Aufl. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1886.

MEYER (G.). Etymologisches Wörterbuch der Albanesischen Sprache. Strassburg. Trübner, 1891.

MEYER (L.). Vergleichende Grammatik der Griechischen und Lateinischen Sprache. Berlin, Weidmann, 1861-65.

MONRO (D. B.). A Grammar of the Homeric Dialect. 2^d ed. Oxford, 1891.

⁽¹⁾MÜLLER (Fr.). Grundriss der Sprachwissenschaft. Wien, Hölder, 1876-88.

MÜLLER (H. D.). Zur Entwicklungsgeschichte des Indogermanischen Verbalbaus. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1890.

MÜLLER (M.), trad. HARRIS et PERRÔT. La Science du Langage. Paris, Durand, 1867.

MÜLLER (M.), trad. HARRIS et PERRÔT. Nouvelles leçons sur la science du langage. Paris, Durand, 1867-68.

(1) Cet ouvrage, véritable monument scientifique, est précédé de considérations générales qu'on ne saurait trop recommander à l'attention

MÜLLER (M.), trad. L. HAVET. *La Stratification du Langage*. Paris, Vieweg, 1869.

*NEUE (Fr.). *Formenlehre der Lateinischen Sprache*. Berlin, Calvary, 1875-77.

OSTHOFF (H.). *Forschungen im Gebiete der Indogermanischen nominalen Stammbildung*. Jena, Costenoble, 1875-76.

*OSTHOFF (H.). *Das Verbum in der Nominalcomposition*. Jena, Costenoble, 1878.

*OSTHOFF (H.) und BRUGMAN (K.). *Morphologische Untersuchungen*. Leipzig, Hirzel, 1878-90.

*OSTHOFF (H.). *Zur Geschichte des Perfects im Indogermanischen*. Strassburg und London, Trübner, 1884.

PARMENTIER (L.). *Les Substantifs et les Adjectifs en -ες dans la langue d'Homère et d'Hésiode*. Gand et Paris, Bouillon, 1889.

PASSY (P.). *Les Sons du Français*. 3^e éd. Paris, Firmin-Didot, 1892.

*PASSY (P.). *Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux*. Paris, Firmin-Didot, 1891.

*PAUL (H.). *Principien der Sprachgeschichte*. 2^{te} Aufl. Halle, Niemeyer, 1886.

*PAULI (C.). *Altitalische Studien*⁽¹⁾, I-V. Hannover, Hahn, 1883-87.

PERSSON (P.). *Studia Etymologica*. Upsaliae, Berling, 1886.

PERSSON (P.). *Studien zur Lehre von der Wurzelweiterung u. Wurzelvariation*. Upsala, Berling, 1891.

PEZZI (D.). *Grammatica storico-comparativa della Lingua Latina*. Torino, Loescher, 1872.

*PEZZI (D.). *La Lingua Greca antica*. Torino, Loescher, 1888.

PLANTA (R. v.). *Grammatik der Oskisch-Umbrischen Dialekte*. I. Strassburg, Trübner, 1893.

(1) C'est dans ce recueil qu'on trouvera les intéressants travaux de M. Danielsson.

POTT (A.-Fr.). Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen. 2^{te} Aufl. Lemgo, 1859-61.

POTT (A.-Fr.). Wurzelwörterbuch der Indogermanischen Sprachen. Detmold, 1867-73.

*PRELLWITZ (W.). Etymologisches Wörterbuch der Griechischen Sprache. Göttingen, Vandenh. u. Ruprecht, 1892.

*PSICHARI (J.). Essais de Grammaire historique néo-grecque. I-II. Paris, Leroux, 1886-89.

*PSICHARI (J.). Quelques observations sur la Phonétique des Patois et leur influence sur les langues communes. Paris, Leroux, 1888.

REGNAUD (P.). Essais de Linguistique évolutionniste. Paris, Leroux, 1885.

REGNAUD (P.). Origine et Philosophie du Langage, ou Principes de Linguistique Indo-européenne. Paris, Fischbacher, 1888.

*REGNIER (Ad.). Traité de la Formation et de la Composition des mots dans la langue grecque. 2^e éd. Paris, Hachette, 1855.

*REINACH (S.). Manuel de Philologie classique. 2^e éd.⁽¹⁾. Paris, Hachette, 1883-84.

REINACH (S.). Traité d'Épigraphie Grecque. Paris, Leroux, 1885.

*REINACH (S.). L'Origine des Aryens. Paris, Leroux, 1892.

RENAN (E.). De l'Origine du Langage. 3^e éd. Paris, M. Lévy, s. d. (1862).

Revue de Linguistique et de Philologie comparée (publiée successivement par MM. Chavée, Girard de Rialle, E. Picot, J. Vinson, A. Hovelacque). T. I-XXVI⁽²⁾. Paris, Maisonneuve, 1867-93.

Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes

(1) On ne devra consulter le tome I^{er} qu'en tenant compte des *additamenta* consignés au tome II.

(2) On trouvera dans le tome XXII (p. 33) une *étude de syntaxe comparée*, de V. Henry, sur la *Proposition infinitive*.

(publiée successivement par MM. E. Tournier, L. Havet, Ch. Thurot, Ch. Graux, O. Riemann, E. Chatelain, L. Duvau, B. Haussoullier). T. I-XVII⁽¹⁾. Paris, Klincksieck, 1877-93.

**Romania*, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, publié par P. Meyer et G. Paris. T. I-XXII. Paris, Vieweg (Bouillon), 1872-93.

ROUSSELOT (P. J.). Les Modifications phonétiques du Langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente)⁽²⁾. Paris, Welter, 1892.

*SAUSSURE (F. de). Mémoire sur le Système primitif des Voyelles dans les Langues indo-européennes. Leipsick, Teubner, 1879.

*SAUSSURE (F. de). Une loi rythmique de la langue grecque. (Mélanges Graux, p. 737). Paris, Thorin, 1884.

*SAYCE (A. H.), trad. E. JOVY. Principes de Philologie comparée. Paris, Delagrave, 1884.

SCERBO (FR.). Caratteristiche del Greco e del Latino. Firenze, Loescher, 1893.

SCHERER (W.). Zur Geschichte der Deutschen Sprache. 2^{te} ausg. Leipzig, Weidmann, 1878.

SCHLEICHER (A.). Compendium der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen. 4^{te} auf. Weimar, Böhlau, 1876.

SCHLEICHER (A.). Indogermanische Chrestomathie. Weimar, Böhlau, 1869.

SCHMIDT (J.). Zur Geschichte des Indogermanischen Vocabulars. Weimar, Böhlau, 1871-75.

*SCHMIDT (J.). Die Verwandtschaftsverhältnisse der Indogermanischen Sprachen. Weimar, Böhlau, 1872.

SCHMIDT (J.). Die Pluralbildungen der Indogermanischen Neutra. Weimar, Böhlau, 1889.

(1) A noter spécialement : O. Riemann, *le Dialecte Attique d'après les inscriptions*, V, p. 145. et X, p. 49.

(2) La 1^{re} partie est une étude de phonétique générale et très minutieuse.

SCHRUMPF (G. A.). A first Aryan Reader. London, D. Nutt, 1890.

*SCHUCHARDT (H.). Der Vokalismus des Vulgärlateins. Leipzig, Teubner, 1866-68.

SCHUCHARDT (H.). Ueber die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker. Berlin, Oppenheim, 1885.

*SCHWEIZER-SIDLER (H.) und SURBER (A.). Grammatik der Lateinischen Sprache. 2^{te} Aufl. Halle, 1888.

SEELMANN (E.). Die Aussprache des Latein nach physiologisch-historischen Grundsätzen. Heilbronn, 1885.

SIEVERS (Ed.). Grundzüge der Phonetik. 4^{te} Aufl. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1893.

*Société de Linguistique de Paris (Bulletin et Mémoires de la) T. I-VII. Paris, Vieweg, 1869-92.

*STADELMANN (J.). De Quantitate Vocalium latinas voces terminantium. Lucernae, 1884.

*STOLZ (Fr.) und SCHMALZ (J. H.). Lateinische Grammatik. (Hdb. d. Klass. Altertumswissenschaft. II.) V. sous BRUGMANN.

*STREITBERG (W.). Zur Germanischen Sprachgeschichte. Strassburg, Trübner, 1892.

*Studien zur Griechischen und Lateinischen Grammatik, herausgegeben von G. Curtius. I-X. Leipzig, Hirzel, 1868-78.

*SWEET (H.). A Primer of Phonetics. Oxford, 1890.

Thesaurus Graecae Linguae ab H. Stephano constructus, etc. Parisiis, Didot, 1831-65.

THURNEISEN (R.). Ueber Herkunft und Bildung der Lateinischen Verba auf *-io*. Leipzig, Hirschfeld, 1879.

*TOURNIER (Ed.) et RIEMANN (O.). Premiers éléments de Grammaire Grecque. Paris, Hachette, 1882.

VANICEK (A.). Griechisch-Lateinisches etymologisches Wörterbuch. Leipzig, 1877.

WACKERNAGEL (J.). Ueber die Geschichte des historischen Infinitivs. S. I. u. d. (1888).

*WACKERNAGEL (J.). Das Dehnungsgesetz der griechischen Composita. Basel, 1889.

*WACKERNAGEL (J.). Beiträge zur Lehre vom Griechischen Akzent. Basel, 1893.

WESTPHAL (R.). Die Verbalflexion der Lateinischen Sprache. Jena, 1873.

*WHARTON (E. R.). On the vocalic Laws of the Latin Language. (Philological Society.) 1888.

*WHARTON (E. R.). Loan-Words in Latin. (Philol. Soc.) 1888.

*WHARTON (E. R.). *Etyma Latina*, an etymological Lexicon of classical Latin. London, Rivingtons, 1890.

*WHEELER (B. I.). Der Griechische Nominalaccent. Strassburg, Trübner, 1885.

*WHITNEY (W. D.). *La Vie du Langage*. Paris, Germer-Bailière, 1875.

*WHITNEY (W. D.). *A Sanskrit Grammar*. 2^d ed. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1889.

WIEDEMANN (O.). *Das Litauische Präteritum*, ein Beitrag zur Verbalflexion der Indogermanischen Sprachen. Strassburg, Trübner, 1881.

WINDISCH (E.). *Ueber die Verbalformen mit dem Charakter r*. Leipzig, Hirzel, 1887.

WINDISCH (E.). — V. sous DELBRÜCK.

WINKLER (H.). *Zur Sprachgeschichte*. Berlin, Dümmler, 1887.

WINKLER (H.). *Weiteres zur Sprachgeschichte*. Berlin, Dümmler, 1889.

*WORDSWORTH (J.). *Fragments and Specimens of early Latin*. Oxford, Clarendon Press, 1884.

*WRIGHT (J.). *A Primer of the Gothic Language*. Oxford, 1892.

ZACHER (K.). *Zur Griechischen Nominalcomposition*. Breslau, Köbner, 1886.

*ZANDER (C. M.). *Carminis Saliaris Reliquiae*. Lundae, Berling, 1888.

ZANDER (C. M.). *Versus Italici antiqui*. Lundae, Möller, 1890.

(¹) *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, herausgegeben von (Th. Aufrecht.) Ad. Kuhn (,E. Kuhn und J. Schmidt). Bdd. 1-XXXIII. Berlin, Dümmler (Gütersloh, Bertelsmann), 1852-93.

ZIEMER (H.). *Vergleichende Syntax der Indogermanischen Comparation*. Berlin, Dümmler, 1884.

ZWETAIEFF (J.). *Inscriptiones Italiae Inferioris dialecticae*. Mosquae, Herbeck, 1886.

(¹) Dans cette imposante collection, où se reflète tout le mouvement linguistique du siècle, on lira surtout avec profit les volumes des quinze dernières années, et notamment les articles de MM. J. Schmidt, Wackernagel, Hübschmann, Osthoff, Brugmann et K. Verner.

SIGNES CONVENTIONNELS.

abl.	ablatif.	lesb.	lesbien.
acc.	accusatif.	loc.	locatif.
adv.	adverbe.	mod.	moderne.
all.	allemand.	moy.	moyen.
angl.	anglais.	msc.	masculin.
aor.	aoriste.	nom.	nominatif.
arch.	archaïque.	nt.	neutre.
att.	attique.	ombr.	ombrien.
béot.	béotien.	osq.	osque.
Carm. Arv.	Chant des Arvales.	pass.	passif.
cf.	comparer.	pf.	parfait.
col. rostr.	inscription de la colonne rostrale.	pl.	pluriel.
cypr.	cyprite.	pl. 1, 2, 3.	1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e personne du pluriel.
dat.	datif.	plqpf.	plus-que-parfait.
dor.	dorien.	prés.	présent.
du.	duel.	rac.	racine.
éol.	éolien.	set. Bacch.	sénatusconsulte des Bacchantes.
ep. Scip.	épitaphes des Scipions.	sg.	singulier.
fm.	fémmin.	sg. 1, 2, 3.	1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e personne du singulier.
fr.	français.	sk.	sanscrit.
fut.	futur.	subj.	subjonctif.
gén.	génitif.	subst.	substantif.
germ.	germanique.	suff.	suffixe.
goth.	gothique.	tab. Mumm.	table triomphale du consul Mummus.
gr.	grec.	th.	thème.
hom.	homérique.	vb.	verbe.
i.-e.	indo-européen.	véd.	védique.
impf.	imparfait.	v. g.	par exemple.
ind.	indicatif.	voc.	vocatif.
inf.	infinitif.	zd.	zend.
instr.	instrumental.		
ion.	ionien.		
lat.	latin.		

Toutes autres abréviations s'expliqueront d'elles-mêmes.

Le signe d'égalité entre deux formes en implique l'identité : $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omega = \text{fer}\bar{o}$. — Employé concurremment avec le signe :, il indique une proportion, soit $urbibus : urb\bar{i} = avibus : av\bar{i}$ (lire *urbibus* est à *urbī* comme *avibus* est à *avī*).

L'astérisque devant une forme indique qu'elle ne repose pas sur un témoignage historique et qu'on la restitue par conjecture.

Le trait d'union, placé soit avant soit après, indique une forme qui, à l'état isolé, n'apparaît jamais dans le langage, à savoir, respectivement, un suffixe séparé de son thème, ou un thème dépourvu de suffixe : soit $-\mu\epsilon\nu$, désinence de pl. 1 des verbes grecs, et $\varphi\acute{\epsilon}\rho\text{-}\sigma\text{-}$, thème du vb. $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omega$.

Dans les transcriptions sanscrites, le simple trait de longueur indique la longue atone, *bhárāmī* (je porte); l'accent circonflexe, la longue accentuée, *vēda* (je sais); *c* et *j* se prononceront respectivement *tch* et *dj*; \check{s} vaut partout fr. *ch* (all. *sch*)⁽¹⁾; les cérébrales (cacuminales) sont transcrites en caractère romain dans le texte italique.

En grec, la quantité est marquée partout ($\acute{\epsilon}\lambda\bar{\upsilon}\sigma\alpha$), sauf quand elle concourt avec l'accent, auquel cas on a cru devoir en général la sacrifier à l'accentuation ($\acute{\epsilon}\lambda\acute{o}\sigma\alpha\mu\epsilon\nu$).

Suivies d'un chiffre, les majuscules grecques indiquent les chants de l'Iliade; les minuscules grecques, les chants de l'Odyssée.

L'ouvrage a été divisé en 300 numéros, dont chacun forme un ensemble aussi homogène que possible. C'est à ces numéros, imprimés en marge, que renvoient toutes les références indiquées par les mots *supra* et *infra*.

Voir les index à la fin du volume.

(1) Et de même \check{s} se lira *j* français.

PRÉCIS
DE
GRAMMAIRE COMPARÉE
DU GREC ET DU LATIN.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

(1) La grammaire de toute langue, envisagée isolément, nous apparaît comme un recueil purement empirique de règles arbitraires, traversées d'exceptions plus arbitraires encore, qu'elle se borne à formuler sans pouvoir même en faire soupçonner la raison d'être. Ainsi la grammaire française nous apprend qu'on forme le pluriel des substantifs en ajoutant un *s* au singulier : d'où vient cet *s*? et comment a-t-il la vertu de transformer un singulier en pluriel? elle l'ignore. Elle enseigne qu'on tire les adverbess des adjectifs en ajoutant au féminin la terminaison *ment*, *long longuement*, mais que par exception ceux en *ent* changent cette finale en *em* devant *ment*, *prudent prudemment*, que, par exception à l'exception, *lent* fait *lentement*, etc. : que signifie cette syllabe *ment*? pourquoi exige-t-elle le féminin pour *long* et *lent* et ne l'exige-t-elle pas pour *prudent*? c'est ce dont la grammaire française à elle seule ne saurait nous instruire.

Mais, si nous nous reportons au latin, nous y voyons un accusatif singulier *caballum* et un accusatif pluriel *caballōs*, qui nous renseignent sur l'origine de l'*s* dans le pluriel *les*

chevals. Nous y voyons un mot *mēnte*, ablatif d'un nom féminin, qui, dans une expression telle que *lóngā mēnte*, littéralement « d'une manière longue », régissait le féminin de l'adjectif variable *lóngus*, mais ne pouvait naturellement faire varier l'invariable *prūdēns*. Ainsi, connaître le pourquoi des règles, le pourquoi des exceptions, qui à proprement parler rentrent dans la règle quand elles sont bien comprises⁽¹⁾, tel est le bénéfice qu'on retire de la comparaison scientifique de deux langues plus ou moins étroitement apparentées entre elles ; et, par cela même que la grammaire ainsi comprise demande un moindre effort à la mémoire et un plus grand au raisonnement, elle peut être à la fois plus aisément retenue et plus sûrement approfondie.

C'est là le but de la **Grammaire dite historique** ou **comparée**.

- (2) Le rapport de parenté entre plusieurs langues résulte, soit de ce qu'elles descendent l'une de l'autre (ainsi le français par rapport au latin), soit de ce qu'elles descendent toutes d'un auteur commun (ainsi le français, l'italien, l'espagnol, le roumain, tous issus du latin)⁽²⁾. Dans ce dernier cas, l'ancêtre peut être connu, avoir laissé une littérature plus ou moins riche, ou du moins quelques documents écrits qui nous renseignent sur les traits principaux de sa grammaire ; ou bien au contraire il peut avoir péri sans laisser d'autre trace de son existence que les idiomes mêmes qui en sont sortis et qu'on se propose d'étudier. C'est dans ce dernier sens qu'il faut entendre l'affinité du grec et du latin, qui ne descendent pas l'un de l'autre, ni d'au-

(1) Une grammaire parfaite serait celle qui ne contiendrait plus aucune exception. La linguistique n'en est pas encore là ; mais elle se rapproche de plus en plus du but, sans pouvoir se flatter de jamais l'atteindre.

(2) Rigoureusement parlant, ces expressions empruntées à la vie usuelle sont inexactes : une langue ne descend pas d'une autre ; le français n'est pas issu du latin, car il est impossible de fixer dans l'histoire un moment précis où l'on aurait cessé de parler latin et commencé à parler français. En réalité, le français est encore du latin, modifié d'âge en âge par des changements dont les générations successives n'eurent aucune conscience. L'hiatus n'apparaît que quand on envisage à la fois deux époques séparées par un long intervalle.

cune langue historiquement connue⁽¹⁾, mais qui, avec d'autres idiomes européens et asiatiques, procèdent d'une langue depuis longtemps éteinte, qui n'eut jamais d'écriture et fut parlée par une peuplade dont l'habitat primitif n'est pas même exactement connu. Cet idiome proethnique, qu'on ne peut restituer que par la comparaison des diverses formes grammaticales qui en sont issues, a reçu la désignation conventionnelle d'**indo-européen commun**.

(3) La famille indo-européenne comprend tout d'abord deux grandes divisions : **branche asiatique** ou **aryenne**, et **branche européenne**. Le critérium essentiel de distinction entre ces deux groupes, c'est que l'*e* et l'*o* proethniques se sont conservés sans corruption dans les langues européennes, tandis que les langues asiatiques les ont confondus tous deux avec l'*a* long ou bref : ainsi, au primitif **bhérōmes* (nous portons), le grec répond très exactement par *φέρομεν* (dorien), le sanscrit très imparfaitement par *bhārāmas*.

(4) I. La branche asiatique à son tour s'est scindée en deux rameaux :

1. Rameau **indien**, comprenant : — a) le sanscrit, langue morte depuis longtemps, mais conservée avec un soin jaloux dans les écoles liturgiques des brâhmanes, analysée de bonne heure par les grammairiens les plus minutieux qu'aucune littérature ait jamais connus, langue dont les monuments les plus anciens (certains hymnes du Véda) peuvent remonter au X^e siècle avant notre ère ou même par delà ; — b) le prâcrit, ou plus exactement les langues prâcritiques, langues vulgaires qui ont, bien des siècles avant notre ère, remplacé le sanscrit dans l'usage courant, et dont la mieux connue est le pâli, langue sacrée du bouddhisme ; — c) les idiomes modernes, parlés encore aujourd'hui dans une grande partie de l'Inde, hindi, hindoustani, bengali, etc.

(1) Il faut donc se garder de ces locutions vicieuses, encore trop fréquentes sous la plume des élèves : « telle forme latine *vient* du grec » ou « telle forme grecque *vient* du sanscrit ». Le sanscrit n'est pas l'ancêtre, il est tout au plus le frère aîné, non moins altéré que ses frères, sinon même davantage.

(5) 2. Rameau **éranien**, comprenant : — a) le zend ou avestique, aussi ancien peut-être que le sanscrit, conservé dans l'Avesta et les autres livres sacrés attribués au législateur Zoroastre, fondateur mythique du culte du feu ; — b) le perse, langue des vaincus de Marathon, dont les rares documents se réduisent à quelques inscriptions cunéiformes des rois Achéménides ; — c) les langues éraniennes modernes, dont la plus importante est le persan, très corrompu par l'introduction de mots arabes et turcs.

(6) II. La branche européenne s'est divisée en sept grands rameaux : arménien, hellénique, italique, celtique, germanique, letto-slave et albanais. Le premier et le dernier, entrés depuis peu dans la comparaison indo-européenne, n'y occupent qu'un rang très secondaire. Le deuxième et le troisième exigent un développement spécial.

(7) 1. Au premier abord le groupe **hellénique** semble ne renfermer qu'une seule langue, la langue grecque, représentée : aux temps les plus anciens, par les poèmes homériques, dont certaines parties au moins remontent au IX^e siècle avant notre ère ; à l'époque qui précède et suit le siècle de Périclès, par la brillante floraison des littératures ionienne, attique, alexandrine ; au moyen âge, par les écrivains byzantins ; de nos jours, par le grec moderne. Mais il s'en faut de beaucoup que tous ces documents se rattachent à une langue unique, et que chacun d'eux reflète fidèlement le parler du temps et du pays où ils ont été composés : la langue des poèmes homériques est un mélange tout artificiel de formes éoliennes et ioniennes ; celle des tragiques diffère certainement beaucoup de celle que parlaient les spectateurs athéniens ; les Byzantins écrivirent en grec comme les scolastiques en latin, et aujourd'hui les journaux grecs sont écrits en une langue qui serait plus aisément comprise de Périclès lui-même que d'un contemporain tant soit peu illettré.

La forme véritable de la langue, à une époque et dans un territoire donnés de la Grèce, nous est révélée heureusement par des témoins infailibles, les inscriptions, qui, sauf les erreurs nécessairement limitées du graveur, nous renseignent avec une exactitude absolue, et dont on a déjà recueilli une ample mois-

son. A la lueur de ces documents, complétés par les indications des anciens grammairiens, on a pu distinguer tout d'abord dans l'unité hellénique deux groupes dialectaux, reconnaissables à ce critérium fondamental, que l'un, le groupe dit non ionien, conserve partout l' $\bar{\alpha}$ primitif, tandis que l'ionien le fait permuter en $\bar{\epsilon}$: ainsi, à l'indo-européen **sistāmi* (je place, cf. le lat. *stāre*), le dorien répond par ἴστᾶμι, le groupe ionien-attique par ἴσθημι⁽¹⁾.

J'indiquerai rapidement les dialectes qui se rattachent à ces deux groupes et les principaux documents qui nous en sont parvenus.

(8) A. Le groupe **non ionien** comprend :

a) Les dialectes **doriens**, dont la littérature nous fournit des spécimens, nécessairement plus ou moins altérés, dans les odes de Pindare, les fragments d'Alcman (laconien) et autres lyriques, les idylles de Théocrite (dorien de Sicile) et les chœurs des tragiques et des comiques grecs (dorien très impur). Ces dialectes sont : — α) Laconien : stèle de Damonon, etc., diverses gloses dans Hésychius : conservé de nos jours encore dans le dialecte dit tsaconien⁽²⁾. — β) Dorien de la Grande-Grèce : tables d'Héraclée. — γ) Messénien : inscription d'Andanie. — δ) Argien. — ε) Corinthien. — ζ) Mégarien. — η) Crétois, connu surtout par la longue et très importante inscription récemment découverte et désignée sous le nom de table de Gortyne. — θ) Dorien des îles (Rhodes, etc.). — ι) Achéen.

b) Les dialectes de la Grèce septentrionale, dits aussi pseudo-doriens, phocidien, locrien, étolien, acarnanien, etc., qui n'exercèrent aucune influence sur la langue littéraire de la Grèce.

(1) Il ne faut donc pas dire que « le dorien change l'η en $\bar{\alpha}$ » ou, ce qui serait pire, « en α ». Le dorien ne change rien : à l'attique τῆθημι il répond par τῆθημι (ce mot contient un $\bar{\epsilon}$ primitif). Il garde au contraire intacte la voyelle que le grec commun a corrompue.

(2) Cette donnée est aujourd'hui contestée : l'école de M. Psichari tend à n'admettre en néo-grec aucune survivance dialectale et enseigne que le tsaconien, comme tous les autres patois modernes, procède de la *κοινή*.

c) Le thessalien : de mieux en mieux connu, plusieurs particularités curieuses qui le rapprochent du lesbien.

d) L'éléen : inscriptions d'Olympie.

e) L'arcado-cypriote, que d'assez nombreux documents épigraphiques (inscription de Tégée, table de Dali) permettent de considérer comme une langue unique malgré la distance et les obstacles géographiques qui en séparent les deux variétés.

f) Le **lesbien**, langue des plus anciens lyriques, Alcée et Sapho : nombreux témoignages de grammairiens anciens⁽¹⁾.

g) Le béotien, qui paraît avoir quelque affinité avec le lesbien, mais avec une forte teinte d'hybridation dorienne.

h) Le pamphylien (Asie Mineure) : très peu connu.

(9) B. Le groupe **ionien**, de beaucoup le plus important au point de vue littéraire, ne comprend qu'un moindre nombre de variétés.

a) En tête se place le **vieux-ionien** d'Asie Mineure (Smyrne, Chios, etc.), le plus ancien dialecte grec connu, qui fait le fond de la langue des poèmes homériques (tels du moins qu'ils nous sont parvenus) et des épopées de tous ses imitateurs plus modernes.

b) Le **néo-ionien** d'Asie Mineure, tel que nous le font connaître les écrits d'Hérodote et d'Hippocrate, ne paraît différer du précédent que par quelques particularités peu importantes : mais les inscriptions accusent des différences plus sensibles.

(1) Les grammairiens avaient imaginé une catégorie linguistique dite « dialecte éolien », où ils faisaient entrer tout ce qui n'était ni ionien ni dorien. Si ce nom doit être conservé, il ne peut s'appliquer tout au plus qu'au lesbien, au thessalien, au béotien et à certaines formes des poèmes homériques, notamment les génitifs pluriels de 1^{re} décl. en $\text{-}\omega\upsilon\upsilon$, les génitifs singuliers masculins de 1^{re} décl. en $\text{-}\bar{\alpha}\rho$, etc. — Toutefois, M. O. Hoffmann (*Gr. Dial.*, I, p. 4 sq.) propose aujourd'hui de revenir à la division tripartite, telle que l'enseignent les écrivains grecs. Il distingue les trois groupes : *dorien* et *pseudo-dorien* ; *éolien* ou plutôt *achéen*, divisé lui-même en éolien asiatique (éolien homérique, lesbien), achéen septentrional (thessalien, etc.) et achéen méridional (achéen propre, arcado-cypriote) ; enfin *ionien-attique*. Il y a eu des mélanges à doses variées de dialectes doriens et éoliens ; mais l'hypothèse d'une unité primitive éolo-dorienne se trouve absolument exclue.

c) L'ionien des îles (Cyclades, Eubée) semble le chaînon qui unit les dialectes d'Asie à celui d'Europe.

d) L'ionien d'Athènes ou **attique** diffère de l'ionien commun en un seul point essentiel : il maintient ou restitue l' $\bar{\alpha}$ primitif à la suite d'un ι ou d'un ρ : ainsi, dor. ἴστᾱμι, ion. et att. ἴστημι, dor. κόμᾱ, ion.-att. κόμη; mais dor. σοφίᾱ ἡμέρᾱ πρᾱσσω, ion. σοφίῃ ἡμέρῃ πρήσσω, att. σοφίᾱ ἡμέρᾱ πρᾱττω. L'attique pur ne se trouve naturellement que dans les inscriptions, découvertes en grand nombre : mais la langue littéraire qui s'en rapproche le plus est celle des comédies d'Aristophane et surtout celle des dialogues de Platon.

e) A l'époque de l'hégémonie d'Athènes et par suite de son influence politique, le dialecte attique se répandit par toute la Grèce, et de cette expansion naquit une langue artificielle, la κοινή διαλεκτός, qui servit de lien commun à toutes les parties du monde hellénique, et qui, à partir d'Alexandre, commença à supplanter les dialectes locaux⁽¹⁾. La κοινή, sauf quelques sons ou formes exclusivement propres au langage d'Athènes (ττ pour τρ, etc.), est au fond identique à l'attique. C'est elle qu'enseignent nos grammaires usuelles : c'est elle qu'emploient généralement les prosateurs postérieurs au siècle de Périclès, en tant du moins qu'ils n'affectent pas d'atticiser comme Lucien : c'est elle enfin qui s'est continuée par le byzantin et vit encore dans le grec contemporain. Toutefois les dialectes ont dû se maintenir assez longtemps à côté ou au-dessous d'elle pour lui apporter un certain contingent de formes qui a contribué à la modifier⁽²⁾.

(10) 2. Le groupe **italique** a pour représentant principal le

(1) C'est ainsi qu'à partir de l'unification monarchique de la France la langue du centre (Ile-de-France, Orléanais et Touraine), devenue seule littéraire et officielle, a peu à peu remplacé le picard, le normand, le bourguignon, le provençal et autres idiomes provinciaux.

(2) Point très obscur, car les dialectes réduits par la κοινή au rang de patois locaux ont vécu et sont morts sans laisser de trace épigraphique ni littéraire. Cf. supra, p. 5, n. 2.

Latin, dont le plus ancien monument connu⁽¹⁾, tout récemment découvert (inscription de Duenos, très obscure), remonte au IV^e siècle avant notre ère, et qui, parti d'une bourgade du Latium, puis répandu sur l'Europe et l'Afrique par la conquête romaine, règne encore, sous forme de portugais, espagnol, provençal, français, rhète, italien, sur toute l'Europe occidentale, et pousse par le roumain une pointe hardie jusque dans la vallée du bas Danube.

Le groupe italique semble au premier abord former une unité dialectale plus compacte que l'hellénique : mais c'est une pure illusion, qui tient à ce que, parmi les langues italiques, une seule à notre connaissance s'est élevée à la dignité littéraire, les autres n'étant connues que de l'épigraphiste. En fait plusieurs langues se partageaient l'Italie, à savoir, en allant du nord au sud :

A. Le gaulois cisalpin, de même famille que le gaulois transalpin, appartient au groupe celtique.

B. L'étrusque, langue d'une civilisation qui fut certainement brillante et qu'écrasa la barbarie romaine, a laissé de nombreuses inscriptions qu'on épelle sans pouvoir les traduire. Il paraît toutefois de plus en plus probable que l'étrusque, loin d'appartenir au groupe italique, n'est pas même un idiome indo-européen.

C. L'**ombrien**, langue italique du plateau apennin, est surtout connu par le grand code liturgique mutilé qu'on désigne sous le nom de Tables Eugubines et qui a en grande partie livré ses secrets.

D. Les dialectes de la moyenne Italie intermédiaires entre

(1) C'est ordinairement le Chant des Arvales qui est donné comme tel. Ce chant est à coup sûr très ancien ; mais le texte que nous en possédons n'a été écrit qu'en 218 après J.-C., par un graveur qui n'y comprenait plus goutte. Quant aux épitaphes des Scipions, elles sont postérieures de plus d'un siècle à l'inscription de Duenos : aussi sont-elles intelligibles. Le sénatusconsulte des Bacchanales, document long et intéressant, est encore plus récent.

l'ombrien et le latin (picentin, sabin⁽¹⁾, pélignien, marse, volsque, èque, falisque⁽²⁾, etc.) sont encore presque inconnus. Le caractère essentiel à peu près commun à tous ces dialectes, partagé d'ailleurs à un moindre degré par le latin populaire, est l'assourdissement et la chute des finales conservées par le latin classique : par exemple, ombr. *pihaz* = *piātus* ou *katel* = *catulus* a déjà une physionomie toute romane.

E. Le **latin** nous est révélé dans ses particularités les plus intimes par une riche littérature qui s'espace sur huit à neuf siècles, par de nombreuses inscriptions, recueillies dans toutes les parties du monde romain, et par les témoignages multiples des grammairiens. Les langues romanes et les fouilles de Pompéi nous permettent même de pénétrer les secrets du latin parlé ou populaire.

F. L'**osque** ou le groupe osque-samnite (Italie méridionale), n'est représenté que par environ 200 inscriptions, dont deux seulement, le cippe d'Abella et la table de Bantia, ont une certaine étendue.

On admettait autrefois, entre le groupe hellénique et le groupe italique, une affinité plus étroite qu'entre ceux-ci et les autres groupes de la famille, et l'on reconstituait dès lors, dans l'intérieur de la grande unité indo-européenne, une unité secondaire gréco-latine. Cette idée est généralement abandonnée aujourd'hui : peut-être y reviendra-t-on un jour. Quoi qu'il en soit, ce qu'on ne saurait affirmer du grec et du latin est certainement vrai du latin et du celte, et très probablement aussi du germain et du slave.

11) 3. Le groupe **celtique** comprend : — a) dans l'antiquité, le gaulois, langue de nos pères, tombée en désuétude après la conquête de César, et si bien oubliée que, sauf quelques mots qu'elle a fait pénétrer par emprunt dans le latin, elle n'a laissé

(1) Le sabin et en général les dialectes sabelliques paraissent relever du groupe osque-samnite, auquel les rattache d'ailleurs la communauté de nom, lat. *Sannium* = **Sabnium* (infra n° 63) = osq. *Safnim* (infra 59 et 60 in fine).

(2) Le falisque est un dialecte latin.

d'autres vestiges de son existence qu'une trentaine d'inscriptions mutilées et imparfaitement traduites : — b) au moyen âge (à partir du VIII^e siècle), le vieil-irlandais et le cymrique, qui eurent une littérature en partie conservée : — c) de nos jours, quelques dialectes, tels que le gaélique (Écosse), l'irlandais (Irlande occidentale), le cymrique (Galles) et le bas-breton (extrême ouest de la Bretagne française).

- (12) 4. Le groupe **germanique** se décompose en quatre groupes secondaires : — a) gotique, idiome éteint depuis longtemps, mais connu, sous la forme qu'il affectait au IV^e siècle de notre ère, par une traduction de la Bible, œuvre de l'évêque Ulfilas : — b) norrois, occupant encore tout l'extrême nord de l'Europe (islandais, norvégien, suédois, danois) : — c) bas-allemand, continué de nos jours par le flamand, le hollandais, le plat-allemand (dialectes de l'Allemagne septentrionale) et l'anglais (dit anglo-saxon jusqu'au XII^e siècle), ce dernier très altéré dans son lexique par l'introduction de mots français importés par la conquête normande : — d) haut-allemand, langue de l'Europe centrale (Allemagne, Suisse presque tout entière et pays allemands de l'Autriche), distingué, suivant l'époque à laquelle on l'envisage, en vieux (VIII^e siècle), moyen (XII^e) ou moderne (XVI^e) : le plus ancien document littéraire du haut-allemand, le poème des Nibelungen, date du XII^e siècle dans sa rédaction actuelle⁽¹⁾.

- (13) 5. Le groupe **letto-slave** se distingue tout d'abord en **lette** et en **slave**. — Le lette ou baltique comprend trois langues (lithuanien, letton, vieux-prussien), dont la dernière est éteinte, et dont les deux autres, n'ayant pas pour support une nationalité distincte, s'acheminent vers une inévitable extinction. Néanmoins, et bien que le lette ne soit connu que depuis les temps modernes, il apporte un puissant secours à l'étude de la linguistique indo-européenne. — Le rameau slave nous fait

(1) L'allemand haut et bas forme à son tour une sous-unité linguistique qui, sous le nom de *germanique occidentale*, s'oppose au gotique et au norrois : en d'autres termes, l'anglais et l'allemand, par exemple, sont plus proches parents que l'allemand et le danois. Pour plus de détails, cf. Henry, *Gr. comp. de l'Angl. et de l'All.*, nos 2-6.

remonter jusqu'au moyen âge par le vieux-slavon ou vieux-bulgare, langue liturgique dont un des plus anciens monuments est le célèbre Évangile d'Ostromir (IX^e siècle)⁽¹⁾. De nos jours il occupe toute la moitié orientale de l'Europe par le russe et le polonais, une partie du sud-est par les langues des pays jougo-slaves qui confinent à la Turquie ou font partie de l'empire d'Autriche (bulgare, serbe, croate, slavon, bosniaque, dalmate, etc.), et s'enfonce jusque dans le centre de l'Europe par le coin aigu de la Bohême (tchèque et morave). — Par un phénomène de conservation extrêmement remarquable, le russe et le lithuanien sont les seules langues vivantes qui aient gardé quelque chose de l'accentuation primitive, mobile et variée, de la langue indo-européenne, telle que nous la montrent, parmi les idiomes anciens, le grec et le sanscrit védique.

4) Avant d'aborder l'étude comparée du grec et du latin, il a paru expédient d'assigner à ces deux idiomes la place qu'ils doivent occuper dans la grande unité linguistique à laquelle ils se rattachent. Mais les diverses langues européennes et asiatiques ci-dessus énumérées ne sauraient entrer dans le cadre étroit de cet ouvrage : tout au plus y pourront-elles être évoquées çà et là dans quelques rapprochements curieux et élémentaires. Les dialectes helléniques ou italiques eux-mêmes n'y tiendront qu'une place très accessoire. En un mot, c'est essentiellement à la *ῥωγῆ* grecque et au latin classique que se réfèrent les indications de cette grammaire.

5) La grammaire isolée d'une langue quelconque embrasse quatre divisions : **Phonétique**, ou étude des sons : **Étymologie**, ou étude de la formation des mots : **Morphologie**, ou étude des formes grammaticales (déclinaison, conjugaison) : **Syntaxe** enfin, ou étude de l'emploi et du groupement de ces formes dans les propositions. Tels sont aussi les quatre objets de la grammaire comparée, et tel devrait être le plan de ce

(1) Cette date est celle de la traduction en vieux-slavon ; mais le manuscrit n'est que du XI^e siècle. D'autres documents, entre autres l'Évangile dit *Codex Zographensis*, l'ont supplanté dans l'estime des slavissants.

livre. Toutefois la syntaxe comparée n'est pas encore une science faite, et d'ailleurs, pour être complète, elle exigerait à elle seule un ouvrage aussi volumineux que les trois autres parties réunies : force est donc bien de la mettre à part. Au surplus, la phonétique, l'étymologie et la morphologie forment un ensemble qui se suffit parfaitement à lui-même.



PREMIÈRE PARTIE

PHONÉTIQUE.

3) La **Phonétique** gréco-latine est **l'étude des phonèmes**⁽¹⁾ des deux langues **et de leurs corrélations régulières**.

La première condition, pour envisager exactement les phonèmes d'une langue, c'est de se les représenter tels qu'ils sont ou étaient prononcés, et de ne pas les voir à travers le voile décevant de l'écriture qui les défigure. L'écriture, en effet, en supposant même qu'elle fût strictement phonétique, ne serait jamais qu'une représentation fort grossière du mécanisme infiniment délicat et varié de la parole humaine. Mais de plus l'écriture n'est jamais phonétique, parce que, fixée au temps d'une certaine prononciation, elle ne suit qu'à pas tardifs les modifications que cette prononciation subit au cours des âges⁽²⁾. Prenons, par exemple, le mot français *loi* : il semble contenir une diphthongue, et il en contient une, en effet, mais non pas celle qu'indique l'écriture ; car on ne prononce pas *loy*, mais

(1) Ce n'est point par une préférence pédantesque, mais par une nécessité scientifique que l'emploi de ce terme se justifie : plus précis que le mot « sons », il est en même temps plus général que les mots « voyelles » et « consonnes », et il a l'avantage d'englober l'une et l'autre catégorie ; c'est le seul enfin qui puisse désigner les émissions vocales qui sont à la fois ou tour à tour voyelles et consonnes (cf. infra 19, 6).

(2) Ainsi l'anglais se prononça jadis tel qu'il s'écrivait ; mais la prononciation a changé, l'orthographe presque pas : de là le résultat qui déconcerte si fort les débutants. C'est donc une nécessité qui s'impose en tout pays, de rétablir de temps à autre l'accord rompu entre la prononciation et l'écriture : il serait grand temps qu'un pareil travail de réforme fût entrepris pour l'orthographe française.

bien *hwa*⁽¹⁾ : autrement dit, la semi-voyelle, qui est un *ǔ*⁽²⁾ et non pas un *ĩ*, précède et ne suit pas la voyelle principale, qui est un *a* et non pas un *o*. Il ne se peut pas de figuration plus inexacte. Dans le mot *autre* il n'y a pas de diphthongue du tout, car il y a longtemps qu'on ne prononce plus *awtre*, mais une voyelle simple *ō* faussement figurée par le groupe *au*. De même pour les groupes français *ou*, *eu*, *an* (voyelle nasale), et toutes les langues présentent, en plus ou moins grand nombre, de pareilles anomalies.

Ainsi comprise, la phonétique est évidemment la base de toute grammaire comparée; car de quel droit identifierait-on deux formes quelconques, fussent-elles aussi voisines que *φέρω* et *ferō*, à moins d'avoir démontré, par une suffisante accumulation d'exemples semblables, qu'elles se correspondent phonème pour phonème, autrement dit, que le *φ*, l'*ε*, le *ρ* et l'*ω* grecs, l'*f*, l'*ē*, l'*r* et l'*ō* latins sont respectivement les représentants et les continuateurs légitimes du *bh*, de l'*ě*, de l'*r* et de l'*ō* indo-européens qui formaient le mot **bhérō*, restitué d'après le témoignage concordant des diverses langues de la famille? A cet égard la saine phonétique réserve des surprises aux non initiés : en étymologie, elle sépare deux mots en apparence identiques, comme l'allemand *feuer* et le fr. *feu*, dont le premier se ramène au gr. *πῦρ* et le second au lat. *fōcum*⁽³⁾, et au contraire elle réunit deux mots que nul jamais ne s'aviserait de rapprocher, comme le français *larme* et l'anglais *tear* (larme), lesquels ne diffèrent que par un suffixe de plus en français⁽⁴⁾. De même en morphologie : quoi de plus semblable que *πατήρ* et *patrī*? ce sont cependant deux formes tout à fait différentes, dénoncées comme telles, aux yeux du phonétiste, par la seule

(1) *y* = *j* allemand ou *y* français du mot *yeux*; *w* = *w* anglais ou *ou* français du mot *oui* : ces phonèmes sont consonnes et non voyelles.

(2) Le signe *u* désigne toujours l'*u* allemand ou italien = *ou* français.

(3) De même l'allemand *haben* a pour corrélatif le latin *capīō* plutôt que le lat. *habēō*.

(4) L'échelle généalogique est, en partant de l'ind.-eur. **dakru* : d'une part, le latin *lacru(-ma)*; de l'autre, le gotique *tagr* et l'anglo-saxon *tear*.

quantité de l'*i*, bref en grec, long en latin; et tout au contraire *νύκτα* et *noctem* ne sont qu'un seul et même mot, parce que l'*x* grec contient à l'état latent la nasale qui sonne en latin. Ici plus qu'ailleurs il faut se défier de l'apparence.

7) Cela même ne suffit pas, et une série indéfinie d'exemples analogues ne nous autoriserait pas à affirmer l'équivalence de deux phonèmes, sans une condition fondamentale, la **possibilité physiologique** de la permutation qui leur a donné naissance. Toute mutation phonétique, en effet, comme celle qui a transformé le *k* latin en *š*⁽¹⁾ dans le français *cheval* = *cabállum*, suppose une série d'innombrables changements inconscients, et à ce point imperceptibles que ni le sujet parlant ni l'auditeur ne les ont soupçonnés au moment où ils se sont produits. Essayons d'en donner une idée, et observons d'abord que le picard, plus pur que le français, en est resté au stade *k*, *kevá* (cheval). Pour ce dernier, on conçoit que, la langue se déplaçant légèrement et venant à toucher une région du palais moins reculée que le lieu d'articulation du *k* pur, il se soit développé entre la consonne et la voyelle un phonème palatal, très peu sensible, soit à peu près celui qui a déjà été figuré par *y*, *kyě*. Ce phonème à son tour réagissant sur la consonne, le groupe est devenu à peu près *tyě*, et de là au groupe *tšě* le chemin est bien court, ainsi qu'on en peut faire l'expérience : c'est ainsi que le suédois, par exemple, prononce la syllabe qu'il orthographie encore *kjö*, et c'est à ce stade d'évolution, *ševá*, qu'est arrivée une variété septentrionale du picard, le patois de Tourcoing. Que maintenant le *t* initial se fonde et se perde dans le chuintement de la consonne suivante, et l'on aboutit à la forme française actuelle *ševál*. Il va sans dire d'ailleurs que les stades de transition indiqués ne sont eux-mêmes que des points de repère, et qu'entre chacun d'eux il serait aisé de distinguer encore des stades intermédiaires, qu'on peut désigner théoriquement par les symboles $k_1, k_2, k_3, \dots, k_{n+1}$, $ky_1, ky_2, \dots, ky_{n+1}$, et ainsi de suite.

A défaut de pouvoir restituer par la pensée une semblable

(1) Ce signe représente *ch* français, *sh* anglais, *sch* allemand.

filère, on se trouverait dans l'impossibilité absolue de concevoir et par conséquent d'admettre scientifiquement la plupart des phénomènes phonétiques, et c'est à cette condition seulement qu'ils sont susceptibles d'être traduits en loi, entendant par là l'expression de la reproduction constante et invariable d'un certain phénomène phonétique durant une des phases d'évolution d'un langage donné. **Les lois phonétiques** étant ainsi établies sur la double base de l'histoire du langage et de la physiologie, il est vrai de dire que, tout au moins au point de vue de la méthode du linguiste, elles **ne souffrent point d'exceptions**; car, une loi une fois reconnue, admettre à côté ou au-dessous d'elle des faits isolés qui auraient échappé à son action, ce serait évidemment retomber, malgré qu'on en eût, dans l'ornière des étymologies arbitraires⁽¹⁾.

Puisque les lois phonétiques sont avant tout physiologiques, il est impossible d'en aborder l'examen, si sommaire soit-il, sans quelque connaissance de la physiologie des organes vocaux.

(1) Se garder, par conséquent, de phrases telles que celle-ci « en latin l's entre deux voyelles devient *souvent* un r ». Une loi phonétique est ou n'est pas, il n'y a point de milieu. Si l's intervocalique latine devient r, elle le devient *toujours*. Que si elle *semble* parfois être restée intacte, il s'agit de chercher les causes de ce maintien apparent. Ce genre de recherches a déjà été poussé fort loin, et l'on en verra de nombreux exemples.

CHAPITRE PREMIER.

ÉLÉMENTS DE PHONÉTIQUE PHYSIOLOGIQUE.

SECTION I^{re}.

L'APPAREIL VOCAL AU REPOS.

(18) Comme tout instrument à vent, l'appareil vocal se compose d'un **soufflet**, qui émet un courant d'air, d'un **tuyau sonore**, où le courant d'air, plus ou moins contrarié, peut entrer en vibrations, et d'un **résonnateur**, qui enfle le son en le répercutant.

Le soufflet, c'est le poumon. Comme il ne peut fournir d'air que pendant l'expiration, les moments d'inspiration sont des temps d'arrêt, que figure la ponctuation. Il n'y a pas, dans nos langues du moins, de phonèmes inspiratoires.

L'air expiré, s'échappant par les bronches et la trachée-artère, arrive au larynx, qui en est la terminaison supérieure et dont la saillie cartilagineuse est très sensible sur la gorge. En la regardant se mouvoir au cours de l'élocution, on peut se former une idée très superficielle du mécanisme de la parole. Le larynx à son tour s'ouvre dans l'arrière-bouche par un orifice circulaire, la glotte, dont les bords supérieurs, élastiques et durs, dits cordes vocales, sont susceptibles, en se contractant, d'opposer un obstacle au courant d'air et de vibrer à son passage.

Le résonnateur se compose de la double cavité buccale et nasale. La forme et l'étendue de cette cavité varient, de façon à modifier le son émis par la glotte, sous l'influence de trois facteurs principaux :

1^o L'élasticité propre aux parois intérieures et extérieures

de la bouche , qui peut s'allonger en se rétrécissant et se raccourcir en s'élargissant.

2^o Le jeu du voile du palais. Dans les deux tiers antérieurs de leur étendue , le nez et la bouche sont complètement isolés l'un de l'autre par la voûte osseuse du palais ; mais de l'arrière-bouche aux fosses nasales il y a communication , susceptible seulement d'être interceptée par un prolongement charnu et mobile du palais très bien nommé voile du palais. Quand ce voile au repos retombe comme un rideau lâche, les deux cavités communiquent ; quand il se relève et vient appuyer sur la partie postérieure de l'arrière-bouche, il isole les fosses nasales et annule ainsi toute la moitié supérieure du résonnateur. Le voile du palais se termine par un petit appendice en forme de grain de raisin, appelé la luette (*uvula*), qui joue un rôle dans la phonation (infra 21).

3^o L'extrême mobilité de la langue , qui en s'appuyant successivement contre le voile du palais, la partie postérieure, médiane, antérieure de la voûte palatine, les gencives, les dents, etc., modifie à l'infini la forme et l'ouverture de la cavité buccale.

Outre que le résonnateur répercute, grossit et fait varier les **sous musicaux** émis par la glotte, les mouvements de la langue et des lèvres y engendrent des **bruits**, soit **momentanés** et de **plosion**, quand la bouche s'ouvre ou se ferme brusquement, soit **continus** et **fricatifs**, quand la bouche presque fermée en un point quelconque ne laisse échapper l'air que par un étroit couloir. Les sons musicaux sont les **voyelles**. Les bruits, accompagnés ou non de sonorité glottale, sont les **consonnes**.

SECTION II.

L'APPAREIL VOCAL EN ACTION.

- (19) 1. Avant d'entrer en action, l'appareil vocal est dans la position d'indifférence : la bouche très légèrement ouverte, le voile du palais abaissé, la langue reposant à plat sur le fond de la bouche, la glotte laissant passer l'air sans obstacle ; bref,

l'attitude de la méditation profonde et du sommeil tranquille. Il ne peut alors se produire ni son ni bruit. Seulement, dans les temps d'expiration, passe le léger courant d'air qui contient en puissance l'émission d'une voyelle⁽¹⁾ : c'est ce **phonème inaudible** que certaines écritures désignent parfois par un signe particulier, l'esprit doux des Grecs, l'*h* française ou espagnole. Que si l'air est expiré avec plus d'énergie et un certain effort, on perçoit l'*h* allemande ou anglaise, très improprement dite aspirée.

2. Les organes étant dans la position 1, le voile du palais se relève et intercepte la communication avec les fosses nasales, en même temps que les cordes vocales se contractent et entrent en vibration. Il se produit alors une **voyelle pure** ou **voyelle orale**, *a, i, u*, etc.

3. Si la vibration a lieu sans que le voile du palais se relève, la voyelle résonne dans les deux cavités à la fois⁽²⁾, et l'on obtient ainsi une **voyelle nasalisée**, transcrite en français *an, in, un*, etc.

4. Si, dans la position 3, la bouche est fermée par les lèvres ou par la langue en un point quelconque de son parcours, alors, l'air expiré ne sortant que par les narines, aucune voyelle orale ne peut se produire. Le résultat est un **phonème nasal**, *m, n*, etc.

5⁽³⁾. La bouche ouverte laisse passer le courant d'air ; mais sur son passage est interposé un obstacle élastique qu'il déplace et qui revient à sa position première avec un bruit rapide et alterné de tremblement. Ce bruit est une **vibrante r** diversifiée selon l'organe qui est en jeu.

6. La bouche est ouverte, mais la langue en obstrue complètement la partie médiane, ne laissant libres que les deux côtés :

(1) C'est-à-dire que, la position ne changeant pas, dès que les cordes vocales entreront en vibration, on entendra une voyelle.

(2) Il est facile d'en faire l'expérience. Une glace placée devant la bouche et les narines et protégée par un écran contre le souffle de la bouche, reste limpide si l'on prononce un *o* et se ternit à la voyelle nasalisée *on*.

(3) A partir de cette position et dans toutes les suivantes, le voile du palais est relevé et par suite la cavité nasale ne joue aucun rôle, sauf chez les individus qui nasillent en parlant.

alors le courant d'air arrêté est contraint de se ramifier en deux pour trouver une issue, et vibre en se frayant un passage dans l'étroit intervalle des joues et des dents. C'est la **vibrante latérale** *l*.

Suivant que les nasales et les vibrantes ou **liquides** sont accompagnées ou non d'une légère vibration des cordes vocales, elles sont dites sonores ou sourdes. Le premier cas est de beaucoup le plus fréquent. Il est bien rare que ces phonèmes s'assourdissent, à moins d'être influencés par le voisinage d'une autre consonne sourde qui se les assimile. Peut-être l'esprit rude qui surmonte le ξ initial grec (issu du groupe $\sigma\rho$) indique-t-il un *r* dépourvu de sonorité glottale.

Il y a lieu de se demander maintenant si les divers phonèmes des positions 4, 5 et 6 sont consonnes ou voyelles. Consonnes, on le sait, d'après la nomenclature usuelle, ils apparaissent tels, en effet, dans des liaisons du genre de *ami*, *abri*, *tableau*, où ils ont une voyelle sur laquelle s'appuyer. Mais qu'on se donne la peine de comparer, par exemple, le mot *abri* et le mot *arbre* : tous deux sont dissyllabes évidemment, et *arbre* ne peut devenir monosyllabe que si le mot suivant fournit une voyelle d'appui à son *r* final, soit dans la liaison *un arbre immense*, où l'on prononce *árbrí* tout comme *abri* et où l'*r* est encore consonne. Mais, lorsque *arbre* est dissyllabe, quelle est donc la voyelle de sa seconde syllabe ? Ce n'est pas un \tilde{e} , car on ne prononce ni *árbrĕ* ni *árbĕr*, mais bien *árbɾ* : autrement dit, c'est l'*r* lui-même qui devient ici voyelle, pour appuyer la consonne précédente et parce qu'il n'a pas lui-même de consonne où s'appuyer. La comparaison de *table* et *tableau* nous amène pour le premier mot au même résultat, *táblɾ*, et l'on sait combien cet *r* et cet *l*, relativement rares en français, sont communs au contraire dans les finales anglaises ou allemandes, angl. *sister* (sœur) = *sístrɿ*⁽¹⁾, all. *mittel* (moyen) = *mítlɿ*. Ce sont aussi ces deux langues qui fournissent les meilleurs et les plus nombreux exemples de nasales-voyelles, surtout de l' η , v. g. angl. *haven*, all. *hafen* (port), prononcés respectivement

(1) Ceci en admettant, bien entendu, que l'*r* final anglais soit encore prononcé. On sait que la vibration en est très étouffée et tend à disparaître.

hévŋ, *hâfŋ*. Mais le français n'en manque pas, sans qu'il y paraisse : il y en a une dans le mot *isthme* = *ism*, et une autre dans la phrase *je ne sais pas*, couramment prononcée *ʒnsepɑ*. Pour nous résumer nous dirons que **les nasales et les vibrantes sont à la fois consonnes et voyelles**, consonnes lorsqu'elles s'appuient sur une voyelle, voyelles en général quand elles appuient une autre consonne et tout spécialement quand elles se trouvent entre deux consonnes.

7. Si la bouche, fermée en un point quelconque de son étendue, s'ouvre brusquement pour laisser échapper le courant d'air, ou si au contraire, s'étant ouverte pour prononcer une voyelle, elle intercepte brusquement le courant d'air en se fermant complètement sur un point quelconque de son étendue, il se produit un bruit pur, une **consonne dite momentanée, explosive ou implusive**⁽¹⁾. Si ce bruit ne s'accompagne d'aucune sonorité glottale, la **momentanée** est dite **sourde**, *k*, *t*, *p* : si la glotte, au passage du courant d'air, s'est légèrement contractée avec vibration des cordes vocales, on perçoit une **momentanée sonore**⁽²⁾, *g*, *d*, *b*.

8. Enfin, si la bouche, au lieu d'être fermée hermétiquement et de s'ouvrir toute grande, se trouve obstruée en un point quelconque de son étendue, de façon à laisser le courant expi-

(1) Ainsi, dans un groupe tel que *appa*, les deux *p* étant prononcés, le premier est occlusif ou implusif, le second explosif. Dans le groupe similaire *abba*, l'occlusion et l'explosion sont plus légères, mais également très sensibles. Dans *apa* le *p* unique est à la fois implusif et explosif, puisqu'il faut fermer les lèvres après le premier *a* et les rouvrir avant le second. Dans *abma*, le *b* n'est qu'implusif, car les lèvres ne se rouvrent qu'après l'*m*. Dans *amba* enfin, le *b* n'est qu'explosif, car les lèvres se sont fermées dès avant le *b* pour articuler l'*m*.

(2) On peut constater sur soi-même cette vibration inconsciente de la glotte qui accompagne l'articulation des consonnes improprement nommées douces. Il faut d'abord s'exercer à prononcer un *p* et un *b* par pure explosion labiale, sans les faire suivre d'aucune voyelle. Ce résultat atteint, si l'on articule le *p* en se bouchant fortement les oreilles, on n'entend aucun son ; que si l'on passe au *b*, on perçoit comme un bourdonnement intense la vibration des cordes vocales qui pénètre dans l'oreille par le conduit auditif interne. Toutefois certains groupes ethniques prononcent les sonores presque sans sonorité : ainsi le *d*, le *b* de l'Allemagne du Sud, de l'Alsace, où l'oreille française croit reconnaître un *t*, un *p*.

ratoire s'échapper par une fente étroite et médiane, l'air passe entre les parois de la fente avec un bruit de frottement qui est une **consonne continue, spirante** ou **fricative**. Selon qu'elle est ou non accompagnée de vibration glottale, cette consonne à son tour est dite sourde, *s, f*, ou sonore, *z, v*.

En somme et abstraction faite de la simple expiration (1°), tous les phonèmes expiratoires peuvent se répartir en trois groupes, que nous dénommerons **voyelles** (2° 3°), **consonnes-voyelles** (4° 5° 6°) et **consonnes** simples (7° 8°). Examinons-les de plus près.

SECTION III.

CLASSEMENT DES PHONÈMES.

§ 1^{er}. — *Voyelles.*

(20) 1° **Voyelles orales.** — Les deux pôles du vocalisme sont l'*i*, la voyelle aiguë, et l'*u* (*ou* français), la voyelle grave par excellence. Pour l'*i* le larynx remonte et les coins de la bouche s'étirent, de façon à donner au tuyau sonore la moindre longueur possible; pour l'*u* le larynx s'abaisse⁽¹⁾ et les lèvres s'avancent, la longueur devenant ainsi maxima. Entre les deux se place la voyelle d'équilibre, l'*a*, le phonème qui se produit quand, les organes se trouvant dans la position d'indifférence⁽²⁾, le voile du palais se lève et la glotte se met à vibrer.

Entre ces trois notes principales de la gamme vocalique il y a place naturellement pour une infinité de degrés diversement nuancés: ainsi l'on montera de l'*a* à l'*i* par l'*e* ouvert (*è* français) et l'*e* fermé (*é* français), et l'on descendra de l'*a* à l'*u* par l'*o* ouvert (fr. *homme*) et l'*o* fermé (fr. *eau*). A leur tour les sons *o* et les sons *e* ont pour intermédiaires l'*ö* allemand (fr. *eu*) et notre *e* muet: et enfin, si le larynx prend la position *i*, tandis

(1) On peut s'assurer de ces mouvements en plaçant le doigt sur la saillie du larynx tandis qu'on émet avec force ces deux sons alternés.

(2) V. supra 19, 1.

que les lèvres se placent dans la position *u*, on entend le son mixte qui est celui de l'*ü* allemand ou de l'*u* français.

2° **Voyelles nasalisées.** — A chaque voyelle orale correspond nécessairement une voyelle nasalisée : ainsi, si l'on prononce un *a* sans relever le voile du palais, le résultat est la double nasale du mot *enfant*. Les plus communes avec celle-ci sont *en* (de *paëen*, souvent transcrit *in* en français), *on* et *un* (français), correspondant respectivement à *è*, *ó* et *ö*. Mais les langues riches en nasales, le portugais par exemple, en ont beaucoup d'autres.

3° **Diphthongues.** — On définit souvent les diphthongues par la réunion de deux voyelles en une seule syllabe : mais cette définition est vicieuse : car deux voyelles véritables forment nécessairement deux syllabes, isolées l'une de l'autre par l'esprit doux qui, on l'a vu, précède l'émission de toute voyelle : ainsi des deux voyelles du mot *maïs*. Que si l'esprit doux manque, comme dans l'interjection française *aïe*, le second phonème n'est pas, ne peut pas être une voyelle : ce n'est qu'une consonne d'un ordre particulier, qui s'appuie sur la voyelle précédente et qu'on nomme souvent **semi-voyelle** pour rappeler son origine vocalique.

Toute voyelle peut devenir semi-voyelle, l'*a* seul excepté, dont l'émission est par définition même inséparable de l'esprit doux. Mais ce sont surtout les deux extrêmes de la gamme vocalique, *i* et *u*, qui sont sujettes à cette affection : on représentera leurs semi-voyelles par *y* et *w*. La semi-voyelle d'*ü* est très sensible dans les mots français *lui*, *pluie*. Quant à celles d'*e* et d'*o*, elles confinent respectivement à celles d'*i* et d'*u*⁽¹⁾.

On voit qu'il faut distinguer avec grand soin **les diphthongues** réelles qui **se composent d'une voyelle et d'une semi-voyelle**, *ay*, ou **d'une semi-voyelle et d'une voyelle**, *ya*, unies en une syllabe, et les fausses diphthongues, qui ne paraissent telles que par l'écriture et ne sont en réalité que de simples voyelles. En français les groupes *au*, *ou* ne sont

(1) Ainsi le mot *seau* (dissyllabe, *e* fermé), devenu en français le monosyllabe *só* (*o* fermé), se prononce *syó* dans certains patois.

diphthongues que pour l'œil : ils représentent les voyelles *ó* (fermé), *u*. De même, en grec, on le verra, *au* était diphthongue, mais *ou* était voyelle.

4° **Longues et brèves.** — Toute voyelle, orale, nasalisée ou en diphthongue, peut être émise très brièvement ou prolongée autant que le permet la durée d'une expiration : de là des nuances indéfinies de quantité, qu'il est aisé d'observer dans le langage parlé ou chanté. Pour plus de simplicité, les grammairiens les ont réduites à deux, la longueur et la brièveté, *ā*, *ǎ*, et ont admis en outre que la longue a environ deux fois la durée de la brève.

§ 2. — *Consonnes-voyelles.*

(21) 1° **Vibrantes.** — On distingue essentiellement trois sortes d'*r*, selon que l'obstacle tremblotant qui le produit se trouve être le bord supérieur de la glotte, la luette ou le bout de la langue. L'*r* **glottal**, inconnu aux langues cultivées de l'Europe, est fort commun en arabe, et on l'entend sonner aussi, bien que très impur, dans la bouche des personnes affectées de grassement. Le second, *r* **uvulaire**, domine chez les Allemands, chez les Français du nord, et spécialement dans le parler des villes. Les habitants des campagnes, et surtout les Français du midi ont conservé très pur l'*r* **lingual**, le seul connu également des Italiens et des Espagnols.

Il y a aussi plusieurs sortes d'*l* : mais cette distinction est beaucoup moins importante.

2° **Nasales.** — On a vu que les nasales se prononcent la bouche fermée. Or le lieu d'occlusion peut être situé en un point quelconque de la cavité buccale, du voile du palais aux lèvres. Si la langue appuie contre le voile du palais ou la voûte palatine, le phonème est dit **vélaire** ou **palatal**, *ñ* : c'est l'*ng* des finales anglaises ou allemandes, souvent nommé aussi *n* **guttural**. Si elle ferme la bouche à la hauteur des alvéoles des dents supérieures, on entend l'*n* **alvéolaire** ou *n* ordinaire. Si l'occlusion se fait en avant par les lèvres jointes, c'est la **labiale** *m*.

En tant que voyelles les vibrantes et les nasales peuvent être longues ou brèves comme les voyelles elles-mêmes.

§ 3. — *Consonnes.*

22) 1^o **Momentanées.** — L'occlusion nécessaire à la production d'une momentanée sourde ou sonore peut être, elle aussi, **vélaire, palatale, dentale** ou **labiale**. De là quatre ordres de consonnes, entre lesquels se groupent plusieurs sous-ordres accessoires⁽¹⁾. Les deux premiers sont souvent réunis sous l'appellation moins précise de **gutturales** : les gutturales vélaire, *q*, *g*⁽²⁾, sont celles qu'on entend dans les mots français *cou*, *gout*, surtout dans l'allemand *kuh* (vache) : les palatales *k*, *g*, sont celles du français *qui*, *guigne*. Quant aux dentales, *t*, *d*, et aux labiales, *p*, *b*, elles ne requièrent aucune explication.

2^o **Continues.** — Parmi les continues, les plus communes et les plus importantes sont : — a) la vélaire sourde, *ch* allemand de *dach*, *noch* ; — b) la palatale sourde, *ch* allemand de *ich*, *blech* ; — c) la sourde et la sonore cacuminales (*ch* et *j* français), transcrites respectivement $\frac{y}{x}$ et $\frac{z}{x}$: — d) la sourde et la sonore dentales, ou mieux alvéolaires, *s* et *z* : — e) la sourde et la sonore interdentes, *th* anglais fort et doux : — f) enfin les deux labiales, *f* et *v* : — le tout suivant la place où s'entrouvre la fente qui donne passage à l'air.

3^o **Modifications des consonnes.** — Les deux principales modifications possibles des consonnes sont l'**aspiration** et le **mouillement**.

A. L'aspiration n'affecte guère que les momentanées. Elle consiste en ce que l'explosion est plus énergique et accompagnée de la forte expiration⁽³⁾ que nous avons désignée par *h* :

(1) Cacuminales (la langue retroussée contre le sommet du palais), dorsales (le dos de la langue contre la partie antérieure du palais), alvéolaires, interdentes, etc.

(2) Partout où il sera nécessaire de distinguer la vélaire sonore de la palatale sonore, on écrira celle-ci en italique, l'autre en caractère romain.

(3) Ces consonnes aussi sont donc bien improprement nommées « aspirées » (cf. supra 19, 1) ; mais on conservera cette terminologie consacrée par l'usage.

c'est pourquoi l'on note les consonnes de ce genre par *qh*, *kh*, *th*, *ph* pour les sourdes, *gh*, *gh*, *dh*, *bh* pour les sonores. Le *k* allemand à l'initiale est le meilleur exemple qu'on puisse donner d'une momentanée aspirée : c'est un *qh* qui sonne dans *kuh* et un *kh* qu'on entend dans *kind* (enfant).

Quand l'explosion de la momentanée vient à se fondre peu à peu dans le souffle expiratoire qui la suit, les deux phonèmes finissent par n'en faire plus qu'un, qui est la continue ou spirante correspondante : ainsi le passage est aisé de *ph* à *f*, de *th* à la sifflante alvéolaire ou interdentale, et le *qh* allemand de *kuh* est devenu une spirante vélaire dans les dialectes suisses.

B. Le mouillement, affection plus aisée à reproduire qu'à définir, peut modifier, non seulement toutes les consonnes momentanées et continues, mais encore les nasales et les vibrantes. On connaît bien l'*l* mouillé français du mot *fille*. L'*n* mouillé sonne dans le mot *digne*. Les autres consonnes mouillées sont fréquentes surtout dans la langue hongroise et ses congénères, mais peuvent se rencontrer ailleurs : c'est une sorte de *k* mouillé, transcrit *ky*, qui nous a servi plus haut (n° 17) de stade de transition entre *cabállum* et *cheval*. D'une manière générale le phonème mouillé s'accompagne d'une légère articulation dorsale⁽¹⁾.

Ces préliminaires posés, nous sommes en mesure d'aborder l'étude historique du phonétisme grec et latin : nous examinerons successivement les voyelles, semi-voyelles et diphthongues, les consonnes-voyelles, les consonnes, les effets des combinaisons de voyelles et de consonnes, et en dernier lieu l'accent tonique.

(1) Une étude très minutieuse de ce mécanisme a paru dans la *Zeitschrift* de Kuhn (XXIX, 1). Il faut surtout se garder de confondre la consonne mouillée avec la consonne pure suivie du phonème *y*. Il n'y a point parité absolue : dans le mot *mignon*, l'*n* est mouillée et vaut *ñ* espagnole, tandis que dans *minium* correctement prononcé on entend sonner l'*n* alvéolaire, puis le *y* consonne; mais beaucoup de personnes négligent cette distinction. L'*l* mouillé particulièrement n'est plus en français commun qu'un souvenir : le mot *fille* est devenu *fiy*, et ceux qui se piquent de faire entendre l'*l* n'aboutissent guère qu'à prononcer *fiy*. Cf. Rousselot, *Modif. phonét.*, p. 27.

CHAPITRE II.

LE VOCALISME GRÉCO-LATIN.

SECTION I^{re}.

VOYELLES ET DIPHTHONGUES ENVISAGÉES ISOLÉMENT DANS CHACUNE
DES DEUX LANGUES.

§ 1^{er}. — *Grec.*

23) 1^o Voyelles. — Le grec possède cinq voyelles brèves, α , ε , ι , o , u , et autant de longues corrélatives, $\bar{\alpha}$, η , $\bar{\iota}$, ω , \bar{u} . Il y faut joindre, comme on le verra, les deux fausses diphthongues $\varepsilon\iota$ et ou .

La prononciation de l' α et de l' ι , longs ou brefs, ne souffre aucune difficulté : l' ε et l' o étaient un \check{e} et un \check{o} fermés ; l' ω , un \bar{o} probablement très ouvert. Il n'y a de discussion que sur l' η et l' u .

L' η des Grecs modernes est un i : mais il n'est pas douteux que cette prononciation ne représente pas celle des anciens. Le fait que l' η a toujours été considéré comme la longue de l' ε , la transcription latine de l' η par \bar{e} ⁽¹⁾, la syllabe $\xi\eta$ par laquelle un vers du comique Cratinus figure le bêlement du mouton, d'autres témoignages encore nous autorisent à affirmer que, du moins jusqu'à l'époque classique, l' η équivalait à un \bar{e} plus ou moins ouvert. Il est possible toutefois que, dans la prononciation populaire, l'iotacisme se soit infiltré d'assez bonne heure ; mais il ne paraît avoir définitivement prévalu qu'au début de la période byzantine.

Il en est de même pour l' u , qui est aussi un i en grec moderne. On verra que l' u est le représentant régulier de l' u

(1) La transcription par i est de l'époque de l'expansion du christianisme, qui eut essentiellement pour organe le grec populaire. Même les manuscrits alexandrins du IV^e siècle, qui confondent souvent ε et α , plus rarement u et α , maintiennent la distinction entre η et ι .

indo-européen : première présomption en faveur d'une prononciation très ancienne *u*, qui était peut-être celle de l'époque homérique et à coup sûr celle de plusieurs dialectes, comme le prouve la transcription dialectale de cette voyelle par ου, béot. οὐμῆς (vous) = ὑμεῖς, lacon. μουσῶδες(1) (il parle) = *μῶδες. C'est aussi par un *u* que le latin rend l'ο de ses plus anciens emprunts grecs, tirés de dialectes doriens de la Grande-Grèce, v. g. *fūcus* = φῦκος, *purpūra* = πορφύρα. Mais plus tard, au siècle d'Auguste, lorsqu'il emprunte des mots à la κοινή, il transporte aussi dans son alphabet un signe nouveau, *y*, destiné à transcrire l'υ, ce qui indique que l'alphabet latin ne possédait pas de lettre qui pût servir à représenter exactement la voyelle grecque telle qu'elle se prononçait à cette époque. Or, le son qui manquait alors au latin, c'était le son *ü*. La conclusion s'impose : l'*u* ancien était à l'époque classique du grec devenu *ü*, et notre prononciation de l'υ se trouve ainsi pleinement justifiée. De ce stade intermédiaire il a passé à la prononciation actuelle *i*.

Le grec avait peut-être des voyelles nasalisées, et quelques dialectes en avaient certainement ; mais, comme l'écriture ne les marque pas, il est impossible d'en déterminer la prononciation précise.

- (24) 2^o Diphthongues. — L'écriture grecque figure un très grand nombre de diphthongues réelles ou apparentes. Les plus importantes de beaucoup sont celles à voyelle antécédente (2), où il y a lieu de distinguer la série avec semi-voyelle ι et celle avec semi-voyelle υ.

A. Série *αι οι* — *αι ηι ωι*.

αι et *οι* sont en néo-grec de simples voyelles, *e* et *i* : mais cette prononciation est récente, comme le montrerait à elle seule la transcription latine par *ae* et *oe*, qui au siècle d'Auguste représentaient encore de vraies diphthongues, v. g. les mots d'emprunt *aether* et *poena*. On ne se trompe donc point de beaucoup en prononçant distinctement *ay* et *oy*.

(1) Cette prononciation persiste en tsaconien, cf. supra 8.

(2) Cf. supra 20, 3^o.

L'ει néo-grec est aussi un *i* : mais sous cette uniformité d'écriture et de prononciation se cachent deux phonèmes bien distincts : — une diphthongue ει, provenant de *ey* indo-européen (λείπω = *léyqō) ou de la contraction hellénique de ε + ι (πύλει = πύλει), et qui originairement du moins devait sonner *ey* : — et un simple ē fermé long, produit de la contraction de deux ε (φύλει = φύλει impératif) ou du phénomène nommé allongement compensatoire (τιθείς = *τιθέντες, infra n° 47 C). Au surplus le premier ει est également devenu voyelle de bonne heure, et les transcriptions latines, qui oscillent entre ē et ī, *Enēās*, *Tiresiās*, nous renseignent sur le caractère indécis de la prononciation de cette fausse diphthongue.

Les diphthongues à voyelle longue, αι, ηι, ωι, ont subi un traitement particulier. L'y s'y faisait sans doute encore entendre au temps d'Homère, et même plus tard ; car le grec τραγῳδός, emprunté de bonne heure par les Latins, fut épilé par eux *tragoedus*, tandis que μελωδία, emprunt postérieur, s'est transcrit *metōdia*. Quoi qu'il en soit, à l'époque classique, la semi-voyelle ne sonnait plus, ou à peine : d'où l'usage de ne la figurer, dans les monuments épigraphiques, que par un petit signe accolé à la voyelle longue (ι adscrit, v. g. Ηι). Notre typographie l'a remplacé par l'ι souscrit, ϝ, ηϝ, ωϝ, ligature empruntée aux manuscrits grecs du moyen âge.

B. Série αυ ευ ου — āυ ηυ ωυ.

Ici notre prononciation est en défaut : elle fait de la plupart de ces groupes de simples voyelles, au lieu de les décomposer en voyelle + *w*, à peu près comme l'*au* allemand. Les transcriptions latines et autres (ἀυτόν pour αὐτόν et φεόγειν pour φεύγειν dans diverses inscriptions) mettent ce point hors de doute pour αυ, ευ et leurs longues⁽¹⁾, probablement aussi pour ου, diphthongue d'ailleurs fort rare. Le seul ου fait exception : c'est en néo-grec une simple voyelle *u*, et il a subi cette réduction dès l'antiquité.

Tout comme ει, ου représente historiquement deux phonèmes

(1) Confirmé en outre par la prononciation actuelle (αυ = *av*, ευ = *ev*, ηυ = *iv*), qui ne se concevrait pas si l'αυ s'était jamais réduit à un *ō* et l'ευ à un *ō*.

distincts : — un *ow* indo-européen ($\lambda\omicron\omega = *l\acute{o}w\bar{o}$), diphthongue primitive dont les Hellènes ont peu à peu fondu ensemble les deux éléments : — et un \bar{o} fermé long, produit de la contraction attique de deux *o* ($\delta\tau\lambda\omicron\upsilon\mu\epsilon\nu = \delta\tau\lambda\acute{o}\omicron\mu\epsilon\nu$) ou de l'allongement compensatoire d'un *o* ($\delta\iota\delta\omicron\upsilon\varsigma = *\delta\iota\delta\acute{o}\nu\tau\varsigma$). Insensiblement l' \bar{o} fermé et la diphthongue sont devenus \bar{u} dès l'époque classique. On sait en effet que \bar{u} latin et *ou* grec s'équivalent absolument dans les transcriptions, $\Lambda\omicron\upsilon\kappa\iota\omicron\varsigma$, *Thūcydidēs*.

- (25) Outre ces diphthongues à voyelle antécédente, il n'est pas douteux que le grec n'ait possédé aussi de nombreuses diphthongues à semi-voyelle antécédente (type *ya* et *wa*), que dénonce surtout la prosodie : ainsi les scansions homériques de $\chi\rho\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\omicron\nu$ ou (éol.) $\chi\rho\acute{\upsilon}\sigma\iota\omicron\nu$ dissyllabe, de $\Lambda\iota\gamma\upsilon\pi\tau\iota\omicron\upsilon\varsigma$ trissyllabe (v. g. δ 83), de $\Pi\eta\lambda\eta\gamma\iota\acute{\alpha}\delta\epsilon\omega$ (ion.) par synizèse de $\delta\epsilon\omega$, celles de $\theta\epsilon\omega\bar{\nu}$ monosyllabe et $\acute{\alpha}\nu\theta\acute{\epsilon}\omega\bar{\nu}$ (att.) dissyllabe, très communes chez les tragiques, indiquent à n'en pas douter une prononciation semi-vocalique d'*ε* ou *ι* : ainsi encore le mot *υἰός*, toujours dissyllabe, devait débiter par un phonème très voisin du *wh* anglais. Mais le manque de précision de l'écriture et l'absence d'autres documents ne permettent guère là-dessus que des approximations.

§ 2. — *Latin.*

- (26) 1^o Voyelles. — Les voyelles latines sont au nombre de cinq, *a, e, i, o, u*⁽¹⁾, et peuvent être brèves ou longues. L'alphabet latin n'a de signe particulier pour aucune longue : parfois, dans les inscriptions, la longueur est marquée par la gémination (MAARCO)⁽²⁾, ou, pour l'*i*, par l'allongement de la lettre (MARID ablatif), ou enfin par l'emploi, d'ailleurs assez irrè-

(1) L'*y*, signe emprunté, ou l'a vu, ne doit jamais apparaître que dans les mots grecs que les Latins ont importés dans leur langage : on écrira donc *pyramis, byssus, xystum*, mais *silva, lacrima, inclutus* ou *inclitus*.

(2) Il faut toujours distinguer avec soin la quantité de la voyelle de celle de la syllabe : ainsi l'*e* de *vēctus* compte pour une longue à cause de sa position, mais en réalité il est bref ; au contraire dans *ūgmen, lēctus, strūctus*, la voyelle est longue par elle-même et indépendamment du groupe de consonnes qui la suit.

gulier, de l'apex, sorte d'accent aigu qui affecte la voyelle longue de nature.

La prononciation des voyelles latines est beaucoup mieux connue que celle des voyelles grecques : les équivalences épigraphiques, le témoignage des grammairiens, celui des langues romanes, surtout de l'italien, ont permis d'en préciser même les nuances. L'*a* long ou bref était l'*a* normal, que l'italien a conservé très pur. L'*ĕ* avait un son plutôt ouvert que fermé, même dans les positions où nous le prononçons fermé, comme dans *lēgō*, *fērō*; l'*ē* au contraire était fermé partout, même dans les finales où nous le prononçons à tort en *ē* ouvert, comme dans *omnēs*, ce qui ressort à l'évidence des variantes purement graphiques *omnēs*, *omneis* et *omnīs*. L'*ī* côtoyait le son de l'*ĕ* fermé (*ī* anglais de *happy*), et il en faut dire autant de l'*ī* atone, souvent transcrit *ei* dans les finales, *equēis*; mais l'*ī* accentué est un *ī* pur. L'*ō* est un *ō* ouvert, l'*ō* est un *ō* fermé fort voisin de l'*ū*. L'*u*, qui n'est devenu *ū* dans aucune langue romane autre que le français, avait le son de l'*ou* français, très pur quand il était long, tirant sur l'*ō* quand il était bref. L'*y* est un *ū* ou un métis d'*i* et d'*ū*.

Le latin classique ne possédait aucune des voyelles nasalisées qu'ont développées depuis le français et le portugais. Il se peut cependant que le langage populaire ait eu quelques sons de cette nature.

2^o Diphthongues. — Les diphthongues vraies ou fausses du latin à voyelle antécédente sont au nombre de six : *ai*, *ei*, *oi*, — *au*, *eu*, *ou*⁽¹⁾. Quelques-unes ont persisté en latin classique; toutes sont devenues plus ou moins simples voyelles en latin populaire.

L'ancien épel *ai* (AIDILIS ep. Scip.) et l'épel classique *ae* désignent tous deux une vraie diphthongue à semi-voyelle métissée d'*i* et d'*e*⁽²⁾, qui dans la bouche du peuple s'est réduite de bonne heure à un simple *e*. Il en est de même de l'*oi*, classique *oe*, qui d'ailleurs est à peine un phonème latin, sauf comme contraction d'*o* + *e* dans *coeptum* et autres; en effet, l'*oi*

(1) Si haut qu'on remonte, le latin ne paraît plus avoir de diphthongues à voyelle longue.

(2) Cf. Quintil. *Inst. orat.* I. 7. 18.

ancien (*moinicipiom*) était devenu régulièrement soit \bar{u} soit \bar{i} , et ne persistait que dans quelques archaïsmes comme *moenia*, *foedus* : l'*oe* postérieur est une simple transcription de l'*o* grec dans les mots d'emprunt, *poena* = $\pi\omicron\iota\nu\eta$. Les langues romanes ne font plus aucune distinction entre *e*, *ae* et *oe* latins.

L'*ei* se prononçait peut-être déjà \bar{i} , alors qu'on écrivait encore *ei* : DIFEIDENS = *diff̄idēns*. Au temps d'Auguste on ne fit que mettre l'orthographe d'accord avec la prononciation.

L'*au* était une vraie diphthongue, et il est resté tel en provençal, en portugais et en roumain, ce qui prouve que l'échange très fréquent d'*au* et d' \bar{o} , révélé par les inscriptions et les manuscrits⁽¹⁾, se réfère à une simple particularité dialectale.

L'*eu* ancien est devenu *ou* : il n'y a donc d'autre *eu* en latin que celui qui provient de la contraction postérieure d'*e* + *u* (*neuter*), et cette origine seule en indique la prononciation⁽²⁾.

L'*ou* ancien, tant primitif que provenu d'*eu*, se prononçait peut-être déjà \bar{u} , alors que la graphie *ou* subsistait encore (ABDOVCIT ep. Scip.). Plus tard l'épel \bar{u} l'emporta.

Les diphthongues à semi-voyelle antécédente⁽³⁾ (*iam*, *uel*, etc.) n'offrent aucune difficulté. Mais on doit faire observer que la langue populaire en offrait beaucoup plus que la prononciation lente et apprêtée du latin classique : l'un avait, par exemple, *pāriētē* tétrasyllabe, l'autre *pāriētē* tribraque dont la longueur de position de la première syllabe faisait un dactyle, et les poètes usèrent de cette liberté pour faire entrer les mots de ce genre dans leurs vers ; de même, les mots populaires *battuere*, *trifolium* sont dénoncés comme trissyllabes (avec un accent sur *bá* et *trí*) par le français *báttre*, *trèfle*, qui ne peut procéder de *battúere*, *trifólium*. On connaît la double scansion *tenuis* et *tēnis*, *genua* et *gēna*. Rien de plus concevable. Ainsi la finale *tion* du français est monosyllabique dans le langage courant, dissyllabique en poésie.

(1) Il arrivait à l'empereur Vespasien de prononcer (Suet. *Vespas.*, 22) *plōstra* pour *plaustra*, et les érudits hésitent entre les épels *cauda* et *cōda*.

(2) Dans les interjections (*ehé*, *heu*, *heus*) l'origine du groupe *eu* demeure naturellement obscure.

(3) Cf. supra 20, 3^o.

SECTION II.

VOYELLES ET DIPHTHONGUES DES DEUX LANGUES RAPPORTÉES
A LEUR COMMUNE ORIGINE.

(27) L'étude des diphtongues à voyelle antécédente ne peut se séparer de celle de la voyelle dont elles dépendent : au contraire, celle des diphtongues à semi-voyelle antécédente tient tout entière dans l'évolution de la semi-voyelle qu'elles renferment.

On divisera donc cette section en deux paragraphes : — voyelles ; — semi-voyelles.

§ 1^{er}. — Voyelles.

(28) Le vocalisme que nous avons assigné au grec et au latin n'est autre que le vocalisme primitif indo-européen, qu'ils reproduisent en général avec une remarquable fidélité. Il convient, pour en simplifier l'étude, de le ranger dans l'ordre suivant : *i, ī, u, ū, e, ē, o, ō, a, ā*⁽¹⁾.

1. I.-e. *ī* = gr. *ī* = lat. *ī* : i.-e. **qi-s* (interrog.), gr. *τις*, lat. *qui-s* : **trī-* (trois), *τρι-σίς*, *tri-bus* : *-ī-* suffixe formatif des substantifs, **ow-i-s* (mouton), *οἶς* = **ōf-i-s*, *ov-i-s* : *-ī* désinence du locatif, gr. *νοκτ-ī*, *παντ-ī*, lat. *rūr-ē*, *noct-ē*, etc.

On voit par ces derniers exemples que l'*ī* lat. devient *ē* à la finale : *rūrē* = **rūrī* : de même les neutres *levē* = **levī* (cf. masc. *levi-s*), *marē*, corrélatifs des types grecs *ἰδρι* (neutre de l'adj. *ἰδρις* « savant »), *σύναι*, etc., comme le montrent les cas où l'*i* reparait, abl. sg. *levī*, nom. pl. *levia*. La même permutation d'*i* en *ē* se produit devant un *r* : lat. *serō* (semer) = **sī-sō*⁽²⁾, cf. gr. *ἴημι* = **σί-ση-μι*.

(29) 2. I.-e. *ī* = gr. *ī* = lat. *ī* : **wī-* (force), gr. *ἴς* (force, v. g. M 320) = **fī-*, instr. *ī-φι* = **fī-φι* (avec force), fréquent dans

(1) Outre ces dix voyelles, la linguistique en assigne à la langue primitive une onzième, de prononciation indécise, qui d'ailleurs en grec et en latin paraît se confondre entièrement avec *ā*.

(2) *s* lat. entre deux voyelles devient toujours *r*. Il est bien entendu que la plupart de ces exemples présupposent la connaissance de lois phonétiques qui ne seront exposées que plus tard. La phonétique est un ensemble qu'il faut posséder en entier pour en comprendre chaque partie.

Homère, lat. *vī-s* ; gr. ῥίγος, lat. *frīgus* : -ī- indice de l'optatif, i.-e. *s-ī-més (que nous soyons), gr. εἶμεν = *έσ-ī-μεν, lat. *s-ī-mus*, etc. Parfois, dans l'orthographe latine, cet ī est confondu avec *ei*, v. g. *faxeis* = *faxīs* : mais on sait que la prononciation était à peu près la même pour les deux signes.

- (30) 3. I.-e. *ũ* = gr. *ũ* = lat. *ũ* : i.-e. **dũ*- (deux), gr. δύω, lat. *dũ-ō* : i.-e. **yũg-ó*- (joug), gr. ζυγ-ό-ς, lat. *jug-u-m* ; i.-e. **klu*- (entendre), gr. κλυ-τό-ς (qui a été entendu, célèbre), lat. avec préfixe *in-clu-tu-s* ; gr. ὑπό, ὑπέρ, lat. *sub, super* ; -u- suffixe formatif des noms, gr. ἡδ-ύ-ς (dor. ἠδύς), lat. *suāvis* = **svād-ũ-i-s*, avec un suffixe de plus, dont la nature vocalique a entraîné le changement de l'*ũ* en semi-voyelle.

On a vu que l'*ũ* latin confinait à l'*ō*. Il semble que la présence d'une labiale consécutive lui ait conservé son caractère labial primitif : puis avec le temps cet *ũ* resté pur aurait passé, par le degré intermédiaire *ü*, à une nuance voisine d'*ī*. Ces trois degrés se trouvent successivement attestés par des orthographe variables, telles que *lubet* et *libet* (il plaît), *carnufex* et *carnifex*, *lacruma* (cf. gr. δάκρυ), *lacrima* et même *lacryma*, peut-être aussi par la comparaison des datifs-ablatifs de quatrième déclinaison, tels que *arcũ-bus* et *manũ-bus*. Mais, comme il s'agit ici d'un phonème que l'alphabet latin ne pouvait rendre avec une suffisante précision, il est difficile de traduire ces phénomènes en loi.

Au contraire *ũ* devient *ō* franc devant *r*, sauf en syllabe finale : *fō-re* (être) = **fũ-re*, cf. *fũ-tũru-s* et gr. φύ-ο-μαι : *fēmōr-is*, *jecōr-is* (génitifs), cf. *femũr*, *jecũr*, etc. Mais on a pourtant *fũror*, *nũrus* (bru), gr. νοός = *σνυσό-ς, sk. *snušā*, etc.

- (31) 4. I.-e. *ũ* = gr. *ũ* = lat. *ũ* : i.-e. **mũs*- (rat), gr. μῦς gén. *μũ-ός* (infra 76 B) = **μũσ-ός*, lat. *mũs* gén. *mũr-is* = **mũs-is*, cf. all. mod. *maus*, angl. *mouse* ; gr. ὑ-ς (cochon), lat. *sũ-s* : gr. θυ-μός (passion, cœur), lat. *fũ-mu-s* (fumée), cf. sk. *dhũ-mā-s* (fumée, vapeur) et gr. θύω (brûler en holocauste) ⁽¹⁾. On ne peut ranger sûrement ici, en regard du grec ἔφῃ (il fut), le pf. lat. (arch.) *fũ-ī*, lequel se ramène également bien à **fũv-ī* et à **fouv-ī* (supra n^o 26, 2^o, et infra n^o 34 B §).

(1) Sens étymologique « fumer » encore visible dans δάπεδον δ'άπαν αἴματι θύεν (λ 420).

(32) 5. I.-e. *ě* = gr. *ε* = lat. *ě*. Cette belle concordance, d'une régularité presque absolue⁽¹⁾, est, comme on l'a vu, le critérium essentiel de la classification des langues indo-européennes. On examinera successivement *ě* voyelle isolée et *ě* en diphthongue.

A. *ě* isolé : i.-e. **és-ti* (il est), gr. *ἔσ-τί*, lat. *es-t* ; i.-e. **éd-ō* (je mange), gr. *ἔδ-ω*, lat. *ed-ō* ; i.-e. **qe* (et), gr. *τε*, lat. *que* ; i.-e. **gēn-os* (naissance), gén. **gēn-ēs-ōs*, gr. *γέν-ος γένεος* = **γέν-εσ-ος*, lat. *gen-us gen-er-is* = **gen-es-is*⁽²⁾ ; *-ě* finale du vocatif de 2^e décl., gr. *ἑπ-ε* lat. *equ-e* ; *-ě* finale de la 2^e pers. du sg. de l'impér. présent, gr. *ἄγ-ε*, lat. *ag-e* ; *-lě* finale de la 2^e pers. du pl. de l'impér., gr. *ἄγ-ε-τε*, lat. *ag-i-te* ; *ě* voyelle de redoublement du parfait, *λέ-λοιπ-α*, *ce-cid-ē*.

L'*ε* du grec reste toujours pur. Mais en latin

α) Le groupe *ěv* devient régulièrement *ōv* par labialisation de la voyelle sous l'influence de la labiale : gr. *νέος* = *νέφος*, lat. **nevos*, d'où *novos* ; gr. *τεφός* *έφός* = **σεφός* (tien, sien), lat. *tovos sovos* (arch.), puis *tuus suus* : gr. *έν-νέα* = **έν-νέφα* (i.-e. **néw-ŋ*), lat. *nov-em*, etc.

β) *ě* non final et en syllabe non initiale se change en *ī* : ainsi l'on a *age* = *ἄγε*, mais *agile* = *ἄγριτε*, *agiminī* = *ἀγόμενοι* ou *ἀγίμενοι*, et *agis* (tu fais) = **agēs*, qui équivaut peut-être à la forme dorienne *ἄγεις* (gr. comm. *ἄγεις*) et à coup sûr à une forme ind.-eur. **ǵg-ēs* (cf. sk. *bhāras* = *φέρεις*). Le changement n'a pas lieu dans le groupe final *e* + nasale provenant d'une nasale-voyelle indo-européenne (infra 49) : gén. *patris* = **patr-es*, mais acc. *patrem* = **pater-ŋ*.

Il importe de bien fixer la portée de cette loi, qui s'applique encore à d'autres voyelles que l'*ě*, et qui, mal comprise, pourrait entraîner les plus fâcheuses confusions. Si l'*ě* en semblable position subit un affaiblissement, ce n'est point parce qu'il est atone ; car l'affaiblissement l'atteint alors même qu'il porte

(1) Il n'y a guère d'exception importante et inexplicable que *ἑππος* = *equos* ; mais l' : n'est pas la seule irrégularité du mot *ἑππος*, et l'esprit rude, qui n'y correspond à rien (sk. *árvas*) et qui ne se reproduit pas dans les composés (*Λεύκιππος* et non **Λεύχιππος*), y dénonce une série d'altérations accidentelles et jusqu'à présent obscures.

(2) Observer la double concordance au génitif.

l'accent : *légō* devient *colligō* et *légere colligere* ; **spécis* se change en *inspicis*, et **spéciō* en *inspicīō*. L'accentuation latine, essentiellement musicale à l'origine⁽¹⁾, ne pouvait que difficilement exercer une influence sur le vocalisme ; et, si elle en avait exercé, l'atone étant plus grave que la tonique, la modification ne se fût pas produite dans le sens de l'acuité de la voyelle, comme dans *e* devenant *i*, *a* devenant *e* ou *i*⁽²⁾, etc. La véritable cause du phénomène, c'est l'intensité particulière avec laquelle les Latins prononçaient toute syllabe initiale, intensité qui réagissait naturellement sur les syllabes consécutives et en altérait la sonorité⁽³⁾. C'est par un effet analogue que l'accent latin, devenu accent d'intensité en roman, y a atténué ou fait disparaître la voyelle de toute syllabe post-tonique.

De nombreuses actions d'analogie ont traversé l'application de cette loi latine : il était inévitable, en effet, que le vocalisme du verbe simple se réintroduisît parfois dans le verbe composé. Ainsi, en regard de *colligō* régulier, on a *neglegō*, *intellegō*, refaits à l'image de *legō* ; ainsi, au lieu de **repitō*, on a dit *repelō* par analogie de *pétō*⁽⁴⁾. Pareilles attractions, très fréquentes dans la basse latinité, qui a créé une foule de types tels que *refacere* (refaire) au lieu de *reficere*, *accaptāre* (acheter) d'après *captāre*, ont pu évidemment se produire à toutes les époques. Inversement c'est parfois le composé qui a altéré le simple : ainsi, quoique la conjugaison ne soit pas la même, le lat. *plicō* répond certainement au grec *πλέκω* (je tresse) ; dès lors il faut admettre que le vocalisme d'*implicō* et autres a contaminé le simple **plecō*.

Comme *r* subséquent fait permuter *ī* en *ě*, il est naturel qu'il préserve *ě* atone de la permutation en *ī* : aussi a-t-on *cōnferō*, *generis*, *memineris*, et non **confirō*, etc. L'*ě* reste également intact en syllabe fermée, c'est-à-dire devant un groupe de deux consonnes : *col-tectus*, cf. *colligō*, *haruspex*

(1) Cf. infra 80.

(2) Infra 36 A β.

(3) Cf. infra 82, et L. Havet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 11.

(4) Sur le rôle et les effets de l'analogie, v. infra 83 et 183.

= **haru-spec-s*, gén. *-spic-is*, *prae-pēs* (au vol rapide) = **prae-pēs-s* = **prae-pēt-s* (cf. gr. πῆτ-ομυ, je vole), et par analogie gén. *prae-pēt-is* = **prae-pit-is*, etc.

γ) Une dernière affection de l'ĕ latin, beaucoup plus obscure, l'atteint sporadiquement devant les nasales : il devient ĭ devant un groupe de nasale + consonne, et cet ĭ à son tour s'allonge parfois par l'effet d'une autre loi latine encore mal éclaircie : cf. ἐντός et *ĩnlus*, πέντε et *quĩnque*, *lĩgnum*⁽¹⁾ (poutre) et *tĕgō* = στῆγω (je couvre) ou τέχνη (primitivement art du charpentier, sk. *takš*, charpenter), etc. On voit par là que les deux prépositions *ēv* et *ĩn* peuvent être identifiées, à la condition qu'on suppose en latin un doublet syntactique⁽²⁾ **en* et *ĩn* : devant un mot à voyelle initiale **en* ne changeait pas, **en agrīs*, mais il pouvait devenir *ĩn* devant consonne, *ĩn domō*, puis la forme *ĩn* a été par analogie étendue à l'autre cas. Mais cette alternance d'*e* et *ĩ* n'en reste pas moins une des grandes difficultés de la phonétique latine.

B. ĕ en diphthongue. — α) I.-e. *ey* = gr. εἶ = lat. (*ei*) *ī* : i.-e. **deyk-* (montrer, dire), gr. δεῖκ-νῶ-μι, lat. *dīc-ō*, arch. *deicō* ; i.-e. **bheydh-* (persuader, avoir foi), gr. πείθ-ω, lat. *fid-ō*. Très rarement le grec écrit aussi *ī* : i.-e. **dey-* (briller), gr. δῖος = **đi-fo-s*, cf. lat. *dei-vo-s dīvo-s* (dieu, divin).

β) I.-e. *eu* = gr. εὔ = lat. préhistor. *eu* ; mais, comme *ĕv* devient *ōv* (cf. A 2 supra), *eu* qui n'en diffère pas dans la prononciation ni même l'écriture latines, devient *ou*, puis *ū* : gr. εὐύγ-ω, cf. φουγ-ή, ἔ-φουγ-ον ; lat. **deuc-ō* (je conduis), qu'on ne lit plus nulle part, mais qui est évidemment à *dūc-* (de *dūx dūc-is*) ce que φεύγ-ω est à φουγ-, historiquement **doucō* (ABDOVCIT déjà cité), et enfin *dūcō*.

(33) 6. I.-e. *ē* = gr. η = lat. *ē* : i.-e. **ed-ēd-a* (j'ai mangé), gr. ἔδ-ηδ-α, lat. sans redoublement *ēd-ī* ; i.-e. **sēmi-* (moitié),

(1) *g* lat. devant *n* est une nasale (*ng* allemand), infra 63. Au surplus c'est devant nasale gutturale que ce changement d'*e* en *ĩ* est le plus constant.

(2) On appelle *doublet syntactique* la double forme que peut affecter un même mot suivant la place qu'il occupe dans un groupe syntactique (proposition) : ainsi, en français, *beau* et *bel*, l'un devant une consonne, l'autre devant une voyelle.

gr. ἡμι-, lat. *sēmi-*; i.-e. nomin. **mālēr* (mère), gr. μήτηρ = μᾶτηρ, lat. **mālēr* devenu *mālēr* par abréviation de toute finale en *r* (cf. *arbōs* et *arbōr*); i.-e. **dhē-* (téter, allaiter), gr. θη-λή (mamelles), θή-λυ-ς (femelle), lat. *fē-lō* (téter, souvent faussement écrit *fello*), *fē-mina* = gr. *θη-μῆνη (l'allaitante), cf. ombr. *sif felius* = *suēs filiōs* (cochons de lait): i.-e. -*iē-* suffixe de l'optatif, gr. εἴης = *ἔσ-ίης, lat. arch. *s-iē-s*, etc. Parfois en latin cet *ē* s'écrit *ei*, simple substitution graphique, *leigibus*: mais il est moins aisé d'expliquer la variante *ī*. qu'on rencontre dans *filius* (nourrisson, d'où « fils »).

- (34) 7. I.-e. *ǒ* = gr. *o* = lat. *ō*. Cette concordance primitive, troublée par de nombreuses actions d'analogie, ne pourra être bien comprise que plus tard; pour le moment il suffira d'observer les alternances régulières d'*è* et d'*ǒ* qui se reproduisent dans les mots de formation identique en grec et en latin.

A. *ǒ* isolé: -*ǒ-* indice des noms de 2^e décl., gr. ἴππ-ο-ς, lat. *equ-ǒ-s*; alternance de φέρω et φόρος, reproduite par δέω-ω (bâtir) et δόμ-ο-ς (maison), lat. *dom-u-s*, par *pend-o* (je pèse) et *pond-u-s*⁽¹⁾ (poids), par *sequ-o-r* et *soc-iu-s*, etc.; même alternance dans φέρω et φορά, βέω = *βέω-ω (couler) et βόη = *βόη-α (courant), *teg-ō* et *log-a*; même encore dans les verbes dérivés, φορέω (φέρω). σπουδάζω (σπεύδω), *moneo* (**men-*, penser, cf. *me-min-ī*, *mēns*), *noceo* (**nek-*, dommage, mort, cf. *nec-ō*, *neq*), *voc-ō* (**weq-*, parler, cf. l'*ε* de ἔπος = *ἔπ-ο-ς*, parole), etc.; enfin, dans la voyelle de beaucoup de parfaits grecs, οἶδα = *ἴοἶδ-α* (cf. le participe *ἴειδ-ός*. λέ-λοιπ-α (λείπ-ω), πῆ-πονθ-α (πένθ-ος, souffrance), etc. Cette dernière nuance de vocalisme n'a pas de corrélatif sûr en latin, parce que le parfait ancien y a subi de fortes et nombreuses altérations.

L'*o* du grec demeure intact. En latin l'*ǒ* est sujet à plusieurs changements qui ne sont pas tous bien définis.

α) Le groupe *ǒv* est presque partout devenu *ǻv*: cf. *av-i-s* et οἰωνός, formation secondaire = **ǒἴ-ι-ωνός*, puis encore *autumō*, composé = **avi-lumō* (j'augure, je présume), et οἴμα:

(1) Ces deux noms sont primitivement de 2^e décl., comme le montrent le locatif *domī* et l'ablatif arch. *pondō*.

(même sens) = * ὄψ-ί-ο-μα . Toutefois on a *ov-i-s* (mouton) = gr. * ὄψ-ι-ς , sk. *áv-i-s*.

β) Le groupe initial *vō* en syllabe fermée est presque partout devenu *vě*, sans toutefois que les formes archaïques avec *ō* disparaissent complètement : v. g. *věster* = *vōs-ter*, *velle* = **volle* = **vōl-se*, cf. *vōl-ō*, et les doublets *vortō vertō*, *vortex vertex*, etc.; de même en diphthongue, *vīcus* = *veicos* = gr. Ϝοῖκος (maison), *vīnum* = *veinom* = gr. Ϝοῖνος ; mais en syllabe ouverte *vocō*, *volō*, et même *vomō*, où l'*ō* répond à un *ε*, gr. ἐμέω = * Ϝεμέω (vomir).

γ) Dans *ilicō* (sur le champ) = **in slōcō*⁽¹⁾, l'*ō* non initial semble avoir subi un traitement pareil à celui de l'*ě* non initial (supra 32 A β); mais *alloquor*, *collocō*, etc.

δ) *ō* final, d'ailleurs fort rare, devient *ě*, si toutefois on éprouve le besoin d'identifier absolument l'impér. *sequ-e-re* à son corrélatif grec ἔπειο = * ἔπ-ε-σο (suis).

ε) Mais l'affection la plus régulière et de beaucoup la mieux connue de l'*ō* latin est celle qui le fait devenir *ŭ* en syllabe finale. On l'observe en grand au nominatif et à l'accusatif sg. de 2^e déclinaison, où *unŭs*, *virŭm*, *dōnŭm* sont les substituts normaux de *onōs*, *virōm*, *dōnōm*, qu'on lit dans les anciennes inscriptions : de même, dans les neutres de 3^e, *genŭs* = gr. γένος . *tempŭs* = **tempōs*, cf. *tempōris*; et à la 3^e pers. du pl. du prés. de l'indicatif, *legŭnt* = gr. (dor.) λέγοντι cf. *tremonti* (*tremunt*), forme douteuse qui aurait figuré dans l'antique Chant des Saliens.

L'*ō* s'est conservé pur après un *u* voyelle ou consonne, jusqu'après le siècle d'Auguste, époque à laquelle il a commencé à subir le même sort : on prononçait donc, on écrivait et il serait bon d'écrire de nos jours *equōs*, *servōs*, *exiguōs*, *quōm* (conjonction), et non *quum*, orthographe des plus bas temps de la latinité qui devrait être rigoureusement proscrite. La consonne labiale s'est ensuite fondue avec la voyelle de même ordre : d'où les graphies *ecus*, *cocus*, *cum*, etc.⁽²⁾

(1) *silocus* est la forme archaïque du mot *locus*.

(2) On déclinait donc à peu près : *ecus eque equŭ ecum*, etc. Mais il était inévitable que des influences analogiques se produisissent entre les termes de cette déclinaison, donnant naissance, d'une part, à des formes *equus equum*, de l'autre, à des formes *ecce ecĭ*, toutes historiquement constatées.

Comme l'*r* subséquent semble faire permuter *ũ* en *õ*, il préserve aussi *õ* atone du changement en *ũ* : ainsi **tempõs* est devenu *tempũs*, mais *tempõris* est resté intact.

γ) On trouve encore sporadiquement *ũ* au lieu de *õ* devant une nasale suivie d'une consonne : v. g. *unguis*, cf. gr. *ὄνοξ* = **õnoχ-s*, et l'alternance graphique *honc hunc*⁽¹⁾.

B. *õ* en diphthongue. — α) I.-e. *oy* = gr. *oi* = lat. *oi*, mais cette dernière diphthongue n'a pas subsisté. Accentuée elle est devenue *oe*, puis a passé au son d'*ũ* : ainsi *oino(m)* de l'építape des Scipions est devenu *ũnum*, cf. gr. *oi-νό-s* (un), *oi-νή* (le coup de l'as au jeu de dés), *oiõs* (seul) = **oi-ῥo-s* = zd. *aera* (un), i.-e. **oy-wo-s* fléchi d'une racine démonstrative *i*. On comparera de même *moenia* (murailles) à *mũnĩre*, *poena* à *pũnĩre*, et l'on observera que *foedus* (traité) = **foidos* est avec *feidõ* (se fier) dans le même rapport que *pondus* avec *pendõ*⁽²⁾. On peut s'étonner que l'*oe* ait exceptionnellement subsisté dans ces trois mots, et peut-être dans quelques autres : mais *poena* est un emprunt grec : l'archaïsme *moenia*, qu'on lisait certainement dans les Annales des Pontifes, a pu être remis en faveur pour éviter la confusion avec le régulier *mũnia*, qui avait pris le sens de « charges publiques », et c'est à ces mêmes Annales que les historiens de Rome ont dû emprunter l'archaïsme *foedus*⁽³⁾. Quant à *oy* atone, il est devenu *ĩ* : *-oy* finale du locatif sg. de 2^e décl., gr. *οἴχοι* (à la maison), lat. *humĩ*, *domĩ* ; *-oy* finale du nom. pl. de 2^e décl., gr. *ἵπποι* lat. *equĩ* : et au dat. pl. enfin, gr. *ἵπποις*, lat. *equĩs*.

β) I.-e. *ou* = gr. *ou* = lat. (*ou*) *ũ*. On retrouve très nettement en grec l'alternance *ẽ/õ* déjà signalée. : *σπεύδω* (je me hâte), *σπουδῆ* (zèle) ; *κέλευθ-ος* (chemin), *ἀ-κόλουθ-ος* (qui fait le même chemin, compagnon de route) : fut. *ἐλεύσομαι* = **ẽλεύθ-σομαι* (j'irai), parf. homér. *εἰλ-ήλουθ-α* (je suis allé), etc. Mais la diphthongue *ou* n'est pas aussi aisée à reconnaître en latin ; car l'*ũ* peut procéder d'*eu* ou d'*ou*, et dès lors, en présence d'un parfait du type *fũg-ĩ* (cf. *ĩũ-ĩ*, *fũ-ĩ*, arch.), on ne peut savoir

(1) Cf. supra 32 A γ. Les deux affections sont corrélatives

(2) Cf. le vocalisme de *πίποιθα* en regard de *πειθω*.

(3) Comparer aussi le moderne *mũrus* = **moiros* et l'archaïque liturgique *põmoerium* = **põst-moir-io-m*.

s'il remonte à un régulier **foug-ī* = gr. **πῆ-φουγ-α*. ou à un type **feug-ī* assimilable à *πῆ-φευγ-α* où s'est introduit abusivement le vocalisme du présent *φῆ-υγ-ω*. La première alternative toutefois est la plus vraisemblable.

35) 8. I.-e. *ō* = gr. *ω* = lat. *ō*. — A. *ō* isolé : i.-e. **gnō-* (connaître), gr. *γνω-τός*, lat. *gnō-tu-s nōtus*; *-ō* finale de 1^{re} pers. du sg. du prés. de l'indic., **bhēr-ō*, *φῆρ-ω*, *fer-ō*, etc.; gr. *δῶ-ρο-ν*, lat. avec un suffixe différent *dō-nu-m*; gr. *δῶ-τωρ* et tous les noms d'agent en *-τωρ*, lat. **da-tōr*, puis *datōr*, cf. *datōrem*, etc. On ne sait à quoi attribuer la nuance *ū* qui apparaît en latin dans *fūr* = *φῶρ*, et dans le suffixe *-tōr-* lorsqu'il vient s'y greffer un suffixe secondaire, *praetor praetūra*. La réduction en syllabe atone donne *ī* dans *convīcium* (clameur, injure) = **con-vōc-iu-m*. La réduction en *ī* dans *cō-gnītu-s*, etc., doit remonter à un participe perdu qui avait l'*o* ou plutôt l'*a* bref, par un phénomène d'apophonie fort commun (infra 41 et 117).

B. I.-e. *ōy* donne en grec *ωι*, où l'*i* s'écrit mais ne se prononce plus, et en latin *ō*, où l'*i* ne s'écrit même pas : dat. sg. gr. *ἰππῶ* = *equō*. I.-e. *ōw*, sans importance, se réduit également à *ō* en latin, v. g. *mōtus* (mouvement) = **mōu-tu-s*, cf. *mōv-e-ō mōv-ī*.

36) 9. I.-e. *ǎ* = gr. *ǎ* = lat. *ǎ*.

A. *ǎ* isolé : i.-e. **ǎgō* (faire, conduire), gr. *ἄγω*, lat. *agō*; i.-e. **ǎntī* (contre, devant), gr. *ἀντί*, lat. *antē*; gr. *ἄγγ-ω* (serrer, êtreindre), lat. *ang-ō*, cf. *ang-ui-s* (serpent); gr. *ἄγ-ρός* (champ), lat. *ag-er* = **ag-ro-s*, cf. sk. *áj-ra-s*, etc.

Cet *ǎ* ne subit en grec aucune modification. Mais en latin

α) *ǎ* final, d'ailleurs fort rare, devient *ě* comme *ǎ* final, si vraiment l'instrumental *πεδ-ά* conservé en éolien en fonction d'adverbe (avec), a pour corrélatif une forme *ped-e* = **pěd-ǎ*, confondue au surplus avec le locatif *ped-e* = **pěd-ī*, et peut-être même avec un ablatif **pěd-ěd*, à rattacher au thème i.-e. **pěd-* (pied).

β) *ǎ* non final en syllabe non initiale donne en général *ě*, qui persiste en syllabe fermée, *factus cōnfectus*, *captus acceptus*, *cap-iō au-cep-s* (oiseleur), *cap-ut prae-cep-s*, etc., et devient *ī* en syllabe ouverte, *cōnficio*, *accipio*, et les génitifs parti-

cip-is, *prae-cipit-is* ⁽¹⁾. Toutefois, dans ce dernier cas, devant une labiale, l'*i* alterne avec un *ũ*, gèn. *au-cũ-pis*, *au-cũp-iu-m* (oisellerie), et l'on trouve souvent les deux orthographes pour un même mot, *mancupium* et *mancipium* (*capiō*), ce qui indique dans ces mots la présence de la voyelle intermédiaire entre *u* et *i* ⁽²⁾. Dans *concutiō* (*quatiō*) et *augurium* (*garrīō*, cf. gr. γηρούω = γᾱρούω, crier), la nuance *ũ* s'explique sans doute par l'influence de la consonne précédente, plus ou moins compliquée de labialisation. C'est aussi l'*ũ* qu'on rencontre devant un *l* en syllabe fermée : *saltō exsultō*, *calcō conculcō* ⁽³⁾, etc. Enfin cette loi phonétique est naturellement traversée, comme toute autre, par diverses actions d'analogie : ainsi *agō* donne normalement *adigō* : mais *adāctus* et *cōgo* = **cōǎgo* contracté dénoncent l'intrusion illégitime de la voyelle du verbe simple *āctus*, *agō*.

B. *ǎ* en diphthongue. — I.-e. *ay* = gr. αι = lat. (accentué) *ai*, puis *ae*, (atone) ⁽⁴⁾ *i* : gr. αἴθ-ω (je brûle), αἴθ-ήρ (l'atmosphère supérieure où passent les météores), lat. *aed-ēs* (chambre) primitivement sans doute « foyer », cf. la vieille graphie *aid-īlis* : gr. λαιός = **λαι-γός* (gauche), lat. *lae-vo-s* ; **-ais* finale du dat. pl. de 1^{re} décl., gr. ἡμέραις, lat. *terrīs*, et les affaiblissements connus *quaerō inquirō*, *aestumō existumo*, *caedō decēdō*, etc. — I.-e. *aw* (rare) = gr. αυ = lat. *au*, cf. le gr. αὐξάνω et le latin *aug-eō aug-ustus*, en syllabe atone *ū*, *claudō sēclūtō* ⁽⁵⁾, sauf l'influence analogique du verbe simple, *adaugeō*, *applaudō*, etc.

- (37) 10. I.-e. *ā* = gr. *ā* = lat. *ā* : i.-e. **bhā-* (parler), gr. (dor.) φᾱ-μᾱ φᾱ-μᾱ, (ion.-att.) φᾱ-μᾱ, φᾱ-μᾱ lat. *fā-rī* (parler), *in-fā-n-s* (qui ne parle pas), *fā-mā* ⁽⁶⁾ (renommée) ; i.-e. **stā-* (placer, se

(1) Nouvelle application de la loi déjà étudiée pour l'*ǎ* (cf. supra 32 A β).

(2) Cf. supra 30.

(3) *l* en syllabe fermée produit labialisation de la voyelle précédente, cf. fr. *autre* devenu *autre*, et l'on va voir que l'affaiblissement d'*au* se fait en *u*.

(4) Ne pas oublier que les lois de l'accentuation classique sont ici hors de cause, supra 32 A β.

(5) Dans les deux groupes *ai* et *au*, l'*a* atone en syllabe fermée devient *e*, selon la règle précédente, et l'on sait que *ei* et *eu* aboutissent respectivement à *ī* et *ū*.

(6) Pour l'*ǎ* final du latin voir l'étude de la déclinaison, infra 193, 1.

tenir), gr. (dor.) ἴ-στᾱ-μι fut. στᾱ-σω, (ion.) ἴστημι στήσω, lat. *stā-re stā-bō*; i.-e. **mā-tēr* au vocatif (ô mère), gr. (dor.) μᾶ-τερ (ion.) μῆτερ. lat. *mā-ter*; *-*lāt*- suffixe des noms féminins de qualité, gr. νεό-της = *νεῖός-τᾱτ-ς (nouveau), lat. *novi-lās* = **novi-lāt-s*, etc.

Ainsi qu'on l'a vu par les exemples précédents, cet $\bar{\alpha}$ primitif se conserve parfaitement pur en dorien, et il en est de même dans l'éolien non influencé par d'autres dialectes. Mais en ionien tout $\bar{\alpha}$ primitif devient η . D'autre part l'attique, branche postérieure de l'ionisme, a conservé ou plutôt ramené l' $\bar{\alpha}$ lorsqu'il est précédé d'un ι , d'un ϵ , d'un υ ou d'un ζ (c'est ce qu'on nomme assez étrangement l' α pur de l'attique et de la κοινή) : v. g. ion. σοφία (sagesse), γενεή (génération), σικύη (courge), ἡμέρη (jour), πρήσσω (je fais), att. σοφίᾱ γενεᾱ σικυᾱ ἡμέρᾱ πράττω, etc. Les exceptions ne sont qu'apparentes : dans les attiques κόρη (jeune fille) et δέρη (gorge), l' η n'était pas précédé d'un ρ , mais d'un ρ qui a disparu après le changement de l' $\bar{\alpha}$, primitif *κόρῃ (cf. lesb. κόρῃ, dor. κόρᾱ, ion. κόρη) et *δέρῃ (cf. sk. *grīvā*, gorge, et lesb. δέρῃ); inversement στοᾱ (portique) remonte à στοῖᾱ, qu'on rencontre également, et Ἄθηνᾱ (la déesse) n'est pas le même mot que Ἄθήνη, mais, comme l'indique le circonflexe, une contraction de Ἄθηνάῃ⁽¹⁾ = Ἄθηναιᾱ. Quant aux nombreux noms de 1^{re} décl. du type δόξᾱ, μουσᾱ, ἕμιλλᾱ etc., ils ont l' α bref et se réclament d'une tout autre origine⁽²⁾.

D'après cela on devrait s'attendre à ne jamais rencontrer d' $\bar{\alpha}$ en ionien, ni en attique, sauf l' $\bar{\alpha}$ pur. On en rencontre pourtant ; mais ce ne sont pas des $\bar{\alpha}$ primitifs et ils se sont développés dans l'ionien isolé après la séparation des dialectes, par conséquent à une époque très postérieure à la mutation de l' $\bar{\alpha}$ panhellénique en η ionien. Ainsi l'accus. pl. τᾱς μουσᾱς remonte à une antique forme grecque τᾱς μουσᾱς dont on rencontre encore des exemples dans les inscriptions (crétois). On a de même πᾱτα = πᾱνσα, λῶσᾱ = λῶσᾱσα, etc., toutes formes auxquelles le lesbien répond par ταῖς μοῖσαις, παῖσα λῶσαισα, etc., dénonçant ainsi le caractère hystérogène de la longue ionienne.

(1) Cette forme est épigraphique (VI^e-IV^e siècle).

(2) Infra 112 et 197.

L' \bar{a} en diphthongue n'est pas rare, surtout dans la combinaison $\bar{a}y$, mais n'offre aucune particularité importante.

§ 2. — *Semi-voyelles.*

- (38) Le grec n'a point de signe spécial pour la semi-voyelle y : il l'écrit par un ι entre deux voyelles comme en diphthongue. Il en a un pour la semi-voyelle w , qui, notée en diphthongue par un υ est en tant que semi-voyelle indépendante transcrite par le signe \varkappa , 6^e lettre de l'alphabet dans les dialectes éoliens et doriens. Ce sont, en effet, ces dialectes seuls, et surtout le dorien⁽¹⁾, qui ont le plus fidèlement conservé l'articulation du \varkappa , très semblable sans doute à celle du w anglais et perdue de très bonne heure par l'ionien-attique.

Le latin n'a aucun signe spécial pour l' y et le w : on écrivait *iugum*, *nouos*, tout comme si ces mots eussent été trissyllabes. L'invention du j et du v date des temps modernes. Toutefois on n'a pas cru devoir proscrire ici ces caractères commodes, dont l'absence eût pu dérouter le lecteur. L'important est de ne jamais oublier qu'ils représentent respectivement l' y du mot *yeux* et le w anglais.

Le principe qui domine cette matière peut se formuler brièvement ainsi : le latin a conservé avec assez de fidélité les semi-voyelles primitives ; le grec au contraire les a peu à peu éliminées au point de n'en plus présenter d'autres que celles qu'il a développées postérieurement dans son propre domaine.

La semi-voyelle antécédente peut être initiale ou médiale ; médiale elle peut se trouver entre deux voyelles ou entre consonne et voyelle. On l'étudiera successivement dans les trois positions.

- (39) 1. I.-e. y . — A. Initial, se conserve en latin et devient esprit rude (h) en grec : i.-e. $*y\bar{e}q\text{-}\eta t$ ou $*y\check{e}q\text{-}\eta t$ (foie), gr. ἥπ-αρ. lat. *jec-ur*, cf. sk. *yák\text{-}\eta t* ; i.-e. $*y\bar{o}ro$ - (temps, année), gr. ὥρο-ς (an), ὥρ-ᾶ (saison, période), cf. allem. mod. *jahr* (an) ; i.-e. $*y\acute{o}$ -s (qui), gr. ὄ-ς ἦ ὄ cf. sk. *yá-s yá yá-d* ; gr. (lesb.) ὕμμες = $*\check{y}\mu\mu\epsilon\varsigma$, ion.-att. ὑμεῖς (vous) = sk. *yušmá-*. De cette nature

(1) On voit que la désignation usuelle « digamma éolique » recèle une légère impropriété. Les poètes lesbiens ne connaissent peut-être plus le \varkappa .

paraît être l'*y* de *juvenis*, s'il faut le rapprocher du gr. ἴβ̄α malgré la discordance du vocalisme. Mais l'indo-européen possédait encore un autre *y*, que le sanscrit et le latin confondent avec le premier, et que le grec en distingue : il y répond à l'initiale par un ζ, i.-e. **yug-* (joindre), sk. *yuj-* (joindre), *yug-á-m* (joug), lat. *jung-ō*, *jug-u-m*, gr. ζεύγ-νῶμι ζεύγ-ό-ν. Il est assez malaisé de préciser la différence originelle de ces deux phonèmes⁽¹⁾.

B. Intervocalique, disparaît toujours en grec et en latin (le lesbien le conserve après υ) : i.-e. **tréy-es* (trois, cf. sk. *tráy-as*), gr. τρεῖς = **τρέεεεε* = **τρέέy-εεε* lat. *trēs*; i.-e. **bhū-yō* (je produis, je deviens), gr. φύ-ω, cf. lesb. φύίω, lat. arch. *fu-ō* subj. *fu-ām*, et de même λύω = **λύyω*, τίω = **τίyω*, *fīō* = **feiyō*: gr. φορέω = i.-e. **bhoré-yō* (cf. sk. *bhārā-yā-mi*, je fais porter), lat. *mone-ō*: gr. τιμάω = **τιμᾶ-yω* et lat. *amō* = **amāō* (cf. *τιμῶ*) = **amā-yō*, et ainsi de tous les verbes dits contractes; suffixe formatif d'adjectifs *-yo-* après voyelle, gr. χρῶσε-ο-ς = **χρῶσε-yo-ς*, lat. *aure-u-s* = **ause-yo-s*, cf. sk. *hiranyā-ya-s* (d'or), etc. Quand la première voyelle est une nasale ou une vibrante, on verra que le traitement est différent.

On trouve pourtant en grec nombre d'*i* intervocaliques; mais ils le sont devenus postérieurement en grec même, par la chute d'une consonne primitive (v. g. καίω (je brûle) = **καίϝω*, infra), ou bien l'analogie les a réintroduits dans des formes d'où ils avaient dû primitivement disparaître : ainsi dans *τιθείην*, *διδόειην*, au lieu desquels on attendrait **διδόβειην*, etc., la diphthongue est probablement analogue de *διδοίμεν*, etc., où l'*i* ne devait pas tomber.

En latin non plus le *j* intervocalique n'apparaît qu'en tant que résidu d'un groupe de consonnes fondues ensemble, v. g. *mājor* = **māg-yōs*⁽²⁾, cf. *māg-nu-s* et *μακρό-ς*, et *mēiō* (j'urine) = **meih-yō*, cf. gr. ἰ-μῆ-έω et sk. *mih migh* (même sens), etc.

(1) Cette dualité, que le grec est seul à présenter, pourrait ne tenir qu'à un phénomène de doublets syntactiques. Cf. L. Havet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 324.

(2) Mieux encore **māh-ios-*, cf. sk. *māh-īyān* (plus grand).

Le grec postérieur, et surtout l'attique, a même éliminé partiellement l' : devenu intervocalique par suite de chute d'une consonne : gr. homér. τοῖο (du) devenu *τόο, puis contracté (lesb. dor.) τῶ (ion.-att.) τοῖ; gr. homér. τελέω, néo-ion. τελέω, att. τελεῶ, etc. ⁽¹⁾. Toutefois ce dernier processus est beaucoup moins constant : de là les finales de verbe en -εῖω = -έω, et les finales d'adjectifs bien connues en -οιο-, -αιο-, -ειο-, qui répondent à des lois phonétiques encore assez mal définies.

C. Entre consonne et voyelle le *y* proethnique devient *i* voyelle en latin : en grec il se combine de diverses manières avec la consonne précédente.

α) Si c'est une continue, une nasale ou un *r*, le *y* mouille la consonne (supra 22, 3 B) et produit sur la syllabe qui la précède le phénomène connu sous le nom d'allongement compensatoire : i.-e. *τό-syo (gén. du démonstratif *τό-, cf. sk. *tá-sya*), gr. *τό-σyo, d'où *τοῖσο et τοῖο, de même τελέω = *τελεῖω = *τελεῖσω = *τελέσ-yω (τέλεσ-, but) : i.-e. *owyo- (augurer, de *owi-, oiseau), gr. *ὄψyo-μαί, d'où *ὄψομαι, οἶομαι (je pense), de même κείω = *κείψω = *κῆψ-yω (cf. l'υ de κῆψω, fut.); en lat. *ī*, *caes-īu-s* (bleu), *Gāv-īu-s* (nom propre), rac. *gāw-, cf. gr. ἄ-γαυ-ός (vaillant) : gr. *κτέν-yω (je tue), lesb. κτένω, ion.-att. κτείνω; gr. *φθέρ-yῶ (je corromps), lesb. φθέρω, ion.-att. φθείρω, en lat. *ī* dans *ven-iō*, *or-iō-r*, etc.

β) Si la consonne est un *l*, l'*y* s'y assimile, i.-e. *al-yo-s (autre), gr. ἄλλος, mais lat. *al-īu-s*.

γ) Si c'est une momentanée labiale, l'*y* devient momentanée dentale de même ordre, gr. τύπτω (je frappe) = *τύπ-yω, mais lat. *cap-iō*.

δ) Avec toute autre momentanée, *y* donne par combinaison ζ, si elle est sonore, et σσ (att. ττ), si elle est sourde : στίζω (je pique) = *στίγ-yω, cf. fut. στίζω, lat. *fug-iō* = ion. φύζω; Ζεός (le ciel, le jour) = *δy-ηύ-ς. sk. *dyāus*, lat. *diēs*; ἧσσον (moins), att. ἧττον = *ἧκ-yον, cf. ἧκ-α (peu) et le lat. *sēc-īu-s*; ἕλασσον ἕλαττον (moins) = *ἕλαχ-yον, cf. ἕλαχ-ύ-ς; κρέσσων κρείττων (meilleur, plus fort) = *κρέτ-yων, cf. κρατ-ύ-ς; μέσσοσ

(1) C'est ainsi encore que le vb. ποιέω doit souvent se lire ποέω chez les tragiques, comme l'indique la scansion du vers (cf. l'emprunt latin *poēta*).

μέσος = *μέθ-γο-ς, lat. *med-iu-s*, sk. *mádh-ya-s*, donc i.-e. **médh-γο-s*. Les comparatifs du genre de ὀκίων (lat. *ōcior*) et βαθίων, au lieu desquels on attendrait *ὄσσων. βάσσων (ce dernier existe)⁽¹⁾, contiennent un suffixe de comparatif *-iōn-* différent de *-yōn-*, cf., sk. *máh-īyān* (plus grand). De même, les adjectifs ἄγιο-ς (saint), στόγιο-ς (odieux), etc., se ramènent, non à *ἄγ-γο-ς, qui eût donné *ἄζος. mais à ἄγιο-ς, i.-e. **yág-io-s*, avec suffixe *-io-* comme lat. *patr-iu-s*, gr. πάτρο-ιο-ς = sk. véd. *pítr-ia-s*.

0) 2. *w*. — A. Initial = gr. *Ϝ* = lat. *v*. Le *Ϝ* grec se lit dans un très grand nombre d'inscriptions, surtout doriennes, *Ϝέξ* (six), *Ϝάνναξ* (chef), *Ϝίσρον* (= ἴσον égal), etc., et l'existence nous en est attestée dans l'éolien homérique par les hiatus apparents qu'il écarte et les longueurs de position qu'il justifie⁽²⁾. Les dialectes ioniens l'ont perdu de fort bonne heure et toujours remplacé par l'esprit doux. Exemples : ἔργο-ν (œuvre) = *Ϝέργο-ν*, cf. allem. *werk* ; ἐπ-ος (parole), εἰπέ (dis) = *Ϝέπ-ος*, *Ϝειπ-έ*, cf. lat. *vōc-s* ; *Ϝάσ-τυ* ἄσ-τυ (ville), cf. sk. *vás-tu* (maison) ; *Ϝοῖκ-ο-ς* οἶκος (maison) = lat. *vīc-u-s* = sk. *vēc-á-s*, etc. Quelquefois le grec semble répondre au *v* lat. par esprit rude : ἔννυμι, (ion.) εἴνυμι (je revêts) = **Ϝέσ-νυ-μι*, cf. *ves-ti-s* ; ἔσπερος (couchant), lat. *vesper* ; ἐστία (foyer), lat. *Vesta* ; mais il est probable que dans ce cas l'aspiration s'est développée dans le domaine grec et n'a rien de commun avec le *w* primitif⁽³⁾.

Initial devant consonne *w* disparaît en latin : *rādīx* (racine) = **wrādīc-s*, cf. gr. *ῥίζα*, all. *wurzel*. Il persiste ou disparaît en grec selon les dialectes : éléen *ῥῥᾶτοῦ* = ion. ῥήτρι (traité) ; ῥέζω (faire), hom. *ῥρέζω* = **ῥρέγ-γω*, cf. *ῥέργο-ν*, etc. Mais, dans ceux même qui le conservaient, on peut croire qu'il s'assimilait, dans la liaison syntactique des mots, à la consonne suivante, et par exemple, quand Homère écrit πολλά λισσομένω (λᾶ allongé par position), lire à volonté πολλά *ῥ*λισσομένω ou πολλά λλίσσο-

(1) Cf. *πάσσωνα* (v. g. σ 195) = **πάχ-γον-α*, comparatif de *παχ-ύ-ς* (gros) = *pīng-u-i-s*.

(2) Cf. Havet-Duvau, *Métrique*, n° 58.

(3) Selon M. Darbishire (*Spir. Asp.*), cette différence de traitement accuserait l'existence indo-européenne de deux spirantes labiales (*w* et *v*), dont le grec et l'arménien seraient seuls à garder trace. L'hypothèse mérite confirmation.

μένω⁽¹⁾. Ce dernier doublement est de règle quand le *ϝ* initial devient médial en composition : **ϝρήν* (mouton), géol. *ϝρον-ός*, hom. πολύ-ρρην (riche en moutons) : *ρήγ-νῶ-μι* (briser), aor. pass. ἐ-ρράγ-η, adj. ἄ-ρρηκ-το-ς (indestructible), etc. Toutefois l'éolien contracte dans ce cas le *ϝ* avec la voyelle précédente, *αῦρηκτος* = **ἄ-ϝρηκτος*, *εὐράγη*, etc., et c'est à une diphthongaison du même genre qu'il faut rapporter le type homérique *εὐαδε* = *ἔ-ϝαδ-ε* (v. g. *Ξ* 340), de *ἀνδάνω* (plaire), cf. *ἀδύς* = **ἄϝδύς* = *suāvis*.

B. Intervocalique. — Sauf ce dernier cas exceptionnel, le *ϝ* intervocalique ne sonnait probablement plus dans la langue d'Homère. A plus forte raison a-t-il disparu dans l'ionien postérieur, l'attique et la *κοινή*. Mais on le lit fréquemment dans les inscriptions doriennes, Ποτειδάϝωνι, προϝειπάτω, ἐπιϝοίκοις, et le latin l'a partout conservé : *νέος novos*, *ἐννέα novem*, οἰς *ovis*, etc. Dans *tuius* = *tovos* (supra *Ξ* 2 A α), le *v* n'est pas tombé, mais s'est fondu avec l'*o* atone⁽²⁾ comme dans *dēnuō* = **dē novō*, cf. *auceps* = **avi-ceps*, etc.

C. Entre consonne et voyelle. Ici les combinaisons sont fort variées, et l'on doit se borner à passer en revue les plus fréquentes.

α) Nasale ou vibrante + *w* : en lat. *u* ou *v* alternant selon des lois mal définies : en gr., suivant les dialectes, le *ϝ* s'assimile, ou produit un allongement compensatoire et disparaît, ou disparaît sans compensation : lat. *genu-a* (genoux, aussi *genva*), gr. **γόνϝ-ατα*, d'où éol. *γόννατα*, ion. *γούνατα*, att. *γόννατα* : gr. **ξένϝ-ος* (étranger), éol. *ξέννος*, dor. *ξῆνος*, ion. *ξείνος*, att. *ξένος* : gr. **πολ-ϝό-* (beaucoup), éol. *πόλλο-*, att. *πολλό-*, cf. ion. *πολύ* (homér.) : gr. **σόλ-ϝο-* (entier), éol. probable **σῆλος*, cf. lat. *söllus sōlus*, ion. *σῆλος*, att. *ῆλος* = i.-e. **sol-wo-s*, cf. lat. *sālvos*⁽³⁾ : gr. **κόρϝα* (jeune fille), att. *κόρη* (supra 37).

β) *k* + *w* = gr. *ππ*, ἴππ-ος (aussi ἴκκ-ο-ς) : lat. *qu*, *equo-s*, où

(1) Impf. homér. ἐλλισσето (il suppliait), mais aussi parfois ἐλλσето (A 15).

(2) Les possessifs, comme les pronoms dont ils dépendent, sont souvent enclitiques.

(3) Il est probable que *sollus salvī*, tout comme *ecus equī*, et aussi *deus dīvī*, sont deux cas d'une seule et même déclinaison que l'analogie a dédoublée. Pour *salvī* = **solvī*, cf. 34 A α et ε i. n.

l'*u* n'est traité ni comme voyelle puisqu'il ne forme pas syllabe, ni comme consonne puisqu'il ne fait pas position.

γ) *l + w* : gr. (crétois) τϜέ accus. « toi », dor. τέ (chute pure et simple), ion.-att. σέ = *σsé, cf. τέσσαρες τέτταρες = *τέτϜαρες, sk. *catvâras* (quatre) : en lat., chute pure et simple dans *lê*, mais vocalisé dans *quattuor quatuor*.

δ) *d + w* : gr. *δϜίς (deux fois) devenu δίς (cf. δώδεκα), c'est-à-dire sans doute *δδίς, si l'on en juge par le doublement de ἑδδῆισεν (homér.) = *ἑ-δϜεῖ-σεν, δῆδδ:α (écrit δεῖδια) = *δῆ-δϜι-α, formes de la racine δϜεῖ (craindre) : en lat., vocalisé dans *duōdecim* (probablement sous l'influence du vocalisme de *duō* = i.-e. **du-ō*, gr. δύω), mais en général *dv* qui devient *b*, *bis* = **dvīs*, *bellum* = **dvellum*, cf. *duellum*, *bonus* = *dronus* et (arch.) *dven-o-s*. Ce changement était assez récent pour que les Latins en eussent gardé le souvenir au temps de Varron.

ε) *s + w* : en grec σϜ initial, infra 68, 2 ; médial devient σσ, ἴσσοσ ἴσσοσ (égal) = ϜίϜροσ, sk. *vīcva-* (tout) ; en latin, de même que *quē* devient *cō* dans *colō* = **quēlō* et *coquō* = **quequō*⁽¹⁾, *svē* devient *sō*, *sōror* = **svēsor*, sk. *svāsar-* (sœur), cf. all. *schwester*, *somnus* = **sop-no-s* (cf. *sōp-īre*) = **svēp-no-s*, sk. *svāp-na-s* (sommeil), i.-e. **svēp-no-s*.

Le son *w* du grec n'est pas toujours transcrit Ϝ : souvent on trouve β, v. g. βρίσδα = βίζα, ce qui semble indiquer une tendance à changer *w* en *v*-consonne : on a vu la transcription éolienne υ ; quant aux graphies des manuscrits, γ, τ, ρ, ce sont de simples erreurs dues à des copistes de la basse époque, qui ne savaient plus ce que c'était que le signe Ϝ.

SECTION III.

APOPHONIE VOCALIQUE.

- (41) Si l'on vient à considérer au hasard une syllabe quelconque contenant un des phonèmes que nous avons étudiés jusqu'à présent, on s'aperçoit aisément que, soit en grec, soit en latin, soit dans toute autre langue de la famille, elle peut revêtir diverses nuances vocaliques, distinctes, mais fort voisines

(1) Cf. infra 57 1 B et 60 1.

l'une de l'autre, et parfaitement corrélatives d'une langue à l'autre. Ce phénomène, qui n'est nulle part mieux visible qu'en grec et dans les syllabes à diphthongue, $\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\text{-}\omega$ $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\iota\pi\text{-}\sigma\text{-}\nu$ $\lambda\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\omicron\iota\pi\text{-}\alpha$, $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\acute{\upsilon}(\theta)\text{-}\sigma\sigma\text{-}\mu\alpha$; $\acute{\eta}\lambda\upsilon\theta\text{-}\sigma\text{-}\nu$ $\acute{\epsilon}\iota\lambda\text{-}\acute{\eta}\lambda\omicron\upsilon\theta\text{-}\alpha$, a reçu le nom d'apophonie vocalique, et l'on y peut distinguer trois degrés essentiels, que nous désignons respectivement sous les noms de degré normal, réduit et fléchi.

Il appartient à la morphologie de déterminer les formes étymologiques ou grammaticales dans lesquelles apparaît régulièrement chacun de ces degrés. Il suffit de dire ici que, sauf les perturbations analogiques, chacun d'eux caractérise toujours, soit dans la même langue, soit d'une langue à l'autre, les formations de même ordre ⁽¹⁾. Le procédé remonte donc incontestablement à la langue mère. Quant aux applications, il y a lieu de distinguer les syllabes suivant qu'elles contiennent, à l'état normal : 1° un $\acute{\epsilon}$ isolé ou en diphthongue; 2° toute autre voyelle brève isolée ou en diphthongue; 3° une voyelle longue.

1. État normal $\acute{\epsilon}$. — L'apophonie est ici d'une clarté qui ne laisse rien à désirer : au degré fléchi, $\acute{\epsilon}$ devient $\acute{\omicron}$; au degré réduit, il disparaît complètement. Dans ce cas, si l' $\acute{\epsilon}$ était en diphthongue, la semi-voyelle de la diphthongue devient voyelle pour soutenir la syllabe; si l' $\acute{\epsilon}$ était isolé, la syllabe disparaît avec lui, pourvu que les consonnes qui s'appuyaient sur lui trouvent à s'appuyer sur d'autres voyelles voisines; mais, si le résidu de la réduction se trouve être un groupe de consonnes imprononçable, l' $\acute{\epsilon}$ est fixé par ce groupe et le degré réduit ne se distingue pas alors du degré normal. Examinons ces diverses positions :

A. $\acute{\epsilon}y$: types indo-européens **bhēydh* (se fier), réduit **bhūdh*, fléchi **bhōydh*.

α) Dans la racine : gr. $\pi\epsilon\acute{\iota}\theta\text{-}\sigma\text{-}\mu\alpha\iota$, aor. $\acute{\epsilon}\text{-}\pi\iota\theta\text{-}\acute{\omicron}\text{-}\mu\eta\nu$, pf. $\pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\omicron\iota\theta\text{-}\alpha$, lat. *fīd-ō* et *fīd-u-s*, *fīd-ēs* et (*per-*)*fīd-u-s*, *foed-us*;

(1) Ainsi l'alternance d' $\acute{\omicron}$ et $\acute{\epsilon}$ dans la conjugaison, $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\text{-}\nu\tau\iota$ $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\text{-}\tau\epsilon$, *legu-nt legi-tis*, le degré fléchi au radical du parfait, le degré normal au radical du présent en $\text{-}\acute{\omicron}$, $\lambda\acute{\epsilon}\iota\pi\text{-}\omega$, *deic-ō* = *deic-ō*, etc.

gr. $\varepsilon\iota\delta\text{-}\sigma\varsigma$ (image), $\varepsilon\iota\delta\text{-}\acute{\epsilon}$ (impér., vois), pf. $\varepsilon\iota\delta\text{-}\alpha$, lat. *vīd-eo*, pf. *vīd-ī* = **void-ī* ou **veid-ī* (supra 34 A β).

β) En suffixe : gr. $\pi\acute{o}\lambda\text{-}\iota\text{-}\varsigma$, nom. pl. $\pi\acute{o}\lambda\text{-}\epsilon\text{-}\epsilon\varsigma$ = * $\pi\acute{o}\lambda\text{-}\epsilon\gamma\text{-}\epsilon\varsigma$; lat. *av-i-s*, nom. pl. *avēs* = **av-ē-ēs* = **av-ēy-ēs*, etc.

B. *ěw* : types i.-e. **bhěwg* (fuir), réduit **bhŭg*, fléchi **bhōwg*.

α) Dans la racine : $\varphi\acute{\epsilon}\upsilon\gamma\text{-}\omega$ $\varphi\upsilon\gamma\text{-}\acute{\eta}$, cf. lat. *fūg-ī*⁽¹⁾ et *fūg-a*; $\acute{\epsilon}\text{-}\rho\epsilon\upsilon\theta\text{-}\sigma\varsigma$ (rougeur) et $\acute{\epsilon}\text{-}\rho\upsilon\theta\text{-}\rho\acute{o}\text{-}\varsigma$ (rouge), cf. lat. *rŭb-er* = **rŭb-ró-s* et *rŭf-u-s* = **réuf-o-s* ou **rouf-o-s*.

β) En suffixe : gr. $\acute{\eta}\delta\text{-}\acute{\upsilon}\text{-}\varsigma$, fm. $\acute{\eta}\delta\epsilon\iota\alpha$ = * $\acute{\eta}\delta\text{-}\acute{\epsilon}\varepsilon\text{-}\iota\alpha$.

C. *ě* isolé mobile : types i.-e. **gěn* (engendrer, naître), réduit **gn*, fléchi **gŏn*.

α) Dans la racine : gr. $\gamma\acute{\epsilon}\nu\text{-}\sigma\varsigma$, présent à redoublement $\gamma\acute{\iota}\text{-}\gamma\upsilon\text{-}\sigma\text{-}\mu\alpha\iota$, pf. $\gamma\acute{\epsilon}\text{-}\gamma\omicron\nu\text{-}\alpha$, lat. *gen-us* et *gĕ-gn-ō*; gr. $\varphi\acute{\epsilon}\rho\text{-}\omega$, en composition ($\delta\acute{\iota}\text{-}\varphi\acute{\rho}\text{-}\sigma\text{-}\varsigma$, (siège à 2 personnes), subst. $\varphi\omicron\rho\text{-}\acute{\rho}\text{-}\varsigma$ $\varphi\omicron\rho\text{-}\bar{\alpha}$, lat. *fĕr-ō* et probablement (*candēla*-)*br-u-m*⁽²⁾ (support de la chandelle); en tout cas *pĕnd-ō* et *pŏnd-us*.

β) En suffixe : gr. $\kappa\acute{\upsilon}\text{-}\omega\nu$, voc. $\kappa\acute{\upsilon}\text{-}\omicron\nu$, gén. $\kappa\upsilon\text{-}\nu\text{-}\acute{\rho}\text{-}\varsigma$, cf. lat. *car-ō car-n-is* (réduit), *hom-ō hom-in-is*; gr. accus. $\pi\alpha\text{-}\tau\acute{\epsilon}\rho\text{-}\alpha$, gén. $\pi\alpha\text{-}\tau\acute{\rho}\text{-}\acute{\rho}\text{-}\varsigma$, lat. nomin. *pa-ter*, gén. *pa-tr-is*.

D. *ě* isolé fixe : types i.-e. **spĕk* et **skĕp* (voir), réduit **spĕk* et **skĕp*, fléchi **skŏp* : gr. $\sigma\acute{\kappa}\acute{\epsilon}\pi\text{-}\tau\omicron\text{-}\mu\alpha\iota$, et $\sigma\kappa\omicron\pi\text{-}\acute{\eta}$ (observatoire), ($\acute{\epsilon}\pi\acute{\iota}\text{-}\sigma\kappa\omicron\pi\text{-}\sigma\text{-}\varsigma$ (surveillant); lat. *tĕg-o* et *tŏg-a*, etc.

2. État normal *ǎ*, *ǒ*. — Ici la question se complique, car il n'est pas même sûr qu'une syllabe puisse contenir à l'état normal une voyelle brève autre que l'*ě* : dès lors le degré que nous nommons ici état normal pourrait bien n'être qu'un état réduit originaire. Voici quelques-unes des apophonies les plus sûres : — pour *ǎ*, gr. $\check{\alpha}\gamma\text{-}\omega$ ($\sigma\tau\rho\alpha\tau\text{-}\bar{\alpha}\gamma\text{-}\acute{\rho}\text{-}\varsigma$ $\acute{\alpha}\gamma\text{-}\omega\gamma\text{-}\acute{\eta}$, lat. *ǎg-ō* (*amb*-)*ǎg-ēs* et *ēg-ī* : gr. $\alpha\check{\eta}\theta\text{-}\omega$ (brûler) $\iota\theta\text{-}\alpha\acute{\rho}\acute{\rho}\text{-}\varsigma$ (clair), lat. *aed-ēs aes-tu-s* (chaleur) *īd-ūs* (pl., les nuits de pleine lune); — pour *ǒ*, $\check{\upsilon}\pi\text{-}\sigma\omicron\text{-}\mu\alpha\iota$ (je verrai), pf. $\check{\upsilon}\pi\text{-}\omega\pi\text{-}\alpha$, sans autre degré; en latin, un seul degré, *ŏc-ulŭ-s*.

(1) Cf. supra 34 B β.

(2) *br* équivalant à **bhr*, état réduit de la racine **bher* (porter). De même $\pi\acute{\epsilon}\lambda\text{-}\sigma\text{-}\mu\alpha\iota$ (je suis) aor. $\acute{\epsilon}\text{-}\pi\lambda\text{-}\acute{\rho}\text{-}\mu\eta\nu$, $\pi\acute{\epsilon}\tau\omicron\mu\alpha\iota$ (je vole) et $\acute{\epsilon}\pi\tau\acute{\rho}\mu\eta\nu$, etc.

3. État normal \bar{a} , \bar{e} , \bar{o} . — L' \bar{a} se réduit en \check{a} et se fléchit en \bar{o} , i.-e. **bhā* (parler), réduit **bhā*, fléchi **bhō* : gr. $\varphi\bar{a}$ -μί, $\varphi\bar{a}$ -μά, $\varphi\check{a}$ -μέν pl. 1, $\varphi\omega$ -νή (voix), lat. *fā-rī* et *fā-teor* ; gr. ἴ-στᾶ-μι, aor. ἔ-στᾶ-ν, mais στᾶ-τός-ς, etc., cf. lat. *stā-re*, *stā-men* (chaîne d'une étoffe), et *stā-tu-s* (état), *stā-tu-s* (fixé), *stā-bili-s*, *stā-tu-ō*. Il y a même peut-être dans $\sigma\tau\acute{o}\omega$ (je place) = *στ-τό-ω une trace d'un degré ultra-réduit par disparition complète de l' \check{a} .

Pour \bar{e} et \bar{o} le degré ultra-réduit existe aussi ⁽¹⁾ : le degré fléchi est \bar{o} , se confondant pour le dernier phonème avec l'état normal : quant à la réduction ordinaire, tout porte à croire qu'elle se faisait en \check{a} , apophonie que le latin a assez fidèlement conservée, v. g. dans *sē-men sǎ-tu-s*, *dō-nu-m dǎ-tu-s*. Mais le grec, par imitation du rapport ἴστᾶμι στᾶτός, s'est créé une apophonie τῆθμι θετός et δῶωμι δοτός, ce qui revient à dire qu'en général \bar{e} s'y réduit en \check{e} et \bar{o} en \check{o} : cf. encore ἦμα (jet), ἦμι (lancer), verbal ἐτός, pf. dor. ἔωxx, et θῆ-μα, θω-μός-ς, lat. *fā-c-iō*.

- (42) Tels sont les principaux effets de l'apophonie. Quant aux causes de ce phénomène, elles sont parfaitement connues, au moins en ce qui concerne le degré réduit. En effet, le sanscrit, qui a mieux conservé que toute autre langue l'accentuation originale, fait voir par de nombreux changements d'accent tels que *é-mi i-más* = gr. εἶ-μι ἴ-μεν, que l'état normal de la syllabe coïncidait avec l'accent, l'état réduit avec l'atonie ; et c'est ce que montrent encore en grec les alternances du genre de λείπ-ειν λιπ-εῖν, πα-τέρ-α πα-τρ-ός, στᾶ-μεν (dor.) στῆ-ναι (ion.) et στᾶ-τός-ς. Mais tantôt, l'accentuation venant à changer, l'accent est venu se placer sur la syllabe même qui primitivement s'était réduite en devenant atone, cf. *imás* et ἴμεν ; tantôt au contraire, l'accent demeurant immobile, une forme réduite a été éliminée sous l'influence d'une forme normale voisine (soit le génitif φρεν-ός dont le vocalisme est imité de celui de l'acc. φρέν-α)⁽²⁾, en sorte qu'une syllabe atone présente irrégulièrement l'état normal. Dans le latin, l'accentuation, profon-

(1) On le constate dans la conjugaison sanscrite : *dá-dhā-mi da-dh-más* = τί-θη-μι τί-θε-μεν, et *dá-dā-mi da-d-más* = δι-δά-μι δι-δο-μεν.

(2) Cf. infra 240 l.

dément troublée, ne coïncide plus qu'accidentellement avec l'état du vocalisme⁽¹⁾.

Quant au degré fléchi, des alternances d'accent et de vocalisme telles que celle de γέν-ος et εὐ-γεν-ής, de φρήν et ἄ-φρων, semblent bien y dénoncer aussi un effet particulier de l'accentuation proethnique. Mais ici l'accent n'est pas seul en cause, et l'extrême complication des phénomènes de cet ordre n'a pas permis jusqu'à présent de les traduire en loi.

(1) L'apophonie des langues germaniques est en général plus troublée que celle du grec, mais plus claire que celle du latin, et elles y ont même conservé quelques relations que le grec a obscurcies. L'étude de cette section pourra donc être utilement combinée avec celle de la section correspondante de ma *Grammaire comparée de l'Anglais et de l'Allemand* (nos 43-45).

CHAPITRE III.

NASALES ET VIBRANTES.

SECTION I^{re}.

L'APOPHONIE APPLIQUÉE AUX CONSONNES-VOYELLES.

- (43) Lorsqu'une syllabe susceptible d'apophonie a pour soutien un *ē*, il peut arriver, et en fait il arrive souvent, que cette voyelle soit accompagnée d'une nasale ou d'une vibrante, *γέν-ος pend-ō*. En l'état, la syllabe se fléchira aisément; la réduction sera également aisée, si le groupe de consonnes qui en résulte trouve dans la syllabe voisine une voyelle où s'appuyer, et l'on a vu plus haut *γέ-γον-α* et *γί-γν-ω*. Mais qu'arrivera-t-il si la nasale ou la vibrante se trouve serrée entre deux consonnes, formant ainsi un groupe imprononçable sans voyelle? La réponse s'impose: c'est elle-même qui deviendra voyelle pour soutenir les consonnes voisines: en d'autres termes, de même que dans *λείπω ἔλιπον, φεύγω ἔφυγον*, l'*i* et l'*u* semi-voyelles se vocalisent quand l'*ε* a cessé de les soutenir, de même, à un présent ind.-eur. **dérk-ō* (je vois), a dû nécessairement correspondre un aoriste **e-drk-ó-m* (gr. *δέρκ-ομαι ἔ-δρκ-ον*), et l'apophonie du parfait **wóyd-a* **wid-més* (gr. *ἴδ-η-α ἴδ-μεν*) appelle irrésistiblement une apophonie parallèle dans **ge-gon-a* *ge-gn-més* (gr. *γέ-γον-α γέ-γν-μεν*).

Seul de sa famille, le sanscrit a conservé l'*ḡ*-voyelle, dernier débris du vocalisme primitif: aussi répond-il à *ἔδρκον* par *ádḡcam*, à *πατράσι* par *pítḡśu*. Mais, quand même nous n'aurions pas son précieux témoignage, l'analogie seule du reste de la déclinaison, *πατέρα, πατρός*, etc., nous permettrait de reconnaître dans *τρά* de *πατράσι* le même degré vocalique que dans *τρ* de *πατρί*, modifié seulement par ce fait accidentel que dans

πα-τρ-ί l'r s'appuie sur l'ĩ, tandis que dans *πα-τῆ'-σι: le t est forcé de s'appuyer sur l'ç'. Et de même le parallélisme évident de λείπω ἔλιπον λέλοιπα, ἐλεύσομαι ἤλυθον εἰλήλουθα, δέρομαι ἔδρακον δέδορακα, πείσομαι (= *πένθ-σο-μαι, cf. πένθ-ος, douleur) ἔπαθον πέπονθ-α, suffirait à montrer que δρα est la réduction de δερ et à dénoncer dans le radical d'ἔπαθον = *ἔ-πιθ-ο-ν une nasale latente.

Ainsi la phonétique historique confirme absolument ce que la phonétique physiologique nous avait déjà appris ⁽¹⁾, à savoir qu'en général les nasales et vibrantes sont consonnes quand elles s'appuient sur une voyelle, voyelles lorsqu'une consonne s'appuie sur elles.

SECTION II.

NASALES ET VIBRANTES ENVISAGÉES ISOLÉMENT DANS CHACUNE DES DEUX LANGUES.

(44) Le grec ni le latin n'ont de nasales ou de vibrantes voyelles. On verra comment ils ont transformé celles de l'indo-européen.

Le grec a trois nasales-consonnes qu'il écrit respectivement γ, ν et μ : le γ est, devant une explosive gutturale (ἄγγελος ἄγγυρα ἄγγι), la transcription ordinaire de la nasale gutturale (supra 21, 2^o), qui n'apparaît jamais que dans cette position ⁽²⁾ ; le ν est la nasale dentale, le μ la nasale labiale, sans difficulté. On les trouve souvent écrites l'une pour l'autre, v. g. ἄννελος, ἀνφοτάροις, etc.

Le latin a également trois nasales : la gutturale, écrite n devant gutturale, *angulus* (= *añgulus*) ⁽³⁾, et g devant nasale, *dignus* (= *dīnnus*), la dentale n et la labiale m. Ces deux signes s'échangent fréquemment dans les inscriptions. Souvent aussi la nasale ne s'écrit pas (*fēcerut*, *mēsēs*), particulièrement l'm finale dans les inscriptions archaïques : *oinō*, *virō* (epit. Scip.). C'est que l'm finale sonnait très faiblement, au point

(1) Supra 19, 4-6.

(2) Toutefois le γ suivi de nasale (ἄγγμα) était probablement un ñ guttural.

(3) Archaïquement on trouve aussi la transcription *aggulus*, *agceps*, importée par les hellénisants.

comme on sait, de ne pas empêcher l'élision de la syllabe devant voyelle subséquente. Au témoignage des grammairiens, c'était à peine une faible résonnance nasale, et aucune langue romane n'a conservé trace de l'*m* finale latine.

Le grec a deux vibrantes, ρ et λ. Le ρ = *r* était lingual, selon toute apparence : mais on manque de données sur la prononciation exacte du ρ initial, que les Latins ont transcrit par *rh*. Le λ est un *l* alvéolaire assez voisin de *d*. Les deux vibrantes latines corrélatives, *r* (lingual) et *l*, n'offrent aucune difficulté.

SECTION III.

NASALES RAPPORTÉES A LEUR COMMUNE ORIGINE.

- (45) Une observation générale à laquelle sont subordonnées toutes les concordances qui vont suivre, c'est que, en grec comme en latin, la nasale suivie d'une consonne s'accommode toujours au caractère de la consonne qui la suit. Ainsi l'*n* de **pénque* (cinq) reste guttural dans le latin *quīnque*, où il précède une gutturale, mais devient respectivement dental ou labial dans πέντε et (éol.) πέμπε, où le *q* primitif est devenu τ ou π. On connaît les juxtapositions, gr. ἐντέλλω ἐγκιλέω ἐπιπόδων, lat. *intendō ignōscō* (= **in-gnōscō*) *impediō*, et le même fait se produisait dans la liaison syntactique de deux mots distincts, lat. *eandem* et gr. τῆμ πόλιν, τὸν κόλπον (prononciation encore en usage), comme l'attestent de très nombreuses transcriptions.

Cette tendance à l'accommodation remonte en partie à l'indo-européen, qui avait déjà autant de nasales, consonnes ou voyelles, que de momentanées, savoir la vélaire, la palatale, la dentale et la labiale.

§ 1^{er}. — Consonnes.

- (46) 1. L'*n* primitif (vélaire ou palatal) donne *n* en grec et en latin, en tant toutefois que la consonne subséquente reste gutturale (supra) : gr. ὄγκος (crochet), ἄγκω, lat. *uncus, angō*, etc.

(47) 2. I.-e. *n* = gr. *v* = lat. *n* : gr. νέος, lat. *novos* ; gr. νεύω (faire un signe de tête), lat. (*an*-)*nu-ō* : gr. (dor.) ἄγοντι, lat. *agunt* : gr. φέρων, lat. *fer-ēn-s* (l's finale est hystérogène, infra). Cet *n* grec ou latin est ensuite sujet aux modifications suivantes :

A. Le groupe *ln* s'assimile en *ll* : gr. ἄλλωμι (je perds) = *ἄλ-*vō*-μι, cf. les verbes en -*vō*-; lesb. βόλλομαι (je veux) = *βόλ-*no*-μαι⁽¹⁾ ; lat. *collis* = **col-n-is*, cf. *κολωνός*, et probablement *peitō* = **pel-nō*, cf. les verbes en -*nō*. En ionien-attique l'allongement compensatoire s'est ordinairement substitué au *λλ*, v. g. βούλομαι.

B. La prononciation du groupe *nr* développe entre les deux consonnes un phonème de transition, que le grec note par un *δ* : ἀν-ήρ, gén. *ἀν-ρ-ός, d'où ἀνδρός : cf. en français *gendre* = **gēnrō* = *generum*, et infra *μρ* devenu *μβρ*. A une époque postérieure, *vr* s'assimile en *rr* et *vλ* en *λλ* : συρράπτω = **sun*-ράπτω, συλλέγω = **sun*-λέγω. De même en latin *irruō*, *illūstris*.

C. Le groupe formé d'une nasale et d'une *s* persiste rarement et subit un traitement assez compliqué.

α) Quand ce groupe est proethnique et médial, l's disparaît en grec et la nasale précédente se redouble : puis, ce redoublement, qui persiste en lesbien, se traduit dans les autres dialectes en un allongement, dit compensatoire, de la voyelle précédente : lesb. ἔκτεννα, ion. ἔκτεννα (aor. de κτείνω) = *ἔ-κτεν-σ-α, et de même ἔμεινα de μένω, ἔνειμα = *ἔ-νεμ-σ-α de νέμω, ἔφηνα = ἔφᾶνα = *ἔ-φᾶν-σ-α de φαίνω ; en dehors des aoristes, γήν (oie), gén. γήν-ός = *γᾶνσ-ός, cf. skr. *hansás* (cygne) et lat. *hānsēr ānsēr* ; ὤμος (épaule) = *ὄμσος, cf. sk. *āmsas*, ombr. *onsus* et lat. *umerus* = **omesos*, etc.

β) Si le groupe est proethnique et final, ou s'il a pris naissance exclusivement dans le domaine grec, alors il persiste en crétois et en argien, où on lit τόνς (acc. pl.), πάνσα (fin., att. πᾶσα) : partout ailleurs, si la voyelle précédente est brève, le *v* disparaît avec allongement compensatoire de la voyelle précédente. Dans ce cas, *i* et *u* deviennent partout *ī* et *ū* ; mais *ā*, *ε* et *ο* donnent respectivement, en lesbien *αι* *ει* (diphthongue) *οι* ,

(1) Cf. homér. βόλετα (Λ 319) βόλεσθε (π 387).

en dorien $\bar{a} \eta \omega$, en ionien-attique $\bar{a} \epsilon i$ (voyelle) ou (voyelle). Exemples : acc. pl. * $\pi\acute{o}\lambda\iota\text{-}\nu\varsigma$ * $\iota\chi\theta\acute{\upsilon}\text{-}\nu\varsigma$ devenus $\pi\acute{o}\lambda\iota\varsigma$ (Hérodote), $\iota\chi\theta\acute{\upsilon}\varsigma$; $\tau\acute{o}\nu\varsigma \tau\acute{\alpha}\nu\varsigma$, d'où (éol.) $\tau\acute{o}\iota\varsigma \tau\acute{\alpha}\iota\varsigma$, (dor.) $\tau\acute{o}\varsigma \tau\acute{\alpha}\varsigma$, (ion.-att.) $\tau\acute{o}\upsilon\varsigma \tau\acute{\alpha}\varsigma$; fin. * $\pi\acute{\alpha}\nu\tau\text{-}\gamma\alpha$, d'où * $\pi\acute{\alpha}\nu\sigma\sigma\alpha$ (supra 39 C δ), $\pi\acute{\alpha}\nu\sigma\alpha$, lesb. $\pi\acute{\alpha}\iota\sigma\alpha$, dor.-ion.-att. $\pi\acute{\alpha}\sigma\alpha$, et de même $\acute{\iota}\sigma\tau\acute{\alpha}\sigma\alpha \tau\iota\theta\epsilon\acute{\iota}\sigma\alpha \lambda\upsilon\theta\epsilon\acute{\iota}\sigma\alpha \delta\iota\delta\omicron\upsilon\sigma\alpha \delta\epsilon\iota\kappa\nu\sigma\alpha$, etc. Quand le groupe $\nu\sigma$ est lui-même suivi d'une consonne, le ν disparaît sans allongement, v. g. * $\text{Ἀθῆν}\acute{\alpha}\nu\sigma\zeta\epsilon$ (vers Athènes) = * $\text{Ἀθῆν}\acute{\alpha}\nu\sigma\delta\epsilon$: de là les formes d'acc. pl. en $\omicron\varsigma$ pour $\omicron\nu\varsigma$, $\tau\acute{o}\varsigma \theta\epsilon\acute{o}\varsigma$, et le doublet syntactique de la préposition $\acute{\epsilon}\nu\varsigma$ (dans), $\acute{\epsilon}\iota\varsigma \alpha\acute{\upsilon}\tau\acute{o}$ et $\acute{\epsilon}\iota\varsigma \tau\omicron\upsilon\tau\omicron$ (1).

γ) Le groupe ns lat. médial subsiste, sauf devant l ; auquel cas il disparaît tout entier avec allongement compensatoire : $sc\bar{a}la$ (échelle) = * $sc\bar{a}nsla$ = * $sc\bar{a}nd-sla$, cf. $sc\bar{a}nd-\bar{o}$, et $\acute{\iota}lic\bar{o}$ = * $in\ sloc\bar{o}$. S'il est final, n tombe toujours avec allongement : acc. pl. $terr\bar{a}s$ = * $terr\bar{a}-ns$, $equ\bar{o}s$ = * $equ\bar{o}-ns$, $man\bar{u}s$ = * $man\bar{u}-ns$, etc. (2). La rigueur presque absolue de cette loi montre à elle seule que le type $fer\bar{e}ns$ ne peut être qu'une formation postérieure.

δ) On enseigne parfois qu'un n final est tombé dans $t\bar{e}m\bar{o}$, $hom\bar{o}$, $car\bar{o}$, opposés à $\lambda\epsilon\iota\mu\acute{\omega}\nu$, $\acute{\alpha}\lambda\omega\nu$, etc. Mais au contraire c'est bien plutôt le type $hom\bar{o}$ qui reflète fidèlement l'ancien nominatif indo-européen, et le type $\lambda\epsilon\iota\mu\acute{\omega}\nu$ doit son ν à l'analogie des cas obliques, à moins que ce ne soit un doublet syntactique ancien.

(48) 3. I.-e. m = gr. μ = lat. m : i.-e. * $m\acute{e}$ - (moi). gr. $\mu\acute{\epsilon}$, lat. $m\bar{e}$; gr. $\nu\acute{\epsilon}\mu\text{-}\omicron\varsigma$ (forêt), lat. $nem\text{-}us$; gr. $\mu\acute{\epsilon}\lambda\text{-}\iota$, lat. mel ; cf. encore $\mu\acute{\eta}\tau\eta\rho$ $m\acute{\alpha}\tau\epsilon\rho$, $\mu\bar{\alpha}\varsigma$ $m\bar{u}s$, et parmi les suffixes $\delta\nu\omicron\text{-}\mu\alpha$ $n\bar{o}\text{-}men$, $\acute{\alpha}\gamma\acute{o}\text{-}\mu\epsilon\nu\omicron\iota$ et $agi\text{-}min\bar{i}$, $\text{ἥδ-}\mu\epsilon\varsigma$ (dor.) et $v\bar{i}di\text{-}mus$.

A. m final devient ν en grec : acc. sing. msc. $\acute{\iota}\pi\pi\omicron\nu$ = $equom$: nom.-acc. sing. nt. $\zeta\upsilon\gamma\acute{o}\nu$ = $jugum$; $\acute{\epsilon}\nu$ = * $\acute{\epsilon}\mu$ = i.-e. * $s\acute{e}m$ - (un), cf. lat. $sem\text{-}el$: nom. $\chi\acute{\iota}\omega\nu$ (neige) = * $\chi\acute{\iota}\acute{\omega}\mu$ = lat. $hiem\text{-}s$.

B. A l'épenthèse d du groupe nr répond en grec l'épenthèse b du groupe mr : $\gamma\alpha\mu\beta\rho\acute{o}\varsigma$ (parent par alliance) = * $\gamma\alpha\mu\text{-}\rho\acute{o}\text{-}\varsigma$, cf. $\gamma\alpha\mu\text{-}\acute{\epsilon}\omega$; $\acute{\alpha}\mu\beta\rho\sigma\tau\omicron\varsigma$ (immortel), $\acute{\alpha}\mu\beta\rho\sigma\tau\acute{\iota}\alpha$ (liqueur d'immortalité)

(1) Les deux termes du doublet ont été ensuite employés indifféremment, ou suivant les dialectes l'un a prévalu sur l'autre, à peu près comme si en français on en était venu à dire « un beau homme » ou « un bel cheval ».

(2) Cf. le doublet $quoti\bar{e}ns\ quoti\bar{e}s$.

= *ǎ-μρο-το-ς, cf. lat. *mor-s*. Quand le μ est initial, il se fond avec la labiale suivante et disparaît : βροτός (mortel) = *μβροτός = *μροτός; et de même devant λ : βλώ-σκω (je vais) = *μλώσκω, cf. fut. μολ-οὔμαι et pf. μέμβλωκα = *μέ-μλω-κα. Le latin connaît aussi une épenthèse labiale devant *l*, *ex-emp-lu-m* (échantillon), cf. *em-ō*, et devant *s*, *sump-sī*, cf. *sūm-ō* ⁽¹⁾.

§ 2. — *Voyelles.*

9) Les nasales-voyelles indo-européennes, quelles qu'elles soient, donnent, toujours en latin, et dans certaines positions en grec, une voyelle (lat. *e*, gr. *ǎ*) suivie d'une consonne nasale que nous représentons en général par *n* ν, mais qui naturellement varie suivant la nature de la consonne suivante. Cela posé, la concordance des nasales-voyelles est d'une extrême simplicité. Trois cas principaux :

1. I.-e. *ḥ* accentué (très rare) ⁽²⁾ = lat. *en* = gr. *εν* : gr. ἔασι = *ἔαντι (ils vont) = i.-e. **iy-ḥti*, cf. sk. *yánti*; lat. arch. *sient* (qu'ils soient) = *s-i-ent* = i.-e. **s-iy-ḥt*.

2. I.-e. *ṅ* devant *y* = lat. *en* ⇒ gr. *εν*, après quoi le groupe *ενy* est traité comme à l'ordinaire (supra 39 C α) : gr. βένω = *βέν-yω = *βṅ-yω = lat. *ven-iō* : fin. de θεράπων (serviteur), *θεραπ-ṅ-γα, d'où θεράπεινα, et tous les féminins en -εινα.

3. I.-e. *ṁ* (*m̄*) en général = lat. *en* (*em*) = gr. *α* (la nasale-voyelle a d'abord développé une voyelle devant elle, puis la résonnance nasale s'est fondue en grec dans la voyelle : même procès en sanscrit) : i.-e. **sém-* (un), réduit **sṁ*, gr. ἄ-πᾶξ = **σṁ-παξ* (une fois), ἄ-πλόος (simple), lat. *sim-plec-s*, *sin-gulī*,

(1) *sumptus* est hystérogène : la loi de concordance des nasales exigerait **suntus*; mais *sumptus* a été créé sur le modèle de *sumpsī* = *sumsī*, qui lui-même d'ailleurs est irrégulier et refait sur *sūmō*, puisque le groupe *ms* latin devient *ns* (*cōnsul*, etc.).

(2) D'après ce qui a été vu plus haut (42 et 43), la nasale-voyelle ne devrait apparaître qu'en syllabe atone; mais, dès la période indo-européenne, il s'est produit des troubles d'accentuation qui ont fait revenir l'accent sur la syllabe réduite. — Il semble d'ailleurs que la doctrine portée au texte doive être aujourd'hui modifiée, et que l'*ḥ*, accentué ou non, ne donne jamais que gr. *α* (Streitberg, *Idg. Forsch.*, I, p. 82 sq.) : en ce cas, le ν de ἔαντι serait analogique de celui du type φέροντι (φέρουσι).

sim-ul⁽¹⁾, *sem-el*; i.-e. **km-tó-m* (cent), gr. (ἐ)-κα-τό-ν, lat. *cen-tu-m*; i.-e. **ne* (particule de négation), réduit *n*, et *ŋ* devant consonne, sk. *a-* privatif, gr. *á-* privatif, lat. *in-* privatif, cf. germ. *un-*; i.-e. **-m* finale de l'accus., après voyelle **-m*, (πóλι-ν *equo-m*), mais après consonne **-m̃*, gr. πóδ-α = *πóδ-*m̃*, lat. *ped-em* = **ped-m̃*: dans les mêmes conditions, **-m* et **-m̃* finale de 1^{re} pers. du sg., gr. ἔ-λυ-ο-ν = *ἔ-λυ-ο-*m*, mais ἔ-λῦ-σ-α = *ἔ-λῦ-σ-*m̃*. Cf. encore gr. τα-τό-ς et lat. *ten-tu-s*⁽²⁾, gr. βένθ-ος (gouffre) et βαθ-ύ-ς (profond), gr. ἄ-τερο = *ἄ-τερο et germ. *sundar*, all. *sonder* (sans), etc., etc.

Outre les nasales-voyelles brèves, l'indo-européen avait certainement encore des nasales-voyelles longues, dont l'origine et les concordances ne sont pas complètement éclaircies. Il y avait, par exemple, un *n*-voyelle long dans le verbal de la racine *gen* (engendrer, naître), qui fait en sanscrit *jā-tá-s*, en latin (*g*)*nā-tu-s*, en grec (κασί-)γνη-το-ς, etc., soit i.-e. **gn̄lós* et **gn̄lós*, en tout cas avec *ŋ* long, c'est-à-dire une résonnance nasale un peu prolongée.

SECTION IV.

VIBRANTES RAPPORTÉES A LEUR COMMUNE ORIGINE.

- (50) L'indo-européen avait les deux vibrantes *r* et *l*, qui se sont confondues dans le groupe indo-éranien, mais que le grec et le latin reproduisent avec une très suffisante exactitude.

§ 1^{er}. — Consonnes.

- (51) I.-e. *r* = gr. ρ = lat. *r* : gr. ἄρ-ό-ω (labourer), lat. *arō* = **ar-a-ō*, *ar-vo-m*, etc.; gr. πατήρ δώτωρ κέντρον, lat. *pater dator claustrum*. — I.-e. *l* = gr. λ = lat. *l* : gr. λέχ-ος (lit), lat. *lēc-tu-s*; gr. λευκ-ό-ς (blanc), lat. *lūc-e-ō* : gr. *ἄλλος ἄλος, lat. *sollus*, etc. — Le tout sauf les modifications suivantes :

1. **Épenthèse.** — A. En grec, la résonnance de l'*r* initial,

(1) Pour *in* lat. = *en*, cf. supra n° 32 A γ.

(2) On observera qu'en latin, dans les syllabes à nasales, le degré réduit ne peut différer de l'état normal.

et parfois celle de l' initial, développe une voyelle prothétique de nuance indécise, α o ϵ , v. g. ἔρουθρός et *ruber*, ἐλεύθερος et *liber*, ἀλείφω (oindre) et adv. λίπαι⁽¹⁾, ὀρέγω (tendre, diriger) et *rēgō*. — B. En latin, une gutturale ou une labiale suivie de *l* développe une épenthèse labiale intermédiaire, cf. *saeculum* et *saeculum*, acc. *populum* = ombr. *poplom*, vieux lat. *poploe* (nom. pl.) cité par Festus; *-bulo-* suffixe (*sta-bulu-m*) = **-blō-* = **-flō-* = gr. -θλο-.

2. **Dissimilation.** — Dans les deux langues, mais surtout en latin, on remarque une tendance à échanger l'*r* et l'*l* de manière à éviter le concours de deux syllabes contenant la même liquide, v. g. *saeculum* et *fulcrum*, *cereālis* et *populāris*, (cf. pourtant *filiālis*, qui n'appartient qu'à la plus basse latinité), *caeruleus* = **caeluleus*, cf. *caelum*; même à deux syllabes de distance, *militāris*, etc.

3. **Assimilation.** — Lat. *l* s'assimile une nasale ou un *r* précédent : *asellus* = **asen-lo-s*, cf. *asin-u-s*; *stella* = **ster-la*, cf. gr. ἄ-στήρ, all. *ster-n*, breton *stér-eden*, etc.

4. Les groupes $\sigma\rho$ et $\rho\rho$, médiaux, s'assimilent en $\rho\rho$: initiaux, ils se résolvent en ρ : ῥέω (couler) = **σρῆρ-ω*, cf. all. *strom* (courant); ῥήγνυμι (briser) = **ρῥήγνυμι*, cf. éol. *ρρῆξις*. Puis, par analogie graphique, l'esprit rude a passé pour l'appendice obligé du ρ initial, et on l'a écrit là même où l'étymologie ne paraît pas le réclamer, v. g. ἔρῶω et ῥόομι⁽²⁾.

§ 2. — Voyelles.

52) I.-e. ρ = gr. $\alpha\rho$ (initial et final), $\rho\alpha$ $\alpha\rho$ (médial), lat. *or ur* : sk. *ṛkṣa-s* (ours), gr. ἄρχο-ς, lat. *ūr(c)su-s*; gr. καρδ-τή καρδ-ῖα (cœur), lat. gén. *cōrd-is*; gr. ἥπ-αρ (foie), lat. *jec-ūr*.

(1) La présence et l'absence alternative de la prothèse doivent relever de doublets syntactiques. Dans certains cas, comme ὀρέγω, la prothèse apparente peut tenir à la présence d'un ancien préfixe dont la langue a perdu le souvenir : cf. sk. *a rj* « tendre vers... »

(2) Il est vrai que parfois on doit restituer le ρ dans ἔρῶω; mais parfois aussi il fait défaut, ce qui semble indiquer l'existence d'une simple racine $\rho\omega$ avec prothèse.

= sk. *yákr̥t*, etc. — I.-e. $l̥$ (toujours médial) = gr. $\lambda\alpha\ \alpha\lambda$ (médial) = lat. *ol ul* : gr. $\tau\acute{\epsilon}-\tau\lambda\alpha-\mu\epsilon\nu$ (nous avons porté), même groupe $l̥$ dans *tol-tō* et *lulī* = * $ul̥-i$; lat. *pel-tō*, même syllabe réduite dans *pul-su-s* = gr. $\pi\alpha\lambda-\tau\acute{o}-\varsigma$ (lancé), etc.

La liquide développée à la suite de la voyelle se comporte à tous égards comme la consonne liquide dans les mêmes conditions : ainsi $\acute{\epsilon}\chi\theta-\rho\acute{o}-\varsigma$ (ennemi) donne par dérivation * $\acute{\epsilon}\chi\theta\gamma-\gamma\omega$ (haïr), d'où * $\acute{\epsilon}\chi\theta\acute{\alpha}\rho-\gamma\omega$ et $\acute{\epsilon}\chi\theta\alpha\acute{\iota}\rho\omega$, et le groupe * $\beta\acute{\iota}-\gamma\omega$ (lancer, cf. la syllabe normale de $\beta\acute{\epsilon}\lambda-\omicron\varsigma$, trait), une fois devenu * $\beta\acute{\alpha}\lambda-\gamma\omega$, donne $\beta\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega$, tout comme $\sigma\tau\acute{\epsilon}\lambda\lambda\omega$ (supra 39 C α et β).

L'indo-européen avait aussi des vibrantes-voyelles longues : c'est un *r*-voyelle long que représente la syllabe longue du gr. $\sigma\tau\rho\omega-\tau\acute{o}-\varsigma$ et du lat. *strā-tu-s*, cf. sk. *stīr-ná-* (jonché), rac. *ster* (étendre), soit i.-e. **st̥rtós* avec vibration linguale prolongée.

CHAPITRE IV

CONSONNES.

53) Plusieurs momentanées primitives étant devenues des continues en latin, il convient tout d'abord d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des consonnes de l'une et l'autre langue.

SECTION I^{re}.

LES CONSONNES ENVISAGÉES ISOLÉMENT DANS CHACUNE DES DEUX LANGUES

§ 1^{er}. — *Grec.*

54) 1. Momentanées. — Le grec a neuf momentanées, à savoir : dans chacun de ses trois ordres (gutturales, dentales, labiales), une sonore, une sourde et une sourde aspirée : γ κ χ — δ τ θ — ϱ π ϕ . Les trois sonores sont en grec moderne devenues des spirantes (resp. *y*, *th* angl. doux et *v*) : mais presque personne ne conteste pour le grec ancien la prononciation *g d b*, sauf pourtant la possibilité de variations dialectales. Pour les sourdes, la prononciation *k t p*, encore en usage, ne souffre aucune difficulté.

Restent les aspirées. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des spirantes (resp. *ch* all., *th* angl. dur et *f*), et nous-mêmes avons pris l'habitude de prononcer le ϕ comme un *f*. Elle est vicieuse pourtant, et il faut se garder de transporter au grec ancien la prononciation moderne des aspirées : tout indique, au contraire, que χ θ ϕ étaient vraiment des sourdes aspirées,

c'est-à-dire $\chi \tau \pi$ suivis d'un h , comme on les voit d'ailleurs figurés dans les inscriptions où H représente l'esprit rude, $KH \text{ III}$. Ce n'est que dans la plus basse grécité que l'aspiration a absorbé l'explosive antécédente au point de la fondre avec elle en une spirante : le changement s'est accompli plus tôt pour le φ que pour les autres, et cependant, au temps de Quintilien, l'articulation du φ était encore bien distincte de celle de l' f ⁽¹⁾. La preuve, d'ailleurs, c'est que les Latins ne l'ont jamais transcrit par f ⁽²⁾ : n'ayant pas de sourdes aspirées, ils figurèrent simplement par des sourdes non aspirées celles des mots grecs qu'ils empruntèrent, *Acilēs* = Ἀχιλλῆς, *Corintō* (tab. Mumm.) = Κορίνθω, *tensaurus* = θησαυρός, *purpura* = πορφύρεα : plus tard, se piquant de plus de précision, ils écrivirent *ch th ph*, ce qui ne veut pas même dire qu'ils aient prononcé l' h . L'un des principaux défauts, en effet, des « barbares » qui jargonnaient le grec, consistait à ne pas aspirer les aspirées, et Aristophane s'en donne à cœur joie quand il les met en scène ⁽³⁾ : or, cette altération ne se concevrait même pas, si la prononciation des aspirées eût été toute différente de celle des non aspirées. Enfin les liaisons telles que ἀφ' οὗ = ἀπ' οὗ imposent évidemment la prononciation *ap' hū*, et le groupe $\varphi\sigma$ s'écrit ψ tout comme $\pi\sigma$.

Ces remarques n'excluent pas la faculté, pour tel ou tel dialecte en particulier, d'avoir traité les aspirées en spirantes dès l'antiquité. Nous savons nommément qu'il en était ainsi du θ en laconien : σιός = θεός, et μουσιῶδες : λαλει (Hesych.) = * μῶθιζει.

2. Continues. — Le grec avait trois spirantes : la dentale sourde σ , d'origine indo-européenne : la dentale sonore ζ , prononcée *dz*, *zz*, *zd*, suivant les dialectes, en tous cas considérée comme lettre double, et procédant de diverses combinaisons phonétiques : la labiale sonore ρ , déjà étudiée comme semi-voyelle. On y peut joindre le phonème h , représenté par l'esprit rude.

(1) *Instit. orat.*, XII, 10, 28.

(2) Sauf dans les inscriptions des bas temps.

(3) *Thesmophor.*, 1001 sq.

§ 2. — *Latin.*

(55) 1. Momentanées. — Le latin n'a que six momentanées : la sourde et la sonore non aspirées dans chacun des trois ordres.

A. Gutturales. — La gutturale sourde s'écrit *k*, *c* ou *q* ; ces trois signes s'équivalent absolument. Le signe *c* est le plus ordinaire, et il est superflu de faire observer qu'il se prononçait *k* devant toutes les voyelles ; l'assibilation de *c* devant *i* et *e* est de la période mérovingienne. La lettre archaïque *k* ne s'employait guère qu'à l'initiale de certains mots, spécialement devant *a*, *kalendae*, *Kartāgō*. Enfin on écrivait *q* devant *u*-consonne et parfois devant *u*-voyelle, *jequr*. La gutturale sonore s'écrivait archaïquement *c* comme la sourde, et cette orthographe incommode s'est maintenue dans *C.* et *Cn.*, abréviations respectives de *Gaius* et *Gnaeus* ; partout ailleurs on y a substitué le signe *g*, prononcé devant *e*, *i* comme devant *a*, *o*, *u*.

B. Dentales : *t d*. Le *t* devant *i* + voyelle (finales *-tiō* *-tius*) ne s'est assibilé qu'à la plus basse époque.

C. Labiales : *p b*, sans difficulté.

2. Continues. — Le latin avait, outre l'*h*, cinq spirantes, savoir : la palatale sonore *j*, déjà étudiée comme semi-voyelle ; la dentale sourde *s*, d'origine indo-européenne ; la dentale sonore, qui d'ailleurs ne se présente avec certitude que dans les mots empruntés au grec, auquel cas elle est transcrite par le *z* ; la labiale sourde *f*, procédant des explosives aspirées indo-européennes, et la labiale sonore *v*, déjà étudiée comme semi-voyelle.

SECTION II.

MOMENTANÉES PRIMITIVES ET LEUR ÉVOLUTION.

(56) L'indo-européen pouvait avoir jusqu'à seize momentanées, à savoir les quatre ordres (vélares, palatales, dentales, labiales), et dans chaque ordre, la sourde, la sourde aspirée, la sonore et la sonore aspirée. De ces seize explosives sont issues, d'une

part, les neuf explosives grecques, de l'autre, les six explosives, l'*h* et l'*f* latins.

§ 1^{er}. — *Vélaires*

(57) I.-e. *q qh g gh*. — Les vélaires primitives, que le sanscrit surtout a permis de distinguer nettement des palatales⁽¹⁾, sont sujettes dans certaines langues européennes, dont le grec et le latin, à une affection particulière : elles sont susceptibles de développer à leur suite un phonème labial, qu'on peut représenter par *w*, mais en se souvenant qu'il était beaucoup moins perceptible que le *w* déjà étudié. Cette altération est un fait sporadique encore inexpliqué dans sa marche irrégulière ; mais, en grec comme en latin, elle est beaucoup plus fréquente que le maintien de la gutturale pure.

1. I.-e. *q*. — A. Non labialisé : = gr. *x* = lat. *c* : *καρπός*-ς (fruit) = i.-e. **qyp-ós* (?), cf. lat. *carp-ō* (cueillir) et all. *herb-st* (cueillette), angl. *harv-est* (moisson).

B. Labialisé : — *α* devant nasales, vibrantes, consonnes dentales et voyelle *o*, = gr. *π* = lat. *qv* : gr. *πός*- (pronom interrogatif), sk. *kás*, cf. lat. *quī* ; gr. *λείπ-ω* *λείπ-τός*-ς = i.-e. **léyq-ō*, lat. *linqu-ō* *lic-tus* ; gr. *πέμπ-το*-ς (5^e) = i.-e. **pénq-to-s* (cf. *πέντε* infra) = lat. *quīnc-tu-s* ; gr. *ἥπαρ* (foie) = lat. *jecur* = **jequ-ur*⁽²⁾ ; gr. *ἑπ-ο-μαι* (suivre) = lat. *sequ-o-r*, etc. — *β* devant *e* et *i*, = gr. *τ* = lat. *qv* : i.-e. **qe* (et) = gr. *τε* = lat. *que* ; i.-e. **qí-s* (qui) = gr. *τίς* = lat. *qui-s* = osq. *pi-s*⁽³⁾ ; i.-e. **pénqe* (cinq) = gr. *πέντε*⁽⁴⁾ = lat. *quīnque* ; gr. *τί-νω*

(1) V. g. le *q* i.-e. donne en sk. *k* ou *c*, tandis que le *k* i.-e. y devient la spirante *ç*.

(2) La labialisation disparaît en latin devant consonne et *u*, de là *lic-tus* *quīnctus jecur*, et aussi *secūtus locūtus* = **loquūtus*.

(3) La labiale osque autorise à penser que *popīna* et *palumbēs*, doublets latins de *coquīna* et *columba*, sont des emprunts osques.

(4) Éol. *πέμπε*, en le supposant certain, est refait sur *πέμπος*. Inversement la phonétique exigerait la conjugaison *ἔπομαι*, **ἔτεται*, et le pf. de *τίω* devrait être **τέ-ποι-α*. L'analogie a exercé ses ravages en grand sur des formations aussi divergentes. Un beau cas de conservation phonétique se présente dans les expressions synonymes *περιτελλομένων ἐνιαυτῶν* et *περιπλομένων ἐνιαυτῶν* (Hom.) : le verbe est évidemment le même ; mais l'initiale a changé selon le voisinage.

(expier) τί-σι-ς (vengeance), cf. la même syllabe fléchie dans ποι-νή = zd *kaena* = i.-e. **qoy-nā*, etc. — γ) quelquefois gr. x, surtout après υ, comme le montre le curieux contraste de αἰπόλος (chevrier), οἰοπόλος (berger) avec βουκόλος (bouvier) ⁽¹⁾, et dans l'étrange néo-ionien κό-, qui remplace l'ancien interrogatif πό- seul connu d'Homère.

2. I.-e. *qh* : très rare, sans importance.

3. I.-e. g. — A. Non labialisé : = gr. γ = lat. *g*, cf. gr. ἄγειρω (rassembler) = **á-γέρ-γω*, ἀγορά, et lat. *grev* = **grěg-s*.

B. Labialisé : donne partout en latin *gv*, mais ce groupe se réduit à *v* à l'initiale, et à *g* à la médiale devant consonne ; en grec, on a, dans les mêmes conditions respectives que pour *q* : — α) la labiale β, cf. βορά (nourriture) et *vorō* = **gvora-yō*, βάλνω et *venīō*, βαρ-ύς (= i.-e. **gyr-ú-s*) et *gra-v-i-s*, ἀ-μειβ-ω (échanger) et *mīg-rō*, etc. ; — β) la dentale δ, cf. dor. δήλεια (il veut) en regard de lesb. βόλλεται, lat. *vol-ō* = **gvol-ō* ⁽²⁾ ; — γ) quelquefois la gutturale, v. g. γυνή (femme) = béot. βανᾶ, cf. got. *qinō*.

4. I.-e. gh. (D'une manière générale, **les sonores aspirées indo-européennes deviennent en grec des sourdes aspirées** ; quant aux concordances latines, elles sont beaucoup plus compliquées et feront l'objet d'un résumé spécial, les indications qui vont suivre n'étant que provisoires).

A. Non labialisé : = gr. χ = lat. *h* : i.-e. **ghend* (saisir), gr. (fut.) χείσομαι = **χένδ-σο-μαι*, (prés.) χανδ-άνω, lat. (*pre-*) *hend-ō*.

B. Labialisé : lat. *hv* à la médiale, puis l'aspirée disparaît (*nivem* = **nihv-em*), à moins que le groupe *ghv* ne soit précédé d'une nasale, auquel cas le *g* se désaspire simplement (*nīngvīl* « il neige » = **nīñghv-ē-l*) : *f* à l'initiale et devant *r* ; en

(1) La racine est *qel quel*, cf. le vb, πέλομαι = lat. **quēlō* devenu *cōlō* (la labiale réapparaît dans le composé *inquīlīnus*). Dans λύκος (loup) = **ῥ-λύκος* = i. e. **wlqos* (sk. *vṛkas*), la vibrante-voyelle s'est teintée en υ sous l'influence de la vélaire subséquente, et celle-ci s'est subsidiairement délabialisée, tandis que la labialisation subsiste dans *lupus*, mot samnite passé en latin.

(2) βέλος (trait) devrait donc sonner **δέλος* : il a cédé à l'influence de βάλλω

grec, φ θ χ, selon la situation. — α) i.-e. *ghen- (frapper, tuer, cf. sk. *han-*), gr. φόν-ο-ς (meurtre) ἔ-πε-φν-ο-ν avec redoublement (j'ai tué) : νίφ-α (acc., neige), νείφ-εἰ⁽¹⁾ et νίφ-ει (il neige), cf. *nivem*, *nīnguit*. — β) même i.-e. *ghén- à l'état normal dans θείνω = *θέιν-γω (je frappe), cf. lat. (*of-*)*fen-dō* ; sk. *ghar-má-s* (chaud), gr. θερ-μ-ός, θέρ-ο-ς (été), lat. avec racine fléchie ou réduite *for-mu-s* (chaud), *fur-nu-s* (four), etc. — γ) quelquefois χ, v. g. ὄνυχ-ος (gên.) = lat. *ungu-i-s*, et ἐ-λαχ-ύ-ς, cf. lat. *levis* = *leh-v-i-s.

§ 2. — *Palatales.*

(58) I.-e. *k kh g gh*. Le grec y répond, comme aux vélaires non labialisées, par ses trois gutturales; le latin par *c*, *g*, *h* et *f*.

1. I.-e. *k* = gr. κ = lat. *c* : i.-e. **nek* (mourir), sk. *naç-*, gr. νέκ-υ-ς νεκ-ρό-ς (mort), lat. *nex* = **něc-s*, *nec-ō*, *noc-eō*, etc. ; i.-e. **dékṃ* (dix) = gr. δέκα = lat. *decem*, cf. sk. *dáça* : gr. κλυ-τό-ς, lat. (*in-*)*clu-tu-s* ; gr. κέρ-α-ς, cf. lat. *cor-nu*.

2. I.-e. *kh* (très rare) = gr. χ = lat. *c*, cf. σχιζω = *σχίβ-γω et lat. *scind-ō*, sk. *chinád-mi* (je déchire).

3. I.-e. *g* = gr. γ = lat. *g* : i.-e. **gōn-ǔ* ou **gěn-ǔ* (genou), sk. *jánu*, gr. γόνυ, lat. *genu* ; i.-e. **wérg-o-m* (ouvrage), gr. ἔργον ; cf. encore γιγνώσκω et (*g*)*nōscō*, ἄγω et *agō*, ἐγώ et *ego*, ἀργός (blanc), ἄργυρος et *arg-entum*, etc.

4. I.-e. *gh* = gr. χ selon la loi déjà connue ; or, de même qu'avec le temps le χ du grec ancien est devenu simple spirante en grec moderne, de même cette transformation s'est accomplie dès la période préhistorique du latin, en sorte que le *gh* n'y est plus représenté à l'initiale ou à la médiale que par un simple *h*⁽²⁾, qui même a cessé d'être prononcé et souvent d'être écrit. Toutefois, après nasale, la gutturale est restée en perdant son aspiration, d'où *g* latin. Ex. : i.-e. **añgh-ō* (je serre), gr. ἄγχ-ω, lat. *ang-ō* : i. e. **migh-* (uriner, cf. sk. *mih-*),

(1) On attendrait *νείθει, mais la consonne de *νείφω et de νίφα l'a emporté. On pourrait multiplier ces observations à l'infini.

(2) Les cas où un *f* initial alterne avec un *h*, v. g. *folus holus* (légume) peuvent passer pour des doublets sabins. Cf. pourtant *fu-nd-ō* et χέ-ω = *χέϝ-ω, aor. ἔ-χυ-το.

gr. ὀ-μῖχ-έ-ω, lat. *mēio* = **meih-ō* ou **meih-yō*, mais *ming-ō* sans aspiration : gr. χόρτος (gazon), lat. *hortus* ; gr. ἔχω = **ἔχ-ω* (transporter), dont le sens est conservé tout au moins dans homér. ὄχος (char), cf. sk. *vāh-ā-mi*, lat. *veh-ō*, et *via* (chemin carrossable) = **veia* = **veh-ia* ; même chute de l'h dans *mī* = *mihī*, cf. sk. *māhyam* (à moi).

§ 3. — *Dentales.*

(59) I.-e. *l th d dh*, gr. τ δ θ, lat. *t d f*.

1. I.-e. *t* = gr. τ = lat. *t* : gr. τρεῖς, lat. *trēs*, gr. τεῖνω = **τέν-yω*, τχ-τό-ς = **τῆ-τό-ς*, lat. *ten-dō*, *ten-tu-s* ; gr. ἔτι (en outre), lat. *et* : gr. ἔτ-ος (an), lat. *vet-us*, etc. Gr. τ devant i s'assibile et devient σ dans tous les dialectes, sauf en dorien ⁽¹⁾ et en béotien, v. g. δῶδω-σι (il donne), dor. δῶδω-τι, sk. *dādāti*, lat. *tremonti* (?) ; πλούσιος (riche), dor. πλούτιος, cf. πλοῦτος ; -σι- suffixe des noms féminins d'action, βί-σι-ς, φύ-σι-ς, etc., en sk. -*ti-*, en lat. -*ti-* dans *gēns* = **gen-ti-s*, *pars* = **par-ti-s* (acc. *par-ti-m* adv.), et avec un suffixe secondaire dans les noms en -*ti-ō* ⁽²⁾. Toutefois, le groupe στ reste intact, v. g. ἐστ-ί (il est), πίσ-τι-ς (foi) = **πίθ-τι-ς*, cf. πεῖθ-ω. Quant aux nombreux τ non assibiles devant i qu'on rencontre dans le domaine ionien-attique, on peut, en général, les ramener à des perturbations analogiques ⁽³⁾.

2. I.-e. *th* ne peut être restitué avec quelque certitude que dans le suffixe de 2^e pers. du sg. du parfait : skr. *vēt-tha* (tu sais), donc i.-e. **wóyd-tha*, auquel le grec répond par θ et le latin (d'ailleurs très corrompu) par un simple *t* : *ἴσθ-θα* *vīd-is-ī*. C'est probablement aussi un *th* proethnique qu'il faut

(1) Il y a pourtant des cas nombreux d'assibilation dorienne.

(2) Observer que ce suffixe à son tour s'est assibilé dans les langues romanes.

(3) Par exemple, dans la déclinaison, quand τ n'était pas suivi d'i, il subsistait : on devait donc décliner φύσις **φύτεος* = **φύ-τεγ-ος* ; mais l'analogie de φύσις a fait dire φύσεος φύσεως. Inversement l'analogie de *φάτεος* a pu faire revivre les types *φάτις* *μητις* etc. De même les locatifs du gr. φέροντι ὀνόματι etc., s'expliquent par l'analogie de φέροντα ὀνόματος.

reconnaître dans le suffixe de l'aoriste passif grec ἐλόθην ⁽¹⁾, qui n'a point d'équivalent en latin.

3. I.-e. *d* = gr. δ = lat. *d* : aux exemples déjà connus (δόμος *domus*, δώτωρ *dator*, οἶδα *vīdī*, etc.) on peut joindre δεξ-ιός et *dex-ter*, δόλ-ος (ruse) et *dol-u-s* (*sēdulō* = **sē dolō*, sans malversation), ἰδῶ = *σῆτῶ-τω et *sūdō*, cf. all. *schwitzen*, βροχός = *μῆδ-ός, sk. *mṛdús*, et *mollis* = **mold-v-i-s* ⁽²⁾, cf. ἡδός et *suāvis*. On voit par ce dernier cas que lat. *ld* donne *ll*. Il en est de même de lat. *dl* : *sella* (chaise) = **sed-la*, cf. *sed-eō* et ἔδ-ος. Et parfois un simple *d* apparaît sous la forme *l* en latin, ce qui doit reposer sur des mélanges de dialectes : *lacru-ma*, arch. *dacru-ma*, gr. δάκρυ ; *oleō odor* ; *lingua* = **dīngua* = i.-e. **dīghwā*, cf. angl. *tongue*, all. *zunge* ; *sol-um* ἔδ-αφος (sol), *sol-ium* (siège) et *cōn-sul-ēs* (ceux qui siègent ensemble), *ex-sul* (= qui extra sedet), etc. Le grec ne paraît pas exempt de cette affection : car l'emprunt *Ulyssēs* vient peut-être de quelque dialecte dorien de la Grande-Grèce où Ὀδυσσεύς se prononçait *Ὀλυσσής ⁽³⁾.

4. I.-e. *dh* = gr. θ = lat. *f* à l'initiale. A la médiale, *f* pré-italique, conservé dans les autres dialectes, ne peut subsister en latin : provenant de *dh* i.-e., il donne en général un simple *d* : mais, après *u* ou *v*, devant *l*, devant ou après *r*, il devient *b*, tout comme *f* provenant de *bh* (infra).

A. Initial : i.-e. **dhē-* (allaiter), sk. *dháy-a-ti*, gr. θη-λή θῆ-λος, lat. *fē-lā-re fē-mīna fī-lius*, etc. : gr. θῆ-μός, lat. *fū-mu-s*, cf. sk. *dhū-mā-s* ; gr. τί-θη-μι θε-τός, lat. *fa-c-iō*, cf. sk. *dā-dhā-mi*, etc.

B. Médial, lat. *d* : i.-e. **bhédh-ō* (je persuade, je crois), gr. πεθ-ω = *φείθ-ω, lat. *fūd-ō* = **fīf-ō* ; i.-e. **médh-y-os*, sk. *mádh-ya-s*, gr. μέσσος = *μείθ-γος, osq. *mefiai* (in mediā), lat. *med-iu-s* = **mef-io-s*.

(1) Cf. infra 102.

(2) Rapprochement toutefois rendu suspect par la différence des deux vibrantes.

(3) On lit Ὀλυττεύς sur une inscription de vase attique ; mais il se peut néanmoins que la corruption *Ulyssēs* soit exclusivement latine. — M. R. S. Conway (*Idg. Forsch.*, 1, p. 157 sq.) enseigne que la mutation de *d* en *l* est sabine et que les mots latins qui la montrent sont des emprunts au sabin.

C. Médial, lat. *b* : i.-e. **owdhr* (mamelles), gr. οὔθηρ, lat. *ūber* = **oufer*, cf. all. *euter*; suffixes des noms d'instrument, gr. -θλο-, θύσ-θλο-ν (instrument de sacrifice), lat. -*bulo-* = **-blo-*, *sta-bulu-m*, et gr. -θρο-, ἄρ-θρο-ν (articulation), lat. -*bro-*, *flā-bru-m* (souffle), cf. osq. *Venā-fro-m* (peut-être « terrain de chasse ») : i.-e. **rudh-ró-s* (rouge), gr. ἑρυθρό-ς, lat. *ruber* = **rub-ro-s*, cf. *rūf-u-s* emprunt dialectal probable, etc.

§ 4. — *Labiales.*

(60) I.-e. *p ph b bh*, gr. π β φ, lat. *p b f*.

1. I.-e. *p* = gr. π = lat. *p* : gr. πα-τήρ, lat. *pa-ter*; gr. πέντα-μαί (voler), lat. *pet-ō*; gr. ἑπτὰ, lat. *septem* = i.-e. **séptm̄*; gr. ὑπέρ, lat. *super*; gr. ἕρπ-ω, lat. *serp-ō* (ramper). Dans lat. *quīn-que* = i.-e. **péñqe* (gr. πέντε), *coquō* = **quěquō* = **pěqu-ō* (gr. πέσσω = **πέχ-yω* et πέπτω = **πέqw-yω*), *bibō* = **piḃō* (sk. *pī-bā-mi*), il y a eu corruption sporadique par assimilation de la première syllabe à la seconde.

2. I.-e. *ph* : très rare, sans importance.

3. I.-e. *b* (très rare) = gr. β = lat. *b*, cf. βάρβαρο-ς (qui parle un langage inintelligible) et *balb-u-s* (bègue), peut-être τι-θαυβ-ώσσω (travailler) et *fab-er* (artisan).

4. I.-e. *bh* = gr. φ = lat. *f*, qui persiste à l'initiale et devient *b* à la médiale : i.-e. **bhér-ō* (je porte), sk. *bhár-ā-mi*, gr. φέρ-ω, lat. *fer-ō*; sk. *bhū* (être), gr. φύ-ω, lat. *fu-ī*; sk. *bhrātar-* (frère), gr. φράτωρ, att. φράτηρ, lat. *frāter*; gr. ἀμφί (autour), lat. *amb-īre*, cf. osq. *amfret* (ambiunt) : gr. ἀλφός (lèpre blanche), lat. *alb-u-s* (blanc), ombr. *alfu*. cf. les noms propres *Albius* et *Alfius*; lat. *tī-bī si-bī* = ombr. *lese sefe* = osq. *tifei sifei*, cf. sk. *tū-bhyam* (à toi), etc. ⁽¹⁾

§ 5. — *Lois complémentaires.*

(61) 1. **Déaspiration.** — En grec, non plus qu'en sanscrit, deux syllabes consécutives ne peuvent commencer par une aspirée : en conséquence, la première perd son aspiration : i.-e. **bhédh-*

(1) Le caractère rigoureux de ces concordances rend suspect le rapprochement de lat. *herb-a* et gr. φορβή (fourrage).

\bar{o} , lat. *fūd-ō*, gr. $\pi\epsilon\theta\text{-}\omega$ ⁽¹⁾ = * $\varphi\epsilon\theta\text{-}\omega$: i.-e. **bhūd*h- (s'informer, savoir), sk. *bōdh-a-ti* (il remarque), *buddhā-* (savant), gr. $\acute{\epsilon}\text{-}\pi\upsilon\theta\text{-}\acute{\omicron}\text{-}\mu\eta\nu$ (je m'informai) : gr. $\acute{\epsilon}\text{-}\theta\eta\text{-}\nu$, passif $\acute{\epsilon}\text{-}\tau\acute{\epsilon}\text{-}\theta\eta\text{-}\nu$ (je fus placé) : gr. $\theta\rho\acute{\iota}\xi$ (cheveu) = * $\theta\rho\acute{\iota}\chi\text{-}\varsigma$, gèn. sg. $\tau\rho\iota\chi\text{-}\acute{\omicron}\varsigma$ = * $\theta\rho\iota\chi\text{-}\acute{\omicron}\varsigma$, mais loc. pl. $\theta\rho\acute{\iota}\xi\acute{\iota}$: gr. $\tau\rho\acute{\epsilon}\varphi\text{-}\omega$ (nourrir) = * $\theta\rho\acute{\epsilon}\varphi\text{-}\omega$, cf. le fut. $\theta\rho\acute{\epsilon}\psi\omega$ et le pf. $\tau\acute{\epsilon}\text{-}\theta\rho\alpha\mu\text{-}\mu\alpha\iota$ = * $\theta\acute{\epsilon}\text{-}\theta\rho\text{-}\varphi\text{-}\mu\alpha\iota$: $\acute{\epsilon}\chi\text{-}\omega$ (je tiens, j'ai) = * $\acute{\epsilon}\chi\text{-}\omega$ = * $\sigma\acute{\epsilon}\chi\omega$, cf. sk. *sáh-ā-mi*, aor. $\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\chi\text{-}\omicron\text{-}\nu$ ⁽²⁾ et fut. $\acute{\epsilon}\acute{\chi}\omega$; dans les composés, $\acute{\epsilon}\kappa\chi\epsilon\iota\rho\acute{\iota}\alpha$ (armistice) = * $\acute{\epsilon}\chi\epsilon\text{-}\chi\epsilon\iota\rho\acute{\iota}\alpha$: redoublement de la sourde aspirée par la non aspirée correspondante, au présent et au parfait, $\chi\iota\acute{\gamma}\alpha\nu\omega$ $\tau\acute{\epsilon}\theta\epsilon\iota\kappa\alpha$ $\pi\iota\varphi\alpha\upsilon\sigma\tau\omega$, etc.

C'est à ce phénomène que se rattache peut-être l' $\acute{\iota}$ -copulatif grec, substitut fréquent de l' $\acute{\alpha}$ - seul régulier dans cette fonction comme représentant du groupe **sm*- primitif ⁽³⁾, v. g. $\acute{\alpha}\text{-}\theta\rho\acute{\omicron}\acute{\omicron}\text{-}\varsigma$ (serré, dense) = $\acute{\alpha}\text{-}\theta\rho\acute{\omicron}\acute{\omicron}\text{-}\varsigma$ = **sm*- $\theta\rho\acute{\omicron}\acute{\omicron}\text{-}\varsigma$, cf. $\acute{\alpha}\pi\alpha\acute{\chi}\varsigma$ $\acute{\alpha}\pi\acute{\alpha}\varsigma$, etc. Il n'est même pas impossible que l'aspirée produise parfois son effet à deux syllabes de distance : $\acute{\alpha}\text{-}\lambda\omicron\chi\omicron\text{-}\varsigma$ (épouse, cf. $\lambda\acute{\epsilon}\chi\omicron\varsigma$, lit) : et de là l'analogie a pu transporter l'esprit doux à des cas où l'esprit rude devait demeurer, v. g. $\acute{\alpha}\text{-}\kappa\omicron\iota\tau\iota\text{-}\varsigma$ (épouse), $\acute{\alpha}\kappa\acute{\omicron}\lambda\omicron\upsilon\text{-}\theta\omicron\text{-}\varsigma$, etc. ⁽⁴⁾.

Les cas fort rares où se suivent deux syllabes aspirées, se rapportent, soit à des composés dont la formation est chronologiquement postérieure à l'action de cette loi, v. g. $\acute{\omicron}\rho\nu\bar{\iota}\theta\omicron\text{-}\theta\acute{\eta}\rho\acute{\alpha}\text{-}\varsigma$ (oiseleur), soit à des formes contaminées par une analogie aisément concevable, v. g. $\acute{\epsilon}\chi\acute{\upsilon}\theta\eta$ (il a été versé), cf. $\acute{\epsilon}\chi\upsilon\tau\omicron$ et autres.

On s'explique difficilement la déaspiration de la seconde aspirée au lieu de la première dans le type $\lambda\acute{\upsilon}\theta\eta\tau\iota$ (sois délié) = * $\lambda\acute{\upsilon}\text{-}\theta\eta\text{-}\theta\iota$. Le plus probable, c'est que $\lambda\acute{\upsilon}\theta\eta\tau\iota$ pour * $\lambda\upsilon\tau\eta\theta\iota$ est analogique de la 3^e pers. $\lambda\upsilon\theta\acute{\eta}\tau\omega$.

(62) 2. **Assimilation.** — On peut distinguer essentiellement deux cas d'assimilation : A. l'explosive ne change pas de nature,

(1) De même là où la seconde aspirée a disparu postérieurement, $\pi\iota\sigma\acute{\tau}\acute{\omicron}\varsigma$, $\pi\acute{\iota}\sigma\tau\iota\varsigma$.

(2) $\sigma\chi$ est naturellement la forme réduite de la syllabe $\sigma\epsilon\chi$.

(3) **sm* est la réduction de **sem*- (un), supra 41 et 49, 3.

(4) Inversement, si $\acute{\alpha}\theta\rho\acute{\omicron}\acute{\omicron}\varsigma$ (att.) n'est pas une fausse forme, il devrait son esprit rude à l'analogie de $\acute{\alpha}\pi\acute{\alpha}\varsigma$ $\acute{\alpha}\pi\lambda\acute{\omicron}\acute{\omicron}\varsigma$.

mais la sonore se substitue à la sourde de même ordre, ou réciproquement: B. l'explosive permute en nasale ou spirante.

A. α) En thèse générale, en grec et en latin, une sonore suivie d'une sourde s'assourdit, et une sourde suivie d'une sonore devient sonore, et le témoignage des grammairiens nous est garant que ce changement s'effectuait avec une extrême rigueur dans la prononciation, alors même qu'il n'était pas observé par l'écriture: gr. ἐγβιβάζων (épigr.), orthographe usuelle ἐκβιβάζων, κἀππεσε (il tomba) = *κἀτ πεσε, avec une première assimilation de dentale à labiale, mais κἀββλε (il lança), etc.; lat. préfixes *ap-* et *op-* dans *ap-erīō* et *op-erīō*, mais *ab-dūcō*, *ob-dūcō*, *sub-dūcō*, etc., et la fausse graphie *ob-tineō* n'empêchait pas la prononciation *optineō*⁽¹⁾. En conséquence, ces prépositions isolées (cf. gr. ἀπό ὑπό) doivent être considérées comme des doublets syntactiques: on a dit d'abord régulièrement *ab domo*, *sub gremiō*, puis par analogie *ab urbe*, *sub ioue*; mais en dépit de l'écriture, on n'a jamais cessé de prononcer *sup caelō*, *sup tēctō*⁽²⁾.

β) En vertu de la même loi, les groupes, gr. γσ, lat. *gs*, deviennent κσ, *ks*, qui s'écrivent ξ et *x*; gr. βσ, lat. *bs* deviennent πσ (écrit ψ) et *ps*: gr. φλόξ (flamme), cf. gén. φλογ-ός; lat. *rēx*, cf. gén. *rēg-is*; gr. φλέψ (artère), cf. gén. φλεβ-ός; lat. *plēps* (écrit *plebs*), cf. gén. *plēb-is*; *scrīb-ō*, mais *scrīp-sī*, *scrīptu-s*, etc.

γ) De même encore les groupes grecs φσ et χσ s'écrivent ψ et ξ, ce qui semble indiquer que le premier élément perd son aspiration, comme le supposent d'ailleurs les aspirées initiales de ἐξω et θρέψω. Il faut cependant remarquer que, dans l'ancien alphabet attique, où les doubles n'existent pas encore, elles sont toujours, quelle qu'en soit l'origine, transcrites par φσ et χσ.

δ) On sait qu'en grec, quand une explosive non aspirée vient

(1) Nous prononçons aussi *apcēs*, *optenir* et autres.

(2) Cf. encore les formes homériques κἀκ κεφαλήν, κἀγ γόνυ, ὑββάλλειν (T 80), et nombre d'autres. Dans les inscriptions latines les graphies *set*, *aput*, etc., ne sont pas rares, même ailleurs que devant une consonne sourde: on a dit *aput tē*, *set contrā*, et de là on en est venu à dire *aput mē*, *set mihi*, etc.

à être suivie d'une explosive aspirée, elle prend elle-même l'aspiration : λείπ-ω é-λείφ-θη, στίζω = *στίγ-γω é-στίχ-θη, etc. Toutefois cette assimilation paraît purement graphique : la première explosive devait être une simple sourde.

ε) Devant une nasale, la gutturale sourde devient sonore : gr. πράσσω = *πράκ-γω, πράγ-μα, βρέχ-ω (mouiller), pf. βέ-βραγ-μι ; lat. *sec-āre* (couper), *sēg-mentu-m*, etc. (1).

ζ) Ces alternances régulières de sonores, de sourdes et d'aspirées dans des formations dont l'affinité ne pouvait être méconnue, ont naturellement donné lieu à des confusions analogiques qui ont pu propager chaque phonème en dehors de sa place légitime : ainsi, pour ἀλλάττω = *ἀλλάξ-γω, on a l'aor. pass. ἤλλαξ-γ-η-ν et le substantif ἀλλαγ-ή, motivés par le régulier ἡλλαγ-μι : πράγ-μα a motivé le parf. πέ-πράγ-α, et les parfaits aspirés de l'attique et de la κοινή (τέ-τρίφ-α de τρίβ-ω, πέ-πλεχ-α de πλέχ-ω) se réclament sans doute d'une origine analogue (2). On n'a qu'à comparer ἄρπ-αξ ἄρπ-αγ-ος aux autres noms grecs en -αξ, qui font leur génitif en -ακ-ος, et aux noms latins du même type, *vor-āx -āc-is*, pour se convaincre que le mot grec a été altéré par quelque adoucissement postérieur : et, d'autre part, *vor-āg-ō* (gouffre), rapporté à *vorāx*, semble bien indiquer une déclinaison primitive **vorācō* **vorāgnis*, puis le *g* transporté analogiquement au nominatif. De même enfin *pāx pāc-is* montre un adoucissement régulier dans *pangō* (ficher, affermir, cf. πήγ-ν-μι), qui procède sans doute de **pac-nō*, puis **pañgnō* (infra), et cet adoucissement à son tour s'est indûment étendu à *pe-pig-ī*. Pour si peu qu'on soit familier avec l'une et l'autre langue, on multipliera aisément ces exemples.

- (63) B. α) En grec et en latin, une explosive gutturale ou labiale suivie d'une nasale permute en nasale de son ordre. Pour la gutturale, la permutation ne se dénonce pas dans l'écriture : mais les grammairiens nous apprennent que *dignus* et *ignōscō* se prononçaient *dīnnus*, *īnnōscō*, et nous avons même raison

(1) Cf. aussi *dīg-nu-s* par rapport à *dīc-e r-e* ou plutôt à *dec-et*, *signum* = **sec-no-m* (marque obtenue par entaille), et voyez infra le traitement ultérieur de cette gutturale.

(2) Question traitée plus bas, 87, III.

de croire à la prononciation $\text{πρᾶῆμα} = \text{πρᾶγμα}$; les graphies dialectales bien connues γῖνομαι , γῖνώσκω procèdent directement de la prononciation γῖῆνομαι , substituée plus ou moins tôt à γίνομαι . Pour pm et $bm = mm$: gr. ὄμματα (yeux) = * ὄπ-ματα , cf. lesb. ὄπματα et pf. ὄπωπα : gr. pf. τέ-τρῖμ-μαι de τρῖβ-ω , γέ-γραμ-μαι de γράφω : lat. *summus* = **sup-mo-s* de *sup-er*, *submoveō* et *summoveō*, etc. Pour pn (intact en grec) et $bn = mn$: gr. ἀγνός (agneau) = * ἀβ-νό-ς , le β représentant la vélaire de l'i.-e. **ag-nó-s*, qu'on retrouve dans le mot latin *āg-nu-s*; gr. σέβ-ομαι (vénérer), et σεμ-νό-ς , mais ὕπνος (sommeil) : lat. *somnus* = **sop-no-s*, *Sab-inī* et *Sam-niu-m*, *scab-ellu-m* et *scamnu-m* (banc), etc. Bien des actions d'analogie ont traversé cette loi.

β) Toute explosive dentale suivie d'un s s'y assimile complètement : gr. loc. pl. ποσσί = * ποδ-σί ; pf. πέπυσσαι (tu as appris, tu sais) = * πέ-πυθ-σαι : ἐλπίς (espoir) = * ἐλπῖς = * ἐλπ-ῖδ-ς : lat. *concors* = **con-cord-s*, *mīlēs* (gén. *mīl-it-is*) = **mīlēs*⁽¹⁾ = **mīl-ēt-s*, etc.

γ) Les groupes latins *cf*, *df*, *bf*, etc., deviennent *ff*, v. g. *afferō* = **ec-ferō* (gr. ἔξ), *afferō*, *offerō*, etc.

64) 3. Réduction de groupes de consonnes.

A. L'exemple le plus remarquable de ce genre de réduction nous est fourni en latin par le groupe *tsl*, qui a dû se développer, dès une époque antérieure au grec et au latin, de la rencontre d'une explosive dentale avec un *t*. En effet, de τσοῖδ-α , on aurait régulièrement, sg. 2. * τσοῖδ-θα , pl. 2. * τσοῖδ-τέ , et le grec a οἴσθα ἴστε , qui supposent les intermédiaires * τσοῖτσθα * τσοῖτστε , avec développement d'un σ parasite. Dans ce cas, la première dentale s'assimile au σ , et tout se passe en définitive comme si elle permutait en σ devant dentale, loi souvent énoncée sous cette forme et admissible même à la rigueur pour le grec pris isolément⁽²⁾. Mais en latin le phénomène est beaucoup

(1) La dernière syllabe se scande parfois encore longue dans Plaute.

(2) L'analogie a ensuite propagé ce σ dans des positions où la phonétique ne l'exigeait pas : ainsi ἴστε a engendré (att.) $\text{ἴσμεν} = \text{ἰδμεν}$, et ἔ-σχισ-ται régulier (= * ἔ-σχιδ-ται) s'est répercuté dans ἔ-σχισ-μαι ; dans ἤκουσται pour * ἤκου-ται (ἀκούω) le σ n'est plus même étymologique. Cf. une autre source possible de l'épenthèse sigmatique, infra 102.

plus compliqué, comme le montre au premier abord le contraste de **qual-tu-s*, participe théorique, et *quassus*, participe réel de *qual-tō*.

Voici ce qui s'est passé : de **qual-to-s*, l'insertion sigmatique a fait **quatslos* ; puis le groupe *tsl* s'est réduit à *ss*, sauf devant *r*, où la réduction s'est faite en *st* ; enfin, après voyelle longue, le groupe *ss* s'est réduit à un simple *s* : cf. *quāssus*, *claustrum* = **claul-(s)tro-m* et *clausus* = **clauissus*, ou encore la double graphie *caussa* et *causa*. Les nombreux participes latins en *-su-s* et *-sūru-s*, les substantifs en *-sor* (*suāsor*) et en *-sūra* (*mēnsūra*) se réclament tous de cette origine ⁽¹⁾.

B. En latin, les groupes *spl* et *stl* initiaux se réduisent à un simple *l* : *liēn* ⁽²⁾ (la rate), gr. *σπλήν* : arch. *stlīs sllocu-s* devenus *līs locus*. Il en est de même de *ll* initial : *lālu-s* (porté) = gr. *τλη-τό-ς*, de *τλέ-ω*. Médial il donne *cl*, si, comme il est fort probable, les noms d'instrument en *-clo- -culo-* répondent aux neutres grecs en *-λο-*. Les groupes *tc* et *tp* se réduisent en *cc* et *pp* : *ac-currō ap-petō* : de même, *pc* devient *cc*, *oc-currō*.

C. Parmi les autres réductions latines les plus importantes, on signalera : — α) la chute du groupe *cs* devant toute sonore, avec allongement compensatoire, *ē-luō ē-gredio-r*, etc. (= *ēx-*), *sublēmēn* (trame) = **tēx-men*, etc. — β) la chute pure et simple d'une explosive dans les groupes trop compliqués : *discō* = **dic-scō*, cf. *di-dic-ī*, de même en grec *διδάσκω* = **di-dáx-skω*, cf. fut. *διδάξω* ; *poscō* = **porc-scō*, cf. *prec-o-r* ⁽³⁾ ; pf. *sparsī* = **sparg-sī*, cf. *sparg-ō*, et nombre d'autres.

(65) 4. **Explosives finales.** — Le grec ne souffre aucune momentanée à la finale ; il les y fait toutes disparaître sans

(1) Bien entendu cette finale aussi a été répandue par l'analogie hors de son domaine légitime : on a dit *pulsus* pour **pul-tu-s* = *πυλ-τό-ς*, *lapsus*, etc. (cf. le régulier *scriptus*), par imitation de *quassus*, *fūsus*, *caesus*, où l's était régulier. L'altération est plus forte encore dans *sparsus* (pour **sparc-to-s*) refait sur *sparsī* (infra).

(2) Le groupe s'est conservé dans *splendēre* et sa famille : pourquoi ?

(3) *porc* est le degré réduit de la syllabe *prec*, cf. sk. *pr̥cchami* = **pr̥k-skā-mi*.

compensation : voc. *ἄνα* = **ἄνακτ*, cf. *ἄνακτ-ος* gén. ; nom. *γάλα* (lait) = **γάλακτ*, cf. *γάλακτ-ος* ; sg. 3 *ἔλεγε* = **ἔλεγετ*, cf. lat. *leg-it* ; pl. 3 *ἔλεγον* = **ἔλεγοντ*, cf. lat. *leg-unt* ; abl. adv. *οὕτω* (ainsi) = **οὕτωδ*, cf. lat. arch. *is-tōd*, etc. Les cas nombreux où ce *δ* final semble représenté par un *ς*, v. g. le doublet *οὕτως* et tous les adverbes en *ως* tirés d'adjectifs, *καλῶς* = **καλῶδ*, cf. lat. *certō*, doivent tenir à des doublets syntactiques ⁽¹⁾.

Le latin n'élimine à la finale que la dernière explosive d'un groupe, v. g. *lāc* = **lact*. Toutefois, le *d* final, qui persiste après voyelle brève, *sed*, *apud*, *quod*, disparaît à l'époque classique après voyelle longue, abl. *equō* = **equōd*, *marī* = *marid*, imp. *legītō* = **legītōd*, cf. gr. *φερέ-τω* et sk. *bhāra-tāt*. On lit encore ce *d* dans toutes les inscriptions archaïques, et la scansion oblige à le rétablir dans nombre de vers de Plaute.

- (66) 5. **Les aspirées en latin.**—Le traitement latin des aspirées primitives a parfois de quoi surprendre. Que *gh* se désaspire en *g*, ou qu'au contraire l'aspiration l'emportant le transforme en *h*, rien de plus concevable. De *dh* et *bh* à *f* initial la transition s'est faite par *th* et *ph* ; car *ph* devient aisément *f*, témoin le *φ* grec, et *th* prononcé en spirante (*th* angl.) en est également fort voisin ⁽²⁾. Ce qui est moins intelligible, c'est le retour d'*f* médial latin, tantôt à *d*, tantôt à *b*. On s'en rendra compte en admettant que ce retour s'est effectué à un moment où le phonème médial n'était pas encore devenu *f*, mais, par exemple, pendant le stade *th* ou quelque autre approchant. L'osque et l'ombrien ont alors seuls poursuivi l'évolution dans le sens de l'*f*, tandis que le latin la faisait dévier dans un autre sens.

SECTION III.

SPIRANTES PRIMITIVES.

- (67) Outre les continues *γ* et *ω*, déjà traitées en tant que semi-

(1) Dans **γōd* (*ὦς*) isolé le *δ* tombait ; mais une liaison telle que **γōd toy* (comme à toi) devait donner **γōtstoy*, gr. *ὦς τοι*, supra 64 A.

(2) Du grec moderne *Θεόδωρος* les Russes ont fait *Fédor*. Cf. aussi l'éol. *φῆρ* = *θῆρ*, si toutefois ces deux mots sont identiques.

voyelles, et quelques phonèmes plus problématiques qu'il est permis de négliger, l'indo-européen ne possédait que les deux spirantes dentales ou sifflantes *s* et *z*. La sonore n'étant d'ailleurs que le produit de l'assimilation de la sourde à une sonore subséquente, on peut les étudier toutes deux sous la même rubrique. Il suffit de se souvenir que les groupes $\sigma\theta$ ($\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\nu\mu\iota$), $\sigma\gamma$ ($\mu\acute{\iota}\sigma\gamma\omega$), $\sigma\delta$ (toujours en éolien au lieu de ζ), valent dans la prononciation *zb*, *zg* ⁽¹⁾, *zd*.

Le traitement de la sifflante primitive est extrêmement varié, selon la position qu'elle occupe.

§ 1^{er}. — *s* initial.

(68) 1. Devant voyelle : l'*s* persiste en latin et devient *h* (esprit rude) en grec, $\acute{\epsilon}\pi\tau\acute{\alpha}$ *septem*, $\acute{\epsilon}\rho\pi\omega$ *serpō*, $\acute{\epsilon}\delta\omicron\varsigma$ *sedeō*, $\acute{\alpha}\pi\lambda\omicron\omicron\varsigma$ ⁽²⁾ *simplex*, etc. Cette loi est des plus rigoureuses. Tout σ initial grec procède d'un groupe de consonnes primitives et non d'un *s* : ainsi, pour $\sigma\acute{\epsilon}\omega$ (agiter) = * $\sigma\sigma\acute{\epsilon}\omega$ (cf. aor. $\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\sigma\acute{\upsilon}\text{-}\mu\eta\nu$), il faut restituer i.-e. **qyu*, que trahit le sk. *cyu* : dans $\sigma\acute{\epsilon}\beta\text{-}\sigma\text{-}\mu\alpha\iota$ (adorer), le groupe initial était *ty* ; dans $\sigma\acute{\alpha}\lambda\omicron\varsigma$ (houle), probablement *sw*, cf. all. *schwellen* ⁽³⁾ ; dans $\sigma\upsilon\varsigma$ (pore) = $\upsilon\varsigma$, lat. *sūs*, la restitution du σ peut provenir des cas obliques qui l'auraient conservé anciennement sous la forme (gén.) * $\sigma\mathcal{F}\text{-}\acute{\omicron}\varsigma$.

2. Devant semi-voyelle : les groupes initiaux *sy* (très rare) et *sw* deviennent esprit rude en grec, $\acute{\epsilon}\xi$ = * $\sigma\mathcal{F}\acute{\epsilon}\xi$ (six), pronom $\acute{\epsilon}$ = * $\sigma\mathcal{F}\acute{\epsilon}$, cf. $\acute{\epsilon}\acute{\omicron}\varsigma$ = * $\sigma\epsilon\mathcal{F}\acute{\omicron}\varsigma$, latin *suus*. Pour *sw* la transition s'est faite par *wh*, comme le prouvent la leçon épigraphique $\mathcal{F}\acute{\epsilon}\xi$ et la nécessité de lire $\mathcal{F}\acute{\epsilon}$ $\mathcal{F}\acute{\omicron}\iota$ dans beaucoup de vers d'Homère. En latin, la semi-voyelle disparaît purement et simplement, *sex*, *sē* ; cf. pourtant supra 40 C ε.

3. Devant nasale ou vibrante. Comme *sw* donne *wh*, ainsi en

(1) Cf. les graphies fréquentes dans les inscriptions $\pi\epsilon\lambda\alpha\zeta\gamma\iota\kappa\acute{\omicron}\nu$, $\pi\rho\epsilon\zeta\theta\epsilon\upsilon\tau\acute{\eta}\varsigma$, $\psi\acute{\eta}\phi\iota\zeta\mu\alpha$, $\text{Ζ}\mu\acute{\omicron}\rho\nu\alpha$.

(2) Pour la disparition sporadique de l'esprit rude, cf. supra 61.

(3) Toutefois, comme *sw* initial donne esprit rude (infra), le type $\sigma\acute{\alpha}\lambda\omicron\varsigma$ ne pourrait tout au plus être qu'un doublet syntactique après voyelle : cf. le composé (homér.) $\kappa\omicron\nu\acute{\iota}\sigma\alpha\lambda\omicron\varsigma$, qu'on doit lire $\kappa\omicron\nu\acute{\iota}\sigma\alpha\lambda\omicron\varsigma$.

grec *sr* donne *rh*, écrit ρ; en latin le groupe *sr* devient partout *fr*⁽¹⁾ : ρίγος = *σφιγ-ος, lat. *frīg-us*. Les autres groupes s'assimilent respectivement en *ll*, *mm*, *nn*, qui, naturellement, deviennent à l'initiale *l*, *m* et *n*; mais dans la poésie d'Homère on est souvent obligé de restituer le doublement étymologique pour pouvoir scander le vers. Exemples : lat. *tūbricu-s* (glissant), cf. all. *schlüpfen* (glisser); gr. μει-δ:ά-ω (sourire), cf. sk. *smi* (rire, admirer), lat. *mī-ru-s*; gr. μία = *σμ-ία, fm. de **sem-*(un); gr. νίφ-α, lat. *niv-em* (acc.), cf. all. *schnee*, angl. *snow*: lat. *nā-re* (nager), sk. *snā-mi*, etc. Il est pourtant à remarquer que l'initiale σμ n'est pas rare en grec: on connaît σμῦς ὁ μῦς (Hesych.), σμικρός doublet de μικρός, etc., variantes encore inexplicées.

4. Devant consonne *s* initial demeure intact : gr. στόρ-νῶ-μι σπείρω σθένῶμι; lat. *scandō*, *stō*, *spērō*, etc. Cependant, quelquefois en grec, v. g. τέγ-ος (couverture) τέγ-ω (couvrir) en regard de στέγος στέγω (sk. *sthaḡ*), et très souvent en latin, on constate la chute de l'initiale : *cav-eō* (prendre garde), cf. all. *scha-en* (regarder avec attention), donc **scav-eō*; *tegō*, *toga*, *tēgula* (tuile), cf. στέγω : *fallō*, cf. σφάλλω (renverser) et sk. *sphāl-ā-mi* (jeter, lancer). On est d'accord pour voir dans ces exceptions apparentes des doublets syntactiques⁽²⁾.

§ 2. — *s* médial.

39) 1. Entre voyelles. — Dès avant la période historique de l'hellénisme⁽³⁾, l'*s* **intervocalique**, comme l'*s* initial, a passé à l'*h*, puis il a disparu sans laisser de traces. En latin on lit encore l'*s* intervocalique dans quelques-uns des plus anciens monuments conservés, v. g. *LASES* = *Larēs* (Carm. Arv.); mais, dès cette époque, il ne se prononçait plus *s* : il avait

(1) Le stade intermédiaire est *thr* (*th* angl.), cf. supra 66. — V. pourtant Osthoff, *Morph. Unters.*, V, p. 62 (*sr* se réduirait à simple *r*).

(2) Dans une phrase telle que *corpus arma *stegont*, l'*s* sonnait; mais venait-on à dire *arma corpus *stegont*, les deux *s* n'en faisaient plus qu'un : de là l'illusion d'un mot **teḡont*, qu'on a transporté dans d'autres phrases.

(3) Il faut donc se garder de restituer, dans une forme homérique par exemple, un *σ* initial ou intervocalique.

passé par le son *z*, comme le montrent les transcriptions osques du genre de *egmazum* « rerum », et de là à l'*r* lingual⁽¹⁾ : de l'un à l'autre, en effet, il n'y a que la différence du tremblement de la langue, déjà décrit.

La chute en grec et le rhotacisme latin de l'*s* intervocalique constituent une des lois les plus constantes qu'il soit donné à la phonétique de constater. Les exemples en surabondent, et il suffira de citer : gr. subj. (homér.) $\xi\omega = * \xi\sigma\omega$ (que je sois), att. ω , lat. fut. *er-ō* = **es-ō* ; gr. **γέν-εσ-ος* (gén. de *γέν-ος*, cf. sk. *ján-as-as*), d'où *γένεος* et *γένους*, lat. *generis* = **gēn-ēs-ēs* ; gr. *αιδώς*, gén. *αιδούς* = *αιδόος* = **αιδ-ός-ος*, lat. *arbōs*, gén. *arboris* = **arb-ōs-ēs* ; gr. gén. pl. *χωράων* *χωρῶν* = **χωρᾶ-σων*, lat. *terrā-rum* ; gr. *μῦς* *μυ-ός*, lat. *mūr-is* ; gr. nom. pl. nt. *μεῖζω* = **μεῖζωα* = **μεῖζ-ος-α*, lat. *mājōra* = **māh-jōs-a*⁽²⁾, etc. En latin, l'analogie a communément introduit l'*r* à la finale du nominatif : cf. les doublets *honōs* et *honōr*, *arbōs* et *arbōr*, puis les noms abstraits en *-ōr*, *dolor*, *labor*, et les comparatifs *mājōr* = **mājōs* ; mais l'*s* persiste au nom.-acc. nt. *mājus* = **mājōs*, gr. *μεῖζων* *μεῖζον*.

Il semblerait dès lors qu'on ne dût jamais rencontrer, ni en grec, ni en latin, un *s* entre deux voyelles. Il y en a pourtant, et beaucoup, dans l'une et l'autre langue, mais ils ne procèdent jamais d'un *s* intervocalique primitif. Phonétiquement, ils se ramènent en général à la réduction régulière du groupe historique *ss*, *μέσος* = *μέσσοσ*, *causa* = *caussa*⁽³⁾, ou au *τ* grec assibilé devant *i*, *φύσις* = **φύτις* : sinon, l'origine en est simplement analogique : ainsi le *σ* intervocalique de *βουσίν* *νυουσίν* *ἴπποισιν* (cf. le cas obl. du. *ἴπποισιν*) paraît restitué sur le modèle de *ποσσίν*, *φλεψίν*, *θριξίν*, où le *σ*, n'étant pas intervocalique, devait subsister ; de même on a *λύσω* *ἐλῶσα* (au lieu de **λῶω* **ἐλῶα*) et tous les futurs et aoristes de même nature, parce qu'on a *λείψω* *ἔστιξα* et autres formes où le *σ* s'est normalement conservé. En dehors de cette origine phonétique ou de ces

(1) Cf. en français le doublet *chaire* (= *cathedra*) et *chaise*, qui toutefois a suivi la marche inverse.

(2) Pour la différence de quantité de l'*o*, voir la déclinaison, infra 212.

(3) Cf. supra 64 A, et infra n° 6.

faits d'analogie, le résidu des *s* intervocaliques grecs ou latins est véritablement insignifiant : on ne peut guère citer que nom. pl. *vāsa*, etc., modelé sans doute sur le nom. sg. *vās*, l'expression *quaesō*, conservée peut-être en regard du régulier *quaerō* (cf. *quaes-tor*) par une recherche d'archaïsme, et enfin quelques mots d'étymologie obscure, tels que lat. *miser* et gr. *μισος* (haine), *μισέω*, etc. ⁽¹⁾.

2. Après consonne. — On a vu plus haut les effets de la rencontre d'une explosive et d'un *s*, ainsi que les phénomènes d'allongement compensatoire auxquels donne lieu le groupe *ns* ⁽²⁾, v. g. *equōs* = **equōns*, *ἔκτεινα* = **ἔκτεν-σα*. Restent les groupes *rs* et *ls*, qui demeurent intacts en grec et deviennent *rr*, *ll* en latin : cf. *ferre* = **fer-se*, *velle* = **vel-se*, *terra* = **ters-a* (la sèche?), et gr. *θάρσος* (audace), *ἄρσην* (mâle), sk. *vr̥śan-* (id.), *ἔρση*, att. *ἔρση* (rosée), sk. *varśás* (pluie), etc. Il en résulte que les aoristes réguliers de *σθείρω* (gâter), *κέλλω* (aborder) sont les homériques *ἔσθειρα*, *ἔκελσα*, et que les formes attiques et communes *ἔσθειρα*, *ἔστειλα* (j'envoyai) doivent être considérées comme refaites sur *ἔκτεινα* et autres. Dans l'attique plus moderne, le groupe *ρσ* devient *ρρ* comme en latin : *θάρρος*, *ἄρρην*.

3. Devant nasale. — En lesbien l'*s* s'assimile à la nasale : *ἔμμι* (je suis) = **ἔσ-μί*, sk. *ás-mi* : *φάεννος* (lumineux) = **φάεσ-νό-ς*, cf. *φάος* *φῶος* (lumière). Dans les autres dialectes, ainsi qu'en latin, l'*s* produit un allongement compensatoire et disparaît ⁽³⁾ : dor. *ἤμι* (je suis), ion.-att. *εἰμί* ; dor. *φρηγός*, ion.-att. *φαινός* ; ion. *εἰνῶμι* = **ῥέσ-νῶ-μι* (j'habille), cf. *ἔσ-θη-ς* et *ves-ti-s* ; lat. *dīmoveō* = **dīs-moveō*, *dīnumerō*, etc. ; lat. *aēnus* (d'airain) = **aēs-nu-s*, cf. *aes*, et sk. *áyas* (fer) ; lat. *vidēn* (vois-tu ?) = **vidēnn* = **vidēnn* = **vidēs'n* ⁽⁴⁾.

Diverses causes ont ramené postérieurement en attique les groupes *σμ* *σν* : le premier est resté intact, le second s'est assi-

(1) *θρασύς* (hardi) a été influencé par son doublet *θαρσύς* (l'un et l'autre équivalent à **dhrs-ús*), cf. *Θράυλλος* (nom propre).

(2) Supra 47 C.

(3) Cf. en français *même* = *mesme*.

(4) La finale de l'enclitique tombée et *ēnn* abrégé comme finale de mot iambique, infra 77 C.

milé en νν, comme le montre à lui seul le juxtaposé Πελοπόννησος = Πέλοπος νῆσος. Ainsi un verbe *έσνῶμι, refait sur l'analogie d'έσθης et autres, est devenu att. έννῶμι : mais κόσμος, έσμέν refait sur έστέ, ήμφίεσμι refait sur ήμφίεσται, à plus forte raison πέπυσμαι et ήχουσμαι, où le σ n'a plus aucun fondement étymologique⁽¹⁾, n'ont subi aucun changement.

4. Devant vibrante. — En grec le σ s'assimile : έρρεε (il coulait) = *έ-σρεε-ε, sk. *á-srav-a-t*, de řέω ; ou parfois donne lieu à un phénomène assez obscur d'allongement compensatoire, v. g. *χέσ-λιοι (mille), cf. sk. (sa-)hás-*ra-*, lesb. χέλλιοι, dor. χήλιοι, ion.-att. χεῖλιοι χίλιοι. En latin, l'allongement compensatoire est de règle devant *l*, *dīluō* : mais le groupe *sr* médial devient *br*⁽²⁾ : *fūnebris* = **fūnes-ri-s*, cf. *fūnus fūner-is fūnes-lu-s* ; *cōnsobrīnus* (cousin) = **con-svēs-ino-s* (parent par la sœur), de **svēsor* = *soror*⁽³⁾, etc.

5. Devant explosive. — Devant une explosive sourde l'se maintient en grec et en latin. Devant une explosive sonore, il se maintient en grec, sauf à se prononcer *z* (le groupe σδ s'écrit ζ) ; en latin il disparaît avec allongement compensatoire : *nīdus* (nid) = **nīzdo-s*, cf. all. *nest*, et les juxtaposés *dīgerō*, *dīdūcō*, etc.

6. Devant spirante. — On a vu le traitement des groupes *sy* et *sw*. Reste le groupe *ss*. Primitif, il s'est de fort bonne heure réduit en grec à un simple σ : on connaît les doublets homériques ποσσί et ποσί, έπισσι et έπεισι : c'est ainsi qu'έ-τέλεσ-σx (j'ai accompli), homérique et seul régulier, cf. τέλος (fin), est devenu έτέλεσx, et que πέπυσσαι (homér.) = *πέ-πυθ-σαι s'est réduit à πέπυσσαι⁽⁴⁾. Cette transformation a même atteint çà et là le groupe σσ né postérieurement en grec de quelque assimilation phonétique, issu par exemple de *dhy* dans att. μέσος⁽⁵⁾ = μέσσοσ = *μέθ-γο-σ, ou de *sw* dans att. ἴσος = ἴσσοσ = ρίσρο-σ. En latin,

(1) Cf. supra 64 A.

(2) Le stade intermédiaire est naturellement *thr*, supra 66 et 68, 3.

(3) *svesr* est la forme réduite : sk. acc. *svásūr-am*, dat. *svásr-ē*.

(4) Cf. supra 63 β. — L'analogie des doublets où apparaissait tantôt σ tantôt σσ, a amené le double σ dans des formes où il n'est pas étymologique, v. g. hom. τανύσσαι, έγέλασσε, etc.

(5) On attendrait *μέττος comme πράττω = πράσσω.

le groupe *ss* subsiste après voyelle brève, *cāssus* (vain) de *cādō*, *grēssus* de *grādior*, *missus* de *mīllō*, mais se réduit après voyelle longue, *mīsī* = **mīssī* (cf. *videō vīdī*), *fūsus* = **fūssus*, *plōsiō* de *plōdō*, *laesus* de *laedō*, etc.

Le groupe latin *sf* s'assimile en *ff*, v. g. *differō* = **dis-ferō*, cf. *distulī*.

§ 3. — *s final*.

(70) L'*s* final persiste en grec et en latin, ἵππος *equos*, γένος *genus*. Toutefois en latin, dans certaines positions au moins, l'*s* final ne devait sonner que très faiblement : les inscriptions le négligent fort souvent, et l'on sait que jusqu'au siècle d'Auguste il fait ou ne fait pas position au gré de l'écrivain : *versībūs quōs ōlim...* (Enn.)... *dēcīdere falcībūs rāmōs* (Lucr.). Mais il n'a jamais complètement disparu ; car les langues romanes le reproduisent encore avec une remarquable fidélité⁽¹⁾.

Est-ce à cette chute possible de l'*s* final, est-ce à un fait de phonétique syntactique indo-européenne, qu'il convient de rattacher la substitution latine du groupe *er* aux groupes *ris ros* précédés d'une consonne⁽²⁾, dans les types *ācer* = *ācris* et *ager* = **ag-ro-s*, cf. gr. ἀγρός, sk. *ájras*? Quoi qu'il en soit, cette particularité mérite d'être signalée ; mais il est difficile de la traduire en loi, puisque les génitifs *patrus* et *patris*, par exemple, ont gardé leur finale intacte.

(1) V. g. fr. *li chevaux* = *illé cabállus*, *les chevaux* = *illós cabállos*. Voir en particulier, sur cette question, le mémoire de M. L. Havet, *l's latin caduc*, in *Études Romanes dédiées à G. Paris* (1891), p. 303 sq.

(2) Dans *puer* (= **puerus*?) la consonne paraît manquer, mais c'est une pure illusion, car *puer* est pour **pover*. — Cette question est reprise dans les *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 373.

CHAPITRE V.

COMBINAISONS ULTÉRIEURES DE VOYELLES ET CONSONNES.

- (71) Parmi les faits hystérogènes de combinaison ou de réduction phonétique, qui n'ont pu trouver place qu'incidemment dans le précédent exposé et qu'il convient de soumettre à un plus ample examen, on rangera : la **contraction** ; l'**élision** ; l'**abréviation** et l'**allongement** ; l'**aspiration** et la **désaspiration** ; l'**épenhèse** et la **syncope**.

SECTION I^{re}.

CONTRACTION.

Il est probable, sinon certain, que l'indo-européen n'admettait pas l'hiatus⁽¹⁾ et que toutes les formes par lui léguées à ses descendants étaient contractées : en conséquence, la contraction grecque ou latine n'a eu à s'exercer que sur les hiatus postérieurs, causés surtout par la chute normale d'une consonne intervocalique. Les lois de ce processus sont infiniment variées.

§ 1^{er}. — Grec.

- (72) Deux voyelles en hiatus, soit dans un même mot ($\varphi\iota\lambda\acute{\epsilon}\omega$), soit dans deux mots différents étroitement liés par le sens et la prononciation ($\tau\acute{\alpha}$ ἄλλα), sont susceptibles de se contracter en voyelle longue ou diphthongue ; mais il y a sur ce point grande

(1) Sauf celui d'i et d'u, qui n'est pas un hiatus véritable ; car l'i ou l'u suivi d'une voyelle développe à sa suite sa semi-voyelle, et l'on ne prononçait pas *i-îl- (allant, lat. *iēns*), *duō (deux), mais à peu près *iŷl-, *duwō, etc.

divergence entre les dialectes. Les deux antipodes sont l'ionien et l'attique, si proches pour tout le reste : l'un ignore presque la contraction, l'autre ne tolère presque aucun hiatus : entre eux, mais plus voisins pourtant de l'ionien, se placent l'éolien et le dorien, qui contractent certains hiatus et en laissent subsister d'autres. Mais, dans le cas même où tous les dialectes contractent, le phonème de contraction peut différer pour chacun d'eux. Pour éviter de compliquer ce sujet outre mesure, on n'examinera ici que les cas de contraction les plus usuels, en les classant selon la nature de la première des deux voyelles en hiatus.

1. α . — $\alpha + \alpha$, $\alpha + \bar{\alpha}$: $\bar{\alpha}$. Ion. homér. ἄτη (fléau, malédiction) = $\bar{\alpha}\tau\bar{\alpha}$ = * $\acute{\alpha}\tau\bar{\alpha}$ pour * $\acute{\alpha}\tau\bar{\alpha}\tau\bar{\alpha}$, cf. αὐτά (Pind.) : att. Ἀθηναῖ = * $\bar{\alpha}\theta\eta\nu\bar{\alpha}\bar{\alpha}$ = Ἀθηναῖτι : att. τᾶλλα = τὰ ἄλλα, etc. — $\alpha + \epsilon$: ion. ⁽¹⁾ et att. $\bar{\alpha}$, dor. η : att. τῖματε = τῖμάετε, dor. ὄρη (vois) = ὄραε. — $\alpha + \eta$: $\bar{\alpha}$, η : ion.-att. τῖματε, dor. τῖμητε = τῖμάητε (subj.). — $\alpha + \iota$: $\alpha\iota$: * $\acute{\alpha}\tau\iota\varsigma$ (enfant), homér. πάϊς, puis παῖς. — $\alpha + \omicron$: att. ω ⁽²⁾, dor. $\bar{\alpha}$: att. τῖμῶμεν = τῖμάομεν. — $\alpha + \omega$: ω : att. τῖμῶμεν = τῖμάωμεν. — $\alpha + \upsilon$: $\alpha\upsilon$ (mais souvent l'hiatus demeure) : δαυλός (épais, touffu) = * $\delta\alpha\upsilon\lambda\acute{o}\varsigma$ = * $\delta\alpha\sigma\upsilon\text{-}\lambda\acute{o}\text{-}\varsigma$, cf. δασύς : αὐτός = * $\acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$ (on lit ἄφυτοῦ dans une inscription ionienne).

2. $\bar{\alpha}$. — $\bar{\alpha} + \alpha$, $\bar{\alpha} + \bar{\alpha}$: $\bar{\alpha}$ ⁽³⁾ : éol.-dor. γᾶ, ion.-att. γῆ = * $\gamma\bar{\alpha}\alpha$ = $\gamma\bar{\alpha}\alpha$. — $\bar{\alpha} + \epsilon$: $\bar{\alpha}$, même en dorien : ἄλιος (écrit ἀέλιος, mais la scansion fait voir que le mot est trissyllabe) dans Pindare, cf. ion. ἡέλιος, att. ἡλιος. — $\bar{\alpha} + \omicron$, $\bar{\alpha} + \omega$: dor. $\bar{\alpha}$: gén. pl. (homér.) χωρᾶων, dor. χωρᾶν. — $\bar{\alpha} + \iota$: $\bar{\alpha}$: (α). — $\bar{\alpha} + \upsilon$ sans importance.

3. ϵ . — $\epsilon + \alpha$: hiatus fréquent en ionien, att. η : τείχη = τείχεα. Il faut bien se garder de croire que πόλεις (acc. pl.) soit contracté de πόλεας ; quant au nom. pl. nt. χρῶσῃ

(1) Souvent non contracté.

(2) Les bizarres types de diectase homérique ὄραξ (tu vois), ὄρωσι, etc., n'appartiennent sans doute à aucun dialecte et procèdent d'une confusion en grande partie graphique : les types non contractés ὄραεις, ὄραουσι, etc., prononcés dans une langue contractante, étaient devenus ὄραῖς, ὄρωσι ; mais alors le vers était faussé, et le seul moyen de le remettre sur pied était de scinder en deux voyelles la longue de contraction : c'est ce que l'écriture a exprimé tant bien que mal par les épels $\alpha\bar{\alpha}$, $\omega\omega$, etc.

(3) Naturellement cette combinaison ne peut se présenter en ionien.

= $\chi\rho\acute{o}\sigma\epsilon\alpha$, le vocalisme de sa finale a dû être influencé par celui des finales neutres ordinaires en $\bar{\alpha}$. — $\epsilon + \bar{\alpha}$, fort rare, ne fait souvent qu'une seule syllabe, alors même que les deux voyelles sont écrites⁽¹⁾ : $\delta\omega\rho\epsilon\acute{\alpha}$ dissyllabe, mais att. $\gamma\epsilon\nu\epsilon\acute{\alpha}$ trissyllabe. — $\epsilon + \epsilon$: lesb. dor. η , ion.-att. $\epsilon\iota$ (prononcé $\bar{\epsilon}$), $\phi\lambda\epsilon\acute{\iota}\tau\epsilon = \phi\lambda\acute{\epsilon}\epsilon\tau\epsilon$ ⁽²⁾. — $\epsilon + \eta$: η , mais non contracté en ionien : $\phi\lambda\acute{\eta}\tau\epsilon = \phi\lambda\acute{\epsilon}\eta\tau\epsilon$. — $\epsilon + \iota$: $\epsilon\iota$, homér. $\pi\tau\acute{o}\lambda\epsilon\acute{\iota}$, att. $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\iota$. — $\epsilon + \omicron$: dor. ω , att. $\omicron\upsilon$ (prononcé \bar{o} ou \bar{u}), $\phi\lambda\omicron\upsilon\mu\epsilon\nu = \phi\lambda\acute{\epsilon}\omicron\mu\epsilon\nu$: dans les textes ioniens, on lit tantôt $\epsilon\omicron$ dissyllabe, tantôt $\epsilon\omicron$ monosyllabe, tantôt enfin $\epsilon\upsilon$ (Hérodote), qui, prononcé en diphthongue bien entendu, diffère à peine de $\epsilon\omicron$ monosyllabe. — $\epsilon + \omega$: ω , att. $\phi\lambda\bar{\omega} = \phi\lambda\acute{\epsilon}\omega$, $\acute{\alpha}\nu\theta\bar{\omega}\nu = \acute{\alpha}\nu\theta\acute{\epsilon}\omega\nu$. Alors même que l'orthographe maintenait l' ϵ ⁽³⁾, il ne comptait pas pour une voyelle, et jusque dans les types $\beta\alpha\sigma\lambda\acute{\epsilon}\omega\varsigma$, $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\omega\varsigma$, où la contraction ne se faisait jamais dans l'écriture, elle se faisait probablement dans la prononciation courante⁽⁴⁾. — $\epsilon + \upsilon$ (rare) : $\epsilon\upsilon$, homér. $\acute{\epsilon}\acute{\upsilon}\varsigma$ (bon), att. $\epsilon\bar{\upsilon}$ (bien).

4. Le groupe $\eta +$ voyelle ne présente guère d'intérêt qu'en ionien, attique et $\kappa\omicron\iota\nu\acute{\eta}$, où il remplace le groupe primitif $\bar{\alpha} +$ voyelle : dès lors il est régi par les lois d'abréviation et métabhèse quantitative spéciales à ces dialectes et qu'on retrouvera plus loin (infra 76).

5. La voyelle ι ne se contracte qu'avec elle-même : $\pi\acute{o}\lambda\iota$ (Hom. et Hérod.) = $\pi\acute{o}\lambda\iota\upsilon$, cf. cypr. $\pi\tau\acute{o}\lambda\iota\upsilon\tau\iota$, (dans la ville). A cela près le groupe $\iota +$ voyelle ne se contracte nulle part ; mais l' ι a pu sporadiquement, comme l' ϵ , y devenir semi-voyelle, cf. supra 25.

6. Le groupe $\bar{\iota} +$ voyelle, fort rare, ne se contracte pas.

7. \omicron . — $\omicron + \alpha$: ion. souvent en hiatus, att. et lesb. ω , dor. $\bar{\alpha}$: dor. $\pi\rho\acute{\alpha}\tau\omicron\varsigma$, att. $\pi\rho\bar{\omega}\tau\omicron\varsigma = * \pi\rho\acute{o}\text{-}\alpha\tau\omicron\text{-}\varsigma$; att. accus. $\alpha\acute{\iota}\delta\bar{\omega} = \alpha\acute{\iota}\delta\acute{\alpha}$. — $\omicron + \bar{\alpha}$ sans importance. — $\omicron + \epsilon$: $\omicron\upsilon$, $\delta\eta\lambda\omicron\upsilon\tau\epsilon = \delta\eta\lambda\acute{o}\tau\epsilon$.

(1) Dans ce cas, on le sait, l' ϵ devient semi-voyelle, supra 20, 3°.

(2) Souvent en hiatus chez Hérodote.

(3) C'est le cas pour $\acute{\alpha}\nu\theta\bar{\omega}\nu$ (gén. pl.), que les atticistes, selon Suidas, écrivaient $\acute{\alpha}\nu\theta\acute{\epsilon}\omega\nu$. Mais les inscriptions attiques contractent toujours ce groupe.

(4) Cf. la double scansion de $\text{Μενοιχέω}\varsigma$, *OEd. R.*, 85 et 1503.

— ο + η : ω, δηλῶτε = δηλόητε ; le fém. att. διπλῆ (double) = δι-πλόη, ainsi que son plur. διπλαῖ = διπλόαι et le pl. nt. διπλᾶ = δι-πλόα, repose naturellement sur une assimilation analogique aux finales non contractes. — ο + ι : οι : att. οἷς (brebis) = ὄϊς (Théocrite) = * ὄϊς, lat. *ovis*. — ο + ο : lesb. dor. ω, ion. att. ου : gén. lesb. dor. ἴππω, ion.-att. ἴππου = * ἴπποο (mais ο + ο : donne simplement οι, δηλοῖμεν = δηλόοιμεν). — ο + ω : ω, δηλῶμεν = δηλώομεν. — ο + υ sans importance.

8. ω. — Le groupe ω + ο donne ω au gén. ion. att. λεῶ (du peuple) = * λεῶο, cf. ἴππος * ἴπποο. Partout ailleurs la combinaison d'ω avec voyelle offre peu d'intérêt.

9. υ. — Le groupe υ + ι est seul susceptible de contraction, soit dès l'époque homérique, νέκυι dissyll., πληθυῖ (mais συῖ, δρυῖ), panhellén. υῖς dissyll. = * συ-ιός (cf. sk. *sū* engendrer, *sūmis* fils), et participe pf. fin. εἰδυῖα trissyll., soit même en attique et κοινή, où pourtant la finale υι reste dissyllabique, ἰχθυῖ. A cela près, υ + voyelle ne se contracte jamais : le nom. pl. ἰχθύες ne devient pas * ἰχθῶς, et l'acc. pl. ἰχθῶς ne saurait procéder de l'homér. ἰχθύας.

10. ῡ. — Le groupe ῡ + voyelle est rare et ne se contracte pas.

La plupart des exceptions qui semblent traverser ces lois s'expliquent aisément, soit par la phonétique, soit par l'analogie. Ainsi l'hiatus, qui subsiste dans λεῶς et semble au moins subsister dans βασιλέως, vient de ce que le groupe εω y remplace ηο par métathèse quantitative. Ailleurs, comme dans νέος = νέφος, Διὶ = Διῖ, κλέος = κλέφος, βόες = βόφες, ἀκήκοα = * ἀκήκοφα (cf. ἀκούω), οἰνόεις = * φοινός-φεντ-ς (cf. suff. sk. *-vant-*), etc., etc., c'est la chute tardive d'un Ϝ qui a mis en présence deux voyelles jusque-là séparées⁽¹⁾. Même explication pour le type πενταετής = * πεντα-φεταιής, à moins que le premier terme du composé n'ait été simplement emprunté au type sans hiatus

(1) Mais la tendance de l'attique à la contraction est si forte que, même dans ce cas, il supprime souvent l'hiatus dans les groupes homogènes : on connaît les noms propres en -κλής = -κλέης et on lit Δί sur une inscription. Bien plus, les groupes non homogènes, dans les mots très usuels, sont atteints à leur tour : il suffit de rappeler ici Θουκυδίδης et νομηνίᾶ.

πεντάδραχμος. Dans προάγω, c'est certainement le type προλέγω qui a préservé le préfixe, tandis que dans dor. προῶχοντι = προέχοντι, att. φροῦδος = *πρόδος, il a cédé à la loi commune. Enfin et surtout il ne faut jamais oublier que la langue écrite ne peut nous renseigner que très imparfaitement sur les contractions de la langue parlée : les ouvrages ont été transcrits et retranscrits par maints copistes qui y ont introduit les disparates les plus choquantes⁽¹⁾, et, quant aux textes épigraphiques eux-mêmes, on n'est jamais sûr qu'un hiatus conservé par l'écriture ne fût pas aboli dans la prononciation⁽²⁾.

§ 2. — *Latin.*

(73) Les lois de la contraction latine sont beaucoup plus difficiles à connaître que celles de la contraction grecque : car le latin ne nous présente presque nulle part la forme en hiatus concurrentement à la forme contracte. On doit se borner à passer en revue les cas les plus sûrs et les plus intéressants.

1. *a, ā.* — La différence de voyelle qu'on remarque dans gén. *aeris* = **ǎeris* (cf. *aēnus* et sk. gén. *áyasas*) et pl. 2 *amātis* = **amā-ĕ-tis* (cf. gr. τῆμαῖτε = τῆμάετε), ne peut provenir que d'une différence de quantité de l'*a* : il est donc légitime de poser : *a + e = ae* : *ā + e = ā*. — C'est un groupe *a + i* qui a donné *ae* au gén. dat. sg. *terrae* ; mais la quantité de l'une et l'autre voyelle est inconnue. Il y a bien l'archaïque *terrāi*, mais rien ne prouve que *terrae* en procède. — Si la voyelle des verbes en **-aō* était vraiment *ā*, on doit restituer *amāmus* = **amā-ō-mus*, *amānt* = **amā-o-nt*, et *amō* = **amā-ō*, et poser dès lors *ā + ō = ā* et *ā + ō = ō* ; mais il se peut que l'*ā* n'ait pas été long dans toute la conjugaison ; il se peut aussi que le groupe *a + o* ait toujours donné *ō*, et qu'*amāmus amānt* aient été tout simplement calqués sur le vocalisme d'*amās amātis*, comme *monēmus monent*, qui ne peuvent

(1) Le texte d'Hérodote, notamment, est des plus maltraités.

(2) Cf. les graphies françaises *paon*, *taon*, *seau*, etc.

provenir de **moneōmus* **moneont*, l'ont été certainement sur *monēs monētis* ⁽¹⁾.

2. *e*, *ē*. — *ea*, *eā* ne se contractent pas : *ēa* donne *ē*, *dēgō* = **dē-āgō*, *dēbeō* = **dē-hābeō*, cf. aussi *praebeō* = **prae-hābeō*. — *ēē*, *ēē*, *ēē*, *ēē* : *ē*, v. g. *monēte* = **monē-ē-te*, cf. φιλῆετε, *avēs* (nom. pl.) = **avēēs*, cf. πόλιες πόλεις, *dēmō* = **dē-ēmō*, pf. *dēgī* = **dē-ēgī*, etc. — Les groupes *e + i*, *e + o* ne se contractent jamais que dans les synizèses poétiques et sans doute populaires du genre de *alveō* dissyllabe. — Le groupe *eu* remplaçant *eo* ne se contracte pas non plus, *aūrēūs*, sauf cette même synizèse possible, *alveus* dissyllabe ; mais, quand l'*u* est primitif, *ē + ū* donne *eu*, *neuter*, et *ē + ū* donne *ū*, *nūllus* = **ne-ūllus*.

3. *i*, *ī*. — L'*i* ne se contracte en général qu'avec lui-même, *nīl* = *nīhīl*, *mī* = *mīhī*, *Valerī* (gén.) = *Valerī* ⁽²⁾ ; sans doute encore avec *ē*, car *audīs* (tu entends) peut se ramener à **audī-īs* ou à **audī-ēs*, mais *fīlī* ne peut remonter qu'à **fīlīē* (cf. pourtant *īē* non contracté dans *pīētās* et autres) : sûrement jamais avec *ē*, *parīēs* (muraille), *capīēs* (tu prendras), etc. ⁽³⁾. Le type de nom propre *Clōdis* = *Clōdius*, fréquent dans les vieilles inscriptions, remonte probablement à un type d'apophonie primitive (avec le suffixe *-io-* à l'état réduit) et ne saurait en tout cas passer pour une contraction ⁽⁴⁾.

4. *o*, *ō*. — *oā*, *oē*, *oō* : *ō*, v. g. *cōgō*, *prōmō* = **proēmō*, *cōpia*. — *oē* : *oe* dans *coepī* = **co-ēpī* (cf. *ap-isco-r*).

5. *u*, *ū*. — L'*u* ne paraît se contracter qu'avec lui-même,

(1) Plus simplement encore, il est probable que le type *amā-mus monētis* ne contient ni *ō* ni *ē* thématique, et qu'il est directement assimilable à la conjugaison éolienne φιλῆ-μι (infra 249, 1 A), où les désinences personnelles s'ajoutent sans intermédiaire à la base nominale du verbe. Cf. Henry, *Gr. comp. de l'Angl. et de l'All.*, n° 92.

(2) La contraction est de règle dans les génitifs de noms propres ; dans ceux de noms communs et d'adjectifs, *pallī*, *patrū*, l'analogie des autres cas et le besoin de clarté ont maintenu ou ramené le groupe *īi*.

(3) Le subjonctif *sīs* ne peut donc procéder de l'archaïque *sīēs*.

(4) Il en faut dire autant de *al-i-d* pour *al-iu-d* (le thème *ali-* se retrouve dans *ali-quis* et en germanique) et peut-être de *fīlī* lui-même.

dans gén. sg. *manūs* = **manũs* (?) = **manuos* (épigr. *senatuos*): encore *manũm* (gén. pl.) et *minũnt* (pl. 3) jettent-ils un jour assez défavorable sur cette restitution. Il est donc difficile de croire que nom. pl. *manūs* soit contracté de **manũs*.

La contraction, en principe, ne se fait pas quand la seconde voyelle est accentuée : de là la différence de *aeris* = **áeris* et *aēnus* = **aēsnu*s, cf. aussi *coāctus coēgī*. Pour *coepi* la contraction a dû se faire d'abord dans **coēpistī* pour être ensuite transportée analogiquement à **coēpī* : ainsi de bien d'autres. Inversement, l'analogie a souvent, comme en grec, produit des formes non contractées : *coalēscō* a été refait sur *coáluī*, *coēmō* sur *coēmimus*, et *prohibēs* (on attendrait *prōbēs*, cf. *dēbēs*) tient à la fois de *perhibēs* et de *prōdūcō*⁽¹⁾.

SECTION II.

ÉLISION.

- (74) Lorsqu'il n'y a pas contraction (crase) entre la voyelle finale d'un mot et l'initiale du suivant, il arrive très souvent que la première disparaît complètement devant la seconde. On connaît les nombreuses élisions indiquées par l'orthographe grecque, ἐπ' αὐτῶ, ὑπ' ἐμοῦ, ἀφ' οὗ, et celles qui se produisent entre les deux termes d'un juxtaposé, ἐπάγω, ὑπῆλθε, ἀφικόμεην. Le détail des règles de l'hiatus et de l'élision appartient à l'étude de la prosodie grecque : il suffira de constater ici que la prononciation courante faisait certainement l'élision dans nombre de cas où elle n'était point marquée par l'écriture⁽²⁾.

(1) Peut-être l'analogie est-elle ici seule en cause, et l'accent musical latin est-il aussi étranger à ce phénomène qu'au changement de timbre de la syllabe non initiale (supra 32 Α β) : ainsi, *coēgī* serait refait sur *ēgī*, et *coepī* aurait gardé la forme contracte parce que le simple **ēpī* avait disparu ; *coetus* serait la forme régulière, tandis que *cōitus* aurait été refait sur *ītus*, etc. Dans cet ordre d'idées il n'y a vraiment d'embarrassant que le contraste *aes aēnus*.

(2) Cf. ce vers de Sapho (saphique et adonique) : πύκνα δίνεντες πτέρ' ἀπ' ὠράνω αἰθέρος διὰ μέσσω

Il en est de même à plus forte raison pour le latin, qui n'indique jamais l'éliision dans l'écriture et qui pourtant l'observe dans l'usage avec une telle rigueur que l'hiatus de voyelle brève ou longue y est en versification un fait absolument exceptionnel⁽¹⁾. La prononciation actuelle de l'italien peut donner quelque idée de cette mélodieuse fluidité de voyelle finale devant voyelle initiale⁽²⁾.

SECTION III.

ABRÈGEMENT ET ALLONGEMENT HYSTÉROGÈNES.

75) La quantité des voyelles est fort constante en grec et en latin, surtout si l'on tient compte de ce qu'a d'artificiel le classement de toutes les syllabes en deux catégories sans plus. Car il est bien évident (supra 20, 4^o) que les nuances de longueur et de brièveté sont en fait fort nombreuses, et que dès lors une longue qui vaudrait, par exemple, une brève et demie pourrait à volonté jouer en versification le rôle d'une longue ou celui d'une brève. Les délicates applications de ce principe fondamental sont du ressort de la métrique.

§ 1^{er}. — Grec.

76) 1. A. Devant un groupe de consonnes dont la première est *y, w*, nasale ou vibrante et la seconde une explosive ou *s*, toute voyelle longue devient brève. Cette loi est absolue et panhellénique. On a vu⁽³⁾ que l'acc. pl. *κεφαλαῖς* équivaut à **κεφαλαῖνς*, autrement il serait **κεφαλαῖς* en ionien-attique ; mais **κεφαλαῖνς* à son tour doit être abrégé de **κεφαλαῖνς*, puisque le nom. sg. est *κεφαλαῖ* : effet de la loi précitée. On a de même : dat. plur. *ἱπποῖς* = **ἱπποῖς*, cf. dat. sg. *ἱππῶ* et instr. pl. sk. *áçvāis* ; *βούς*

(1) L'hiatus est également interdit dans certains genres de versification grecque, et notamment dans les mètres iambo-trochaïques. Inversement l'hiatus est fréquent dans la versification latine archaïque (saturnien).

(2) Sur l'ensemble de la question, réduite toutefois à l'*i* final, cf. Meillet, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 242.

(3) Supra 37 in fine.

= *βωῶς, cf. lat. *bōs* et sk. *gāus* : γραφεύς = *γραφηύς, cf. le gén. γραφῆ(ν)-ος et le doublet dialectal γραφής ; aor. pass. ἐ-δάμ-η-ν (je fus vaincu). pl. 3 homér. δάμεν = *δάμεντ = *δάμ-η-ντ.

B. L'abrègement de voyelle devant voyelle se constate sporadiquement dans tout l'hellénisme, mais particulièrement dans le domaine ionien-attique, pour l'η et l'ω : homér. gén. ἦροος = ἦρωος, Πηλέος = Πηλῆος : ion. gén. βσιλέος, dor. βσιλέος = lesb. βσιληος de *βσιλιῆρος ; ion. νέες (navires) = νῆες = *νῆρες ; att. gén. plur. χωρῶν = ion. χωρέων = *χωρήων = éol. χωρῶων, etc.

C. En ionien, mais surtout en attique, les groupes ηα, ηε, ηο deviennent respectivement εᾶ, εη (contracté en η), εω (souvent monosyllabique en finale de génitif). C'est le phénomène dit métathèse de quantité : acc. sg. βσιλέᾶ, acc. pl. βσιλέᾶς (att.) = βσιλιῆα βσιλιῆας : att. (Aristoph.) ἰππῆς (les chevaliers) = ἰππέης (épigr.) = ἰππῆες, mais simple abréviation dans le doublet ἰππεῖς = ion. ἰππέες ; dor. λᾶός (peuple), vieil ion. ληός (Hipponax), néo-ion. λεός, att. λεός, et de même att. βσιλέως = βσιλιῆος⁽¹⁾. On voit que le départ entre l'abréviation pure et simple et la métathèse quantitative n'est pas nettement marqué.

2. En grec, l'allongement d'une brève n'est jamais que compensatoire, et l'on en a vu de nombreux exemples, ou purement prosodique, et alors il relève de la métrique.

§ 2. — *Latin.*

(77) 1. A. Le dat. pl. *equīs* dénonce dans **equōis* le même abrègement que dans ἴπποις, car le primitif **equōis* eût donné **equōs*, cf. dat. sg. *equō* = **equōi*.

B. A l'époque classique, toute voyelle longue devant voyelle est devenue brève, et les quelques quantités *diēi* (cf. *fidēi* = *fidēi*⁽²⁾, nom. *fidēs*), *illius* (aussi *illius*), *fīo* en regard de *fīerī* (arch. *fīere*), etc., ne sont plus que de faibles vestiges de l'an-

(1) Ἔως (tant que) compte pour un trochée dans Homère (O 539, δ 90, η 280, etc.) : il faut donc lire *ῆος = *ῆρος = sk. *ya-val* (même sens), dont la métathèse postérieure a fait ἔως.

(2) L'ē encore long dans Plaute, v. g. le vers bacchiaque *mēai fidēi tūaiquē rēi* (*Aulul.* 121).

cienne existence de voyelles longues en hiatus, encore attestée dans les comiques par de nombreuses scansions.

C. Les mots iambiques, tels que *duō*, présentent une particularité curieuse : matériellement il est possible de prononcer successivement une brève intense et une longue de moindre intensité : cependant, plus l'on force le contraste entre les deux syllabes, plus on s'aperçoit que la longue tend alors à ne guère excéder la durée de la brève précédente. En conséquence, dans la versification antérieure au siècle d'Auguste, tous les mots de ce genre sont arbitrairement des iambes ou des pyrrhiques, et l'on scande *rōgā* = *rogā*, *pūtā*, *vīdē*, *dōmī*, *vōlō*, *rōgō*⁽¹⁾, *hōmō*, etc. Plus tard, l'analogie a restreint et étendu à la fois la liberté plautinienne. Elle l'a restreinte, en ce que les poètes classiques, considérant la longue de *spērā*, *cēnsē*, *hortī*, *audī*, se sont interdit la brève dans *putā*, *tacē*, *domī*, *abī*, tandis qu'inversement la brève l'emportait et proscrivait entièrement la longue dans quelques mots très usuels, *utputā*, *quasi*, *bene*, *male*, *modō* (à l'instant) = abl. *modō*, *egō* = **egō*, gr. ἐγώ. Elle l'a étendue, au contraire, en ce sens qu'on a scandé *ambō* sur le modèle de *duō*, *cēnsēō* et *spērō* sur le modèle de *vōlō*, et ainsi de suite, en sorte que, dans la versification latine de la décadence (Martial), tout *o* final de sg. 1 des verbes ou de nominatif sg. des noms est à volonté long ou bref.

D. Toute finale en *r*, *l*, *m* ou *t*⁽²⁾ abrège sa voyelle : *patēr* = *πατήρ* : *datōr*, cf. *δότηρ* : *honōr*, cf. gén. *honōris* et nom. régulier *honōs*, gr. *τιδώς* : *animāl* = *animāle* : *amōr* (je suis aimé), cf. *amō* ; subj. *amēr*, *amēm*, cf. *amēs*, *amētur* ; sg. 3 *amāt*, *monēt*, *audīt* = **amāet*, etc., cf. sg. 2 *amās*, *monēs*, *audīs* ; acc. sg. *terram* = **terrām*, cf. gr. *χώραν* ; gén. pl. *deum* = *deōm* = gr. *θεῶν*.

2. Outre les allongements compensatoires connus, les grammairiens nous apprennent que, devant les groupes *ns*, *nf*, *gn*,

(1) Sans distinction, on le voit, entre l'*ō* simple et l'*ō* de contraction (*rogō* = **rogaō*). Cf. infra 82 in fine.

(2) Sauf dans les monosyllabes : *fūr*, *sōl*. — Cf. les vieilles scansions *rogāt*, *audīt* (Plaute), *noenum rūmōrēs pōnēbāt ante salūtem* (Enn.), etc.

gm, toute voyelle s'allongeait : on prononçait donc *ēnsis* (= **nsis*, sk. *asis*), *ferēns*, *īnsērō*, *cōnsul*⁽¹⁾, *īnferō*, *ānfrāctus*, *dīgnus*, *māgnus* (cf. *μακρός*), *āgmen*, etc.

SECTION IV.

ASPIRATION ET DÉASPIRATION HYSTÉROGÈNES.

- (78) 1. Grec. — En grec moderne, l'esprit rude s'écrit encore, mais ne se prononce plus. Sans être encore parvenu à ce stade, le grec ancien y tendait déjà, et certains même de ses dialectes l'avaient atteint. On sait que, dès l'époque préhistorique, l'aspiration médiale avait disparu⁽²⁾. Quant à l'aspiration initiale, les Éoliens, au dire des grammairiens, ne la connaissaient plus : ils étaient *ψιλωτικοί*, remplaçant partout l'esprit rude par l'esprit doux⁽³⁾. Le néo-ionien ne va pas aussi loin : mais plusieurs substitutions du genre de *οἶλος* = *ἄλος*, et les liaisons telles que *ἀπ' οἶ*, *ἀπίκετο*, montrent que l'esprit rude n'était guère plus chez lui qu'un ornement graphique.

L'attique, au contraire, paraît avoir eu une légère tendance à *δασύνειν*, et l'on y trouve des aspirations initiales que l'étymologie ne justifie en rien : *ἔρση* (rosée) = *ἔρση*, *ὄρος* (frontière) = ion. *οὔρος*, *ἔως* (aurore) = gr. *ἡώς*, etc. Plus embarrassants sont les esprits rudes panhelléniques ou à peu près, qu'on rencontre dans les types *ἔννῶμι* *εἰνῶμι* (*vestis*), *ἑσπέρᾱ* (*vesper*), *ἵππος* (*equos*), etc., et surtout dans tous les mots à *υ* initial, *ὑστερος*

(1) En transcription grecque on lit *Κωνσταντῖνος* = *Cōnstantīnus*, *κῆνσωρ* = *cēnsor*, etc. — Il est infiniment probable qu'en pareille position l'*η* ne se prononçait pas et produisait allongement de la voyelle précédente : cf. la graphie *teusaurus* = *θησαυρός*; remarquer aussi le doublet *Koblentz* = **Cōfluentes* régulier, et *Conflans* = *Confluentes* refait d'après *cum* et *fluō* (L. Havet).

(2) On la retrouve dans le laconien, qui la substitue au *σ* intervocalique hystérogène, v. g. *νεικάαρ* = *νικήσᾱς* sur la stèle de Damonon.

(3) Cf. *ἔμμορε* = **σέ-σμο-ρε*, forme sûrement éolienne, en regard de *εἴμαρται* = **σέ-σμαρ-ται*, infra 238. Remarquer aussi le contraste de *ἡμεροτον* et *ἡμαρτον* (*ἄμαρτάνω*), et observer enfin que l'esprit rude ne fait jamais position.

= sk. *úttaras*, ὕδαρ, cf. sk. *udán-* (eau) et lat. *unda*. Parfois c'est l'analogie qui est en jeu : ainsi ἡμίεις a certainement reçu l'esprit rude de ὑμίεις. Mais la facilité même avec laquelle les mots prennent ou perdent ce signe semble indiquer que, dès l'antiquité, la valeur en était ou nulle ou du moins assez faible.

2. Latin. — Elle était sans doute tout à fait nulle dans le latin classique. L'*h* médial ne sonnait certainement pas : de là les fréquentes contractions *nīl*, *mī*, *prēnsus* = *prehēnsus*, *nēmō* = **nē-hēmō*. A l'initiale on sait qu'il n'empêche même pas l'élision, et que, parmi les langues romanes, les unes ne le prononcent pas, les autres ne l'écrivent même plus. De là de nombreux doublets du genre de *holus* (légume, gr. *χλόη*, verdure) et *olus*, *herus* (maître) et *erus*, *honōs* (charge honorifique) et *onus*, etc., et la suppression usuelle de l'*h* dans *ānser* = *hānser* (oie, cf. gr. *χίψ*, all. *gans*) et *arēna* (sable) = *harēna* = **hasēs-na*, sabin *fasēna*, gr. *χάος* = **χάσος* (matière inerte et sans cohésion). Inversement, l'*h* ne sonnait plus, on en orna par erreur des mots qui n'en avaient que faire, comme *humerus* (épaule) = *umerus* = **omesos*, cf. gr. *ῥμος* = **ῥμσος* (ou **ῶμσος*) et sk. *ámsas*, ombr. *onsus*, *hālō* (je respire) = **ālō* = **an-slō*, rac. *an* (souffler), cf. ἄν-εμο-ς et *an-imu-s*.

SECTION V.

ÉPENTHÈSE ET SYNCOPE.

79) On entend par **épenthèse** le développement spontané d'un phonème parasite qui s'insère entre les éléments d'un groupe. Initiale elle est dite **prothèse**. La **syncope**, au contraire, est la chute d'une voyelle ou d'une syllabe dans la rapidité de la prononciation.

1. Épenthèse. — On a déjà rencontré l'épenthèse de *δ* et *β* dans les groupes *νρ* et *μρ*, et la prothèse de voyelle, presque constante devant *ρ*, assez fréquente devant *λ*. Une prothèse analogue se produit quelquefois devant nasale, v. g. ἄ-μῆλγ-ω (traire), cf. lat. *mulg-eō* et all. *melk-en*, ἄ-νεψί-ος (neveu), cf. *νέποδες* (descendants) et lat. *nepōs*; devant *ρ* : homér. ἑέρση (rosée) = **ρέρση*, ἑέργω (empêcher) = **ρέργω*, sk. *várjāmi*;

ailleurs encore, doublet $\theta\acute{\epsilon}\lambda\omega$ $\acute{\epsilon}\theta\acute{\epsilon}\lambda\omega$, imp. ἴσθι (sois) = *σ-θι. On ignore la cause précise de ces phénomènes : la plupart doivent tenir à des doublets syntactiques ; mais dans certains cas, la voyelle peut fort bien être un élément significatif⁽¹⁾.

Le ν dit épichelkystique ou paragogique qui semble s'attacher à certaines finales en ι et en ϵ , λέγουσιν, τείχεσιν, ἔθηκεν, n'est pas à proprement parler une épenthèse. L'origine en est assez mystérieuse. Le plus probable est que ce ν final, étymologique dans certaines formations, par exemple peut-être au loc. plur. ποσσίν ἵπποισιν, a passé par analogie à d'autres, où on l'a ensuite considéré comme euphonique. A l'origine, il ne l'était certainement pas : dans les inscriptions, il manque souvent en hiatus, et souvent aussi on le lit devant consonne : bien plus, on le rencontre dans des positions où, prononcé, il aurait faussé le vers⁽²⁾.

Les épenthèses latines sont sans importance⁽³⁾.

2. Syncope. — Le cas le plus remarquable de syncope, dans l'une et l'autre langue, est celui où deux syllabes identiques, ou du moins contenant les mêmes consonnes, se suivent dans le corps d'un mot : la première alors disparaît ordinairement : gr. ἡμέδυμον = ἡμι-μέδυμον, ἀμφορεύς = ἀμφιφορεύς (vase à deux anses) : lat. *nūtrix* = **nūtrī-trix*, *stīpendium* = **stīpī-pend-īo-m*⁽⁴⁾, etc. Il est inutile d'insister sur un phénomène aussi universel et aisément concevable, mais naturellement sporadique.

En dehors de cette syncope, le grec ne connaît guère que celle de la finale de certaines prépositions proclitiques, comme *κατ = κατά dans κάππεσε κίββαλε, ἀμ πόλιν = ἀνά πόλιν, παρ Διός, etc., procédé encore bien plus développé en latin, *ab* =

(1) Par exemple, dans ἑκατόν = *centum*, l'ἑ représente le nombre « un » (corrompu pour *ἑ-κατό-ν = **sm-kmtó-m*, une fois cent) : dans ἀνεψιός il se pourrait que l'ἄ fût copulatif, etc. Cf. aussi supra 51, i. n.

(2) V. g. Κουφαγόρας μ'ἀνέθηκεν Διὸς γλαυκώπιδι κούρη sur une très ancienne inscription attique (VII^e-VI^e siècle). — Cf. infra 189, 5.

(3) Cf. supra 51, 1 B.

(4) Cf. fr. *idolatre* = **idolo-ldtre*, etc. La quantité *stīpendium*, plus fréquente, paraît représenter une forme **stīppendium* disparue.

ἀπό, *sub* = ὑπό, *per* = περί, *et* = ἔτι, *nec* = *neque*, et étendu même à trois finales d'impératif, *dīc*, *dūc*, *fac*.

Dans le corps des mots latins, la syncope de voyelles atones est fréquente, surtout dans la prononciation populaire ⁽¹⁾ par suite de l'énergie avec laquelle on articulait la syllabe accentuée. On citera à titre d'exemples : *validus* et *valdē*, *calidus* et *caldus* : *auceps* = **aviceps*, *claudō* = **clāvi-dō* ⁽²⁾ ; *surgō*, *porgō* = **sub-regō*, etc., cf. *surrēxi*, etc. ; gèn. *dextrī magistrī* = **dexterī*, etc., cf. *dextera*, et gr. -τερο-, sk. -tara-, suff. du comparatif ; *repperī reccidī rettulī* = **re-peperi*, etc. ; *agellus* = **agerlus* = **agro-lo-s* (syncope de *o*, et *r* prononcé *er* ?), cf. *ager* = gr. ἀγρός.

(1) On sait que les langues romanes, et surtout le français, ont prodigieusement développé ce procédé.

(2) Littéralement « je mets sous clef », **dō* représentant ici la racine **dhē* de τί-θη-μι.

CHAPITRE VI

ACCENTUATION.

(80) On entend par **accent** (*accentus*, προσφῶδις) la nuance d'intensité ou de tonalité qui détache plus ou moins énergiquement une syllabe sur l'ensemble d'un mot. Sauf les particules de toutes sortes qui ne servent qu'à lier entre elles les vraies parties du discours, tout mot en principe contient une syllabe accentuée, et n'en contient qu'une. Cependant, il n'est pas impossible que, dans les mots un peu longs et spécialement dans les composés, un accent secondaire mette en valeur une syllabe importante, soit, par exemple, en latin *pennipotèntem* (à l'inverse de l'accentuation allemande, où l'accent principal repose toujours sur le premier terme, *sónnenfínsterniss*). Mais la phonétique proprement dite doit se restreindre provisoirement à l'étude de l'accent principal.

L'**accent** est dit **d'intensité** (expiratoire), quand la syllabe accentuée est *criée*, c'est-à-dire articulée avec plus d'effort que les autres ; il est dit **de tonalité** (tonique, chromatique, musical), quand elle est *chantée* sur un ton plus haut, soit une tierce, une quinte au maximum. En général, dans toutes les langues, ces deux éléments se combinent, mais à doses fort inégales : ainsi, les idiomes européens modernes n'ont guère que l'accent expiratoire (le suédois pourtant possède des nuances chromatiques fort délicates), et à l'inverse les langues de l'extrême Orient (chinois, annamite, siamois) sont extraordinairement chantantes. L'accent indo-européen était essentiel-

lement musical : tel il est resté en sanscrit et en grec : mais en latin, il a incliné vers l'intensité après le siècle d'Auguste et a fini par se confondre entièrement avec elle.

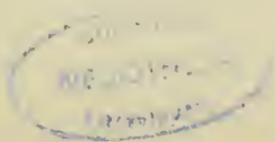
De l'accent de mot, quel qu'il soit, il convient de distinguer avec grand soin l'accent de phrase, qui en est indépendant. Un mot habituellement enclitique ou proclitique peut parfois être détaché avec force par le sujet parlant⁽¹⁾, ou, au contraire, un mot ordinairement important, se perdre presque dans le discours⁽²⁾. Tout le monde peut remarquer que la chute d'une proposition interrogative se fait sur un ton plus haut que celle d'une proposition affirmative, et qu'un même mot prend une intonation sensiblement différente suivant qu'il se trouve au milieu ou à la fin de la proposition. Pour ce dernier cas, la substitution du grave à l'aigu en grec dans les oxytons médiaux⁽³⁾ est, avec l'atonie des enclitiques, la seule tentative faite pour figurer à l'œil l'accent de phrase, dont l'étude appartient d'ailleurs à la rythmique du langage plus qu'à la phonétique.

L'accentuation indo-européenne ne nous est pas connue dans le détail, parce que les langues dérivées l'ont toutes très fortement altérée. Toutefois, l'accentuation sanscrite, qui la reproduit selon toutes probabilités avec une exactitude très approchée, nous permet de juger qu'elle était à la fois beaucoup plus libre et plus mobile que celle du grec et du latin : plus libre, car l'accent pouvait reposer sur n'importe quelle syllabe d'un mot, fût-ce la sixième en remontant, comme dans sk. *ámānyamānēs'u* (à ceux qui n'adorent pas) : plus mobile, car dans un même mot il pouvait affecter, suivant des lois fixes, tantôt une syllabe tantôt une autre, sk. *ádr̥çat* (ἔδραχε, il vit) et *dr̥çat* avec chute de l'augment devenu atone.

(1) Comparez la constatation « il est trop bête pour s'en tirer » et l'exclamation : « Oh ! il est *trop* bête, cet être-là ! ».

(2) Comparez les deux phrases « je vais demain à Paris » et (négligemment) « je vais faire un tour ».

(3) Cette substitution a eu pour point de départ le cas où deux aigus se suivaient : en ce cas le premier devenait grave. Ainsi *βασιλεύς Σπάρτης se prononçait βασιλεύς Σπάρτης, et par imitation on a dit de même βασιλεύς Περσῶν.



SECTION I^e.

ACCENT GREC.

(81) Un grand principe domine toute l'accentuation gréco-latine : l'accent ne peut jamais remonter au delà de trois temps depuis et y compris la finale du mot. Chaque syllabe, longue ou brève, compte pour un temps. En grec seulement la longue finale compte pour deux temps⁽¹⁾.

Ce point mis à part, les dialectes grecs accusent entre eux les plus graves divergences au point de vue de l'accent. Ici les deux antipodes sont l'éolien et le dorien, si proches parents au point de vue phonétique : l'éolien fait remonter l'accent le plus haut possible dans toutes les formes, v. g. βασιλευς = βασιλεύς, ἔρυθρος = ἐρυθρός, θῦμος = θῦμός : le dorien, au contraire, conserve fidèlement les oxytons primitifs. Entre eux se placent l'ionien et l'attique, qui sont pourtant beaucoup plus rapprochés du dorien que de l'éolien. Cependant, à tous les dialectes, y compris le dorien, est commune la règle suivant laquelle, dans les formes conjuguables⁽²⁾ des verbes, l'accent remonte le plus haut possible. Cette loi absolue, qui ne souffre d'exception que pour les deux enclitiques εἰμί et φημί et pour quelques impératifs aoristes, εἰπέ, ἰδέ, λάβε, ἐλθέ, est un legs de la langue indo-européenne : le verbe en proposition principale y était enclitique et complètement atone : en sanscrit encore il ne s'accentue que dans les propositions subordonnées. Le grec, en le pliant à son rythme trissyllabique, lui a imposé partout une accentuation uniforme.

(1) Toutefois, la longue provenant de métathèse quantitative (supra 76 C), ne compte que pour une brève, εὔγωγος, πόλωος, ce qui prouve que l'accent était déjà fixé quand la métathèse de quantité s'est produite.— D'autre part, la finale qui n'est longue que de position influe sur l'accent aigu, mais non sur le circonflexe : on écrira donc σαρδόνυξ (sardoine) et non *σάρδονυξ, mais μῶνυξ (solipède) et non *μῶνυξ.

(2) L'infinitif et le participe ne font point partie du système du verbe : ainsi qu'on le verra, ce sont des formes purement nominales.

Quand le **ton** porte sur une syllabe longue, il peut être **montant**, c'est-à-dire que la voix s'élève en traînant sur la syllabe, ou **descendant**, c'est-à-dire que la syllabe est attaquée sur une note haute et finit sur une note plus basse. Pareille distinction est naturellement impossible pour une brève. En grec, le ton **soutenu** de la brève se marque par l'accent aigu, *θῆμός, λόγος, ἔλεγε*. Le ton montant se marque de même : mais le ton descendant a un signe particulier, le circonflexe : ainsi, dans *τιμῶμεν*, l'accentuation de l'ὦ reproduit exactement le ton descendant du groupe non contracté *ζο* de *τιμίζομεν*, tout comme, dans *τιμώμεθα*, l'accentuation de l'ὦ reproduit le ton montant du même groupe dans *τιμίζόμεθα*.

Il résulte de cet ensemble de définitions qu'au point de vue du rythme trissyllabique le circonflexe sur la pénultième équivaut à l'aigu sur l'antépénultième, autrement dit que le circonflexe ne peut jamais remonter au delà de la pénultième.

En d'autres termes enfin, dire d'une forme grammaticale qu'elle fait remonter l'accent le plus haut possible, c'est dire qu'elle est : paroxytonique. si le mot est de deux syllabes en pyrrhique, iambe ou spondée : propérispomène dans un dissyllabe trochaïque : proparoxytonique, dans tout polysyllabe à finale brève : v. g. les comparatifs du type (nom. msc.) *μειζων* (nom. nt.) *μειζον* (gén. sg.) *μειζονος* (gén. pl.) *μειζόνων*, etc.

Toutes les autres règles de l'accentuation, y compris le détail des proclitiques et des enclitiques, appartiennent à la grammaire spéciale de la langue grecque. Il suffit d'avertir que le nombre des mots atones était, dans la prononciation courante, beaucoup plus considérable que ne le ferait supposer le système d'accentuation adopté par les grammairiens : ainsi l'article, qui n'est donné pour proclitique qu'au nom. msc. et fin. du sg. et du pl. *ὁ, ἡ, οἱ, αἱ*, l'était certainement dans tout l'ensemble de sa déclinaison⁽¹⁾, et toutes les prépositions, *πρός, σύν, περί, κατά*, l'étaient au même titre que *ἐν* et *εἰς* : il n'en faudrait pour preuve que l'alternance *περί τούτου*⁽²⁾ et *τούτου πέρι*.

(1) L'accentuation correcte serait donc *τοῦ ἔππου, τον ἔππον*, mais au contraire (homér.) *τοῦ δ'ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων*.

(2) Le grave ici équivaut à l'absence complète d'accent.

SECTION II.

ACCENT LATIN.

(82) Le latin a bien plus altéré que le grec la tonalité primitive : à la loi des trois temps il joint d'abord l'accentuation éolienne, qui fait remonter le ton le plus haut possible : mais de plus il subordonne entièrement la place de l'accent à la quantité de la pénultième. Il en résulte que le latin n'a plus d'oxytons ni de périspomènes, sauf les monosyllabes non enclitiques ou proclitiques, *néx*, *méns*, *sól* : tous les autres mots sont, ou paroxytons, *tóga*, *tégō*, ou propérispomènes, *únus*, *cereális*, ou enfin proparoxytons, *cereália*, *cénseō*, *pátulae*.

Cette distinction du circonflexe et de l'aigu, qu'on retrouvera avec plus de détail dans les grammaires spéciales⁽¹⁾, est fournie par les grammairiens. Mais, si elle n'est pas tout entière artificielle, elle a du moins été compliquée par eux de raffinements empruntés à la théorie grecque. On ne voit pas, notamment, si la longue finale de *vínō* change en aigu le circonflexe de *vínūm*. comment la longue finale de *dóminō* ne ferait pas descendre sur la pénultième l'aigu de *dóminus*.

Quoi qu'il en soit, la distinction du circonflexe et de l'aigu n'entre nullement en considération dans le rôle si important que joue, comme on sait, l'accentuation latine par rapport à la formation des langues romanes.

Les mots atones en latin sont essentiellement les mêmes qu'en grec, à savoir : enclitiques, *que* = τε, *quis*⁽²⁾ = τς, *est* = ἐστί, etc. : proclitiques, toutes les prépositions en tant qu'elles précèdent leur complément.

Outre ces débris mutilés de l'accentuation proethnique, le latin possède encore deux types d'accentuation qui lui sont propres et qui, tous deux, ont exercé une certaine influence, soit sur sa phonétique, soit sur celle des langues romanes.

(1) Cf. Havet, *Gramm. Lat.*, p. 217.

(2) Non interrogatif, bien entendu : *si quis*, *né quis*, etc.

L'un, très ancien, est un accent purement expiratoire, ou plus exactement une simple nuance d'intensité, qui portait toujours sur l'initiale de chaque mot : c'est à lui qu'on peut attribuer, en tout ou en partie, les syncopes du genre de *reppulī* = **répepulī*, les affaiblissements tels que *afficiō* = **ádfaciō*, et nombre d'autres faits qui cadrent mal avec les données de l'accentuation classique⁽¹⁾. L'autre type, développé surtout dans le latin populaire et celui de la décadence, est un accent secondaire, qui frappait les syllabes d'un mot, de deux en deux, en descendant et en remontant à partir de la syllabe marquée de l'accent principal : ce que les romanistes appellent le principe de l'**accentuation binaire**, v. g. *sánguiniſ*, *occidimſ*, *imperátor*, *impèratórem* (cf. fr. *empereor*). *intercidimſ*, etc. La versification latine rythmique de la décadence, d'où est issu le vers roman, repose tout entière sur cette succession d'accents principaux et secondaires, et les langues modernes la rendent sensible par de nombreux contrastes, comme celui du fr. *venir*, esp. *venir* = lat. *venire*, et du fr. *viendra*, esp. *vendrá*, etc. = **vènrábet*, forme qu'a prise dans le système d'accentuation binaire la juxtaposition *venire-hábet*.

(1) Cf. supra nos 32 A β, 36 A β, 77 C, etc. — Il convient d'y rattacher également le redoublement sporadique de la consonne qui clôt la syllabe initiale, v. g. *Juppiter* = *Jūpiter* = voc. gr. Ζεῦ πάτερ (la vraie accentuation serait *πατερ enclitique), *quattuor* = *quātuor*, et les doublets *cūpa* (fr. *cuve*) *cūppa* (fr. *coupe*), tous faits qui indiquent une émission brève et brusque de la voyelle de cette syllabe. Le fait se reproduit en italien, *allodola* (alouette) = lat. *alaudula*, et même dans les mots savants, *rettorica* = *rhētorica*, *Accademia*, *meccanica*, etc. — L'accent initial est commun au latin et à toutes les langues italiques, et a laissé sa trace dans nombre de noms géographiques de l'Italie moderne, v. g. *Pésaro* = ombr. *Pisaurum* et non lat. *Pisaurum*.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉTYMOLOGIE.

(83) **L'Étymologie est l'étude de la formation des mots par voie de dérivation et de composition.**

Si l'on vient à considérer, dans une langue quelconque, un ensemble de mots exprimant avec des nuances diverses une même idée fondamentale, il est presque toujours aisé d'y découvrir et d'y isoler un élément commun, ordinairement monosyllabique, qui semble dès lors contenir cette idée sous la forme la plus vague et la plus abstraite possible. Ainsi, dans les mots *τίθημι* (placer), *θέσις* (placement), *θήκη* (boîte), *θησαυρός* (trésor), *θωμός* (monceau), on reconnaîtra à première vue une syllabe *θη* (réduite *θε*, fléchie *θω*)⁽¹⁾, à laquelle on pourra sans invraisemblance attribuer la propriété de représenter le concept très général « placer, poser, mettre à part, entasser », etc. Cet élément significatif du mot est ce que l'on convient de nommer **racine**.

On ne saurait assez se pénétrer de ce principe essentiel, que la racine ainsi comprise et définie par les grammairiens est une pure abstraction, destinée à faciliter l'intelligence des faits étymologiques, et non une réalité historique ou préhistorique, base nécessaire de tout l'édifice du langage. De même, en effet,

(1) Cf. supra 41.

qu'en examinant une famille de mots français tels que *rive*, *rivage*, *rivière*, *arriver*, etc., il nous est possible d'y distinguer un élément commun *riv* avec le sens très général de « bord », mais que, sans le secours du latin, il serait interdit au grammairien d'aller plus avant, et surtout d'affirmer l'existence réelle en français de ce mot **riv*, qui en fait n'y existe point : de même, de la comparaison des mots sk. *chinádmí*, gr. *σχίζω*, lat. *scindo*, all. *scheiden* et autres, il est parfaitement légitime d'induire une racine commune **skhid* avec le sens primitif de « couper, diviser », mais non d'en conclure qu'un mot **skhid* ait jamais eu, dans la langue indo-européenne, une existence isolée et indépendante des divers éléments formatifs auxquels nous le voyons toujours associé.

La raison en est fort simple. Ce serait une grave erreur de croire que la formation des mots repose sur l'union logique et réfléchie, en quelque sorte sur l'addition mathématique de deux valeurs, la racine fournissant la signification générale, et le suffixe déterminant et particularisant cette signification ⁽¹⁾, ainsi qu'on le représente dans les décompositions théoriques. Il en fut peut-être ainsi pour un certain nombre de formations très primitives, couche géologique si ancienne et si profondément ensevelie sous les alluvions postérieures du langage, qu'il paraît à peu près impossible de l'atteindre. Mais, aussitôt nés, ces premiers mots ont servi de modèles pour en créer d'autres par voie d'analogie : et, comme le sujet parlant n'analyse point la langue qu'il parle, on doit naturellement s'attendre à ce qu'il se contente, dans ce travail d'analogie à peine conscient, d'une ressemblance tout extérieure et superficielle. De là les nombreuses déviations étymologiques dont un exemple familier fera mieux ressortir la cause et l'influence.

Nous avons en français un suffixe *-ier*, représentant régulier du latin *-arium*, *-iarium*, qui s'est attaché, entre autres, à divers mots terminés par un *t* étymologique : *lait lait-ier*, *sabot sabot-ier*, *clou clout-ier*, etc. Mais, comme depuis longtemps le

(1) Par exemple **skhid* (concept de fendre) et **to* (démonstratif, cf. gr. *τό*) d'où **skhid-tó-*, littéralement « fendre-le », gr. *σχίσις-τός* « ce qui (est) fendu ».

t ne sonne plus dans *lait*, *sabot*, et ne s'écrit même plus dans *clou*, le sujet parlant détache par la pensée, dans les mots dérivés, non plus l'élément *-ier* qu'il n'y aperçoit plus, mais l'élément *-tier* qu'il croit y entendre, et, le transportant de toutes pièces à d'autres dérivations, tire des mots *bijou*, *café*, *fer-blanc*, les secondaires *bijou-tier*⁽¹⁾, *café-tier*, *ferblan-tier*, où le *t* est pour l'étymologiste une monstruosité pure, pour le psychologue l'indice d'une opération intellectuelle d'une rare délicatesse. Maintenant il est clair que, sans le contrôle du latin, sans la filière historique des formes françaises, nous nous trouverions nécessairement amenés à admettre en français l'existence réelle et primordiale de ce faux suffixe *-tier*, dont la genèse nous échapperait. Or, pareil contrôle et pareille filière nous font absolument défaut pour la langue indo-européenne primitive, et les altérations de ce genre, dont il serait facile de trouver des exemples par centaines dans la dérivation française⁽²⁾, dont le grec et le latin nous offriront de nombreux spécimens, ont nécessairement sévi aussi sur la langue indo-européenne, par cela seul que cette langue a passé par des bouches humaines, a été pensée par des cerveaux humains.

C'est que l'**analogie linguistique**, forme spéciale de la faculté d'association des idées appliquée au langage, n'est pas seulement un agent indispensable, créateur et perturbateur à la fois, de la formation des mots d'une langue; on peut dire qu'elle est l'essence même du parler humain. Si l'on vient à réfléchir à la facilité avec laquelle un enfant apprend sa langue, au prodigieux effort de mémoire que suppose l'emmagasinement des cent mille mots d'une langue dans un cerveau ordinaire, d'un million de mots et plus dans celui d'un polyglotte, on se convaincra qu'il n'est rendu possible que parce que les mots appris s'ordonnent dans notre esprit, en familles et en espèces, par un classement continu et presque inconscient, classement non pas étymologique, cela va sans dire, mais pure-

(1) Quand l'analogie est tout à fait rigoureuse, cas le plus fréquent, il n'y a pas, pour la rendre sensible, de procédé meilleur que de la traduire à l'œil par une formule de proportion, soit *bijoutier* : *bijou* = *cloutier* : *clou(t)*.

(2) Cf. A. Darmesteter, *Mots nouveaux*, passim,

ment empirique et fondé sur des caractères de ressemblance tout extérieurs. Sans ce phénomène, l'intelligence d'une langue serait un fait inconcevable. Prononcez pour la première fois le mot « olivier » devant un enfant qui ne connaît pas cet arbre : il comprendra, pourvu qu'il sache que l'olive est un fruit. Pourquoi ? parce que le rapprochement *pomme pommier*, *poire poirier*, *cerise cerisier*, etc., a tout de suite parlé à son esprit plus éloquemment que le meilleur des dictionnaires. Mais ne vous étonnez pas, après cela, s'il lui arrive de dire « un * *pêchier* ». Supposez que Démosthène ait été le premier à employer le verbe φιλιππιζειν dans la phrase célèbre « φιλιππιζει ἡ Πυθία » : il n'en a pas moins été compris de premier jet par le plus illettré de ses contemporains, exactement comme a été compris de nos jours le journaliste inconnu qui a créé le mot « opportuniste ». Grâce à cette puissance de l'analogie, il n'y a pas d'exagération à dire que chaque individu tire sa langue de son propre fonds, au moins autant qu'il l'apprend d'autrui : rien d'étonnant dès lors, si la langue, ainsi créée à nouveau par tout organisme pensant, subit, de génération en génération, des accroissements nombreux et nécessaires qui la transforment sans cesse en l'enrichissant.

- (84) Ces réserves faites sur l'emploi et la valeur précise du terme de « racine », on nommera **racine** l'élément essentiellement significatif d'un mot ou d'une famille de mots, **suffixes** ou **affixes**⁽¹⁾, les éléments dont l'adjonction nuance et précise le sens vague et général contenu dans la racine. Est donc suffixe tout ce qui, dans un mot donné, se trouve entre la racine et les désinences quelconques de déclinaison ou de conjugaison, soit -σι- dans θεῖ-σι-ς, -μό- dans θω-μό-ς, -σαυρό- dans θη-σαυρό-ς, -μα-ο- dans τῆ-μά-ο-μεν, etc. L'agglomérat déclinable ou conjuguable ainsi formé, soit θεῖσι- θωμό- τῆμάο-, se nomme **radical** ou

(1) Les langues indo-européennes ne connaissent que la dérivation par suffixation. La préfixation n'est jamais qu'apparente, par exemple dans certains composés dont le premier terme a cessé d'être employé en tant que mot simple, comme ἀρί-γνωτο-ς (bien connu) où se trouve un mot *ἀρ *ἀρι (bon, cf. ἄρ-ισ-το-ς), ou dans les simples juxtaposés verbaux, προ-άγω, *per-legō*, infra 178.

thème ⁽¹⁾. Le **thème** est dit : **primaire**, si un seul suffixe s'est attaché à la racine, $\tau\bar{i}-\mu\acute{\eta}$: **secondaire**, s'il y en a deux, c'est-à-dire s'il est tiré du thème primaire comme celui-ci est tiré de la racine, soit $\tau\bar{i}-\mu\acute{\alpha}-o-$ dérivé de $\tau\bar{i}-\mu\acute{\eta}$ comme $\tau\bar{i}-o-$ l'est de rac. $\tau\bar{i}-$, indic. prés. sg. 1 $\tau\bar{i}\mu\acute{\alpha}\omega$ $\tau\acute{i}\omega$: **tertiaire**, s'il y en a trois, $\tau\bar{i}-\mu\alpha-\acute{o}-\mu\epsilon\nu\sigma-$, et ainsi de suite. Mais, comme les mêmes procédés se reproduisent indéfiniment à tous les étages de la dérivation, il suffit, pour l'étudier dans son ensemble, de la distinguer en **dérivation primaire**, comprenant les formations tirées immédiatement de la racine, et **dérivation secondaire**, embrassant à la fois toutes les autres. Ce sera, avec la **composition** nominale, la division tripartite de notre Étymologie.

(1) Le mot « thème » est préférable comme prêtant moins à l'amphibologie. — Voir toutefois, sur le caractère illusoire et antinomique de cette notion du thème, les considérations de M. L. Havet citées dans la préface de la 3^e édition.

CHAPITRE I^{er}.

DÉRIVATION PRIMAIRE.

(85) Un **thème** est dit **nominal**, comme *λόγ-ο-*, ou **verbal**, comme *λέγ-ο-*, selon qu'il est susceptible de s'affixer les désinences de déclinaison ou celles de conjugaison. Ces deux catégories grammaticales sont en principe parfaitement distinctes ⁽¹⁾, mais ne peuvent manquer de réagir l'une sur l'autre en s'enrichissant mutuellement : ainsi, de *ἐκ-καλέ-ω*, convoquer (*ἐκ-κέ-κλη-κ-α*, *ἐξ-ε-κλή-θη*, *ἔκ-κλη-το-ς*, etc.), la langue a tiré *ἐκ-κλη-σι-ᾶ*, assemblée : de ce nom, le verbe *ἐκ-κλη-σι-άζω*, tenir une assemblée, et de ce verbe à son tour le substantif *ἐκ-κλη-σι-ασ-τή-ς*, harangueur, l'adjectif *ἐκ-κλη-σι-ασ-τικός*, et théoriquement le procédé pourrait se continuer jusqu'à l'infini. Mais, comme en toute langue il y a plus de noms dérivés de verbes que de verbes dérivés de noms, il semblera naturel de commencer l'étude de l'une et l'autre dérivation par celle des thèmes verbaux.

De plus, et dans chaque ordre de dérivation, il y a lieu de distinguer les formations, selon qu'elles remontent au passé indo-européen, ou qu'exclusivement propres, soit au grec, soit au latin, elles semblent s'être développées dans l'une ou l'autre de ces langues à une époque postérieure. Sans doute, dans ce dernier cas, elles ne sont pas à proprement parler primaires : car, alors même qu'elles semblent issues de l'union pure et

(1) C'est-à-dire que *λόγος* ne procède pas plus de *λέγω* que *λέγω* de *λόγος* mais tous deux procèdent, par voie de dérivation isolée et indépendante, d'une racine **leg*, normale dans un cas et fléchie dans l'autre.

simple de la racine et d'un suffixe, nées à une époque où racine et suffixe avaient depuis longtemps cessé d'exister en tant que catégories isolées, elles ne peuvent procéder que d'une action d'analogie secondaire et souvent fort compliquée. Mais, d'une part, on vient de le voir, il n'est presque pas une forme indo-européenne à laquelle on ne puisse assigner par la pensée une origine absolument pareille : de l'autre, quand une forme hellénique manque au latin, ou inversement, on n'est point par cela même autorisé à penser qu'elle manquait à la langue commune et que celle qui la possède l'a tirée de son propre fonds ; car ce peut être aussi l'autre langue qui l'a perdue. Il n'y a donc aucune raison de ne point mettre sur la même ligne toutes les formations, communes ou non, qui sont ou semblent primaires.

SECTION I^{re}.

THÈMES VERBAUX.

§ 1^{er}. — *Formations communes.*

(86) Une grande division domine toute cette matière. On sait qu'un très grand nombre de formations verbales, par exemple, en grec le présent des verbes dits en $-\omega$, tous les subjunctifs, tous les futurs, en latin presque tous les présents, etc., présentent devant la désinence de conjugaison une voyelle o ou e alternant suivant des règles fixes et invariables ⁽¹⁾. A raison de son extrême fréquence, cette voyelle o/e a reçu par excellence le nom de **voyelle thématique**, et l'on appelle en conséquence **formations thématiques** celles où elle apparaît, **athématiques** celles où elle manque, par exemple, en grec, l'aoriste sigmatique, les aoristes passifs, le présent des verbes dits en $-\mu\iota$, en latin les subjunctifs, les imparfaits, etc. En dépit du vice fondamental de cette terminologie — car enfin $\epsilon\text{-}\lambda\acute{o}\text{-}\theta\tau\text{-}$

(1) V. infra 269.

ou *legē-bā-* est évidemment un thème au même titre que *λύ-ο-* ou *leg-e-* — force est bien de l'adopter ; car on verra dans l'étude de la conjugaison combien il est nécessaire de distinguer partout les formes qui contiennent l'*e/o* thématique de celles qui ne le contiennent pas.

Dès à présent, d'ailleurs, cette distinction s'impose. Le latin, en effet, bien qu'il ait conservé dans sa conjugaison un assez grand nombre de radicaux athématiques, n'en a presque plus au présent, autrement dit, semble tout au moins ne plus avoir de verbes en *-mi*. La voyelle thématique, propagée par une analogie dont le grec même n'est pas complètement exempt, y a envahi tous les thèmes de présents que le grec conserve encore dans toute leur simplicité primitive, en sorte que le parallélisme constant des deux langues semblerait rompu dès le début si l'on ne s'attachait qu'aux simples apparences.

- (87) I. Thèmes-racines simples (en grec, thèmes de présents, ou plus communément thèmes d'aoristes, quand le thème du présent se forme au moyen d'un redoublement, infra II). — La racine nue et sans affixe précède immédiatement la désinence, et apparaît soit à l'état normal, soit à l'état réduit, suivant une alternance régulière, bien que parfois troublée par l'analogie, dont l'étude fait partie des phénomènes de conjugaison⁽¹⁾. Présents : *φη-μί φα-μέν* (rac. *φz̄*, dor. *φz̄-μί*) ; *εἶ-μι ἴ-μεν* ; *εἶ-μί*, lesb. *ἔμ-μι* (= **ἔσ-μί*) *ἔσ-μέν*. Aoristes : *ἔ-θη-ν ἔ-θε-μεν*, *ἔ-δω-ν ἔ-δο-μεν*, *ἔ-στη-ν* (dor. *ἔ-στz̄-ν*) *ἔ-στη-μεν*, *ἔ-βη-ν*, *ἔ-γων-ν*, etc.

Le latin a dans cette classe : *es es-t es-tis*, etc., du vb. *es-se*, rac. *es* ; *ēs-t* (il mange) = **ed-t*, rac. *ed* : *vol-t* (il veut), etc. : *ī-s, ī-t*, le présent du verbe *ī-re* moins sg. 1 et pl. 3 qui sont thématiques ; celui du verbe *da-re*, moins *dō* ; ceux des verbes *stā-re, fā-rī, nā-re, nē-re, rē-rī*, moins sg. 1 *sō*, etc. ; et, particularité curieuse, quelques formes d'un verbe qui tout au contraire en grec est absolument thématique, *fer-s, fer-t, fer-tis, fer-te*, cf. *φέρει φέρει φέρ-ε-τε*. Mais la forme homérique

(1) La même apophonie s'applique à toute syllabe, radicale ou suffixale, qui précède immédiatement la désinence de conjugaison et qui ne contient pas l'*e/o* thématique. Cf. infra 269.

φέρ-τε (I 171) est sans doute un reste de l'ancienne conjugaison athématique de la racine φερ.

II. Thèmes-racines précédés d'un redoublement à voyelle *i* (en grec thèmes de présents et imparfaits, disparus en latin). — La racine alterne : τί-θη-μι τί-θε-μεν, ἴ-στη-μι dor. ἴ-στᾶ-μι (= *σί-στᾶ-μι) ἴ-σταν-μεν, δίδω-μι, ἴ-νη-μι (= *σί-στη-μι, cf. lat. *sē-men*), impf. ἐ-τί-θη-ν ἐ-τί-θε-μεν, etc.; avec redoublement dit attique (infra 240), δίνημι (servir), aor. ὠνάμην. En latin *si-st-ō* (= gr. ἴ-στη-μι), *serō* (= **si-s-ō* = ἴημι) et *bi-b-ō* (= sk. *pi-bā-mi*) ont passé à la conjugaison thématique.

III. Thèmes-racines précédés d'un redoublement à voyelle *e* (thèmes de parfaits, improprement dits en grec parfaits seconds⁽¹⁾). — La racine alterne entre les trois degrés⁽²⁾ : gr. φοῖδ-α φοῖδ-μεν, γέ-γον-α γέ-γον-μεν, λέ-λοιπ-α λέ-λειμ-μι, εἰλ-ήλουθ-α (homér.) et ἐλ-ήλυθ-α, πέ-φευγ-α, λέ-ληθ-α, etc.; lat. *vīd-ī*, *tond-ī*, *spo-pond-ī*, *pe-pend-ī*, *pe-pig-ī*, *tiqu-ī*, *fūg-ī*, *tul-ī* = *te-tul-ī*, cf. *rettulit*, *fēc-ī*, = **fe-fēc-ī* (cf. ἔθηκα, τέθεικα), montrant le degré normal de la racine en regard du degré réduit de *fác-wō* (supra 41, 3).

En grec, les racines qui se terminent par une gutturale ou une labiale non aspirée présentent souvent au parfait l'aspirée correspondante : πλέκ-ω πέ-πλεχ-α, λέγ-ω λέ-λεχ-α, βλάπ-τω βέ-βλαφ-α, τριβ-ω τέ-τριβ-α, etc. Le fait est loin d'être constant : on vient de voir πέφευγα et λέλοιπα. De plus, il est assez récent : le parfait aspiré est inconnu à Homère ; Hérodote et Thucydide n'en ont qu'un spécimen, πέπομοφα ; les tragiques, un autre, τέτροφα ; sa grande expansion date d'Aristophane et de Platon. Il y faut donc voir l'effet d'une perturbation analogique, favorisée peut-être par la tendance de l'attique populaire à l'aspiration : γράφ-ω, par exemple, faisait régulièrement pf. sg. ἰ γέ-γραφ-α, et non moins régulièrement, à la forme

(1) La grammaire usuelle a eu la main malheureuse dans sa nomenclature : les parfaits dits seconds sont beaucoup plus simples et plus primitifs que ceux dits premiers ; de même, les aoristes seconds passifs par rapport aux aoristes premiers, et ainsi de suite.

(2) Tout ce qui concerne le redoublement et l'apophonie rentre dans l'étude de la conjugaison, infra 237 sq., 292 sq.

correspondante de voix moyenne, γέ-γρ α μ - μ α ι ; d'autre part, τρέβ- ω faisait aussi au moyen τέ-τροῖ μ - μ α ι , et la similitude de γέγρ α μ μ α ι et τέτροῖ μ μ α ι a amené celle de γέγρ α ϕ α et τέτροῖ ϕ α (cf. supra 62 ζ).

- (88) IV. Thèmes à suffixe *-nā-* (réduit *-nǎ-*) : présents grecs. — La racine est généralement réduite : δά μ - $\nu\eta$ - μ ι (dompter) = dor. δά μ - $\nu\tilde{\alpha}$ - μ ι , pl. I δά μ - $\nu\tilde{\alpha}$ - μ $\epsilon\nu$: σκιδ- $\nu\eta$ - μ ι , κίρ- $\nu\eta$ - μ ι , δύ- $\nu\alpha$ - μ α ι , μάρ- $\nu\alpha$ - μ α ι : degré normal dans πέρ- $\nu\eta$ - μ ι (traffiquer), cf. la flexion dans πόρ- $\nu\eta$ (prostituée). Il y a passage à la conjugaison thématique dans δα μ - $\nu\acute{\alpha}$ - ω = δά μ $\nu\eta$ μ ι .

V. Thèmes à suffixe *-new-* (réduit *-nū-*) : présents grecs. — A l'apophonie *-νευ-* *-νῦ-* qu'indique dans cette classe le sanscrit, d'accord avec la régularité phonétique, v. g. *sanōmi* (j'acquiers), pl. I *sanumās*, le grec a substitué par analogie une apophonie *-νῦ-* *-νῖ-* modelée sur l'alternance *-νᾱ-* *-νῆ-* de la classe précédente, v. g. δείξ- $\nu\bar{\upsilon}$ - μ ι δείξ- $\nu\bar{\upsilon}$ - μ $\epsilon\nu$ comme δά μ - $\nu\bar{\alpha}$ - μ ι δά μ - $\nu\tilde{\alpha}$ - μ $\epsilon\nu$. Une autre altération n'est pas moins visible : comme dans la classe précédente, la racine devrait être réduite, puisque l'accent sanscrit porte tantôt sur le suffixe, tantôt sur la désinence, jamais sur la syllabe radicale. Mais le grec n'offre que fort peu de types à racine réduite, ὄρ- $\nu\bar{\upsilon}$ - μ ι (j'élève), τά- $\nu\bar{\upsilon}$ - μ α ι (j'étends) = * τῆ- $\nu\bar{\upsilon}$ - μ α ι , cf. τείνω et τατός : et la plupart des verbes de cette classe, πήγ- $\nu\bar{\upsilon}$ - μ ι , ῥήγ- $\nu\bar{\upsilon}$ - μ ι , ῥών- $\nu\bar{\upsilon}$ - μ ι , ζεύγ- $\nu\bar{\upsilon}$ - μ ι , δείξ- $\nu\bar{\upsilon}$ - μ ι , etc., y montrent le degré normal. Le vocalisme des futurs et aoristes sigmatiques, où ce degré est régulier, πήξω, ῥήξω, δείξω, ζεύξω, a dû influencer le vocalisme du présent.

Il y a passage à la conjugaison thématique dans le grec τα- $\nu\acute{\upsilon}$ - ω (j'étends), et sans doute aussi dans le type μ ι - $\nu\acute{\upsilon}$ - ω *μι-νι-ῶ* (je diminue), commun au grec et au latin.

- (89) VI. Thèmes à suffixe *-e-/o-* atone dans la langue primitive : présents grecs et latins. — Cette classe est considérable et bien connue : gr. λέγ- ω (λέγ- σ - μ $\epsilon\nu$ λέγ- ϵ - τ ϵ), φέρ- ω , λήθ- ω = λᾶθ- ω , λείπ- ω , φεύγ- ω ; lat. *leg-ō*, *fer-ō*, *dīc-ō*, *fīd-ō*, *dūc-ō*. Comme l'indique la théorie et le montrent les exemples, la racine, accentuée dans la langue primitive, revêt toujours l'état normal ; on a déjà eu l'occasion de comparer λείπ- ω et ἔ- λ ι π - σ - ν ,

φεύγ-ω et ἔ-φουγ-ο-ν, πέτ-ο-μαι et ἐ-πτ-ό-μηγ. Dans les cas très rares où la racine semble réduite au présent, gr. ἄρχ-ω μάχ-ο-μαι γράφ-ω, lat. *āl-ō scāb-ō*, gréco-latin ἄγ-ω ἄγ-ō, ἄγγι-ω *ang-ō*. etc., c'est probablement un thème d'aoriste primitif qui s'est substitué à un thème régulier de présent tel que *μᾶχ-ο-μαι: *γράφ-ω etc. Il n'est pas même nécessaire de supposer que cette substitution s'est effectuée par voie analogique⁽¹⁾: car, de même que l'imparfait est le temps à augment du présent, il se peut fort bien que l'aoriste dit second soit le temps à augment de quelque autre présent presque disparu; en d'autres termes, la série connue ἔ-φουγ-ο-ν φεύγ-ω appelle en corrélation une série théorique ἔ-φουγ-ο-ν *φύγ-ω; seulement le second terme de celle-ci s'est peu répandu et a fini par tomber en désuétude, tandis que l'autre série demeurait intacte⁽²⁾.

Bien plus rarement encore, la racine semble fléchie, v. g. τρώγ-ω (ronger), aor. ἔ-τραγ-ο-ν. Ici, c'est le vocalisme du parfait qui a contaminé celui du présent, ainsi qu'on peut aisément le constater sur le type γέ-γών-ω (crier), qui, refait sur le parfait γέ-γων-α. en présente, non seulement le vocalisme, mais même le redoublement.

VII. Thèmes à suff. *-e-/-o-* primitivement atone : subjonctifs grecs. — Morphologiquement, cette catégorie ne diffère pas de la précédente : le type στή-ο-μεν, qui fait fonction de subjonctif, est visiblement identique au type λέγ-ο-μεν employé comme indicatif; seulement, la racine στᾶ étant susceptible de se conjuguer sans affixe, sa conjugaison avec affixe a été utilisée en fonction de subjonctif, ce qui revient à dire que λέγ-ο-μεν serait

(1) Soit en vertu d'une formule γράφω : ἔγραφον (= *e-grbh-o-m, aoriste pris pour un imparfait) = φέρω : ἔφερον.

(2) Il faut même aller plus loin. Étant donnée une racine *bher, elle pouvait sans doute se conjuguer à volonté, sans affixe *bhér-mi (cf. lat. *fer-s*), sans affixe avec redoublement *bhi-bhér-mi (cf. sk. *bí-bhar-mi*, je porte, et dans Aristote l'infinitif πικράνα = *bhi-bhr-να), avec affixe -nā *bhr-na-mi, avec aff. -new- *bhr-néw-mi, avec aff. -e- (-o-) *bhér-ō (φέρ-ω, sk. *bhár-ā-mi*), avec aff. -é- (-ó-) *bhr-ō, et ainsi de suite. De cette richesse primitive, correspondant peut-être à diverses nuances de présents (momentanés, duratifs, itératifs, etc.), on ne retrouverait dans chaque langue que quelques spécimens isolés, *disjecti membra verbi*.

subjonctif s'il existait un indicatif *λέγ-μι⁽¹⁾. A cette classe appartiennent tous les subjonctifs dits à voyelle brève, subjonctifs de présents ἵ-ο-μεν (allons), d'aoristes βή-ο-μεν στή-ο-μεν δώ-ο-μεν, de parfaits εἶδ-ο-μεν⁽²⁾ (cf. οἶδ-α), assez communs encore dans la langue d'Homère, mais remplacés dans le grec commun par ceux dits à voyelle longue. Le latin ne connaît pas ce type : par cela même qu'il n'a plus d'indicatifs athématiques, toutes les formes verbales thématiques y font fonction d'indicatif. Toutefois il a gardé *erō* = **es-ō* = gr. *ἔσ-ω (ἔω, ῶ), subjonctif qui fait fonction de futur.

(90)

VIII. Thèmes à suffixe -έ/-ό- accentué dans la langue primitive : aoristes thématiques (dits en grec aoristes seconds). — La racine est réduite, comme l'indique l'accentuation primitive, que le grec a fidèlement conservée dans les formes non conjugables, inf. φυγ-εῖν, part. φυγ-ών, cf. φεύγ-ειν et φεύγ-ων. Il suffit d'énumérer λαβ-εῖν, λαθ-εῖν, πτ-έ-σθαι (cf. πέτ-ε-σθαι au présent), ἔ-σχ-ο-ν (cf. ἔχω = *σέχ-ω), λιπ-εῖν, παθ-εῖν (= *πῆθ-εῖν, cf. pf. πέ-πονθ-α), etc. Quelquefois la nuance radicale est indécise, v. g. μολ-εῖν (aller), θαν-εῖν (mourir), βάλ-εῖν sans doute analogique de βάλλω⁽³⁾. Plus rarement encore le degré normal s'y est glissé, soit τεκ-εῖν (enfanter) où au surplus la forme sans ε serait imprononçable, γεν-έ-σθαι (cf. γέν-ος), τεμ-εῖν (couper, cf. prés. τέμ-νω). Le latin ne présente plus que quelques vestiges de cette forme si répandue en grec, savoir, dans la vieille latinité, les aoristes *tag-ō tag-i-t* (opposé au présent nasalisé *lang-ō*), *pag-o-nt* ou *pac-o-nt* (ils ont fait une convention⁽⁴⁾, cf. les présents *pang-ō* et *pac-isco-r*), et jusque dans le latin classique le

(1) Il y en a une trace dans hom. ἐλέγμην (ι 335).

(2) εἶδ-ω pourrait être aussi le subjonctif d'un présent *εἶδ-μι.

(3) On attendrait *βλ-εῖν, cf. le degré normal dans βέλ-ος et le degré fléchi dans βολ-ή; mais les racines dites à métathèse, comme βάλ-λω βλη-τός, θαν-εῖν θνή-σκω, ont des apophonies encore en partie inexplicées, qui tiennent sans doute à la présence de nasales et vibrantes voyelles longues, cf. supra 49 et 52 in fine.

(4) L. XII Tab. « *rem ubi pacont oratod* » (si les parties ont transigé sur le procès, que le juge confirme simplement leur transaction).

participe *par-e-nt-ēs* (ceux qui ont engendré) en opposition au participe présent *par-ie-nt-ēs* (ceux qui engendrent).

IX. Thèmes à suffixe *-é-/ó-* précédés d'un redoublement à voyelle *e* : en grec aoristes seconds redoublés. — Cette catégorie, sauf le redoublement en plus, est absolument identique à la précédente, mais beaucoup plus rare : *ἐ-λάέ-λαθ-ο-ν* (je me cachai) : homér. *λε-λαθε-έ-σθαι* (δ 388), *πεπιθόντες* (Ψ 37) : class. *ἤγ-αγ-ο-ν* aoriste d'*ἄγ-ω* avec redoublement dit attique : class. *εἶπον* = homér. *ἔειπον* = **ἔ-ἔει-ἔει-π-ο-ν* avec augment, redoublement et forme réduite de la rac. *ἔειπ* (parler, cf. *ἔειπ-ος*), comme *ἔ-πε-φν-ο-ν* avec réduction de la racine *ghen* (tuer, cf. *θείνω* et *φον-ό-ς*)⁽¹⁾ ; de même impér. *εἰπ-έ* = *ἔειπ-έ* (dis) = **ἔ-ἔει-ἔει-π-έ*⁽²⁾. Le latin n'a plus rien de semblable⁽³⁾ : si *inquit* est une syncope pour **in-rēqu-i-l* (il dit, rac. *vequ* = *ἔειπ*, cf. *vōc-s* et gr. *ῥόπ-ς* voix)⁽⁴⁾, on voit que la racine n'y est accompagnée d'aucun redoublement.

X. Thèmes à suff. *-e-/o-* (accent proethnique inconnu), précédés d'un redoublement à voyelle *i* : présents grecs et latins. — La racine est réduite. Grec : *γί-γν-ο-μαι*, cf. *γίν-ος* ; *πί-πτ-ω* (tomber), même racine que *πέτ-ο-μαι* (voler) ; *ἴζω* (asseoir) = **σι-σδ-ω*, rac. *sed* dans *ἔδ-ος* et *sed-ēre* : *ἴσχω* = **ἴσχω* = **σί-σχω*, rac. *σεχ*, cf. *ἔχω* = **ἔχω* (même sens) ; impér. homér. *ἔνισπε* (dis) = *(*ἐν-*)*σι-σπ-ε*, rac. **seq* (dire), cf. impér. arch. lat. *īn-sec-e*⁽⁵⁾ : *τίκτω*, avec métathèse probable pour **τί-τκ-ω* (engendrer, cf. aor. *τεκ-εἶν*), etc.⁽⁶⁾. Latin : *gī-gn-ō* = **γί-γν-ω* ; *sīdō* = **σῖ-σδ-ō*, identique à *ἴζω*.

(1) V. supra 57, 4.

(2) La diphthongue *ει* dans *εἶπον* ne peut s'expliquer par **ἔπω* précédé de l'augment, car alors elle ne persisterait pas à tous les modes de l'aoriste.

(3) Toutefois le type *te-tig-i-t pe-pig-i-t* se rattacherait aussi bien au système de l'aoriste redoublé qu'à celui du parfait. Cf. Brugmann, *Grundriss*, II, p. 1233.

(4) La 1^{re} pers. *inquam* ne peut être en tout cas qu'un subjonctif.

(5) *Virum mihi Camena insece versutum*, début de l'Odyssée de Livius Andronicus (*Ἀνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα πολύτροπον*).

(6) La voyelle du redoublement est souvent longue, hom. *πίπτε* (il tomba), *πίφάσκων* (K 502), et l'initiale de *ἴημι* (supra 87 II) presque constamment (*ἔξάνεισαι* Σ 471).

(91) XI. Thèmes à suff. *-yo-* : présents grecs et latins. — L'accentuation primitive est mal connue : il est probable que le suff. *-yo-* pouvait tantôt attirer l'accent, tantôt le laisser sur la racine. Quoi qu'il en soit, celle-ci apparaît la plupart du temps au degré réduit : et cependant les types à racine normale, tels que *τέλλω* (se lever), *στέλλω* (envoyer), ne sont pas fort rares : parfois même on trouve l'un et l'autre type sous forme de doublets dialectaux : ainsi le dor. *φθαίρω* (corrompre) = **φθῆγ-γω* répond à l'éol. *φθέρρω* et à l'ion. *φθείρω* = **φθέρ-γω*. On sait d'ailleurs à quelle série compliquée de phénomènes phonétiques⁽¹⁾ donne lieu en grec l'union de l'initiale du suffixe avec la finale de la racine : il suffira de rappeler à titre d'exemples : *βένω*, *ven-iō* : *σπείρω* (semer, cf. *σπορ-ά*), et *οι-ίο-ι*, *μοι-ίο-ι* : *ἔλ-λο-μαι* (je saute) et *sal-iō* : *στίζω* (piquer = **στίγ-γω*), *πράσσω*, att. *πράττω* = **πρᾶκ-γω*, et *fug-iō*, *fac-iō* : *σχίζω* (fendre) = **σχιδ-γω*, cf. *scind-ō*, et *λίσσομαι* (supplier) = **λίτ-γω-μαι*, cf. *λιτ-αί* (supplications) : enfin *τύπ-τω* et *cap-iō*. Dans certains cas, par suite de la chute du *y* intervocalique, on serait exposé, si l'on n'y prenait garde, à confondre cette catégorie avec la classe VI : ainsi *φύω* (lesb. *φυίω*) contient le suffixe *-yo-*, et non simplement le suffixe *-o-*, comme le montre, au surplus, dès l'abord le degré réduit de la syllabe radicale. De même *λύω*, *κλύω*, etc.

(92) XII. Thèmes à suff. *-sko-*, racine généralement réduite : présents grecs et latins. — Ce suffixe primaire est assez commun : gr. *βᾶ-σκω* (marcher), *βλώ-σκω* (aller), *θνή-σκω* (mourir), *πάσχω* (souffrir) = **πῆθ-σκω*, *γιν-γνώ-σκω* (connaître), *πι-πί-σκω* (abreuver), *πι-πρά-σκω* (acheter)⁽²⁾ : *ἔσκε* (il fut, Γ 180) = **ἔσ-σκε*, cf. lat. arch. *escit* (L. XII Tabb.) = **es-sci-t* (il est) ; lat. *gliscō*, *crē-scō*, *nō-scō* (= **gnō-scō*), *discō* (= **dīc-scō*), *poscō* (= **pōrc-scō*, cf. *prec-o-ι*). Parfois, quand la racine se termine par une consonne, il apparaît sous la forme *-isko-* : gr.

(1) Cf. supra 39 C.

(2) On voit que ce suffixe, non plus d'ailleurs que le précédent, n'est pas incompatible avec un redoublement, v. g. *τιτάνω* (étendre) = **τι-τηγ-ω* *τι-τρώ-σκω* (percer), *διδάσκω*, etc.

εύρ-ίσκω (trouver), ἀρ-αρ-ίσκω (ajuster)⁽¹⁾ : lat. *pac-isco-r* (faire unè convention), *ap-isco-r* (obtenir), cf. *pac-tu-m* et *ap-tu-s*. Mais dans ἀρε-σκω (plaire) l'ε paraît faire partie intégrante de la racine, cf. ἀρε-τή (mérite, vertu).

XIII. Thèmes à suff. *-to-* : présents grecs et latins. — Ce suffixe est fort rare en grec : on ne peut guère en citer d'exemple sûr que πέκ-τω (peigner), cf. πόκ-ος (toison) : lat. *flec-tō* (plier), cf. πλέκ-ω (tresser), *nec-tō*, *plec-tō*, etc. S'il paraît fréquent en grec après labiale (τύπτω, κόπτω, μάρπτω, ζίπτω, etc.), c'est que le groupe πγ devient phonétiquement πτ : toutes ces formes appartiennent donc à la classe XI.

XIV. Thèmes à suff. *-dho-* (?). gr. *-θο-*, lat. *-do-* : présents grecs et latins. — Ce suffixe, fort rare en tant que primaire, forme en grec : σχέ-θω (avoir), rac. σεχ : νή-θω (filer), cf. νέ-ω ; πλή-θω (être plein), rac. πλη, cf. πίμ-πλη-μι et *p̄tē-nu-s* ; ἔσ-θω (manger) = *ἔδ-θω, cf. ἔδ-ω ; ἄχ-θο-μαι (être affligé), cf. ἄχ-νυ-μαι (même sens), etc. : en latin, *ten-dō*⁽²⁾, cf. τείνω = *τέν-γω, *fen-dō (je frappe), dans *offendō*, *dēfendō*, cf. gr. θείνω = *θέν-γω, *fren-dō*, cf. *frem-ō*, etc. On ne sait si *pellō*, *tollō*, etc., se rattachent à cette classe ou à la suivante : car au point de vue phonétique *pellō* se ramène également bien à *pel-dō et à *pel-nō⁽³⁾ ; quant aux corrélatifs grecs, ils ont le suffixe *-yo-* (πάλλω, τέλλω).

(93) XV. Thèmes à suff. *-no-* : présents grecs et latins. — Bien qu'on ne puisse assigner à ce suffixe une origine indo-européenne, il est extrêmement commun en grec et en latin, où il paraît surtout résulter du passage irrégulier des classes IV et V à la conjugaison thématique : gr. πίν-ω, éol. πίν-ω (boire), cf. lat. *pō-tu-s*, δάκ-νω (mordre), τέμ-νω (couper), lesb. βόλλομαι ion. βούλομαι = *βόλ-νο-μαι ; lat. arch. *da-nu-nt* (ils donnent)⁽⁴⁾,

(1) C'est sans doute l'analogie de ce suffixe *-ίσκω* qui a amené l' souscrit dans θνήσκω et autres graphies attiques appuyées par les meilleurs manuscrits.

(2) On a aussi expliqué *tendō* par *te-tu-ō (redoublement et rac. réduite).

(3) Pour *tollō* la restitution la plus probable serait *toldō à cause de l'all. *dulden* (souffrir).

(4) Dans la très vieille inscription latine connue sous le nom de *Dedicatio Sorana* : « *donu danunt Hercolei maxsume mereto* ».

ne-quī-nu-nt (ils ne peuvent pas), *red-ī-nu-nt* (ils reviennent), etc., class. *li-nō* (enduire), *si-nō* (permettre), cf. sup. *li-lu-m*, *si-lu-m*. A cette formation s'en rattache un certain nombre d'autres, beaucoup plus compliquées et traversées, ce semble, par diverses actions analogiques.

1. En grec apparaît parfois un suffixe *-εο-*, qui, tout comme *-γο-*, n'affecte jamais que le présent : *ἰκ-νέο-μαι* (je viens), cf. aor. *ἰκ-ό-μην* ; *κυ-νέω* (baiser), cf. aor. *ἔ-κυ-σ-α*.

2. Quelques verbes en *-νω* paraissent procéder de *-νω*, c'est-à-dire du suffixe *-νω-* traité en conjugaison thématique, avec substitution régulière de *w* à *u* devant voyelle : c'est, par exemple, *δίνω* (agiter), *κλίνω* (incliner), *κρίνω* (distinguer, cf. lat. *cer-nō*), auxquels l'éolien répond par *δίννω*, *κλίννω*, *κρίννω*, etc. ; puis encore *φθᾶ-νω* (devancer), *τῖ-νω* (expier), *φθῖ-νω* (détruire), dont l'i radical, toujours long au temps d'Homère, s'abrège dans la versification postérieure.

3. Quand la racine se termine par une consonne, il semble que la rencontre de cette consonne avec la nasale du suffixe ait développé ordinairement une résonnance qui s'est traduite en voyelle épenthétique⁽¹⁾ : le suffixe a pris alors la forme *-νω-*, v. g. *ἀμαρτ-άνω* (se tromper, aor. *ἤμαρτ-ο-ν*). De plus, dans les types les plus communs et les plus anciens, la nasale du suffixe s'est en quelque sorte répercutée dans la racine, par un procédé phonétique encore mal éclairci, mais assez aisément concevable : ainsi une racine *λαθ* (se cacher) aurait fait **λαῶ-νω*, d'où **λαῶθ-νω* et **λαῶθ-νω*, enfin *λαυθ-άνω*⁽²⁾. De même *λαγγ-άνω* (rac. *λεγγ*, cf. pf. *λέ-λογγ-α*), *λαμβ-άνω*, *λιμπ-άνω* (quitter), *πυυθ-άνο-μαι* (apprendre), et sans nasalisation *ληθ-άνω*, *κευθ-άνω* (cacher), *αύξ-άνω* (augmenter), *δορθ-άνω* (dormir), *αἰσθ-άνο-μαι* (comprendre), type que l'analogie a beaucoup propagé.

4. En latin le même type a suivi une voie phonétique sensiblement différente. Soit une racine *pāc* (affermir, cf. gr. *πήγ-νῦ-μι* et lat. *pāc-s*, traité⁽³⁾) : l'addition du suff. *-no-* à la forme

(1) Phénomène tout pareil à celui du néerlandais *knif* (couteau), devenu en français *canif* = **knnif*.

(2) Cf. fut. *λήσομαι* = **λαῶ-σο-μαι*.

réduite en fera successivement **pac-nō*, **pag-nō* et **paŋg-nō*, après quoi, le groupe *ŋgn* se réduisant à *ŋg*⁽¹⁾, il reste la forme connue *pangō*. On peut s'expliquer de même *langō*, *stringō*, *pandō*, *lambō* par rapport à *lac-tu-s*, *stric-tu-s*, *pat-eō*, *lab-iu-m* (lèvre), soit **pat-nō* (cf. gr. πῖτ-νη-μι), **lab-nō*, etc.; et l'on remarquera que dans certains verbes (*jung-ō junxī junc-tu-m*, cf. *jug-u-m*, (*di*)-*stingu-ō -stinc-tu-s*, etc., cf. gr. στίζω = *στίγ-yω), la nasalisation ne se restreint pas au présent et se propage par analogie dans toute la conjugaison.

(94) Cette dernière observation en appelle une autre d'une portée plus générale. Tous les indices de présents, redoublements ou affixes divers dont le suffixe *-no-* clôt ici la liste, sont de par leur nature étrangers au verbe lui-même et ne peuvent en principe affecter que le présent du verbe : aussi disparaissent-ils régulièrement aux autres temps, cf. δῖ-δω-μι δώ-σω, δάμ-νη-μι δαμά-σω, δείκ-νῦ-μι δείκ-σω, σχίζω = *σχίδ-yω et σχίτω = *σχίδ-σω, λαμβ-άνω ἔ-λαβ-ο-ν, etc., etc., et en latin *nō-scō nō-vī*, *cer-nō crē-vī*, *cap-īō cēp-ī*, *tang-ō te-tig-ī*, etc.⁽²⁾ Mais il était également inévitable, on le comprend, que la forme du présent influât çà et là sur celle des autres temps, et qu'ainsi un affixe exclusivement propre au présent vînt à se répandre dans tout ou partie de la conjugaison : ainsi, à côté du régulier δώσω on trouve l'homérique διδώσω⁽³⁾, et à plus forte raison le redoublé δίζημι (= *δῖ-δγη-μι, cf. ζη-τέ-ω chercher), où le redoublement n'apparaît plus guère, fait-il au futur διζήσομαι : τύπτω fait τύψω, mais en attique τυπτήσω, et le suff. -νεο-, qu'on a vu disparaître à l'aoriste de κινέω, persiste dans κινέω (mouvoir), fut. κῖ-νή-σω,

(1) Sans toutefois qu'il soit possible de traduire cette réduction en une loi sûre et constante, cf. supra 62 ζ. Il est même fort admissible que la nasale insérée remonte à l'indo-européen ; car le sk. a un type de conjugaison à infixe nasal : rac. *yuj* (joindre), sg. 1 indic. pr. *yunājmi*, pl. 1 *yuhjāms*. Et de même alors pour la nasale de *λανθάνω λαμβάνω*.

(2) Il ne faudrait donc pas dire, rigoureusement parlant, que δείξω, par exemple, est le futur de δείκνῦμι. Le présent, le futur, le parfait constituent des systèmes distincts et parfaitement indépendants l'un de l'autre. La vérité est que δείξω est le futur de la racine δείκ (montrer), racine dont δείκνῦμι est le présent, δέδειχα le parfait, etc. etc.

(3) Διδώσομεν (ν 358), et de même ἐνίψει (il dira. λ 148), cf. supra X.

et toute la dérivation ultérieure : enfin $\kappa\rho\acute{\iota}\nu\omega$, $\kappa\lambda\acute{\iota}\nu\omega$, etc., font au futur $\kappa\rho:\nu\bar{\omega}$, $\kappa\lambda:\nu\bar{\omega}$, etc., tout comme $\mu\acute{\epsilon}\nu\text{-}\omega$ $\mu\epsilon\nu\text{-}\bar{\omega}$ (infra 97) où le ν appartient à la racine. En latin, la confusion est bien moins fréquente : toutefois, on a vu *junxī*, et *pangō*, qui a un parfait régulier *pepigī*, a aussi un parfait analogique *panxī* : d'autre part, *ven-īō* fait à l'infinitif *ven-ī-re* (= **ven-īē-re*?), comme s'il était de formation secondaire, alors que la comparaison du grec $\beta\rho\acute{\iota}\nu\omega$ nous atteste qu'il contient exactement le même affixe que *cap-īō* dont l'infinitif est *cap-er-e*.

- (95) XVI. Thèmes à suff. $-y\bar{e}$ - ($-i\bar{e}$ -), réduit $-i-$: optatifs grecs. — L'apophonie est très constante : $\delta\omicron\text{-}\acute{\iota}\eta\text{-}\nu$ $\delta\omicron\text{-}\acute{\iota}\text{-}\mu\epsilon\nu$, $\tau\iota\text{-}\theta\epsilon\text{-}\acute{\iota}\eta\text{-}\nu$ $\tau\iota\text{-}\theta\epsilon\text{-}\acute{\iota}\text{-}\mu\epsilon\nu$, lat. *s-ie-m s-iē-s s-ie-t* (subjonctif arch. du vb. *sum*), pl. *s-ī-mus*, etc., cf. sk. *syām*. On voit par tous ces exemples que la racine se réduit devant cet affixe : l'optatif grec $\epsilon\acute{\iota}\eta\nu$ = * $\acute{\epsilon}\sigma\text{-}\acute{\iota}\eta\text{-}\nu$ au lieu du régulier * $\sigma\text{-}\acute{\iota}\eta\text{-}\nu$ s'explique par l'analogie des formes du verbe où $\acute{\epsilon}\sigma$ demeurerait intact, indic. * $\acute{\epsilon}\sigma\text{-}\mu\acute{\iota}$ ($\acute{\epsilon}\mu\mu\iota\epsilon\acute{\iota}\mu\acute{\iota}$) et subj. * $\acute{\epsilon}\sigma\text{-}\omega$ ($\acute{\epsilon}\omega$).

En latin le type *siem* est encore fréquent dans les comiques, mais dans la langue classique l'analogie de *sīmus sītis* a fait créer *sim sis sil* qui ont prévalu. Les trois autres optatifs que le latin a conservés, *ed-ī-m* (que je mange), *du-ī-m* (que je donne) et *vel-ī-m*, n'ont également que la forme réduite du suffixe.

- (96) XVII. Thèmes à suff. $-s-$: en grec, aoriste sigmatique, dit aoriste premier, sg. 1 $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\text{:}\psi\chi$ (= * $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\epsilon\text{:}\pi\text{-}\sigma\text{-}\eta$) $\acute{\epsilon}\delta\epsilon\acute{\iota}\xi\chi$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\rho\epsilon\psi\chi$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\eta\text{-}\sigma\chi$ $\acute{\epsilon}\tau\epsilon\iota\sigma\chi$ ⁽¹⁾ de $\tau\acute{\iota}\omega$, etc. : en latin, un grand nombre de parfaits, *vīxī* (= **veig-s-ei* ⁽²⁾, cf. *vīvō* = **veigr-ō*) *flexī scripsī auxī fulsī finxī*, etc. — Primitivement la racine, on le voit, revêtait le degré normal ⁽³⁾, mais de plus elle subissait une apophonie constante que le grec et le latin ont entièrement perdue. Tout indique, en effet, que les racines $\lambda\epsilon\text{:}\pi$ (laisser), $\sigma\chi\epsilon\text{:}\delta$ (couper), par exemple, se conjuguèrent à l'aoriste sigmatique,

(1) C'est la vraie forme de cet aoriste souvent écrit $\acute{\epsilon}\tau\iota\sigma\chi$.

(2) On lit VEIXSEI sur une des épitaphes des Scipions.

(3) Considérez le rapport très curieux $\acute{\epsilon}\tau\rho\epsilon\psi\chi$: $\acute{\epsilon}\tau\rho\alpha\pi\omicron\nu$, $\acute{\epsilon}\tau\epsilon\psi\chi$: $\acute{\epsilon}\lambda\iota\pi\omicron\nu$. $\acute{\epsilon}\phi\rho\epsilon\upsilon\chi\chi$ (forme récente) : $\acute{\epsilon}\phi\rho\gamma\omicron\nu$, etc.

sg. 1 $\xi\text{-}\lambda\epsilon\iota\pi\text{-}\sigma\text{-}\alpha$ * $\xi\text{-}\sigma\chi\epsilon\iota\delta\text{-}\sigma\text{-}\alpha$, pl. 1 * $\xi\text{-}\lambda\iota\pi\text{-}\sigma\text{-}\mu\epsilon\text{-}\nu$ * $\xi\text{-}\sigma\chi\iota\delta\text{-}\sigma\text{-}\mu\epsilon\text{-}\nu$: mais l'analogie a uniformisé cette flexion, et, sous l'empire de diverses circonstances, c'est tantôt la forme normale ($\xi\lambda\epsilon\iota\psi\alpha\ \xi\lambda\epsilon\iota\psi\alpha\mu\epsilon\nu$), tantôt la forme réduite ($\xi\sigma\chi\iota\sigma\alpha\ \xi\sigma\chi\iota\sigma\alpha\mu\epsilon\nu$), qui a prévalu à toutes les personnes et à tous les modes. Dans certains cas même on ne trouve ni l'une ni l'autre, mais un type à voyelle longue, $\xi\lambda\bar{\upsilon}\sigma\alpha$, qui semble un compromis entre les deux types réguliers * $\xi\text{-}\lambda\epsilon\upsilon\text{-}\sigma\text{-}$ et * $\xi\text{-}\lambda\bar{\upsilon}\text{-}\sigma\text{-}$. A plus forte raison la flexion est-elle uniforme en latin, où elle s'est beaucoup plus altérée qu'en grec, puisqu'elle ne se distingue pas de celle du parfait au point de vue des désinences personnelles⁽¹⁾. Sous le bénéfice de ces observations la catégorie de l'aoriste sigmatique concorde bien dans les deux langues.

(97) XVIII. Thèmes à suff. $-\sigma\text{-}$: futur grec, $\xi\sigma\text{-}\sigma\text{-}\mu\alpha\iota$ class. $\xi\sigma\sigma\mu\alpha\iota$, $\lambda\epsilon\iota\psi\omega$ (pl. 1 $\lambda\epsilon\iota\pi\text{-}\sigma\text{-}\sigma\text{-}\mu\epsilon\nu$) $\delta\epsilon\iota\zeta\omega$ $\sigma\tau\rho\acute{\epsilon}\psi\omega$ $\sigma\tau\acute{\eta}\sigma\omega$ $\tau\epsilon\iota\sigma\omega$ $\lambda\bar{\upsilon}\sigma\omega$ $\psi\epsilon\acute{\upsilon}\zeta\omega$, etc.: en latin, quelques subjonctifs d'aoriste sigmatique qui n'apparaissent que dans la vieille langue, *faxō capsō* (plus tard *fēcerō cēperō*), *rapsit*, *occisit*⁽²⁾ (= **oc-cūd-si-l*). — La racine est au même degré qu'à l'aoriste, et même, rigoureusement parlant, cette formation devrait rentrer dans la dérivation secondaire, comme dépendant entièrement de la classe précédente par adjonction du suffixe secondaire $-\sigma\text{-}$ indice du subjonctif (supra VII). De même en effet que $\xi\text{-}\sigma\tau\eta\text{-}$ fait au subjonctif $\sigma\tau\acute{\eta}\text{-}\sigma\text{-}\mu\epsilon\nu$, il est clair que $\xi\text{-}\lambda\bar{\upsilon}\text{-}\sigma\text{-}$ doit faire $\lambda\bar{\upsilon}\text{-}\sigma\text{-}\sigma\text{-}\mu\epsilon\nu$, et le grec lui-même nous en offre la preuve dans les très nombreux subjonctifs d'aoriste à voyelle brève conservés par la versification homérique, $\theta\acute{\eta}\sigma\sigma\mu\epsilon\nu$ $\tau\acute{\iota}\sigma\epsilon\tau\epsilon$ $\acute{\alpha}\mu\epsilon\acute{\iota}\psi\epsilon\tau\alpha\iota$. Comme il n'y a aucune raison de séparer ces subjonctifs des futurs grecs dont la forme est absolument identique et des quelques subjonctifs latins de même formation, il semble plus naturel de voir dans l'affixe $-\sigma\text{-}$ du grec un indice de subjonctif d'aoriste que de l'identifier avec l'affixe sanscrit $-\text{sya-}$ du futur, dont au

(1) En d'autres termes *vāxī* se conjugue exactement comme *fūgī*, bien qu'il en soit tout différent en saine morphologie.

(2) L. XII. Tab. « *si im occisit* » = *sī eum occīderit*.

surplus la concordance offrirait une assez sérieuse difficulté phonétique ⁽¹⁾.

Dans un cas toutefois la formation du futur s'écarte de celle de l'aoriste sigmatique : quand la racine se termine par une nasale ou une vibrante, le -σ- aoristique s'affixe comme toujours à la racine pure, μέν-ω *ἐ'-μεν-σ-α (ἐμεινα) ⁽²⁾, κέλλω ἐ-κελ-σ-α. Au contraire l'affixe du futur s'ajoute dans ce cas à une forme dissyllabique, v. g. μέν-ω, fut. *μενέ-σω, d'où ion. μενέω, att. μενῶ, et de même νέμω νεμέέω νεμῶ, στέλλω στελέέω στελῶ, φθείρω φθερέέω φθερῶ, etc. On n'est pas fixé sur la nature de cet ε, qui semble s'insérer entre la racine et le suffixe et qu'on retrouve dans des formations nominales telles que νέμε-σις γενε-τήρ. Le plus probable est qu'il fait partie intégrante de la racine, dont une des formes serait ainsi dissyllabique : et il en faudrait dire autant de la racine des verbes γαμέ-ω καλέ-ω, qu'on ne peut évidemment mettre sur la même ligne que la formation secondaire φιλ-έ-ω, puisque la voyelle y reste brève au futur : φιλ-ή-σω, mais *γαμέ-σω γαμέέω γαμῶ, *καλέ-σω καλέέω καλῶ.

En ionien-attique cette finale de futur en -έω -ῶ s'est répandue hors de son domaine propre, dans les verbes secondaires en -ίζω : ainsi κομιζω (transporter) fera au futur κομίσω = *κομιδ-σω, mais aussi κομιέω κομιῶ, et de même βαδιεῖ (il marchera), ὀνειδισεῖ (il reprochera), hom. κτεριῶ (Σ 334), etc.

C'est aussi le suffixe -εσ-, abusivement employé et abusivement cumulé avec l'indice sigmatique, qu'on doit reconnaître dans le futur dit dorien, type προᾶξέω, lequel équivaut à *προᾶκ-σ-έσ-ω ⁽³⁾ et contient par conséquent deux fois l'affixe du futur. L'orthographe προᾶξίω σπευσίω, qu'on rencontre également, semble indiquer une tendance à la prononciation semi-vocalique de l'ε ⁽⁴⁾, et enfin le type contracté ἐξῶ, attesté par les textes

(1) Bien entendu, cette explication n'exclut pas la possibilité de l'existence, en un grec très ancien, d'un futur *λῶσγω qui aurait fini par se confondre avec le subjonctif d'aoriste λῶσω.

(2) Cf. supra 47 C.

(3) On ne peut cependant, ce semble, négliger l'extrême ressemblance de *προᾶκ-σ-έσ-ω et du futur antérieur lat. *virevō* = *vīg-s-os-ō.

(4) Cf. supra 20, 3^o.

et les grammairiens, ne se distinguent plus que par l'accentuation du futur régulier $\xi\xi\omega$.

XIX. Thèmes à suff. $-so-$, identiques au précédent : aoristes grecs. — Ces aoristes, d'ailleurs fort rares, peuvent être considérés comme le temps à augment du futur, ou mieux encore comme le résultat d'un cumul d'affixes, puisqu'ils réunissent le σ de l'aoriste sigmatique à l' o/s de l'aoriste thématique. Citons (homér.) $\delta\upsilon\sigma\epsilon\tau\omicron$ $\delta'\eta\acute{\epsilon}\lambda\iota\omicron\varsigma$ (le soleil se coucha, rac. $\delta\upsilon$), $\theta\eta\sigma\epsilon\tau\omicron$ (il marcha), $\iota\xi\omicron\nu$ (je vins), enfin $\xi\pi\epsilon\sigma\omicron\nu$ (je tombai) visiblement modelé sur l'aor. 1 $\xi\pi\epsilon\sigma\alpha = *_{\xi}^{\nu}\pi\epsilon\sigma\sigma\alpha = *é\text{-}pet\text{-}s\text{-}m$.

(98) XX. Thèmes à suff. $-\bar{e}$: en grec aoristes passifs dits aoristes seconds. — La racine est généralement réduite : $\acute{\epsilon}\text{-}\delta\acute{\alpha}\mu\text{-}\eta$ (il fut vaincu), $\acute{\epsilon}\text{-}\beta\rho\acute{\alpha}\chi\text{-}\eta$ (il fut mouillé, cf. $\beta\rho\acute{\epsilon}\chi\text{-}\omega$), $\acute{\epsilon}\text{-}\tau\acute{\upsilon}\pi\text{-}\eta$, $\acute{\epsilon}\text{-}\pi\acute{\alpha}\gamma\text{-}\eta$, $\acute{\epsilon}\text{-}\rho\rho\acute{\alpha}\gamma\text{-}\eta$, $\acute{\epsilon}\text{-}\zeta\acute{\upsilon}\gamma\text{-}\eta$, $\acute{\epsilon}\text{-}\phi\acute{\alpha}\nu\text{-}\eta$, $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\acute{\iota}\pi\text{-}\eta$ (ce dernier douteux, cf. II 507). En latin l'opposition de *jac-ē-re* à *jac-iō*, de *pat-ē-re* (être étendu) à *pandō* (étendre), de *pend-ē-re* à *pend-ĕ-re*, de *lic-e-t* (= $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\acute{\iota}\pi\text{-}\eta$) ⁽¹⁾ à *linqu-i-t*, etc., confirme absolument l'existence de ces formes anciennes à suffixe $-\bar{e}$ et à sens passif, qui dans la conjugaison se sont confondues avec les verbes de dérivation secondaire en $-e\bar{o}$.

§ 2. — Formations helléniques.

(99) I. Thèmes à suff. $-x-$: trois ou quatre aoristes, $\xi\text{-}\theta\eta\text{-}\kappa\text{-}\alpha$, $\xi\text{-}\delta\omega\text{-}\kappa\text{-}\alpha$, $\eta\text{-}\kappa\text{-}\alpha$ (de $\eta\text{-}\eta\text{-}\mu\text{-}\iota$). — On s'est perdu en conjectures sur l'origine de cette forme isolée. Si pourtant l'on considère qu'en latin la racine $\theta\eta$ apparaît sûrement avec un appendice guttural également inexplicable dans *jac-iō*, si d'autre part on remarque qu'il en est de même de la racine $\delta\omega$ en sanscrit (*dāc-a-ti*, il donne) et peut-être en grec dialectal⁽²⁾, on en vient à penser que le κ pourrait bien ici faire partie de la racine : dans ce cas $\xi\text{-}\theta\eta\kappa\text{-}\alpha$, $\xi\text{-}\delta\omega\kappa\text{-}\alpha$ seraient aux racines $\theta\eta\kappa$, $\delta\omega\kappa$ ce que $\xi\text{-}\sigma\tau\bar{\alpha}\text{-}\nu$ est à la racine $\sigma\tau\bar{\alpha}$, des aoristes athématiques parfaitement

(1) Le *c* pour *qu* vient du pf. **liqu-ū-t* devenu tout naturellement *licuit*.

(2) On croit lire un optatif présent $\delta\omega\kappa\omicron\iota\eta$, correspondant à un verbe $*\delta\acute{\omega}\kappa\text{-}\omega$, sur une inscription cyprïote.

réguliers. Les autres types procéderaient d'une analogie qui s'est fort peu étendue.

II. Thèmes à suff. -x- précédés d'un redoublement à voyelle *e* : parfaits grecs, dits parfaits premiers, λέ-λυ-χ-α, δέ-δῦ-χ-α, βέ-βη-χ-α, πέ-πτω-χ-α, ἔστηχα = *σέ-στᾱ-χ-α, etc. — Il y aurait eu à peine lieu de faire mention de la classe précédente, si celle des parfaits grecs en -x-, beaucoup plus communs, on le sait, que celle des parfaits radicaux, ne devait s'y rattacher par un lien étroit. La doctrine ci-dessus admise, on voit que τέ-θεικ-α⁽¹⁾ (cf. lat. *fēc-ī*) et δέ-δωκ-α sont des parfaits réguliers comme λέ-λοιπ-α, d'où le *x* pris pour un affixe aura pu se propager dans d'autres verbes⁽²⁾. L'extraordinaire expansion de cet appendice *x*, comparée à la modestie de son origine, avait soulevé des doutes légitimes : mais il est désormais établi que beaucoup de racines autres que θη et δω étaient susceptibles de s'amplifier d'un *x*. Notamment la conjugaison du verbe ἵημι (jeter) paraît recéler des formes puisées à deux sources bien différentes : les unes issues de rac. *sē* (semer) ; les autres empruntées à une racine *yēk*, réd. *yǎk* (cf. lat. *jāc-iō jēc-ī*), dont ἵη-α serait l'aoriste et εἶκ-α le parfait très réguliers. Le *x* a donc eu un ample terrain où se développer et d'où se transporter ailleurs.

On observera du reste que la gutturale n'apparaît jamais qu'à l'actif : le parfait moyen est toujours, suivant la terminologie usuelle, un parfait second, c'est-à-dire que les désinences verbales s'y affixent immédiatement à la racine, λέ-λυ-μαι, τέ-θη-μαι formés comme λέ-λεϊμ-μαι, malgré la différence de formation de λέ-λυ-χ-α et λέ-λοπ-α.

(100) III. Thèmes à suff. -σο- précédés du redoublement à voyelle *e* : futur antérieur. — Le type λε-λύ-σο-μαι est évidemment calqué sur λέ-λυ-μαι et sur le rapport λύομαι λύσομαι. On sait qu'il n'apparaît guère qu'à la voix passive. Cependant l'attique a quelques futurs antérieurs actifs, où l'on voit même apparaître

(1) Le vocalisme τέθεικα pour τέθηκα est imité du régulier εἶκα = *ἔ-εκ-α. Au surplus, τέθηκα = *fēc-ī* se lit également en épigraphie attique.

(2) Formule ἔστηχα : ἴστημι = δέδωκα : διδώμι.

la gutturale hystérogène du parfait actif, v. g. τεθνῆξαι, ἐστῆξω, modelés sur τῆ-θνη-α-α ἔστηχα.

O1) IV. Thèmes à suff. -εσ- : temps à augment du parfait, dit plus-que-parfait ; le type le plus ancien et le plus pur est ᾔδεις (je savais), ἐλελοίπεα (j'avais quitté), etc. — Si ce type remonte à *ἔ-λε-λοίπ-εσ-α = *ἔ-λε-λοίπ-εσ-ηλ, il est difficile d'en méconnaître le rapport avec le plus-que-parfait latin *fūgeram* = **foug-es-ām*. La seule difficulté réside dans la divergence de la finale latine, qu'on essaiera de concilier plus bas (n° 149).

O2) V. Thèmes à suff. -θη- : aoristes premiers passifs, ἔ-τε-θη ἔ-δό-θη, ἔ-λύ-θη-ν ἔ-λείψ-θη-ν. — Cet aoriste, beaucoup plus commun que l'aoriste en -η-, semble pourtant de date relativement récente, quoique déjà fort répandu au temps d'Homère. Il n'a sûrement aucun corrélatif en latin, et le grec l'a obtenu au moyen d'une curieuse analogie. Le sanscrit conserve, sous la forme *-thās*, une ancienne désinence secondaire moyenne de 2^e pers. indo-européenne **-thēs*, que le grec semblait avoir perdue ; il n'en est rien : au sk. *á-dhi-thās* (aor. rad. moy.), par exemple, correspond très-régulièrement ἐτέθης = *ἔ-θῆ-θης, et c'est sur ce type ἐτέθης, ἐδόθης, ἐλύθης, etc., où le *ς* final a été pris à lui tout seul pour un indice de 2^e personne, que l'analogie a greffé subsidiairement toute la flexion ἐτέθην ἔτεθη, etc.⁽¹⁾. La doctrine, déjà très vraisemblable en elle-même, se trouve confirmée par ce fait, qu'elle permet d'expliquer en même temps l'aoriste passif à insertion sigmatique du type ἐγώσθην. En effet, de même que *á-dhi-thās* est en sanscrit la 2^e pers. moy. de l'aor. rad. de rac. *dhā, á-jñā-s-thās* n'est pas moins légitimement la 2^e pers. moy. de l'aor. sigmatique de rac. *jñā* (connaître) : bref, ἔ-γνώ-σ-θης n'est pas exactement le même temps que ἔ-λύ-θης ; mais l'analogie les a confondus, en construisant arbitrairement, soit sur l'un, soit sur l'autre type, la flexion complète de l'aor. passif. De ἐγώσθην le *σ* a passé par analogie à γνωσθήσομαι ; ἔγνωσμαι,

(1) Formule ἐλύθην : ἐλύθης = ἐτύπην (supra 98) : ἐτύπης. En d'autres termes, ἐλύθης est primitivement la 2^e pers. du sg. du temps dont λύντο (O 435) est la 3^e pers. du pl.

γνωστός, γνώστης, etc., et de là à d'autres types fort nombreux ⁽¹⁾.

- (103) VI. Thèmes à suff. -ησο- : futurs seconds passifs. — En adjoignant l'affixe -σο- du futur au thème de l'aoriste en -η-, le grec s'est formé un futur passif, φαν-ή-σο-μαι, qui est à ἐ-φά-νη-ν ce que le moyen θή-σο-μαι est à ἔ-θη-ν.

VII. Thèmes à suff. -θησο- : futurs premiers passifs. — La même opération analogique, appliquée à l'aor. en -θη-, a donné le futur λυ-θη-σο-μαι λειφ-θη-σο-μαι, forme infiniment plus répandue que la précédente, mais encore inconnue à Homère.

A quelques formations près, que leur extrême rareté rend négligeables ⁽²⁾, ces sept types de temps sont les seuls thèmes primaires verbaux exclusivement propres au domaine hellénique.

§ 3. — *Formations latines.*

- (104) I. Thèmes à suff. -ā- : subjonctifs présents de 3^e (secondairement 2^e 4^e) conjugaison. — La forme, arch. fu-ā-m subj. de l'iusité *fu-ō (être), leg-a-m, ag-a-m, eam = *ey-ā-m (que j'aïlle), est absolument isolée. On a prétendu que cet -ā- était l'indice primitif du mode subjonctif, qu'en conséquence le grec devrait avoir *λέγ-ā-μεν au lieu de λέγομεν, et que ce dernier type est dû à l'intrusion hystérogène de la nuance vocalique de l'indicatif λέγομεν. Mais cette conjecture, que rien n'a jamais justifiée, est aujourd'hui complètement abandonnée, et l'on

(1) Cette explication de l'insertion sigmatique se concilie parfaitement avec celle qui a été donnée supra 64 A i. n. : les deux actions analogiques ont pu se seconder l'une l'autre. — Toute cette théorie de l'aor. passif en -θη- est fort récente; mais la science l'a aujourd'hui adoptée telle à peu près qu'elle fut esquissée par M. Wackernagel (*K. Z.*, XXX, p. 302) et par moi (*Bull. Soc. Ling.*, VII, p. xxix).

(2) V. g. suff. -χο- dans ὀλέ-χω (périr), visiblement refait sur le parfait ὀλ-ώλε-χ-α; suff. -χο-, trahi par l'existence de doublets tels que τρύω τρύχω (user par frottement), σμάω σμήχω. ψάω ψήχω, moins aisément explicable.

doit tenir pour exclusivement latin cet \bar{a} du subjonctif⁽¹⁾, qui apparaît aussi, on l'a vu, à l'imparfait *er-a-m*, au plus-que-parfait *fu-er-a-m*, et qu'on retrouvera dans le suffixe ci-après.

II. Thèmes à suff. $-\bar{b}\bar{a}-$: imparfaits $\bar{i}-ba-m$ $da-ba-m$ $st\bar{a}-b\bar{a}-s$. — Si ce suffixe n'est autre que la forme *fiam*, c'est-à-dire un temps du verbe « être » agglutiné à la racine et formant avec elle une conjugaison périphrastique, c'est essentiellement à la dérivation secondaire qu'il se rattache, et on l'y retrouvera considérablement développé. Il en faut dire autant du suivant, savoir :

III. Thèmes à suff. $-bo-$: futurs $\bar{i}-b\bar{o}$ $da-b\bar{o}$ $st\bar{a}-b\bar{o}$, rattachés à tort ou à raison au présent **fuō* = φύω.

105) IV. Thèmes à suff. $-v-$ et $-u-$: parfaits latins. — Tous les parfaits latins qui ne sont point primitifs (87) ou qui ne se rattachent pas à l'aoriste sigmatique (96), se forment au moyen de ce suffixe $-v-$ ou $-u-$, d'origine mal définie : $n\bar{o}-v-\bar{i}$, $fl\bar{e}-v-\bar{i}$, $s\bar{i}-v-\bar{i}$; $sec-u-\bar{i}$, $col-u-\bar{i}$. $gen-u-\bar{i}$, etc. On a voulu y reconnaître une forme syncopée de *fuī* s'ajoutant à la racine verbale. Mais cette hypothèse se heurte à de graves difficultés phonétiques. On peut penser que le *v* ou l'*u* est parti de certaines formes de parfaits où il appartenait à la racine même, comme $m\bar{o}v-\bar{i}$ (cf. le prés. *mov-e-ō*), pour de là se répandre dans le reste de la conjugaison⁽²⁾ et particulièrement dans les verbes de dérivation secondaire. Il ne serait pas non plus impossible que le *v* latin recélât les débris du *w* indo-européen caractéristique du suffixe formatif des participes du parfait (infra 128).

106) V. Thèmes à suff. $-\bar{s}\bar{e}-$ ($-\bar{r}\bar{e}-$ après voyelle) : imparfaits du subjonctif *es-se-m* (*es-sē-s*), arch. *faxem* (?), $\bar{i}-re-m$, $da-re-m$, $st\bar{a}-re-m$. — Ces formations n'ont d'analogues en grec que dans les futurs et les subjonctifs d'aoriste à voyelle brève (βή-σο-μεν)

(1) En ce sens du moins que le grec n'a rien de pareil. Mais on retrouve la formation en letto-slave, et tout indique que l' $-\bar{a}$ - caractérise une catégorie morphologique déjà fort développée en indo-européen. Cf. Brugmann, *Grundriss*, II, p. 953.

(2) Soit la formule $n\bar{o}v\bar{i}$: $n\bar{o}tus = m\bar{o}v\bar{i}$: $m\bar{o}tus$. — Dans le type *nexuī* (rare) de *nec-tō*, il y a cumul analogique des deux indices $-s-$ et $-u-$.

qu'on a déjà rattachés au type latin *faxō*. Or, un type **essō*, par exemple (= gr. ἔσσο-μοσι devenu ἔσομοσι), devait se conjuguer **essō* **essēs* **essēt*, d'où, si la voyelle restait brève, **essīs*, **essīt* (cf. lat. *faxit*), ou, si elle s'allongeait par une corruption quelconque, *essēs*. Resterait à trouver l'influence qui aurait allongé la finale : ce peut être celle de la finale des anciens subjonctifs latins, plus tard employés en fonction de futur, finale qui était longue parce qu'elle provenait d'une contraction (infra 143) : en d'autres termes **faxēs* serait devenu **faxēs* par analogie de *faciēs* (tu feras). Par cette voie assez compliquée, mais à peu près sûre, on rattacherait l'imparfait du subjonctif latin à une catégorie proethnique que le grec et le latin ont d'ailleurs tous deux fort altérée.

SECTION II.

THÈMES NOMINAUX.

§ 1^{er}. — Formations communes.

(107) Ici comme dans les thèmes verbaux un grand nombre de formations sont caractérisées par une voyelle *o/e* alternant suivant des lois régulières. Ce point bien entendu, on se contentera de la désigner par la lettre *o*. De plus, comme cette voyelle *o*, en s'adjoignant au nominatif singulier la désinence *-s* ou *-m*, forme en général et respectivement des noms masculins et neutres, comme d'autre part les noms terminés par la voyelle *ā* sont en grande majorité féminins, l'usage s'est introduit, dès la période préhistorique, d'imposer ces mêmes variations à la finale des noms construits en apposition (adjectifs)⁽¹⁾, pour les accorder en genre avec le nom qu'ils qualifient : gr. φιλ-ο-ς φιλ-ā φιλ-ο-ν, lat. *bon-u-s bon-a bon-u-m*. Il suffit donc d'avertir une fois pour toutes que tout suffixe donné sous la forme thématique *o* peut, suivant les cas, se présenter exclu-

(1) L'adjectif n'est, en effet, pas autre chose, et l'on s'en aperçoit surtout dans les adaptations de date relativement récente, comme lat. *ager ūber* (champ fertile), littéralement « un champ (qui est une) mamelle ». Dès lors on attendrait au pluriel *agrī ūbera* ; mais *ūber*, s'accordant naturellement en nombre et en cas avec le mot qu'il qualifiait, a, par analogie, adopté en outre l'accord de genre, et dès lors est devenu adjectif, *agrī ūberēs*. Cf. fr. *un cheval pie, des rubans lilas*.

sivement sous cette forme (noms masculins ou neutres, *οἶ-νο-ς*, *vī-nu-m*), ou se présenter exclusivement sous la forme *ā* (noms féminins, *ποι-νή*, *lū-na*), ou enfin alterner entre les deux formes dans les noms, dits adjectifs, qui sont susceptibles de changer de genre.

108) I. Thèmes-racines. — Ce type est assez rare : gr. *ᾠψ* (voix) = **ᾠόπ-ς*, rac. *ᾠεπ* (parler), cf. *ἔπ-ος* et lat. *vōx* : *φλόξ* (flamme) = **φλόγ-ς*, cf. *φλέγ-ω* (brûler) ; *εἷς ἓν* (un) = **σεμ-ς* **σεμ*, cf. lat. *sem-el*, etc. ; lat. *vōc-s* = *ᾠψ*, plus l'allongement du nominatif qui s'est étendu aux cas obliques, et de même dans *lēx* = **lēg-s*, cf. *lēg-er-e*, *rēx* = **rēg-s*, cf. *rēg-er-e* : puis encore *tūx* = **louc-s*, cf. la racine normale dans *λευκ-ός* (blanc), *pāx* = **pāc-s*, cf. *πήγ-νυ-μι* et *pāc-isco-r*, etc. Le thème-racine n'apparaît avec une certaine fréquence que comme second terme d'un composé : gr. *σύ-ζυγ-ς* (compagnon de joug), *χέρ-νιβ-ς* (lustration, cf. *νίπ-τω*), *ἐπί-τεκ-ς* (en mal d'enfant), *εὖ-ωπ-ς* (beau), *παρά-βλωπ-ς* (louche, cf. *βλέπ-ω*) : lat. *con-jug-s*, *prae-sēs* = **prae-sēd-s*, *haru-spec-s* (cf. **spec-tō*, regarder), *jūdex* = **jūs-dīc-s*⁽¹⁾, *ōs-cen* (oiseau dont le chant est un pré-sage, cf. *can-tō*), etc. On voit par ces exemples que la racine peut revêtir ici l'un ou l'autre des trois états.

109) II. Thèmes à suff. *-o-*. — Ces thèmes ont généralement la racine fléchie ou réduite, et dans ce cas paraissent être des oxytons primitifs, v. g. gr. *λοιπ-ός* (reste), *νομ-ός* (pâturage), *φορ-ός* (porteur), — *στραβ-ός* (louche, cf. *στρέφ-ω*), *ζυγ-ός* *ζυγ-όν* (joug) : mais l'accent est souvent remonté, v. g. gr. *νόμ-ο-ς* (loi), *φόρ-ο-ς* (tribut), *πλόγ-ο-ς* (navigation), — *στῆχ-ο-ς* (rang, cf. *στείχ-ω*), *λύκ-ο-ς* (loup). En latin on a, pour le premier cas, *rūf-u-s* (rouge, cf. *ἑ-ρυθ-ρός*), et abl. arch. *pond-ō*⁽²⁾, pour le second, *lup-u-s*, *av-o-s*. En composition, gr. *δύσ-φορ-ο-ς* *δί-φορ-ο-ς* (rac. *φερ*) *ἰππό-δαμ-ο-ς*, etc., lat. *pro-fūg-u-s* *causi-dīc-u-s* *mīri-fic-u-s*, etc. Mais il y a en outre une classe assez nombreuse de mots où la racine est normale et accentuée : gr. *ἔργ-ο-ν* (œuvre), *πέδ-ο-ν* (sol) : lat. *fīd-u-s* (fidèle), *merg-u-s* (oiseau d'eau, cf. *merg-ō*),

⁽¹⁾ *Jūdex* sans doute par analogie de *haruspex* et autres, à cause de la similitude des génitifs *jūdicis haruspicis*.

⁽²⁾ L. XII Tab. « XV pondo » = 15 en poids, 15 livres.

(*lūci-*)*fer*, etc.; et même un type oxyton à racine normale, λευκ-ός (blanc).

- (110) III. Thèmes à suff. *-ā-*. — Trois classes : 1^o oxytons à racine réduite, gr. φυγή (fuite), βυγή (immersion), lat. *fug-a*, *gul-a* : l'accent est remonté dans δία-η, μάχ-η, λύπ-η, et autres ; — 2^o oxytons à racine fléchie, type prodigieusement développé en grec, ῥο-ή (courant, cf. ῥέψ-ω), σπουδ-ή (zèle, cf. σπεύδ-ω), φορ-ά, πλοκ-ή, τομ-ή, σκοπ-ή : presque sans représentants en latin, *tog-a* (vêtement, cf. *leg-ō*) : — 3^o paroxytons à racine normale, gr. στέγ-η (habitation), ῥοσ-η (rosée = **ῥέρος-ā*, sk. *varṣ-ās*, pluie), λεύκ-η (peuplier blanc), lat. *herb-a* (gr. φορβ-ή, fourrage ?), *ped-a* (trace de pied)⁽¹⁾ : en composition latine *indī-gen-a*, *agri-col-a*, *parri-cīd-a*. — Le grec est seul à posséder un type oxyton à racine fléchie et à redoublement, ἀκ-ωκ-ή (pointe), ὀδ-ωδ-ή (odeur), ἐδ-ωδ-ή (nourriture), qui paraît s'être développé exclusivement dans son domaine.

- (111) IV. Thèmes à suff. *-i-* (alternant avec *-ey-* dans la déclinaison)⁽²⁾. — Paroxytons, peu nombreux : gr. πόλ-ι-ς (ville, rac. πελ remplir), **ὄκ-ι-ς* (œil) conservé seulement au nom.-acc. du duel ὄσσε = **ὄκ-γ-ε*, *ῥις* (mouton) = **ῥῖ-ι-ς*, lat. *ov-i-s* : **ῥῖ-ι-ς* (oiseau), d'où οἰομαι (j'augure) et οἰω-νός, lat. *av-i-s* : lat. *pisc-i-s*, rac. inconnue, cf. all. *fisch* ; nt. *mare* = **mar-ī*.

V. Thèmes à suff. *-u-* (alternant avec *-ew-* dans la déclinaison). — A cette classe appartiennent les très nombreux adjectifs grecs en *-ύ-*, qui sont tous oxytons, πολ-ύ-ς βαρ-ύ-ς βαθ-ύ-ς γλυκ-ύ-ς (cf. γλεῦκ-ος, douceur), etc., et tous à racine réduite, moins ἡδ-ύ-ς, ὠκ-ύ-ς et εὐρ-ύ-ς. On les retrouve en latin à la base de thèmes secondaires formés par l'adjonction d'un nouveau suffixe *-i-*, v. g. *grā-v-i-s* = **βαρ-υ-ι-ς* : mais de thèmes en *-u-* proprement dits, le latin en a fort peu, v. g. *ac-u-s* (aiguille), *ūd-ū-s* (jours de pleine lune)⁽³⁾. Le suffixe est invariable dans le paroxyton νεκ-υ-ς (mort) et quelques autres (infra 214).

(1) *peda vestigium humanum* dans l'*Epitome* de Paul Diacon. n^o 211.

(2) Cette apophonie, commune à tous les suffixes terminés en *i* et en *u*, sera étudiée en détail au n^o 214 infra.

(3) V. supra 41, 2.

(112) VI. Thèmes à suff. *-iō-*, *-yō-* et *-ī-*. — Assez rares en tant que primaires, les deux premières formes se confondent naturellement en latin, *gen-iv-s*, *fluv-iv-s*, *ex-im-iv-s* (choisi, exquis), mais restent reconnaissables en grec, ἅγιος (saint, rac. *yag*, adorer, cf. sk. *yaj-ñá-s*, sacrifice), τῆλυτος (affreux), et d'autre part ἄλλος = *ἄλ-yō-s, lat. *al-iv-s*⁽¹⁾. Dès l'époque préhistorique la forme féminine de ces suffixes paraît avoir été par contraction *-ī-*, si du moins l'on en juge par le sanscrit. Or, toujours d'après ce même témoignage, aux cas obliques l'ī du thème se dédouble en *iy* devant les désinences à voyelle initiale, v. g. *dhī-s* (pensée), acc. *dhīy-am*. Soit dès lors un thème tel que **nek-ī* (perdition) **spek-ī* (apparence), etc., : dans certaines conditions de syntactisme, il a dû faire à l'acc. **nek-iy-m̄m*, forme qui s'est traduite en latin par (*per-*)*nic-i-em*, après quoi le latin a refait sur cet accusatif toute une flexion analogique et notamment un nomin. en *-i-ēs*, *speciēs*, *perniciēs*. Dans les mêmes conditions en grec, l'accusatif d'un mot **woq-ī* (voix) s'est reflété en **ῥότ-y-ān*, d'où ῥοσσῶν, sur lequel a été refait un nomin. ῥοσσῶ. Telle est l'origine probable, en grec, du suff. *-yā*, autrement dit des nombreux mots de 1^{re} décl. qui ont le nominatif en *ā*, μοῖρα = **μóρ-yā* (cf. μέρος, partie, lot). γλῶσσα — **γλῶχ-yā*, ῥίξ, σφαίρα, etc., et en latin, des thèmes, presque tous secondaires⁽²⁾, dits de 5^e déclinaison.

VII. Thèmes à suff. *-wo-*. — Citons en grec : οἶος (seul) = **oi-wo-s*, rac. *i* (un) à l'état fléchi, cf. zd. *aeva-* (un) et lat., avec un autre suffixe, *ūnus* = *oi-no-s* : πολ-λό- (nombreux) = **πολ-ῥό-*, cf. πολ-ύ : λαιός (gauche) = **λαι-ῥό-*, lat. *lae-vo-s* ; ἄλλος ὄλος, ion. οὔλος = **σól-ῥο-*, lat. *sol-lu-s* et *sal-vo-s*⁽³⁾ : ἵπιος = **ix-wo-s*, lat. *eq-uo-s* : en latin, les exemples ci-dessus, plus *ae-vo-m* (âge), cf. gr., avec un autre suffixe, χιών = **xi-ῥόν-*,

(1) Cf. supra 39 C.

(2) Cf. infra 151 et 197. — Le parallélisme est évident, par exemple, entre gr. πῖων (gras) = **πῖων* fin. πῖειρά = **πῖερ-yā*, et sk. *pivān* fin. *pivar-ī* (id.), entre πῆτινῶ (déesse) et sk. *pātī*, etc. Dans πόντῶ (*Hym. à Déméter*, 118), le *v* représente un *n* mouillé par l'ι subséquent = *y*, et (δέσ-)ποινα n'est qu'une autre transcription de ce même mouillement (supra 39 C α).

(3) V. supra 40 C α.

ar-ro-m (terre labourée), *al-ro-s* (ventre, cf. *al-ō*, nourrir), et un grand nombre d'adjectifs, *vac-uo-s*, *noc-uo-s*, *as-sid-uo-s*⁽¹⁾, etc.

- (113) VIII. Thèmes à suff. *-en- -on-* (alternant dans φρόγν ἄφρων et similaires). — Grec : φρο-ήν (esprit), gén. φρο-εν-ός, rac. inconnue : *φρο-ήν (brebis) dans le composé homérique πολύφρογν et le gén. φρόος = *ωγ-*n-ós* : ἄρσ-την (mâle) = sk. *vř's-an-* (mâle)⁽²⁾ : κύ-ων (chien), gén. κυ-ν-ός : εἰκ-ών (image), rac. εἰκ dans le parfait εἰκικ = *εἰ-εἰκ-ικ-α, etc. — Latin : *pect-en* (peigne, cf. *pectō* et gr. πῆκτω) : **fel-en* (fiel), disparu, mais dénoncé par le gén. régulier **fel-n-is*, qui est devenu phonétiquement *fellis* et sous cette nouvelle forme a donné naissance à un nom. analogique *fel* (la racine est **ghel*, jaune-vert, cf. gr. χλό-ος bile) ; *hom-ō*, gén. *hom-in-is*, cf. *hum-u-s* ; *ed-ō* (gourmand), gén. *ed-ōn-is*, etc.

- (114) IX. Thèmes à suff. *-mo-*. — Gr. θῦ-μός (cœur, passion), lat. *fū-mu-s*, cf. sk. *dhū-má-s* (fumée) ; gr. θερ-μός (chaud), θερ-μη (chaleur), lat. *for-mu-s* (chaud), sk. *ghar-má-s* ; gr. κρυθ-μός (cachette), cf. κρύθ-ω : gr. οἶ-μος (chemin), cf. εἶ-μι : (je vais) ; gr. φή-μη (renommée), dor. φῆ-μῆ, lat. *fā-ma*. cf. φη-μί et *fā-rī* ; gr. γνώ-μη (opinion), rac. γνω (connaître) ; lat. *for-ma* (forme), cf. sk. *dhár-ma-s* (règle, droit, justice) ; lat. *fir-mu-s* (solide), cf. sk. *dhar* (affermir) ; lat. *al-mu-s* (tutélaire), cf. *al-er-e* (nourrir), etc.

- (115) X. Thèmes à suff. *-men-, -mon-, -μη-, -mno-, -meno-, -mono-*⁽³⁾. — Cette famille très considérable embrasse, entre autres, tant en grec qu'en latin, les subdivisions suivantes.

1. Suff. *-men-* des noms masculins, en grec dans πυθ-μήν (fond), λι-μήν (port), gén. λι-μέν-ος, ποι-μήν (berger), avec réduction dans le secondaire ποι-μν-ιο-ν (bercaïl) : disparu en latin.

(1) *Ad-sid-uo-s* « qui réside » et par suite « propriétaire », et non l'étymologie de fantaisie qui le rattache à *assem dare*.

(2) Plus exactement, **rř'an-* (doublet de *vř'san*?) reconnaissable dans *rř'abhá-* (taureau), car le gr. ἄρσ-την ne montre nulle part un *ř* initial.

(3) Autrement dit, épuisant toutes les formes possibles (normales, réduites, fléchies) du groupe dissyllabique *-m.n.-*.

2. Suff. *-mon-* : gr. ἄχ-μων (enclume), gén. ἄχ-μων-ος, ἴδ-μων (savant), τέρ-μων (terme)⁽¹⁾ ; lat. *ser-mō*, gén. *ser-mōn-is*, *tēmō* (timon) = **tēx-mō*, cf. *tēx-er-e* (fabriquer, originellement « charpenter »), *ter-mō* (terme), etc.

3. Suff. *-mō-* des noms neutres, en grec *-μα-*, en lat. *-men-* : gr. εἶ-μα, lesb. Ἰέμ-μα (vêtement) = **Ἰέσ-μα*, rac. *Ἰεσ* (vêtir) ; gr. ῥήγ-μα (rupture), cf. ῥήγ-νῦ-μι ; gr. σῶ-μα (corps), rac. incon nue ; gr. ὄνο-μα (nom)⁽²⁾, rac. indéciise ; lat. *nō-men* = **gnō-men*, cf. *cō-gnō-men*, rac. *gnō* (connaître) ; *sē-men*, *tēg-men*, *āg-men*. La racine est au degré normal⁽³⁾.

4. A ce suff. *-mō-* s'ajoute très souvent, sans que le sens du mot soit changé, un suff. secondaire *-to-* : d'où en latin les doublets bien connus *aug-men* et *aug-men-tu-m*, *cō-gnō-men* et *cō-gnō-men-tu-m*, et tant d'autres, puis aussi les types *ar-mentu-m* (bête de labour), *jū-mentu-m* (bête de trait, de **jug*, atteler, ou *jwāre*, aider), *in-crē-mentu-m* (accroissement), etc. En grec ce suffixe secondaire se retrouve jusque dans la déclinaison des thèmes primaires en *-μα* ; car il est clair que σῶ-μα-τα serait à plus juste titre le nom. pl. d'un mot **σῶ-μα-το-ν* = **σῶ-μῶ-το-*, que celui de σῶ-μα. Du pluriel, favorisé peut-être par d'autres circonstances accessoires⁽⁴⁾, ce τ a passé par analogie au singulier : de là la profonde différence des cas obliques en grec et en latin, v. g. dat. *nō-min-ī* et ὄνο-μα-τι.

5. Toutefois une classe importante de mots grecs est restée pure et peut s'apparier directement aux neutres latins : ce sont les infinitifs éoliens et doriens en *-μεν-αι* et *-μεν*, type ἔμμεναι (être) = **ἔσ-μεν-αι*, et ἔμμεν, δό-μεν-αι (donner), τι-θή-μεν-αι (placer), στᾶ-μεν (se tenir), etc. Qu'au point de vue morphologique l'infinitif, comme le participe, soit un nom affectant une forme

(1) On remarquera que le suffixe accentué est à l'état normal et que sa forme fléchie est au contraire presque toujours atone.

(2) Même suffixe avec *n*-consonne devant voyelle subséquente, dans le dérivé secondaire γ-ώνυ-μν-ος-ς (sans nom).

(3) Observez que ce suffixe réduit prend la forme fléchie quand le thème change de genre en devenant le dernier terme d'un composé, v. g. ἀν-εί-μων (sans vêtement).

(4) Cf. infra 187, 5, et 204, 7.

casuelle, c'est ce qui ressort de sa signification même et de son emploi dans la proposition. Dès lors, si, comme il est probable, *-α:* est une désinence de datif perdue dans le reste de la déclinaison grecque, si d'autre part le thème nu *δό-μεν* doit s'apparier à certains locatifs qu'on rencontre dans la plus vieille langue de l'Inde et qu'on a dénommés locatifs sans suffixe⁽¹⁾, on voit que *δό-μεν-α:* et *δό-μεν* sont respectivement le datif et le locatif d'un thème en *-μεν-*⁽²⁾, dont les analogues se retrouvent ci-dessus dans les neutres latins et ci-après dans les participes en *-μενο-*⁽³⁾.

6. Le suff. *-mno-* est rarement primaire : gr. *στρο-μνή* (couverture), *βέλε-μνο-ν* (dard)⁽⁴⁾ : pas d'exemple latin.

7. Le suff. *-meno-* est celui des participes médiopassifs, *θε-μενο-ς* *τι-θέ-μενο-ς*, *δό-μενο-ς* *δι-δό-μενο-ς*. Il réduit généralement la racine. En latin, on le retrouve dans *ter-minu-s*, *fē-mīna* (celle qui allaite, cf. *fē-lu-s* et *fē-lāre*), et dans la 2^e pers. passive du pl. *da-minī* = *δό-μενοι*, à la suite de laquelle il faut suppléer *estis* pour s'expliquer le passage du participe à la fonction verbale.

(1) Sk. védique *vyóman* « au ciel ». Le classique dirait *vyóman-ī*.

(2) Il y a d'autres explications possibles de ces infinitifs ; mais celle-ci est de beaucoup la plus vraisemblable. — Hom. *ἔμεν* (x 416) pour *ἔρμεν* est refait sur le participe *ἔών* et le rapport *ἔμεν* : *ἔών*.

(3) J'ai émis autrefois (*Esq. morph. V*) l'hypothèse que le gérondif *dandī* pourrait, par un procédé de dissimilation pareil à celui que suppose M. Havet (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 231), remonter à **da-men-ay* et être par conséquent identique au grec *δό-μεν-α:*. Le gérondif génitif du latin serait donc, de par son origine, un datif que sa finale en *-ī* aurait fait prendre pour un génitif, et sur l'analogie duquel se seraient dès lors construits un datif-ablatif en *-ō* et un accusatif en *-um*. Quant à la difficulté phonétique de la coexistence de *dandī* et *daminī*, on la résoudrait en supposant que la dissimilation s'est produite d'abord dans les verbes où une nasale précédait le suffixe (v. g. **nā-men-ay* devenu **nāmeday* **nāmday nandī*), puis transportée analogiquement dans tous les autres. — Ce qui demeure, en tout cas, de cette discussion, c'est l'identité primitive des finales lat. *-ndus* et gr. *-μενος*, manifestée par le sens purement médiopassif de types très anciens tels que *oriundus* (issu de) = **oriomenos*, et *merenda* = **merē-menū*, littéral. « la gagnée » (le repas du soir qui fait partie du salaire des travailleurs ruraux).

(4) Comparez pour le sens et la formation le primaire *βέλε-μνο-ν* et le secondaire *βαλ-λό-μενο-ν* (ce qui est lancé).

8. Le suff. *-mono-* caractérise en grec quelques féminins en *-μονή* : *χαρ-μονή* (joie), *πη-μονή* (fléau), etc.

16) XI. Thèmes à suff. *-ro-* et *-lo-*, presque toujours oxytons en grec : *ἔ-ροθ-ρό-ς*, *ruber* = **rub-ro-s* : *ἀγ-ρό-ς* = *ag-er* : *λυπ-ρό-ς* (triste), *λαμπ-ρό-ς* (brillant, cf. *λάμπ-ω*), *δῶ-ρο-ν* (don), *ἔδ-ροῦ* (siège) : lat. *sac-er* (sacré), *gnā-ru-s* (qui sait), etc. : — gr. *δει-λό-ς* (timide), *βη-λό-ς* (seuil), *φῦ-λο-ν* (espèce), *φῦ-λή* (tribu) : lat. *tē-la* (toile) et *tē-lu-m* (dard) = **tēx-la* **tēx-lo-m*, rac. *tēx* (tisser, charpenter), *sella* (siège) = **sed-la*, etc.

XII. Thèmes à suff. *-ri-* et *-li-*, fort rares : gr. *ἴδ-ρι-ς* (savant), lat. *āc-ri-s* *āc-er* (fougueux) : — lat. *tā-li-s* *quā-li-s* ⁽¹⁾, *cal-li-s* (chemin, rac. indécise). Ce dernier suffixe a fait fortune en tant que secondaire : on le retrouvera.

XIII. Thèmes à suff. *-no-*, *-ni-*, *-nu-*. — Pour le premier, on a en grec : *ὑπ-νο-ς* (sommeil) = **sup-nó-s*, rac. *swep* ; *τέκ-νο-ν* (enfant) : *ποι-νή* (peine) = **qoy-nā*, rac. *qey*, cf. *τί-ω* : *πόρ-νη* (prostituée), cf. *πέρ-νη-μι* (trafiquer) : *σεμ-νό-ς* (saint), cf. *σέβ-ο-μαι* : *δει-νό-ς* (terrible) ; *φερ-νή* (dot, apport), cf. *φέρ-ω*, etc. : — lat. *som-nu-s* = **swép-no-s*, sk. *scáp-na-s* : *māg-nu-s*, cf. gr. *μακ-ρό-ς* avec un suffixe différent ; *dō-nu-m*, cf. de même *δῶ-ρο-ν* : *plē-nu-s*, cf. *πλή-ρης*, etc. Les formes *-ni-* et *-nu-* sont assez rares, surtout en grec, v. g. *μῆ-νι-ς* (colère), rac. *mā* penser (?) : lat. *īg-ni-s* (feu), cf. sk. *ag-ni-s*, rac. indécise ; *pā-ni-s*, cf. *pā-scō* (nourrir) ; peut-être *ma-nu-s* (la mesureuse), rac. *mā* mesurer (?) : nt. *cor-nu*.

A cette classe semble devoir se rattacher la formation hellénique en *-νο-*, où l'*n* aurait développé devant lui une résonnance vocalique : v. g. *ὄργ-νο-ν* (instrument), *πόπ-νο-ν* (galette, rac. *πεπ* cuire), *δρῆπ-νο-ν* (faux), *στῆφ-νο-ς* (couronne), *οὐρ-νό-ς* (ciel, cf. *εὐρ-ύ-ς*, large), *μηχ-νή* (machine), etc., et avec nasalisation de la racine ⁽²⁾ *τύμπ-νο-ν* (tambour, cf. *τύπ-τω*).

17) XIV. Thèmes à suff. *-to-*. — Deux formations de très inégale importance. La première ne comprend que quelques thèmes à racine fléchie : gr. *κοί-τη* (lit, cf. *κεῖ-μαι*), *βρομ-τή*

(1) Cf. gr. (avec un suffixe de plus) *τη-λί-νο-ς* *πη-λί-νο-ς*.

(2) Cf. supra 93, 3.

(tonnerre, cf. βρέμω, lat. *frem-ō*), χόρτος et lat. *hor-tu-s*. L'autre embrasse la classe considérable des thèmes dits en grec verbaux en -τό- et en latin participes passés passifs : θε-τό-ς, δο-τό-ς, στα-τό-ς, κλυ-τό-ς, λυ-τό-ς, σχισ-τό-ς (= *σχιδ-τό-*fendu*): lat. *da-tu-s*, *stā-tu-s* (fixe), *in-clu-tu-s*, *stric-tu-s*, *quas-sus* (= **quat-tu-s*, secoué)⁽¹⁾, etc., etc. Les analogies sanscrites et autres montrent qu'en indo-européen ce suff. -τό- attirait l'accent et par suite réduisait la racine. En grec l'accent primitif a été respecté, en tant du moins que le thème a gardé sa fonction d'adjectif verbal⁽²⁾: quant à la racine, réduite dans tous les exemples ci-dessus, elle a été souvent influencée par l'analogie des temps du verbe, notamment du présent et de l'aoriste sigmatique, en sorte qu'elle présente le degré normal dans λειπ-τό-ς (laissé), ἥυχ-τό-ς (fragile), φευκ-τό-ς (qu'on doit fuir, cf. homér. φυκ-τό-ς), et nombre d'autres. En latin le même phénomène s'est produit: en regard de *stric-tu-s*, que dénoncent le fr. *estroit* et l'ital. *stretto*, on a *tīc-tu-s* d'après *tīqu-ī*, *frāc-tu-s* d'après *frāg-mentu-m*, et de même encore *scrip-tu-s*, *strūc-tu-s*, *junc-tu-s*, **fūd-tu-s* (*fūsus*), *vēc-tu-s*, d'après *scripsī*, *strūxī*, *junxī*, *fūdi*, *vēxī*, etc., *tēc-tu-s* d'après *lēgī* et *vēc-tu-s* d'après *tēc-tu-s*. Quelquefois le suffixe s'attache à une forme dissyllabique dont l'origine n'est pas élucidée, v. g. *geni-tu-s*, cf. gr. γένε-σι-ς⁽³⁾.

- (118) XV. Thèmes à suff. -τι-. — En grec commun le suffixe est ordinairement assibilé en -τι-⁽⁴⁾. Tous ces thèmes sont paroxytons et beaucoup ont la racine normale: mais il est fort douteux que tel soit l'état primitif, et le type très commun λεῖψις peut avoir été influencé par ἔλεψα. Quoi qu'il en soit, cette classe comprend essentiellement des noms d'action du genre féminin, v. g. δέξις (réception), τάσις (tension) = **τη-τί-ς*, ζεύξις (jonction), φάτις (parole): exceptions πόσις (époux) et

(1) Cf. supra 64 A.

(2) Comparez σπαρ-τό-ς (semé) et Σπάριον (nom propre) = σπαρτή γῆ (terre de culture), et aussi le participe πεμπ-τό-ς (envoyé) à l'ordinal πέμπτο-ς (cinquième). Mais les ordinaux à partir de « 20^e » sont aussi oxytons.

(3) Cf. supra 97.

(4) Cf. supra 59, 1.

μάγντις (devin)⁽¹⁾. En latin ce suffixe n'est pas aisément reconnaissable, sauf à la base de thèmes secondaires formés au moyen d'un nouveau suffixe *-on-* : car c'est là le type ordinaire des noms d'action latins. v. g. *nā-ti-ō*, *por-ti-ō*. Mais les particularités de déclinaison et l'analogie des langues sœurs permettent de s'assurer que les types *gēns*, *mēns*, *pars* et autres remontent à **gen-ti-*, **men-ti-*, **par-ti-*, cf. le gén. pl. *gen-ti-um*, etc., et l'acc. sg. *par-ti-m* conservé en fonction d'adverbe. Le suffixe est visible dans *ves-ti-s* et dans *messis* (moisson) = **met-ti-*, cf. *met-er-e*.

19) XVI. Thèmes à suff. *-tu-*. — Très rare en grec, v. g. βρωτύς (nourriture), ἄστ-τυ = Ἰάστ-τυ (ville), rac. *was* (habiter), cf. sk. *vās-tu* (demeure), ce suffixe est assez commun en latin : *frūc-tu-s* (fruit, jouissance), cf. rac. *frug* dans *frūg-ēs*, *frūg-ī*; *vīc-tu-s* (genre de vie), cf. *vī(g)v-er-e*; *can-tu-s* (chant), etc. Les formes grammaticales bien connues sous le nom de supins ne sont autre chose que des cas de la déclinaison de semblables thèmes en *-tu-* plus ou moins tombés en désuétude, savoir : le supin actif, un accusatif, *can-tu-m*, *tū-su-m* (*eō tūsum* « je vais au jeu »), et le supin passif, un ablatif, *dīc-tū* = **dīc-tūd*, cf. *manū* (*facile dictū* « facile de par la diction »), confondu au surplus dans cette fonction avec le datif que montre encore la locution *lepida memorātūi*⁽²⁾ « agréables à rappeler ».

20) XVII. Thèmes à suff. *-t-*. — Ce suffixe, reconnaissable sans doute dans le gr. νόξ et le lat. *nox*⁽³⁾ (gén. *nox-t-ōs* *nox-t-īs*, la racine n'est pas connue), est surtout fréquent au dernier terme des composés : gr. ἄδμηξ (gén. ἄ-δμηξ-τ-ος, indomptable, rac. *δμη* *δμη*), ἀκμηξ (*ἀ-κμηξ-τ-ος*, infatigable, rac. *κμη*), ὠμοβρωξ (*ὠμο-βρωξ-τ-ος*, mange-tout-cru, rac. βρωξ βρω), etc. : lat. *superstes* (gén. *super-sti-t-īs*, rac. *stā* à l'état réduit) : *comes* (gén. *com-*

(1) Il se pourrait pourtant que *πόσι-* = sk. *pāti-* (maître, époux) = lat. *poti-* (qui peut), dût se couper **pot-i-* et non **po-ti-*. Pour *μάγντι-* les termes de comparaison font défaut.

(2) Plaut. *Bacchid.* 60 (Ussing).

(3) L'ν grec paraît dû, comme celui de *λόκος*, à la présence d'une vélaire, soit i. e. **noqt-*.

i-t-is, rac. *i*, « qui va avec », et probablement aussi *pedes*, *eques*, *mīles* (qui va par troupe de mille hommes), *cael-i-t-ēs* (les Dieux, peut-être originairement les astres), *satelles* (gardien des champs ensemencés ? plus tard « garde du corps »), etc.

(121) XVIII. Thèmes à suff. *-ter-*, *-tor-*, *-tro-*, *-tero-*, *-toro-* (?). — Cette importante famille, comparable à celle qui a été étudiée sous le n^o X, comprend les divisions suivantes :

1^o Suff. *-ter-* des noms de parenté : *πα-τήρ* (acc. *πα-τέρ-α*, gén. *πα-τρ-ός*), *μη-τήρ* = *μη-τήρ*, *θυγά-τηρ* (filles), cf. sk. *duhī-tā*, dor. *φρᾶ-τήρ* et att. *φράτηρ* (frère, confrère) : lat. *pa-ter*, *mā-ter*, *frā-ter* (étymologie obscure).

2^o Suff. *-ter-* des noms d'agent⁽¹⁾ : en grec, oxytons, racine généralement réduite, *δο-τήρ* (acc. *δο-τήρ-α*, gén. *δο-τήρ-ος*, donateur), *λυ-τήρ* (libérateur), *μνη-σ-τήρ* (prétendant, rac. *μνᾶ*⁽²⁾, cf. *μνᾶ-σ-μα*, demander en mariage), *πει-σ-τήρ* (câble) = **πειθ-τήρ* = **φειθ-τήρ*, rac. *bhendh* (lier), cf. sk. *bandh* (lier), gr. *πειθ-ερός* (allié, beau-père), sk. *bāndh-u-* (allié), all. *binden*, etc. : en latin, disparu.

3^o Suff. *-tor-*, noms d'agent : en grec, paroxytons, racine à l'état normal. *δώ-τωρ*⁽³⁾ (gén. *δώ-τορ-ος*, donateur), *ῥή-τωρ* (orateur, rac. *φρῶ φρῆ*, parler), *Μέν-τωρ* (nom propre, rac. *μεν* penser), *ῥσ-τωρ* (savant, rac. *φρῆδ* réduite) : en latin, *da-tor* (gén. *da-tōr-is*⁽⁴⁾), *fac-tor*, *mēnsor* (mesureur = **ment(s)-tor*⁽⁵⁾, cf. le vb. *mēt-īo-i*, mesurer, etc.

4^o Suff. *-tro-* : forme ordinairement des noms d'instrument du genre neutre, quelquefois des noms féminins en *-trā-* : gr. *λοῦ-τρο-ν* (bain, cf. *λού-ω*), *νίπ-τρο-ν* (eau pour se laver), *κέν-τρο-ν* (aiguillon), *βᾶχ-τρο-ν* (bâton pour soutenir la marche)⁽⁶⁾ ; lat.

(1) Originellement sans doute identique au précédent.

(2) Avec l'épenthèse analogique du *σ* déjà expliquée, supra 64 A, i. n.

(3) Ce suffixe s'est souvent confondu avec le précédent et même avec celui des noms de parenté, car on trouve *δοτήρ* et *φράτωρ*.

(4) L'allongement latin relève de la déclinaison, infra 211.

(5) Cf. supra 64 A.

(6) Rac. *βα* avec un *x* d'origine inconnue, cf. *θε-τός* et *fac-iō*.

lūs-tru-m (purification, cf. *lu-ō*, laver), *claus-tru-m* (fermeture), *plaus-tru-m* (chariot) : féminins, gr. ion. ῥή-τροη, att. ῥή-τροᾶ, éléen Ϝῥᾶ-τροᾶ (traité, rac. Ϝῥη supra), lat. *mulc-tra* (vase à traire, cf. *mulg-eō*) : masculins, gr. δαι-τροός (partageur), lat. *cul-ter*.

5° Suff. *-tero-* des comparatifs : rarement primaire, et impliquant toujours un choix ou une comparaison entre deux termes seulement. En grec on a : ἑ-τερο-ς (l'un des deux), probablement corrompu par l'analogie de εἷς et substitué à ἄ-τερο-ς (dor.-béot. = **sm-tero-s*, rac. *sem*, un), que dénoncent encore les formes attiques θάτερον, θιτέρου : πό-τερο-ς (lequel des deux), ἔν-τερο-ν (intestin)⁽¹⁾, βέλ-τερο-ς (meilleur), φέρ-τερο-ς (id.), peut-être même καρτερός κρᾶ-τερός (fort)⁽²⁾. En latin : *al-ter* (l'un des deux, cf. *al-iu-s*) ; *u-ter* (lequel des deux) = **quō-ter* = πό-τερο-ς, avec chute de l'initiale comme dans *ubi* (infra 204, 10) ; *dex-ter* (droit, opposé à gauche)⁽³⁾ : **in-tero-s*, **ex-tero-s*, thèmes perdus, mais reconnaissables encore dans leurs dérivés *in-ter-ior ex-ter-ior*, qui dès lors cumulent deux suffixes de comparatif ; *in-ter*, *sub-ter*, neutres adverbiaux en fonction de prépositions, etc.

6° Suff. *-toro-* : disparu en grec : reconnaissable peut-être en latin, malgré la confusion qui l'a altéré (infra 299), dans les suffixes *-tūro-* des participes futurs actifs et *-tūra* des noms d'action : *tēc-tūru-s tēc-tūra*, *mēnsūrus mēnsūra*. *quaes-tūrus quaestūra*, etc.

22 XIX. Thèmes à suff. *-tlo-*, *-dhro-* et *-dhlo-*. — Outre les noms d'instrument en *-tro-*, le grec et le latin présentent des noms, généralement neutres aussi, dont les suffixes paraissent répondre à ces trois syllabes indo-européennes, savoir : — 1° gr. -τλο-, lat. *-clo-* (*-culo-*) dissimilé en *-cro-*⁽⁴⁾, γύ-τλο-ν (liquide), ἄν-τλο-ς (sentine), ἐχέ-τλη (poignée), *sae-clu-m sae-*

(1) L'intérieur (du corps) opposé à l'extérieur.

(2) Originaires sans doute « plus fort », malgré l'accentuation, qui s'est modelée sur celle des adjectifs en -ρός.

(3) De très bonne heure **dex-tero-s*, etc., est devenu **dextros* par syncope (supra 79, 2), puis régulièrement *dexter* (n° 70).

(4) Supra 51, 1-2.

culu-m (génération)⁽¹⁾, *vin-clu-m* (= **vine-clo-m*) *vinculu-m* (lien), *ful-cru-m* (appui); — 2^o gr. -θρο-, lat. -bro-, ἄρ-θρο-ν (articulation, cf. ἄρ-αρ-ίσχω, adapter), βί-θρο-ν (sol), *flā-bru-m* (souffle), *cri-bru-m* (crible, cf. χρί-νω *cer-nō*), *lere-bra* (tarière, cf. gr. τέρε-τρο-ν); — 3^o gr. -θλο-, lat. -bulo-, θύ-σ-θλο-ν (instrument de sacrifice), γενέ-θλη (origine), *pā-bulu-m* (pâturage), *sta-bulu-m* (étable), *fā-bula* (récit).

- (123) XX. Thèmes à suff. -nt- : participes présents. — Ce suffixe, en tant que primaire, réduit la racine : il devait donc porter l'accent primitivement, du moins quand sa nasale était voyelle. En grec on a τι-θέ-ντ- (nom. τιθείς = *τι-θέ-ντ-ς), ἰ-στέ-ντ-, δι-δó-ντ- et autres bien connus : en latin, *da-nt-* (nom. *dāns*), *sta-nt-*, **s-ent-* (étant) = **s-ñt-*, dans les composés *prae-sēns*, *ab-sēns*, *Dī Cōn-sent-ēs*, *i-ent-* (allant) = **i(y)-ñt-*, *d-ent-* (dent) = **d-ñt-*⁽²⁾. Précisément ces trois derniers participes sont corrompus en grec : ὦν = hom. ἑών (th. *ἑσ-ό-ντ-), ἰών (ἰ-ό-ντ-), ὀδοός (ὀδ-ό-ντ-) : l'analogie du type secondaire φέρον λαπών semble y avoir introduit l'o des participes de formes thématiques⁽³⁾ ; en outre la racine est à l'état normal dans ἑών et fléchi dans ὀδοός, ion. ὀδών. Au surplus, l'o thématique apparaît aussi en latin dans les doublets *s-ont-* (réel)⁽⁴⁾, restreint au sens de « coupable » (nom. *sōns*), et *e-unt-* = **ey-o-nt-* (racine à l'état normal), qui sert de thème aux cas obliques de *iēns*.

- (124) XXI. Thèmes à suff. -os- (-es-). — On en distingue deux catégories : oxytons primitifs, de genre masculin ou féminin (des trois genres en tant qu'adjectifs) : paroxytons primitifs, qui ont régulièrement la racine normale et sont du genre neutre. Il y faut joindre les infinitifs latins.

1^o Oxytons : gr. αἰδ-ώς (pudeur, gén. αἰδόος = *αἰδ-όσ-ος), ἠώς (aurore = **āḡs-ós-?* cf. dor. αῶός et lat. *aur-ōr-a* avec un suffixe en plus) : et les adjectifs composés, soit de ces noms, ἄν-αἰδ-ής (impudent), soit de ceux de la classe suivante, γέν-ος

(1) Cf. *Sae-turno-s*, doublet de *Sāturnus* (dieu des semailles).

(2) Racines *es* (être), *ey* (aller), *ed* (manger) à l'état réduit.

(3) Cf. supra 86, et infra 160.

(4) L. XII Tab. *morbus soticus* « une maladie bien constatée »

εὐ-γεν-ής (cf. lat. *dē-gen-er*), μέν-ος δουσ-μεν-ής, etc. ⁽¹⁾ : même les adjectifs simples comme ψευδ-ής (faux) en regard de ψευδ-ος (mensonge). A cette catégorie se ramènent en latin, plus ou moins altérés par diverses actions analogiques ⁽²⁾ : — a) le type des noms abstraits en *-or*, *dol-or*, *cal-or*, *pud-or*, etc., gén. *pud-ōr-is*, cf. αἰδ-ώς *αἰδ-όσ-ος et les nominatifs *hon-ōs*, *arb-ōs*, archaïsmes conservés : — b) le type *nūb-ēs* (sk. *nābh-as*, gén. *nābh-as-as*), *sēd-ēs* (gr. ἔδ-ος, gén. ἔδ-ε(σ)-ος), *caed-ēs*, etc., qui devrait régulièrement se fléchir *nūb-ēs* **nūb-ēr-is* ; — c) le type mieux conservé *Ven-us* (*-er-is*), *Cer-ēs* (*-er-is*), *cin-is* (*-er-is*), *pulv-is*, *celer* (cf. gr. κέλ-ης -ητ-ος, cheval de selle), avec rhotacisme transporté au nominatif, etc.

2° Paroxytons : en grec, reculent toujours l'accent le plus loin possible. Nulle part peut-être la loi qui unit l'accent à l'état normal de la racine n'est plus aisément vérifiable : il suffit de comparer les types πένθ-ος (deuil), βένθ-ος (gouffre), κλέος = *κλέσ-ος (gloire), μῆξ-ος (largeur), ἔρευσθ-ος (rougeur), etc., aux oxytons παθ-εῖν (souffrir), βαθ-ύς (profond), κλυ-τός (célèbre), μακ-ρός (large), ἐρυθ-ρός (rouge), etc. Cependant, il ne manque pas dans cette catégorie de formes à racine réduite : βάθος (profondeur), βάρος (pesanteur), θάρσος (audace), τάχος (vitesse), πάθος (souffrance), soit qu'il faille les rapporter à l'analogie de βαθύς, βαρύς, θαρσύς, ταχύς, παθεῖν, soit que la déclinaison primitive ait été βένθ-ος *βηθ-εσ-ός, d'où le doublet βένθος βάθος. Le type à racine fléchie ὄχος = *ῥόχ-ος (char), cf. ἔχω et *veh-ō*, a été refait sur le secondaire ὀχ-έ-ω (transporter). — En latin, on a : *gen-us*, *temp-us*, *fūn-us*, *mūn-us*, etc., qui sont ou semblent normaux : *rōb-ur*, *aequ-or*, où s'est introduit le rhotacisme des cas obliques : des thèmes à nuance vocalique indécise, comme *op-us*, *on-us* (cf. *hon-ōs* et le doublet *decus decor*), *voln-us*, etc. : enfin, *pond-us* et *foed-us*, qui ont certainement la racine fléchie ⁽³⁾.

(1) Mais l'accent remonte quand les adjectifs sont pris substantivement : cf. κράτ-ος, ἀ-κράτ-ής et Σω-κράτ-ης

(2) Qui rentrent dans l'étude de la déclinaison, infra 212.

(3) Mais dont le premier au moins appartient primitivement aux thèmes dits de 2^e décl., supra 34 A et 109.

(125) 3^o Infinitifs latins. — Si l'on vient à comparer, d'une part, un datif comme *gen-er-ī* et un infinitif passif tel que *fī-er-ī*, de l'autre, le locatif (confondu avec l'ablatif) *gen-er-e* = **gen-er-ī* et l'infinitif du type actif *fī-er-e*⁽¹⁾, il est impossible de ne pas être frappé de la concordance et du parallélisme qu'ils révèlent, soit entre eux, soit avec les infinitifs grecs en $-\mu\epsilon\tau\alpha\iota$ et $-\mu\epsilon\nu$ ⁽²⁾. Comme ceux-ci, l'infinitif latin serait donc, soit le datif **fei-es-ay*, soit le locatif **fei-es-ī*, d'un thème en *-es-*, **fei-es-* : ainsi *caed-er-e* (couper) serait le locatif de *caed-ēs*, *nūb-er-e* (se voiler, se marier), le locatif de *nūb-ēs*, *veh-er-e* (transporter), le locatif de **veh-es-* (transport), qu'on retrouve dans le grec $\epsilon\chi\epsilon\sigma\tau$ (char), doublet de $\delta\chi\omicron\sigma$ ⁽³⁾. Il est clair qu'un petit nombre de types de ce genre a pu par analogie donner naissance aux autres infinitifs, *leg-er-e*, *cap-er-e*, etc. Quant aux types *dū-re*, *stū-re*, *es-se*, *fer-re*, *vel-le*, ils sont plus primitifs encore, et formés par l'adjonction à la racine d'un simple *-s-*, qui est la forme réduite du suffixe dont *-os-* et *-es-* représentent respectivement le degré fléchi et le degré normal⁽⁴⁾. Le départ de signification active et passive, qui s'est établi entre la finale *-ē* et la finale *-ī*, doit être considéré comme hystérogène, comme l'attestent de nombreuses synonymies et le sens actif des infinitifs de verbes déponents. Il va sans dire enfin que le type de passif de 3^o conjugaison *veh-ī*, au lieu duquel on attendrait **veh-er-ī*, rentre dans une autre catégorie : *vehī*, *capī*, *legī* sont tout uniment des datifs de thèmes-racines, dont les similaires se retrouvent à l'infinitif du sanscrit⁽⁵⁾.

(126) XXII. Thèmes à suff. *-ios-* et *-yos-* : comparatifs grecs et latins. — Le suffixe apparaît en grec sous une forme nasalisée

(1) Archaique, fréquent dans Plaute, synonyme absolu de *fieri*.

(2) Cf. supra 115, 5.

(3) $\epsilon\chi\epsilon\sigma\tau\iota\nu$ ἄρμασιν, $\delta\chi\omicron\sigma\tau\iota\nu$ (glose d'Hésychius).

(4) C'est ce que je développe et essaie de démontrer dans mon *Esq. morph. V (les Infinitifs latins)*, où je rattache *stū-r-e* à $\sigma\tau\eta\text{-}\sigma\alpha\iota$. Toutes ces données sont aujourd'hui presque universellement admises.

(5) En fait, *lēy-ī* serait le datif parfaitement régulier du mot *lēv* (cf. infra 202). Quant aux mystérieux infinitifs archaïques du type *vehier*, *loquier*, *ūtier* (ep. Scip.), *spuryier* (Horace), etc., ou on trouvera un essai d'explication que je suis seul à enseigner, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 62, et *Esq. morph. V*.

-ιον-, nom. -ίων, qu'il revêt aussi à certains cas en sanscrit, nom. *máh-īyān* (plus grand) : en latin, il n'a jamais que la forme -ios- rhotacisée avec allongement analogique de la voyelle, *mel-iōr-em*. Ce suffixe est fort commun sous l'une et l'autre forme : gr. *μειζων* (ion. *μέζων*) = **μ.έγ-γων*, *κρείσσων* (ion. *κρέσσων*) = **κρ.έτ-γων* (rac. normale de *κρατ-ύ-ς*, fort), *βίσσων* (Epicharm.) = **β.άθ-γων*, *θᾶσσον* (plus vite) = **θ.άχ-γων*, mais aussi *βαθ-ίων*, *ὠκ-ίων*, etc. ⁽¹⁾ : lat. *ōc-ior*, *mā(h)-jor*, *pē-jor*, *prop-ior*, etc. : *minor* (gr. *μείων*) est de formation obscure.

On retrouve ce suffixe sous sa forme réduite -is- à la base de formations secondaires, superlatifs grecs en -ισ-το-, latins en -is-sumo-, et autres qu'on verra plus loin.

(127) XXIII. Thèmes à suff. -ko-, très rares en dérivation primaire : gr. *θήκη* (boîte), qu'il faut probablement couper *θήκ-η* ⁽²⁾ : lat. *lo-cu-s* = **stlo-co-*, rac. inconnue, *pau-cī* (peu), cf. gr. *παῦροι*, *sic-cu-s* = **sit-kó-s*, cf. *sit-i-s*.

XXIV. Thèmes à suff. -γ(t) ⁽³⁾ : neutres peu nombreux, gr. *ἥπαρ* (foie), lat. *jec-ur* = sk. *yák-γt*. — Ces formes bizarres obéissent à une déclinaison d'un ordre particulier ⁽⁴⁾ (gén. *ἥπατος*), et toutefois le grec en a plusieurs qui, soit analogie, soit dérivation différente, conservent le ρ à tous les cas, *θῆν-αρ* (paume), *ἔαρ* = **ἔ.έσ-αρ* (printemps). Parfois le nominatif présente une finale -ωρ encore inexpliquée : *ῥδ-ωρ* (gén. *ῥδ-ατος*), *σχ-ώρ* (excrément), et le doublet *τέχμαρ* *τέχμωρ* (signe). Le latin a encore *fem-ur* ; mais, quant à ses autres nominatifs en -ur ou -or (neutres), on ne sait s'il faut les rattacher à cette classe ou à la classe XXI ^{2o}.

XXV. Thèmes à suff. -ak- (-ag-) ⁽⁵⁾ et -āk- : peu communs. — En grec, on a, par exemple, *ἄρπ-αγ-* (nom. *ἄρ-πας*, ravisseur), *κόρ-ακ-* (corbeau), *ῥύ-ακ-* (ruisseau), *θώρα-ακ-* (cuirasse),

(1) Cf. supra 39 C δ.

(2) Cf. supra 44 in fine et 99.

(3) C'est le sanscrit qui dénonce le t final, régulièrement tombé en grec et en latin, supra 65.

(4) V. infra 215.

(5) Cf. supra 62 ζ.

etc. ; en latin, *rap-āc-* (nom. *rapāx*), *ror-āc-*, *sal-āc-*, *ed-āc-*, *fer-āc-*, etc.

XXVI. Thèmes à suff. *-id-* (*-īdh-* ?). — Ce dernier ne se rencontre qu'en grec, où il est fort rare et obscur : ὄρν-ιθ- (oiseau, nom. ὄρνις). Le premier est assez commun en grec, où il forme surtout des féminins presque tous oxytons : ἐλπ-ιδ- (espoir, cf. le vb. ἐλπ-ο-μαί εὐλοπα = **ἑ-ἑολπ-α*), κλη-ιδ- (att. κλεις, clef) = **κλῆ-ιδ-*, cf. *clāv-i-s*, κνημ-ιδ-εσ (jambarts, suff. *-ιδ-*), ἔρ-ιδ- (querelle) ; les quelques masculins sont paroxytons : παῖς = πᾶ-ιδ- = **πᾶ-ιδ-* (enfant), σίν-ιδ- (brigand). Le latin n'a guère que le msc. *lap-id-*, et les deux féminins *cass-īl-* (casque) et *cusp-id-* (pointe), d'étymologie inconnue.

XXVII. Thèmes à suff. *-ud-* (*-udh-*) : gr. χλαμ-ύδ- (manteau), κόρ-υθ- (casque). lat. *pec-ud-* (bête de troupeau, cf. *pec-us-or-is*) : sans importance.

XXVIII. Thèmes à suff. *-et-*, *-ēt-* : très rares et assez obscurs : gr. πέν-ητ- (nom. πένης, pauvre), πλάν-ητ- (nom. πλάνης, vagabond) ; lat. *ter-ēt-* (nom. *tērēs*, rond), *qui-ēt-* (repos), etc.

§ 2. — Formations helléniques.

- (128) I. Thèmes à suff. *-ῥότ-* (*-ῥόσ-*) : participes du parfait. — Cette formation est indo-européenne, mais le latin l'a perdue et le grec l'a modifiée. Tout indique que le suffixe pouvait se présenter en indo-européen sous trois formes : *-wós-*, *-wól-*, et un type à nasale (cf. supra 126) que le sanscrit seul a conservé. En grec, la forme *-wós-* n'est plus reconnaissable qu'au nom. nt. en *-ός* = **ῥός*, et au féminin, où elle se réduit en **-us-* devant l'affixe secondaire *-ī*, v. g. εἰδύια = **ῥε:ἰδ-ύσ-ια*, sk. *vid-ús-ī*. Le type *-wól-* l'a emporté dans tout le reste de la déclinaison : εἰδ-ότ-ος, εἰχ-ότ-ος, etc. De plus, ainsi qu'on le voit, le suffixe a partout perdu son *ῥ*, par analogie sans doute des formes où le *ῥ* tombait comme intervocalique : ainsi **τεθνη-ῥώς* est naturellement devenu *τεθνηώς* ; mais **εἰχ-ῥώς* (vraisemblable) aurait dû donner **εἰππώς*⁽¹⁾, tandis qu'on a *εἰχ-ώς*, fondé sur l'illusion d'un suffixe *-ώς*.

(1) Cf. supra 40 C β.

(129) II. Thèmes à suff. $-\tilde{\alpha}\tau-$ ($-\tilde{\alpha}\sigma-$). — Il est impossible de ne pas rapprocher du type précédent les neutres en $-\tilde{\alpha}\varsigma$, $\kappa\acute{\epsilon}\rho\text{-}\alpha\varsigma$ (corne), $\gamma\acute{\epsilon}\rho\text{-}\alpha\varsigma$ (récompense), $\gamma\tilde{\eta}\rho\text{-}\alpha\varsigma$ (vieillesse), etc. En effet, d'une part, les cas obliques ont un τ au lieu du σ , gén. $\kappa\acute{\epsilon}\rho\text{-}\alpha\tau\text{-}\omicron\varsigma$: de l'autre, ils dénoncent encore la présence du σ par la forme contracte $\kappa\acute{\epsilon}\rho\omega\varsigma = \kappa\acute{\epsilon}\rho\alpha\omicron\varsigma$, qui ne peut remonter à $\kappa\acute{\epsilon}\rho\alpha\omicron\tau\omicron\varsigma$ puisque le τ intervocalique n'est pas sujet à tomber, et doit par conséquent se ramener à $^*\kappa\acute{\epsilon}\rho\text{-}\alpha\sigma\text{-}\omicron\varsigma$. En l'état, et faute d'éléments de comparaison en dehors du grec, on ne peut déterminer la forme réelle du suffixe. Ce qu'on entrevoit de plus clair, c'est une indubitable affinité des thèmes en $-\tilde{\alpha}\varsigma$ avec ceux en $-\omicron\varsigma$ ($-\epsilon\sigma-$) : les uns et les autres sont neutres et font remonter l'accent le plus haut possible⁽¹⁾ ; de plus, les formes $\kappa\acute{\epsilon}\rho\epsilon\alpha$ (cornes), $\tau\epsilon\acute{\iota}\rho\epsilon\alpha$ (prodiges)⁽²⁾ existent concurremment à $\kappa\acute{\epsilon}\rho\alpha\tau\alpha$, $\tau\epsilon\acute{\iota}\rho\alpha\tau\alpha$, et même certains types, tels que $\beta\rho\acute{\epsilon}\tau\alpha\varsigma$ (statue miraculeuse), $\omicron\tilde{\upsilon}\delta\alpha\varsigma$ (sol) se déclinent exclusivement sur $\tau\epsilon\acute{\iota}\chi\omicron\varsigma$, v. g. gén. $\beta\rho\acute{\epsilon}\tau\epsilon\omicron\varsigma$, loc. $\omicron\tilde{\upsilon}\delta\epsilon\iota$, etc.⁽³⁾

(130) III. Thèmes à suff. $-\mathcal{F}\epsilon\nu-$ (?) : infinitifs grecs. — On a vu⁽⁴⁾ les infinitifs éoliens en $-\mu\epsilon\nu\text{-}\alpha\iota$ et $-\mu\epsilon\nu$. Il est bien clair qu'un infinitif ionien-attique tel que $\iota\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota$ (aller) ne peut se ramener à $\tilde{\iota}\mu\epsilon\nu\alpha\iota$, la chute d'un μ intervocalique étant sans exemple. Mais on peut supposer devant le suffixe l'existence d'une consonne dont la chute était nécessaire, soit \mathcal{F} , et restituer $^*\iota\text{-}\mathcal{F}\acute{\epsilon}\nu\text{-}\alpha\iota$. Cette restitution s'appuie, en outre, sur un ou deux infinitifs sanscrits en $-\text{van}\text{-}\bar{e}$ et sur l'infinitif $\delta\omicron\text{-}\mathcal{F}\epsilon\nu\text{-}\alpha\iota$ (donner, contracté en ion.-att. $\delta\omicron\tilde{\upsilon}\text{-}\nu\alpha\iota$), qu'on croit lire sur une inscription cypriote. Si d'autre part l'on considère que les infinitifs de formes thématiques, $\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\epsilon\iota\nu$, $\lambda\iota\pi\epsilon\acute{\iota}\nu$, peuvent également se ramener à $^*\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\text{-}\epsilon\text{-}\mathcal{F}\epsilon\nu$, $^*\lambda\iota\pi\text{-}\acute{\epsilon}\text{-}\mathcal{F}\epsilon\nu$ ⁽⁵⁾, on voit que les deux désinences hypothétiques $-\mathcal{F}\epsilon\nu\text{-}\alpha\iota$ et $-\mathcal{F}\epsilon\nu$ se comportent entre elles exactement comme $-\mu\epsilon\nu\text{-}\alpha\iota$ et $-\mu\epsilon\nu$, l'une indiquant le datif, l'autre le locatif d'un thème en $-\mathcal{F}\epsilon\nu\text{-}$.

Le suffixe $-\mathcal{F}\epsilon\nu\text{-}\alpha\iota$ ne s'est point conservé pur : le \mathcal{F} ayant

(1) Cf. supra 124. 2°.

(2) Ou spécialement « astres » Σ 485.

(3) Cf. pl. nt. $\gamma\acute{\epsilon}\rho\epsilon\alpha$ (récompenses), etc., toujours dans Hérodote.

(4) Supra 115, 5.

(5) Formations secondaires qu'on retrouvera infra 167.

disparu et l'ε s'étant contracté avec la voyelle finale de la racine, on n'a plus vu dans *δοῦναι*, *στῆναι* que la désinence *-ναι*, et on l'a prise pour l'indice de l'infinitif⁽¹⁾ : en conséquence, on l'a transportée analogiquement dans *εἶ-ναι*, *τι-θέ-ναι*, *δι-δέ-ναι* et similaires.

IV. Thèmes à suff. *-σθ-*⁽²⁾, usités seulement au datif, *-σθ-αι*, en tant qu'infinitifs passifs : *θι-σθαι*, *δι-δέ-σθαι*, etc.

(131)

V. Thèmes à suff. *-ω-*. — La plupart sont oxytons et féminins, *πειθ-ώ* (persuasion), *ἦχ-ώ* (son), *Λητ-ώ* (Latone) : msc. parox. *ἦρ-ω-ς*. L'acc. *ἦρ-ω-α Λητ-ό-α*, où l'*m* final est traité en voyelle, indique, à n'en pas douter, la présence d'une consonne disparue entre l'*o* et l'*m* : cette consonne pouvait être un *ϝ*, à en juger par le doublet acc. (ion.) *Λητοῦν*, mais aussi un *y*, comme le montrent le voc. *Λητοῖ* et le témoignage des grammairiens, qui recommandent au nom. l'orthographe *Λητῶ*. Ce sont donc deux suffixes distincts, soit *-οϝ-* et *-οy-*, qui se sont confondus dans cette formation.

VI. Thèmes à suff. *-ῆύ-*, devenu phonétiquement *-εύ-* au nominatif⁽³⁾. — Cette formation, peut-être secondaire, paraît jusqu'à présent spéciale au grec, où elle est d'ailleurs extrêmement répandue et revêt tout à fait l'aspect d'une dérivation primaire : v. g. *γραφ-εύ-ς* (scribe, gén. *γραφῆος* = **γραφ-ῆϝ-ος*. ion. *γραφέος*, att. *γραφέως*), *ἵππ-εύ-ς* (cavalier), *δρομ-εύ-ς* (coureur), *νομ-εύ-ς* (berger), etc.

(132)

VII. Thèmes à suff. *-τᾶ-* : noms d'agent, masculins malgré la finale féminine du suffixe⁽⁴⁾. — Cette formation est assez rare en tant que primaire : *κρι-τῆ-ς* (juge), *δεσ-πό-τη-ς* = **δεμσ-*

(1) Tout comme en latin la finale *-se*, supra 125 et 161.

(2) Le suffixe primitif pouvait être *-dhi-*, à en juger par les infinitifs sanscrits en *-dhy-āi*, cf. infra 296. Sur la conciliation de ces deux types, voir Bartholomae, *Rhein. Mus.*, XLV, p. 151.

(3) Cf. supra 76, 1 A.

(4) Pour expliquer cette anomalie on suppose que ces noms étaient originellement féminins : ainsi **ναύτᾶ* fin. aurait signifié « la marine », **ἵππότᾶ* « la cavalerie », (cf. lat. *juven-ta*) et auraient ensuite changé de sens. Cf. fr. *un trompette*, *un garde-française*. En anglais *youth* (jeunesse) a passé de même au sens de « jeune homme », et le français populaire dit « une jeunesse » pour « une jeune fille ».

πό-τη-ς (maître de maison, cf. sk. *dām-pa-ti-s* avec un suffixe différent), δρο-σ-τή-ς (faiseur), γενε-τή-ς (père), παν-όπ-τη-ς (qui voit tout), εὖ-έκ-τη-ς (bien portant), Ἄργει-φόν-τη-ς (meurtrier d'Argus, épithète d'Hermès). Le latin n'a rien de pareil, car *naula* est un emprunt, et *nāvila* est refait sur *nāvis* à l'imitation de *naula*.

- (133) VIII. Thèmes à suff. -τέο- : noms verbaux d'obligation, δο-τέο-ς (qui doit être donné), δρο-σ-τέο-ς, ῥη-τέο-ς, etc. — Cette formation se calque entièrement sur celle des verbaux en -τό-⁽¹⁾.
- (134) IX. Thèmes à suff. -τατο- (très rarement primaire) : superlatifs, v. g. φίλ-τατο-ς (le plus cher), ὕσ-τατο-ς (le dernier), βέλ-τατο-ς (le meilleur), φέρ-τατο-ς, cf. les comparatifs φίλ-τερο-ς, etc.⁽²⁾.
- (135) X. Thèmes à suff. -ιστο- : superlatifs primaires habituels. — Tout comparatif en -των⁽³⁾ a pour correspondant un superlatif en -ισ-το-, où l'élément -ισ- n'est autre que le suffixe même du comparatif réduit devant le suffixe secondaire -το-.
- (136) XI. Thèmes à suff. -ῖδ-, très commun, formant, soit des adjectifs, soit des substantifs féminins : φορ-ῖδ- (nom. φοράς, qui porte), λογ-ῖδ- (choisi), σπορ-ῖδ- (dispersé) ; — δυ-ῖδ- (nombre deux), δεκ-ῖδ- (dizaine), λαμπ-ῖδ- (lampe), Ἑλλ-ῖδ- (Grèce), etc. Le latin *lampās* est un emprunt.
- XII. Thèmes à suff. -ιτ-, fort rare : χάρ-ιτ- (nom. χάρις, grâce), μέλ-ιτ- (nom. μέλι, miel).
- XIII. Thèmes à suff. -ωτ-, fort rare : ἔρ-ωτ- (nom. ἔρ-ως, amour), γέλ-ωτ- (rire).
- XIV. Thèmes à suff. -ερ- -ορ-, fort rare. — Le premier type est masculin : ἄ-ήρ (gén. ἄ-έρ-ος) et αἰθ-ήρ⁽⁴⁾. Le second est neutre, ἄ-ορ (épée, rac. inconnue), avec suffixe habituellement allongé, ἔλδ-ωρ (désir), ἔλ-ωρ (proie), πέλ-ωρ (monstre).

(1) Supra 117.

(2) Supra 121, 5°. Le type πρώτος ne peut remonter à *πρό-τατο-ς : on y trouve, comme dans ἔσχατο-ς, un suff. spécial -ατο-. Ce suffixe ordinal est emprunté aux noms de nombre, soit δέκα-το-ς coupé à tort δέκα-ατο-ς ; puis, appliqué au type de comparatif βέλ-τερο-ς, qui l'a doté du τ initial caractéristique de la comparaison, il est devenu -τατο- dans βέλ-τατο-ς et similaires.

(3) Cf. supra 126.

(4) Ἄνῆρ n'en est pas : νέρ- y paraît la racine et ἄ une prothèse.

§ 3. — *Formations latines.*

- (137) I. Thèmes à suff. *-ndo-* : gérondifs et participes passifs d'obligation. — Cette formation est rare comme primaire, *da-ndu-s*, *sta-ndu-m*, *fa-ndō*. *eu-ndu-m* (altéré comme *eu-nt-em*⁽¹⁾), et paraît se rattacher indirectement au suffixe *-μεν-αι* de l'infinitif grec et *-μενο-* du participe moyen, v. g. *fandi* = *φά-μεν-αι et *dandus* = δό-μενο-ς⁽²⁾.
- (138) II. Thèmes à suff. *-bili-* (fort rare en tant que primaire) : adjectifs de qualité, v. g. *sta-bili-s in-ef-fā-bili-s*, peut-être *flē-bili-s*, *sci-bili-s* (décad.). On ne saurait méconnaître un rapport avec le suff. nominal *-bulo-* = **-blo-*⁽³⁾.
- (139) III. Thèmes à suff. *-tumo-*, *-sumo-* et *-issumo-* : superlatifs latins. — Quelques superlatifs se forment au moyen du simple affixe *-mo-* : *sum-mu-s* (le plus haut) = **sup-mo-s*, *prī-mu-s*. Mais le suffixe ordinaire est *-tumo-* (sk. *-tama-*), qui dans la prose classique s'écrit *-tīmu-*, v. g. *op-tīmu-s*, *in-tīmu-s*⁽⁴⁾. L'affixe *-issimo-* (*parisuma* ep. Scip.) est d'origine plus compliquée : l'indo-européen avait un indice de superlatif *-isthó-* (gr. *-ιστο-*, supra 135), qui probablement donnait en latin **-isso-*, et un autre qui s'y est traduit en *-tumo-*. Soit donc les deux superlatifs latins **par-isso-s* et **par-tumo-s* : ils se sont, pour ainsi dire, additionnés ensemble sous la forme *par-issumo-s*, et de là est partie la forme *-sumo-* *-simo-* du suffixe qui a contaminé même quelques formations d'apparence primaire, comme *maximus* = **mag-sumo-s* pour **mag-tumo-s*.

(1) Cf. supra 123.

(2) Le sens primitif du participe futur d'obligation est celui d'un simple participe passif. — Cf. L. Havet (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 231), V. Henry (*Esq. morph.*, V), et supra 115, 5.

(3) Si *sta-bili-s* remonte à **sta-bli-* comme *sta-bulu-m* à **sta-blo-*, on voit qu'un phénomène d'harmonie vocalique a accommodé la voyelle épenthétique au timbre de la voyelle subséquente.

(4) Le superlatif *infirmus*, comme le comparatif correspondant *inferus*, se rattache à un mode de formation un peu différent : cf. sk. *a-dhamá-s á-dhara-s* (goth. *un-dar*) = i.-c. **ṇ-dhero-s*. Cf. F. de Saussure, *Mélanges Renier*, p. 385.

CHAPITRE II.

DÉRIVATION SECONDAIRE.

- (140) La plupart des suffixes primaires sont en même temps secondaires : on ne les répètera dans cette nouvelle énumération qu'en tant qu'ils président à des formations très importantes. Quant aux suffixes qui ne sont que secondaires, à plus forte raison ne sauraient-ils trouver place dans un précis aussi rapide : il faut s'en tenir aux plus répandus, et renvoyer pour le surplus aux traités spéciaux de dérivation grecque ou latine.

SECTION I^{er}.

THÈMES VERBAUX.

§ 1^{er}. — *Formations communes.*

I. Suff. *-nū-*, *-nu-*. — Ne s'est répandu qu'en grec, où il se présente secondairement sous la forme *-ννū-*, *-ννυ-*, v. g. *κρεμά-ννū-μι* (suspendre), *χορέ-ννū-μι* (rassasier), peut-être analogique du doublement régulier de *σθέννυμι*, *έννυμι*⁽¹⁾. Mais quelques-unes de ces formations paraissent primaires, v. g. *σκεδά-ννū-μι* (disperser), *πετά-ννū-μι* (étendre), etc., en regard de *σχιῶ-νῆ-μι*, *πίτ-νῆ-μι* (mêmes sens).

(1) Soit la formule *κρεμάννυμι* : *κρεμάσω* (fut. de *κρεμάω*) = *σθέννυμι* (pour **σθέσω-νυ-μι*) : *σθέσω* (pour **σθέσωω*).

(141) II. Suff. *-yo-*. — De beaucoup le plus important des suffixes secondaires de présent, l'élément dérivatif *-yo-* s'ajoute en grec et en latin à toutes sortes de thèmes nominaux, qu'il convient de distinguer et de classer comme suit.

1. Thèmes à finale *e* (*o*), *ā*. — Types : $\varphi\lambda\text{-}\acute{\epsilon}\text{-}\omega = * \varphi\lambda\text{-}\acute{\epsilon}\text{-}y\omega$, de $\varphi\lambda\text{-}\epsilon\text{-}$ ($\varphi\lambda\text{-}o\text{-}\varsigma$), *flāv-e-ō*, de *flāv-o-s* (jaune) ; $\zeta\upsilon\gamma\text{-}\acute{o}\text{-}\omega$ (mettre au joug), de $\zeta\upsilon\gamma\text{-}\acute{o}\text{-}\nu$ ⁽¹⁾ : $\tau\bar{i}\text{-}\mu\acute{\alpha}\text{-}\omega$ (honorer), de $\tau\bar{i}\text{-}\mu\bar{\alpha}$, *formō* = **foi-mā-yō*, *fugō* = **fug-ā-yō*, *operor* = **op-er-ā-yō-r*, de *opera* (fin., travail), etc. Une fois les finales verbales *-eō*, *-óω*, *-aō* ainsi développées, il était inévitable qu'elles se confondissent dans la dérivation. C'est le cas le plus commun : ainsi, en grec, $\varphi\omega\nu\eta$ donne $\varphi\omega\nu\acute{\epsilon}\omega$ au lieu de $\varphi\omega\nu\acute{\alpha}\omega$ ⁽²⁾, $\acute{\iota}\epsilon\rho\acute{o}\varsigma$ donne au contraire $\acute{\iota}\epsilon\rho\acute{\alpha}\omega$, et $\gamma\acute{\epsilon}\varphi\bar{\upsilon}\rho\alpha$ (pont), $\gamma\epsilon\varphi\bar{\upsilon}\rho\acute{o}\omega$: en latin on a *laetāri* de *laetus*, *foedāre* de *foedus*, *captāre* de *captus*, et cette désinence *-tāre*, venant à se propager, forme la nombreuse famille des verbes dits fréquentatifs, *ten-tāre* (cf. *ten-ēre*), *fac-tāre* (cf. *fac-ere*), *versāre* (cf. *versus* et *vertere*), etc.

Par une nouvelle extension, ces finales s'ajoutent de toutes pièces à des thèmes primaires qui ne sont point terminés en *e* ou *a*, et l'on tire sans intermédiaire $\acute{\alpha}\varphi\rho\nu\acute{\epsilon}\omega$ de $\acute{\alpha}\varphi\rho\nu\omega\nu$, $\pi\upsilon\rho\acute{o}\omega$ de $\pi\bar{\upsilon}\rho$, *arcēre* de *arc-s*, *necāre* de *nec-s*, *equitāre* de *equ-i-t*, etc. ⁽³⁾. Cette finale *-itō*, à son tour transportée ailleurs, donne *vol-itō*, fréquentatif de *volō*, puis, combinée avec le type en *-tō* qu'on vient de voir, la finale assez commune de fréquentatif *-titō*, *lec-titō*, *fac-titō*, etc.

De tout cela il résulte que, très souvent, et tout particulièrement en latin, la base de dérivation de ces verbes fait complètement défaut, soit qu'elle ait disparu par désuétude, soit qu'en

(1) D'une manière générale les verbes en *-éω* ont le sens actif, ceux en *-óω* le sens causatif, v. g. $\pi\omicron\lambda\epsilon\mu\acute{\epsilon}\omega$ (faire la guerre), $\pi\omicron\lambda\epsilon\mu\acute{o}\omega$ (fomenteur la guerre). Le latin n'a pas de verbes en *-oō*, sauf peut-être **aegr-oō* (rendre malade) dont aurait survécu le participe passif *aegr-ō-tu-s*.

(2) Qui existe dans Pindare, si ce n'est un hyperdorisme.

(3) Le latin surtout a prodigieusement développé ce procédé et les langues romanes ont suivi la même voie, avec une prédilection marquée pour les verbes dits de 1^{re} conjugaison. Personne en français ne s'aviserait de créer un verbe **salicylir* ou **téléphonoir*.

effet elle n'ait jamais existé et que le verbe ait été créé par une simple association analogique. Ainsi il n'y a point de substantif visible à la base des verbes *amāre*, *monēre*, *nocēre*, et nombre d'autres : et cette observation peut s'appliquer à toutes les catégories de dérivation secondaire.

Devant l'affixe *-yo-* la finale du thème primaire paraît toujours brève, du moins en grec : mais cette constance n'est pas primitive, et des formes telles que homér. ἀδικήομεν (nous nuisons) de ἀδικέω, φοιτήτην (ils marchaient) de φοιτάω, et même att. πεινῆτε = *πειν-ᾱ-ε-τε (vous avez faim) de πεινάω⁽¹⁾, χρῆσθαι (ion. χρῆσθαι, se servir) de χροόμαι, etc., indiquent un échange de la longue et de la brève, qui devait être régi par des lois fixes⁽²⁾. Ici encore l'analogie a passé son niveau : elle a généralisé la brève au présent ; mais aux autres temps et devant les affixes nominaux de dérivation secondaire, φιλ-ή-σω, πε-φιλ-η-κx, πε-φιλ-η-μαι, φιλ-η-τός-ς, φιλ-η-μαx, φιλ-η-σι-ς, φιλ-η-τής-ς, etc., c'est au contraire la longue qui apparaît presque toujours, soit que l'analogie du rapport λῶω λῶσω⁽³⁾ l'ait introduite au futur et à l'aoriste d'où elle aurait aisément rayonné, soit qu'une très ancienne contraction se cache dans φιλήσω = *φιλ-ε-γέ-σω, soit enfin tout simplement que la longue, régulière à certaines formes de la conjugaison, se soit insensiblement propagée à d'autres similaires, et par elles aux formations nominales dérivées.

2. Thèmes à finale *i* et *u*. — Types : χονίω = *χον-ī-yω (couvrir de poussière) de χόνι-ς (poussière), *fīnio* = *fī-nī-yō de fī-nī-s : φῖ-τύ-ω (engendrer) de φῖ-τύ-ς (père), *sta-tu-ō* = *sta-tu-yō, etc. Aucun des deux types n'est contracté en grec. Le premier l'est en latin et y forme la 4^e conjugaison, qui s'y est fortement développée, soit par des créations analogiques comme *fulcīre* de *fulcrum*, soit surtout en attirant à elle des verbes en *-iō* de 3^e conjugaison, tels que *ven-iō* = βένιω et *sal-iō* =

(1) Cf. hom. πεινῶντε (II 758).

(2) En latin il est impossible de reconnaître la quantité de cette voyelle, puisqu'elle est toujours contractée avec celle du suffixe secondaire, supra 73.

(3) Cf. supra 96-97.

ἄλ-λο-μα: (1). A cette catégorie se rattachent indirectement en grec les désidératifs en -σεῖω = * -σει-γo- (ὀψείω, je désire voir), dont la genèse est obscure (2) : à la seconde, les dérivés du type ἱππ-εὐ-ω de ἱππ-εὐ-ς, νομ-εὐ-ω de νομ-εὐ-ς, dont la finale -εὐ-ω s'est propagée dans les analogiques θηρ-εὐ-ω (chasser), παιδ-εὐ-ω (enseigner), etc.

3. Thèmes à finale nasale. — De μέλ-αν- (noir), ποι-μέν- (berger), sont très naturellement sortis μελαίνω = * μελ-άν-γω, ποι-μαίνω = * ποι-μῆγ-γω, etc. : d'où la finale -αίνω, qui s'est propagée dans λευκαίνω (blanchir), γλυκαίνω (adoucir), et a servi de modèle à la finale -ῶνω, construite de même sur des thèmes en υ, θαρρός (brave), θαρρῶνω (rendre brave), puis étendue de même, κακῶνω (gâter), μεγαλῶνω (accroître).

4. Thèmes à finale vibrante. — De τέκμαρ vient régulièrement τεκμαίρομαι = * τεκ-μάρ-γo- : mais d'ἐχθ-ρό-ς, καθαρό-ς, ἄγγελo-ς sembleraient devoir dériver * ἐχθ-ρέ-ω, * καθαρῶω, * ἄγγε-λέ-ω. La langue néglige en quelque sorte la voyelle du suffixe primaire, et, appliquant directement le suffixe secondaire sur la consonne, tire ἐχθαίρω de * ἐχθ-ρ-γω, καθαίρω, ἀγγέλλω, etc. Au suffixe formatif -αίρω ainsi obtenu, s'en joignent d'autres moins importants, -εῖρω, -ῶρω, et d'origine pareille. Dans cette catégorie le latin montre les désidératifs, *par-tur-iō* (être en mal d'enfant), *ēsur-iō* = * *ēd-tur-iō* (avoir faim), etc., qui ont passé à la 4^e conjugaison, sans qu'on puisse savoir au juste quel est cet élément -*tūr-* sur lequel se greffe le suffixe verbal, et s'il a quelque rapport avec l'affixe -*tūr-*o- des participes futurs, dont l'*ū* paraît hystérogène (3).

5. Thèmes à finale explosive sourde. — Types grecs : φολάσσω

(1) Cette contamination fait de grands progrès dans la vie historique du latin : ainsi *pariō* développe, en regard de *parēre*, un infinitif *parire*, et l'infinitif roman qui correspond à *morī* suppose **morīrī*, etc.

(2) On a conjecturé (Wackernagel) pour l'homérique ὀψείοντες la juxtaposition ὀψεῖ-ῖόντες (allant à la vue, allant pour voir), d'où l'illusion d'un suffixe -σεῖω dont l'analogie s'est emparée.

(3) Cf. supra 121, 6^o. Il faut sans doute restituer **par-tr-γo-*, -*tr-* étant la forme réduite du suffixe des noms d'agent, *ibid.* 2^o et 3^o.

— *φυλ-άκ-γω, αϊμάσσω = *αϊ-μάτ-γω, ἀνίσσω = *φαν-άκτ-γω, etc., puis aussi φαρμάσσω (médicammenter) de φάρμακον, πυρέσσω (avoir la fièvre) de πυρετός, χυλέπτω (rendre difficile) de χυλέπος. Il est fort probable que les verbes neutres en -όσσω relèvent de cet ordre, v. g. τυφλώττω (être aveugle), de τυφλω-τό-ς (aveuglé), verbal du causatif τυφλόω. Le latin a une catégorie de verbes qui ressemblent beaucoup à ceux-ci, et pour le sens, et pour la formation, ceux en -ūt-iō, *caecūtiō* (voir trouble), *balbūtiō* (bégayer), qui d'ailleurs ont passé à la 4^e conjugaison.

6. Thèmes à finale explosive sonore. — Types grecs : ἀρπάζω = *ἀρπ-άγ-γω, μαστιζω (fouetter) = *μαστ-ίγ-γω, ἐλπίζω = *ελπ-ίδ-γω, πεμπάζω (compter par cinq) = *πεμπ-άδ-γω, etc. La fréquence des thèmes nominaux en -άδ- et en -ίδ-⁽¹⁾ eut pour conséquence un développement, parallèle d'abord, puis isolé, des verbes en -άζω et en -ίζω, en sorte que ces deux finales, propagées en tous sens, remplissent vraiment le lexique grec : ὀνομάζω (nommer), νεάζω (être jeune), τεράζω (faire des miracles); βασιλεύω (régner), ὀνειδίζω (faire des reproches), λογιζομαι (raisonner), etc.⁽²⁾. Puis ces verbes à leur tour ont des dérivés nominaux en -ασ-μός-ς, -ασ-μα, -ασ-τή-ς, -ασ-τι-κό-ς, -ισ-μός-ς, -ισ-μα, etc., etc., que l'emprunt et l'analogie créent encore de nos jours, *art-iste*, *journal-isme*, et ainsi indéfiniment. A toutes les époques le latin aussi a emprunté au grec un certain nombre de verbes de cet ordre, qu'il a fait passer à la 1^{re} conjugaison, v. g. arch. *atticissāre* = ἀττικίζειν, décad. *thēsaurizāre* = θησαυρίζειν, etc., parfois avec un léger changement, *cōmissāri* (boire abondamment en compagnie) = κομίζειν⁽³⁾.

(12) III. Suff. -sko-. — Ce suffixe secondaire n'est pas fort commun, gr. ἡβ-ά-σκω (être jeune), μεθ-ύ-σκω (enivrer), lat. *īr-ā-sco-r*, sauf toutefois dans deux ordres de formations qui diffèrent d'une langue à l'autre. En grec, l'addition de la syllabe -σκο- à une forme thématique, surtout de présent ou

(1) Cf. supra 127 et 136.

(2) La similitude des futurs, v. g. φυλάξω et σκληρίξω a amené le doublet (dialectal) σκληπίσσω et plusieurs autres, σφάττω pour σφάζω, etc.

(3) Observer la transcription de ζ par ss, et cf. supra 54, 2.

d'aoriste, forme les types dits itératifs, φεύγ-ε-σχε (il fuyait), καλέ-ε-σχε (il appelait), φύγ-ε-σχε (il s'enfuit), ἴδ-ε-σχε (il vit), extrêmement fréquents chez Homère⁽¹⁾ et Hérodote. Ces formes ont pour particularité curieuse de n'être jamais employées au présent et de ne point prendre l'augment, même dans la prose d'Hérodote, qui ne le néglige jamais. En latin les verbes en *-eō* à sens intransitif ont souvent à côté d'eux des verbes en *-escō*, à peu près synonymes, mais avec une nuance inchoative, v. g. *alb-e-ō* (être blanc), *alb-ē-scō* (commencer à blanchir), *ad-ol-ē-scō* (entrer dans l'adolescence, cf. *ad-ul-tu-s*), *in-nō-tē-scō* (commencer à être connu), etc.

IV. Suff. *-dho-* (?). — Le grec présente, dans certaines formes surtout poétiques, une addition semblable du suffixe *-θο-*: homér. φλέγ-έ-θει (il brûle. cf. φλέγ-ω), ἡγερ-έ-θο-ντο (ils se rassemblèrent, cf. ἀγείρω).

(143) V. Suff. *-o-* (*-e-*) secondaire : subjonctifs. — On a vu que les formes athématiques se changent en subjonctifs par l'addition de la voyelle thématique⁽²⁾ : si donc un présent **bhér-mi* (je porte) fait régulièrement au subjonctif **bhér-o-* ou **bhér-e-*, il est tout à fait naturel qu'un présent thématique **bhér-o-* ou **bhér-e-* devienne à son tour au subjonctif **bhér-ō-* = **bhér-o-o-* ou **bhér-ē-* = **bhér-e-e-*. Bref, le subjonctif à voyelle longue est pour les temps thématiques le corrélatif parfait du subjonctif à voyelle brève des formes athématiques : de là donc la loi qui allonge purement et simplement au subjonctif la brève de l'indicatif, φέρ-ο-μεν φέρ-ω-μεν, φέρ-ε-τε φέρ-η-τε, ἐ-λίπ-ο-μεν λίπ-ω-μεν, ἐ-λίπ-ε-τε λίπ-η-τε, et ainsi partout.

Que si l'on passe au latin, il semble difficile de méconnaître l'étroite relation de λέγ-η-τε et *leg-ē-tis* (futur de 3^e/4^e conjugaison). D'autre part, *leg-ē-s* et *leg-e-t* = **leg-ē-t* sont exactement les corrélatifs à voyelle longue des formes brèves du présent de l'indicatif, **leg-ě-s*, **leg-ě-t*, devenues *leg-i-s*, *leg-i-t*. La 1^{re} et la 3^e pers. du pl. *leg-ē-mus* (pour **leg-ō-mus*)

(1) De même μνησάσκετο (Λ 566), στρέψασκον (Σ 546), σπείσασκε (0 89), par addition à l'aoriste sigmatique.

(2) Cf. supra 86 et 89 (VII).

et *leg-e-nt* (pour **leg-ō-nt*) ont dû prendre la voyelle *ē* par analogie des autres. Reste la 1^{re} du sg., *leg-a-m*, qui a été empruntée au subjonctif en *-ā-*⁽¹⁾. Quant au rapport de sens, il ne fait aucune difficulté : le subjonctif, ayant essentiellement le sens d'un vœu ou d'une éventualité, est très propre à rendre la nuance du futur, et il y a dans diverses langues des exemples d'un pareil procédé.

Ainsi le futur de 3^e/4^e conj. est identique au subjonctif secondaire grec⁽²⁾. Peut-être faudrait-il en dire autant du subjonctif de 1^{re} conjugaison, *amem* : par exemple, *amētis* remonterait à **ama-ē-tis*, cf. τῖμά-η-τε, *amēs amet* à **ama-ē-s*. **ama-ē-l*, et l'*ē* aurait contaminé les trois autres personnes. Cela n'a rien que de vraisemblable.

144) VI. Suff. *-yē-* (*-ī-*) : optatifs secondaires. — C'est ainsi que se forment les optatifs de temps athématiques, particulièrement du présent en *-vā-*, δύ-να-μαί δου-να-ί-μην, et des deux aoristes passifs, ἐ-τύπ-η-ν τυπ-ε-ίη-ν, ἐ-λύ-θη-ν λυ-θη-ίη-ν, naturellement régis par l'analogie ξθην θείην. Une analogie très postérieure a substitué cette formation à la suivante dans les optatifs présents de verbes contractes : φιλοίην, τιμώην, en regard de φιλοῖμι, τιμῶμι : et même dans quelques optatifs d'aoristes thématiques, σχ-ο-ίη-ν, ἄγ-αγ-ο-ίη-ν⁽³⁾, etc. D'aucuns croient retrouver ce suffixe dans le subjonctif latin de 1^{re} conjug., soit *amēs* = **amā-yē-s*. A part ce cas fort douteux, il n'existe plus en latin que sous la forme réduite *-ī-*, transportée du pluriel au singulier, v. g. *faxim* = *fac-s-i-m*, *vīd-er-ī-s* pour **vīd-er-ī-ē-s* = gr. **Ἔειδ-εσ-ίη-ς* (εἰδέτης opt. du pf. οἶδξ), par analogie du régulier *vīd-er-ī-mus*⁽⁴⁾ : et il y forme le temps dit parfait du subjonctif, exactement optatif de parfait.

(1) Cf. supra 104.

(2) Cette explication n'est pas encore universellement admise : les uns, au mépris du phonétisme, veulent retrouver un optatif dans *legēs* = λέγοις ; les autres rapprochent *cap-iē-s* de δο-ίη-ς, sans voir que l'*i* de *capīēs* vient du présent *capīō*. Mais elle gagne du terrain d'année en année.

(3) Formule σχοίην : σχοίμεν = δολίην : δοίμεν. Cf. supra 95.

(4) Ces quantités sont archaïques ; à l'époque classique on a *vīderīs vīderīmus* au pf. du subj. comme au fut. antér. Cf. Neue, II, p. 510. Mais on lit encore, par exemple, *dederītis*, Ov. *Metam.*, VI, 357.

Le type dit futur antérieur, *vīd-er-ō*, ressemble beaucoup au précédent. Il en diffère pourtant, non seulement à la 1^{re} pers. du sg., mais encore aux autres, primitivement du moins, par la quantité de la voyelle *i*, toujours brève : il doit donc rentrer dans la classe précédente. On aurait ainsi *vīd-er-ō* = εἰδ-έ-ω (que je sache), *vīd-er-īs* = **vīd-er-ě-s*, etc., et le futur antérieur latin serait le subjonctif régulier (à voyelle brève) du parfait dont *vīd-er-i-m* représente certainement l'optatif.

VII. Suff. *-i-* : optatif des temps thématiques. — Au lieu de l'alternance *-iη-* *-i-* qu'on vient de voir, le grec, d'accord en ce point avec le sanscrit, ne présente régulièrement à l'optatif des temps thématiques qu'un simple *-i-* entre la voyelle thématique et la désinence, v. g. λείπ-ο-ι-μι, λῖπ-ο-ι-μι, λείπ-σο-ι-μι, etc. Cette formation a complètement disparu en latin, à moins qu'on ne veuille admettre *leg-ē-s* = λέγ-ο-ι-ς, ou *amēs* = **amaīs* = **ama-o-i-s*, ce qui manque tout à fait de vraisemblance⁽¹⁾.

(145)

VIII. Suff. *-s-*. — En grec la formation secondaire des aoristes en *-σ-* (types ἐ-φῆλ-η-σ-α, ἐ-φύλ-ακ-σ-α, etc.) s'étend à tous les verbes dérivés, sans autres altérations que celles qui vont être signalées à propos du futur. Le latin l'a perdue, ses parfaits de verbes secondaires se forment en *-uī* et *-vī*.

IX. Suff. *-so-*. — Le latin a peut-être gardé quelques traces fort altérées du suffixe *-so-* du futur dans les formations rares, obscures et jouant le rôle de présents, dont le type est *cap-es-sō* (chercher à prendre), *lac-es-sō* (chercher à attaquer), cf. *cap-iō*, *lac-iō*. En grec, ce suffixe, formatif du futur de tous les verbes dérivés, donne lieu aux observations suivantes :

1. Les verbes dont la base est un thème à finale gutturale ou dentale sourde ont les uns et les autres la même forme au présent en *-γω*, savoir φολάσγω et αἰμάσσω ; mais dans les premiers la gutturale reparait au futur, φολάζω. Par imitation a été créé le futur αἰμάζω, dont la vraie forme serait *αἰμάσω = *αἰμάσσω = *αἰ-μάτ-σω : autrement dit, tous les verbes qui ont le présent en *-σσω* forment indistinctement leur futur en *-ζω*.

(1) On voit que dans les concordances latines des classes V, VI et VII il règne une fâcheuse incertitude ; mais elle se meut, somme toute, dans un cercle très étroit.

2. La même assimilation s'est produite, mais en dorien seulement, entre tous les verbes qui ont le présent en -ζω (= -γ-γω ou -δ-γω). Ainsi ὑστερίζω (tarder) fera régulièrement en grec commun ὑστερίσω = *ὑστερ-ιδ-σω, mais en dorien ὑστερίζω⁽¹⁾, par imitation du type μαστιζώ, futur normal de μαστιζώ. Cette corruption s'étend même à des formations primaires, v. g. dor. κxθίξ̄z̄ς (ayant assis).

3. Les verbes secondaires à nasale ou liquide forment leurs futurs exactement comme les verbes primaires du même type⁽²⁾, v. g. ἐχθαίρω ἐχθαροῶ, ἀγγέλλω ἀγγελοῶ, ποιμαίνω ποιμανῶ.

4. Les formations ioniennes-attiques en -έω -σίω -σῶ⁽³⁾ sont du ressort de la dérivation secondaire autant et plus que de celui des thèmes primaires.

§ 2. — *Formations helléniques.*

46) I. Suff. -x-. — Tous les parfaits secondaires ont cet indice, devant lequel la voyelle finale du thème primaire subit le même allongement que devant le -σ- de l'aoriste et du futur, πε-φίλ-η-κ-α, τε-τί-μη-κ-α, etc. Le parfait moyen affixe simplement les désinences personnelles au thème, éventuellement allongé de même, πε-φίλ-η-μυι, τε-τί-μη-μυι.

II. Suff. -σο- du futur antérieur : sans difficulté, d'ailleurs assez rare : πε-φίλ-ή-σο-μυι, τε-τί-μή-σο-μυι.

III. Suff. -εσ- du plus-que-parfait : construit sans autre complication sur le thème, quel qu'il soit, du parfait : ἐ-λε-λύ-κ-ε-α (j'avais délié), class. et surtout post-class. ἐ-λε-λύ-κ-ε-ι-ν⁽⁴⁾.

IV. Suff. -θη-. — Les verbes dérivés ne connaissent plus l'aoriste passif en -η- : mais l'aoriste passif en -θη- s'y est développé au point, comme on sait, de figurer seul dans les paradigmes classiques. L'allongement de ἐ-φίλ-η-σ-α se retrouve dans ἐ-φίλ-ή-θη-ν ἐ-τί-μή-θη-ν, etc.

(1) De même hom. πολεμίζομεν (B 328), πολεμίζομεν (Ω 667), κτερείξω (β 222). Hom. et class. ἤρπασεν (ο 250) est le produit de l'analogie inverse.

(2) Supra 141, 3 et 4, et 97.

(3) Supra 97.

(4) Cf. supra 101 et infra 298.

V. Suff. $-θήσο-$ — C'est également le futur passif en $-θήσο-$, et non celui en $-ήσο-$, qu'ont adopté les verbes secondaires : $φιλ-η-θήσο-μαι$. On remarquera que ces deux formations sont sujettes sporadiquement à l'insertion analogique du $σ$ qui a déjà été signalée et expliquée ⁽¹⁾, v. g. $κελεύ-ω$ (ordonner), $κε-ελέυ-σ-μαι$, $έ-κελεύ-σ-θη-ν$, $κελευ-σ-θήσο-μαι$.

§ 3. — *Formations latines.*

(147) I. Suff. $-ā-$: forme indistinctement le subjonctif présent de tous les verbes dits de 2^e, 3^e et 4^e conjugaison : *mon-e-a-m*, *cap-i-a-m*, *ven-i-a-m*, *par-tur-i-a-m*.

II. Suff. $-bā-$: forme l'imparfait de tous les verbes. — A la 1^{re} et à la 2^e conjugaison on a très régulièrement *amā-ba-m*, *monē-ba-m*; car d'abord on a vu que la voyelle finale de *amā-*, *monē-*, peut très bien avoir été longue dans certaines positions ⁽²⁾; et, en supposant qu'elle ne le fût pas ici, elle l'est nécessairement devenue par la contraction de **ama-e-ba-m*, **mone-e-ba-m*. En 3^e conjugaison, la longue de *vehē-bam* *legē-bam* surprend au premier abord, puisque la voyelle caractéristique de cette classe est un $-ē-$; mais, si **vehē-fuām* est une locution composée signifiant « j'étais dans la traction », il se peut que **veh-ē* = *veh-i* représente un datif très régulier du thème-racine *veh-* ⁽³⁾. La 4^e conjugaison a *audiē-bam* analogique de ce dernier, ou (arch.) *audī-bam* analogique de *amā-bam*.

III. Suff. $-bo-$: futurs de 1^{re}/2^e conjug. (les futurs analogiques de 3^e/4^e, *dīc-ē-bō*, *aud-ī-bō*, ont été créés, mais ne se sont pas maintenus dans la langue classique). — Cette formation ne peut se concevoir que comme essentiellement secondaire. Soit une juxtaposition telle que *ārefaciō* (sècher) : le mot *āre-* y est parfaitement distinct à l'origine et encore tenu pour tel au temps de Lucrèce, qui écrit *sōl facit āre*. Or, de

(1) Supra 64 A i. n. et 102.

(2) Cf. supra 141, 1.

(3) Cf. supra 125 in fine.

même qu'*āre* a été ainsi joint à *faciō* et à *fiō*, il a pu l'être au verbe *fu-* (être), soit **āre fuō*, groupe où *f* médial serait devenu phonétiquement *b*, *ārē-bō* (que je sois sec, je serai sec); puis, par analogie de *ārēre* et *ārēbō*, *monēbō* sur *monēre*, *amābō* sur *amāre*. Que si l'on adopte cet essai d'explication, sans toutefois s'en dissimuler les défauts⁽¹⁾, on voit qu'il vaudra aussi pour *ārēbam* = **āre fuām*, et par suite pour tous les imparfaits.

(148) IV. Suff. *-v-* et *-u-* du parfait. — C'est au moyen de l'un de ces deux affixes que le latin forme ses parfaits de dérivation secondaire : le premier apparaît principalement à la 1^{re} et à la 4^e conjugaison, *amā-v-ī*, *aud-ī-v-ī*, d'où l'analogie le transporte parfois aux verbes de 3^e, *pet-ī-v-ī* de *pet-ō* ; le second est l'affixe ordinaire de 2^e conjugaison, *mon-u-ī*, *tim-u-ī*, et de certains verbes dérivés de 3^e, *statuī* = **sta-tū-uī* (?)⁽²⁾. La syncope du *v* dans *audiī*, *petīī* ne semble pas un phénomène phonétique, mais une simple corruption analogique⁽³⁾, qui s'est d'ailleurs propagée avec une grande énergie et a eu subsidiairement pour conséquence une syncope plus forte encore dans les temps dérivés du parfait : *audiī* a naturellement donné *audieram* ; l'imitation de *audieram* a fait naître **amāeram*, *amāram*, et l'altération s'est étendue à des formes plus primitives, *mōrat* = *mōverat*, *vōrat* = *vōverat* ; et de même au plus-que-parfait du subjonctif, *audiīsem*, d'où *audiīsem*, *amāīsem*, *nōīsem*, etc.

(149) V. Suff. **-es-ā-* du plus-que-parfait de l'indicatif. — Quoiqu'on doive penser de la forme *erat*, il semble assez clair qu'elle a dû servir de modèle à *fuerat*, c'est-à-dire que la langue, une fois en possession du rapport *es-t er-a-t*, en a tiré par une analogie grossière, mais suffisamment concevable, le rapport *fu-ī-t fu-er-a-t*, pour exprimer le passé du parfait. Toutefois, si l'on voulait établir un lien plus étroit entre le plqpf. grec et le plqpf. latin, on ferait observer que le type *fu-er-a-m*, par exemple, est avec $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\epsilon\text{-}\lambda\omicron\acute{\iota}\pi\text{-}\epsilon\text{-}\alpha$ = $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\epsilon\text{-}\lambda\omicron\acute{\iota}\pi\text{-}\epsilon\text{-}\sigma\text{-}\mu$ exactement dans le

(1) Le plus grave est la différence de quantité d'*ārēfaciō* et *ārēbō*.

(2) On lit les formes *istituui* et *istituuerunt*, C. I. L. VIII, 9975 et 9984.

(3) Soit la formule *audiī* : *audiūm* = *statuī* : *statūm*, avec abréviation de voyelle devant voyelle.

même rapport que *er-a-m* avec ἦα (j'étais) = *ἦσ-ἦ (sans augment *ἦσ-ἦ) : autrement dit, que des deux parts le latin répond à un ἦ par le groupe *ām*, concordance phonétiquement impossible. On concilierait donc tout en restituant **er-ēm*, **fu-er-ēm*, etc., où l'ē serait devenu ā sous l'influence des finales d'imparfait en *-bā-* (cf. *erās* et *amābās*). Le choix reste ouvert entre les deux solutions. Tout ce qu'il en faut retenir, c'est que cet affixe *-erā-* du plus-que-parfait se greffe indifféremment sur toutes les formes possibles de parfaits primaires, secondaires, tertiaires de toutes conjugaisons.

- (150) VI. Suff. *-sē-* à l'imparfait et au plus-que-parfait du subjonctif. — Soit, d'une part, le type **es-sē-m* : de l'autre, les types d'infinitif, *fī-er-e* et *es-se*⁽¹⁾ : la quatrième proportionnelle s'en déduisait sans effort, **fī-er-ēm*, et de là *legerem*, *caperem*, bref le parallélisme absolu de l'infinitif et de l'imparfait du subjonctif, naturellement prolongé dans les autres conjugaisons, *amāre amārem*, *monēre monērem*. *audire audīrem*. Pour le plus-que-parfait, il semble que l'élément *-sse-* de *essem*, pris tout entier pour un affixe, ait été analogiquement ajouté à la forme *fu-i-*, elle-même prise à tort pour le thème du parfait : de là, *fu-i-sse-m*⁽²⁾ et le plus-que-parfait du subjonctif de toutes les conjugaisons, pour lequel, au surplus, il faut encore tenir grand compte du parallélisme rigoureux avec l'infinitif du parfait, *fuisset*, *amāvisse*, etc.⁽³⁾

(1) V. supra 106 et 125.

(2) Soit la formule approximative *fuisset* : *fuit* = *esset* : *est*, ou mieux encore *fuisset* : **fuisat* (? type ancien de *fuerat*) = *esset* : **esat* (*erat*). Il est vrai que dans les vieilles inscriptions on ne lit pas le double *s*, *FVISET* (*i* scandé long) ; mais le latin archaïque ne double pas les consonnes, et la prononciation n'en devait pas moins être *fuisset*, car **fuiset* se serait nécessairement rhotacisé.

(3) Cf. infra 161. — Quelques formations de présents essentiellement latines, v. g. *nāv-ig-ō*, *pos-tul-ō*, *alb-ic-ō*, *vac-ill-ō*, peuvent être négligées comme relativement rares, et remontent sans doute à des primitifs nominaux tombés en désuétude.

SECTION II.

THÈMES NOMINAUX.

§ 1^{er}. — *Formations communes.*

(151) I. Suff. *-yo-*, *-io-*, fm. *-ī-*, *-iā-*. — De tous les suffixes primaires employés en fonction secondaire, cette famille est de beaucoup la plus importante. Elle constitue en quelque sorte la clef de la dérivation secondaire nominale : il convient donc de la placer au premier rang et de l'envisager, avec quelque développement, selon la finale du thème primaire qui en est affecté.

1. Finale *-e-(-o-)*, *-ā-*. — La forme la plus pure paraît être celle où la voyelle du suffixe primaire revêt la nuance *e*, avec chute du *y* intervocalique : χρῦσεος = *χρῦσ-ε-yo-ς, *avreus* = **aus-e-yo-s*. De là part en latin le suffixe *-eu-*, qui forme un grand nombre d'adjectifs de matière et d'attribution : *ros-eu-s*, *litor-eu-s*, etc. Dans un autre type, propre au grec, l'*i* intervocalique demeure⁽¹⁾ : ὀμ-ός-ς ὀμ-ο-ίο-ς, δίκ-ᾶ δίκ-α-ιο-ς, πομπ-ή πομπ-α-ίο-ς ; de là les suffixes *-αίο-* *-οίο-*⁽²⁾, qui se répandent en tous sens, *νησαίος*, *πικυτοῖος*, bien qu'il n'y ait pas de thème primaire **νησ-ᾶ-* **πικυτ-ο-*. Souvent, par imitation de ce qui se passe à la suite d'un thème consonnantique, le suffixe *-io-* chasse la voyelle finale du thème primaire et s'affixe purement et simplement à la consonne précédente, v. g. gr. οὐρ-ανός-ς οὐρ-άν-ιο-ς, θάλασσο-α θαλάσσο-ιο-ς, et lat. *Tul-lu-s* et *Tul-l-iu-s*, *ser-vo-s* et *Ser-v-iu-s*, *sal-vo-s* et *Sal-v-iu-s*, *som-nu-s* et *som-n-iu-m*, etc. La finale *-aeu-s* du latin est naturellement un emprunt.

2. Finale *-i-*. — En grec, le suff. *-yo-* greffé sur le suff. *-τι-*, v. g. θυ-σί-ᾶ (sacrifice) = **θυ-τί-yā*, donne naissance au suff.

(1) Ce qui peut tenir, on l'a vu, à ce que le suffixe est tantôt *-yo-* tantôt *-io-*, supra 39 in fine.

(2) Cf. en outre infra nos 3 et 4. Toutefois la scansion homérique δμολίον γ 236) semble dénoncer un suff. primitif *-iyo-*, cf. supra 71 i. n.

-σιο-, assez répandu : θυυ-μά-σιο-ς (étonnant), δη-υό-σιο-ς (populaire), εὐ-εργ-ε-σίᾱ (bienfaisance). En latin, le suff. -tio-, fort commun, doit avoir la même origine : *nūp-ti-ae*, *ser-vi-tiu-m*, *amīc-i-lia*; puis, à raison de l'étroit rapport qui unit les deux suffixes -iā et -ī⁽¹⁾, les doublets *avāritia avāritiēs*, etc.

3. Finale -υ-. — Grec νεκ-υ-ιᾱ et νέκ-υ-ιᾱ (évocation des morts), de νέκ-υ-ς, etc. Mais les adjectifs en -ύ- prennent la forme -έϝ- devant l'affixe secondaire -ī (gr. -ιᾱ) du genre féminin : ἡδ-ύ-ς ἡδέϊα = * ἡδ-έϝ-ιᾱ, comme gén. ἡδέος = * ἡδ-έϝ-ος⁽²⁾. Les thèmes en -εὐ- suivent naturellement la même voie, βασιλ-εὐ-ς βασιλειος (royal) = * βασιλ-έϝ-ιος, γραφ-εὐ-ς γραφείον (stile à écrire) : d'où le suff. -ειο- -εῖο-, qui se répand dans les types παρθένειος (virginal), γυναικειον (gynécée).

4. Finale -es- (-os-). — Le participe parfait en -ϝός- réduit son suffixe devant l'affixe secondaire -ιᾱ = -ī du féminin : εἰδύα = * ϝεἰδ-ύσ-ιᾱ. Dans les autres formations le suffixe primaire reste intact : Ἄργεῖος = * Ἄργ-έσ-ιος de Ἄργ-ος, ἀλήθεια = * ἀ-λᾱθ-εσ-ιᾱ et ion. ἀληθείη = * ἀ-λᾱθ-εσ-ιᾱ, αἰδοῖος (respectable) = * αἰδ-όσ-ιος etc. : d'où une nouvelle source de suffixes -εῖο- et -οῖο-. Le latin a dans cet ordre les types *plēb-ē-īu-s* *plēb-ē-ju-s*, avec le même allongement que dans *plēb-ēs*, *vener-īu-s* de *Venu-s* (*Ven-er-is*), et *Hon-ōr-īu-s* avec le même allongement que dans le gén. *hon-ōr-is*, cf. gr. * αἰδ-όσ-ος.

5. Finale en nasale. — Suffixe primaire réduit devant -γᾱ : θεράπ-ων (serviteur), fm. θεράπεινα = * θεράπ-η-γᾱ, d'où le suff. fm. -αινα propagé dans θε-αινα (déesse) et autres. Le même réduit devant -ιο- : ποι-μῆν (berger), ποι-μν-ιο-ν (bercail). Le même sans réduction ni changement : τέρ-ην (tendre), fm. τέρεινα = * τέρ-εν-γᾱ; τέρ-μων (terme), τερ-μόν-ιος (extrême). En latin, avec l'allongement déjà remarqué, *quer-i-mōn-ia* (plainte), *mātri-mōn-īu-m*, etc.

6. Finale en vibrante. — Suffixe primaire réduit, πᾱ-τρ-ιος *pa-tr-īu-s*; normal sans allongement, δο-τήρ, fm. δότερια (donatrice) = * δό-τερ-γᾱ; normal avec allongement, σω-τήρ-ιᾱ (salut), κοι-μη-τήρ-ιο-ν (dortoir); fléchi avec allongement *prae-tōr-īu-s*,

(1) V. supra 112.

(2) Cf. supra 111 et infra 214.

vic-tōr-ia, *vom-i-tōr-īu-m*; réduit devant le suff. fm. *-ī* qui s'accompagne d'un appendice guttural encore inexpliqué, *vic-tōr*, fm. *vic-tr-ī-c-* : finale intacte devant le suffixe latin *-iē-* = *-ī*, qui transforme l'adjectif en nom abstrait féminin, *pauper pauper-iē-s*.

7. Finale en *-nt-*. — Les participes latins ont perdu leur féminin. Les participes grecs de toutes sortes le forment très régulièrement en *-iā* = *-ī*, v. g. *τιθείς* = * *τι-θέ-ντ-ς*, fm. *τιθείσα* = * *τι-θέ-ντ-γα*⁽¹⁾, *φέρουσα* = * *φέρ-ο-ντ-γα* (sk. *bhār-a-nt-ī*), *λιποῦσα* = * *λιπ-ό-ντ-γα*, *λύσασα* = * *λῦ-σα-ντ-γα*. Au contraire, c'est le suff. *-iā* (*-iō-*) qu'il faut reconnaître dans *γερουσίξ* = * *γερ-ο-ντ-iā* (conseil des vieillards), ainsi que dans les noms abstraits latins tirés des mêmes participes, *sci-e-nt-ia*, *cōn-sta-nt-ia*, et les noms propres *Cōnstantius*, *Prūdentius*.

8. Finale explosive. — Le suff. *-iō-* a souvent en grec une fonction diminutive⁽²⁾, v. g. *ψῆφος-ς*, *ψήφ-ι-ο-ν*. Joint à des thèmes à finale explosive, il a donné les types *ὀμ-μάτ-ι-ο-ν* (petit œil), *ὄλκ-άδ-ι-ο-ν* (petite barque), *παι-δ-ί-ο-ν* (petit enfant). Puis les éléments *-δ-ι-ο-*, *-iδ-ι-ο-*, envisagés tout entiers comme suffixes diminutifs, ont été transportés à d'autres formations : *ζώ-δ-ι-ο-ν* (petit animal), *ἀγ-ρ-ί-δ-ι-ο-ν* (petit champ), *ἱ-ματ-ί-δ-ι-ο-ν* (petit habit); de même pour certaines formations adjectives, *ἐπι-θαλασσο-iδ-ι-ο-ς* (maritime), *ἰδ-ι-ος* (propre) = * *iδ-ι-ος* = * *στ-ι-δ-ι-ο-ς* (sien). En latin, aucune particularité à signaler : *aud-āc-iā* de *audāx*, *fast-ig-īu-m* (faîte), d'un primitif inconnu.

(152) II. Suff. *-i-*. — Bien rarement secondaire en grec, il s'ajoute secondairement en latin à tous les adjectifs primaires en *-u-*, v. g. *gra-v-i-s*, cf. gr. *βαρ-ύ-ς*, *suāvis* = * *suād-u-i-s*, cf. gr. *ἡδ-ύ-ς* = * *στᾶδ-ύ-ς*, etc.; de même *nāv-i-s*, cf. gr. *ναῦ-ς*. Cet *-i-* est peut-être un vestige très altéré de l'ancien *-ī* qui formait le

(1) Cf. supra 47 C. De même le fm. hom. de *πρόφρων* (bienveillant) est *πρόφρασσα* (v. g. K 290) = * *προ-φρη-ν-τ-γᾶ* avec un *τ* suffixal en plus. *Πρόφρων* au fm., v. g. *Hym. à Déméter*, 226. — Pour le type *χαρτεῖς* qui fait *χαρτεσσα* voir plus bas l'explication probable (165).

(2) Par un transport sémantique très concevable. Suivre la filière : *ψήφιον* « (objet fait) de caillou » (supra 1), — « de la nature du caillou » — « espèce de caillou » — « petit caillou ». C'est ainsi que l'i.-e. **sw-īno-s* signifie « de porc » en latin (*su-īnu-s*), et « petit porc », d'où « porc » tout court en germanique (angl. *swine*, all. *schwein*).

féminin de ces adjectifs (en sk. *svād-ú-s* (doux), fm. *svād-v-î*), de même que le fm. *āceris* par rapport au msc. *ācer* est peut-être un souvenir de quelque féminin préhistorique **āk-r-î*, en sorte que ces dérivations se rattacheraient à la catégorie précédente.

(153) III. Suff. *-wo-*. — Paraît avoir développé en latin les dérivations secondaires en *-ivo-*, assez répandues dans les adjectifs : *noc-ivo-s*, *cap-t-ivo-s*, *fug-i-tivo-s*, et autres.

(154) IV. Suff. *-on-*. — Secondaire en grec dans *κοινών* (qui participe, gèn. *-ων-ος*) dérivé de *κοιν-ός* (commun), dans *αι-ών* (siècle, gèn. *αι-ων-ος*⁽¹⁾) dérivé d'un primitif disparu **ai-φ-ό-v* identique au latin *ae-ro-m*, il est surtout commun en latin, où, sous la même forme *-ō -ōn-is*, il se greffe sur le suffixe primaire ou secondaire *-ti-*⁽²⁾ pour former des noms d'action féminins, *āc-ti-ō*, *auc-ti-ō*, *ōr-ā-ti-ō*, *aud-ī-ti-ō*, *suāsīō*, procédé d'une application constante et bien connue. On le rencontre encore affixé, soit à des thèmes en *-iō-*, où il se contracte avec l'o thématique, *leg-ī-ō*, cf. *col-lēg-iu-m*, *ob-sid-ī-ō*, cf. *ob-sid-iu-m*, soit à des thèmes consonnantiques, surtout adjectifs en *-āc-* dont il transforme la gutturale finale (*ror-āg-ō* de *ror-āc-*, supra 62 ζ), d'où ensuite la masse des noms féminins en *-āgō*, *far-r-āgō*, *im-āgō*, subsidiairement en *-īgō* et *-ūgō*, *or-īgō*, *rūb-īgō*, *ferr-ūgō*, *lān-ūgō*, etc. C'est sans doute un procédé phonétique tout pareil qui a transformé en *-tūd-ō* le suffixe secondaire *-tūt-* (infra 174), soit le doublet *servitūs* et *servitūdō* (d'après le génitif *servitūdinis* = **servi-tūt-ηn-is*), et l'on sait combien cet élément *-tūdō* forme en latin de noms féminins abstraits, *sōli-tūdō*, *valē-tūdō*, *cōnsuē-tūdō*, etc.

(155) V. Suff. *-mo-*. — Rarement secondaire en latin : très fréquent en grec, où il forme des noms d'action (oxytons) correspondant surtout à des verbes en *-ίζω -ίζω*, *ῥοπ-αγ-μός* (rapine), *ἐρ-ισ-μός* (querelle)⁽³⁾, et des adjectifs de qualité dérivés de

(1) L'accent circonflexe dénonce encore la contraction très ancienne de **αιγών* = **ai-γ-ό-ou*, etc. — Joignez le suff. *-ών* des patronymiques ioniens, *Κρον-ίων* (et *Κρονίων*) de *Κρόνιος*.

(2) Cf. supra 59, 118, et infra 210 (II).

(3) Avec l'épenthèse sigmatique très commune dans ce domaine et les suivants, *κελευ-σ-μός* (ordre), *πατ-η-σ-μός* (action de fouler aux pieds).

thèmes nominaux en -τι-, δροξ-σι-μο-ς (actif). De ce dernier type s'est détaché le suff. -ιμο- avec la même fonction, ἐδ-ώδ-ιμο-ς (mangeable), suffixe dont l'élément de dérivation -άλιμο-, rare et obscur, paraît n'être qu'une variété particulière, εἰδ-άλιμο-ς (beau).

- (156) VI. Suff. *-men-*, etc. — Les suffixes -μα et -μεν- secondaires forment en grec : d'une part, les nombreux neutres en -μα, ποι-τη-μα (œuvre, poème), πάθ-η-μα (souffrance), ψήφ-ισ-μα (suffrage), auxquels correspondent les neutres latins en *-men*, *reg-i-men*, *sōl-ā-men*, puis subsidiairement ceux en *-mento-*, *arm-ā-mentu-m* ; d'autre part, tous les infinitifs éoliens secondaires en -μεν et -μεν-χι, type φερ-έ-μεν et φερ-έ-μεν-χι, créés à l'image des primaires στᾶ-μεν et δό-μεν-χι. Il est à remarquer que devant le suff. -μεν- de l'infinitif la voyelle thématique revêt la nuance ε, tandis qu'elle prend la forme fléchie devant le suffixe presque identique -μενο- du participe moyen, φερ-ό-μενο-ς, lat. *ab-u-mnu-s* (qui est nourri, nourrisson). Cette dernière formation, largement représentée en grec par les participes de tous les temps à la voix médiopassive, ne l'est en latin que par quelques thèmes nominaux⁽¹⁾ où le suffixe est plutôt *-mno-* que *-meno-*, v. g. *Vertumnus* (dieu du printemps) = **vert-o-meno-s*, celui qui retourne [l'année], *autumnus* (formation obscure) ; puis par la 2^e pers. du pl. de tous les temps à la voix passive, *leg-i-minī*, *am-ā-minī*, et par analogie *amā-bā-minī*, *audi-rē-minī*, etc.

- (157) VII. Suff. *-ro-*, *-lo-*. — Ce suffixe, fréquemment secondaire en grec, y forme des adjectifs généralement oxytons : φαν-ε-ρός (évident), φοβ-ε-ρός (terrible, cf. φόβ-ο-ς), ισχ-ῦ-ρός (fort), σιγ-η-λός, dor. σιγ-ᾶ-λός (silencieux), de σιγ-ή (silence), etc. De ces types et d'autres se sont ensuite détachés de faux suffixes qui se sont fort répandus, et dont voici quelques exemples : θυ-ηλή (offrande religieuse), κῦ-ματ-ηρός (houleux), πῆδ-ιλο-ν (soulier), ἐδ-ωλο-ν (image), ἀμαρτ-ωλή (faute), etc. On a de même en latin un suff. *-ēla*, qui forme des noms féminins, *loqu-ēla* (parole), *quer-ēla* (aussi *querella*, plainte) ; mais le

(1) Sauf pourtant l'hypothèse *legundus* = **leg-o-mdo-s* = **leg-o-medo-s* = λεγ-ό-μενο-ς, supra 137.

suff. *-lo-* secondaire s'y est à peu près localisé dans la fonction diminutive, v. g. *par-vo-lu-s* de *par-vo-s*, *homullus* = **hom-on-los*, *agellus* = **ag-er-lo-s* : d'où les suffixes diminutifs *-ulu-*, *-ullu-*, *-ellu-*, dont on connaît la prodigieuse expansion. Une confusion probable avec le suffixe primaire *-culo-*⁽¹⁾ a amené le type diminutif *frā-ter-culu-s*, et ce dernier suffixe, greffé sur la syllabe *-on-* des noms en *-tīō-*, *ōr-ā-ti-un-cula* (petit discours), a donné naissance au suffixe *-unculu-* de *av-unculu-s* (petit aïeul, terme de caresse pour « oncle maternel »).

VIII. Suff. *-ri-*, *-li-*. — Ce suffixe secondaire, fort commun en latin, y revêt les formes : *-ili-*, *fac-i-li-s*, *frag-i-li-s*, *ūt-ili-s* : *-tīli-*, *dūc-t-i-li-s* (cf. *dūc-tu-s*), *fer-tīli-s*⁽²⁾ ; *-īli-*, *host-īli-s* = **hostī-īli-s* (?), *Pāl-īli-a* (les fêtes de Palès) : *-āli-*, *augur-āli-s*, et *-āri-*, *mīlit-āri-s*, dont on a vu l'alternance⁽³⁾. Le neutre de plusieurs de ces adjectifs employé isolément comme substantif a perdu sa finale au nominatif singulier⁽⁴⁾, *animāl* = *anim-āle* (ce qui est doué de vie), *laqueār* (lambris) = *laque-āre* (ce qui est lambrissé), de *laqueus* (dessin en forme de lacet) ; mais l'*i* reparait dans tout le reste de la déclinaison. Inversement le nom pl. régulier *laque-āri-a* a amené la création d'un nom. sg. *laque-āri-u-m*, d'où les doublets du type *auxiliāris* et *auxiliārius*, gén. pl. *Sāturnālium* et *Sāturnāliōrum* (Macrob.), qui se développent surtout dans la latinité de décadence et se perpétuent dans les langues romanes.

(158) IX. Suff. *-no-*. — Secondaire en grec et en latin sous les

(1) Cf. supra 122. La confusion pourrait passer pour très ancienne, puisqu'on a en osque *zicotois* (diebus), *zicutud* (die), cas d'une forme que semble reproduire au féminin le lat. *diēcula* ; mais M. Pauli conteste cette assimilation.

(2) Il est impossible de méconnaître le rapport de signification de ces adjectifs et de ceux en *-bili-*, supra 138.

(3) Supra 51, 2. L'*ā* du suffixe paraît emprunté à la finale, primitivement longue, des noms féminins, cf. *canna* et *canā-li-s*, *īnsula* et *īnsulā-ri-s*, supra 83 et infra 193, 1.

(4) Probablement par une action d'analogie, soit la formule **animāl* : *animālis* (gén.) = *sāl* ; *salis* ; puis abrégement de la finale en *l*.

aspects : *-ino-*, adjectifs de matière, φήγ-ι-νο-ς (de chêne), *fāg-i-nu-s*; *-ineo-*, par cumul avec l'autre suffixe des adjectifs de matière *-eo-*, φηγινέος, *fāgineus*⁽¹⁾; *-īno-*, Πηγ-ἰνο-ι (habitants de Πήγ-ιο-ν), *dīw-īnu-s*, *coqu-īna*, avec réduction du suffixe primaire précédent *doc-tr-īna*, dans une formation plus complexe et obscure *disc-i-pl-īna*; *-ēno-*, πετ-ε-ηνό-ς (ailé). *terr-ēnu-s* (terrestre); en latin seulement, *-āno-*, *-iāno-*, *Rōmā-nu-s*, de **Rō-mā*, ancienne forme de *Rōmā*, *hūm-ānu-s*, *Claud-i-ānu-s*, *christ-iānu-s* (le type grec χριστιανός est un emprunt). En latin encore, *-no-* greffé sur un thème primaire en *-γ-* d'origine obscure, *noc-tur-nu-s* (cf. gr. νύκ-τωρ, de nuit), a produit le suff. *-urno-* du type *di-urnu-s*, et le suff. *-turno-* du type *lac-i-turnu-s*.

X. Suff. *-to-* : forme en grec et en latin les verbaux ou participes passés de tous les verbes secondaires : φιλ-η-τό-ς, τῆμ-η-τό-ς, ἐλπ-ισ-τό-ς, κελ-ευ-σ-τό-ς : *am-ā-tu-s*, *mon-i-tu-s* = **mon-ě-tu-s*, cf. le doublet *Mon-ē-ta* (sagace, surnom de Junon), *aud-ī-tu-s*, *sta-tū-tu-s*, etc.

Le latin a en outre les suff. *-āto-*, *-īto-*, *-ūto-* sans verbe à la base dans *dent-ātu-s*, *crīn-ītu-s*, *corn-ū-tu-s* (cf. *corn-u*), puis les types secondaires dont la base est un thème en *-es-*, v. g. *fūn-es-tu-s*, *hon-es-tu-s*, *on-us-tu-s*, *ven-us-tu-s*, etc.

XI. Suff. *-ti-* : forme en grec sous la forme *-σι-* et en latin sous la forme amplifiée *-tīon-* les noms d'action dérivés de tous les verbes secondaires φιλ-η-σι-ς (tendresse), αἴρ-ε-σι-ς (choix). *aud-ī-ti-ō*, *op-er-ā-ti-ō*, etc.

XII. Suff. *-tu-* : secondaire ne se rencontre guère qu'en latin (gr. βο-η-τύ-ς, mugissement), où il forme des noms d'action, *ven-ā-tu-s* (chasse), *mūg-ī-tu-s*, dont les supins actifs et passifs de verbes secondaires ne sont que des cas particuliers⁽²⁾.

59) XIII. Suff. *-ter-*, etc. — Le grec a les deux suffixes secondaires *-τήρ-* et *-τορ-* pour les noms d'agent, νικ-η-τήρ et dor. νικ-ά-τωρ (vainqueur) : le latin, le suff. *-tōr-* seulement, *mon-*

(1) Ce type latin est probablement un hellénisme. Cf. pourtant *extr-āneu-s*, *for-āneu-s*, etc.

(2) Cf. supra 119.

i-tor, *im-per-ā-tor*, puis les suff. *-tūro-* pour tous les participes futurs et *-tūra* pour les noms d'action féminins, *am-ā-tūru-s*, *arm-ā-tūra*. Les divers suffixes de noms d'instrument se retrouvent en dérivation secondaire dans les deux langues : *ἄρ-ο-τρο-ν* (charrue), *ἐχ-έ-τλη* (manche, poignée), *κοι-μή-θροζ* (dortoir) : *ar-ā-tru-m*, *pi-ā-culu-m*, *lav-ā-cru-m*, *cūn-ā-bula*. Mais le suffixe secondaire de beaucoup le plus important de cette famille est celui du comparatif en *-tero-* : en grec, presque tous les comparatifs secondaires sont en *-τερο-*, comme presque tous les comparatifs primaires se font en *-ίων*.

Quand le thème primaire est un thème en *-ο-*, sa voyelle a toujours la nuance *ο*, *κουφ-ό-τερο-ς* ; toutefois, quand la syllabe précédente est brève de nature et de position, cette voyelle s'allonge en *ω*, *σοφ-ώ-τερο-ς* ⁽¹⁾ ; parfois, dans Homère, même après voyelle longue, *οἰζῶ-ρώ-τερο-ν*. Ce phénomène, encore en partie inexpliqué, se rattache, soit à la loi rythmique qui prohibe en grec la succession d'un trop grand nombre de brèves, soit plutôt à l'analogie des comparatifs d'adverbes (anciens ablatifs) ⁽²⁾, *ἄν-ω-τέρω*, *κατ-ω-τέρω*, *σοφ-ω-τέρω(ς)*, dont l'allongement a pu passer indûment aux adjectifs correspondants.

Quand le thème primaire est en *-εσ-*, *ψευδ-έσ-τερο-ς*, il se produit une fausse finale, *-έστερο-*, qui a été purement et simplement transportée à d'autres formations, surtout aux adjectifs en *-ον-*, *εὐ-δαίμων-έστερο-ς*. D'autre part, le comparatif de l'adverbe *πάλι*, *παλί-τερο-ς*, faussement rapporté à *παλιός* (ancien), a été le point de départ d'une formation en *-άτερο-*, qui, d'abord restreinte aux adjectifs en *-αιο-*, *γεραίτερος* (homér.), *σχολάτερος*, s'est peu à peu répandue hors de ce domaine, *μεσάτερος*, *φιλάτερος*. Enfin le suff. secondaire *-τερο-* paraît cumulé avec le suff. primaire *-ισ-* du comparatif dans les formations du type *ἀρ-ισ-τερό-ς* (gauche) ⁽³⁾, que la décadence grecque a multipliées, v. g. *κλεπίστερος* (plus voleur).

(1) Le type *στενότερος* (plus étroit) n'est qu'une exception apparente, car il faut restituer **στενρότερος* (éol. *στένος*, ion. *στεινός*).

(2) V. infra 187, 4. Les deux causes se sont combinées.

(3) Originellement sans doute « le meilleur des deux côtés » par euphémisme comme *εὐώνυμος*. Quand on a cessé de sentir un comparatif dans ce mot, on l'a accentué comme les adjectifs en *-ρό-*.

C'est à ce dernier type que se rattachent en latin quelques mots en *-tero-* secondaire qui ont perdu la fonction comparative : *mag-is-ter* (« le plus grand de deux », maître), *min-is-ter* (« le plus petit de deux », serviteur), *sin-is-ter* (gauche, rac. inconnue, difficilement la même que celle du gr. σίν-ο-ματι, nuire). Bien plus féconde est la dérivation des adverbes en *-ter*, qui sont de véritables comparatifs (neutres sans doute, on sait qu'en grec on dit à volonté *σχολακίτερα* ou *σχολακίτερος*, etc.) employés en fonction de positifs, *levi-ter*⁽¹⁾, *libenter* = **libent-ter*, *audācter*, *fēlic-i-ter* (avec un *i* analogique comme dans *fēlic-i-bus*, infra 206, 5), *firmiter*, *ali-ter*, et archaïquement ainsi un grand nombre d'adverbes tirés d'adjectifs de 2^e déclinaison (*superbiter* Naev.), qui en latin classique ont disparu éliminés par les ablatifs adverbiaux en *-ē*.

30) XIV. Suff. *-nt-* : forme en grec et en latin les participes correspondants à toutes les formes thématiques de verbes, φέρ-ο-ντ- (nom. φέρων), λιβ-ό-ντ-, λύ-σ-ο-ντ-, etc., *fer-e-nt-* (nom. *ferēns*), *amāns*, etc. On observera que la voyelle thématique est toujours *ο* en grec, toujours *e* en latin⁽²⁾.

31) XV. Suff. *-es-*. — Ce suffixe n'est guère secondaire en grec que dans les adjectifs en *-έσ-* de formation hystérogène tels que *κωνυχ-ής* (bruyant, de *κωνυχ-ή*), *λίπυρ-ής* (« qui s'attache », en opposition à *λίπυρ-ός-ς*, onctueux). Il l'est indirectement en latin, par le transport à tous les verbes des infinitifs en *-re* et *-rī*, dont on a vu l'origine et la valeur nominales⁽³⁾, *amāre* *amārī*, *audire* *audīrī*, et par la création analogique des infinitifs de parfait, *fuisse* (d'après *esse*), *vixisse*, *amāvisse*, etc. Le type archaïque *amārier*, *audīrier* reste en suspens.

XVI. Suff. *-ios-*. — Très rarement secondaire en grec (v. g. *χερσείων*, pire = **χερρ-εσ-ίων*), ce suffixe forme au contraire en latin le comparatif de tous les adjectifs sans distinction : *doc-t-*

(1) M. Brugmann (*Grundriss*, II, p. 3) préfère expliquer ce suff. *-ter* par une tournure périphrastique : on aurait dit (acc.) **longum iter*, **breve iter*, comme plus tard en bas-latin (abl.) *longū mente*, *brevī mente*, cf. all. mod. *kurz-weg* (brièvement). Alors *libenter* pour **libent-iter* serait analogique ou syncopé.

(2) Cf. infra 209.

(3) Supra 125.

ior, *for-t-ior*, *sap-ic-nt-ior*, *bene-fic-e-nt-ior* (de l'inusité **beneficēns*, servant de comparatif à *beneficus*). On sait toutefois que l'usage refuse un comparatif aux adjectifs en *-uo-*, *-io-* et à quelques autres moins importants.

- (162) XVII. Suff. *-kó-*. — Très commun, porte invariablement l'accent en grec, *φου-σι-κό-ς*, *μαν-τι-κό-ς*. De ce type fréquent on a abstrait un suffixe *-ικό-*, qui s'est beaucoup propagé, *λογ-ικό-ς*, *ἀστ-ικό-ς* (urbain, le régulier *ἀστου-κό-ς* existe aussi), *ὠρ-ικό-ς* (mûr), *δερ-ματ-ικό-ς* (cutané), et de ce dernier type à son tour est sorti un suff. *-τικό-*, qui apparait dans des formations nombreuses et complexes telles que *ἐκ-κλή-σι-α-σ-τικό-ς*. Un autre suffixe également fort répandu, *-ικό-*, v. g. *πελοποννησι-ικό-ς*, doit provenir originairement de l'union du suff. *-κό-* avec des thèmes primaires féminins en *-ι-*. Sauf *-iaco-*, qui est un emprunt (*daemoniacus*), le latin nous offre des phénomènes tout pareils : *-co-* dans *hos-ti-cu-s*; *-ico-* dans *urb-icu-s*, *so-nt-icu-s* (réel); *-tico-* dans *rūs-ticu-s*, *lūnā-ti-cu-s*, etc. : puis cumul de l'affixe *-io-* avec les deux précédents, *patr-ic-iu-s*, *fic-tic-iu-s* (imaginaire), ce dernier type très développé dans la langue juridique et le latin de décadence, *recepticius*, *adventicius* (fausses graphies *ficlitius*, etc.)⁽¹⁾. Le suffixe *-co-* attaché à des féminins anciens en *-ā*, a donné l'illusion d'un suffixe *-āco-*, soit *verbēna* (verveine) = **verbēnā*, d'où *verbēnāca* (id.); et celui-ci, combiné avec le suffixe de matière *-eo-*, a engendré un nouveau suffixe de matière assez usité, *-āceo-*, v. g. *membrān-āceu-s* (de parchemin), *papyr-āceu-s*, etc.

Ce suffixe *-kó-*, si rarement primaire et si fréquemment secondaire, est le mieux propre à clore la liste des suffixes qui sont à la fois primaires et secondaires. Aucun des suivants n'apparaît plus qu'en dérivation secondaire.

- (163) XVIII. Suff. *-do-*, *-don-*, etc. — Ce n'est pas cependant qu'on ne puisse reconnaître en dérivation primaire déjà quelques

(1) On ne sait au juste que penser du suff. *-ico-* que présentent les types *puđicus* et *antiquos* (aussi *anticus*). Quant à la forme *-inquo-* (*long-inquo-s*, *prop-inquo-s*), elle est sans rapport avec celle-ci et s'apparie au suff. gr. *-από-* (soit i.-e. *-υπό-*) de *ποδ-από-*; « de quel pays ? » (le δ intercalé est une désinence de nomin. sg. nt., infra 217, I, 1 et 220, 6 A).

traces d'un suffixe à dentale initiale, gr. κλη-δών⁽¹⁾ (renommée), κρύβ-δην (en cachette), φύγ-δεν (en fuyant) : mais ici les formations secondaires, infiniment plus nombreuses, paraissent avoir servi de modèles. C'est d'abord, pour ne citer que les principales, le type latin en *-dō-*, *-idō-*, si fréquent dans les adjectifs, *herb-i-du-s*⁽²⁾, *flōr-idu-s*, et qui pourrait avoir quelque rapport très indirect avec le type en *-ndo-* des gérondifs, cf. l'adjectif *rot-undu-s*, de *rota* (roue). Son corrélatif grec paraît être le suff. *-δός-*, *-ηδός-* des adverbes tels que βραθυ-ηδός-ν (par degrés), στειχ-ηδός-ν (ligne à ligne). Vient ensuite le suff. *-δῶ-*, *-ιδῶ-*, *-ιδῶ-* des patronymiques éoliens, type Κρον-ιδῶ-ς : enfin, le suff. *-don-*, assez rare en grec, ἰλαγ-η-δών (souffrance), mais fort commun en latin dans des formations d'ailleurs assez obscures, précédé tantôt d'une nasale, *ar-un-dō* (roseau), *hir-un-dō* (hirondelle), tantôt d'une voyelle longue, *hir-ū-dō* (sangisue), *lib-ī-dō*, *cup-ī-dō*. Il est fort possible que cette dernière catégorie ne renferme pas de suffixe *-don-* et se réclame d'une origine phonétique analogue à celle du suffixe *-tūdō* déjà analysé⁽³⁾.

- 64) XIX. Suff. *-tāt-*. — Très commun, forme en grec et en latin des noms abstraits féminins dérivés d'adjectifs, βραδ-ύ-τητ- et βραδ-υ-τήτ- (nom. βραδύτης et βραδυτής, lenteur, dor. βραδύτης), *fac-ili-tāt-* (nom. *facilitās*), etc. La finale des thèmes en *o* revêt la nuance *o* en grec devant l'affixe *-tāt-*, φιλότης, κουφότης, d'où le suff. *-ότητ-* qui s'est propagé dans plusieurs formations, παντ-ότητης (universalité), ἐν-ότητης (unité). En latin, c'est au contraire la nuance *e*, *firmi-tās* = **fir-me-tāt-*, *novitās*, *vānitās*, *vērītās*, d'où le suff. *-itāt-* dans *vētōc-itās*, *rapāc-itās* et autres. Toutefois après un *i* l'*e* thématique n'a pas changé, *pie-tās*, *varie-tās*.

- 65) XX. Suff. *-went-*. — C'est surtout le sk. *-vant-* qui nous dénonce la forme originnaire de ce suffixe (en grec *-εντ-*), formatif de nombreux adjectifs secondaires dont le sens est

(1) Hom. κληηδόνα (δ 317) et κληηδόνι (σ 117).

(2) L'explication par une composition avec la rac. *do* (donner) « qui donne de l'herbe », etc., paraît peu vraisemblable.

(3) Supra 154.

« pourvu de . . » : *χαρίεις* = **χαρ-ί-θεντ-ς* (gracieux), *πτερό-εις* (ailé), *ἀλκή-εις*, dor. *ἀλκᾶεις* (vigoureux). De ces derniers types on a abstrait les finales *-όεις*, *-ήεις*, qui se sont beaucoup propagées, *σκιόεις* (ombreux, de *σκιᾶ*), *δακρυόεις* (larmoyant), *δενδρόεις* (boisé), *κῶδῆεις* (glorieux, de *κῶδος*), etc. Ce suffixe a dû primitivement se réduire en *-θητ-* devant l'affixe du féminin *-ῖ*, d'où **χαρίθητ-γα*, **χαρίθητ-γα*, **χαρίθητ-σα* : puis l'analogie des formes masculines et neutres a substitué un *ε* à l'*α*, et l'on a eu le fm. *χαρίεσσα*, en regard du type régulier *τιθηῖσα* dérivé de *τιθέντ-*⁽¹⁾.

C'est sans doute le même suffixe, amplifié d'un nouvel élément *-ο-*, qu'on doit reconnaître dans le type latin *cruentus* = **cru-uent-o-s* (?)⁽²⁾ : de là serait parti le suff. *-ento-*, dont peut-être l'affixation à des diminutifs en *-olo-*, v. g. *vīn-ol-entu-s* (ivre)⁽³⁾, a donné naissance au suffixe *-olento-*, passablement développé, *vi-olentu-s*, *pulver-ulentu-s*, etc.

Une autre formation latine, beaucoup plus importante, se rattache sûrement à cette série. Soit en grec le type *ιόεις* = **ῖσιό-θεντ-ς* (vénéneux) : le corrélatif latin est naturellement **vīro-uent-*, et avec un suffixe tertiaire *-to-*, **vīro-uent-to-*, d'où **vīro-uensso-*, puis par syncope ou contraction du groupe *oue* en *ō*⁽⁴⁾. *vī-ōnso-*. *vīrōso-*, bref, le suff. *-ōso-*, si répandu et qu'on trouve encore écrit *-ōnso-* dans les inscriptions d'origine populaire : *form-ōsu-s*⁽⁵⁾, *furi-ōsu-s*, *lib-īdin-ōsu-s* et tant d'autres.

(1) On pourrait pourtant, plus simplement peut-être, partir du comparatif régulier *χαριέστερος* = **ῖένσ-τερο-*, supra 47 C.

(2) L'explication récente de M. Bréal est meilleure : le nom.-acc. pl. régulier du participe *stuēns unguēns* était *stu-ent-a ungu-ent-a* (infra 206, 2) ; sur ce pl. on a refait un sg. *stuentum unguentum* ; et de même *cruentus* est sans doute un substitut analogue de **cruēns*, participe d'un vb. **cruēō* (saigner).

(3) Peut-être ancien euphémisme « qui a pris un peu de vin » ; cf. le français *saoul* = *satullus* (dimin. de *satur*).

(4) Cf. class. *cōntiō* = arch. *coventiō* (sur *conventiō*, cf. 77, 2), et *cōmis* (affable) = **co-ven-i-s*, rac. *ven*, la même que *ven* dans *venire*.

(5) On lit le vers *omnia formonsis cupio donare pucllis* dans un graffiti de Pompéi.

§ 2. — Formations helléniques.

166) I. Suff. -*σός*- devenu -*ός*- : forme les participes de tous les parfaits en -*κ*- : *λε-λυο-κ-ός*- (*λελυκώς*), *πε-φιλ-η-κ-ός*- (*πεφιληκώς*), fin. *λελυκυῖα*, etc.

167) II. Suff. -*σεν*-*αι* -*σεν* des infinitifs. — Le premier s'ajoute sous la forme -*έναι* au thème des parfaits, *λε-λοιπ-έναι*, *λε-λυκ-έναι*, et sous la forme écourtée -*ναι*⁽¹⁾ aux thèmes de présents en -*νυ*- et -*να*-, *δεικ-νύ-ναι*, *δαμ-νά-ναι*, d'aoristes passifs, *τυπ-ῆ-ναι*, *λυ-θῆ-ναι*, etc. Le second est la désinence générale des infinitifs de formes thématiques, soit **λέγ-ε-σεν* **λέγ-ε-εν* *λέγειν* et **λιπ-έ-σεν* *λιπ-έ-εν* *λιπεῖν*. C'est en effet *λιπέεν* (ou l'infinitif éolien *λιπέμεν*) qu'on doit lire partout où les poèmes homériques présentent pour l'inf. aor. 2 le type impossible *λιπέειν*, où la finale -*ειν* ne saurait s'expliquer : la plupart du temps cette correction laisse le vers intact, parce que la finale brève se trouve devant consonne initiale et devient longue de position : dans les rares cas où il en est autrement, la syllabe est allongée par le temps fort de la césure⁽²⁾. En lesbien, la contraction de *εε* paraît s'être faite en *η*, *λείπην* *λίπην*. Mais la finale brève du dorien, *ἄγεν*, *φέρεν*, *ἔχεν*, *λιπέεν*, est embarrassante : le plus probable est que la contraction ici aussi s'est faite en *η* (lacon. *σιγῆν* = *θιγεῖν*), et que la voyelle s'est ensuite abrégée par l'analogie des formes conjuguées du présent (2^e pers. sg. *φέρεις*, *ἄγεις*, etc.). Dans les verbes contractes on a très régulièrement *φιλεῖν* = **φιλ-έ-ε-εν*, *τιμᾶν* = **τι-μᾶ-ε-εν*, *δηλοῦν* = **δη-λό-ε-εν*, etc.⁽³⁾

III. Suff. -*σθ*-*αι* : forme tous les infinitifs de voix moyenne,

(1) Cf. supra 130.

(2) L'orthographe *λιπέειν* vient du rapprochement des deux péripositiènes *λιπεῖν* et *φιλεῖν*, ce dernier réellement contracté de *φιλέειν*.

(3) Ne pas oublier qu'il n'y a point d'*ι* dans la finale -*ειν* = -*εεν* (supra 24), et que par suite on ne saurait avoir inf. **δηλοῖν* ni **τιμᾶν*. — L'infinitif aor. 1^{er} *στῆσαι* = *στᾶ-σ-αι* (subsidièrement *λῶσαι*, *φιλησαι*, etc.) est visiblement le datif du thème dont *στᾶρε* = **stā-s-ī* est le locatif. Cf. supra 125.

δείκ-νυ-σθαι, δού-νχ-σθαι, λύ-ε-σθαι, λύ-σε-σθαι, λύ-σx-σθαι, λιπ-έ-σθαι, λυ-θή-σε-σθαι, λε-λύ-σε-σθαι, etc.

(168) IV. Suff. -εύ- : forme secondairement un très grand nombre de noms d'agent, κερxμ-εύ-ς (potier) de κέρxμ-ο-ς (argile), γρxμ-ματ-εύ-ς (scribe) de γράμ-μα (lettre), άγωγ-εύ-ς (guide) de άγ-ωγ-ή, et quelques noms d'instrument, άγ-ωγ-εύ-ς (bride), άμολγ-εύ-ς (vase à traire), etc.

(169) V. Suff. -τᾱ- : très important, deux classes. — 1° Noms d'agent dérivés de verbes, généralement oxytons : voyelle thématique brève, εύρ-ε-τή-ς (inventeur), νχι-έ-τη-ς (habitant) ; avec insertion sigmatique, έρx-σ-τή-ς (amoureux) : voyelle thématique longue, ποι-η-τή-ς, νίχ-η-τή-ς ; avec insertion sigmatique όρχ-η-σ-τή-ς (danseur). — 2° Noms dérivés de noms, généralement paroxytons : οίχ-έ-τη-ς (domestique), δημ-ό-τη-ς (citoyen), πρωρᾱ-τη-ς (pilote). La plupart du temps la voyelle du thème primaire subit devant le suff. -τη- un allongement d'origine obscure⁽¹⁾ : δεσ-μώ-τη-ς (prisonnier) de δεσ-μός (lien), πολ-ῖ-τη-ς de πόλι-ς (arch. πόλι-ς, infra 214 II), πρεσβῦ-τη-ς (vieillard) de πρέσβ-ῦ-ς, etc. De ces formations et autres pareilles se sont détachés les suffixes -ῖτη-, -εῖτη-, -ήτη-, -ώτη-, -ιώτη-, qui se sont largement répandus : όδ-ίτη-ς (voyageur), όπλ-ίτη-ς (hoplite), έρ-εῖτη-ς (prêtre), γυμν-ήτη-ς (soldat armé à la légère), στρατι-ώτη-ς (soldat) de στρατιά, στxσι-ώτη-ς (séditieux) de στά-σι-ς, νησ-ιώτη-ς (insulaire) de νήσο-ς, etc., et la substitution de -τικό- à -τη- tire de ces noms des adjectifs, στρατιωτικός (militaire).

VI. Suff. -τέο- : verbaux d'obligation de tous verbes dérivés, φιλ-η-τέο-ς (qu'on doit aimer), τῖ-μη-τέο-ς, etc.

VII. Suff. -τxτο- : sert à former le superlatif de tous les adjectifs dont le comparatif est en -τερο- et se présente dans toutes les conditions de ce dernier suffixe⁽²⁾, κουφ-ό-τxτο-ς, σοφ-ώ-τxτο-ς, εύ-δχι-μον-έσ-τxτο-ς, λαλ-ίσ-τxτο-ς (très bavard), ίδι-χί-τxτο-ς (exclusivement propre), etc.

(1) Probablement imité en partie de l'allongement qui se produisait régulièrement dans les dérivés de verbes en -έω, -ίω, -όω.

(2) Cf. supra 159.

(170) VIII. Suff. -ἄδ- : très rare en tant que secondaire, ἐβδομοῦ-ά-ς (semaine) de ἐβδομο-ο-ς (septième).

IX. Suff. -ἰδ- : déjà fort commun en tant que primaire, l'est encore davantage comme secondaire. Sa fonction principale paraît être de former des féminins d'adjectifs ou de noms⁽¹⁾ qui pour la plupart sont devenus des substantifs féminins indépendants : ainsi gén. θουρίδος ἀλκῆς (Hom., msc. θούρος, impétueux); πέτρῃ Δελφίς (Soph.) « la pierre delphienne » : ἡμερ-ί-ς (-ἰδ-ος, douce, apprivoisée), fm. de ἡμερος (doux), et par ellipse de δροῦς « chêne à glands comestibles » ; πατρ-ἰδ- « paternelle », et par ellipse de γῆ « patrie » ; puis par analogie ἡγεμονίς (commandante), βασίλῆς (reine), etc.

X. Suff. -ισσα : assez rare, paraît se rattacher au précédent et forme également des noms féminins, βασίλ-ισσα (reine). Il a passé par emprunt au latin, *prophētissa*, et de là aux langues romanes ; et l'on sait combien il s'est répandu en français sous la forme *-esse*.

XI. Suff. -ίσκο-, -ίσκη et -ίσκιο- : forment quelques diminutifs νεῦν-ίσκο-ς (adolescent) de νεῦν-ἰῶ-ς, παιδ-ίσκη (petite fille), ἀσπίδ-ίσκιο-ν (petit bouclier).

XII. Suff. -σύνη : forme des noms abstraits dérivés d'adjectifs, δικαιοσύνη (justice), μνημόσυνη (mémoire) de μνήμων, d'où le suff. -οσύνη propagé dans τεχνόσυνη (art), μαντιόσυνη (art divinatoire), κλεπτιόσυνη (vol)⁽²⁾.

§ 3. — Formations latines.

(171) I. Suff. -*ndo-*. — Les gérondifs et participes futurs passifs se forment par l'addition de ce suffixe au thème verbal, dont la voyelle finale revêt à volonté la nuance *o* ou *e* : *dīc-u-ndu-m*, *lēx re-pet-u-ndā-rum* (*pecūniārum*, loi contre la concussion),

(1) Probablement par un souvenir lointain de la fonction féminine du suff. -ἰ, qu'on retrouve également en latin amplifié d'une gutturale au lieu d'une dentale dans le type *vic-tr-ī-c-s*.

(2) La forme -συνο- (très rare) est un suffixe d'adjectif : hom. γῆθ-ό-συνο-ς (joyeux).

et *dīc-e-ndu-m*, *amandus*, *monendus*, etc. On sait toutefois que la forme en *u* est considérée comme archaïque et que la forme en *e* a prévalu, sauf dans *eundum* et l'adj. *secundus* (le suivant), du verbe *sequ-o-r* (= **sequ-o-ndo-s*). Est-ce ce dernier type qui a donné l'illusion d'un suff. *-cundu-*, qu'on retrouve dans *fā-cundu-s*, *īrā-cundu-s* et autres? La question est obscure. Le suff. *-bundu-* paraît plus clair : on doit sans doute y reconnaître un gérondif du verbe **fū-* ou *fuō* qui fait corps avec une forme verbale en qualité d'auxiliaire ⁽¹⁾, *mori-bundu-s*, *popul-ā-bundu-s*, etc.

(172) II. Suff. *-bili-* : fort commun, sans particularités importantes, *am-ā-bili-s*, *terr-i-bili-s*, *aud-ī-bili-s* (décad.), etc.

(173) III. Suff. *-tumo-*. — Sous la forme *-timu-* on le trouve dans quelques adjectifs, *mari-timu-s*, *lēg-i-timu-s* ⁽²⁾. Sous la forme *-simu-*, dont l's initiale s'assimile, il est l'indice du superlatif des adjectifs dont le thème se termine en *r* ou *l* : *celer-rimu-s*, *facil-limu-s*. Le plus souvent il se joint dans cette fonction au suff. *-is-* et forme ainsi le suff. *-issimu-*, indice ordinaire du superlatif latin ⁽³⁾.

(174) IV. Suff. *-ēnsi-* : adjectifs de provenance ou rapport, *for-ēnsi-s*, *Rōm-ān-ēnsi-s* (esclave affranchi par un citoyen romain). Ce suffixe paraît avoir quelque rapport avec celui qu'on a étudié plus haut sous la forme **-went-* ⁽⁴⁾.

V. Suff. *-ēstri-* : même fonction, *silv-ēstri-s*, *camp-ēstri-s*, *agrēstis* = **agr-ēstri-s* par syncope euphonique, d'où *caelēstis*, etc. Le rapport incontestable de *mēnsis* et *sēmēstris* montre que ce suffixe est une amplification du précédent.

(1) Cf. supra 104 et 147.

(2) Mais ces adjectifs sont probablement eux-mêmes d'anciens superlatifs : Henry, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 171.

(3) Cf. supra 126 et 139.

(4) Supra 165.

VI. Suff. *-gno-* : assez rare, même fonction, *ben-ī-gnu-s*, *abiē-gnu-s* (de sapin), *mal-ī-gnu-s*, etc. ⁽¹⁾

VII. Suff. *-aster* : rare, nuance péjorative, *patr-aster* (beau-père, mari de la mère), *ole-aster* (olivier sauvage). On le croit de provenance grecque par voie très indirecte ⁽²⁾.

VIII. Suff. *-tūt-* : forme des noms abstraits féminins, *vir-tūt-*, *servi-tūt-*, *juven-tūt-*, et à ce titre doit se rattacher plus ou moins étroitement, soit au suff. gréco-latin *-tāt-*, soit au suff. grec *-σύνη* ⁽³⁾, et peut-être à tous deux. Le type *satūs* est considéré comme inexplicable ; cf. pourtant le type *γέλως* (rire) ⁽⁴⁾.

(1) Il contient probablement la racine **gen* (naître) à l'état réduit avec le suff. *-ō-* (supra 109) : cf. *prīvī-gn-u-s* (beau-fils, fils d'un premier lit), littéralement « né à part ».

(2) *Mém. Soc. Ling.*, V. p. 346.

(3) Cf. supra 164 et 170.

(4) Supra 136.

CHAPITRE III.

COMPOSITION.

(175) Certaines dérivations, on l'a vu, peuvent être des compositions déguisées, en ce sens que le suffixe apparent y dissimule une racine significative : mais il n'y a composition proprement dite que quand plusieurs thèmes, dont chacun à part a gardé sa signification dans la langue, se fondent en un seul mot et s'y déterminent l'un par l'autre: *μεγαλό-πολις*, *tūci-fer*, *porte-feuille*, *sonnen-schein*, *apple-tree*, etc. Ce procédé, déjà fort développé dans la langue indo-européenne, l'a été bien davantage par le sanscrit classique, dont la faculté de composition est à peu près indéfinie. Le grec, au contraire, paraît l'avoir restreint, en tant du moins qu'il n'admet guère de composés de plus de deux termes ; il l'a pourtant amplifié, en ce qu'il possède toute une classe de composés qui n'appartient qu'à lui seul, ceux à premier terme verbal, *ἀγέ-στρατος*. En latin les ressources de la composition sont bien moins riches et moins variées qu'en grec : et, si les langues romanes, d'ailleurs très inférieures à cet égard aux langues germaniques, sont pourtant assez bien pourvues de composés d'un certain ordre, c'est en s'ouvrant des voies entièrement neuves et inconnues aux Latins qu'elles les ont presque tous développés ⁽¹⁾.

(1) Ce qui domine chez elles, c'est le type du composé à premier terme verbal : fr. *coupe-gorge*, *tirebouchon* ; ital. *passatempo* ; esp. *mata-moros*, etc., cf. gr. *ἀγέ-στρατος*.

SECTION I^{re}.

CLASSIFICATION DES COMPOSÉS.

§ 1^{er}. — *Classification morphologique.*

(176) Au point de vue morphologique, on doit distinguer la **composition syntactique** de la **composition asyntactique**.

Cette dernière, la seule véritable, consiste dans l'union de deux thèmes dont le premier se présente sous la forme thématique la plus simple, exactement comme dans la dérivation secondaire, soit *σεμνό-μαντις auri-fex*, où le premier terme ne diffère pas du thème primaire sur lequel se sont construits les secondaires *σεμνό-τητ- aure-u-*. Comme la dérivation, cette composition remonte donc, par ses origines les plus lointaines, à l'époque préhistorique et quasi-fabuleuse où le thème nu et sans affixes d'aucune sorte pouvait apparaître dans le langage et jouer le rôle d'un mot dans la proposition. Véritables fossiles linguistiques, ces composés nous présentent, unis et fondus ensemble, une foule d'éléments primitifs que la langue ne connaît plus à l'état isolé.

La composition syntactique, au contraire, n'est que la juxtaposition et l'union sous un seul accent de deux mots dont l'un régit l'autre au cas exigé par les relations habituelles de la syntaxe. Soit, par exemple, les deux mots *Πέλοπος νῆσος*, prononcés avec deux accents distincts : il ne faut qu'un bien léger changement pour les transformer en un mot unique *Πελοπόννησος*⁽¹⁾, où le double *v* dénonce encore l'ancien *σ* du génitif : et c'est là aussi toute la différence du latin *senātūs cōnsúltum* et *senātūs-cōnsúltum*. Le latin a beaucoup de ces faux composés, *pater-familiās*, *rēspública*, *vēnīre* et *vēnum-īre* (être vendu), *pessúm-dare* (perdre), *manū-missio* (affranchissement), et le

(1) On sait que l'accent unique est essentiellement ce qui fait l'unité du mot. Souvent même ce n'est qu'affaire de graphie.

français n'en manque pas : *œil-de-bœuf*, *arc-en-ciel*, *tête-à-tête*, puis encore *Fête-Dieu*, *Hôtel-Dieu*, *Pont-Oise*, etc., où le dernier terme est un génitif⁽¹⁾. Mais ils foisonnent surtout en grec, où presque tous les cas de la déclinaison leur apportent leur contingent : gén. sg. Διός-κουροι (Castor et Pollux), νεώσ-οικοι (chantier naval) ; loc. sg. ὁδοι-πόρο-ς (voyageur), Ἀλκί-νοο-ς (n. pr. homér., cf. la locution homér. ἀλκὶ πεποιθώς « confiant en sa force »), ἄλι-πλόο-ς (qui navigue sur mer), d'où par analogie le type ἄλι-πόροφουρο-ς (teint en pourpre de mer) : acc. sg. ὀνομά-κλυτο-ς (célèbre), car il est clair qu'une locution syntactique ὄνομα κλυτός est l'exact équivalent de πόδες ὠκύς ; loc. pl. ὄρεσσι-γεν-ής (né dans les monts), ὄρεσί-τροφο-ς (nourri dans les monts), Νηυσί-κίχ (n. pr., le dernier terme de signification indécise) : instr. sg. ou pl. Ἴφι-χράτ-ης, Ἴφι-άνισσα (n. pr.), où ἴ-φι = *φι-φι signifie « avec force », ce mot étant d'ailleurs si peu compris par les Grecs comme une forme casuelle qu'ils en ont tiré un adjectif dérivé (ἴφια μῆλα « brebis grasses ») dès le temps d'Homère ; peut-être encore χαλκή-λατος (forgé en cuivre) = *χαλκῆ ἔλατός (?), διφρήλα-τος (traîné sur un char), etc., où l'on reconnaîtrait la classe des instrumentaux dits en -α⁽²⁾.

C'en est assez pour faire voir que la composition syntactique relève en réalité de la syntaxe et que la composition asyntactique devra seule nous occuper. Toute la question parfois est de savoir si dans un cas donné on a affaire à l'une ou à l'autre : ainsi Ἀλό-νησο-ς semble asyntactique, mais peut fort bien être une corruption du syntactique Ἀλόνησος, qui existe également : en sens inverse ὀνομάκλυτος s'explique par le syntactisme, mais peut aussi bien contenir le thème pur à suff. -μνη- ὄνο-μα⁽³⁾, et c'est peut-être à cette différence primitive que se réfèrent les accentuations divergentes ὀνομάκλυτος et ὀνομακλυτός.

(1) *Festa Deī, hospitāle Deī* : au temps où remontent ces mots le nominatif était *Diex*.

(2) Cf. infra 187, 7.

(3) Cf. supra 115, 3.— Le type latin *triumvir* est curieux : il procède d'une locution syntactique telle que *magistrātus trium virōrum*, d'où l'on a abstrait successivement un nom. pl. *triumvirī* (pour *trēs virī*) et un nom. sg. *triumvir*.

§ 2. — Classification fonctionnelle.

(177). Au point de vue de la fonction ou de la signification, on distinguera les **composés** en **copulatifs**, **déterminatifs** et **possessifs**.

I. Le composé **copulatif** est celui où aucun des termes ne détermine l'autre, mais où tous deux, placés en quelque sorte sur la même ligne, gardent en composition le sens et la fonction qu'ils auraient séparément. Cette classe, prodigieusement développée en sanscrit, v. g. duel *Mitrā-várunāu* (Mitra et Varuna), n'a presque pas de représentants en grec : *νοχθ-ήμερον* (nuit et jour), *μυρο-πισσό-κηρο-ς* (onguent fait d'aromates, de poix et de cire)⁽¹⁾. En latin on cite : *reci-procus* = **recus* + **procus*, litt. « en arrière et en avant », *su-ove-taur-ilia* (sacrifice solennel d'une truie, d'une brebis et d'une génisse); *ūsus-fructus* est syntactique.

II. Le composé **déterminatif** est celui qui équivaut comme sens à une locution où l'un des deux termes régirait l'autre à un cas quelconque. A son tour cette classe comprend les composés **attributifs** ou **appositifs**, et ceux de **dépendance**.

1. Dans le composé attributif, le premier terme est l'attribut du second et se mettrait par conséquent au même cas dans une locution syntactique⁽²⁾ : gr. *μεγάλω-πολι-ς*, *κακο-πάρθενο-ς* (malheureuse jeune fille), *άνδρω-παι-ς* (enfant viril), *λογ-χοιδ-ικός-ς* (qui tient du discours et du chant), équivalents exacts de *μεγάλη πόλις*, *κακή παρθένος*, *παις άνήρ*, etc. ; lat. (fort rare) *meri-diē-s* corrompu pour **mediē-diē-s*⁽³⁾, équivalant à *media diēs*.

2. Dans le composé de dépendance, l'un des termes est le

(1) Il y a en outre les composés burlesques forgés par Aristophane, v. g. *Τισαμενοφανίππους* (n. pr.) « Tisamène et Phénippe », *Acharn.* 603, etc. — *Άνδρόγυνος* est appositif, et *κλαυσυγέλως* (risus cum fletu) est composé de dépendance; *έν-δεκα*, *δω-δεκα*, que me suggère M. Wharton, sont originaiement composés syntactiques, et *un-decim* avec sa syncope irrégulière, est certainement hystérogène.

(2) C'est le type français *porte-fenêtre*, *wagon-salon*, *bleu-vert*, à cela près qu'en français c'est le second terme qui est le déterminant.

(3) La substitution de *r* à *d* vient peut-être d'une ancienne locution locative **meri diē* « en plein jour ».

complément de l'autre et par suite serait à un cas oblique dans une locution syntactique, en tant du moins qu'il pourrait se décliner. Dans cette catégorie on rangera : — a) les composés à premier terme nominal, régi par le second : gr. ἀνδρ-ἀδελφος (beau-frère), ἀνδρεϊκελος (semblable à l'homme), νωτοφόρος (qui porte sur le dos), ποδωκής (rapide), équivalant respectivement à ἀνδρὸς ἀδελφός, ἀνδρὶ εἵκελος, νώτῳ φορός, πόδας ὠκύς, etc. : lat. *Mārci-por* = *Mārci puer* (esclave de M.), *lūcifer* = *lūcem ferēns*, *pedi-sequo-s* = *pede sequēns*, *volnificus*, *mali-volus*, *īgnivomus*, etc. ; — b) les composés dont le premier terme est une particule invariable : η̄ négatif, gr. ἄρηκτος, ἀνήκουστος, lat. *īnsulsus*, *immātūrus* ; gr. δύσγνωστος, εἰσοδος, πρόσσδος, πάροδος, σύνοδος ; lat. *cōnsul*, *exsul*, *difficilis*, *perfidus*, etc. ; — c) les composés à premier terme verbal, régissant le second⁽¹⁾ (en grec seulement) : ἀγέ-στρατο-ς, φερέ-οικο-ς, δακέ-θῦμο-ς = ἄγων στρατόν, φέρων οἶκον, δακῶν θῦμόν (mordant le cœur), etc.

III. Dans le composé **possessif** l'un des termes régit également l'autre : mais de plus l'ensemble implique l'existence d'un sujet qui possède la qualité exprimée par le composé. Ainsi, en français un *rouge-gorge* n'est pas simplement une gorge rouge, mais un oiseau qui a la gorge rouge⁽²⁾ ; de même, en grec et en latin, ῥοδοδάκτυλος, *capripēs* ne signifient pas « doigt de rose, pied de bouc », mais « qui a des doigts de rose, qui a des pieds de bouc ». Cette catégorie est considérable et comprend : — a) composés à premier terme nominal, ξυθοκόμης, ἐκατόμυλος, ῥινόκερως, *flāvicomus*, *centuplex* (qui a cent plis), *anguimanus* (éléphant) : — b) composés à particule, εὐγλωττος (qui a la parole facile), δῦσφημος (de mauvais augure), ἀμήτωρ (sans mère), δίχρονος (à deux têtes), *concors*, *discors*, *iners*, *bifrōns*, etc.

En principe la fonction des composés n'influe pas sur leur

(1) C'est le type français *tournebroche*, *fainéant*, *piqc-assiette*, celui-là même que l'école de Ronsard a, sans succès, tenté de propager (*aime-lyre*, etc.), bien qu'il soit fort commun dans la langue populaire.

(2) Cf. encore *nu-pieds*, *chèvre-pieds* (Ronsard), *Barberousse*, etc. : type fréquent surtout dans les sobriquets d'origine populaire. — Quoique adjectifs en grec, ces mots gardent encore la trace de leur ancienne indépendance en tant que substantifs, infra 181 i. n.

formation. Il faut toutefois remarquer qu'en grec, où en général les composés reculent l'accent le plus loin possible⁽¹⁾, les composés à sens actif sont paroxytons si la pénultième est brève, oxytons si elle est longue : θεοτόκος (mère de Dieu), cf. θεότοκος (fils de Dieu), μητροκτόνος (Oreste), cf. μητρόκτονοι (les enfants de Médée), πυρφόρος, λογογράφος ; ρυθμοποιός, ξαψιδός. Cette distinction remonte en partie à l'accentuation indo-européenne.

SECTION II.

FORMATION DES COMPOSÉS.

178) Un grand principe domine cette matière : **il n'y a point de verbes composés**. Ce qu'on appelle improprement de ce nom, en grec et en latin, c'est, ou bien la simple juxtaposition de deux éléments, préposition et verbe, dont l'union est si lâche qu'ils peuvent toujours être séparés, que l'augment et le redoublement se glissent perpétuellement entre eux, que dans Homère ou en latin archaïque l'un peut se trouver au début de la proposition et l'autre à la fin, bref, le type bien connu διαβαίνω *in-venīō* ; ou bien ce sont des verbes dérivés de noms composés : ainsi ἀτυχέω, δυσχεραίνω, ἀτιμάω, δρούφακτώ (clôturer en bois), *īnsāniō* (être fou), *dēmēntō* (rendre fou), *terrificō*, etc., ne sont pas des verbes composés où entrent des simples *τυχέω, *χεραίνω, τιμάω, etc., qui d'ailleurs pour la plupart n'existent pas, mais des dérivations verbales tirées, régulièrement ou non, des thèmes nominaux ἀτυχής, δυσχερής, ἄτιμος, δρούφακτος, *īnsānus*, *dēmēns*, *terrificus*⁽²⁾, et il serait aisé de multiplier ces exemples.

(1) La principale exception concerne les adjectifs en-ής-, qui, au contraire, en tant qu'adjectifs sont généralement oxytons, εὐγενής, δυσμενής. Cf. supra 124 et 161.

(2) Ἄτιω (ne pas honorer), si ce n'est un pur barbarisme, est le seul composé verbal de la langue grecque ; encore voit-on bien de quelle analogie il sort, ἀτίω : τίω = ἀτιμάω : τιμάω. De même, en latin, le vb. *ignōscō* (oublier, pardonner) est refait sur *ignōtus*. Quant au type si commun *dēsquāmō* (écailler), *ēdentō*, *expectō*, etc., il est refait, par exemple, sur *squāma* et le rapport *turba dēturbō* (ce dernier juxtaposé de *dē* et *turbō*).

Il suit de là que le dernier terme d'un composé est toujours un thème nominal. Quant au premier, ce peut être un thème nominal, ou une particule invariable, ou en grec seulement un thème verbal. Nous avons à envisager isolément chacun de ces cas.

§ 1^{er}. — *Forme du premier terme.*

(179) I. **Le premier terme est un thème nominal.** —

En principe, on l'a vu, il doit revêtir la forme thématique toute nue, et c'est bien ce qui se produit dans nombre de cas; mais, de même que dans la dérivation certains suffixes se sont surchargés de la finale des thèmes auxquels ils s'ajoutaient, et ont été sous cette nouvelle forme transplantés sur d'autres thèmes auxquels cette finale était étrangère, ainsi dans la composition il était inévitable que telle voyelle, finale ordinaire ou fréquente du premier terme, passât par analogie à des formations où l'étymologie ne saurait la justifier.

C'est essentiellement la voyelle thématique *e/o*, dont on a déjà constaté l'énorme expansion dans la dérivation, qui dans les composés joue ainsi le rôle de voyelle épenthétique ou de liaison. En effet les thèmes en *e/o* sont nombreux dans l'une et l'autre langue, presque autant que tous les autres à la fois : comme premiers termes de composés ils revêtent habituellement la nuance vocalique *o* en grec, *e* (devenu *i*) en latin, *λυκο-κτόνο-ς*, *māgni-ficu-s*⁽¹⁾, et c'est cet *o* grec, cet *i* latin qui s'est étendu par analogie à une foule d'autres thèmes nominaux à finale toute différente, avec d'autant plus de facilité qu'il était en même temps, respectivement dans chacune de ces langues, l'indice du génitif singulier de ces mêmes thèmes, et que le sentiment linguistique traduisait instinctivement *πυρο-κλόπο-ς* (th. *πυρ-*) par *πυρός κλοπέύς* et *pāci-ficu-s* (th. *pāc-*) par *pācis factor*.

Le latin ne connaît pas d'autre voyelle de liaison que son *i*

(1) Le type à voyelle *o* (*u*) *auru-fex* et par imitation *carnu-fex*, d'ailleurs archaïque, ne mérite ici qu'une simple mention. Cf. la formation des noms en *-āl-*, supra 164.

(u). Le grec en a d'autres que l'ο, mais beaucoup plus rares. Ainsi quelques thèmes en - $\bar{\alpha}$, conservant intacte leur finale en composition, v. g. $\delta\alpha\phi\eta\eta\text{-}\phi\acute{o}\rho\omicron\text{-}\varsigma$ (qui porte des lauriers), en ont contaminé d'autres thèmes, et l'on a eu, surtout à la faveur de cette loi rythmique qui fait éviter aux Grecs la succession de trois brèves consécutives, les curieux types $\sigma\tau\epsilon\phi\alpha\eta\eta\text{-}\phi\acute{o}\rho\omicron\text{-}\varsigma$ ($\sigma\tau\acute{\epsilon}\phi\alpha\eta\eta\text{-}\varsigma$, couronne), $\beta\lambda\alpha\eta\eta\eta\text{-}\phi\acute{\alpha}\gamma\omicron\text{-}\varsigma$ ($\beta\acute{\lambda}\alpha\eta\eta\text{-}\varsigma$, gland), $\acute{\epsilon}\kappa\eta\text{-}\beta\acute{o}\lambda\omicron\text{-}\varsigma$ ($\acute{\epsilon}\kappa\acute{\alpha}\varsigma$, loin), propagés par les poètes en tant que favorables à la mesure dactylique. Bien moins claire est l'origine de la voyelle de liaison ι dans $\acute{\alpha}\rho\gamma\acute{\iota}\text{-}\pi\omicron\upsilon\text{-}\varsigma$ ($\acute{\alpha}\rho\gamma\acute{o}\text{-}\varsigma$, blanc), $\kappa\alpha\lambda\lambda\acute{\iota}\text{-}\theta\eta\rho\acute{\iota}\varsigma$ ($\kappa\alpha\lambda\lambda\acute{o}\varsigma$ ou plutôt * $\kappa\alpha\lambda\lambda\acute{o}\text{-}\varsigma$, beau); mais elle peut avoir été empruntée à des composés syntactiques dont le premier terme était au locatif⁽¹⁾.

Il reste à préciser ces notions générales en les vérifiant dans les cas les plus intéressants de composition, classés selon la nature du thème nominal qui joue le rôle de premier terme.

1. Les thèmes-racines montrent rarement la racine pure, gr. $\acute{\alpha}\text{-}\pi\lambda\acute{o}\omicron\text{-}\varsigma$ = * $s\bar{m}\text{-}\pi\lambda\acute{o}\omicron\text{-}\varsigma$ (rac. **sem*, un), $\acute{\alpha}\text{-}\pi\alpha\acute{\zeta}$, $\acute{\alpha}\text{-}\delta\epsilon\lambda\phi\acute{o}\text{-}\varsigma$ (de même matrice, frère utérin), $\pi\upsilon\rho\text{-}\phi\acute{o}\rho\omicron\text{-}\varsigma$, $\pi\omicron\delta\text{-}\acute{\eta}\nu\epsilon\mu\omicron\text{-}\varsigma$, lat. *simplex* = **sem-plec-s*, *sin-cēru-s*⁽²⁾, *ōs-cen* (oiseau dont le chant est un présage), *sōl-stitiu-m*; presque toujours avec voyelle, $\pi\upsilon\rho\omicron\text{-}\lambda\alpha\beta\acute{\iota}(\delta)\text{-}\varsigma$ (pincette), $\pi\omicron\delta\omicron\text{-}\sigma\tau\rho\acute{\alpha}\beta\eta$ (entrave), $\chi\epsilon\iota\rho\omicron\text{-}\theta\acute{\eta}\chi\eta$ (gant), *lūci-fugu-s*, *vōci-ferātīō*, *ōri-ficiu-m*, etc.

2. Finale en *e/o*. — Le thème parfaitement pur, mais diffèrent d'une langue à l'autre : gr. $\acute{\iota}\pi\pi\omicron\text{-}\mu\alpha\chi\acute{\iota}\bar{\alpha}$, $\tau\alpha\upsilon\rho\acute{o}\text{-}\mu\omicron\rho\phi\omicron\text{-}\varsigma$, $\mu\alpha\kappa\rho\acute{o}\text{-}\chi\epsilon\iota\rho$; lat. *armi-ger*, *tardi-gradu-s*, *solli-pēs* (qui a le sabot tout d'une pièce); sauf en grec les types $\beta\lambda\alpha\eta\eta\eta\text{-}\phi\acute{\alpha}\gamma\omicron\varsigma$ et $\acute{\alpha}\rho\gamma\acute{\iota}\pi\omicron\upsilon\varsigma$; sauf aussi, naturellement, le cas où la voyelle thématique s'élide contre la voyelle initiale du second terme, gr. $\acute{\iota}\pi\pi\text{-}\alpha\gamma\rho\omicron\text{-}\varsigma$ (cheval sauvage), $\acute{\upsilon}\mu\upsilon\text{-}\omega\delta\acute{\iota}\bar{\alpha}$ ⁽³⁾, lat. *equ-it-* (cavalier), *soll-emni-s*. etc.

(1) L'α bref qui apparaît dans la composition des numéraux, $\pi\epsilon\upsilon\tau\acute{\alpha}\text{-}\pi\omicron\lambda\iota\text{-}\varsigma$, $\acute{\epsilon}\xi\acute{\alpha}\text{-}\pi\omicron\upsilon\varsigma$, $\delta\acute{\epsilon}\kappa\alpha\text{-}\delta\acute{\alpha}\kappa\tau\upsilon\lambda\omicron\text{-}\varsigma$, vient de l'analogie de $\acute{\epsilon}\pi\tau\alpha\text{-}$, $\acute{\epsilon}\nu\upsilon\epsilon\alpha\text{-}$, $\delta\epsilon\kappa\alpha\text{-}$, réguliers ($\delta\acute{\epsilon}\kappa\alpha$ = *decem* = **dékni*).

(2) Probablement « d'une seule pièce » (cf. *cre-āre*), puis « pur ». Cf. aussi gr. $\mu\acute{\omega}\nu\upsilon\acute{\xi}$ (solipède) = * $\sigma\mu\text{-}\acute{\omega}\nu\upsilon\chi\text{-}\varsigma$ (qui n'a qu'un ongle).

(3) Contracté dans $\kappa\alpha\kappa\omicron\upsilon\rho\gamma\omicron\varsigma$ = * $\kappa\alpha\kappa\acute{o}\text{-}\epsilon\rho\gamma\omicron\text{-}\varsigma$ et autres, d'où par analogie $\pi\alpha\lambda\omicron\upsilon\rho\gamma\omicron\varsigma$ (th. $\pi\acute{\alpha}\nu\tau\text{-}$).

3. Finale en *ā*. — Parfois en grec le thème pur, ἀγγελιᾶ-φόρος (messager), νεφελη-γερέτα (assembleur de nuages, ἀγγέλω); mais le plus souvent en grec et toujours en latin l'*ā* est remplacé par la voyelle commune de liaison, χωρο-γράφος (topographe), ὥρο-λόγιον (horloge), φωνό-μιμος (imitant la voix), *spīci-fer*, *spīni-ger*, *vēli-volu-s*, *tibī-cen* = **tibiē-cen* (*tibiā canēns*), etc.⁽¹⁾,

4. Finale en *i*. — Le thème pur quelquefois en grec, πολί-πορθος (dévastateur de villes), toujours en latin : *au-cep-s*, *auguriu-m*, *au-spīciū-m*, etc., syncopés pour *avi-cep-s*, etc. ; *ūpiliō* (berger) = **ou-piliō* syncopé pour *ovi-* (le *p* au lieu de *qu* semble dénoncer un emprunt fait à l'ombrien, cf. αἰπόλος, supra 57,1) ; *īgni-vomu-s*, d'où par imitation *lapi-cīda* (th. *lapid-*) ; *monti-vagu-s*, *pontifex*, etc. En grec : avec voyelle *o*, πολιο-φυλακ-έω (garder la ville), οἰο-πόλος (berger) ; avec voyelle *ā*, πολιᾶ-νόμος (gouverneur de ville).

5. Finale en *u*. — Thème pur dans ναυ-κράτης (puissant sur mer), βου-γενής, δρυ-τόμος, δακρύ-ροσο-s (baigné de larmes), *nau-fragiū-m*, *bŭ-bulcu-s* (corrompu pour **bŭ-bulcu-s* = **bou-fulco-s*, cf. *fulcīre*, soutenir, nourrir), *sŭ-bulcu-s*, *manŭ-briū-m* (manche, poignée⁽²⁾), etc. Voyelle *o* surajoutée dans δρυο-παγής (charpenté), δακρυο-ποιός (lamentable), ἰχθυο-φάγος, etc. En latin *i* remplace *u* dans *mani-pulu-s* (*manus plēna*), *frŭcti-fer*, *corniger*, *arquitēnēs*, etc.

6. Finale en *s*. — Les thèmes en *-os-* (*-es-*) apparaissent sous quatre aspects principaux : — a) en grec, thème pur, ἀνεσ-φόρος (qui porte des fleurs), σκαεσ-πάλος (qui agite son bouclier) ; — b) en latin, voyelle *i* surajoutée (rare), *veneri-vagu-s* (débauché), *honōri-ficu-s*, etc. : — c) en grec, voyelle *ā* surajoutée, βελεη-φόρος (portant des javelots), ou remplaçant le suffixe *-εσ-*, ξιψη-φόρος (armé d'un glaive) ; — d) voyelle *o* en grec, *i* en latin substituée à ce même suffixe, ἀνθο-λόγος (qui cueille des fleurs), ψευδό-μαρτυς (faux témoin), ἀληθό-μαντι-s

(1) L'existence de doublets tels que *χώρᾱ χωρος*, *spīca spīeum* a naturellement facilité ce procédé, qui nous est encore familier, puisque nous forgeons des mots tels que *phono-graphe*, *gralli-pède*, etc.

(2) Le second terme est très probablement la rac. **bher* (porter) réduite avec suff. *-io-*.

(prophète véridique), *mūni-ficentia*, *volni-ficu-s*, *opi-fex* (th. *op-os-*), *terri-ficu-s*, etc.

7. Finale en *mη*. — Trois types : — a) le thème pur, *ὀνομά-κλυτο-ς*, *nōmen-clātor* ; — b) en grec le thème des cas obliques avec voyelle *ο*, *ὀνοματο-θέτη-ς*, *σωματο-εἰδή-ς* ; — c) la voyelle substituée à la finale *η*, *αἱμο-βαφής* (baigné de sang), *homi-cīda*.

8. Finale nasale. — Habituellement l'épenthèse *χθονό-παις* (fils de la terre), *λιμενο-φύλαξ* (gardien de port) ; parfois la syncope analogique, *ἀχμό-θετο-ν* (socle de l'enclume, th. *ἄκ-μou-*).

9. Finale liquide. — L'épenthèse avec la forme des cas obliques dans *παιρο-κτόνο-ς* et *parricīda* (corrompu pour *patri-cīda*).

10. Finale explosive. — Formes très diverses en grec : — *αἰπόλο-ς* (chevrier) = **αἰγ-πόλο-ς*, *μελί-φθογγο-ς* ; — *γηρο-βαφής* (accablé de vieillesse) ; — *ἀσπιδή-φόρο-ς* (armé d'un bouclier), *λαμπαδη-δρόμο-ς* (qui fait la course des torches) ; — enfin et surtout *ἀσπίδο-πηγός-ς* (fabricant de boucliers), *κορακό-φωνο-ς*, *κερατο-φόρο-ς*, *κρεατο-βόρο-ς* (carnivore), *ὕδατο-τρεφής* (qui vit dans l'eau)⁽¹⁾, etc. — Lat. *lacti-fer*, *lapidi-cīda*.

II. Le premier terme est une particule invariable.

— Ce cas très simple n'exige aucun éclaircissement.

30) III. Le premier terme est un thème verbal. — Le grec a deux sortes de composés à premier terme verbal, les asigmatiques, type *φερέ-οικο-ς* (qui porte sa maison), et les sigmatiques, type *φαισί-μβροτο-ς* (qui éclaire les hommes). Il est assez difficile de préciser rigoureusement l'origine de ces formations spéciales au grec. La forme des composés asigmatiques y dénonce surtout l'influence de locutions exclamatives qui sont, par l'effet de l'habitude, devenues des sobriquets, puis des noms, soit *φέρε οἶκον* (porte ta maison!), interjection adressée à la tortue⁽²⁾ ; mais les composés à premier terme

(1) Le thème *ὕδατ-* en composition prend habituellement la forme *ὕδρο-* qui doit remonter à un thème d'adjectif en *-ρός*, cf. *ὑδρος ὑδρᾶ* (hydre).

(2) Sur les composés verbaux par l'impératif, cf. pour la langue française A. Darmesteter, *Mots composés*, p. 148, et pour les langues germaniques, Henry, *Gramm. comp. de l'Angl. et de l'All.*, n° 117, III, 2.

nominal y réclament également un rôle, en ce sens qu'un mot tel que φιλο-κίνδυνος, qui est originairement un composé possessif nominal et signifie « à qui le danger est cher », a été traduit « qui aime le danger », et a ainsi donné naissance à ces innombrables composés par φιλο-, μῖσο-, τῖμο-, etc., où l'on croit reconnaître les verbes φιλῶ, μῖσῶ, τῖμῶ⁽¹⁾. Quant aux composés sigmatiques, ce sont à coup sûr des possessifs nominaux, et στρεψί-κερω-ς, par exemple, a pu signifier originairement « qui a les cornes en état de torsion » ; mais on a inconsciemment traduit par στρέψᾱς τὰ κέρα « qui tord ses cornes » et sur de pareils modèles formé une infinie multitude de composés dont le premier terme semble un thème d'acriste sigmatique.

Fidèles à leurs origines, ces deux genres de composés montrent presque toujours leur voyelle étymologique, les asigmatiques un ε, les sigmatiques un ι : ἐχέ-φρων (sensé), μενε-πτόλεμο-ς (brave à la guerre), ἀρχέ-λαῶ-ς (qui commande le peuple) ; παυσί-καχο-ς (qui fait cesser les maux), εύρεσι-επής (à la parole facile), ἐλκεσί-πεπλο-ς (à la robe traînante). Toutefois l'influence des composés de thèmes nominaux introduit sporadiquement dans les uns et les autres la voyelle ο : λιπο-ναύτη-ς (matelot déserteur), λιπό-φθογγο-ς (sans voix), φυγο-πτόλεμο-ς (lâche) ; μιξο-βάρβαρο-ς (semi-barbare), ῥῖψο-κίνδυνο-ς (aventureux). De plus, par analogie réciproque, on trouve (très rarement) l'ε dans les sigmatiques, περσέ-πολι-ς (qui ravage les villes), et l'ι dans les asigmatiques, ἀρχι-θάλασσο-ς (qui gouverne la mer), ἀρχι-θέωρο-ς⁽²⁾ (chef des théores), λαθί-φθογγο-ς (qui fait perdre la parole), τερπικέρωνος = *τερπε-κέρωνο-ς (fulmina torquens), etc.

§ 2. — Forme du dernier terme.

- (181) En général, quand la finale du dernier terme est vocalique, elle ne change pas en composition grecque, à cela près toute-

(1) De même en français *crime de lèse-majesté* = *crimen laesae mājestātis*, où *lèse* est un participe féminin : on y voit la 3^e pers. du sg. du présent de *lérer*, et l'on forme sur ce modèle *lèse-entendement*, *lèse-goût*, etc.

(2) Il se pourrait bien que cet ἀρχι- si fréquent fût, comme ἀκί, le locatif d'un thème nominal disparu. Cf. supra 176.

fois que, si le composé est adjectif, elle s'accommode nécessairement aux changements de genre qu'il est susceptible de subir : θάνατος-ο-ς ἄ-θάνατος-ος (η ο-ν⁽¹⁾), φιλοῖσθος-ος πολυ-φιλοῖσθος-ος (ο-ν) : κόμη ξανθο-κόμη-ς et aussi ξανθό-κομο-ος, κεφαλή πολυ-κέφαλος-ος ; πόλι-ς περσέ-πολι-ς ; δάκρυ πολυ-δάκρυ-ος. En latin on a de même *flāvi-comu-s*, et *angui-manu-s* (a u-m) se décline comme un thème en o ; mais ordinairement le dernier terme latin échange sa finale contre un i pour devenir adjectif, d'où le type si commun *rēmu-s tri-rēmi-s*, *clivo-s dē-clivi-s*, *amnu-s (annius) soll-emni-s*⁽²⁾, *forma in-formi-s*, *norma ab-noirmi-s*, *anima sēmi-animi-s*, etc.

Quand la finale est consonnantique, le dernier terme peut ne subir aucun changement, et c'est le cas ordinaire en latin : *sim-plec-s*, *prae-cep-s*, *opi-fec-s*, *capri-pēs*, *bi-dēn-s*, *quadri-frōn-s*, etc. Mais en grec le traitement est beaucoup plus varié.

— 1^o Aucun changement : τρι-που-ος, σύ-ζυγ-ος (compagnon de joug), αἴθ-οπ-ος (noir), εὖ-ωπ-ος (beau), καλλι-θηριξ, πολυ-χειρ.

— 2^o Passage à la déclinaison en o par l'addition d'un o : σύ-ζυγο-ος⁽³⁾, καλλι-τριχο-ος, πολυ-χειρο-ος, ὄ-πατρο-ος (consanguin)⁽⁴⁾.

— 3^o Passage à la déclinaison en o par substitution de l'o à la voyelle régulière du thème : τρι-πο-ος (ο-ν), Πόλυ-βο-ος (n. pr., riche en bœufs),

Πάτρο-κλο-ος (n. pr.) pour Πατροκλέης = *Πατροκλέης (κλέ(ς)-ος, gloire), ὄμ-αιμο-ος (consanguin, αίμα).

— 4^o Passage à la déclinaison masculine en ā- (gén. āo ου) : ἀελλο-πόδη-ος (aux pieds rapides comme la tempête).

— 5^o Addition ou substitution de la finale adjectivale -έσ-⁽⁵⁾ : ὕδατο-τρεφής, πολυ-κλαδής (qui a beaucoup de branches), θεο-φιλής (cher aux dieux), ὑπερη-φανής (orgueilleux), etc.

(1) On sait que l'usage de la langue grecque proscrit en général le féminin de ces adjectifs composés et le remplace par le masculin. Cette particularité remonte d'ailleurs à la langue indo-européenne, car une liaison ῥοδoδάκτυλος ἡώς n'est autre chose à l'origine qu'une locution appositionnelle, « l'aurore doigt-de-rose », où le mot « doigt » conserve naturellement son genre masculin.

(2) Proprement « qui vaut pour l'année entière » et par suite « ne se fait qu'une fois l'an ». — Cette substitution latine de l'-i- est sans doute à mettre sur la même ligne que son introduction constante à la finale des thèmes en -u- primitif, supra 152.

(3) Mais ici le mot ζυγός peut bien être en cause.

(4) La voyelle ὄ, étymologiquement obscure, a le sens de ἄ- copulatif.

(5) Ce cas est fort commun : cf. supra 161.

Outre ces changements il faut encore remarquer deux particularités de la langue grecque. La première est l'allongement fréquent de l'initiale du dernier terme, ποδ-ήνεμο-ς⁽¹⁾, ἀν-ήνεμο-ς, δυσ-ώνυμο-ς, τρι-ώβολο-ν, etc. Cet allongement, justifié dans les exemples ci-dessus par une succession de brèves, s'est étendu analogiquement à une foule d'autres cas où cette explication fait défaut : ἀν-ήεστο-ς (incurable), ἀν-ήκουστο-ς (inouï), εὐ-ήνωρ (brave), ἀμφ-ήκης (à deux tranchants), χίγ-ωνυξ (chèvre-pieds), etc. L'autre phénomène, non moins fréquent, c'est l'apophonie déjà signalée qui fait passer la syllabe finale du dernier terme : soit du degré réduit au degré fléchi, v. g. αἶμα = *αἶ-μη et ὀμαίμων (consanguin), κτήμα (propriété) et εὐ-κτήμων (riche); soit du degré normal au degré fléchi, φρήν ἄ-φρων ἐχέ-φρων, πατήρ ἄ-πάτωρ πατρο-πάτωρ (aïeul paternel), μήτηρ δυσ-μήτωρ (de mauvaise mère), mais δυσ-μήτηρ subst. (mauvaise mère), et la locution μήτηρ ἀμήτωρ (mère dénaturée); soit enfin inversement du degré fléchi au degré normal, αἰδώς ἀν-αἰδής, γένος εὐ-γενής, κράτος Σω-κράτης, etc.⁽²⁾. Le latin répond à ce dernier cas par l'unique exemple *genus dē-gener*, de même qu'il oppose *veter* (arch.) à *vetus* et *pūbēr* (pubère) à *pūbēs* (puberté).

Il ne semble pas douteux que l'apophonie et l'allongement n'aient été subsidiairement utilisés par les Grecs pour différencier les composés possessifs des déterminatifs, et la plupart des exemples précédents en font foi; mais d'assez nombreuses confusions ont compromis la valeur de ce critérium d'ailleurs artificiel.

(1) Cf. le même allongement dans ἡνεμόεις (venteux), dans ἀθάνατος (prononcé sans doute ἀτθάνατος), et autres cas où se seraient rencontrées trois brèves de suite. — On a conjecturé récemment (Wackernagel) que la longue des composés procédait dans certains cas d'une contraction indo-européenne : ainsi, un type *πένωτος (ὄζος, rameau) représenterait i.-e. *pénhōtōs contracté de *pénhōtōs, et de là l'ō long se serait propagé dans d'autres formations.

(2) Mais il ne faut pas faire rentrer dans le cas de l'apophonie le type κέρασ αἰπύ-κερωσ (aux cornes élancées), où -κερωσ n'est, comme au génitif κέρωσ qu'un substitut de -κέρματος, cf. le doublet poétique εὐ-κέρμασ, et supra 129. Quant à l'accentuation, qui semble contredire cette étymologie, elle est sans doute analogique de celle du type εὐ-γενωσ (fertile) = *εὐ-γηωσ, où l'ω vient d'une métathèse de quantité. V. supra 81 i. u. De même au premier terme κρεωφάγωσ s'explique par *κρεασο-φάγωσ.

TROISIÈME PARTIE.

MORPHOLOGIE.

(182) La **Morphologie** est l'étude des formes du langage, c'est-à-dire des modifications désinentielles que subissent les thèmes nominaux et verbaux pour devenir des noms et des verbes susceptibles de jouer un rôle dans l'ensemble de la proposition.

Prise dans un sens très large, la morphologie pourrait également comprendre l'étymologie, qui vient d'être étudiée; et même il semblerait au premier abord que la formation d'un temps tel que $\lambda\epsilon\chi\text{-}\theta\acute{\eta}\text{-}\sigma\omicron\text{-}$ rentrât dans la conjugaison au même titre que l'affixation à ce thème des désinences $\text{-}\mu\alpha\iota$, $\text{*}\text{-}\sigma\alpha\iota$, $\text{-}\tau\alpha\iota$, etc. Mais il a paru préférable de réserver le nom de morphologie à l'étude des désinences, afin de tracer aussi nette que possible la ligne de démarcation entre la formation des thèmes et la flexion des mots, et d'insister sur cette vérité élémentaire et trop souvent méconnue, que $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\omicron\text{-}$ et $\lambda\epsilon\chi\text{-}\theta\acute{\eta}\text{-}\sigma\omicron\text{-}$, par exemple, sont de leur côté des types aussi distincts, aussi parfaitement indépendants l'un de l'autre que peuvent l'être du leur $\lambda\acute{\omicron}\gamma\text{-}\omicron\text{-}$ et $\text{*}\lambda\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\tau\iota\text{-}$ ($\lambda\acute{\epsilon}\zeta\iota\varsigma$). La morphologie se réduit donc pour nous à la déclinaison et à la partie de la conjugaison qui concerne exclusivement les désinences personnelles.

Les **désinences, casuelles** ou **de déclinaison, personnelles** ou **de conjugaison**, apparaissent dans la langue comme le complément obligé des thèmes nominaux ou verbaux auxquels elles s'attachent. Il est bien rare, on l'a vu, que la

racine pure et sans affixe puisse faire fonction de thème ; mais il est encore plus rare que le thème nu et sans désinence joue le rôle de nom ou de verbe ⁽¹⁾. Bref, le thème est presque une abstraction, et une abstraction à peine définissable, tout comme la racine, ce qui d'ailleurs n'infirmé en rien la légitimité de la morphologie ⁽²⁾. Car, à tout prendre, le mot lui-même n'en est-il pas une ? L'homme pense et s'exprime par phrases, et non par mots isolés.

Ici se pose une question préjudicielle : comment est-il possible de concevoir qu'une simple terminaison, presque toujours monosyllabique, souvent réduite à une seule consonne, parfois invisible à tout autre œil que celui du linguiste, ajoutée à un thème nominal ou verbal, ait la vertu d'y introduire une modalité plus ou moins compliquée, singulier ou pluriel, sujet ou complément, 1^{re}, 2^e ou 3^e personne, etc. ? C'est ce que peuvent, sinon nous apprendre, au moins nous faire entrevoir, les langues dites isolantes ou agglutinantes, dans lesquelles les éléments de relation n'en sont point encore arrivés à faire corps avec les éléments significatifs. En chinois, par exemple, le pluriel en principe ne diffère pas du singulier : mais, dans les cas où il est absolument indispensable de préciser le concept de pluralité, on peut le faire en postposant au nom un autre nom qui a le sens de « foule » ou d' « universalité », soit *thing tsè kiài* = *juvenis filius multitudō* signifiant « les adolescents ». Que *kiài*, en tant que mot isolé, vienne à tomber en désuétude. l'histoire seule du langage pourra rendre raison de la fonction plurale attachée à l'affixe. De même, certaines langues finnoises ont encore un mot *veli* (ami, compagnon), que le hongrois, langue de même famille, a complètement perdu ; mais le hongrois a gardé dans sa déclinaison un affixe *-vel* avec sens comitatif ou instrumental, v. g. *kő-vel* = *lapis-comes* « avec la pierre ». Or, en vertu de la loi d'harmonie vocalique, qui exige l'assimilation partielle de la voyelle du suffixe à celle du

(1) Le thème nominal n'apparaît guère pur de tout alliage qu'au vocatif du sg., ἑπιπ-ε *epi-p-e* ; le thème verbal. qu'à la 2^e pers. du sg. de l'impératif, λέγ-ε *leg-e*. (L'impératif est le vocatif du verbe.)

(2) Cf. la préface de la 3^e édition.

thème, cette syllabe *-vel* devient souvent *-val*, *atyá-val* (avec le père) : en vertu d'une autre loi, le *v* s'assimile à la consonne finale du thème, *kert-tel* (avec le jardin), *kert-ek-kel* (avec les jardins), *háx-zal* (avec la maison), *atyá-m-mal* (avec mon père), etc. A travers tous ces changements le primitif *veli* est devenu méconnaissable, et, si ce mot n'eût été conservé quelque part, tout l'effort de l'analyste serait impuissant à le restituer.

A plus forte raison, de pareilles restitutions sont-elles ardues et chanceuses dans nos langues où l'affixe s'est réduit à sa plus simple expression. On en peut tenter : on peut, par exemple, voir dans l'*-s* final du nom. sg. un ancien démonstratif **so*, qui a donné au grec son article *ὁ*, rapprocher le gén. sg. *δήμοιο* (du peuple) = **ḍāmu-o-syō* de l'adj. *δημόσιος* (populaire) = **ḍāmu-o-tio-s*, qui a le même sens et à peu près la même forme, reconnaître dans les indices *-m* et *-t* de 1^{re} et 3^e pers. du sg. des verbes les restes informes du thème **me-* (moi) et du démonstratif **to-* (il, cf. l'article grec). Mais ce sont là des jeux d'esprit presque inutiles, et qui, poussés plus loin, deviendraient dangereux : toutes les tentatives faites pour expliquer l'*-es* du nom. pl. par une sorte de redoublement de l'*-s* démonstratif du nom. sg., le passif latin par une affixation du pronom réfléchi (*feror* = **ferō sē*), le médiopassif grec par un redoublement à sens réfléchi de la finale pronominale (*φέρομαι* = **φέρ-ο-μα-μαι*, **φέρεσσι* = **φέρ-ε-σσι-σι*, etc.), se sont brisées contre d'insurmontables obstacles phonétiques, et l'on voudrait pouvoir espérer qu'elles ne se renouvelleront plus. Aussi bien elles engageaient la science du langage dans une voie sans issue. La plupart des erreurs de la science, dans tous les ordres, viennent de ce qu'elle se croit tenue d'expliquer ce qu'elle n'a charge que de constater.

- (183) D'ailleurs, à supposer même que les langues indo-européennes parussent avoir conservé tous leurs affixes casuels et personnels à l'état de mots isolés, le rapprochement des uns et des autres en serait-il beaucoup plus légitime ? Il est permis d'en douter ; car il méconnaîtrait souvent ce facteur de premier ordre, l'**analogie grammaticale**, dont l'influence n'est pas moindre dans ce domaine que

dans celui de la dérivation⁽¹⁾. Comme les mots, en effet, les formes de déclinaison et de conjugaison se classent dans notre esprit par arrangements sériaires, où les catégories conçues à tort ou à raison comme identiques au point de vue logique tendent constamment à s'identifier par la forme : dès lors un suffixe qui nous apparaît partout semblable à lui-même n'est peut-être tel que pour avoir été abstrait jadis de quelques mots et transporté ensuite à tous les autres⁽²⁾. Bien plus, si la langue contient le suffixe en tant que mot isolé, il se peut que le mot isolé ait été abstrait du suffixe, et non le suffixe dégradé et corrompu du mot isolé⁽³⁾. Le cas est assez rare, mais non pas sans exemple⁽⁴⁾.

Envisageons, dans un domaine qui nous est familier, cette action incessante de l'analogie. On connaît la règle dite de l's en ancien français : nom. *li chevaux*, acc. *le cheval*. L'alternance est normale dans tous les mots de la 2^e déclinaison latine : mais elle est naturellement étrangère à des types tels que : nom. *li père* = *ille pater*, acc. *le père* = *illum patrem*. Aussi la très vieille langue ne connaît-elle que le nom. sg. *li père* ; mais peu à peu l's de la déclinaison voisine, envisagé à tort comme l'indice nécessaire du nom. sg., fait son chemin dans celle-ci, et à un moment donné de l'histoire de la langue (XIII^e siècle) on ne trouve plus que la forme contaminée, *li pères*, *li lérres*, *li emperères*.

(1) Cf. supra 83.

(2) A voir les formes d'impératif *leg-i-tō leg-u-ntō* (gr. $\varphi\epsilon\rho\text{-}\acute{\epsilon}\text{-}\tau\omega$ $\varphi\epsilon\rho\text{-}\acute{\delta}\text{-}\nu\tau\omega\nu$), qui ne croirait que *-tō -ntō* sont des affixes de 3^e pers. contenant, comme *-ti -nti* à l'indicatif, un thème démonstratif effacé ? Il n'en est rien pourtant : *legitō* est probablement une forme nominale, et *leguntō* est refait sur *legitō* et sur le rapport *legit legunt*.

(3) C'est ce que soutiennent les linguistes selon lesquels les désinences personnelles, détachées et abstraites du thème conjugué, sont devenues les pronoms personnels (théorie dite de l'adaptation, cf. Sayce, pp. xvi sq., 117 sq., etc.).

(4) En français « un recueil d'ana » : *ana* est simplement la terminaison des mots *Voltairiana*, *Bolwana*, *Huetiana*, par lesquels on désigne de pareils recueils. Cf. A. Darmesteter, *Mots nouveaux*, p. 229, et plus récemment *Bull. Soc. Ling.*, VI, p. cxxxv.

Ainsi dans les verbes. A la 3^e conjugaison latine les formes de 2^e pers. du plur. telles que *tráhitis*, *cúrritis* appelleraient en français les corrélatives *vous *traîtes*, *vous *queúrtes*, etc. Mais de celles-ci il n'y a plus d'autres vestiges que les deux formes isolées *vous faites*, *vous dites*, lesquelles même ont disparu du langage populaire. Partout ailleurs (*vous trayéz*, *vous couréz*) s'est glissée une désinence *-ez*, qui, régulière à la 1^e conjugaison seulement, *vous améz* = *amátis*, a insensiblement envahi les trois autres.

Que de pareils faits se soient produits dès la période indo-européenne, c'est ce dont il est aussi impossible de douter qu'il est difficile de le démontrer. Qu'ils fourmillent dans la déclinaison et la conjugaison grecques et latines, c'est ce qui se dégagera des pages qui vont suivre.

I. — DÉCLINAISON.

(184) La **déclinaison** est la modification désinentielle des thèmes nominaux, répondant aux trois catégories grammaticales du **genre**, du **nombre** et du **cas**, distinctives de ces thèmes.

L'indo-européen avait trois **genres**, **masculin**, **féminin**, **neutre**, que le grec et le latin ont fidèlement conservés.

Il avait également trois **nombres** : **singulier**, **pluriel** et **duel**. Mais le duel y était sans doute déjà réduit à trois formes casuelles, comme en sanscrit, quatre au plus. La plupart de ses descendants l'ont perdu et n'en présentent plus que des vestiges presque effacés. Le latin est dans ce cas. En grec même, où il semble s'être maintenu, on sait que des dialectes entiers, notamment le lesbien, n'en connaissent plus l'usage, et que dans la langue classique l'emploi en est à peu près facultatif, alternant avec celui du pluriel⁽¹⁾.

Quant aux **relations casuelles**, autant qu'on peut le conjecturer par les langues issues, l'indo-européen, au moment de la séparation, en devait distinguer au moins huit, à savoir : **nominatif**, ou cas de l'agent ; **vocatif**, simple interjection⁽²⁾ ; **accusatif**, qu'on pourrait plus exactement nommer **IIatif**, indiquant la tendance vers l'objet ; **ablatif** (tendance à s'éloigner de l'objet) ; **instrumental** ou **comitatif** (accompagne-

(1) Dans Homère l'accord du duel avec le pluriel (τὸ δ' αὐτὸ μάρτυροι ἔστων A 338 — μηκέτι παῖδε φίλω πολεμίζετε μηδὲ μάχεσθον II 279) est un fait assez fréquent.

(2) Le vocatif n'est pas à proprement parler un cas, puisqu'il ne se construit en relation logique avec aucun autre terme de la proposition.

ment) : **datif** (attribution à) : **locatif** (situation dans) : **génitif** enfin, qu'il serait plus exact d'appeler **possessif**, à raison de sa fonction essentielle et primitive⁽¹⁾. A chacune de ces relations correspondaient, en général plusieurs désinences, qui se sont presque toutes maintenues en grec et en latin, bien que nominale-ment le grec n'ait que cinq cas, et le latin que six.

Ces désinences peuvent s'adjoindre au thème sans le modifier. C'est en général le cas, du moins en grec et en latin⁽²⁾, pour la déclinaison dite parisyllabique, qu'il y a lieu dès lors de traiter isolément et la première, non-seulement parce qu'elle est la plus simple, mais encore parce qu'elle a sur bien des points contaminé analogiquement la déclinaison dite impari-syllabique⁽³⁾ et en a. au contraire, fort peu subi l'influence. Dans cette dernière, qui a parfois conservé, parfois très capricieusement modifié l'apophonie primitive de ses thèmes, il faut étudier successivement, d'une part les désinences, de l'autre les changements qu'impose au thème l'affixation de ces désinences. Enfin la déclinaison pronominale, d'une nature toute spéciale, diffère encore plus de celle des noms proprement dits que ne diffèrent l'une de l'autre les deux déclinaisons nominales, et exige un chapitre séparé. Telle est la division de notre étude.

(1) Ou mieux encore adnominal, parce qu'en principe il ne peut être régi que par un nom dont il complète le sens. — Cf. aujourd'hui, sur la signification originaire des catégories casuelles, Delbrück, *Indogerman. Syntax*, p. 172 sq.

(2) En indo-européen primitif toutes les déclinaisons devaient être plus ou moins apophoniques.

(3) Cette terminologie est malheureusement bien peu exacte; car il n'y a pas plus de syllabes dans γένους ou *nūbis* que dans γένος ou *nūbēs*, et inversement il y en a plus dans θεοτο et *deōrum* que dans θεός et *deus*. On a cru devoir pourtant s'y tenir, parce qu'elle est commode et consacrée par l'usage. Le tout est de ne pas la prendre à la lettre.

CHAPITRE 1^{er}.

DÉCLINAISON PARISYLLABIQUE.

- (185) On comprendra sous cette désignation la 1^{re} et la 2^e déclinaison grecque, la 1^{re}, la 2^e et la 5^e déclinaison latine, sauf à substituer à ce classement tout empirique la distinction systématique des thèmes à finale *o/e*, à finale \bar{a} et à finale \bar{i} .

SECTION 1^{re}.

THÈMES EN *o-*.

- (186) Les thèmes à finale *o-* sont en très grande majorité masculins ou neutres. Pourtant les féminins n'y sont pas rares, soit parmi les noms, *νῆσο-ς*, *ἄμπελο-ς*, *pōpulu-s*, *alvo-s*, soit surtout, en grec seulement, parmi les adjectifs auxquels l'usage refuse la flexion féminine en *η*, *εὐώνυμο-ς* (supra 181, n. 1), *ἐργάσιμο-ς*, etc. Le genre, au surplus, n'influe pas sur la déclinaison, sauf deux formes spéciales au neutre.

§ 1^{er}. — *Masculins et féminins.*

- (187) 1. Singulier. — 1. Nominatif : l'indice est *-s* en grec et en latin, *ἵππο-ς*, *equō-s*, sans difficulté.

2. Vocatif : le thème pur à voyelle *e*, *ἵππε*, *equē*, seule trace nettement visible d'une ancienne apophonie qu'ait conservée cette déclinaison. La similitude constante du nominatif et du vocatif au pluriel de tous les noms et même au singulier d'autres déclinaisons a amené, ici aussi, l'emploi très

fréquent du nominatif en fonction de vocatif, gr. ὦ φίλος, lat. *da meus ocellus*⁽¹⁾, et même certains noms, θεός-ς, *deu-s*, manquent absolument de vocatif dans la bonne langue.

3. Accusatif : *-m*, d'où gr. *-ν*, lat. *-m*, sans difficulté, ἵππο-ν, *equō-m*, archaïquement sans *m*, οἶνο.

4. Ablatif 1^{er}. — La désinence de cet ablatif était un *d* précédé d'une voyelle dont il n'est pas aisé de préciser la nature, vraisemblablement **-ēd*. Mais la voyelle importe peu ici, puisque dès la période proethnique elle s'était contractée avec la voyelle finale du thème. Cette dernière étant un *ō*, la contraction a dû donner **ἵπποδ*, *equōd*. En latin cet ablatif s'est maintenu, en perdant régulièrement son *d* final, qu'on ne lit plus que dans les anciennes inscriptions⁽²⁾. En grec il a disparu de la déclinaison, mais on le retrouve sous forme d'adverbe dans οὔτω, ἄνω, κάτω, ἀνωτέρω, etc., et surtout, avec un *ς* final d'origine peu précis⁽³⁾, dans les nombreux adverbes tirés d'adjectifs en *-ς*, οὔτως (doublet de οὔτω), σοφῶς, καλῶς, κοῦφως, etc. Adverbial aussi en latin dans *certō*, *citō*⁽⁴⁾.

Il se pourrait que cette désinence **-ēd* admit aussi devant elle la voyelle thématique *ē-* : dans ce cas, la contraction du groupe eût donné la longue *ē*, qu'on ne trouve qu'en latin, mais prodigieusement répandue, puisqu'elle y répond pour la formation des adverbes à la finale *ως* du grec : *certē* = **certēd*, *facilimēd*⁽⁵⁾, *probē*, *doctē*, *benē*, *malē*, etc.

5. Ablatif 2^e. — L'ablatif sanscrit *ācīvāt*, qui répond à *equōd*, peut toujours être remplacé par un ablatif *ācīva-tas*, dont la désinence se retrouve plus pure en grec et en latin sous la forme *-tos*. Mais le latin seul l'adjoint à quelques thèmes en *-o-*, *funditus* = **funde-tos* (de fond en comble), *peni-tus* (à fond, cf. *penu-s*, nomin., dont le sens a dû se modifier). En grec on

(1) Δ 189 ; γ 375. — Plaut. *Asin.* 657 (Ussing).

(2) Supra 65.

(3) Cf. pourtant supra 65 i. n.

(4) Supra 77 C.

(5) Sénatusconsulte des Bacchanales. — Toutefois l'osque *amprufd* = *improbē*, dont la finale rappelle celle des ablatifs de 3^e décl. *marīd*, *airīd* = *aere*, a fait penser à une intrusion des formes de la 3^e décl. dans le domaine de la 1^{re}. La conjecture portée au texte paraît plus probable.

ne la retrouve plus que dans quelques adverbes, ἐν-τός = *in-tus*, ἐκ-τός, qui sont si peu compris comme des ablatifs qu'on y greffe une nouvelle terminaison d'ablatif, d'où le type à cumul ἐν-τοσ-θεν (aussi ἐκ-τοσ-θεν, ι 239).

6. Ablatif 3^e. — Cette dernière désinence d'ablatif (sk. *-dhas*) se présente en latin sous la forme *-de*, et en grec sous la triple forme -θε (πρόσ-θε inser. att.), -θεν et -θα (= *θη, état réduit de -θευ) : v. g. les adverbes ἐν-θα et ἐν-θεν, lat. *in-de* = *ἐν-θε. Le latin n'a point gardé cet affixe dans sa déclinaison et n'a que les deux types adverbiaux *inde* et *unde*. En grec, au contraire, et surtout dans la langue homérique, les ablatifs en -θεν sont extraordinairement nombreux et fréquents : noms communs, ἀγρό-θεν, οἴχο-θεν, θεό-θεν, οὐρανό-θεν : noms propres, Ἰλιό-θεν, Κορινθό-θεν : pronoms, πό-θεν, ὄ-θεν, ἄλλο-θεν, αὐτό-θεν. Ces dernières formations se sont maintenues dans l'usage classique.

7. Instrumental 1^{er}. — La finale de ce cas était certainement un *-a*, long ou bref, il n'importe ici, car la contraction de cette voyelle avec la finale vocalique du thème avait dû donner naissance à un *-ā* indo-européen, qu'on retrouve dans les formes doriennes πᾶ (= *qe-a ou *qo-a, par où ?), αὐτᾶ (par ici), ἀλλᾶ (d'autre part), etc., ion. xῆ, att. πῆ, ἄλλῆ, πεζῆ (à pied, instrum. de πεζός-ς, pédestre), διχῆ (doublement), πανταχῆ (de toutes parts), ἡσυχῆ (paisiblement), etc. Il est vrai que ces formes, extrêmement communes, sont ordinairement écrites πῆ, ἄλλῆ, etc., et passent pour des datifs⁽¹⁾ : mais, d'abord, l'ι adscrit n'est pas constant, et d'autre part il est fort naturel que les Grecs, devenus incapables de reconnaître dans ces formes un instrumental masculin, les aient prises pour des datifs féminins à la faveur d'une ressemblance tout extérieure⁽²⁾. La vérité est que l'ι

(1) Hérodien même prescrit rigoureusement cette orthographe.

(2) On a tenté de justifier le féminin de πῆ en sous-entendant ὀδῶ ; mais que faudrait-il sous-entendre avec πεζῆ ou διχῆ ? D'ailleurs πάντ-η, dor. παντ-ᾶ, encore que de formation analogique (infra 204, 9), semble bien indiquer que les Grecs, au temps où ils ont créé ce mot, avaient encore conscience de la nature masculine de là désinence ; car autrement ils auraient forgé *πᾶσᾶ *πᾶση. — Je dois pourtant faire observer que la doctrine portée au texte est rejetée par la plupart des grammairiens. Les plus autorisés (cf. G. Meyer, § 388) enseignent unanimement que le type πᾶ est un *instrumental féminin*.

adscrit n'est ici qu'un simple ornement graphique, et que la fonction de l'instrumental cadre parfaitement avec le sens de tous ces adverbes de manière et des locutions qui répondent à la question *quā*. C'est pourquoi il paraît préférable aussi de voir des instrumentaux *msc.-nt.* dans les quatre types pronominaux latins *quā* = *πᾶ*, *hāc*, *illāc*, *istāc*, plutôt que de recourir à l'ellipse problématique de *viā*, pour y justifier le féminin.

8. Instrumental 2^e. — Il n'est pas sûr que ce cas, dont l'indice est en grec $-\varphi\iota$ $-\varphi\iota\nu$ ⁽¹⁾ et qu'on ne retrouve pas en latin, ait existé au singulier en indo-européen ; du moins en sanscrit n'apparaît-il qu'au pluriel, sous la forme *-bhis* ⁽²⁾. Quoi qu'il en soit, cette forme, que le grec classique a complètement perdue, est encore assez commune chez Homère ⁽³⁾ : $\delta\epsilon\zeta\iota\acute{o}\text{-}\varphi\iota\nu$ (à droite), $\acute{\alpha}\rho\iota\sigma\tau\epsilon\rho\acute{o}\text{-}\varphi\iota\nu$ (à gauche), $\chi\alpha\lambda\kappa\acute{o}\text{-}\varphi\iota\nu$ (avec de l'airain), $\sigma\tau\rho\chi\alpha\tau\acute{o}\text{-}\varphi\iota\nu$, $\text{'}\lambda\acute{o}\text{-}\varphi\iota\nu$, $\acute{\epsilon}\kappa$ $\pi\alpha\sigma\sigma\alpha\lambda\acute{o}\varphi\iota$ (à un clou, θ 67), etc.

9. Datif. — La désinence primitive était **-ay*, ou peut-être **-ey*, mais il n'importe ici, puisque la voyelle initiale n'a pu avoir d'autre effet que d'allonger par contraction la finale du thème en *o-*, $\text{'}\pi\pi\omega$ *equō* = **ékwoǎy* ou **ékwoǎey* ⁽⁴⁾. Cette déclinaison est, avec celle des thèmes en *ā*, la seule où le grec ait conservé un véritable datif.

10. Locatif. — En revanche il a presque entièrement perdu le locatif, dont l'indice était un simple *-i* et dont on ne trouve plus que des traces dans les formes $\pi\acute{o}\iota$ (où ?) = **qó-i*, $\acute{o}\acute{\iota}$ (où, relatif) ⁽⁵⁾, $\acute{o}\acute{\iota}\kappa\omicron\iota$ (à la maison), éol. $\tau\upsilon\acute{\iota}\delta\epsilon$ (ici), $\acute{\alpha}\lambda\lambda\upsilon\iota$ (ailleurs) ⁽⁶⁾. On voit que la finale du thème a la nuance *o*, mais la nuance *e* y serait probablement plus régulière : ce qu'il y a de sûr, c'est que la forme $\acute{o}\acute{\iota}\kappa\omicron\iota$ existe, et que le dorien a des adverbes du type $\tau\epsilon\acute{\iota}\delta\epsilon$,

(1) Sur le ν éphelestique, cf. supra 79, 1.

(2) Cette forme n'est pas entièrement inconnue au grec, cf. le doublet $\acute{\alpha}\mu\varphi\iota$ et $\acute{\alpha}\mu\varphi\iota\varsigma$ (autour) et l'advb. $\lambda\iota\chi\rho\iota\varphi\iota\varsigma$ (de biais).

(3) Où elle ne se restreint pas à la fonction d'instrumental, mais peut aussi remplir indifféremment celle d'ablatif et de locatif.

(4) V. supra 24 A et 26, 2^o. — Il faut donc bien se garder d'identifier en latin le dat. *equō* = **equōi* et l'abl. *equō* = *equōd*.

(5) Il est à remarquer que ces locatifs ont pris le sens illatif.

(6) Observer la longueur de la finale (proethniquement contractée de *o + i*) dans $\acute{o}\acute{\iota}\kappa\omicron\iota$, $\text{'}\iota\sigma\theta\mu\acute{o}\acute{\iota}$, opposés à $\acute{o}\acute{\iota}\kappa\omicron\iota$ pl., $\text{'}\iota\sigma\theta\mu\acute{o}\iota$ (les isthmes).

τουτεῖ, αὐτεῖ, auquel on pourrait rattacher le panhellénique ἐκεῖ. Le locatif latin, *humī* (à terre), *domī* (à la maison), laisse la question indécise, puisque l'*ī* peut remplacer *ei* ou *oi* ; toutefois le type archaïque est *humoi* = **humō-ī*. Cette forme très importante n'a gardé la fonction locative que dans les exemples cités et dans les noms propres de villes et lieux, *Lugdūnī* (à Lyon) : partout ailleurs, et dans ces noms eux-mêmes, elle a pris le sens du génitif et partout remplacé le génitif primitif, dont le latin n'offre plus trace : *equī*, *servī*, *dominī*, etc.

11. Génitif. — La désinence proethnique était *-syo*, cf. sk. *áçva-sya*, et la plus ancienne forme grecque ἑππο:ο se ramène tout naturellement à *ἑππο-σyo⁽¹⁾. De celle-ci au type classique ἑππου le stade de transition ne peut être que *ἑπποο par chute du *ι* intervocalique, et cette seule considération suffirait à démontrer l'existence de cet *ἑπποο qu'on ne lit d'ailleurs nulle part. Mais on en a des preuves plus directes. En effet — 1° Plusieurs vers d'Homère où on lit la forme en *οο* sont faux, et redeviennent justes par la restitution de la forme en *οο* : ainsi les amphimacres Ἰλίου, Αἰόλου ne sauraient évidemment entrer dans un vers dactylique⁽²⁾. — 2° Le génitif ὄου, du pronom relatif ὅ-ς, qu'on lit dans Homère, est évidemment un barbarisme imaginé à une époque postérieure pour rétablir le vers que la leçon οὖ avait rendu faux : il ne faut qu'y substituer ὄο⁽³⁾. — 3° Cette restitution s'impose presque avec la même force, chaque fois que la finale *οο* est censée s'abrégger devant une voyelle subséquente, v. g. Ἰλίου αἰπεινῆς (I 686), οὐρανοῦ ἀστερόεντος (Z 108), etc., lire Ἰλῖο', οὐρανό', etc., par élision du second *ο*. — 4° La même restitution est possible, mais non nécessaire, chaque fois que l'*οο* du génitif forme la seconde partie du pied, soit dans la fin de vers Μενελάου κῶδελμοιο, où il y a certainement avantage à lire Μενελάοο. — 5° La leçon *οο* (ou *ω* dans l'éolien homérique primitif) n'est donc absolument justi-

(1) Supra 39 C. — Cette désinence ne se rencontre pas en dehors de la déclinaison en *ο-* et paraît avoir été empruntée à la déclinaison pronominale, infra 217, 9.

(2) On lira donc Ἰλῖοο προπάροιθε (O 66, X 6), Αἰόλοο κλυτὰ δῶματα (x 60), et de même Z 61 O 554, B 518, X 313, etc.

(3) B 325, α 70 ; le dernier *ο* allongé par position, bien entendu.

fiée que quand la finale du génitif commence le pied, ou bien à la fin du vers, cas relativement rare⁽¹⁾. — 6° On verra plus bas que le génitif de 1^{re} décl. msc. *πολίτῃο* est incontestablement emprunté à la 2^e : mais, s'il était imité de *ἴπποιο*, la forme en serait **πολίτχιο* : il faut donc qu'il se soit formé à une époque et dans un dialecte où l'on prononçait **ἴπποο*. — 7° La disparition du type **ἴπποο* n'a rien que de concevable, si les poèmes homériques ont été traduits dans une langue qui ne connaissait plus ce génitif (la langue des rhapsodes ioniens) : c'est bien plutôt la conservation du type en *οιο* qui pourrait surprendre, si la mesure du vers ne l'avait impérieusement exigée, ainsi que bien d'autres archaïsmes.

Le type *θεοῖο ἴπποιο* a survécu, par imitation d'Homère, dans la langue poétique de toutes les époques. La prose ne connaît plus que les formes contractées de **θεόο* **ἴπποο*, à savoir : lesb. béot. dor. *θεῶ ἴππω*, ion. att. *θεοῦ ἴππου*.

Par un procédé inverse de celui du latin, qui a remplacé ce génitif par le locatif, le grec emploie en fonction locative le génitif de quelques pronoms : *ποῦ* (où ?), *οῦ* (où), *αὐτοῦ* (ici), etc.⁽²⁾

II. Duel. — 1. Cas direct (nomin.-voc.-accus.) : la voyelle thématique *ῶ* s'allonge, sans autre désinence, soit i.-e. **ékhwō*, gr. *ἴππω*⁽³⁾. Le latin a perdu cette forme, sauf dans les deux mots *duō*⁽⁴⁾ et *ambō* : encore n'y sert-elle que de nominatif masculin et neutre et d'accusatif neutre : l'accus. msc. est *duōs*

(1) La présence dans Homère de trois formes de génitif qui n'ont évidemment pu coexister est un des nombreux faits qui dénoncent le caractère artificiel de sa langue.

(2) Pour être complet mentionnons encore : 1° le locatif en -*θι*, (*πύθι*, *Ἰλίουθι*), produit de la combinaison de l'*i* du locatif avec la désinence -*θς* de l'ablatif; 2° l'illatif *οἰκόνθς*, obtenu par l'adjonction à l'accusatif ordinaire d'une particule démonstrative et enclitique qui en renforce le sens; 3° l'illatif moins clair *οἰκᾶδε* (imitation de *ἀλλᾶδε*? cf. aussi *φύγαδε*); 4° l'illatif en -*σε*, tout à fait obscur, rare d'ailleurs, *πύσσε*, *ἄλλοσσε*.

(3) On expliquait autrefois cette longue par une contraction de l'*ῶ* avec la désinence -*ε* du duel (cf. *πύθ-ε* en 3^e décl.). Mais les nouvelles recherches sur l'accentuation indo-européenne tendent à faire abandonner ce point de vue : pour les traduire en grec, si *ζυγῶ* était **ζυγῶ-ε*, il s'accentuerait **ζυγῶ*.

(4) Mais communément *duō*, supra 77.

ambōs, forme de pluriel. Outre δύω le grec a δύο, forme beaucoup plus usitée dont l'abrégement est encore inexpliqué (1).

2. Cas oblique 1^{er} (exclusivement grec). — Ni le latin ni même aucune langue indo-européenne ne présentent rien d'analogue à la désinence du cas qui sert en grec de génitif, locatif, instrumental, datif et ablatif du duel. Cette désinence est -ιν (le premier ι est un γ) dans la langue homérique, ἴππο-ιν ὀφθαλμοῖν, plus tard contractée avec le thème sous la forme ἴπποιν (dissyllabe), ὀφθαλμοῖν, δυοῖν et δυεῖν, etc. Appartenait-elle au passé indo-européen? ou le grec l'a-t-il créée de toutes pièces? c'est ce qu'il paraît bien difficile de décider, sinon qu'on ne voit pas d'où il l'aurait tirée. Le plus probable, c'est qu'un rapport étroit unit le cas oblique du duel au locatif du pluriel: car ἴπποιν est identique à ἴπποισιν avec chute régulière du σ intervocalique (2).

3. Cas oblique 2^e (latin). — Les formes *duō-bus ambō-bus* ne sont pas des pluriels, puisqu'il n'y a pas de cas en -bus au pluriel de la 2^e déclinaison latine. Or, le sanscrit a au duel une finale d'instrum.-dat.-abl. -bhyām, dvābhyām = *duōbus*: il est donc probable que le -bus latin est ici un souvenir d'une ancienne désinence de duel, corrompue par l'analogie de la désinence de dat.-abl. du pluriel qu'on retrouvera dans d'autres déclinaisons (3).

(189) III. Pluriel. — 1. Nominatif-vocatif: ἵπποι, *equī* (4) = **equoi* (la forme ancienne *poploe* = *populī* et d'autres sont citées par Festus). On voit que le grec et le latin s'accordent à postposer un -y; mais ils s'écartent en ce point du type indo-européen, qui, dans cette déclinaison comme dans toutes les autres, avait

(1) Peut-être vieille forme de du. nt., *δύοι = sk. *dvē*, avec perte de la semi-voyelle finale. Observer le changement d'accent de δύω δύο à δυοῖν δυεῖν.

(2) Cf. infra 189, 5. — Dans le type unique δυεῖν la voyelle thématique paraît être e-; mais δυοῖν existe également.

(3) Les autres cas de *duō* et de *ambō* sont empruntés à la flexion plurielle, qui s'est également introduite en grec dans la flexion de δύο par le locatif δυ-σι.

(4) Écrit aussi *ei* (*equēi*) et *e* = *ē* (PLOIRVME, ep. Scip.).

la désinence -ēs, soit donc **ékwōs* = **ékwō-ēs*, sk. *árvās*⁽¹⁾. On attendrait donc **ἴππως* **equōs* : mais la finale *oy* était au contraire régulière dans la déclinaison pronominale, v. g. sk. *té* = **toy* (ceux) : on conçoit dès lors fort bien que des locutions telles que τοῖ ἴππως, *istī* **equōs* soient devenues τοῖ ἴπποι, *istī equī*. Ce n'est pas là le seul emprunt que les thèmes en *o*-aient fait aux pronoms, et dans ce cas particulier il était favorisé par l'analogie de la désinence -*ay* de 1^{re} déclinaison, τὰ κεφαλαί, relativement régulière⁽²⁾. Le latin a, en outre, un nom. pl. en -*ēs*, -*īs*, -*eīs*, *magistr-ēs*, etc., attesté par d'assez nombreuses inscriptions du VI^e siècle de Rome : évidemment emprunté à la 3^e déclinaison (cf. *patrēs* de *pater*, et *magister*), il n'a point passé dans la langue littéraire.

2. Accusatif. — La désinence de l'acc. pl. est partout **-ns*⁽³⁾, donc **ἴππο-νς* **equō-ns*. On lit encore τόνς, ἐλευθέρωνς, etc., dans les inscriptions crétoises et argiennes. Partout ailleurs se sont produits les changements phonétiques déjà expliqués⁽⁴⁾ : lesb. ἴπποις, dor. béot. ἴππως, ion.-att. ἴππους, lat. *equōs*. Le type à voyelle brève τός θεός, etc., fréquent dans les inscriptions et dans le dorien de Théocrite, vient des positions syntactiques où le *v* tombait sans allongement compensatoire, v. g. τός θεός σέβομαι, mais σέβομαι τός θεούς, puis s'est étendu par analogie à d'autres positions.

3. Instrumental⁽⁵⁾. — Le cas en -φι -φιν est, dans la langue homérique, instrumental de pluriel aussi bien que de singulier : θεό-φιν (avec les dieux), ὄστρεό-φιν (par les os), etc.

4. Datif-ablatif⁽⁶⁾. — La forme primitive de ce cas nous est

(1) Il est remarquable que les langues italiques autres que le latin aient gardé cette forme antique : osq. NVVLANVS = *Nōlānōs* (les habitants de Nole), ombr. IKVVINVS = *Igvīnōs*, en lat. *Nōlānī*, *Igvīnī*.

(2) Cf. infra 195, 1.

(3) Ou peut-être très anciennement **-ms*, par adjonction de l'*s* du pluriel à la forme de l'acc. sg.

(4) Supra 47 C.

(5) L'ablatif pluriel est partout semblable au datif, infra 4.

(6) Et instrumental en grec classique ainsi qu'en latin.

révéleé par celui qui fait en sanscrit fonction d'instrumental, *áçvāis*, par suite **ἵπποις* **equōis*, autrement dit, la forme du dat. sg. avec adjonction de l's du pluriel : puis, par abrégement régulier⁽¹⁾, *ἵπποις*, *equīs* = **equois*. Le type *equeis*, fort commun, n'est qu'une variante graphique.

5. Locatif. — La désinence proethnique de ce cas était **-su* dans toutes les déclinaisons. Dans celle-ci en particulier, elle s'ajoutait au thème, non pas immédiatement, mais au moyen d'une épenthèse semi-vocalique *y* d'origine mal définie : on avait donc, au lieu de **ékwo-su*, un type indo-européen **ékwoy-su*, reflété par le sk. *áçvē-śu* et autres. Si donc le locatif était **ἵπποι-συ*, d'où **ἵπποιυ*, il n'offrirait rien que de facilement explicable : mais on ne trouve nulle part la moindre trace d'une pareille finale⁽²⁾, et d'autre part la forme grecque *ἵπποισι ἵπποισιν* n'a de corrélatif dans aucune langue de la famille. Du moins en a-t-elle un en grec même dans le cas oblique du duel *ἵπποιυ* : il semble dès lors assez probable que l'indo-européen avait un loc. pl. **ékwoysu* et un loc. du. **ékwoysi(m)*, que ces deux formes se sont conservées en grec quant à la fonction, mais s'y sont confondues quant à la forme, enfin que le *σ* intervocalique, régulièrement éliminé dans *ἵπποιυ*, est rentré dans *ἵπποισιν* à la faveur de l'analogie des formes très nombreuses de 3^e décl. (*ποσσίν*, *τείχισσιν*, etc.) où il n'était pas intervocalique et conséquemment devait demeurer. Mais ce n'est évidemment là qu'un essai tout rudimentaire d'explication. Ce qu'il en faut du moins retenir, c'est que le *υ* final de cette forme n'est point paragogique et fait partie intégrante de la désinence⁽³⁾ : *ἵπποισιν* doit être primitif, et *ἵπποισι* écourté sur le modèle d'autres formes où le *υ* était réellement paragogique, par exemple peut-être **ἵπποφι* et **ἵπποφιν*.

Ce locatif n'a guère survécu que dans la langue poétique, dans la prose d'Hérodote et en vieil-attique, en se confondant

(1) En vertu de la loi dite loi d'Osthoff, supra 76 et 77.

(2) Sauf peut-être dans l'adverbe *μεταξύ*, qui serait le locatif pluriel d'un thème **μεταχ-* de 3^e déclinaison.

(3) La preuve, entre autres, c'est que ce *υ* n'apparaît jamais qu'au pluriel : *ποσσί* et *ποσσίν*, mais *ποδί* et non **ποδίν*.

d'ailleurs complètement avec le datif : non seulement on emploie les deux cas l'un pour l'autre, mais on les fait accorder ensemble, comme s'ils n'étaient qu'un seul et même cas. On sait combien sont communes les locutions telles que πολλοῖσιν ἀνθρώποις ou πολλοῖς ἀνθρώποισι⁽¹⁾. Dans la prose classique, de même qu'en latin, le locatif pluriel disparu est remplacé par le datif-ablatif.

6. Génitif 1^{er}. — La désinence primitive du gén. pl., qui devait être **-ōm*, ne s'est conservée pure que dans cette déclinaison, où, en se contractant avec l'*o*-thématique, elle produisait *ō*, soit **ékwōm* = **ékwō-ōm*, gr. ἑκῶν, lat. *deum*⁽²⁾ = **deōm*. En grec ce génitif est le seul en vigueur. En latin il est archaïque : mais, en cédant la place au génitif en *-ōrum* dans l'usage ordinaire, il s'est néanmoins maintenu jusqu'au bout : 1^o dans la langue des poètes : 2^o dans les formules toutes faites, surtout les formules juridiques et liturgiques, legs d'une haute antiquité, v. g. *Deum Cōsentum*⁽³⁾ : 3^o dans la langue de l'administration et de la comptabilité, *decem mīlia sēstertium*, et non *sēstertiōrum*, de même *nummum* et non *nummōrum*, *praefectus fabrum* (titre d'un fonctionnaire public), etc.

7. Génitif 2^e (latin). — Le gén. pl. des pronoms était régulièrement en *-ōrum* = i.-e. **-o-sōm*, v. g. *istōrum*, et l'on a vu que la déclinaison pronominale a beaucoup influé sur celle-ci. D'autre part, le gén. pl. de 1^{re} décl. en *-ārum* remonte également à l'indo-européen. Enfin, à partir du moment où les finales en *m* tendirent à s'abrégger, le gén. pl. latin ne se distingua plus assez de l'acc. sg. Toutes ces causes réunies amenèrent la création et la propagation d'un génitif analogique en *-ōrum*, *equōrum*, *servōrum*, qui supplanta presque entièrement le précédent.

(1) Confusion d'autant plus aisée que, lorsque πολλοῖσι figurait devant voyelle, il pouvait devenir πολλοῖσ'.

(2) La parfaite concordance des finales de θεῶν et *deum*, non moins que les lois connues du phonétisme latin, interdit absolument de voir dans *deum* une prétendue syncope de *deōrum*.

(3) Gén. de *Dī cōn-sent-ēs* « les dieux qui sont ou siègent ensemble » (les douze grands Dieux).

§ 2. — Neutres.

(190) La déclinaison des neutres ne diffère qu'en deux points de celle des masculins et féminins.

1. Nominatif-vocatif-accusatif du singulier. — Le nominatif neutre est toujours pareil à l'accusatif, lequel a la désinence ordinaire *-m* : ζυγός-ν *jugu-m*. D'autre part le vocatif neutre s'est partout assimilé au nominatif.

2. Nominatif-vocatif-accusatif du pluriel. — La finale de ce cas est un *ā* en sanscrit védique, *yugá*, un simple *ǎ* en grec et en latin, ζυγά *juga*. Comment concilier cette différence ? Supposons que la désinence ait été primitivement un *ā* : dans ce cas on devrait avoir, en grec et en latin, non seulement *ζυγᾶ **jugā* = **yugé-ā* contracté, mais encore, à la 3^e déclinaison par exemple, *τριᾶ **triā*. L'hypothèse manque de vraisemblance, car on ne voit pas comment toutes ces finales longues se seraient abrégées. Supposons, au contraire, que la désinence ait été *-ǎ* : on explique très bien ainsi la longue du sk. *yugá* = **yugé-ǎ* contracté et la brève du gr, τρι-α, et l'on voit aussi très bien comment, dans une juxtaposition telle que τρία *ζυγᾶ, la finale brève du premier terme a pu influencer sur la finale longue du second et la faire abrégér. Il est à remarquer que l'effet inverse s'est également produit, au moins sporadiquement, si l'on en juge par la forme τριᾶκοντα, ion. τριήκοντα, qu'on est d'accord pour interpréter par la juxtaposition *τριᾶ κοντά (trois dizaines).

Mais cette explication ne vaut point pour le latin ; car, en admettant en latin archaïque une juxtaposition **bonā opesǎ*, si **bonā* fût devenu *bonǎ* par analogie de **opesǎ*, l'*ǎ* final bref permutant en *ě* (supra 36 A α), l'ensemble eût abouti en classique à **boně operě*. Pour que l'*a* se soit conservé, il faut qu'il ait été long, autrement dit, que, dans la juxtaposition **bonā opesǎ*, tout comme dans τριᾶκοντα, **opesǎ* soit devenu **opesā* par analogie de **bonā*. On a d'ailleurs des traces incontestables de cette quantité longue dans les neutres imparisyllabiques (infra 206, 2) ⁽¹⁾. Postérieurement la finale s'est abrégée

(1) La longue s'est maintenue, non seulement dans *inter-eā*, *praeter-eā*, où on pourrait la croire amenée par les exigences du mètre dactylique, mais même dans *anteā*, *posteā*, où elle ne s'y pliait pas.

par une cause inconnue, peut-être par analogie de l'abrègement de cette même finale au nominatif singulier des noms féminins (infra 193).

§ 3. — *Modifications accidentelles.*

(191) Parmi les modifications, toutes d'ailleurs fort légères et strictement phonétiques, qu'ont subies certains types de cette classe, il y a lieu de mentionner en grec : 1° le type contracte, *πλόος πλοῦς, ὄστιον ὄστοῦν, χρύσεος χρῦσοῦς*, où toutefois les lois ordinaires de la contraction sont traversées par l'action de l'analogie⁽¹⁾ : 2° le type à métathèse de quantité⁽²⁾, dit de déclinaison attique, *λεῶς = ληρός, λαγῶς = λαγωός*, etc., savoir : — Sg. nom. *λεῶς = ion. ληρός = λᾱρός*, acc. *λεῶν = ληρόν*, dat. *λεῶ = ληῶ*, gén. *λεῶ = *λεῶο = *ληρόο* ; — Pl. nom. *λεῶ = ληοί, ἀνώγειω = *ἀνώγειωα = *ἀνώγειοα*, acc. *λεῶς = *λεῶνς = *ληρόγς*, dat. *λεῶς = ληοῖς*, gén. *λεῶν = ληῶν*⁽³⁾, etc. *Ἔως* (aurore), qui équivaut à l'imparisyllabique *ἦώς* (gén. *ἦόςος*) a passé analogiquement à cette flexion⁽⁴⁾.

En latin on doit signaler : 1° le type à nomin. sg. apocopé, *ager, puer, dexter*, etc.⁽⁵⁾ ; 2° le type contracte en *io-s, filiū-s, Valerīū-s*, voc. *fīlī, Valerī*, gén. sing. *Valerī*⁽⁶⁾. S'il faut en croire les grammairiens latins, ces deux dernières formes se différenciaient par l'accentuation, gén. *Valērī*, voc. *Válerī*⁽⁷⁾.

SECTION II.

THÈMES EN *ā*.

(192) Cette catégorie comprend une grande majorité de féminins, quelques masculins (surtout en grec), aucun neutre. Elle cor-

(1) Cf. supra 72.

(2) Supra 76 C.

3. La majorité des grammairiens enseigne que ces noms gardent à tous les cas l'accent du nominatif, ce qui ne peut résulter que d'un effet assez bizarre d'analogie. Cf. Henry, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 368.

(4) On trouve aussi l'acc. *ἦρων* pour *ἦρωα* (Hérodote).

(5) Supra 79, 2, et 70.

(6) Supra 73, 3.

(7) Cette accentuation nous reporterait à un état très primitif, où le vocatif (comme encore en sanscrit) rejetait l'accent le plus haut possible, sans égard à la loi des trois temps : **Válerī*ǎ.

respond à la 1^{re} déclinaison latine et aux noms en $\bar{\alpha}$ (η et $\bar{\alpha}$ pur attique) de la première déclinaison grecque.

Dans cette flexion, le thème est encore moins variable que dans la précédente. Tout au plus surprend-on quelques vestiges d'alternance d' $\bar{\alpha}$ et $\check{\alpha}$ devant les désinences ⁽¹⁾. Le type indo-européen est d'ailleurs difficile à restituer, parce que la déclinaison sanscrite présente ici des particularités étrangères au grec et au latin.

§ 1^{er}. — *Féminins.*

(193) I. Singulier. — 1. Nominatif : sans aucune désinence, dor. $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\bar{\alpha}$, ion.-att. $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\eta$, dor. et att. $\sigma\phi\acute{\iota}\bar{\alpha}$ $\acute{\eta}\mu\acute{\epsilon}\rho\bar{\alpha}$ ($\acute{\iota}\mu\acute{\epsilon}\rho\bar{\alpha}$) $\chi\acute{\omega}\rho\bar{\alpha}$, ion. $\sigma\phi\acute{\iota}\eta$ $\acute{\eta}\mu\acute{\epsilon}\rho\eta$ $\chi\acute{\omega}\rho\eta$ ⁽²⁾, lat. *terrā*, etc. Aussi loin qu'on remonte dans le passé indo-européen, ces nominatifs apparaissent sans désinence visible, ce qui au surplus ne saurait nous surprendre, car le cas n'est pas unique et l'on en trouvera nombre d'autres exemples dans la déclinaison imparisyllabique. Mais ce qui est bien de nature à déconcerter, c'est le contraste de la longue constante du grec et de la brève du latin. L'identité des deux voyelles n'est pas contestable ; car le latin antéclassique avait la longue, attestée par plusieurs scansiones de saturniens et même d'Ennius ⁽³⁾ ; mais comment cette finale, primitivement longue, a-t-elle pu devenir commune, puis brève ? On en a donné diverses explications, toutes insuffisantes. — A. Abrégement purement mécanique : en contradiction avec tout ce que l'on sait du phonétisme latin. — B. Confusion avec le vocatif, qui devait avoir la voyelle brève : mais, si le vocatif préhistorique avait été **terrā*, il serait probablement devenu lat. **terrē* ⁽⁴⁾. — C. Abrégement mécanique, d'abord dans les mots iambiques, *fūgā* = $\phi\upsilon\gamma\acute{\eta}$, *bōnā* ⁽⁵⁾, et de là extension à la finale des autres mots : cette hypothèse est la moins insoutenable, bien qu'elle assigne une influence vraiment exorbitante à la loi

⁽¹⁾ Il y a en outre un transport d'accent fort remarquable dans la flexion de $\check{\alpha}$ (une, rac. *i*, cf. $\omicron\iota\text{-}\sigma$) : nom. $\check{\alpha}$ (hom. $\check{\alpha}$), acc. $\check{\alpha}\nu$, gén. $\check{\alpha}\varsigma$. dat. $\check{\alpha}$.

⁽²⁾ Cf. supra 37.

⁽³⁾ *Quoius formā virtūtei parisumā fūit* (ep. Scip.). — *Num dīvinū Monētās fīlū docuit* (saturn. Liv. Andr.). — *Et dēnsīs aquilū pinnīs obnīxū volūbat* (Enn.). — *Familiā tōta* (Plaut. *Trinum.* 251).

⁽⁴⁾ Supra 36 A α .

⁽⁵⁾ Supra 77 C.

des mots iambiques. — Peut-être vaudrait-il mieux partir de l'acc. sg. **terrām*, devenu *terrām* en vertu de la loi des finales en *m*, et dont la brève a pu ensuite bien facilement s'introduire au nominatif.

2. Vocatif : le thème pur et sans désinence, par conséquent semblable au nominatif en grec et en latin. Toutefois le grec homérique présente des traces d'un ancien vocatif en *ǎ*, dont on ne saurait dire s'il est ou non primitif, $\nu\acute{\omicron}\mu\phi\tilde{\alpha}$, $\kappa\omicron\upsilon\rho\tilde{\alpha}$ ⁽¹⁾.

3. Accusatif : *-m*, sans difficulté, gr. $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\eta-\nu$ = $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\tilde{\alpha}-\nu$, $\acute{\eta}\mu\acute{\epsilon}\rho\tilde{\alpha}-\nu$ = $\acute{\eta}\mu\acute{\epsilon}\rho\eta-\nu$, lat. *terrā-m* = **terrā-m*.

4. Ablatif 1^{er}. — Il est probable que ce cas n'existait pas dans la déclinaison primitive en *-ā* : le sanscrit ni le grec n'en offrent trace, et celui du latin, *terrā* = *terrād*, *praedād* (col. rostr.) ⁽²⁾, *noctū Troiād exhibant capitibūs opertīs* (saturn. Naev.), employé aussi en fonction de locatif (*in terrā* comme *in hortō* = **hortōi* ou **hortōd* en 2^e déclinaison), a pu sortir par analogie de l'ablatif des thèmes en *-o*.

5. Ablatif 2^e : aucune trace dans cet ordre de thèmes.

6. Ablatif 3^e : reconnaissable dans quelques locutions grecques du type $\lambda\theta\acute{\eta}\nu\eta-\theta\epsilon\nu$ $\pi\rho\acute{\omicron}\rho\tilde{\alpha}-\theta\epsilon\nu$ (*ā prōrā*), etc.

7. Instrumental 1^{er}. — On a vu que les adverbes en *-ā* sont des instrumentaux du masculin-neutre ⁽³⁾. Mais il se peut bien qu'il y ait dans le nombre quelques instrumentaux du féminin : la voyelle de contraction devant être *ā* dans l'un et l'autre cas, on n'a aucun moyen de les discerner.

8. Instrumental 2^e. — Grec homérique : $\kappa\epsilon\phi\alpha\lambda\tilde{\eta}-\phi\iota\nu$ (avec la tête), $\tilde{\eta}-\phi\iota$: $\beta\acute{\iota}\eta-\phi\iota$ (par sa force), $\chi\rho\alpha\tau\epsilon\rho\tilde{\eta}-\phi\iota$ $\beta\acute{\iota}\eta-\phi\iota$ (avec une puissante force) : accordé avec le locatif dans $\tilde{\alpha}\mu' \acute{\eta}\delta\acute{\iota}$ $\phi\alpha\iota\nu\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\eta-\phi\iota$, etc. ; de $\acute{\epsilon}\sigma\chi\acute{\alpha}\rho\eta$ $\acute{\epsilon}\sigma\chi\acute{\alpha}\rho\tilde{\alpha}$ (foyer), $\acute{\epsilon}\sigma\chi\alpha\rho\acute{\omicron}-\phi\iota\nu$ (ε 59, η 169), avec intrusion analogique de la voyelle thématique de 2^e déclinaison.

9. Datif. — La finale *-ay* (ou *-ey*) propre au datif a dû se contracter en grec avec la finale *-ā* du thème, d'où une termi-

(1) Γ 130, δ 743 ; Callim. 3, 72. — Le slave ici est seul à concorder avec le grec ; le vocatif sanscrit est *ācuvē* (cavale).

(2) Cette forme est un faux archaïsme : à l'époque de l'érection de la colonne on n'eût pu écrire que PRAIDAD.

(3) Supra 187, 7.

raison $\bar{a}y$, $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\eta = \nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\bar{\alpha}$, $\chi\acute{\omega}\rho\alpha = \chi\acute{\omega}\rho\bar{\alpha}$. En latin il semble que la contraction ne se soit pas faite⁽¹⁾ et qu'on ait eu **terrā-ai* ou **terrā-ci* devenu régulièrement *terrāī*. Telle est, en effet, la forme archaïque du datif. Plus tard on a *terrae* dissyllabe : $\bar{a}\bar{i}$ a-t-il pu se contracter en *ae* ? C'est ce qu'en l'absence de tout autre document on ne saurait décider : mais il est plus vraisemblable que *terrae* est le locatif dont on va parler, confondu avec le datif.

10. Locatif. — La désinence du locatif étant \bar{i} , on explique généralement le mot $\chi\alpha\mu\acute{\alpha}$ par le locatif d'un th. * $\chi\alpha\mu\bar{\alpha}$ - (terre) disparu. Mais $\chi\alpha\mu\acute{\alpha}$ supposerait * $\chi\alpha\mu\bar{\alpha}\bar{i}$; et, outre que l'accent de $\chi\alpha\mu\acute{\alpha}$ contredit les lois de l'accentuation de 1^{re} décl., que * $\chi\alpha\mu\bar{\alpha}$ - n'existe pas⁽²⁾, et que la voyelle thématique $\bar{\alpha}$ est assez surprenante, on doit remarquer que le latin répond par *Rōmae*, qui suppose **Romā-ī*, car **Rōmā-ī* fût devenu **Rōmī*. Il est donc probable que $\chi\alpha\mu\acute{\alpha}$ doit se rattacher à un autre ordre de thèmes⁽³⁾, et qu'en grec le locatif * $\chi\acute{\omega}\rho\bar{\alpha}\bar{i}$ s'est entièrement confondu avec le datif. En latin les deux formes sont restées distinctes ; mais, à raison de leur quasi-similitude, les cas ne s'en sont pas moins confondus : le locatif étant *Rōmae* et le datif *Rōmāī*, on a dit indifféremment à l'un et à l'autre cas *Rōmāī* et *Rōmae* : de plus, comme dans la 2^e décl., le locatif a pris la fonction du génitif. Puis le loc.-gén.-dat. *terrāī*, *Rōmāī* a peu à peu cédé la place au loc.-gén.-dat. *terrae*, *Rōmae* : encore fort commun dans Lucrèce, il n'est plus au siècle d'Auguste qu'un archaïsme poétique.

11. Génitif. — La désinence ordinaire de ce cas était *-ēs ou *-ōs⁽⁴⁾ : c'est sans doute *-ēs qui, contracté avec l' \bar{a} du thème, a donné la finale $\bar{\alpha}s$: $\gamma\rho$. $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\eta\varsigma = \nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\bar{\alpha}\varsigma$, $\chi\acute{\omega}\rho\bar{\alpha}\varsigma$ et $\chi\acute{\omega}\rho\eta\varsigma$ ⁽⁵⁾, lat.

(1) Peut-être parce qu'elle était empêchée en indo-européen par la présence d'un phonème intermédiaire -y- que conserve la déclinaison sanscrite, v. g. *árvā-y-āī* (à la cavale).

(2) Le type $\chi\alpha\mu\bar{\alpha}\zeta\epsilon$ est certainement analogique, infra 195, 2.

(3) Infra 204, 11.

(4) Infra 204, 14.

(5) Le seul contraste de l'accentuation de $\kappa\epsilon\phi\alpha\lambda\acute{\eta}$ et $\kappa\epsilon\phi\alpha\lambda\eta\varsigma$ montre que cette dernière forme est le produit d'une contraction.

filius Lātōnās, divīna Monētās filia, escās (de la nourriture), citations extraites de Livius Andronicus. Ce génitif ne s'est maintenu en latin que dans la locution *paterfamiliās* ; il a été remplacé par le locatif, comme en 2^e déclinaison.

(194) II. Duel. — 1. Cas direct : i.-e. **ékway* (sk. *áçvē*, deux cavales), semble assez bien reflété par les deux formes latines *duae* et *ambae*. En grec le duel de 1^{re} décl. est rare et récent (on ne le lit pas dans Homère⁽¹⁾), certainement hystérogène : car, si *χώρᾱ* (deux pays) était primitif, on aurait en ionien **χώραη* et non *χώρᾱ*. La longue de *χώρᾱ* est donc simplement imitée de celle de *ἵππω*.

2. Cas oblique 1^{er} (grec) : manque dans Homère, plus tard le rare type *χώραιν* visiblement calqué sur *ἵπποιν*.

3. Cas oblique 2^e (latin), *duā-bus, ambā-bus*⁽²⁾.

(195) III. Pluriel. — 1. Nominatif-vocatif. — La désinence ordinaire *-ēs, contractée avec l'*ā* thématique, donnait une finale *ās*, attestée par le sanscrit *áçvās* (cavales), ainsi que par l'osque et l'ombrien. Mais le grec et le latin paraissent avoir perdu ce cas et l'avoir remplacé par le nominatif du duel : *νεφέλαι, χῶραι*, comme sk. *áçvē* ; lat. *equae, terrae*, comme *duae, ambae*.

2. Accusatif : *-ns. — Gr. **χώρᾱ-νς* (on lit en crétois τῶνς τῆμίνς, etc.), d'où lesb. *χώραις*, dor.-ion.-att. *χώρᾱς*, parfois simplement la voyelle brève τὰς θύρῃς (Théocr.)⁽³⁾ ; lat. *terrās* = **terrā-ns*. Le démonstratif -δε ajouté à quelques accusatifs de ce genre, a formé un illatif en -ᾶζε, v. g. *θύρᾶζε* = **θύρᾶ-νς-δε* (vers les portes, cf. lat. *forās*), *Ἀθήνᾶζε*, etc., et cette finale -ᾶζε s'est ensuite étendue, avec la même fonction, à des noms dont le sens même exclut la possibilité de leur emploi au pluriel. v. g. *χαμᾶζε* et *χαμᾶζε* (à terre).

3. Instrumental : homér. *θύρη-φιν, κλισίη-φιν*, etc.

4. Datif-ablatif 1^{er}. — Il n'y a pas en sanscrit de type correspondant au datif-ablatif en -αις et -īs, *χώραις terrīs*, et ce type

(1) Sauf pour quelques masculins : Ἀτρεΐδᾶ (les deux Atrides).

(2) Supra 188, 3, et infra 195, 5.

(3) V. g. *Syracus*. 65, comme τὸς θεός, supra 189, 2.

manque même au grec homérique, ce qui donne à penser que le grec et le latin l'ont développé chacun isolément sur l'analogie de ἵπποις **equois* (*terrīs* = **terrais*)⁽¹⁾.

5. Datif-ablatif 2°. — Rien n'autorise à penser que les formes latines *deā-bus*, *filiā-bus*, *libertā-bus*, *manibus dextrā-bus* (Liv. Andr.), etc., soient hystérogènes. Le sanscrit a un instr. pl. *áçvā-bhis*, un dat.-abl. pl. *áçvā-bhyas* et un instr.-dat.-abl. du. *áçvā-bhyām*, qui tous trois correspondent approximativement à la forme latine⁽²⁾. Toutefois, si cette forme est un legs de l'indo-européen, elle ne s'est maintenue, puis propagée⁽³⁾, que dans quelques mots où elle était nécessaire pour distinguer le féminin du masculin *deīs*, *filiīs*, etc.

6. Locatif. — Remplacé en latin par le dat.-abl., le locatif devrait être en grec **χώρᾱ-στυ* : mais on connaît déjà la substitution constante de -στυ à -στυ⁽⁴⁾, d'où le type *δραχμῆ-σι*, *χώρᾱ-στυ*, qui sert à la fois de locatif, datif, ablatif et instrumental dans Homère et Hérodote et en vieil-attique, et qui ne s'est conservé en grec classique que dans le type Ἀθήνη-σι, Πλαταιῶ-στυ, à fonction strictement locative. L'analogie de la finale -οισι de 2° décl. a amené à γ souscrire un ι, *κεφαλή-στυ*, orthographe à peu près constante dans les manuscrits, mais non dans les inscriptions. Une autre finale -αισι (vieil-attique), plus directement calquée sur -οισι, paraît s'être fort peu développée.

7. Génitif. — Ce cas a emprunté sa finale **-sōm* à la déclinaison pronominale : sk. *tā-sām* = **tā-sōm*, gr. τῶν = **τῶ-ων* : d'où gr. *χωρῶ-ων* = **χωρῶ-σων*, osq. *egma-zum* « rerum », lat. *terrā-rum* = **terrā-sum*. La forme bien connue *χωρῶων* est éolienne et homérique : contractée en dorien, *χωρῶν* : en ionien naturellement **χωρῶων*, d'où *χωρῶων* : contractée en attique, *χωρῶν*. Le périspomène est constant, sauf dans les adjectifs du type *φίλο-ς*, où le gén. pl. fm. s'est rangé à l'analogie du masc.-

(1) Le datif en -ης, très commun dans Homère (*κοίλης νησί* A 89), a subi dans sa finale l'influence du locatif en -ησι (infra), avec lequel il s'échange à volonté. La plupart du temps on peut lire *κοίλησ'* : supra 189, 5.

(2) Cf. infra 206, 5.

(3) Basse latinité : *equābus*, *animābus*, etc.

(4) Supra 189, 5.

nt., φιλων et non *φιλῶν⁽¹⁾, sans doute parce que les oxytons du type κελός-ς avaient nécessairement la même accentuation aux trois genres, κελῶν. En latin, la syncope *agricolum*, *indigenum*, qui ne se produit qu'en poésie et dans les composés masculins, est une imitation artificielle de celle qu'on croyait à tort remarquer dans le gén. pl. de 2^e décl. *deum* = *deō-rum*⁽²⁾.

§ 2. — *Masculins.*

196) En latin la flexion des masculins n'offre aucune particularité : *scrība*, *agricola*, *parricīda* se déclinent comme *terra*. En grec il n'y a de différence qu'à trois cas du singulier, où, à raison même de leur genre, ces masculins ont tendu à se distinguer des féminins de 1^{re} déclinaison en se rapprochant des masculins de 2^e.

1. Nominatif. — Le type régulier sans désinence existe encore dans l'éolien homérique : μητίετα Ζεύς, νεφεληγερέτᾱ Ζεύς, etc.⁽³⁾. Dans la même langue on trouve des nominatifs à finale ᾱ, qui ne sont autres que des vocatifs transportés en fonction de nominatif : ἰππότᾱ (cavalier), ἠπύτᾱ (héraut), ἠχέτᾱ (chanteur)⁽⁴⁾. Enfin, à toutes les époques aussi, on trouve le nomin. à désinence -ς, le seul qu'admette la langue classique : πολίτη-ς = πολίτᾱ-ς, ταμῆ-ς, etc. Cette formation est-elle primitive ? On l'a soutenu, en se fondant sur les deux formes latines

(1) Cette assimilation n'a pas été universelle : la κοινὴ accentuait χιλίων ὄραχμῶν, mais l'attique pur χιλίων ὄραχμῶν.

(2) Supra 189, 7.

(3) A moins que ce ne soient simplement, comme dans le cas suivant, des vocatifs dont la finale brève se trouverait allongée par un accident prosodique. L'emploi du vocatif se justifie par la fréquence d'invocations telles que εὐρόπα Ζεῦ (ὁ Ζεὺς à la voix tonnante !), qui sont devenues comme des formules toutes faites et dont on n'a plus décliné que le second terme. V. une autre explication dans J. Schmidt, *Pluralbild.*, p. 400.

(4) L'expansion du vocatif a été si grande dans cet ordre de thèmes qu'il peut s'accorder avec un accus. (εὐρόπα Ζῆν), avec un gén. (ἰππότα φηρός Arat.), avec un datif (κῶανοχαῖτα Ποσειδάων: Antimaque), etc. — On a aussi expliqué par un vocatif figé en fonction de nominatif la locution latine *macte virtute estō* (*mactus*, comme *māgnus*, signifierait « agrandi, grand »).

paricidas et *hosticapas* (*hostium captor*) citées par Festus : mais il semble difficile d'appuyer une théorie sur deux formes aussi douteuses et isolées. Il est probable que le -ς grec vient ici de l'analogie des autres déclinaisons⁽¹⁾, spécialement de la 2^e, et que les deux nominatifs latins, si jamais ils ont existé, se réclament de la même origine.

2. Vocatif. — Le vocatif est resté plus pur que celui des féminins, *πολίτῃ*, *δέσποτῃ*. Toutefois, dans les patronymiques en *-ιδῆ-*, *-άδῆ-*, et les noms en *-ιῶ-*, il a pris la longue du nominatif, mais sans le -ς, *Κρονιδῆ*, *Ἐρμεῖῃ*, *ταμιῶ*, *Τειρεσίῃ* (λ 139).

3. Génitif. — Le génitif d'un thème *πολίτῃ-* était naturellement **πολίτῃς* : mais, une fois que le nominatif eut pris le -ς, le génitif ne s'en distinguait plus, ce qui favorisa la création d'une forme nouvelle. Comme on avait **ἵππος* en regard de *ἵππος*, en regard de *πολίτῃς* nomin. on posa gén. *πολίτῃο*, et cette explication, d'une rare simplicité, n'a contre elle que l'unique forme *Τλασίαιφο*, qu'on lit dans une inscription de Corcyre (le *ϕ* est presque inexplicable⁽²⁾). Quoi qu'il en soit, la forme éolienne *πολίτῃο* a pour corrélatifs nécessaires, en dorien *πολίτῃ*, et en ionien **πολίτῃο*, d'où *πολίτεω*. Les génitifs de la *κοινή* en *-ᾶ*, *ὄρνιθοθήρῃ*, *Βορροῖ*, sont des dorismes, dont les génitifs de basse grécité et néo-grecs en *-ῆ*, *Ἐρμῆ*, sont des imitations. L'attique ancien ne paraît pas les connaître.

Que faut-il penser dès lors du génitif attique et commun *πολίτου*, *ταμίου*? On l'a récemment expliqué par la contraction de **πολίτεο* = **πολίτῃο*. Mais il serait tout au moins bizarre que l'attique, où domine, comme on sait, la métathèse quantitative⁽³⁾, eût **πολίτεο* là où l'ionien même a *πολίτεω*, alors surtout qu'il oppose *βασιλέως* à l'ion. *βασιλέος*. Mieux vaut donc s'en tenir à l'ancienne doctrine : *πολίτου* est simplement analogique de la finale *-ου* de 2^e décl., elle-même contractée de cet *-οο* qui avait

(1) V. aussi supra 132 i. n.

(2) Ce peut être une fausse graphie, ou un signe arbitraire pour *ϕ* (*Τλασίαιο*? d'après *ἵπποιο*). En tout cas, c'est exagérer l'importance de cette forme isolée que d'y appuyer l'hypothèse d'un génitif primitif de 2^e décl. en *-ο-φο*.

(3) Supra 76 B et C.

produit *πολιτεο*. A quatre siècles de distance l'analogie a repassé par la voie déjà suivie, tant il y a de logique et presque de nécessité dans ses caprices apparents !

Mentionnons en terminant l'influence exercée sur ces thèmes, surtout dans l'ionien d'Hérodote, par le type de 3^e décl. *Σωκράτης*, à raison de l'identité de la finale au nominatif : on lit le vocatif *Πρόηξσπες*, l'accus. *δεσπότεα*, etc. Inversement l'acc. *Σωκράτην*, *τρήρην*, le gén. *Σωσθένου*, etc., sont de la meilleure époque attique.

SECTION III.

THÈMES EN *ī* (GR. *-γῆ*, LAT. *-iē-*).

97) On a vu plus haut⁽¹⁾ comment un accusatif indo-européen de thèmes féminins **woqī-* (voix), **spekī-* (aspect), est devenu en grec *ῥσῶν*, en latin *speciēm*, formes d'où l'analogie a tiré dans les deux langues deux flexions divergentes. Le procédé grec est des plus simples : sur *ῥσῶν* s'est construit un nomin. *ῥσῶ*, cf. *χώρα* *χώραν*, et de même pour tous les noms en *ῶ* de 1^{re} décl., *μοῦσα* (lesb. *μοῖσα*, lacon. *μῶά*) = **μοντιγῶ*, *δόξα* = **δοκτιγῶ*, *ῥῆξα* = **ρριθῶγῶ*, *ἄμυλλα* = **ἄμυλιγῶ*, *γλώσσα* = **γλωγγῶ*, *σφαῖρα* = **σφάριγῶ*, etc. Si ensuite on a décliné *γλώσσῶ* sur l'analogie rigoureuse de *χώραν*, on a dû avoir gén. sg. **γλώσσῶς*, et le reste à l'avenant : mais on conçoit assez aisément que la longue de *χώρας* ait amené l'allongement en *γλώσσῶς*⁽²⁾, ion.-att. *γλώσσης*, en sorte que les deux flexions ne diffèrent plus qu'au nomin. et à l'acc. sg., qui montrent la brève originaire.

En latin on a de même : — Sg. acc. *speciēm* : abl. *speciē* : *speciēm* = *terrā* : *terram* ; gén.-dat. *speciēi*, comme *terrāi* : — Pl. nomin. *speciēs*, qui rappelle peut-être le nomin. pl. disparu **terrās*⁽³⁾ ; acc. *speciēs*, cf. *terrās* : abl.-dat. *speciēbus*, cf. *deābus* ; gén. *speciērum*, cf. *terrārum*. — Reste seule-

(1) Supra 112 et 151.

(2) Formule *γλώσσῶ* (dat. sg.) : *γλώσσῶς* (dat. pl.) = *χώρα* : *χώρας*.

(3) Si ce n'est tout simplement un accus. en fonction de nomin., ou une analogie de la 3^e décl. — Cf. supra 195, 1.

ment le nomin. sg. *speciēs*, qui ne saurait s'apparier à *terrā* ni à **terrā* et demande une autre explication.

C'est que la 5^e déclinaison latine n'est point une et primitive, tant s'en faut. Divers types fort disparates y ont conflué sous l'action de l'analogie, bien que le fonds essentiel s'y compose de féminins du type *speciēs*, *pauperiēs*, *avaritiēs*. Ainsi *diēs* = **diēws* équivaut à Ζεύς = *Ζηύς et appartient par ses origines à la 3^e déclinaison⁽¹⁾; mais, l'acc. *diem* = **diēm* = Ζην étant pareil à celui de *speciem* et autres, il en suit la flexion⁽²⁾. *Rēs* était aussi de 3^e déclinaison, mais l'acc. *rem* = **rēm* l'a incliné dans le même sens. Enfin *spēs* était un thème en *-es-*, comme le prouvent surabondamment le verbe *spēr-āre* et l'adverbe *prosperē* = **prō spēř* (conformément à l'espérance), d'où l'on a tiré postérieurement un adjectif *prosper* : l'acc. était donc **spēr-em*, mais l'analogie de *diem*, *rem*, *nūbem* a donné *spem*, et le reste de la flexion a suivi. Il eût pu également arriver qu'on déclinât *nūbēs* **nūbēi* **nūbē*, et, si le fait ne s'est pas produit, ce n'est pas faute de tentatives dans ce sens : car *famēs* (gén. *famīs*) fait à l'ablatif *famē* et non *famě*, *tābēs* (consomption) a un abl. arch. *tābī* ou plutôt *tābē*, et *tābēs* (souillure), un abl. arch. *tābī* (Lucrèce) qui n'est sans doute qu'une transcription de **tābē*.

On voit dès lors ce qui s'est passé : une fois *diēs*, *rēs*, *spēs*, etc., passés à la 5^e déclinaison, le nominatif du type *speciem*, quel qu'il ait pu être, a dû se transformer à leur image⁽³⁾.

(1) Cf. infra 213. — *Dīespiter* = Ζεύς πατήρ n'est donc autre chose que le nomin. de la locution dont *Jūpiter* = Ζεύ πάτερ est le vocatif.

(2) Il en a même pris le genre : originairement masculin, on sait que l'usage le fait des deux genres.

(3) M. Brugmann (*Grundriss*, II, p. 313) voit dans l'alternance *-ix* = **-ī* du grec et *-iē* du latin, le reste d'une ancienne apophonie du suffixe, qui aurait été *-iē* au degré normal et *-ī* au degré réduit comme celui de l'optatif (supra 95). Cette conjecture, vraie peut-être pour l'ensemble de l'indo-européen, paraît inutile pour le gréco-latin.

CHAPITRE II.

DÉCLINAISON IMPARISYLLABIQUE.

Dans cette déclinaison il y a lieu, pour prévenir toute confusion, de bien distinguer et d'étudier à part, d'abord les désinences en elles-mêmes, puis les formes variées que peut prendre le thème à la suite de l'affixation de ces désinences. Cette distinction est partout possible, et même facile, sauf au nominatif singulier des masculins-féminins, où le seul indice du cas est souvent la modification du thème. C'est donc ce cas fondamental qu'il faut envisager en premier lieu.

SECTION I^e.

NOMINATIF SINGULIER.

99) On a vu que le nomin. sg. est tantôt caractérisé par un indice -s, tantôt dépourvu d'affixe⁽¹⁾. Cette variété se reproduit ici sur une très grande échelle, et il y a lieu de distinguer les nominatifs en sigmatiques, φλέψ, θρῆς, et asigmatiques, où le seul indice visible est un allongement de la syllabe finale du thème, φέρων, πατήρ. Autrefois on expliquait couramment cet allongement par l'effet même d'un -s plus ancien, qui avait disparu avec compensation. Mais cette hypothèse ne saurait

(1) Supra 187, 1, et 193, 1.

tenir devant la rigueur des lois phonétiques : car il est clair que, si des nominatifs sigmatiques bien constatés, tels que **διδόντ-ς*, *χέρ-ς* (prouvé historiquement), ont donné *διδοúsς*, *χείρ*, etc., de leur côté **φέροντ-ς*, **πατέρ-ς*, qu'on prétend restituer, n'auraient pu devenir que **φέρους*, **πατείρ*, et non *φέρων*, *πατήρ*. D'ailleurs, les corrélatifs indo-européens de ces types n'offrent de -s final dans aucune langue, soit notamment sk. *bháran*, *pitá*, lat. *pater* : et, si le corrélatif latin *ferēn-s* en a un, on sait qu'il se dénonce lui-même comme hystérogène⁽¹⁾. Force est donc bien d'admettre que, si tant est que ces nominatifs aient jamais été sigmatiques, leur finale avait déjà disparu dans la phase indo-européenne, ce qui suffit à justifier la distinction admise. En la poursuivant, on constate que quelques nominatifs, fort rares, cumulent à la fois l'indice -s et l'allongement, et enfin qu'aucun de ces indices ne s'applique au nominatif des noms neutres, auquel il faut assigner une place spéciale.

§ 1^{er}. — *Nominatif sigmatique.*

(200) On peut classer comme suit les thèmes où l'ancienne langue admettait la finale sigmatique, plus ou moins fidèlement reproduite en grec et en latin.

1. Thèmes à finale vocalique : gr. *πόλι-ς ἴδρι-ς στάσι-ς, πολύ-ς νέκυ-ς νέκυ-ς ῥῥῶ-ς υἰύ-ς* (lacon.)⁽²⁾ ; lat. *avī-s ācri-s* (d'où *ācer*)⁽³⁾ *gēns* = **genti-s*⁽⁴⁾ *suāvi-s, manu-s frūctu-s sū-s grū-s*, etc.

2. Thèmes en diphthongue : Ζεύ-ς = **Δγῆύ-ς* lat. *diē-s*⁽⁵⁾, *ῥοῶ-ς* dor. *ῥῶ-ς* lat. *bō-s, ναῶ-ς, ἰππεύ-ς* = **ἰππηύ-ς* : à l'exception toutefois des dérivés en -*ow-* et -*oy-*⁽⁶⁾, bien que le grec, qui les a seul conservés, ait introduit dans quelques-uns des pre-

(1) Supra 47 G.

(2) C'est de ce thème υἰύ- que procède la flexion υἰέος etc., si commune dans Homère. Le thème υἰῶ- de 2^e déclinaison est également homérique.

Supra 70.

(4) Supra 118 (syncopé à l'imitation de *dēns* et similaires).

(5) Cf. supra 197.

(6) Cf. supra 131 et infra 213 (III).

miers le nominatif sigmatique, v. g. ἦρωσ = * ἦρωσ-ς, cf. gén. ἦρωσ-ς = * ἦρωσ-ος.

3. Thèmes en gutturale ou labiale : gr. ἄρπυξ = * ἄρπαγ-ς θώροξ θροξ = * θρόγχ-ς, φλέψ = * φλέβ-ς εὔωψ, etc.: lat. *audāx ferōx felīx, plēb-s Æthiop-s*.

4. Thèmes en dentale pure : la dentale s'assimile à l's, puis le groupe ss se réduit à s, παῖς = * πᾶϊς = * πᾶγιδ-ς, *mīlēs* = * *mīlēs*⁽¹⁾ = * *mīlit-s*. De même λαμπάς, ἐλπῖς, κουφότης = * κουφότᾶτ-ς, ὄρνις = * ὄρνιθ-ς (gén. ὄρνιθ-ος) ; lat. *lapīs, pietās, virtūs, pecū*s (?) (*ūd-is*), etc.

5. Thèmes en dentale précédée de nasale (-nt-) : le nominatif est sigmatique partout, gr. δούς = * δόντ-ς, τιθείς = * τιθέντ-ς, δεικνῶς = * δεικνόντ-ς, τυπεῖς τυφθεῖς = * τυπέντ-ς * τυφθέντ-ς, λύσᾶς (lesb. λύσαις) = * λῶσᾶντ-ς, πᾶς = * πᾶντ-ς, χυρίεις = * χυρίεντ-ς, etc., lat. *dāns, stāns, sēns* = * *sḥnt-s, iēns* = * *iyḥnt-s, dēns* = * *dḥnt-s*⁽²⁾ : à la seule exception en grec des participes de formes thématiques : le latin, par analogie, introduit l's jusque dans ces formes, *ferēns, amāns, nocēns, audiēns*, etc.

6. Thèmes en nasale. — L'allongement ici prévaut de beaucoup ; cependant on trouve quelques types sigmatiques, κτεῖς (peigne) = * κτέν-ς, εἶς = * σέμ-ς, et des doublets tels que δελφῖς δελφῖν, *sanguīs* (arch.) *sanguīs sanguēn*, desquels on ne saurait dire quel terme est primitif et quel hystérogène. Tout au moins la finale de *hiem-s* nous est-elle dénoncée comme irrégulière par le corrélatif grec χιών (neige) = * χιώμ⁽³⁾. Toujours le -ς dans les adjectifs en -ων-, μέλας = * μέλαν-ς, τάλας, cf. μέγας.

7. Thèmes en vibrante. — L'allongement est de règle ; toutefois le grec oppose ᾗλ-ς (α bref) au lat. *sāl*, et il a aussi χέρος

(1) C'est ainsi qu'il faut restituer, et non *πᾶϊς *mīlēs, chaque fois que les finales doivent être scandées longues, v. g. X 499 ; car, si ces finales avaient été longues de nature, elles le seraient certainement restées, cf. ὄρνις *pariēs*. Pourtant on lit ὄρνις Ω 219 : l'abrégement doit être analogique de πόλις ἐλπῖς.

(2) Supra 123.

(3) Cf. supra 48 A, et infra 208.

devenu *χείρ*, dor. *χίρ*. Cette longue de compensation s'est introduite dans les cas obliques, en sorte que le *χερ-ός* régulier homérique est devenu *χειρός*, de même *χειρί*, *χείρε*, etc. : cependant *χερσί* et *χεροῖν* (*χειροῖν* inscr. att.) ont subsisté. On peut encore citer *μάχιρ-ς* (heureux, aussi *μάχᾱρ*), et *μάρτυς* (témoin, aussi *μάρτυρ*), dont le thème manque tout-à-fait de clarté.

§ 2. — *Nominatif à allongement.*

(201) 1. Thèmes en diphthongue : gr. *ἡχίφ* = **ḥx̄iwoi*, cf. gén. *ἡχόος* = **ḥx̄óy-os*, et de même *πειθίφ*, *Λητώφ*, etc.

2. Thèmes en *-nt-* : le simple allongement (en grec seulement) quand le groupe *-ντ-* est précédé de la voyelle thématique *ο-*, *φέρων φέροντ-ος*, *ιδών ιδόντ-ος*, *λύσων*, etc.

3. Thèmes en nasale. — Le nominatif à allongement est de beaucoup le plus commun. Il est surtout de règle absolue pour tous les thèmes, si nombreux, en *-en-*, *-on-*, *-men-*, *-mon-*, gr. *φρήν* (*φρεν-ός*), *τέρην*, *ἄφρων*, *κύων* (voc. *κύον*), *ποιμήν*, *ἄκμων* (*ἄκμων-ος*), etc., lat. *liēn* (gén. *liēn-is*). Le latin, dans ses thèmes en *-en-*, d'ailleurs fort rares, a généralement perdu l'allongement, *pectēn* et non **pectēn*, par analogie, soit des cas obliques (gén. **pectēn-is* devenu *pectinis*), soit de la finale du nominatif des neutres (*nōmēn* = **gnō-mn̄*). Dans les thèmes en *-on-*, non seulement il reproduit l'allongement, mais encore syncope l'*n* final du thème, *homō* (*homīn-is*), *orīgō*, *hirundō*, *cōnsuētūdō*, etc., ce qui paraît représenter un état plus primitif encore du nominatif indo-européen⁽¹⁾. Dans nombre de cas l'allongement ne semble pas exclusivement propre au nominatif : mais c'est alors, ou bien que le thème de déclinaison avait déjà une voyelle longue, qui ne pouvait subir un nouvel allongement (tel peut-être *ζιδών-* et autres⁽²⁾), ou que la longue du nominatif s'est abusivement étendue aux cas

(1) Le vrai nominatif serait donc en grec **ἄκμω*, **ποιμή*, et de même dans les suivants, **πατή* **πατῆ*, **δοτή* **δῶτω* **δατῶ*, etc. (cf. sk. *pitā*, *dātā*). L'*n* et l'*r* ont dû revenir à la finale par analogie de leur présence aux cas obliques.

(2) Cf. supra 154.

obliques, ainsi qu'on le verra ⁽¹⁾ : gr. λειχίν λειχῆν-ος, Ἑλλην Ἑλλην-ος, χεῖμων χεῖμων-ος : lat. *liēn liēn-is, sermō sermōn-is, edō edōn-is, latrō latrōn-is*, etc.

On remarquera en outre l'allongement dans deux thèmes en *m-*, χθών = *χθώμ, χιών = *χιώμ (mais lat. *hiēm-s*, et gr. εἶς = *σεῖς), et dans les comparatifs, dont le thème n'a de nasale finale qu'en grec, non en latin, μειζων μειζων-ος.

4. Thèmes en vibrante. — L'allongement est de règle presque absolue ; mais il disparaît en latin, par suite de l'abrègement de toute finale en *r* : πατήρ (acc. πατέρ-α), *pater* = **patēr* ; δοτήρ, avec allongement propagé aux cas obliques (δοτήρ-ος) ; de même pour φῶρ et *fūr* : δῶτωρ (gén. δῶτορ-ος) ; *victōr* = **victōr*, *soror* = **sorōr*, dont l'allongement primitif est trahi par son passage aux cas obliques.

5. Thèmes à finale *s*. — Tous les thèmes de cette catégorie subissent l'allongement au nominatif, à savoir : — a) les masculins-féminins en *-os-*, *-es-*, gr. αἰδώς (αἰδός = *αἰδός-ος), ἀναιδής, εὐγενής, etc., lat. *honōs* et *honōr* = **honōr*, *arbōs* et *arbōr* = **arbōr* (gén. *arbōr-is*, *honōr-is*), *caedēs* (cf. l'infin. *caedēre* ⁽²⁾), *dēgenēr* = **dēgenēr* = **dēgenēs*, etc. ⁽³⁾ ; — b) les comparatifs en *-yos-*, gr. μειζων compliqué de nasalisation, lat. *mājōr* = **mājōr* = **mājōs*, cf. nt. *mājūs* = **mājōs* ; — c) les participes du parfait en *-wōs-* (gr. -φόσ- et -φότ-), λελοιπώς (nt. λελοιπός, gén. λελοιπότη-ος).

§ 3. — *Nominatif à cumul.*

(202) Le cumul des deux indices de nominatif est une corruption tout exceptionnelle, v. g. ἀλώπηξ-ς (gén. ἀλώπεκ-ος), commune cependant au grec et au latin et probablement très ancienne dans (dor.) πῶς et *pēs*, qui, on l'a vu, ne sauraient remonter à *πῶδ-ς et **pēd-s*, où la voyelle n'eût jamais été longue que de

(1) Infra 240.

(2) Supra 125.

(3) Dans *cinīs, pulvīs*, la brève doit venir des cas obliques, si ce ne sont d'anciens neutres passés à la déclinaison masculine.

position : on doit donc restituer *πῶδ-ς et *pēd-s, cf. acc. πῶδ-α et pēd-em⁽¹⁾. L'attique πούς ποῦς paraît contenir la même longue prononcée en *ō* fermé par analogie de l'*ō* fermé des cas obliques⁽²⁾.

§ 4. — *Nominatif-accusatif des noms neutres.*

(203) Dans les noms et adjectifs neutres, le nominatif et l'accusatif du singulier, toujours semblables, sont essentiellement caractérisés par l'absence de tout indice, ce dont on s'assurera d'un coup d'œil en les comparant aux masculins correspondants.

1. Thèmes à finale vocalique : gr. ἴδρι, σίναπι, — ἄστυ, γόνυ, γλυκύ ; lat. *ācre* = **ācrĕ*, *forte*, *mare*, *animal* = **animāī*, — (arch.) *pecū*, *genū*, *cornū* (?).

2. Thèmes à finale explosive : gr. γάλα = *γάλακτ, μέλι = *μέλιτ, ἕπηλυ (étranger) = *ἕπηλυδ. msc.-fém. ἕπηλυς ; lat. *lāc* = **lāct* ; mais les adjectifs du type *audāx*, *ferōx*, *fēlix* ont assimilé le neutre au masculin-féminin.

3. Thèmes en -nt- : gr. τιθέν = *τιθέντ, δεικνόν, τυφθέν. πᾶν⁽³⁾, χαρίεν, — φέρον = *φέροντ, ἰδόν, etc. : en latin, assimilation au msc.-fm., *ferēns*, *prūdēns*.

4. Thèmes en nasale : gr. ἔν = *σεμ, μέλιζν, — τέρεν, εὐδαίμον, — ὄνομα = *ὄνομη ; lat. *nōmēn*, *fulmēn*.

5. Thèmes en vibrante : gr. ἦπαρ = *ἦπαρτ, ἦμαρ⁽⁴⁾, etc. : lat. *jecūr*, *femūr*, *marmōr*, *cicēr*.

6. Thèmes en s- : — a) gr. γένος, εὐγενές, ἀναιδές, κέρᾶς, lat. *genūs*, *rōbūr* ; — b) gr. μεῖζον, θᾶσσον, lat. *mājūs* = **mājōs* ; — c) gr. λελοπίος, λελουός.

(1) Même cumul sans doute dans *vōx* (ἄψ), *lāx* (*lāgere*), *rēx* (*rēgere*), *κλώψ* (*κλέπτω*), avec passage de l'allongement aux cas obliques.

(2) Supra, 23 et 24 B. — Communication verbale de M. A. Meillet.

(3) Le circonflexe doit venir de l'analogie de πᾶς ; au surplus on lit πρόπᾶν A 601 et ἄπᾶν Γ 156.

(4) La longue dans ἕδαρ et πῦρ est inexplicée.

SECTION II.

DÉSINENCES CASUELLES.

(204) 1. Singulier. — 1. Nominatif msc.-fm. : supra 200-202.

2. Nominatif des neutres : supra 203.

3. Vocatif. — Le vocatif indo-européen était le thème pur sans addition d'aucun affixe ; de plus, il faisait remonter l'accent le plus haut possible. Ce dernier caractère n'est naturellement plus visible qu'en grec ; encore ne s'y est-il conservé que dans un petit nombre de types, v. g. πατήρ πάτερ. Le premier, au contraire, y est encore fort nettement reconnaissable, et l'on peut dire qu'en principe le vocatif se distingue du nominatif par l'absence d'-s final ou d'allongement⁽¹⁾. Toutefois, l'analogie des neutres, du duel et du pluriel, où ces deux cas étaient semblables dès l'origine, s'est largement exercée sur le voc. sg. à deux points de vue : d'une part, dans certaines formes, notamment les oxytons, il s'est entièrement assimilé au nominatif ; de l'autre, là même où il existe un vocatif distinct, l'emploi en est à peu près facultatif, et le nominatif en tient fort souvent lieu⁽²⁾.

Exemples : πόλι, γλυκύ ; — Ζεῦ, Ἰπεῦ, Ἀητοῖ ; — ἄνα = **ḡánaxkt*, γύναι = **γύναικ*, παῖ = **παῖδ*, mais en général le nominatif, ἄρπαξ, et même ἄναξ dans la langue courante : — χάρειν, μέλαν, Αἴαν, φέρον : — κύον, Ἀπολλον ; — πάτερ, σῶτερ, δῶτορ ; — διογενές.

Le latin a poussé bien plus loin la corruption : il n'a plus dans cette déclinaison d'autre vocatif que *Jū-piter*, qui fait aussi fonction de nominatif. Partout ailleurs c'est le nominatif qui fait fonction de vocatif : *avi-s*, *manu-s*, *fēlix*, *lapis*, *prūdēns*, *homō*, *pater*, *victor*, *nūbēs*, etc.

(1) Il en résulte que par définition le vocatif neutre est toujours identique au nominatif.

(2) *OEd. R.* 629, ὦ πόλις πόλις ; *ibid.* 14, ἀλλ', ὦ κρατύνων Οἰδίπους χῶρᾶς ἐμῆς (κρατύνον Οἰδίου faisait le vers) ; *Prometh.* 88, ὦ διος αἰθήρ, etc.

4. Accusatif des masculins-féminins. — La désinence est *-m*, qui apparaît bien nettement après voyelle : πόλι-ν, στάσι-ν, — ἰχθύ-ν, γλοχύ-ν ; lat. *puppi-m*, *turri-m*, — *manu-m*, *fructu-m*. Mais en latin il y a eu confusion de la finale des thèmes en *i-* avec celle des thèmes consonnantiques, beaucoup plus nombreux, et l'on a dit *avem*, *collem* comme *patrem*⁽¹⁾ ; le type régulier en *i-m* ne s'est conservé que dans quelques thèmes, et dans certains mots devenus adverbes que l'on ne rattachait plus à la déclinaison : *parti-m* (acc. de *pars* = **parti-s*), *stati-m* = στάσι-ν : d'où le suffixe adverbial *-tim* *-sim*, assez répandu, *sēnsim*, *cōnfestim*, *pedetentim*, etc.

Quand le thème se termine par une consonne, l'*m* final devient naturellement *ḡ*, et donne en grec *-α*, en latin *-em* : πόδ-α = *πόδ-ḡ et *ped-em*, ποιμέν-α *homin-em*, φέροντ-α *ferent-em*, πατέρ-α *patr-em*, etc. ; après semi-voyelle ἰππέᾱ = ἰππῆα = *ἰππῆα, Λητόα (Λητώ) = *Λητόγ-α ou *Λητόα⁽²⁾, mais aussi dor. Λᾱτῶ-ν, ion. Λητοῦ-ν.

Le grec non plus n'est pas exempt de confusions entre ces deux ordres de thèmes : à raison de la similitude des nominatifs, les thèmes ἔριδ-, χάριτ-, ὄρνιθ- et autres ont emprunté à πόλι- et similaires leurs accusatifs ἔριν, χάριν, ὄρνιν⁽³⁾ (aussi ἔριδα, ὄρνιθα), etc. ; inversement, l'accus. commun étant εὐρόν, on trouve chez les poètes le type εὐρέα d'après le gén. εὐρέος. Le type θυγατέρων (d'après δότειρων) n'appartient qu'à la plus basse grécité.

5. Accusatif neutre : toujours semblable au nominatif.

6. Ablatif 1^{er}. — En admettant qu'il ait existé primitivement

(1) L'analogie est partie de l'identité des datifs, *avem* : *avī* = *patrem* : *patrī*.

(2) De même en latin après voyelle longue : ainsi le th. *sū-* fait *sūem* = **sūw-m* par dédoublement de l'*ū*, supra 71 et 112.

(3) Ἐριν : ἔρις = πόλιν : πόλις. Ainsi κόρυν (N 131) et κόρυθα (Λ 375) Σωκράτην (supra 196 in fine), ἥρωα att. ἥρω, mais ion. ἥρων, etc. Le même fait a dû se produire en latin, si l'on en juge par la comparaison de *clāvis* (gén. *clāvis*) avec *κλείς* = *κλήϊς* = **κλᾱϝίδ-ς* (gén. *κλειδ-ός*).

dans cette déclinaison un ablatif en *d* précédé d'une voyelle⁽¹⁾, dont le grec ni le sanscrit ne présentent aucune trace, le latin, en tout cas, ne l'aurait conservé que dans les thèmes à finale *i-* et *u-*, soit *puppī* = **puppīd* = **puppī-əd* (?) et *manū* = **manūd* = **manū-əd* (?). Mais il se peut aussi que **puppīd* et **manūd* aient été simplement construits sur le rapport *servōs* **servōd* de 2^e déclinaison. Quoi qu'il en soit, il est bien certain que *puppī*, *manū* sont les seuls vrais ablatifs de cette flexion, autrement dit, qu'on ne saurait faire remonter le type *patr-ē* à **patrēd*, puisque *d* final ne disparaît qu'après une longue. L'ablatif en *-ē* est donc très certainement un locatif⁽²⁾, dont il remplit d'ailleurs la fonction (après *in*, *sub*, etc.), et avec lequel il s'est confondu de la façon qu'on va voir.

L'ablatif est resté pur dans les thèmes en *u-* (4^e décl.) : *magistrātūd* (Sct. Bacch.), *manū*, *genū*, et les supins en *-tū*⁽³⁾, sauf le très rare barbarisme *frūctō*.

L'ablatif des thèmes en *i-*, dont on lit encore le *d* final sur de vieilles inscriptions, *marīd*, *clāsīd*, *turrī*, *ācrī*, *animālī*, non seulement s'est conservé dans quelques mots, mais même s'est répandu en dehors de son domaine. On a dit *airīd*, *cōventiōnīd*, bien que les thèmes soient consonnantiques, *ais-* (airain), *cōventiōn-*, etc., et, dans la langue archaïque, *corporē* et *corporī*, *mājōrē* et *mājōrī*, *prūdētē* et *prūdētī* alternent à volonté, à la faveur sans doute du datif régulier *prūdētī* et de l'identité des deux cas à la 2^e déclinaison (*servō*). En latin classique, cette alternance n'a guère été maintenue que par les poètes, et seulement dans les thèmes en *-nt-* et en explosive (abl. *fēlicī*) : mais les inscriptions la montrent bien plus largement répandue. Bien entendu, cet *ī* final pouvait aussi s'écrire *ei* ou *ē* : d'où la scansion *Gnairōd patrē prōgnātus* (ep. Scip.) : d'où aussi sans doute le mot *DICTATORED* (col. rostr.), qui, s'il n'est un barbarisme archaïsant, doit être lu avec l'*ē* = *ī* comme *NAVALED* = *nāvālīd* de la même inscription.

(1) Par hypothèse *-ed, supra 187, 4.

(2) Infra 13, fondu peut-être avec un instrumental, infra 10.

(3) Supra 119. Mais *suc*, *gruc*, comme acc. *suem*.

Mais le phénomène inverse s'est aussi produit, et beaucoup plus largement, c'est-à-dire que la finale -ě de l'ablatif (locatif) des thèmes consonnantiques a été transportée aux thèmes en *i-*, et que, sur le modèle de *pede*, *patre*, on a créé *ave*, *ove*, *igne*, *colle*, *turre*⁽¹⁾, etc. La finale régulière, on le sait, ne s'est guère maintenue constante que dans les neutres (*mare*, *animal*) où elle empêchait la confusion de l'ablatif avec le nominatif⁽²⁾, et par la même raison dans la déclinaison des adjectifs en *-i-*, *-ri-* et *-li-*.

En grec tout ablatif de 3^e décl. fait défaut. Mais la finale des ablatifs adverbiaux de 2^e (σοφῶς) a passé indûment à la 3^e, et l'on a formé sur βραδύς, σαφής, διαφέρων les adverbes βραδέως (lentement), σαφέως σαφῶς (clairement), διαφερόντως (différemment), hom. τεγνηέντως (ε 270), comme, si les thèmes étaient *βραδέο-, *σαφέο- *σαφό-, *διαφέροντο-, etc.⁽³⁾.

7. Ablatif 2^e. — Il se peut que le type ὀνόματος, que l'on considère ordinairement comme un génitif, doive être coupé ὀνόμα-τος et expliqué par un ablatif en -tos du thème ὀνομα- : de là et du nom. pl. ὀνόματα viendrait le τ intercalaire de la flexion grecque, qui manque au latin *nōmin-is*⁽⁴⁾. On reconnaît le même ablatif dans le latin *rādīc-i-tus*, avec insertion d'un *i* analogique de *fundi-tus*.

8. Ablatif 3^e. — On en trouve quelques exemples dans Homère, ἡῶ-θεν (depuis l'aurore), ordinairement avec insertion d'un *o* de liaison qui vient de l'analogie des thèmes en -o- et du génitif πατρός⁽⁵⁾, v. g. πατρ-ό-θεν, Δι-ό-θεν, ἄλ-ό-θεν.

9. Instrumental 1^{er}. — Si, comme on tend à l'admettre, l'indice de ce cas était * -ǎ. il y a lieu de le reconnaître dans

(1) Formule avě : avī (dat.) = *patre* : *patrī*.

(2) D'où il résulte que l'analogie en question a dû se produire après la mutation d'ī final en ě (*mare* = **marī*), mais avant la chute de la finale de *animal* = *animāle*.

(3) On voit que la confusion de deux flexions différentes a été, dans les deux langues, la principale cause des déviations de la déclinaison ; mais en grec c'est la 2^e décl. qui a eu une influence prépondérante ; en latin c'est la flexion des thèmes en *-i-*. On en aura de nombreux exemples.

(4) Cf. supra 115, 4, et infra 210.

(5) Cf. supra 179.

ἄμ-α (ensemble), peut-être dans παρ-ί (cf. gén. πάρ-ος, dat. παρ-αί, loc. περ-ί, qui sont autant de prépositions) et dans πεδί, qui, employé par les Éoliens au lieu de μετά (avec), aurait pour corrélatif le lat. *ped-ě*. Dans πάντ-η, dor. παντ-ᾶ, la finale longue vient de l'analogie de la déclinaison parissyllabique⁽¹⁾.

10. Instrumental 2^e. — A peine quelques types dans Homère : ἴφι = **fi-phi*, cf. lat. *vī-s*, ἐρέβισσ-φιν, ὄχισσ-φιν. En latin seulement *i-bī* et *u-bī* = **cu-bī* = **quo-bī*⁽²⁾ avec allongement final d'origine obscure.

11. Datif. — La désinence indo-européenne probable étant **-ay*, on la retrouve en grec dans les infinitifs des deux types δόμεν-αι et ἰέν-αι⁽³⁾, sans doute aussi dans χαμ-αί, datif probable de χθών, et peut-être à l'état de lointain souvenir dans tels locatifs homériques à finale longue πατέρῃ, κόρυθῖ, νηῖ, qui combinerait ainsi l' -ι du locatif avec la longue du datif. Partout ailleurs, en grec, le datif a disparu, complètement remplacé par le locatif. En latin, au contraire, c'est lui qui a prévalu et qu'on rencontre dans tous les thèmes de 3^e-4^e décl., *manuī* (souvent remplacé par l'ablatif *manū*, particulièrement dans la langue de César⁽⁴⁾), *ped-ī*, *patr-ī*, *victōr-ī*, *nōmin-ī*, etc. On écrivait aussi *ped-ei* et *ped-ē*. Dans les thèmes en *-i*, l' *-ī* final se contractait naturellement avec celui du thème (*ovī* = **ovi-ī* ou **ovey-ī*), et de la ressemblance tout extérieure d'*ovī* et *pedī* sont parties les actions d'analogie qui ont assimilé entre elles un grand nombre de désinences de la flexion des thèmes en *-i* et de celle des thèmes consonnantiques, *avě* d'après *pedě*, *pedēs* d'après *ovēs*, etc.

12. Locatif 1^{er} (sans désinence). — En dehors des infinitifs du type δόμεν et λύειν = **λύεφεν*⁽⁵⁾, on retrouve ce cas dans αἰέσ (dor.), locatif d'un thème dont αἰεί (homér.), ἄεί (att.) = **ai-φεν-ι*

(1) Supra 187, 7.

(2) Non par chute impossible de la gutturale initiale, mais parce que la juxtaposition *ne-cubi* (nulle part, cf. *sī-cubi*, *aii-cubi*) a été coupée à tort *nec-ubi* et qu'on en a dès lors abstrait un mot *ubi*, ainsi que *uter* de **ne-cuter* = *(*ne-*)*quo-tero-s* = gr. πό-τερο-ς. — Cf. aussi infra 225, 6.

(3) Supra 115, 5, et 130.

(4) Cf. les supins *dictū* et *dictuī*, supra 119.

(5) Supra 115, 5, et 130.

est peut-être le locatif à désinence -ι, ainsi que dans *αἰών* (ion.), d'un thème **αιῖέν-*, cf. *αἰών*⁽¹⁾.

13. Locatif 2^e. — La désinence est -ῖ : gr. *πόλε-ι*, *ἄστε-ι* *ἰχθύ-ι*, *ποδ-ί*, *ποιμέν-ι*, *ὀνόματ-ι*, *πατρ-ί*, *δοτῆρ-ι*, *δωτορ-ι*, *αἰδοί* = **αἰδόσ-ι*, *γένει* = **γένεσ-ι*, etc. En latin, sans qu'il y paraisse d'abord, ce cas est presque aussi bien conservé. On le reconnaît sans peine dans *rūre* = **rūr-ī*, *Babylōn-e* et tous les similaires, qui sans préposition font encore fonction de locatif, bien que le datif *rūrī* se soit abusivement introduit dans cette fonction⁽²⁾. Dès lors la conclusion s'impose : le cas en -ē dénommé ablatif, qui fait à volonté fonction de locatif (*in pede*), d'instrumental (*pede*, à pied) et d'ablatif (*ā pede*) est, de par son origine, un véritable locatif, *ped-ē* = **ped-ī*, *homin-ē*, *nōmin-ē*, *patr-ē*, *datōr-ē*, *aer-ē*, *gener-ē*, etc. Il en résulte que le locatif n'a entièrement disparu que dans la 4^e déclinaison, et encore *manū* peut-il à la rigueur remonter à **manǔē*, aussi bien qu'à **manūd*.

14. Génitif. — Il est hautement probable que l'indo-européen avait deux désinences de gén. sg. imparisyllabique, ou, plus exactement, deux formes, l'une normale, l'autre fléchie, de la même désinence, *-ēs et *-ōs⁽³⁾. Quoi qu'il en soit, le grec n'accuse ici que la forme fléchie : *ἡδέ-ος*, *ἰχθύ-ος*, *ἑπτη-ος*, *ποδ-ός*, *ἄκμον-ος*, *φέρωντ-ος*, *πατρ-ός*, *αἰδοῦς* = **αἰδόσ-ος*, *γένους* = **γένεσ-ος*, etc. Inversement le latin n'a plus que des traces de cette désinence dans quelques génitifs archaïques, *senātu-os*, *patr-us*, *Castor-us*, *Caesar-us*, *aer-us*⁽⁴⁾. C'est elle pourtant qui vit encore dans le gén. sg. de 4^e décl. *manūs* : car la contraction de *ǔō* ou *ǔū* en *ū* est bien plus concevable que celle de *ǔē*, à plus forte raison de *ǔī*⁽⁵⁾. Mais, sauf ces cas, la désinence -ēs est générale, soit sous la forme archaïque -es (*Salūt-es*, *Cerer-es*, *Apolōn-es*), soit sous la forme classique et bien connue -īs, *su-is*, *ped-is*, *homin-is*, *nōmin-is*, *patr-is*, *mājōr-is*, etc.

(1) Cf. aussi le locatif sans désinence *χθές* (hier) = sk. *hyás*, le datif *her-ī* (hier), et le locatif à désinence *here* = **hes-ī*.

(2) Cf. le triplet *mānē mānē mānī* (au matin).

(3) C'était peut-être un doublet syntactique. On a de même -mēs et -mōs comme désinence de pl. 1 des verbes, infra 247, 1.

(4) Dans la locution *opus est* il se pourrait bien qu'*opus* fût un génitif (Stolz). Il en faut dire autant de l'invariable *fas (est)* (Deecke).

(5) Le faux génitif *senāī* vient de l'analogie de la 2^e déclinaison.

La finale du gén. sg. des thèmes en *i-* est seule de nature à surprendre. Il semblerait qu'on dût avoir **ovīs* = **ovī-ēs* ou **ovey-ēs*. La brièveté dans *ovīs* vient sans nul doute de l'analogie des thèmes consonnantiques⁽¹⁾.

35) II. Duel. — Complètement disparu en latin.

1. Cas direct. — Ce cas, avec son *-ē* final, paraît s'être conservé plus pur en grec que partout ailleurs, même en sanscrit : *πόδ-ε*, *χειρ-ε*, *άνερ-ε*, etc. Mais il n'est constaté que pour un petit nombre de thèmes, et dans plusieurs même il n'est qu'une vaine apparence : ainsi *τείχη* *ἄσπη* (att.) ne peuvent être contractés de **τείχεε* **ἄσπεε*, comme l'enseigne la grammaire usuelle, et sont des pluriels en fonction de duel.

2. Cas oblique. — Quelle qu'ait été la désinence originaire de ce cas, il est clair que, si un th. *ἴππο-* y faisait *ἴππο-ιν*, un th. *πόδ-* n'y pouvait guère donner que **ποδ-γιν* : on doit donc reconnaître dans homér. *ποδ-οῖν* et att. *ποδ-οῖν άνδρ-οῖν γερόντ-οιν* un transport analogique de la finale *οιν οιν* de 2^e déclinaison.

36) III. Pluriel. — 1. Nominatif-vocatif masculin-féminin : désinence **-ēs*, fidèlement reproduite en grec, *πόλεις* = *πόλε-εσ*, *ιχθύ-εσ*, *ἡδεῖσ* = *ἡδέ-εσ*, *πόδ-εσ*, *ποιμέν-εσ*, *πατέρ-εσ*, etc. Dès lors on attendrait en latin **ped-īs* = **ped-ēs*, qui se serait confondu avec le gén. sg. L'analogie a paré à cette confusion : les thèmes en *i-* faisaient régulièrement *ovēs* (écrit aussi *oveis* et *ovīs*) = **ovēy-ēs*. cf. *πόλεις* = **πόλε-εσ*, et cette finale *-ēs* est devenue la désinence générale de 3^e décl., *ped-ēs*, *homin-eis*, *ferent-īs*, *patr-ēs*⁽²⁾, etc.

Mais que penser dès lors de *manūs*? Il ne saurait, en tout cas, remonter à **manu-ēs*, cf. *su-ēs*. Peut-on le ramener à **manu-ēs*? Bien difficilement, puisque *sūēm* est demeuré et que **sūēs* est devenu *suis*. Il est bien plus probable que *manūs* est un acc. pl. en fonction de nominatif. La confusion

(1) Toujours la formule *ovīs* : *pedīs* = *ovī* : *pedī*.

(2) Formule *pedēs* : *pedī* = *ovēs* : *ovī*. On voit que l'identification de ces deux ordres de thèmes, partie d'un seul point, s'est étendue à tous avec une logique rigoureuse. On croit retrouver la quantité brève dans *turbinēs* et *forēs* (Plaut. *Trinum*, 835, *Stich*. 311).

devait se produire aisément en latin, où le nom. et l'acc. pl. de 3^e décl. étaient extérieurement identiques⁽¹⁾.

2. Nominatif-vocatif-accusatif neutre : désinence *-*ǎ*, gr. τείχη = τείχε-α, κέρκτ-α et κέρκ̄ = *κέρκσ-α. ἄστη = ἄστεα, lat. *gener-a*, *mari-a*. *nōmin-a*⁽²⁾, etc. Ici aussi s'est exercée sporadiquement l'influence des thèmes en *i-*, mais elle s'est restreinte aux participes et adjectifs en *-nt-* et en *c-* : les réguliers **ferent-a*, **prūdent-a*, etc., sont ainsi devenus *ferent-ia*, *prūdent-ia*, *audāc-ia*, *fēlic-ia*, *victrīc-ia*, etc.. On lisait encore *silenta* dans une vieille tragédie⁽³⁾.

3. Accusatif masculin-féminin. — L'indice *-*ns* après voyelle, *-*ns* après consonne règne dans l'ensemble de la flexion : gr. πόλις (Hérod.) = *πόλι-νς, ἰχθύς = *ἰχθύ-νς, σῦς, ὄρῦς, etc., πόδ-ῶς = *πόδ-ῆς (cf. πόδ-ῆ = *πόδ-ῆ), ποιμέν-ῶς, φέροντ-ῶς, πκτήρ-ῶς, etc., lat. *avis* (écrit aussi *aveis* et *avēs*)⁽⁴⁾ = **avi-ns*, *manūs* = **manu-ns*, *pedēs* = **ped-ěns* = **ped-ns* (cf. *quotiēns* et *quotiēs*). *homin-ēs*, *ferent-ēs*, *patr-ēs*, etc. La quasi-similitude du nom. *avēs* et de l'acc. *avīs*, que l'orthographe vacillante exagèrait encore, celle de l'acc. *avīs avēs* et de l'acc. *ferentēs ferentīs*, etc., les a fait entièrement confondre, en sorte qu'à la 3^e décl. le nomin. et l'acc. sont devenus identiques. En grec ἰχθύ-ας (hom.), πόλι-ῶς (hom.) et πόλε-ῶς sont dus à l'intrusion de la finale -ῶς empruntée aux thèmes consonnantiques. Il en est de même de πελέεας, ἡδέας (on attendrait *πελέεως, *ἡδέως, cf. acc.

(1) Soit la formule *manūs* (nom.) : *manūs* (acc.) = *pedēs* (nom.) : *pedēs* (acc.).

(2) Dans les cas où l'a final latin paraît long, v. g. le saturnien *mors perfēcit tua ut essent omniā brevia* (ep. Scip.), il est à supposer que l'allongement est dû à l'analogie de la finale primitivement longue de 2^e décl. **jugā*, cf. supra 190, 2. C'est cet allongement au moins sporadique qui, dans ce cas particulier, a protégé la voyelle finale *ǎ* contre la permutation régulière en *ǎ*, cf. supra 36 A α, et mon *Esq. morpholog.* IV.

(3) Gell. XIX 7. — L'analogie est surtout partie du dat. pl., infra 5 (*prūdentia* : *prūdentibus* = *ūcria* : *ūcribus*).

(4) Comparer le nom. et l'acc. pl. dans ce vers de Plaute (*Pseud.* 840) : *Ubi omnēs patinae fervont, omnīs aperīō*.

sg. πέλεκυ-ν, ἡδύ-ν), appelés par l'analogie des génitifs πελέκεος, ἡδέος, etc. Quant aux types attiques πόλεις, πελέκεις, ἡδεῖς = *ἡδέεϛ-ες, εὐγενεῖς = *εὐγενέσ-ες, ce sont des nominatifs en fonction d'accusatif, comme plus haut *manūs* un accusatif en fonction de nominatif. Les thèmes en -ηύ- ont de même *ἰππέας* = *ἰππῆᾱς = *ἰππῆϛ-ᾱς et *ἰππεῖς* = *ἰππέες*. Le type ὄρνις ou ὄρνευς (*OEd. R.* 966) pour ὄρνιθας est analogique de πόλις ou πόλεις (cf. supra 204, 4).

4. Instrumental. — Quelques exemples homériques : νόσ-φι (en arrière, cf. lat. *nati-bus*), ὄρεσ-φι, στήθεσ-φι : avec insertion de l'-o- de 2^e décl., κοτυληθόν-ό-φιν (ε 433). En latin, confondu avec le datif-ablatif.

5. Datif-ablatif-instrumental (latin). — L'indo-européen avait un affixe d'instrum. pl. **-bhīs* (sk. *-bhis*) et un de dat.-abl. pl. **-bhiōs* (sk. *-bhyas*). L'un serait devenu en latin **-bīs*, et l'autre **-biōs* **-biūs*. Ce sont ces deux désinences qui paraissent avoir conflué en *-būs*⁽¹⁾, finale qui répond à la fois aux trois fonctions : *avi-bus*, *arcu-bus*, *bō-bus*, *sū-bus*, *nūbi-bus* = **nūbēs-bus*⁽²⁾. Sauf ce dernier cas et les similaires (*mōlibus*), l'affixe *-bus* ne s'ajoute jamais immédiatement aux thèmes terminés par une consonne, mais exige l'insertion d'un *-i-* de liaison emprunté à la flexion des thèmes en *i-* : les réguliers **homen-bus*, **ped-bus*, etc., ont été remplacés par *ped-i-bus*⁽³⁾, *hominibus*, *ferentibus*, *patribus*, *honōribus*, *generibus*, etc. Cette analogie a sévi même sur les thèmes vocaliques, puisque *sui-bus* existe également, et qu'elle a transformé **manu-bus*, **frūctubus* en *manibus*, *frūctibus*⁽⁴⁾, ne laissant guère intacts que *portubus*, *tribubus*, *partubus*, *arcubus*, *artubus*, ces trois

(1) La quantité archaïque *-būs* est fort rare et due à de simples accidents prosodiques. Cf. l'arch. *nāve-bōs* = *nāvibus*.

(2) Cette concordance, qui n'a pas été donnée dans la phonétique parce qu'elle n'est pas encore traduite en loi, doit pourtant être provisoirement admise comme le seul moyen de rendre raison de la déviation de la flexion du type *nūbēs*, infra 212 (II).

(3) Formule *pedibus* : *pedī* (dat. sg.) = *ovibus* : *ovī*.

(4) Toutefois ici la phonétique pourrait bien avoir joué un rôle dans la mutation, cf. *optumus* et *optimus*, et supra 30.

derniers peut-être parce qu'ils se seraient confondus avec le dat. pl. de *pars, ars, ars*.

6. Locatif (grec). — La finale primitive **-συ* a été remplacée par *-σι* ou *-σιν*⁽¹⁾ : là où le *σ* était intervocalique et devait tomber, il a été ramené par l'analogie des cas où, n'étant pas intervocalique, il devait demeurer : *πόλε-σι*, *ἰχθύ-σιν*, *ἡδέ-σι*, *ἥρω-σι*, *ἱππεῦ-σι*, *φλεψί*, *θριξί*, homér. *ποσσί* = **ποδ-σί*, par réduction *ποσί*, *φέρουσι* = **φέρουσι* (lesb. *φέρουσι*) = **φέρουσι* = **φέρουσι-σι*, *πατρά-σι* = **πατρ-σι* (sk. *pitrá-si*), homér. *τείχεσσι* et par réduction *τείχεσι*. Cette terminaison *-εσσι* a fait une bien singulière fortune : prise tout entière pour une désinence de loc. pl., elle a été transportée comme telle dans des thèmes de toutes catégories, homér. *πολί-εσσι*, *σύ-εσσι*, *ἡρώ-εσσι*, *πόδ-εσσι*, *κύν-εσσι*, *Μυρμιδόν-εσσι*, *ἀκούοντ-εσσι*, *χείρ-εσσι*, *ἄνδρ-εσσι*, *κερά-εσσι*⁽²⁾, etc., etc., et elle est même revenue contaminer son point de départ dans *ἐπέεσσι* = **ἔπε-έσ-εσ-σιν*, *νεφέεσσι*, etc. La contamination par *-εσι* est infiniment plus rare, *χείρ-εσι* (Υ 468), *ἀνάκτ-εσιν* (ο 557). L'alternance de *-εσι* et *-εσσι* a amené le redoublement de *πολέσσι*, *νέκουσιν* et autres.

Un genre de barbarisme fort rare chez les auteurs, mais très fréquent dans les inscriptions, consiste dans le transport de la finale *-οισι* *-οις* du loc. et du dat. de 2^e décl.⁽³⁾ : *πάντ-οις*, *ἄνδρ-οις*, *ἀγών-οις*, etc., *ὄσσοισι* (dans les yeux) et *ὄσσοις* (cf. nom. du. *ὄσσε*) dans Hésiode et dans Sapho, etc.

7. Génitif. — La désinence primitive était **-ōm*, et rien n'empêche de croire que le latin la reproduit fidèlement dans sa finale *-ūm* : *bo-um*, *avi-um*, *manu-um* (contracté *currum*⁽⁴⁾), *ped-um*, *ferent-um*, *homin-um*, *patr-um*, *gener-um*, etc. Au contraire la finale longue du grec dénonce, ici comme au cas oblique du duel, l'introduction de la finale de 2^e décl., *πόλε-ων*, *ἡδέ-ων*, *ἰχθύ-ων*, *ποδ-ων*, *φερόντ-ων*, *κυν-ων*, *πατέρ-ων*, *τείχε-ων*, d'où *τείχων*, etc.

(1) Supra 189, 5.

(2) Remarquer l'accentuation régressive de toutes ces formes, laquelle semble bien indiquer qu'elles sont spécifiquement éoliennes, supra 81.

(3) Formule *πάντοισι* : *πάντων* = *ἵπποισι* : *ἵππων*.

(4) *AE*n. VI. 653. — L'étrange génitif *ūlituum* pour *ālitum* ne peut s'expliquer que par l'analogie de la 4^e déclinaison.

En latin, l'analogie des thèmes en *i-* s'est encore largement exercée sur ce cas et a substitué à *-um* une finale *-ium*, soit dans quelques noms, *urb-ium* ⁽¹⁾, *arc-ium*, soit surtout dans les adjectifs qui prennent *-ia* au nom. pl. nt., *vorāc-ium*, *fēlic-ium*, *victric-ium*, *ferent-ium*, *prūdent-ium*, etc. Dans ce dernier type, le génitif en *-um* a subsisté, conservé principalement par les poètes, et le parallélisme constant de *sapientium* et *sapientum* a même entraîné par contre-coup la suppression de l'*i* dans quelques génitifs qui devraient le contenir, *canum*, *apum* (des abeilles), *juvenum*, etc. ⁽²⁾

SECTION III.

VARIATIONS DU THÈME DÉCLINÉ.

07) Les variations du thème décliné consistent dans une apophonie, parfois très visible, parfois presque effacée ou même tout à fait perdue, qui n'affecte en général que la finale du thème, dite syllabe prédésinentielle. Il n'importe à cet égard que cette syllabe appartienne à la racine ou à un suffixe.

L'apophonie peut ne comporter qu'un seul degré, quand tous les cas se sont assimilés entre eux, *δοτήρ δοτήρα δοτήρος*, *sermō sermōnem sermōnis* : ou deux, c'est le cas le plus fréquent, *δώτωρ δώτορα δώτορος*, *homō homīnem homīnis* : ou trois, à savoir : un fort *πκτήρ* (allongement du nominatif), un moyen avec syllabe prédésinentielle brève *πατέρα*, un faible avec syllabe prédésinentielle réduite *πατρός*.

Mais là ne s'arrête pas la variété de l'apophonie, et particulièrement dans les thèmes où la syllabe prédésinentielle est susceptible de l'état fléchi, on la voit souvent parcourir un plus grand nombre de degrés. C'est ainsi que dans le seul thème **ped-* on peut distinguer : une forme forte et fléchie (*πός*), une

(1) Formule *urbium* : *urbibus* = *ovium* : *ovibus*.

(2) Plus simplement *canum* : *canibus* = *pedum* : *pedibus*. *Juvenum* pourrait être le gén. régulier d'un th. **juven-*, cf. sk. *yuvān-* (jeune) et le dérivé *juven-tūs*.

forme forte et normale (*pēs*), toutes deux dues à l'allongement du nominatif⁽¹⁾, une forme moyenne et fléchie (*πόδα*), une forme moyenne et normale (*pedem*), enfin une forme faible par réduction et chute complète de la voyelle⁽²⁾ dans le composé *ἔπι-ῶδ-αι* (lendemain de fête), qui nous révèle la possibilité théorique d'un génitif sg. **βῶ-ός* = **πῶ-ός*. Naturellement l'analogie, dans les deux langues, mais surtout en latin, a passé son niveau sur un grand nombre de ces différences originaires.

Si bien passé son niveau qu'il est impossible de déterminer (du moins à la seule inspection du grec et du latin, qui seuls doivent nous occuper) à quels cas de la flexion répondaient respectivement les formes forte, moyenne et faible de la syllabe prédésinentielle. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, selon toute vraisemblance, le nominatif singulier était cas fort, l'accusatif cas fort ou moyen, le vocatif et le locatif cas moyens, les autres cas faibles⁽³⁾ : encore le grec, qui a confondu le locatif avec le datif, le traite-t-il en cas faible là où il établit une différence⁽⁴⁾.

Quant à l'origine de l'apophonie, qui résulte essentiellement de ce qu'à certains cas la syllabe prédésinentielle se réduisait en perdant l'accent attiré par la désinence, c'est le sanscrit surtout qui la fait toucher du doigt. Mais le grec la dénonce encore par le frappant contraste de l'accentuation dans *πατήρ* *πατέρα* et *πατρός* *πατρί*. Bien plus, l'accentuation, cause première de l'apophonie, est demeurée intacte dans nombre de thèmes d'où pourtant l'apophonie a disparu, à savoir dans tous les monosyllabes, *εἷς* *ἕνα* *ἑνός* *ἐνί*, *πώς* *πόδα* *ποδός* *ποδί*⁽⁵⁾, et de même au pluriel, *πόδες* *πόδα* *ποδῶν* *ποσί*, et au duel, *πόδε* *ποδοῖν*, mais sans doute par analogie du singulier, car la loi d'apophonie du pluriel paraît différente.

(1) Cf. supra 202.

(2) Cf. supra 41, 1.

(3) Au pluriel l'accusatif même paraît avoir été cas faible, mais ce point est encore fort obscur. Le grec le traite en cas moyen.

(4) Sauf le type *μητέρι*, infra 211.

(5) A la seule exception des participes, *θεῖς* *θέντος*, *δοῦς* *δόντος*, et de *πᾶς* au pluriel seulement, *παντός* *παντί* *πάντων* *πᾶσι*.

08) L'apophonie est une loi si générale et si constante de toute flexion qu'on peut presque affirmer avec une entière certitude qu'elle régnait primitivement sur les thèmes même qui en paraissent le plus dépourvus. Là où la déclinaison l'a perdue, elle reparait souvent dans la dérivation, qui obéit aux mêmes lois. Ainsi *tempus* a beau faire *temporis* : la flexion régulière *tempus *temperis* (cf. *genus generis*) nous est révélée par les dérivés *temper-āre*, *tempes-tās* (cf. *gener-āre*), et nous voyons du même coup que l'*o* de **tempōs*, **corpōs* a été abusivement étendu aux cas obliques. Ainsi encore la flexion primitive *honōs *honěsis* se trahit par les dérivés *hones-tu-s*, *hones-tās*, par le génitif *oner-is*, qui appartient à un thème identique⁽¹⁾, et, comme la formation de *honōs* est, à n'en pas douter, identique à celle du grec *αιδώς*⁽²⁾, on en conclura à l'existence d'une flexion *αιδώς *αιδέσος*, plus ancienne que la flexion *αιδώς *αιδόσος*, et prouvée d'ailleurs par la dérivation secondaire *αιδέομαι*. De même enfin la forme réduite *-is-* du suffixe comparatif *-ios-*, qui n'apparaît plus nulle part dans la déclinaison, se montre devant le suffixe secondaire du superlatif, *μέγιστος*, *par-is-simu-s*⁽³⁾.

Ce n'est pas tout : telle flexion, envisagée isolément dans chaque langue, y semble l'uniformité même, tandis que le simple passage d'une langue à l'autre y décèle la variété primitive, que chacune a uniformisée à sa manière. Soit, par exemple, un fragment de la déclinaison possible des deux thèmes indo-européens, **pod-* (pied), **ghiom-* (neige, hiver), et voyons ce qu'en ont tiré, chacun de son côté, le grec et le latin :

N.	<i>*pōd-s</i>	πώς, πούς (= *πώδ-ς).	<i>pēs</i> = <i>*pēd-s</i> .
A.	<i>*pōd-ŋ</i> ou <i>*pōd-ŋ</i> .	πόδ-α.....	<i>ped-em</i> .
L.	<i>*pēd-ī</i>	ποδ-ί.....	<i>ped-e</i> .
D.	<i>*pd-áy</i>	».....	<i>ped-ī</i> .
G.	<i>*pd-ós</i> , <i>*pd-és</i>	ποδ-ός.....	<i>ped-is</i> .

(1) Supra 78, 2. Tout au contraire *onus* a gardé l'*e* dans la déclinaison et introduit l'*o* dans la dérivation, *onus-tu-s*.

(2) Supra 124, 1.

(3) Supra 126.

N.	* <i>ghiōm</i>	χιών = *χιώμ. ...	<i>hiem-s</i> ⁽²⁾ .
A.	* <i>ghiōm-η</i>	χιών-α ⁽¹⁾	<i>hiem-em</i> .
L.	* <i>ghiēm-ī</i>	χιών-ι	<i>hiem-e</i> .
D.	* <i>ghim-áy</i>	»	<i>hiem-ī</i> .
G.	* <i>ghim-ós</i> , * <i>ghim-és</i> ..	χιών-ος	<i>hiem-is</i> .

On voit ce qui s'est passé, abstraction faite des autres altérations déjà étudiées : l'allongement du nominatif a persisté ; mais le grec a généralisé la forme fléchie de la racine ou du suffixe, tandis que le latin généralisait la forme normale. Il en résulte que le degré le plus faible a partout disparu et ne se retrouve plus que dans la dérivation, gr. ἔπι-βδ-α (supra), δύς-χιψ-ος (glacial), lat. *bimius* (de deux ans) = **dvī-him-ō-s*.

§ 1^{er}. — *Thèmes à finale explosive.*

(209) Sauf ce qu'on a dit de πούς *pēs*⁽³⁾, les thèmes de cette catégorie n'ont plus d'apophonie, même par allongement au nominatif, puisque ce cas y est sigmatique. La quantité et la nuance vocalique de la syllabe prédésinentielle restent les mêmes d'un bout à l'autre de la flexion. Toutefois, en grec seulement, les thèmes en -οντ- (φέρον) ont l'allongement du nominatif, et la nuance vocalique, constante dans chaque langue, mais différente d'une langue à l'autre, fait songer à une flexion apophonique telle que φέροντ-α * φερέντ-ι : * φερέντ-ός. On trouve même dans le dorien d'Héraclée (Grande-Grèce) un loc. pl. du type πρᾶσσόντᾶσι, qu'on explique ordinairement par une corruption de *πρᾶσσασι = *πρᾶσσητ-σι, cf. sk. *bhārat-su*.

§ 2. — *Thèmes en nasale.*

(210) I. Thèmes en -en-, -men-. — Il y a un reste curieux d'apophonie parfaite dans une flexion d'ailleurs fort mutilée, celle de **ῥρήν* (mouton), cf. homér. πολύ-ῥρην : nom. hors d'usage : acc.

(1) Le ν, régulier à la finale de χιών (supra 48), a passé par analogie aux autres cas.

(2) Cf. supra 200, 6.

(3) Et des quelques similaires, supra 202.

**φρην-α*, prouvé par la glose d'Hésychius *ῥῆνα· ἄρνα*, mais devenu *ἄρνα* par analogie des autres cas ; loc. *ἄρν-ί* ; gén. *ἄρν-ός* = **φαρν-ός* = **φρῖν-ός* avec réduction complète de la syllabe pré-désinentielle. D'après cela, le loc. pl. devrait être **φρα-σί* = **φρη-σί*, et il y a encore une trace de la nasale-voyelle dans le second *α* de *ἄρνασι* d'ailleurs altéré sous l'influence de *ἄρνι*. Enfin le nom. sg. *ἄρην* (att.) a été refait sur l'ensemble de la flexion.

Au contraire de **φρην*, qui a généralisé la forme faible, *φρην* (diaphragme, cœur, esprit) a fait prévaloir partout le degré moyen : acc. *φρέν-α*, loc. *φρεν-ί*, gén. *φρεν-ός* pour **φαρν-ός*, nom. pl. *φρέν-ες*, etc. Pourtant on lit encore *φρασί* (= **φρη-σί*) dans Pindare et en épigraphie attique. Dans la langue courante ce *φρασί* est devenu *φρεσί* sous l'influence du loc. sg. *φρενί*.

La plupart des thèmes en *-en-*, *-men-* se déclinent comme *φρην* : *ἄρρην ἄρρεν-ος*, *ποιμήν ποιμέν-ος*, etc., et loc. pl. *ποιμέσι*⁽¹⁾ au lieu de **ποιμασί* = **ποιμη-σί*, à cause de *ποιμήνι*.

Enfin un degré plus avancé encore de corruption consiste dans la généralisation de la longue du nominatif : *λειχίην* (darter) *λειχῆν-ος*, *πευθήν* (espion) *πευθῆν-ος*, loc. pl. *λειχῆσι*, *πευθῆσι*.

C'est à ce dernier stade que le latin est parvenu, en ce sens que, s'il a la longue au nominatif, il la garde à tous les cas (*liēn liēn-is*), et que, si les cas faibles ont gardé la brève, elle a aussi passé au nominatif (*pecten pectin-is*⁽²⁾).

II. Thèmes en *-on-*, *-mon-*. — Le thème *κύων* se décline, comme **φρην*, avec prédominance de la forme faible : nom. sg. *κύων* ; acc. *κύν-α* pour **κύον-α*, par analogie des cas faibles ; loc. *κυν-ί* ; gén. *κυν-ός* ; nom. pl. *κύν-ες* pour **κύον-ες* ; acc. *κύν-ας* ; gén. *κυν-ῶν* ; loc. *κῦ-σί* comme *φρεσί*, etc.⁽³⁾

Le latin a un pendant parfait à *κύων* dans *car-ō*, thème **car-on-*:

(1) Il va sans dire que *φρεσί*, *ποιμέσι* ne sauraient se ramener à **φρεν-σί*, **ποιμέν-σί*, qui auraient donné **φρεισί*, **ποιμεῖσι*.

(2) Toutefois *pectinis* a peut-être le degré réduit, puisqu'on peut aussi bien le ramener à **pectnis* qu'à **pectenis*. On a déjà vu la possibilité d'une flexion **felen* **feln-is* (fiel), supra 113.

(3) Formule *κυσί* : *κυνί* = *φρεσί* : *φρενί* ; mais non **κυνσί*, qui serait devenu **κῶσί*.

nom. sg. *car-ō* ; acc. *carn-em*, au lieu de **caron-em* ou **ca-ren-em*, à cause des cas faibles, dat. *carn-ī*, gén. *carn-is* ; nom. pl. *carn-ēs*, etc. La réduction est moins forte, mais bien visible encore dans : nom. sg. *hom-ō* : acc. *homōn-em* ou *hemōn-em* (arch.)⁽¹⁾, soit régulier, soit corrompu du régulier **hemōn-em* par intrusion de la longue du nominatif, plus tard remplacé par *homin-em* d'après les suivants ; dat. *homin-ī* = **homen-ī* ou **homḡn-ī* ; gén. *homin-is* ; nom. pl. *homin-ēs*, etc. Il a peut-être existé une forme avec réduction complète **honnēs*, qui, prononcée et écrite *omnēs*, et signifiant successivement « les hommes, tous les hommes, tous », a fait créer analogiquement le nom. sg. *omnis* (M. Bréal).

Ce type d'apophonie a disparu en grec. Le latin l'a conservé et même étendu : il l'applique à un grand nombre de thèmes en *-on-* surtout féminins, *imāgō*, *origō*, *ferrūgō*, *cōnsuētūdō*, et même à des emprunts grecs⁽²⁾, *Apollō*, gén. arch. *Apolōn-es*, mais flexion ordinaire et classique *Apollin-em Apollin-is*.

Sauf dans *χῶν* le grec a étendu à toute la flexion la forme *-ον-*, *-μον-* du suffixe : *ἡγεμών ἡγεμόν-ος*, etc. : loc. pl. *ἡγεμό-σι* pour **ἡγεμά-σι* = **ἄγεμḡ-σι*. Le latin n'a rien de pareil. Mais il a, comme le grec, un grand nombre de thèmes plus corrompus encore, qui ont généralisé la longue du nominatif : *χιών αἰῶν-ος*⁽³⁾, *λειμών λειμῶν-ος λειμῶ-σι*, *legiō legiōn-is*, *nātiō nātiōn-is*, *edō edōn-is*, etc.

III. Neutres en **-mḡ-*, gr. *-μα*, lat. *-men*. — Aucune apophonie : *nōmen* = **nōmḡ* et *nōmin-is* = **nōmḡn-is* (cf. sk. *nāmnas*) : en grec, insertion du *τ*, *ὀνόματ-ι*⁽⁴⁾, sauf au loc. pl. *ὀνόμασι* = **ὀνό-μḡ-σι*.

IV. Thèmes en *m-*. — 1. *εἶς* = **σέμ-ς* : la flexion régulière serait, nom. *εἶς ἐν*, acc. **έμ-α ἐν*, loc. **έμ-ι* ou **σμ-ί*, gén. **σμ-ός* (cf. fm. *μία* = **σμ-ία*). On a *εἷνα ἐνός ἐνί* par généralisation du *ν* de *ἐν* et de la forme forte.

(1) *Vultur in silvīs miserum mandēbat homōnem* (Enn.).

(2) Ce qui montre la vitalité singulière de cette forme de déclinaison.

(3) Cf. pourtant supra 154 et 201, 3. — Tous ces phénomènes d'analogie se sont reproduits dans la déclinaison germanique des thèmes similaires : cf. Henry, *Gramm. comp. de l'Angl. et de l'All.*, n° 74 et références.

(4) Cf. supra 204, 7.

2. Pour *χίων* et *hiems*, voir plus haut 208.

3. *χθών* = **χθώμ*, cf. l'adj. *χθαμ-αλό-ς χαμ-ηλό-ς* et le lat. *hum-u-s* : nom. *χθών*, acc. *χθόν-α* pour **χθόμ-α* : dat. probable *χαμ-αί* = **χ(θ)μη-αί*⁽¹⁾ ; les autres cas *χθον-ί χθον-ός* sur l'analogie de *χθόν-α*.

§ 3. — *Thèmes en vibrante.*

(211) I^r Thèmes en *-er-*, *-ter-*. — Dans cette catégorie, plusieurs thèmes, notamment les noms de parenté, ont conservé avec plus ou moins de pureté l'apophonie primitive : nom. sg. *πατήρ*, acc. *πατέρ-α*, loc. *πατρ-ί*, gén. *πατρ-ός* ; nom. pl. *πατέρ-ες*, acc. *πατέρ-ας*, loc. *πατράσι* = **πατρ-σι* (cf. sk. *pitr'-śu*), gén. *πατέρ-ων*. Tel est le paradigme classique ; mais, bien que la flexion de *πατήρ* soit la mieux conservée de toute cette classe, elle contient au moins une forme altérée : l'acc. pl. devrait peut-être se réduire, soit **πατρας* ; le gén. pl. le devrait sûrement, au même titre que le gén. sg., et d'ailleurs on lit *πατρῶν* dans Homère (δ 687, θ 245) : *πατέρων* est donc analogique de *πατέρες*.

Cette analogie s'est exercée en grand, dans la suite des temps : dès l'époque homérique elle créait *πατέρος*, *μητέρος* à côté de *πατρός*, *μητρός* ; quant à *μητέρι*, également homérique, c'est sans doute la forme primitive, cf. sk. *mātāri*. On a créé de même *θυγατέρος* sur *θυγατέρα*, et inversement *θύγατρα* (A 13), *θύγατρες*, *θύγατρας* (X 62) d'après *θύγατρος*. Le type le plus maltraité en grec classique est *άνήρ*, dont la flexion régulière serait sans doute : sg. nom. *άνήρ*, voc. *άνερ*, acc. *άνερα*, loc. **άνερι* ou *άνδρι*, gén. *άνδρός*⁽²⁾ ; pl. nom. *άνερες*, acc. *άνερας* ou *άνδρας*, loc. *άνδράσι*, gén. *άνδρῶν*. Dans Homère on lit souvent les formes régulières *άνερα* et *άνερες*, mais la langue commune a absolument généralisé le thème faible *άνδρα άνδρες άνδρας*.

Il en est de même en latin : sauf au nom.-voc. le degré fort ou moyen a disparu de tous ces thèmes, et l'on a dit *patrem* pour **pater-em* = *πατέρ-α*, d'après *patrī* et *patris*.

En grec le degré moyen s'est généralisé dans *άήρ*, *αίθήρ*, *άστήρ* (gén. *άστέρ-ος*, mais loc. pl. *άστρά-σι*), et autres, et l'allon-

(1) Chute du θ en vertu d'une loi connue, supra 64 C. L'équivalent sans-crit est *kśām-* (fin., terre).

(2) Pour *άνδρός* = **άνρ-ός*, cf. supra 47 B.

gement du nominatif dans tous les noms d'agent en -τήρ : δοτήρ δοτήρ-α δοτήρ-ος δοτήρ-σι.

II. Thèmes en -or-, -tor-. — Il n'y a plus trace en grec, si jamais elle a existé, d'une flexion δώτωρ *δωτέρ-α (ou δώτορα) *δωτρ-ός. Ces formes n'ont d'autre apophonie que l'allongement du nominatif : δώτωρ δώτορ-α δώτορ-ος δώτορ-σι.

En latin, l'allongement du nominatif a même passé aux cas obliques : *datōr datōr-em datōr-is, etc. : puis, les finales en r s'étant abrégées, il en est résulté que le nominatif, qui seul de toute la flexion devrait avoir la longue, est le seul de toute la flexion à montrer la brève.

§ 4. — Thèmes sigmatiques.

(212) I. Masculins-féminins en -os-. — En grec le simple allongement du nominatif : αιδώς *αιδόσ-α (αιδόα αιδῶ) *αιδόσ-ος (αιδόος αιδούς). Le latin offre plus de variété : changement vocalique sans allongement, *venus vener-em* = **venes-em* : allongement sans changement vocalique, *arbōs arbōr-em* = **arbōs-em*. Mais, dans l'immense majorité des cas, on observe une série d'altérations, les unes phonétiques, les autres analogiques, dont la chronologie se développe comme suit : primitivement *honōs* **honōs-is* : extension de la longue du nominatif, **honōs-is* : rhotacisme, *honōr-is* : extension analogique de l'r au nominatif, **honōr* : abrègement de la finale, *honōr*.

II. Masculins-féminins en -es-. — En grec, l'allongement du nominatif : ψευδής *ψευδέσ-α (ψευδέα ψευδή), etc. En latin de même, *Cerēs Cerēs-is*, mais avec rhotacisme étendu au nominatif et abrègement en conséquence, *celer, dēgener*⁽¹⁾. Primitivement cette classe comprenait en latin un plus grand nombre de thèmes qu'elle n'en a conservé : en comparant, par exemple, *nūbēs* au gr. νέφος et au sk. *nābhas* (gèn. *nābhas-as*), *sēdēs* à ἔδος, *mōlēs* à *mōles-tu-s* (cf. *hones-tu-s*), etc.⁽²⁾, on s'aperçoit

(1) Peut-être aussi abrègement sans rhotacisme dans le type *cinis* = **cinēs* (pour **cinēs* ?), d'après les cas obliques (**cinēs-is* devenu *cineris*).

(2) Malgré la différence de quantité de la voyelle radicale, laquelle peut, dans tous ces cas, dépendre d'un changement d'état très ancien de la racine. Cf. supra 124.

sans peine que la flexion régulière était *nūbēs* **nūbes-is*. Le dat.-abl. pl. **nūbes-bus* est devenu *nūbi-bus*, d'où par analogie un dat. sg. *nūbī*⁽¹⁾, et tout le reste de la flexion comme si elle se construisait sur un thème **nūbi*. Il en résulte que, sauf au nom. sg., la déclinaison de *nūbēs* ne diffère plus de celle d'*ovīs*.

III. Neutres en *-os-* (*-es-*). — Apophonie bien connue : l'*o* n'apparaît qu'au nom.-acc. sg., *τείχος* **τείχεσ-ος* (*τείχεος* *τείχους*), *fūnus* **fūnes-is* (*fūneris*), etc. Toutefois en latin plusieurs thèmes ont généralisé l'*o* : **tempōs* **tempōs-is*, **corpōs* **corpōs-is*, devenus phonétiquement *tempus temporis*, etc.

IV. Neutres en *-ās-*. — Cette flexion, exclusivement grecque, n'a point d'apophonie, mais se fait sur deux thèmes, l'un en *-ās-*, l'autre en *-āt-* : *κέρας* *κέρατ-ος*, et aussi **κέρασ-ος* (*κέραος* *κέρως*), **κέρασ-α* (**κέραα* *κέρᾱ*), etc.⁽²⁾

V. Participes du parfait grec. — La forme sigmatique du suffixe (**-σός-*) n'apparaît qu'au nom. sg. (*λελυκώς* *λελυκός*) et dans la formation du féminin (*λελυκυῖα* = **λελυκός-ια*). Partout ailleurs, la flexion se fait, sans aucune apophonie, sur un thème en explosive dentale⁽³⁾ : *λελυκότ-α* *λελυκότ-ος*, etc. L'allongement du nominatif s'est propagé aux autres cas dans quelques types homériques, *γεγαῶτ-ος* *μεμαῶτ-α* : quant à l'att. *έστῶτα*, c'est avec contraction l'ion. *έστεῶτα* = **έστηότ-α*.

VI. Comparatifs. — Le grec a deux thèmes : l'un en nasale, qui du nom. sg. a passé à tous les autres cas, *μειζων* *μειζον* *μειζον-ος* : l'autre sigmatique, qui n'apparaît plus qu'à l'acc. sg. et au nom.-acc. pl., mais que la langue classique, pour ces cas,

(1) Formule *nūbī* : *nūbibus* = *ovī* : *ovibus*. Inversement c'est sans doute le gén. régulier **nūberum* qui a donné naissance au génitif archaïque *boverum* cité par Varron.

(2) Supra 129. — Le datif (locatif) sg. *κέρα* ne s'explique pas ; l'*i* ne se souscrivant qu'après une voyelle longue, on devrait avoir **κέραι*. La forme *κέρα* doit être considérée comme une simple variante graphique, à moins que par impossible ce ne soit un vrai datif (**κέρᾱ* = **κέρα-αι*). — Le nom. pl. hom. *γέρᾱ* (B 237), *κρέᾱ* (Θ 231), etc., se ramène à *γέρᾱ*, *κρέᾱ* avec *α* final abrégé à l'imitation des autres finales de pluriel neutre.

(3) Cf. supra 128.

préfère au thème à nasale : acc. sg. (msc.-fm.) $\mu\epsilon\iota\zeta\omega = * \mu\epsilon\iota\zeta\omicron\alpha$ — $* \mu\epsilon\iota\zeta\omicron\sigma\text{-}\alpha$ ⁽¹⁾ ; nom. pl. (msc.-fm.) $\mu\epsilon\iota\zeta\omicron\upsilon\varsigma = * \mu\epsilon\iota\zeta\omicron\epsilon\varsigma = * \mu\epsilon\iota\text{-}\zeta\omicron\sigma\text{-}\epsilon\varsigma$, employé aussi en fonction d'acc. pl. ⁽²⁾ ; nom.-acc. pl. nt. $\mu\epsilon\iota\zeta\omega = * \mu\epsilon\iota\zeta\omicron\alpha = * \mu\epsilon\iota\zeta\omicron\sigma\text{-}\alpha$.

Le latin n'a que le thème sigmatique : primitivement $* m\bar{a}j\bar{o}s$ $* m\bar{a}j\bar{o}s\text{is}$, puis $m\bar{a}j\bar{o}r\text{is}$ et $m\bar{a}j\bar{o}r$, comme plus haut pour *honor*. Le nom. sg. nt. $m\bar{a}j\text{us}$ est resté pur, mais le reste de la flexion a l'allongement analogique du msc.-fm., v. g. pl. nt. $m\bar{a}j\bar{o}r\text{a}$ au lieu de $* m\bar{a}j\bar{o}r\text{-}\alpha$, cf. $* \mu\epsilon\iota\zeta\omicron\sigma\text{-}\alpha$.

§ 5. — *Thèmes à diphthongue.*

(213) I. Monosyllabes. — 1. Th. $* dy\bar{e}w\text{-}$ (ciel, jour) : dès l'époque préhistorique, le *w* était susceptible de disparaître dans certaines conditions mal définies, cf. lat. *diēs* qui a suivi une flexion analogique ⁽³⁾. L'apophonie est encore bien visible dans la déclinaison grecque : nom. Ζεύς = $* Ζη\acute{\upsilon}\varsigma = * \Delta\gamma\eta\acute{\upsilon}\text{-}\varsigma$, et Ζή-ς (dialect.) = *diē-s* : voc. Ζεῦ, lat. *Jū* (*pīler*) ; acc. Ζῆ-ν (dor. Δῆ-ν dans Théocrite) = *diē-m* : loc. Δί = $\Delta\iota\text{-}\acute{\iota}$; gén. Διός = $\Delta\iota\text{-}\acute{\omicron}\varsigma = * diw\text{-}\acute{\omicron}\varsigma$ par réduction de la syllabe prédésinentielle *-ew-*. Cette flexion primitive a été sujette, dans les divers dialectes, à toutes sortes d'altérations, dont deux essentielles et classiques : d'une part, Διός Δί ont fait créer un acc. Δίς, qui est celui de la langue commune ; de l'autre, l'acc. Ζῆν, décliné à son tour comme pourrait l'être un thème en *-en-*, a donné naissance à la flexion homérique Ζῆν-α Ζῆν-ί Ζῆν-ός ⁽⁴⁾.

2. Th. $* g\bar{o}w\text{-}$ (bœuf, vache, sk. *gāu-s*) : nom. βοῦς = $* β\omega\bar{u}\text{-}\varsigma$, dor. βῶς, lat. *bō-s* : acc. βοῦ-ν βῶ-ν, et βός (rare) = $* β\acute{\omicron}\text{-}\acute{\omicron}\alpha = * g\bar{o}w\text{-}m$, lat. *bov-em* : loc. βοῦ-ί *bov-e* : dat. βο-ῖ : gén. βοῦ-ός *bov-is*, etc. : gén. pl. *boum* = $* b\bar{ö}v\text{-}\acute{\omicron}m$ ⁽⁵⁾.

(1) Il est à peine besoin de faire observer que $\mu\epsilon\iota\zeta\omega$ ne peut venir de $\mu\epsilon\iota\zeta\omicron\alpha$: il n'y a pas d'exemple de pareille chute du *v* médial.

(2) L'acc. $\mu\epsilon\iota\zeta\omicron\upsilon\varsigma$ ne saurait être contracté de $* \mu\epsilon\iota\zeta\omicron\alpha\varsigma$. L'assimilation vient ici du neutre, où les deux cas sont normalement identiques.

(3) Dite 5^e déclinaison, cf. supra 197.

(4) La même anomalie dans la décl. de τί-ς, infra 220, 6.

(5) La forme $* gw\text{-}$ avec réduction complète ne se trouve que dans le dérivé $* β\eta = * gw\text{-}\bar{a}$, lequel fait partie du composé ἐκατό-β-η (sacrifice de cent bœufs).

3. Th. **nāw-* (navire). — Sg. : nom. $\nu\alpha\tilde{\upsilon}-\varsigma = * \nu\tilde{\alpha}\upsilon-\varsigma$ ⁽¹⁾, ion. $\nu\eta\tilde{\upsilon}-\varsigma$ par analogie des cas obliques : acc. $\nu\tilde{\alpha}\tilde{\nu}\text{-}\alpha = * n\tilde{\alpha}w\text{-}\eta\tilde{\nu}$; d'où ion. $\nu\tilde{\eta}\alpha$ et néo-ion. $\nu\acute{\epsilon}\alpha$ ⁽²⁾, att. $\nu\alpha\tilde{\upsilon}-\nu$: loc. dor. $\nu\tilde{\alpha}\tilde{\nu}\text{-}\acute{\iota}$ $\nu\tilde{\alpha}\text{-}\acute{\iota}\tilde{\varsigma}$ lesb. $\nu\tilde{\alpha}\text{-}\acute{\iota}$, homér. et att. $\nu\eta\text{-}\acute{\iota}$; gén. dor. $\nu\tilde{\alpha}\text{-}\acute{\omicron}\varsigma$, homér. $\nu\eta\acute{\omicron}\varsigma$, néo-ion. $\nu\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$, att. $\nu\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$ ⁽³⁾. — Pl. : nom. $\nu\tilde{\alpha}\tilde{\nu}\text{-}\epsilon\varsigma$ $\nu\tilde{\alpha}\epsilon\varsigma$, homér. et att. $\nu\tilde{\eta}\epsilon\varsigma$, homér. et néo-ion. $\nu\acute{\epsilon}\epsilon\varsigma$, att. postérieur $\nu\alpha\tilde{\upsilon}\varsigma$ par transport de l'accusatif : acc. dor. $\nu\tilde{\alpha}\tilde{\nu}\text{-}\alpha\varsigma$, ion. $\nu\tilde{\eta}\alpha\varsigma$, néo-ion. $\nu\acute{\epsilon}\alpha\varsigma$, et att. $\nu\alpha\tilde{\upsilon}\varsigma$ d'après l'acc. sg. : loc. $\nu\alpha\upsilon\text{-}\sigma\acute{\iota} = * \nu\tilde{\alpha}\upsilon\text{-}\sigma\acute{\iota}$, ion. $\nu\eta\upsilon\text{-}\sigma\acute{\iota}$ par analogie des autres cas : gén. dor. $\nu\tilde{\alpha}\text{-}\tilde{\omega}\nu$, lesb. $\nu\acute{\alpha}\omega\nu$, ion. $\nu\eta\tilde{\omega}\nu$, néo-ion. et att. $\nu\epsilon\tilde{\omega}\nu$. Donc aucune apophonie. — En latin, l'analogie du datif régulier *nāv-i* a fait passer ce thème à la déclinaison en *-i* ⁽⁴⁾.

II. Thèmes en *-ηύ-*. — Le type **ιππηύ-* se décline d'un bout à l'autre sans apophonie. A côté du nom. sg. commun *ιππεύς* = **ιππηύς*, on en rencontre un dialectal, avec chute de la semi-voyelle comme dans *diē-s*, soit *γορφής* (arcad.), prouvé surtout par les noms propres doriens, soit **Ἀχιλλής* **Ὀδυσσής*, comme le montrent les formes latines corrélatives *Achillēs*, *Ulyssēs*, empruntées sans aucun doute à quelque dialecte dorien de la Grande-Grèce. Cette terminaison du nom. sg. a entraîné une confusion sporadique de ces noms avec les noms propres en *-es* ⁽⁵⁾ : ainsi le mot *Ἄρης*, qui en lesbien se fléchit nom. *Ἄρευς*, gén. *Ἄρευος*, etc., a dans Homère la flexion correspondante, *Ἄρης* *Ἄρηος* = **Ἄρης* *Ἄρευος*, mais aussi la flexion analogique, voc. *Ἄρες*, gén. *Ἄρεος*, etc.

A cela près la déclinaison est des plus simples. — Sg. : nom. *ιππεύς* ; voc. *ιππεῦ* ; acc. **ιππηῖς* $\text{-}\alpha$, lesb. *ἵππηα*, homér. *ιππηα*, dor. et néo-ion. *ιππέα*, att. *ιππέα* ; loc. *ιππηῖ* $\text{-}\acute{\iota}$, d'où *ιππέε* et *ιππεῖ* ; gén. homér. *ιππηῖος*, néo-ion. *ιππέος*, att. *ιππέως*. — Pl. : nom. *ιππηῖες*, néo-ion. *ιππέες*, att. *ιππεῖς* et *ἵππηῖς* ; acc. *ιππηῖας*, néo-ion.

(1) Supra 76, 1 A.

(2) Supra 76 1 B.

(3) Supra 76, 1 C.

(4) Formule *nāvis* (nom.) : *nāvi* = *avis* : *avī*.

(5) Cette confusion est naturellement complète dans les emprunts latins, *Achillēs* *Achillis* comme *nūbēs* *nūbis*.

ἰππέας, att. ἰππέ̄ας par métathèse, parfois ἰππέ̄ζς par simple abrègement, enfin ἰππεῖς et ἰππῆς par transport du nominatif; loc. ἰππεῦ-σι panhellénique; gén. ἰππή-ων, néo-ion. et att. ἰππέων.

III. Thèmes en *-ow-* et *-oy-*. — Les thèmes qui ont le nominatif sigmatique (type ἦρω-ς)⁽¹⁾ ont la longue à tous les cas: ἦρω-α = *ἦρωϝ-α, ἦρω-ος, etc. Les autres⁽²⁾ ne l'ont qu'au nom. sg., περιῶ περιῶ-α. Flexion: nom. Λητώ = *Λᾱτόγ ou Λητώ = *Λᾱτοϝ; voc. Λητοῖ; acc., ion. Λητοῦν (cf. βούν), dor. Λᾱτόν (cf. βῶν), mais communément Λητώ⁽³⁾ = Λητόα = *Λᾱτόγ-α ou *Λᾱτοϝ-α: les autres cas sans difficulté. La similitude extérieure de ces thèmes avec ceux en *-ov-* a entraîné entre les deux classes d'assez nombreuses confusions: ainsi Πῶθῶ (Delphes) est devenu Πῶθῶν, d'où les deux flexions parallèles Πῶθῶς Πῶθῶι et Πῶθῶνος Πῶθῶνι: on lit le nom. pl. Γοργόνες, de Γοργῶ, dans Hésiode, et inversement, dans Sophocle, le génitif ἀηδοῦς, de ἀηδῶν⁽⁴⁾.

§ 6. — *Thèmes vocaliques.*

(214) Les thèmes en *-i-* et *-u-* sont soumis à deux flexions très distinctes, qui paraissent correspondre respectivement à la longueur ou à la brièveté primitive de la finale. L'*i* ou l'*ū* du thème n'est sujet à aucune apophonie: il se dédouble simplement en voyelle et semi-voyelle (resp. *iy*, *uw*) devant les désinences qui commencent par une voyelle: puis, la semi-voyelle disparaissant, il reste une voyelle brève, v. g. ἰχθῦ-ς, gén. *ἰχθῦϝ-ος ἰχθῦος. Au contraire, l'*i* et l'*ū* obéissent à une apophonie d'un ordre tout particulier: ils prennent respectivement la forme normale *ey* et *ew* devant les désinences à voyelle initiale, et restent réduits devant consonne. Le grec maintient parfaitement cette distinction dans les thèmes en *-u-*, mais dans ceux en *-i-* les deux flexions se sont confondues.

I. Thèmes en *-u-*. — 1. Sans apophonie: ἰχθῦ-ς ἰχθῦν ἰχθῦ-ος,

(1) Supra 200, 2.

(2) Supra 131.

(3) On attendrait *Λητῶ, *πειθῶ, etc., mais l'accentuation a été troublée par l'analogie du nominatif; cf. le type λεῶς, supra 191.

(4) Ἄσπιδς, 230; Ajax, 629.

δρῦ-ς δρου-ός et même δρῦ-ός analogique du nomin. : et aussi νέκῦ-ς νέκυ-ος (mais la quantité νέκῦς, dans Homère, est sans doute plus ancienne). Le contraste de la déclinaison de *sū-s* et *manu-s* en latin a déjà été signalé⁽¹⁾.

2. Ce contraste est d'ailleurs le seul reste de l'ancienne apophonie de *manu-s*, qui ne paraît plus avoir de thème **maneu-* à mettre en regard de l'alternance hellénique γλυκύ- *γλυκέϛ-. — Sg. Nom. : πέλεκυ-ς, ἄστυ, γλυκύ-ς γλυκύ. Acc. : πέλεκυ-ν, ἄστυ, γλυκύ-ν (γλυκέα analogique⁽²⁾) γλυκύ. Loc. : *πελέκεϛ-ι, d'où πελέκεϊ πελέκει, ἄστει ἄστει, γλυκέϊ γλυκεϊ. Gén. : *πελέκεϛ-ος, d'où πελέκεος, ἄστεος, γλυκέος ; en att. πελέκεως, ἄστεως (mais non γλυκέως, qui est d'une grécité très postérieure) sont analogiques du type ἰππέως⁽³⁾. — Pl. Nom. : *πελέκεϛ-ες, d'où πελέκεες πελέκεις, ἄστεια ἄστη, γλυκείς γλυκέα (très rarement contracté). Acc. : régulièrement *πελέκῦς, *γλυκῦς⁽⁴⁾ ; mais, par analogie des autres cas, homér. πελέκεες γλυκέας ; att. πελέκεις, γλυκεῖς, par extension du nominatif. Loc. : régulièrement *πελέκυ-σι, *γλυκύ-σι (sk. *svādú-śu*) ; mais, par extension du th. πελεκε-, qu'on croyait apercevoir aux autres cas, πελέκεσι, ἄστεσι, γλυκέσι. Gén. : πελέκεων, ἄστεων, γλυκέων.

II. Thèmes en *-i-*. — D'après ce qu'on vient de voir, un th. *πόλι- (ville, cf. πολί-τη-ς)⁽⁵⁾ devait faire au gén. *πολίϛ-ος, d'où πόλιος, tandis qu'un th. πόλι- faisait *πόλιϛ-ος, d'où πόλεος ; mais πόλι-ς et les similaires ont généralement l'une et l'autre flexion, suivant les dialectes. — Sg. Nom. : πόλι-ς, φύσι-ς. Acc. : πόλι-ν, φύσι-ν. Loc. : homér. et néo-ion. πόλι = *πόλι : homér. πόλιϛι, où la longue paraît procéder d'une forme de locatif très ancienne attestée par le sanscrit (véd. *agná*, du

(1) Supra 204, 4 i. n., 6 i. n., etc.

(2) Supra 204, 4.

(3) Soit à peu près la formule πελέκεως : πελέκεων = ἰππέως : ἰππέων. L'accent irrégulièrement remonté dans πελέκεων montre bien que πελέκεων et πελέκεως se sont réciproquement influencés.

(4) Supra 206, 3.

(5) On lit dans Homère πόλις (II 69) et πόλιν (II 57).

th. *agní-*, feu) ⁽¹⁾; homér. πόλει = *πόλεγ-ι, d'où att. πόλει, φύσει. Gén. : lesb. πόλιος, φύσιος; néo-ion. πόλιος et πόλεος (contracté πόλεως); homér. πόλιος, et πόληρος d'après πόληϊ; att. πόλεως = πόληρος. — Pl. Nom. : πόλιες; πόληρες; πόλεες, att. πόλεις. Acc. : régulier πόλις (Hom. ⁽²⁾, Hérod.) = *πόλι-νς; par analogie des autres cas, πόλιας, πόληας et πόλεας; att. πόλεις, par transport du nominatif. Loc. : régulier πόλι-σι (Hérod.), mais communément πόλεσι par extension de l'ε des autres cas. Gén. : presque généralement πολίων, mais att. πόλεων avec accentuation modifiée d'après πόλεως.

En latin, la flexion en *-ī-* est la seule conservée, et l'apophonie ne s'est maintenue qu'au nom. pl. *ovēs*, contracté de **ovēēs* = **ovĕy-ēs*, cf. πόλεες πόλεις ⁽³⁾.

§ 7. — Hétéroclites.

- (215) Rien n'est plus commun, en latin comme en grec, que les noms dits hétéroclites, qui se fléchissent, suivant les cas, sur deux ou trois thèmes différents, par exemple γονή γοναίχ-α γοναίχ-ός, ou inversement *senex* (= **senec-s*) *sen-em sen-īs* : et cette particularité bien connue mériterait à peine autre chose qu'un renvoi aux grammaires pratiques, si certains hétéroclites ne formaient une classe importante, commune aux deux langues, et remontant par ses origines au fonds primitif. Ce sont les neutres en *-γ(t) ⁽⁴⁾, gr. -αρ -ωρ, lat. -ur, qui forment leurs cas obliques sur un thème en -n- que le grec surcharge en outre d'un τ comparable à celui du type σώμα-τος, cf. lat. *nōmīn-īs* ⁽⁵⁾, en sorte qu'au sk. *yákṛt* (foie) gén. *yakn-ás*, l'un répond par ἡπαρ ἡπαρ-ος, l'autre par *jec-ur* **jecin-īs* (les différences de quantité mises à part).

(1) Cette forme en grec devait se traduire en *πόλη tout court, et peut-être est-ce elle que le vieil-attique conserve avec un ι adserit analogique, dans son locatif πόληϊ.

(2) Corriger πόλιες et πόλιας en πόλις, B 648, 0 560.

(3) Supra 206, 1.

(4) Cf. supra 127.

(5) Cf. supra 115, 4, et 204, 7. Car ὄδατος peut s'expliquer aussi par un ablatif 2^e **udn-tós*, cf. sk. *mūrtha-tás* (de la tête, th. *mūrdhān-*).

Le grec a plusieurs flexions de ce genre : ἦπαρ, ἦπατ-ος = * ἦπαρτ-ος ; στῆῤῥ (graisse) = * στῆῤῥ, gén. στῆῤῥτος = * στῆῤῥτ-ος ; ὕδωρ, ὕδωτ-ος, cf. sk. *udán- udn-ás*, et lat. *und-a* où l'*n* du suffixe s'est répercuté dans la racine, etc. Mais la plupart des neutres en -αρ et -ωρ font analogiquement les cas obliques pareils au nom. : θέναρ (paume) θέναρ-ος, ἔαρ (printemps) ἔαρ-ος (ἦρ ἦρος). Plusieurs aussi sont indéclinables.

Le latin surtout a développé cette analogie. D'une flexion primitive *femur femin-is*, il a tiré, d'une part, le gén. *femor-is* et les autres cas obliques similaires, de l'autre, le nom. sg. *femen*. La flexion *jecur *jecin-is* est devenue de même *jecur jecor-is* : mais le type disparu **jecin-is* subsiste encore dans l'étrange génitif *jecinor-is*, qui cumule les deux affixes. Il est au moins très probable que *iter* devait faire au génitif **itin-is* : mais le nom. *iter* a donné naissance à un génitif *iter-is* (attesté par les grammairiens) : puis, ces deux quantités s'additionnant pour ainsi dire, on a eu le génitif ordinaire *itiner-is*, qui à son tour a donné naissance à un nominatif peu usité *itiner*. Ce cumul d'affixes n'est pas étranger non plus à la langue grecque : ainsi ὄναρ (songe) fait au génitif ὄνείρατ-ος, forme qui, sauf une nuance de vocalisme et l'addition du τ, est l'exacte contrepartie de *jecinor-is*, *itiner-is*, avec les deux affixes disposés en ordre inverse. Il était inévitable que des confusions de tous genres se produisissent dans des flexions d'aspect aussi insolite (1).

(1) Mentionnons encore : 1° la flexion de γόνυ, δόρυ, loc. homér. δουρί = *δορτ-ί, nom. pl. γόνυατα = *γόντ-ατ-α, att. δόρυατα, γόνυατα, supra 40 C α ; 2° celle de κάρῥ (nt., tête), ion. κάρη, nom. pl. κάρη-ατ-α (Λ 309), gén. sg. κάρῥός = *κρά-ατ-ός (β), etc.

CHAPITRE III.

DÉCLINAISON PRONOMINALE.

- (216) Parmi les thèmes qui obéissent à la flexion pronominale, on doit distinguer deux classes, les **démonstratifs** et les **pronoms personnels**. Le caractère essentiel des démonstratifs, c'est d'avoir une flexion qui se rapproche beaucoup plus de la déclinaison nominale que celle des pronoms proprement dits : c'est aussi de varier selon le genre de l'objet qu'ils désignent, tandis que les pronoms personnels n'ont qu'une seule forme commune au masculin, au féminin et au neutre : ὁ ἡ τό, mais ἐγώ aux trois genres.

SECTION I^{re}.

DÉMONSTRATIFS.

§ 1^{er}. — Désinences.

- (217) I. Singulier. — 1. Nominatif. — Le grec a partout le -ς ordinaire : les formes féminines sans désinence, ainsi que le msc. du th. ὁ. Le latin a jusqu'à trois finales de masculin : 1^o -s, *i-s*, *qui-s*, etc. : 2^o une finale sans désinence et en *e* bref, qui est également primitive, *iste*, *ille* ⁽¹⁾ : 3^o une finale en *ī* qui se ramène à *oi* où l'*o* appartient au thème ⁽²⁾, *hī-c*, *quī*. Le féminin a la finale ordinaire *ā* : mais les thèmes qui font au msc. *ī* = **oi*, font au fm. *ae* = **āi*, *hae-c*, *quae*.

Le nom.-acc. neutre a une forme spéciale et identique dans les deux langues : sa désinence est -*d*, gr. τό = *τό-δ, cf. lat. *istu-d* = **isto-d*, ἄλλο *aliu-d*, τί *qui-d*, etc.

(1) Le grec ὁ a pour corrélatif le sk. *sá* sans désinence : dès lors, lat. *iste* peut équivaloir à **istō*, cf. supra 34 A δ.

(2) Soit *quī* = **quo-i*, l'*i* étant une particule démonstrative affixée. De même au fm. *quae* = **quā-i*. Cf. le fm. pur *quā*.

2. Accusatif : *-m*, gr. *-ν*, lat. *-m* : τό-ν *istu-m*, etc.

3. Ablatif 1^{er} : gr. οὔτω οὔτως = *οὔτωδ̄ ; lat. *istō* = **istōd̄*, *istā* = **istād̄*, *quī* (comment) = **quīd̄*. etc.⁽¹⁾

4. Ablatif 3^e : gr. πό-θεν, ἀπό-θεν⁽²⁾, etc. ; lat. *un-de* (la nasalisation est imitée de *inde*, supra 187, 6), de même **cunde* = **quon-de* dans *alicunde*, cf. *u-bī* = **cu-bī* (supra 204, 10).

5. Instrumental 1^{er} : gr. πῆ, ἀπόπῆ, ἀλλῆ, etc. ; lat. *quā*, *hā-c* (par ici), *istā-c*, *illā-c*⁽³⁾.

6. Instrumental 2^a : gr. ἀπό-φί⁽⁴⁾ ; lat. (sens de locatif) *i-bī*, **cubī* = **quō-bī* dans *alicubī*, d'où *u-bī ubī* altéré comme *uter* = **quoter* (supra 204, 10), *ali-bī*, avec allongement final analogique peut-être du datif, cf. *ti-bī*.

7. Locatif : dor. τει-δε, etc., gr. (sens illatif) ποί, etc., lesb. ἄλλοι, πῆλοι (loin, cf. τῆλε)⁽⁵⁾ ; lat. *hī-c* = *hei-c* (ici), *istī-c*, *illī-c*. L'illatif *hū-c* = **hoi-c*, *istūc*, *illūc*, *cūr* (pourquoi) = **quoi-r* (l'*r* est une particule de même genre que le grec ῥα ἄρα), répond phonétiquement au type ποί accentué (non enclitique).

8. Datif. — Le grec a les finales ordinaires du datif dans les thèmes en *-o-* et en *-ā* : τῷ, τῇ τῆ. Mais en latin la désinence *-ī* du datif, au lieu de s'attacher à la finale *-o-* ou *-ā-* du thème, paraît l'éliminer et la remplacer : au lieu d'un datif **illō* **illae*, que sembleraient appeler l'acc. *illu-m illa-m* et la corrélation du grec, on a *ill-ī* pour les trois genres, comme dans la déclinaison imparisyllabique. Il est probable que cette finale, d'abord exclusivement propre aux démonstratifs de flexion imparisyllabique (*qui-s*, *i-s*), a été étendue aux autres par voie d'analogie. Ce qui est certain, c'est que, propagée parallèlement à la désinence *-īus* du génitif (infra), elle s'est adaptée à des thèmes nominaux de par leur origine et assimilés aux pro-

(1) Supra 187, 4. La nasalisation de l'ablatif adverbial *hin-c*, *istin-c*, *illin-c* est sans doute un transport de celle de *inde*, infra.

(2) Supra 187, 6.

(3) Supra 187, 7.

(4) Supra 187, 8.

(5) Supra 187, 10.

noms uniquement de par leur signification : ainsi $\bar{u}nu-s$ (= gr. οἰνό-ς) fait $\bar{u}n-i$, $sollu-s$ (= ὄλος) $soll-i$, $alter$ (comparatif en -τερο-) $alter-i$, alors que le nom.-acc. nt. $\bar{u}nu-m$ (et non $*\bar{u}nu-d$), etc., suffirait à prouver que leur flexion primitive était nominale.

9. Génitif. — En grec aucune particularité : thèmes en -ο-, τοῖο = *τό-σyo : thèmes en -ᾱ, τᾱς τῆς : imparisyllabiques, τιν-ός⁽¹⁾. Mais en latin le génitif des démonstratifs présente une désinence spéciale $-ius$ et par abrègement $-ius$, qu'on ne retrouve dans aucune autre langue et qui ne laisse pas que d'embarrasser le grammairien. En voici du moins l'explication la plus vraisemblable.

Soit, par exemple, le type $\bar{e}jus$. La racine démonstrative i a pu former, à l'état normal et en s'adjoignant le suffixe -ο-, un thème $*ey-o-$ $*eo-$, dont le nom. sg. msc. serait $*eu-s$ (cf. acc. $eu-m$) et le locatif (faisant fonction de génitif⁽²⁾) $*eī$. D'autre part, la même racine, faisant à elle seule office de thème, a un nom. sg. $i-s$, dont le génitif est naturellement $*i-os$ $*i-us$ (cf. $patr-us$ ⁽³⁾). Admettons maintenant que ces deux formes synonymes se soient accolées l'une à l'autre par une sorte de pléonastisme fort commun dans toutes les langues : on a eu la locution $*eī ius$, d'où le passage à $\bar{e}jus$ (souvent écrit $civius$) est aisément concevable. Par le même procédé, $*illī$, $*istī$, $*quōī$, génitifs réguliers des pronoms $ille$, $iste$, $quī$, etc., se sont adjoint ce même génitif $*ius$ du pronom is : d'où les formes pléonastiques $illius$, $istius$, $quōius$ (ep. Scip.), où l'accentuation $illius$ et non $*illius$ ⁽⁴⁾, transmise par Martianus Capella, semble bien dénoncer une contraction ancienne de $*illī ius$.

A-t-on des preuves directes en faveur de cette ingénieuse hypothèse ? Non, mais les preuves indirectes abondent. D'abord il est certain que les génitifs en $-ī$ (fm. -ae) ont existé dans les démonstratifs : on les lit encore çà et là dans les comiques,

(1) Supra 187, 11, et 204, 14.

(2) Supra 187, 10.

(3) Supra 204, 14.

(4) Cf. *Mém. Soc. Ling.*, III, p. 187.

v. g. *istimodī*, *aliae reī* dans Lucrèce. Quant à **ius*, F. Meunier s'est cru autorisé à le lire dans un vers de Plaute où il est confirmé par la leçon de deux manuscrits (1). Enfin rien n'est plus conforme au génie de la langue populaire que le pléonasme pronominal : on n'a qu'à comparer, en français, les locutions « l'homme *qu'il* vient, cet homme *que* tu *lui* as pris son cou-teau », et dans la déclinaison allemande le double datif *denen*, le double génitif *derer*, etc.

Quoi qu'il en soit, la désinence *-ius* s'est étendue abusivement à un certain nombre de thèmes nominaux d'origine : *ūn-ius*, *sōl-ius*, *alter-ius*, *utr-ius*, *neutr-ius*, *ūll-ius* (2), *nūll-ius*, etc. Cette altération n'est pas fort ancienne : on lit encore *nūllī* dans les comiques, et *neutrum* signifiant « le genre neutre » fait toujours *neutrī* au génitif.

18) II. Duel : en grec seulement : aucune particularité, à cela près que le fm. n'est point usité et que le msc.-nt. en tient lieu : τῶ et non τᾶ, τοῖν et non τᾶν, τούτω et non ταύτᾶ, etc., τῶ ἡμέρᾶ (les deux jours).

19) III. Pluriel. — 1. Nominatif. — La désinence des parisyllabiques msc.-fm. est *-y, que nous avons vu se glisser dans les thèmes nominaux (3) : gr. (dor.) το-ί, τᾶ-ί (οί, αἱ) ; lat. *istī* = **isto-i*, *istae* = **istā-i*. Les imparisyllabiques ont *-ēs : τίν-εες. La désinence du nom.-acc.-nt. est la même que celle des noms : τᾶ, αὐτά, τίν-α (4). En latin également *ista*, *illa*, *qui-a* (pl. nt. probable de *qui-s*) : mais on trouve aussi une finale en *ae*, *hae-c*, *quae*, *istae-c*, qui remonte au passé indo-européen (5).

2. L'accusatif, le locatif et l'instrumental-datif-ablatif ne diffèrent pas de ceux des thèmes nominaux similaires.

3. Génitif. — Dès la période proethnique le gén. pl. pron-

(1) Set *cecūm parasitum quōi mī ius auxiliōst opus. Persa* 83. — On lit à coup sûr *quōrum eōrum* dans *Trinum*. 1023. — Cf. *Mém. Soc. Ling.*, I, p. 45, et Henry, *Gr. comp. de l'Angl. et de l'All.*, 161, 1, et 162, 1.

(2) *ūllus* = **oin-lo-s*, diminutif de *ūnus*.

(3) *Supra*, 189, 1.

(4) *Supra* 206, 2.

(5) Sans doute par affixation d'un élément démonstratif *-i* (cf. gr. οὐτοσ-ί), *quae* = **quā-i*, cf. *supra* 217, 1 et le nt. pl. pur. *quā*.

minimal avait une désinence spéciale **-sōm* prouvée par les démonstratifs sanscrits (msc.-nt. *tê-śām*, fin. *tā-sām*). Cette désinence n'est plus visible au msc.-nt. des démonstratifs grecs, qui se sont assimilés aux thèmes nominaux, τῶν, τούτων, ἐκείνων; tout au plus la pourrait-on reconnaître dans l'accentuation dorienne τούτων = **τουτό-σων*. Mais au fin. on a dor. τῶν, att. τῶν = lesb. τᾶων = **τᾶ-σων*, et dor. ταυτῶν = **ταυτᾶ-σων*. De même en latin : fin. *hā-rum* = **hā-sum*, *istā-rum*, etc. : msc.-nt. *hō-rum*, probablement pour **hō-rum* = **hō-sōm*, avec allongement de la voyelle thématique imité de la longue de *hā-rum*⁽¹⁾.

§ 2. — *Thèmes.*

- (220) 1. Grec. — 1. Thème *ὁ- τό-* (démonstratif dans la langue d'Homère qui ne connaît pas l'article, article et pronom relatif dans celle d'Hérodote, simple article dans la langue commune sauf toutefois la locution *ὁ μὲν... ὁ δὲ*...). En indo-européen, les deux thèmes **so-* **to-* alternaient dans la flexion : le premier caractérisait exclusivement le nom. sg. msc. fm. (tous deux sans désinence, **so*, **sā*) : le second apparaissait à tous les autres cas. C'est aussi ce qui se passe en grec, et surtout en dorien, où le nom. pl. msc. fm. est *τοί ται* : mais en langue commune l'analogie de *ὁ ἦ* a fait créer *οἱ αἱ*. Le duel *τώ* (*τά*) est resté partout intact.

En adjoignant à ce thème la particule *δε*, on a formé un démonstratif plus précis, *ὅδε ἧδε τόδε*⁽²⁾, dont le sens répond à celui du français « voici ». La flexion est la même : la particule est indéclinable, mais par analogie on y a parfois adapté les désinences casuelles, loc. pl. *τοῖσδεσι* et *τοῖσδεσσιν* (φ 93, β 47) dans Homère, gén. pl. *τῶνδεων* dans un fragment d'Alcée.

2. Th. *οὗτο-* (démonstratif qui s'oppose au précédent avec le sens de « voilà » et au suivant avec le sens de « celui-ci »). — Quelque opinion qu'on se fasse sur l'origine de ce pronom, il n'est pas difficile d'y reconnaître les thèmes *ὁ-*, *τό-*, diversement juxtaposés, d'où résulte le parallélisme parfait des deux

(1) Cf. supra 189, 7.

(2) Cf. l'illatif *οἰκόνδε*, supra 187, 11, note finale.

flexions δ ἢ τό, τόν τήν, etc., et οὗτος αὕτη τοῦτο, τοῦτον τούτην, etc. (1). Dès lors le nom. pl. msc. fm. du dorien, τοῦτοι ταῦται, est seul régulier : les formes ordinaires οὗτοι αὗται sont imitées de οὗτος αὕτη et de οἱ αἱ. L'envahissement analogique ne s'est pas arrêté là : l'ablatif panhellénique est οὔτω, et non *τούτω ; on lit dans les inscriptions des formes telles que οὔτον et οὔτων ; et enfin le th. τοῦτο- n'apparaît nulle part dans la flexion des composés du type τοιοῦτος τοσοῦτος, gén. τοιοῦτου, etc. De plus, le nom. sg. nt. régulier τοιοῦτο τοσοῦτο est remplacé en attique, et même déjà partiellement dans la langue homérique, par un nominatif à désinence nominale, τοιοῦτον τοσοῦτον.

3. Th. κείνο- (celui-là) : homér. κείνος et ἐκείνος, prose attique ἐκείνος, lesbien κῆνος, dor. κῆνος et τῆνος ; origine obscure, aucune particularité.

4. Th. αὐτό- (pronom d'identité) : l'accentuation oxytonique paraît le séparer étymologiquement des précédents (2), mais en tout cas il s'y est entièrement assimilé dans sa flexion.

5. Th. ὅ- : pronom relatif ὅ-ς ἢ ὅ (= *ὅ-δ), identique au sk. *yá-s yá yá-d*, qui suppose un thème primitif **yó-*. La forme épigraphique (locr.) *ἵότι*, ainsi que certains emplois de l'ablatif adverbial ὡς, paraît se rapporter à un thème différent **swó-* (3).

6. Thèmes πο- τι- τε- = i.-e. **qo-* **qi-* **qe-* (4) : pronoms interrogatifs et indéfinis (enclitiques dans ce dernier cas).

A. *πό-ς πᾶ πό, ion. *χό-ς χή χό, inusité au nominatif, mais fréquent aux autres cas : πῶς πόθεν ποῖ ποῦ πόθι, ion. κῶς, etc., cf. comparatif πότερος et χότερος.

B. τί-ς τί = lat. *quis qui-d*. Comme l'indiquent le latin et le sanscrit, le thème est en -i- : dès lors, l'acc. sg. msc.-fm. devrait être *τί-ν. Sur cette forme *τί-ν on a greffé par pléonasme un nouveau suffixe d'accusatif, τίν-α, et de τίν-α on a

(1) Observez pourtant que le gén. pl. commun est τούτων pour les trois genres, et non *ταυ:ῶν au fm. (cf. dans les adjectifs *ζῶων* aux trois genres, supra 195, 7), mais en dorien régulièrement ταυτᾶν.

(2) Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 96 et 139.

(3) Le mot ὡς fait souvent position dans Homère : il faut donc lire *ἵώς*, v. g. Δ 471, Ζ 443, etc. Cf. pourtant L. Havet, *Mélanges Renier*, p. 371.

(4) Cf. supra 57, 1.

abstrait le faux thème $\tau\upsilon\upsilon-$, sur lequel se fait presque toute la flexion⁽¹⁾ : sg. $\tau\acute{\iota}\nu-\alpha$ $\tau\upsilon\upsilon-\acute{\omicron}\varsigma$ $\tau\upsilon\upsilon-\acute{\iota}$: pl. $\tau\acute{\iota}\nu-\epsilon\varsigma$ $\tau\acute{\iota}\nu-\alpha\varsigma$ $\tau\acute{\iota}\nu-\alpha$ $\tau\upsilon\upsilon-\acute{\omega}\nu$. Mais le vrai thème $\tau\iota-$ est encore reconnaissable : — a) au nom.-acc. sg. nt., $\tau\acute{\iota}$ = $^*\tau\acute{\iota}-\delta$; — b) au loc. pl. $\tau\acute{\iota}-\sigma\acute{\iota}$, qui ne peut s'expliquer par $^*\tau\upsilon\upsilon-\sigma\acute{\iota}$; — c) dans la locution ἄσσα, att. ἄττα (nom.-acc. pl. nt.), où le groupe $\sigma\sigma$ $\tau\tau$ n'est autre chose que le représentant du groupe $\tau\gamma$ du pl. nt. $^*\tau\acute{\iota}-\alpha$ = lat. *qui-a*, prononcé monosyllabiquement $^*\tau\gamma\alpha$ ⁽²⁾.

C. $\tau\epsilon-$, inusité au nominatif, remplace souvent $\tau\upsilon\upsilon-$ aux cas obliques (surtout en attique et dans la langue d'Hérodote) : homér. $\tau\acute{\epsilon}\omicron$ $\tau\acute{\epsilon}\omicron\nu\omicron$: néo-ion. $\tau\epsilon\upsilon$ $\tau\acute{\epsilon}\omicron\iota\sigma\iota$: att. $\tau\omicron\upsilon$ $\tau\omicron\phi$, etc.

7. Le thème $\delta-$ peut se combiner respectivement avec chacun des précédents, pour former divers pronoms de sens indéfini. La composition est syntactique et asyntactique⁽³⁾.

A. Avec $\pi\omicron-$ $\chi\omicron-$: asyntactique $\delta-\pi\omicron\omega\varsigma$, ion. $\delta-\chi\omega\varsigma$, etc. : syntactique, sans doute nom.-acc. sg. nt. $^*\delta\delta-\pi\omicron\delta$ ⁽⁴⁾ $^*\delta\delta-\chi\omicron\delta$, d'où les thèmes $\delta\pi\pi\omicron-$ $\delta\chi\chi\omicron-$, et par suite les doublets $\delta\pi\omega\varsigma$ $\delta\pi\pi\omega\varsigma$, $\delta\chi\omega\varsigma$ $\delta\chi\chi\omega\varsigma$, et similaires.

B. Avec $\tau\iota-$, généralement syntactique⁽⁵⁾ : $\delta\sigma-\tau\iota\varsigma$ $\eta\acute{\iota}-\tau\iota\varsigma$ $^*\delta\delta-\tau\iota$, d'où l'homérique $\delta\tau\tau\iota$, gén. $\omicron\beta-\tau\iota\nu\omicron\varsigma$, etc. La forme $\delta\tau\iota$ a été refaite plus tard, après la chute du δ final de $^*\delta\delta$, par la simple juxtaposition de δ et de $\tau\iota$. Le nom.-acc. pl. nt. est $\acute{\alpha}\tau\iota\nu\alpha$, mais aussi (att.) $\acute{\alpha}\tau\tau\alpha$ = $^*\acute{\alpha}\tau\gamma\alpha$ = $^*\acute{\alpha}-\tau\iota\alpha$.

C. Avec $\tau\epsilon-$: asyntactique dans les formes $\delta-\tau\omicron\upsilon$ (gén. hom. $\delta\tau\tau\epsilon\omicron$, α 124) $\delta-\tau\omega$, que l'attique substitue volontiers à $\omicron\beta\tau\iota\nu\omicron\varsigma$, $\phi\tau\iota\nu\iota$, etc. ; syntactique avec $\tau\epsilon$ invariable dans les types $\phi\tau\epsilon$ (A 279), $\acute{\omega}\tau\tau\epsilon$ (de sorte que), etc.

8. Les thèmes $\pi\acute{\omicron}-$, $\tau\acute{\omicron}-$ et $\delta-$ forment en dérivation secondaire divers mots corrélatifs, tels que $\pi\omicron\tau\epsilon$ (dor. $\pi\omicron\chi\chi$) $\tau\acute{\omicron}\tau\epsilon$ $\acute{\omicron}\tau\epsilon$, $\pi\omicron\iota\omicron\varsigma$

(1) Cf. supra 243. — Pourtant le zd. a un accusatif *cin-em* = $\tau\acute{\iota}\nu-\alpha$.

(2) Supra 39 C δ. L'α initial n'est autre que l'α final du mot neutre qui précéderait nécessairement l'enclitique $^*\tau\iota\alpha$: ainsi τ 218 il faudrait exactement lire $^*\delta\pi\pi\omicron\acute{\alpha}$ $\sigma\sigma\alpha$ au lieu de $\delta\pi\pi\omicron\acute{\iota}$ $\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha$; cf. en français *m'amie* écrit *ma mie*, d'où le mot *une mie* (Sévigné).

(3) Supra 176.

(4) Cf. $\acute{\alpha}\pi\pi\epsilon\sigma\epsilon$ = $^*\acute{\alpha}\tau$ $\pi\epsilon\sigma\epsilon$

(5) Parfois asyntactique dans Homère, $\delta\tau\iota\nu\alpha$ (O 204), $\delta\tau\iota\nu\alpha\varsigma$ (O 492)

τοῖο-ς οἴο-ς, πόσο-ς τόσο-ς ὄσο-ς (et ὄσσο-ς, dérivation obscure), et de même ὅποτε ὅποτε, etc. Mais ces thèmes n'ont de pronominal que la racine, et la flexion en est purement nominale, v. g. nt. οἶον et non *οἶο.

9. Le pronom *ὁ δεῖναι* (tel ou tel), gén. τοῦ δεῖνος, ou mieux indéclinable, n'est pas encore clairement expliqué⁽¹⁾.

(221) II. Latin.—1. *Is* : les deux thèmes *i-* et *eo-*, tous deux issus de rac. *i* (un, cf. gr. ἴο-ς et οἴο-ς, un, seul⁽²⁾), alternent assez capricieusement dans la flexion, dont voici le paradigme : — Sg. : nom. *i-s*, *ea*, *i-d* ; acc. *eu-m*, *ea-m* (arch. *i-m*), *i-d* ; abl. *eō*, *eā* ; dat. *eī* ; gén. *ējus* = **eī ius*. — Pl. : nom. *eī*, et plus communément *iī* (par intrusion de la voyelle de *i-s*)⁽³⁾, *eaē*, *ea* ; acc. *eōs*, *eās*, *ea* ; dat.-abl. (*eīs*) *iīs* ; gén. *eō-rum*, *eā-rum*.

2. *Hīc*. — Le thème démonstratif *ho-* s'adjoint dans la flexion une particule invariable *-ce*, qui se syncope en *-c* ; tous les cas ne la reçoivent pas : mais elle peut cependant s'adapter, sous l'une ou l'autre forme, à la majorité des expressions démonstratives⁽⁴⁾. — Sg. : nom. *hī-c*, *haec*, *hōc* (l'*o* n'est long que de position, la vraie graphie serait **hōcc* = **hōd-ce*) ; acc. *hun-c* = **hōm-c*, *han-c*, *hō-c* ; abl. *hō-c*, *hā-c* ; dat. *huī-c* et gén. *hūjus*, influencés sans doute par le vocalisme de *cuī* et *cūjus* (infra). — Pl. : nom. *hī*, *hae*, *hae-c* ; acc. *hōs*. *hās*, *haec* ; dat.-abl. *hīs* ; gén. *hōrum*, *hā-rum*.

3. *Iste*. — C'est sans doute une juxtaposition des deux thèmes *i-* et *to-*, qui dès lors devrait se fléchir : nom. msc. **i-s tu-s*, fm. *is ta* ou **ea ta* selon qu'on part de *i-* ou de *eo-* (supra), nt. **id tod*, acc. **eu-m tu-m* etc. ; mais l'élément *is* a cessé d'être décliné. — Sg. : nom. *istus* (arch.) et *iste*, *ista*, *istud* ; acc. *istum*, *istam*, *istud* ; abl. *istō* *istā* ; dat. *istī* ; gén. *istius* = **istī ius*. — Pl. : nom. *istī*, *istae*, *ista* (et *istaec* analogique de *haec*) ; acc. *istōs*, etc.

(1) Voir la plus récente étymologie dans Baunack, *Stud.*, 1, p. 46, qui écrit en un mot ὁδεῖναι.

(2) Cf. supra 108 et 109.

(3) Et par dissimilation du dat. sg.

(4) V. g. *hūjusce*, et même *hocce* où la particule se trouve deux fois, puis *istīc*, *illīc*, etc.

4. *Ollus*. — Ce pronom archaïque, dont on trouve de nombreuses formes dans l'ancienne langue et le datif *ollī* jusque dans Virgile, devrait sans doute s'écrire *ōlus*, si l'on en juge par la forme adverbiale *ōlīm* (jadis) : mais l'étymologie n'en est pas connue. La graphie par *ll* vient de l'analogie du suivant, dont il semblait un simple doublet.

5. *Ille*. — La flexion est exactement celle de *iste*.

6. **Is-dem*, d'où *īdem*, pronom d'identité. — A rapprocher, pour la formation, de $\delta\text{-}\delta\epsilon$: le pronom se décline et la particule affixée reste partout invariable. Le génitif *ējusdem* pour **ējūdem* est analogique de *ējus*, cf. *cūjusdam* et autres.

7. *Ipse*. — Ce pronom contient de même une particule invariable *-pse* et devrait se fléchir **is-pse*, *ea-pse*, **ipse* = **id-pse*, acc. *eum-pse*, etc. Quelques-unes de ces formes existent archaïquement, et l'abl. fin. sg. *eā-pse* a vécu jusqu'aux derniers temps de la langue dans la locution adverbiale *reāpse* (réellement) = **rē eāpse*. Mais, par une anomalie bizarre, le pronom s'est figé sous la forme du nom. sg. nt. et la particule s'est déclinée⁽¹⁾, en sorte que *ipse* s'est fléchi exactement sur *iste*, sauf toutefois le neutre *ipsum* et non **ipsud*.

8. Thèmes *quo-* = gr. $\pi\acute{o}$ - (pronom relatif) et *qui-* = gr. $\tau\acute{i}$ - (interrogatif et indéfini). — Ces deux thèmes, de forme et de fonction très voisines, se sont partiellement confondus dans leur flexion, en sorte que chacune des deux est un mélange de l'une et de l'autre : en effet, un th. *qui-* ne pouvait jamais faire au gén. pl. que *qui-um*⁽²⁾, et non *quō-rum*, et réciproquement le dat. pl. de *quo-* était *quīs* (cf. *equīs*), et non *qui-bus*⁽³⁾.

A. *Quo-*. — Sg. : nom. *quī*, *quae*, *quo-d* : acc. *quem* (emprunté à *qui-s*, le vrai accus. *quom* s'est maintenu comme conjonction de temps), *qua-m*⁽⁴⁾, *quo-d* : abl. *quō*, *quā* : dat.

(1) Cf. en français le pl. *quelconques*, qui devrait être **quelconque*, et en allemand, Henry, *Gr. comp. de l'Anglais et de l'All.*, n° 160, 1.

(2) Ce génitif a existé, au témoignage des grammairiens.

(3) *Quibus* a même fait créer le barbarisme *hībus* (\bar{i} long à cause de *hīs* ?) ou *ībus* = **īibus*, qu'on lit dans Plaute *Curcul.* 506.

(4) Qui joue également le rôle de conjonction (comparative) ; les corrélatifs sont *tum* (*tun-c*) et *tam*, acc. msc. et fin. du thème *to-*.

cuī = *quoi-ei* ; gén. *cūjus* = *quojus* = *quoi-ius* (?) — Pl. : nom. *quei qui, quae, quae* ; acc. *quōs, quās, quae* ; dat.-abl. *queis quīs* (arch. et poét.), en prose *qui-bus* (emprunté à *qui-s*) ; gén. *quō-rum, quā-rum*.

B. *Qui-*. — Sg. : nom. insc. *qui-s*, osq. *pi-s*, fm. arch. *qui-s*⁽¹⁾, fm. class. *quae* (emprunté au précédent), nt. *qui-d* ; acc. *quem* pour **qui-m* (cf. *avem* pour **avim*), *quam* (emprunté), *quid* ; abl. *quō, quā* (emprunts) ; dat. *cuī* ; gén. *cūjus*. — Pl. : nom. msc.-fm. arch. *quēs*⁽²⁾ (cf. *avēs*), nt. **qui-a* (conservé comme conjonction), dans l'usage classique *quī quae quae* (emprunts) ; acc. *quōs quās quae* (id.) ; dat.-abl. *qui-bus* régulier, mais aussi *queis* (emprunt) ; gén. enfin, *quō-rum* et *quā-rum*.

Il est à peine utile de mentionner les juxtaposés *quī-cumque*, *quī-libet*, *quīdam* = **quīs-dam*, *aliquis*, etc., dont la flexion ne diffère en rien de celle de *quī* et de *quis*.

SECTION II.

PRONOMS PERSONNELS.

§ 1^{er}. — *Thèmes*.

(222) Ce qui rend la flexion des pronoms personnels fort compliquée et souvent obscure, ce n'est pas seulement le caractère insolite de plusieurs désinences, mais encore et surtout la multiplicité des thèmes qui alternent dans la déclinaison de chaque pronom. Il importe donc de fixer d'abord ces thèmes et les formes diverses que chacun d'eux peut revêtir.

I. A la 1^{re} **personne**, trois thèmes : celui du nominatif singulier (isolé), puis **me-* (*m-*) et **no-*.

1. Nom. sg. : gr. *ἐγώ*, lat. **egō egō* ; le sk. *ahám* donne à

(1) On lit dans Plaute (*Epid.* 509) : *quis illaec est mulier ? etc.*

(2) Qu'on lit à plusieurs reprises dans le sénatusconsulte des Bacchanales.

penser que la nasale finale du doublet grec ἐγών (homér.), béot. ἰών, n'est pas entièrement épenthétique.

2. Thème fort **me-*, faible **m-*, se répartissant entre tous les autres cas du sg. en grec et en latin. Le grec a en outre les thèmes **eme-* et **em-*, qui n'appartiennent qu'à lui⁽¹⁾. C'est ce thème ou le suivant, surchargé d'un appendice inexplicable, mais primitif, **-sme-* **-sm-*⁽²⁾, qui apparaît au pluriel du grec, savoir nom. pl. (lesb.) ἄμμες = *ἄσμέ(ς) = **ḡsmé* (cf. all. *uns*) ou **ḡ-sm-é*, comme ὕμμες = **yu-sm-é* infra.

3. Th. **no-* (cf. sk. acc. pl. *nas*), au duel du grec et au pluriel du latin.

(223) II. A la 2^e **personne**, quatre thèmes, soit **tew-* (*tu-*, *tw-*, etc.), **yu-*, **wo-*, et enfin **σφο-* (exclusivement grec).

1. Le th. **tew-* est commun au grec et au latin, où il caractérise tout le singulier. Au nominatif le *w* est voyelle, soit primitivement **tũ* et **tũ*, qu'on reconnaît respectivement dans le dorien τύ (τῦ) et le lat. *tũ* (cf. homér. τῶνη, T 10). Aux autres cas alternent les formes **tewe-*, **tew-*, **twe-* et **tw-*. En dorien et en latin le *w* après *t* disparaît simplement. Mais, dans les autres dialectes grecs, le groupe τϜ devient σ, v. g. acc. σέ = τϜέ : puis le σ initial se répand dans toute la flexion, en sorte que le lesbien, l'ionien, l'attique et la κοινή ont au nom. sg. σύ au lieu du régulier dorien τύ (béot. τοῦ = τῦ).

2. Le th. **yu-*, avec l'appendice **-sm-*, caractérise le pluriel en grec ainsi qu'en sanscrit (abl. *yuśmát*, comme *asmát* à la 1^{re} pers.) : lesb. ὕμμες pour *ὕμμες, dor. ὕμές (ύ long), etc.

3. Th. **wo-* (cf. sk. acc. pl. *vas*) : au pluriel du latin.

4. Th. **σφο-* (?) : au duel du grec, sans analogue ailleurs, d'origine inconnue comme le th. **σφε-* de 3^e personne.

(224) III. A la 3^e **personne**, deux thèmes, **sew-* et **σφέ-* (exclusivement grec), mais le premier seul est primitif. Il est

(1) Par prothèse ? ou par analogie (bien invraisemblable) de ἐγώ ? ou enfin formes primitives, comparables aux thèmes multiples des deux autres pronoms, conservées en grec et perdues partout ailleurs ? La question paraît insoluble.

(2) Cf. sk *sma* et lat. *met* = **smé-d* (ablatif ?), particules de renforcement.

bien certain, en effet, et le latin nous en est à lui seul un sûr garant⁽¹⁾, que le thème **sew-* servait à la fois pour le singulier et le pluriel. Bien plus, le pronom **sew-* n'est pas, à proprement parler, de 3^e personne : il est le pronom réfléchi de toutes les personnes et de tous les nombres⁽²⁾. Au point de vue de la syntaxe indo-européenne, des phrases telles que *ego se geram* (je me conduirai), *vos sibi placetis* (vous vous plaisez), *amisimus suam matrem* (nous avons perdu notre mère), *quin sine rivali seque et sua solus amares*, etc., n'auraient rien que de légitime, et l'on en trouve encore l'équivalent de nos jours dans les langues slaves. En latin, ce pronom est resté rigoureusement réfléchi, mais l'usage s'en est restreint à la 3^e personne. En grec la corruption a été plus forte : le pronom ε- a été employé, soit comme réfléchi, soit comme pronom pur et simple de 3^e personne, et l'on sait que l'usage homérique est constant à cet égard. Dès lors on a éprouvé le besoin de lui créer un pluriel, et le th. *σφῆ-, d'origine très obscure⁽³⁾, a été appelé à jouer ce rôle. Puis, à l'époque classique, l'un et l'autre thème est tombé partiellement en désuétude : comme pronoms de 3^e personne, on a employé les démonstratifs οὗτος, αὐτός, etc., et en fonction réflexive ε- n'a plus guère vécu que dans le juxtaposé ἐξυτόν.

L'unique thème de ce pronom revêt les quatre formes **sewe-*, **sew-*, **sive-* et **sw-*. La déclinaison latine n'a plus que les deux dernières, où le groupe *sw* devient *s*. En grec, σ initial devient esprit rude et ς médial disparaît, v. g. acc. ἐέ = *σῆς-é : d'autre part, ς initial devient esprit rude, v. g. έ = *σς-é. De là les doublets qui émaillent toute cette flexion. De là aussi, jusqu'en attique, la double forme ἐξυτόν = *σῆς' αὐτόν et

(1) Son témoignage est d'ailleurs confirmé par celui du sanscrit, du germanique et du slave; cf. all. *sie irren sich* (ils se trompent), et Henry, *Gr. comp. de l'Angl. et de l'All.*, nos 158 et 167.

(2) Ce qui explique qu'il ne saurait avoir de nominatif.

(3) Est-ce un instrumental en -φ- du thème σς-, soit σ-φίη, qui, pris pour un dat. pl. et coupé à tort σφ-ίη, a donné l'illusion d'un th. σφ-, qu'on a pourvu ensuite des autres désinences? Mais on attendrait dans ce cas une voyelle entre le σ et le φ. Le problème reste posé, en dépit de nombreux et savants essais.

αὐτόν = *σϝ' αὐτόν, et de même à la 2^e pers., σεαυτόν corrompu pour *τεαυτόν = *τεϝ' αὐτόν, et σεαυτόν régulier = *τϝ' αὐτόν.

§ 2. — Désinences.

(225) I. Singulier. — On peut résumer comme suit la déclinaison grecque et latine, en plaçant sur la même ligne les formes reconnues morphologiquement identiques.

1. N. ἐγώ, ego.	τύ, σύ, τῦ.	»
2. A. ἐμέ μέ, mē.	τᝑέ ⁽²⁾ τέ, σέ, τē.	έέ, έ (lesb. ϝέ), sē.
3. Ab. { mē.	τῦ.	sē (sēd).
4. Ab. { ἐμέ-θεν (μεθέν ?)	σέ-θεν.	ē-θεν.
5. D. { ἐμοί μοί (mī ?) (1)	τοί, σοί.	έοί, οί.
6. D. { mī-hī.	τῖ-δῖ.	sī-dī.
7. L. (?). ἐμ-ίν.	τε-ίν, τίν.	έίν, ῖν (μίν, νίν).
8. { ἐμεῖο ἐμέο ἐμοῦ.	τέο τεῦ, σεῖο σέο σοῦ.	εῖο έο εῖ οῦ.
9. G. { ἐμέος ἐμεῦς ἐμοῦς.	τέος τεῦς.	οῦς (?).
10. { mēi, (mīs).	τῦi, (ῖs).	suī, (sīs ?).

1. Le nominatif a été expliqué, supra 222 et 223.

2. Les divergences s'accusent dès l'accusatif : la voyelle longue du latin est confirmée par le sk. *mā tvā* ; quant aux formes grecques, elles représentent, soit un autre accusatif, également primitif, à voyelle brève, soit peut-être l'ablatif dont il va être question, confondu avec l'accusatif.

3. L'ablatif sanscrit *māt tvāt* appellerait en grec un ablatif *μέδ *τᝑέδ *σᝑέδ, d'où μέ σέ έ qu'on retrouve à l'accusatif. En latin *mēd est devenu mēd par analogie de la longue de l'acc. mē, puis le d est tombé après voyelle longue : mē tē sē. Ce dernier mot, signifiant « à part soi, à part », a été subséquentement employé dans le sens de « sans » (*sē dolō*, sans fraude), et aussi comme préfixe verbal, v. g. *sē-cēdere*, littéralement « se retirer à part soi », *sē-cernere*, *sē-ctūdere*, etc. Mais la forme primitive à voyelle brève vit encore dans la disjunctive

(1) Bien plutôt simple contraction de *mihī*.

(2) On lit dans Hésychius τᝑέ·σέ. Κῤῥῆτες. Cf. supra 40 in fino.

sěd (mais), littéralement « ce point mis à part, à cela près que... ».

4. L'ablatif en $-\theta\varepsilon\nu$ n'exige point d'éclaircissement⁽¹⁾.

5. La désinence du datif grec est $-oi$: 1^{re} pers. $\acute{\epsilon}\mu-oi$ et enclitique $\mu-oi$. La 2^e personne était déjà $*toy$ en indo-européen (sk. $tē$), ce qui explique qu'on ait, même en ionien-attique, la forme non assibilée $\tau o:$ en tant que particule explétive : σoi est donc, comme $\sigmaύ$, analogique. A la 3^e, $oi = *σϝ-oi$ (lesb. $ϝoi$), et $\acute{\epsilon}oi = *σεϝ-oi$ peut-être analogique des cas forts.

6. Le datif latin a pour corrélatif en sanscrit la forme *máhyam tú-bhyam*. Mais la concordance est imparfaite : il est probable que la finale latine s'est accommodée à celle du datif nominal (*patrī*). La loi des mots iambiques a autorisé la scansion *mihī tībī sibī*, que la langue classique a sanctionnée.

7. On a considéré comme locatif le cas en $-iv$, qui pourrait également passer pour un instrumental, un datif ou même un accusatif. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fait très souvent fonction d'accusatif, sans doute à cause de sa finale nasale. Les formes $\acute{\epsilon}\mu iv$ et τiv sont doriennes, communes surtout dans Théocrite⁽²⁾; on lit $\tau\varepsilon iv = *τεϝ-iv$ dans Homère (Λ 201), $\rho iv = *ρϝ-iv$ en épigraphie crétoise : quant à $\acute{\iota}v$ et $\acute{\epsilon}iv = *σεϝ-iv$, ils ne reposent guère que sur le témoignage des grammairiens. Mais, comme substitut de $\acute{\iota}v$ (lui), on rencontre très fréquemment, en fonction de datif ou d'accusatif, dans Homère μiv , dans les tragiques νiv (même au pluriel), sans qu'on ait encore pu tirer au clair l'origine de cette nasale initiale⁽³⁾. La voyelle de la désinence est généralement brève : cependant Théocrite scande toujours $\acute{\epsilon}\mu iv$ et τiv , et l'on verra que les formes corrélatives du pluriel ont la même alternance.

8. Les formes $\acute{\epsilon}\mu\varepsilon io$ et similaires se ramènent naturellement

(1) Supra 187, 6.

(2) Cet auteur emploie aussi très fréquemment le nom. sg. $\tauύ$ en fonction d'accusatif.

(3) Il y a lieu de tenir compte de la confusion probable de $\acute{\iota}v = *σϝ-iv$ avec $\acute{\imath}v = \text{lat. } i-m$, acc. du th. pronominal i , supra 221, 1. — Sur la nasale de μiv et νiv , cf. aujourd'hui Brugmann, *Grundriss*, II, p. 770.

à **ἐμέ-σγο* : homér. *ἐμέιο ἐμέο*, néo-ion. et néo-dor. *ἐμεῦ*, néo-dor. et att. *ἐμοῦ* (encl. *μεῦ μοῦ*), etc. ⁽¹⁾

9. Les formes *ἐμέος ἐμεῶς* et similaires sont doriennes et analogiques des génitifs de flexion imparisyllabique ⁽²⁾.

10. Le génitif latin *mei tuī suī* est un génitif d'adjectif possessif transporté dans la flexion pronominale ⁽³⁾. Le gén. arch. *mīs līs* vient de la déclinaison imparisyllabique.

(226) II. Duel. — Les formes du duel — 1. *νῶϊ νώ, νῶϊν νῶν*, — 2. *σφῶϊ σφώ, σφῶϊν σφῶν*, — 3. (très rare) *σφωέ σφωήν*, — sont isolées et sans doute hystérogènes.

(227) III. Pluriel. — Il en est de même, bien qu'à un moindre degré, de celles du pluriel. En effet, il est aujourd'hui établi sans contestation possible qu'à l'origine les désinences du pluriel ne différaient en rien de celles du singulier : autrement dit, la notion du pluriel était enfermée, non dans les désinences, mais dans le thème. Le sanscrit, par exemple, fait à l'abl. pl. *asmāt, yuśmāt*, comme *māt, trāt* à l'abl. sg. Mais en sanscrit déjà, et peut-être même dès la période indo-européenne, les désinences plurales des noms et des démonstratifs ont été analogiquement transportées aux pronoms personnels. En grec on trouve encore quelques restes de l'état ancien. Il n'y en a plus en latin.

A. Grec. — 1. Le nominatif, aussi loin qu'on remonte dans le passé hellénique, a déjà la finale *-ς* analogique du pluriel nominal : **ἄμμές, *ὕμμές*, d'où homér. et lesb. *ἄμμες, ὕμμες*, dor. *ἄμές* (*α* long), l'esprit rude sans doute analogique de celui de *ὕμές*; *ὕμές* (*υ* long), béot. *οὔμές*, etc. Les formes homériques, ioniennes et attiques *ἡμεῖς ὑμεῖς* (*υ* long) sont analogiques du nom. pl. des thèmes en *-εσ-* ⁽⁴⁾, et le thi. *σφῆ-*, très postérieur aux autres, ne présente nulle part que cette désinence longue, *σφῆεις*.

(1) Supra 187, 11.

(2) Supra 204, 14.

(3) Cf. infra 227 B.

(4) Formule *ἡμεῖς : ἡμέων* (géné.) = *εὐγενεῖς : εὐγενέων*.

2. Accusatif. — Le type le plus ancien est ἄμμε, ὕμμε, σφέ⁽¹⁾, qu'on lit dans Homère (dor. ἄμέ, ὕμέ, σφέ, et lesb. ἄσφε). Mais dès l'époque homérique, se sont formés sur ἡμεῖς, etc., les accusatifs ἡμέας ὕμέας σφέας⁽²⁾ : les mêmes en néo-ionien ; att. ἡμᾶς ὕμᾶς σφᾶς, et en poésie ἡμᾶς ὕμᾶς σφᾶς (E 567)⁽³⁾. Ce dernier a même un nom.-acc. nt. σφέα dans Hérodote et les poètes attiques.

3. Locatif (datif). — Originellement sans doute * ἄμμῖν * ὕμμῖν (comme ἐμῖν τῖν au sg.) : homér. et lesb. ἄμμι (I 427) ἄμμῖν, ὕμμι (Z 77) ὕμμῖν, σφῖν ἄσφ : dor. ἄμῖν ἄμῖν, ὕμῖν (béot. οὕμῖν) ὕμῖν, σφῖν : att. ἡμῖν ἡμῖν, ὕμῖν ὕμῖν, σφῖσιν. Cette dernière forme, qu'on lit aussi dans Homère, est évidemment analogique de τισίν et autres locatifs nominaux, ainsi que le lesbien ἄμμεσιν.

4. Génitif. — La désinence étant la même qu'au sg., on devait avoir * ἄμμεῖο * ὕμμεῖο, cf. ἐμεῖο. On a pluralisé ces finales en * ἄμμεῖων * ὕμμεῖων, et de là : lesb. ἄμμεῶν, ὕμμεῶν, σφέων : dor. ἄμέων ἄμῶν, ὕμέων, σφέων : ion. homér. ἡμεῖων ἡμέων, ὕμεῖων ὕμέων, σφείων σφῶν⁽⁴⁾ ; att. ἡμῶν, ὕμῶν, σφῶν.

B. Latin. — 1. Nom.-acc. *nōs vōs*, cf. du. gr. νό.

2. Dat.-abl. *nō-bīs vō-bīs*. Si l'on s'en rapporte au témoignage du sanscrit, il pourrait y avoir en latin un dat.-abl. * *nō-bīōs* et un instrum. * *nō-bīs*⁽⁵⁾. C'est ce dernier sans doute qui a survécu dans la double fonction, mais en allongeant sa finale à l'image de celle du dat.-abl. de 2^o déclinaison nominale.

3. Génitif *nostrī restrī, nostrum vestrum*. C'est respectivement (comme au sg. *meī*, etc.) le gén. sg. et le gén. pl. primitif⁽⁶⁾ de l'adjectif possessif correspondant.

(1) Comme au sg. ἐμέ, τέ, εἶ, abl. sk. *asmāt*.

(2) Formule ἡμέας : ἡμεῖς = εὐγενέας : εὐγενεῖς. Dans ces formes le groupe εα ne fait presque jamais qu'une syllabe.

(3) D'après les grammairiens, le type périspomène est orthotonique, celui dont l'accent est remonté est enclitique, et de même au datif.

(4) Ici la synizèse est naturellement constante.

(5) Cf. supra 206, 5.

(6) Cf. supra 225, 10.

§ 3. — *Les pronoms personnels en juxtaposition syntactique.*

- (228) En grec et en latin toutes les formes des pronoms personnels sont susceptibles de se renforcer par l'adjonction d'un pronom d'identité. En latin la juxtaposition reste syntactique d'un bout à l'autre, *ego ipse, tuī ipsius, sēmetīpsūm*, et chacun des termes conserve sa flexion. En principe il en est de même en grec : ἐγὼ αὐτός, σοὶ αὐτῷ, ἡμῖν αὐτοῖς, ὑμῶν αὐτῶν, σφῆς αὐτούς, etc. : pourtant le premier terme, à certains cas, est devenu indéclinable. L'acc. régulier ἐμ' αὐτόν = ἐμὲ αὐτόν, s'étant écrit en un mot ἐμαυτόν, a fait créer les formes en apparence corrélatives ἐμαυτῷ ἐμαυτοῦ⁽¹⁾, et de même pour σεαυτῷ σεαυτοῦ, ἑαυτοῦ αὐτῷ : puis au pluriel, le thème *σϜ- étant originairement des trois nombres, ἑαυτούς αὐτούς, ἑαυτοῖς αὐτοῖς, ἑαυτῶν αὐτῶν. Polybe emploie même ἑαυτῶν comme pronom réfléchi des trois personnes⁽²⁾.

Dans l'ionien d'Hérodote une analogie toute pareille paraît être partie du gén. sg. ἐμέο αὐτοῦ contracté en ἐμεωυτοῦ, d'où ἐμεωυτόν, et de même σεωυτῷ, ἑωυτοῖς, etc.

§ 4. — *Possessifs.*

- (229) Les adjectifs possessifs sont dérivés des thèmes pronominaux, forts ou faibles, par l'addition du suff. -ός : — 1. gr. ἐμ-ός, lat. *me-u-s* : — 2. gr. (homér., lesb.) τεός = *τεϜ-ός, lat. *tuus* = *tuos* = *tev-o-s⁽³⁾, gr. (homér., ion., att.) σός = *σϜ-ός : — 3. gr. (homér.) ἑός = *σεϜ-ός, lat. *suus* = *sovos* = *sev-o-s, gr. (homér., ion., att.) ὄς = (lesb.) Ϝός = *σϜ-ός⁽⁴⁾ : — en grec au pluriel aussi, lesb. ἄμμος ὕμμος σφός, dor. ἰμός ὑμός σφός (σφεός).

(1) On cite même un nom. sg. ἐμαυτός du comique Phérécrate.

(2) Cf. supra 224.

(3) Cf. supra 32 A α.

(4) L'adjectif ἑός ὄς peut remplir en poésie la fonction de possessif du pluriel « leur », et éventuellement celle de possessif réfléchi des deux autres personnes.

La seule forme qui paraisse irrégulière est en latin le vocatif du possessif de 1^{re} pers., *mī*. On doit sans doute y reconnaître le génitif archaïque du pronom correspondant⁽¹⁾, qui, dans la locution courante *filii mī*, a assimilé sa finale à celle du terme qu'il accompagnait⁽²⁾.

Au pluriel, comme il n'y avait pas originairement de pronom de 3^e pers., les deux autres formaient couple : ainsi s'explique l'autre dérivation, celle par le suff. **-tero-* dont on a vu la fonction constante⁽³⁾ : gr. (lesb.) ἀμμέ-τερο-ς, (dor.) ἀμέ-τερο-ς, ὑμέ-τερο-ς, (homér., ion., att.) ἡμέτερος, ὑμέτερος, lat. *nos-ter*, *ves-ter*. Par analogie on a créé ensuite en grec un possessif de 3^e pers. σφέτερος, et ceux du duel νωίτερος, σφωίτερος : et la ressemblance extérieure de σφέτερος et de σφωίτερος a fait parfois employer celui-ci au duel de la 3^e personne, celui-là au pluriel de la 2^e, comme au 2^e vers des Ἔργα καὶ Ἡμέραι.

(1) Supra 225, 10.

(2) Selon M. Brugmann (*Grundriss*, II, p. 819) ce serait le datif *mī* en fonction de génitif, cf. μητέρι μοι (à ma mère), β 50.

(3) Supra 121 5^o, et 159.

II. — CONJUGAISON.

(230) L'étude comparée de la **conjugaison** gréco-latine comprend :

1° Celle des **préfixations invariables** (**augment** et **redoublement**)

2° Celle des **désinences personnelles** :

3° Celle des modifications qui affectent le thème verbal par suite de l'affixation de ces désinences, autrement dit, l'étude des **temps** et **modes** et de leurs flexions.

CHAPITRE I^{er}

AUGMENT ET REDOUBLEMENT

231) L'augment et le redoublement ont beaucoup de points communs : leur forme d'abord, tous deux ont en général une voyelle *e* ; tous deux sont des éléments invariables de la conjugaison, et en même temps des éléments très instables, qui ne font point corps avec le verbe et s'en peuvent détacher : enfin, tous deux caractérisent essentiellement les temps du passé : l'augment, en grec et à l'indicatif seulement, tous les temps passés, sauf le parfait : le redoublement, le parfait à tous les modes et le plus-que-parfait. On est d'accord aujourd'hui pour considérer l'augment comme un thème démonstratif écourté, une sorte de doigt indicateur qui a pour fonction de reporter dans le passé l'action exprimée par le verbe⁽¹⁾ : soit ἔ-φερες = i.-e. **é bhere-t*, « autrefois il porte »⁽²⁾, d'où « il portait, porta »⁽³⁾. Quant à l'origine du redoublement, elle est beaucoup plus mystérieuse, bien que les formes à reduplication initiale soient communes encore dans nos langues modernes⁽⁴⁾.

(1) De là vient qu'en grec les modes des aoristes, dépourvus d'augment, n'ont pas en principe le sens du passé : εἶπε (dis), φυγεῖν (s'exiler), etc.

(2) Cf. le lat. *legīs legīt*, qui, à l'augment près, ressemble bien plus à ἔλεγεσ ἔλεγε(τ) qu'à λέγεισ λέγει.

(3) Aussi, dans le grec le plus ancien (Hom.), tous les temps à augment expriment-ils indifféremment toutes les nuances de passé. La notion du passé est enfermée dans l'augment et non dans la forme du verbe.

(4) Ce sont surtout des formes nominales et hypocoristiques (termes de caresse) : fr. *bébête*, *Mimi*, *Lèlène* = *Hélène*, *tante* = *ante* = lat. *ámīta*, etc.; angl. *Bob* = *Robert*, ital. *Beppo* = *Giuseppe*, esp. *Pepa* = *Josefa*, et nombre d'autres. Cf. Brugmann, *Grundriss*, II, p. 845 sq.

SECTION I^{re}.

AUGMENT.

§ 1^{er}. — *Forme de l'augment.*

(232) L'**augment** en grec est dit **syllabique** ou **temporel**, selon qu'il affecte une forme verbale commençant par une consonne ou par une voyelle. Mais cette distinction n'est qu'apparente : elle tient à ce que l'*e* de l'augment, resté intact devant consonne, s'est contracté, dès la période indo-européenne⁽¹⁾, avec la voyelle initiale du verbe et l'a ainsi allongée : **é bhere-t* (il portait), mais **é age-t*, d'où **āget* (il conduisait, gr. ἤγε).

(233) I. Augment syllabique. — 1. La forme ordinaire est un *é*-préfixé : *ἔ-φερε*, *ἔ-βούλετο*, *ἔειπε* (homér.) = **ἔ-φειπε*.

2. Très rarement on trouve *é*- : l'esprit rude est dans ce cas analogique de la forme non augmentée. Ainsi *ἔρπω* (ramper) = **σέρπω* (lat. *serpō*) devrait naturellement faire à l'imparfait **ἔ-σερπο-ν*, d'où **ἔερπον* **εἶρπον* ; mais on a *εἶρπον* imité de *ἔρπω* *ἔρψω*, etc. De même pour *εἶπετο* (il suivait), *εἶσθήκε* : (il était debout), *ἑώρων* (je voyais), *ἑάλων* (je fus pris), et divers autres, où s'est glissé l'esprit rude initial de *ἔπομαι*, *ἔστηκα* (= **σέ-στᾶ-κα*), *όρώω*, *άλίσκομαι*, etc. Mais on a (hom.) *ἄλ-το*, de *ἄλ-λο-μαι* = *sal-iō*, si ce n'est une forme de psilosis éolienne (supra 78).

3. Rarement aussi on rencontre un augment long *ῆ-*, qui selon toute vraisemblance n'a rien de primitif : *ῆ-ια* (j'allais), *ῆ-θελε*, *ῆ-βούλετο*, *ῆ-μελλε* (homér. *ἑβούλετο*, *ἑμελλε*, qui appartient aussi à la langue classique), *ῆδύνατο*, homér. *ῆισχον* (j'assimilais, de *ἴσχω* = **φίχ-σκω*), *ῆειδῆ* (il savait), puis encore *ἑᾶγη* (il fut brisé) = **ῆ-άγη* de rac. *φαγ*, *ἑώρων* = **ῆόρων*, *ἑάλων* = **ῆ-άλω-ν*, etc. Dans plusieurs de ces formes la longue est régu-

(1) Il faut donc bien se garder de restituer en grec **ἔαγον*, **ἔελθον*, **ἔορτο*, etc., pour expliquer ἤγον, ἤλθον, ᾠρτο ; on voit d'ailleurs que les deux derniers n'auraient pu donner en ion.-att. que **εἶλθον* et **εὔρτο* ou **οὔρτο*.

lière : ainsi ἦ- est la forme à augment temporel de la racine εἰ (aller) : de même ἦθελε, ἦσκον se rapportent aux formes à prothèse⁽¹⁾ ἐθέλω, ἐίσκω, doublets de θέλω, ἴσκω. Qu'on les ait par la pensée rapportés à ces derniers, il n'en a pas fallu davantage pour donner l'illusion d'un augment syllabique à voyelle longue, qui s'est encore propagé davantage en byzantin et en néo-grec.

4. La nasale ou la vibrante initiale du thème verbal se redouble parfois en poésie après l'augment, soit par redoublement spontané⁽²⁾, soit par imitation du redoublement régulier de ἔρρεε (il coulait) = *ἔ-σρεσε, ἔννεον (je nageais) = *ἔ-σνεσε-ν : v. g. ἔλλαθε, ἔλλαχε, ἔμματα, ἔλλαπε.

5. Quand l'augment syllabique se préfixe à un verbe dont l'initiale est une consonne qui disparaît quand elle se trouve entre deux voyelles, il se contracte ordinairement avec la voyelle suivante ainsi mise à découvert : εἰργάζετο (il travaillait) = *ἔ-σεργάζε-το), εἶχον = *ἔ-σεχο-ν ou *ἔ-σεχο-ν, εἰπόμην = *ἔ-σεπό-μην (cf. lat. *sequo-r*)⁽³⁾, etc. Au surplus, dans nombre de types, la contraction n'étant pas faite, l'augment syllabique demeure très reconnaissable : homér. ἔειπε (class. εἶπε), ἔανασσε (il régna), class. ἔαγη, ἔάλων (cf. inf. ἄλωναι), ἔωνούμην (j'ache-tais) = *ἔ-σεονόε-μην, lat. *vēnum* = **ves-no-m*, etc.

6. Par extension abusive de la diphthongue de contraction εἰ, et surtout par analogie du redoublement en εἰ : de εἶληφα⁽⁴⁾, on a créé les formes, d'ailleurs rares, παρειλήφθησαν, διειλέχθη.

(234) II L'augment temporel, beaucoup moins stable que l'augment syllabique, donne lieu aux remarques suivantes.

1. Une longue initiale ne saurait naturellement être affectée

(1) Supra 79.

(2) Cf. Havet-Duvau, *Métrique* (1^{re}-2^e édit.), n° 50.

(3) Ainsi la différence entre εἶρπε (cf. ἔρπειν) et ἦλθε (cf. ἐλθεῖν) tient à ce que le premier a l'augment syllabique et l'autre l'augment temporel, le tout très régulièrement. — En dorien, où εε se contracte en η, on a régulièrement ἦχον, etc. — Le lesbien εὔιδον (att. εἶδον) = *ἔ-σεῖδο-ν) montre encore le σ de la rac. σιδ, cf. supra 40 A.

(4) Cf. infra 238.

de cet augment : ἡρεμέω (être tranquille), ἡρέμῃσα. De là sans doute est partie l'analogie qui en a entraîné la suppression même dans les verbes à brève initiale.

2. Les initiales á, é, ó s'augmentent respectivement en ā (ion.-att. ἦ), ḡ, ó : ἄγω, dor. ἄγο-ν, ion.-att. ἦγο-ν ; ἦα (j'étais) = *ḡσ-α = *ēs-m, rac. ἔσ ; ὤρ-το de ὄρ-νῦ-μι, etc.

3. Par analogie les initiales ī et ū peuvent s'augmenter en ī et ū (hou. ἰαχον, ils crièrent, B 394), mais ordinairement elles restent invariables.

4. Les diphthongues initiales ai, oi et au s'augmentent dans la langue commune en ḡ, ó et ḡó ; ei et eu restent souvent invariables en langue commune, mais s'augmentent dans l'attique de la bonne époque, εικάζω (conjecturer) ἦκαζον, εύρισκω ἡύρέθη ; enfin ou initial (très-rare) ne change jamais.

5. L'analogie a souvent introduit l'augment temporel dans des verbes qui commençaient par une consonne plus tard disparue : ainsi οἰκέω = *σῷκέω (cf. σῷκο-ς *vicu-s*) devrait faire à l'impf. *εοίκουν et fait ὤκουν : de même pour homér. ἴκε-το (ī initial), à moins que l'esprit rude ne soit hystérogène, att. ἡργάζετο (épigr.) à côté de εἰργάζετο : et le vb. ἰδίω (suer) = *σῷδ-ίω a, dès les temps les plus reculés, perdu toute trace d'augment syllabique. Dans certains cas les deux augments semblent se cumuler : ainsi le régulier *εοινοχόει (il versa du vin, σῷνος) et l'irrégulier ὤνοχόει ont pu confluer en ἐφνοχόει, qu'on lit par exemple Δ 3, mais que rien cependant n'empêche de corriger en εοινοχόει.

§ 2. — *Emploi de l'augment.*

(235) On a vu que l'augment ne fait point partie intégrante de la forme verbale. C'était à l'origine un mot distinct. Or, les lois de l'accentuation indo-européenne, que nous révèle le sanscrit védique, exigeaient que le verbe fût atone en proposition principale, accentué seulement en proposition secondaire. En conséquence, dans la proposition principale, le verbe était enclitique sur l'augment, soit *é *bheret* ; dans la proposition secondaire, l'augment était proclitique sur le verbe, soit *e *bheret*, et alors l'augment atone tendait à disparaître, **bheret*, gr. φέρει. Aussi, dès le plus lointain passé, les modes

autres que l'indicatif sont-ils dépourvus d'augment, par la raison qu'ils n'apparaissent presque jamais qu'en proposition secondaire⁽¹⁾.

D'après cela il semble qu'on dût dire en grec ἔβη (il marcha), mais λέγω ὅτι βῆ (je dis qu'il marcha). Mais, en grec comme en sanscrit, les formes augmentées et non augmentées se sont confondues de telle façon qu'on les a employées l'une pour l'autre : celles-ci même en proposition principale, dans la langue homérique et poétique qui rejette l'augment à volonté ; et les formes augmentées même en proposition secondaire à toutes les époques de la langue.

L'usage à cet égard se répartit comme suit : Homère et ses imitateurs usent d'une liberté sans limite ; il en est à peu près de même des élégiaques et des lyriques : les iambiques et surtout les tragiques omettent rarement l'augment, sauf ces derniers dans les chœurs, morceaux lyriques, et dans les récits de messagers, qui ont toujours une certaine couleur épique : dans la prose d'Hérodote, les itératifs seuls sont dépourvus d'augment⁽²⁾ : enfin, dans la prose classique, l'augment a définitivement triomphé, et, sauf ce qui vient d'être dit des irrégularités de l'augment temporel, ne manque jamais que çà et là au plus-que-parfait ; encore n'est-il pas sûr que tel ait été le bon usage attique.

En latin, au contraire, c'est l'analogie inverse qui a prévalu : si haut qu'on remonte, on ne trouve plus trace d'une forme pourvue d'augment, et même l'imparfait *eram* oppose son initiale brève à la longue de $\tilde{r}\alpha$ ⁽³⁾.

§ 3. — Place de l'augment.

(236) Bien que distinct à l'origine, l'augment ne peut se placer qu'immédiatement avant le verbe : il en résulte que dans les simples juxtapositions de particule et de verbe, l'augment s'intercale entre ces deux éléments, διαβαίνω διέβαινον, περι-

(1) Toutefois M. Bréal (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 333) aime mieux voir dans la chute de l'augment un simple fait de phonétique syntactique.

(2) Cf. supra 142.

(3) Supra 149.

γίγνομαι περιεγένετο, etc. Que si, au contraire, le verbe est un dérivé de composé et forme ainsi un tout indissoluble, l'augment se place en tête de cet ensemble : ἀμφισβητέω (douter) ἄμφισβητήσα, ἀντιδικέω (soutenir un procès contre) ἄντιδικούν⁽¹⁾.

Mais il était inévitable qu'il se glissât quelque confusion entre ces deux catégories, souvent peu distinctes pour tout autre que l'étymologiste. Ainsi parfois la particule juxtaposée a paru faire corps avec le verbe et à ce titre a reçu l'augment, surtout quand l'ensemble verbal ainsi constitué différait beaucoup du verbe simple au point de vue du sens, comme il arrive pour ἐπίσταμαι : (je sais), qui n'a plus rien du sens de ἴστημι : de là l'imparfait ἤπιστάμην, et semblablement en att. ἤμφιστα (je vêtis). ἐκάθευδε (il dormait), ἐκχθήμην (j'étais assis)⁽²⁾. L'analogie inverse, particulièrement fréquente dans la basse grécité, a produit les types ὑπόπτειον (je soupçonnais), προεφήτευσε (il prophétisa)⁽³⁾, même διήτων (j'administras), διηκόνοον (je servais), pour ἐδίξιτων, ἐδιακόνοον, verbes auxquels le préfixe διὰ est étymologiquement étranger. Le phénomène le plus curieux est le cumul du vrai et du faux augment dans les types classiques ἤνειχόμεν (de ἀν-έχομαι), ἤντεδίξει, ἐδίξιτων (Démosth.), ἤμφεσθήτου (Platon), ἤντεβόλησε (il rencontra), etc.

SECTION II.

REDOUBLEMENT.

§ 1^{er}. — *Forme du redoublement.*

(237) Le **redoublement** en grec est susceptible de trois formes : **syllabique devant consonne, temporel devant voyelle**, et **syllabique devant voyelle**. Le latin ne paraît connaître que la première, qui elle-même y est presque effacée.

(238) 1. Le redoublement syllabique devant consonne consiste en principe dans la répétition de la consonne initiale du verbe suivie de la voyelle *e* : gr. λέ-λοιπ-α, δέ-δορκ-α, λέ-λυ-α : lat.

(1) Cf. supra 178. Il n'y a pas de vb. *βητέω ou *δικέω.

(2) Hom. ἐκάθειζον (π 408).

Il n'y a pas de verbe *φητεύω, *όπτεύω.

de-d-ī, *pe-pond-ī*, *pe-pig-ī*, *le-tig-ī*, *ce-cid-ī*, *ce-cid-ī*; le redoublement se dissimule dans *sēdī* = **se-zd-ī* = **se-sd-ī*, rac. *sed*, cf. gr. ζω = **σί-σδ-ω*⁽¹⁾, et le rapport *sēdeō sēdī* a fait tirer analogiquement *vēnī* de *vēniō*, *lēgī* de *lēgō*, etc. Le principe posé, suivons-le dans ses applications particulières.

1. La voyelle de réduplication est toujours ε en grec. En latin elle s'est fréquemment assimilée à celle de la racine verbale : *i* dans *di-dic-ī* : *o* dans *po-posc-ī*, *mo-mord-ī* (arch. *memord-ī*), etc. ; *u* dans *pu-pug-ī* (de *pungō*, arch. *pe-pug-ī*), *tu-tud-ī* (de *tundō*)⁽²⁾, etc.

2. L'aspirée grecque se redouble par la non-aspirée correspondante : *πεφίλημι* = **φε-φίλη-μι*, cf. sk. *ba-bhār-a* (il porta) = i.-e. **bhe-bhor-e*⁽³⁾ : de même *τέθεικ-α*, *κέχυνδ-α*, etc.

3. Quand l'initiale est un groupe de consonnes, il ne se redouble jamais tout entier : mais le traitement du groupe diffère en sanscrit, en grec et en latin, ce qui semble indiquer que chacune des trois langues a altéré à sa manière le redoublement primitif et intégral. En grec la première consonne se redouble seule : *βέβληκ-α*, *κέκτη-μι*, *έστηκ-α* = **σέ-στā-κ-α*, *έρωγα* (je brisai) = **ϝέ-ϝρωγ-α*, etc.⁽⁴⁾. En sanscrit c'est souvent la seconde : *ta-sth-ūr* (ils se tinrent), rac. *sthā*. En latin elles se redoublent toutes deux, mais la première disparaît de la syllabe radicale : *stetī* pour **ste-st-ī* (par analogie de *de-d-ī*), *spondī* (je promis) pour **spe-spond-ī*, de *spondeō*.

4. Le *σ* initial du redoublement devenait naturellement esprit rude : *έστηκ* : *έμαρτ* (il est donné en partage) = **σέ-σμαρ-τ*, rac. (réduite) **smar* (partager, cf. *μέρ-ος* et *μοίρα* = **σμός-γα*)⁽⁵⁾, etc. Or, il a pu arriver que cet esprit rude permutât en esprit

(1) Cf. supra 87 (III) et 90 (X).

(2) Cette corruption s'est produite sur une plus large échelle en sanscrit.

(3) Cf. supra 61.

(4) Le type, d'ailleurs fort rare, *βερπωμένα* (ζ 59), *βερφθαί* (Pind.), a été refait sur *βυπιώ*, *βίπτω* après la chute du *ϝ*, le *β* étant pris dès lors pour initiale.

(5) Cf. l'expression grecque *ή είμαρμένη* (sous-ent. *τύχη*, *μοίρα*) « la destinée ».

doux, soit dialectalement par simple psilosis, v. g. éol. homér. ἔμμορε (il partagea) = *σέ-σμορ-ε, soit généralement par suite du voisinage d'une autre aspirée, v. g. ἔσχηχx = *ἔσχηχx = *σέ-σχηχx-α⁽¹⁾. D'autre part le ς initial du redoublement disparaissait en ionien-attique⁽²⁾, d'où ἔοιχx (je ressemble) = *ςέ-ςοιχx-α, ἔολπx (j'espère) = *ςέ-ςολπx-α, ἔοργx (je travaillai) = *ςέ-ςοργx-α, ἔρορωγx, ἔρορῖφx, etc. Dans ces deux derniers cas donc le redoublement ne différait pas de l'augment syllabique : c'est ce qui a amené la substitution de l'augment syllabique au redoublement partiel du groupe de consonnes initial. Les deux préfixes se répartissent en général comme suit : quand la seconde consonne est une liquide ou une nasale, on s'en tient au redoublement partiel, γέγραφα, βέβλαφα, τέτριμι, μέμνημι, et toutefois les inscriptions dialectales fournissent de nombreux exemples de la substitution de l'augment, laquelle est de règle dans le panhellénique ἔγνωχx : si au contraire la seconde consonne est une momentanée ou la sifflante, ou si l'initiale est ζ, l'augment prévaut presque partout : ἔζευγαί (cf. la forme redoublée διζήμαι⁽³⁾), ἔψευσαί, ἔκτημαι (en prose cependant χέκτημαι), ἔπτωχx (je crachai), ἔπτωχx (je pliai), ἔπτηχx (j'épouvantai, mais aussi πέπτηχx et homér. πεπτηώς⁽⁴⁾), ἔσχισται (il est déchiré), ἔστικται (il est piqué), ἔσσυται (il est lancé) de σεύω = *σσεύω = *qyēwō (sk. *cyāvā-mi*), et presque toujours ainsi avec σ suivi de consonne.

5. Une fois le redoublement confondu avec l'augment, il a été sujet aux altérations qui ont été signalées plus haut⁽⁵⁾ comme attribuables à la propagation analogique de l'augment long : ainsi le pf. ἐόρωχx n'est pas rare, mais on lit la plupart du temps ἐώρωχx d'après ἐώρων ; de même ἐάλωχx, et jusqu'à ἐώλπει (Γ 328), ἐώργει dans le texte d'Homère, plus-que-parfaits à augment temporel intérieur, sinon fautes de copistes.

(1) Cf. supra 61.

(2) Cf. supra 40 A.

(3) Supra 94.

(4) De πίπτω, on a πέπτωχα, jamais *ἔπτωχα.

(5) Supra 233, 3

6. Dans le redoublement par σ , une fois les σ tombés, les voyelles restées à découvert se sont contractées quand elles en étaient susceptibles : εἴρησμαι = * $\sigma\epsilon\text{-}\sigma\epsilon\rho\gamma\alpha\sigma\text{-}\mu\alpha\iota$, εἴρηκα (j'ai dit) = * $\sigma\epsilon\text{-}\sigma\epsilon\rho\eta\text{-}\kappa\text{-}\alpha$, etc. La diphthongue de εἴρηκα s'est reproduite dans les trois parfaits attiques εἴληφα ⁽¹⁾ (Hérod. λελάβηκα), εἴλοχα εἴλεγμα (surtout dans les composés, mais le simple λέλεγμα existe dans la bonne langue), εἴληχα (de λαγγάνω, homér. régul. λέλογγα), dont l'η radical est certainement analogique de celui de εἴληφα.

(239) II. Le redoublement temporel se produit dans les mêmes conditions que l'augment temporel et obéit aux mêmes lois ⁽²⁾ : ἄγω ἤγμαι, αἰρέω ἤρηκα, ἰκνέομαι ἀφίχθαι inf. ; mais εὔρηκα, οὔτασμαι (je suis blessé), etc. On a voulu reconnaître cet augment dans les formes latines *ēgī* (de *agō*), **ēpī* (de **apiō*, *coepī* = **co-ēpī*), où l'*ē* serait le produit de la contraction indo-européenne de *ěǎ* (soit **e-ag-*, **e-ap-*), et se serait ensuite reproduit analogiquement dans *fēcī* de *faciō*, *cēpī* de *capiō*, etc. Mais rien n'est plus douteux que la contraction proethnique d'*ea* en *ē* ; et il vaut bien mieux reconnaître dans *ēgī*, *fēcī*, *cēpī* l'état normal des racines dont l'état réduit apparaîtrait dans *agō*, *faciō*, *capiō* ⁽³⁾ : d'autant que l'*ē* du parfait latin s'appuie en outre sur l'analogie de *sēdī*, *vēnī* ⁽⁴⁾.

(240) III. Le redoublement syllabique devant voyelle, nommé souvent à tort redoublement attique, est plus commun chez Homère que le précédent et se rencontre dans tous les dialectes. Il consiste dans le redoublement intégral de la syllabe initiale du verbe, mais avec voyelle brève, tandis que la syllabe verbale a la voyelle longue : ὕπ-ωπ-α, ὄλ-ωλ-α, ὄδ-ωδ-α, ἐδ-ηδ-ώς (ayant mangé), ἄρ-ἄρ-α ἄρ-ηρ-α (j'ai adapté), etc. Ces quelques formations radicales, très simples et sans doute primitives, ont servi de modèle à d'autres plus compliquées, telles que ἐλ-ήλουθ-α (et εἰλήλουθα homér., par corruption), ἐγρ-ήγορ-α

(1) Formule εἴληφα : ληπτός = εἴρηκα : ῥητός.

(2) Supra 234.

(3) Supra 41, 2 et 3.

(4) Supra 238.

(de ἐγείρω), ἀκ-ήχο(σ)-α, ἐν-ήνοχ-α (rac. ἐνεχ, cf. aor. ἤνεγκον), ὀλ-ώλε-κ-α (j'ai fait périr, cf. ὀλέκ-ω), ὀμ-ώμο-κ-α (de ὀμνῶμι, jurer, fut. ὀμῶ-σω et mieux ὀμοῦμαι = * ὀμῶ-σο-μαι), etc. ; et subsidiairement à de véritables barbarismes dans lesquels on a transporté de toutes pièces la finale de quelqu'un des précédents, v. g. ἐδῆδοκκ (j'ai mangé, rac. ἐδ), ἀγῆοχχ (de ἄγω) visiblement calqué sur ἐνήνοχχ. Cette formation très répandue est exclusivement hellénique⁽¹⁾.

§ 2. — *Emploi du redoublement.*

(241) Il n'est pas douteux qu'en indo-européen le redoublement n'ait été sujet à disparaître, sans doute dans les mêmes conditions que l'augment. Il y a même un exemple sûr d'un parfait qui avait absolument perdu tout redoublement dès la période proethnique, car il n'en a dans aucune langue : c'est * *wóyd-a* (j'ai vu, je sais), sk. *véd-a* (je sais), gr. οἶδ-α, lat. *vīd-ī*, goth. *vait* (all. *ich weiss*). Mais en grec, de même que l'augment à l'époque classique, ainsi s'était fixé le redoublement dès l'époque homérique, en sorte que, sauf les capricieuses variations du redoublement temporel, à peine peut-on glaner çà et là quelques exemples de parfaits non redoublés. C'est Hérodote qui en fournit le plus : οἶκκ pour εἶκκ, εἶργασται, etc.

Le latin a suivi la marche inverse. D'abord il avait hérité, comme le grec, de quelques parfaits non redoublés : dans tel autre, comme *sēdī*, le redoublement subsistait, mais n'était plus du tout perceptible, et l'on a vu que l'analogie a propagé ce type : enfin, toute une classe très importante de soi-disant parfaits était normalement dépourvue de redoublement, c'est à savoir les anciens aoristes sigmatiques complètement confondus avec le parfait⁽²⁾ : il n'en fallait pas tant pour que cet élément tendît partout à s'effacer. Aussi les parfaits cités plus

(1) Cf. le même type de redoublement à l'aoriste ἀγ-αγ-εἶν (supra 90 IX) et dans les oxytons féminins, ἀγ-ωγ-ή (supra 110). — Le type ἐδῆδοκκ act. est refait sur ἐδῆδοτκ moy. (il a été mangé), et celui-ci paraît une pure imitation grossière de πέ-πο-τκ (il a été bu), cf. χ 56.

(2) Supra 96.

haut sont-ils, à peu de chose près, les seuls redoublés du latin. Tous les parfaits en *-uī*, *-vī*, et l'immense majorité des parfaits radicaux manquent de redoublement, *nō-v-ī*, *lē-v-ī*, — *fēc-ī*, *vīc-ī*, *tul-ī* (pour *te-tul-ī*) ; à plus forte raison tous les faux parfaits en *-sī*, qui ne l'ont jamais eu, *vīxī*, *finxī*, *panxī* (cf. *pepigī*, tous deux de *pangō*). Au surplus, en latin comme en grec, les parfaits qui ont le redoublement le gardent à tous les modes : *pe-pender-ō*, *pe-pender-i-m*, comme $\lambda\epsilon-\lambda\acute{\upsilon}\kappa-\omega$, $\lambda\epsilon-\lambda\acute{\upsilon}\kappa-\sigma\iota-\mu\iota$.

§ 3. — *Place du redoublement.*

42) La place du redoublement est en principe la même que celle de l'augment, $\pi\epsilon\omicron\iota\gamma\acute{\epsilon}\gamma\omicron\nu\epsilon$, mais $\delta\epsilon\delta\upsilon\sigma\tau\acute{\upsilon}\lambda\eta\kappa\alpha$, et l'on y remarque aussi les mêmes irrégularités, bien que plus rares⁽¹⁾ : faux redoublement initial dans $\acute{\eta}\mu\phi\acute{\iota}\sigma\mu\iota$: faux redoublement médial dans $\acute{\omicron}\delta\omicron\iota\pi\epsilon\pi\omicron\rho\acute{\eta}\kappa\alpha\mu\epsilon\nu$, pour $\acute{\omicron}\delta\omicron\iota\pi\omicron\rho\acute{\eta}\kappa\alpha\mu\epsilon\nu$ (nous avons voyagé) ; cumul dans $\delta\epsilon\delta\iota\acute{\eta}\tau\eta\mu\iota$, $\acute{\omicron}\delta\omicron\pi\epsilon\pi\omicron\iota\eta\mu\acute{\epsilon}\nu\eta$. En latin, il n'y a plus qu'une trace du redoublement placé entre la particule et le verbe, dans les types *rellulit* = **re-tetulit*, *repperī* = **re-peperī* : en général, les parfaits même redoublés à l'état simple perdent le redoublement en composition (*im-pend-ī*, *con-tig-ī*), ou même se forment d'autre manière que le parfait du verbe simple (*com-ping-ō*, *com-pēg-ī*)⁽²⁾.

(1) Supra 236.

(2) Il est vrai que *pēgī* (arch.) existe aussi, mais sans comparaison moins usité que *pepigī* et *panxī*, tandis que *compingō* n'a pas d'autre parfait que *compēgī*. C'est tout ce que j'ai voulu dire. Mais voici un meilleur exemple : *can-ō* fait *cecini* = **ce-can-ī*, et *occinō* fait *occinū*.

CHAPITRE II.

DÉSINENCES PERSONNELLES.

- (243) Les **désinences** dites **personnelles** ou **de conjugaison** répondent à trois catégories de la flexion verbale : la **personne**, le **nombre** et la **voix**. Les deux premières ont déjà été définies ⁽¹⁾. Quant à la **voix**, c'est le rapport du concept verbal avec le sujet : elle est dite **active** ou **moyenne (médio-passive)**, suivant que l'action est conçue comme s'exerçant à l'égard d'autrui ou à l'égard du sujet lui-même. L'indo-européen avait, aux deux voix, des désinences personnelles pour les trois nombres, et pour les trois personnes à chaque nombre (pour la 2^e et la 3^e seules à l'impératif). Le grec a gardé les deux voix : il y a même ajouté quelques formes exclusivement **passives**, dont les unes (les futurs) se conjuguent d'après le moyen, les autres (les aoristes), d'après l'actif ⁽²⁾. Il a gardé également les trois nombres : toutefois la 1^{re} pers. du duel a disparu, et les deux autres, perdues par quelques dialectes, peuvent dans tous être indifféremment suppléées par celles du pluriel ⁽³⁾. Le latin a effacé tout vestige du duel, au moins en tant que fonction grammaticale. Il a deux voix : mais son médiopassif, qui lui est exclusivement propre et n'offre rien ou presque rien de primitif, ne saurait être apparié à celui du grec et réclame une étude distincte.

(1) Supra 184 et 222 sq.

(2) Supra 98, 102, 103 et 146.

(3) Cf. supra 184. A partir du IV^e siècle avant notre ère, on ne trouve plus de formes du duel dans les inscriptions.

L'indo-européen distinguait, dans chaque voix, quatre ordres de désinences personnelles : celles des **temps** dits **secondaires** (temps à augment), celles des **temps** dits **principaux** ou **primaires** ⁽¹⁾ (présent, futur), celles **du parfait**, et celles **de l'impératif**. Nous les retrouverons, plus ou moins confondues et altérées, en grec et en latin.

SECTION I^{re}.

VOIX ACTIVE.

§ 1^{er}. — Désinences secondaires.

- 14) Les désinences secondaires affectent en grec les formes verbales suivantes : 1^o aoriste athématique ⁽²⁾, ἐ-θῆ-ν, ἐ-χῆ(ϝ)-α (je versai) ; 2^o aoriste thématique, ἐ-φύγο-ν ; 3^o imparfait athématique, ἐ-τίθη-ν, ἐ-δέξατο-ν ; 4^o imparfait thématique, ἐ-λυο-ν ; 5^o aoriste sigmatique, ἐ-λῶσ-α ; 6^o plus-que-parfait, ἐ-λελύκα-α ἐ-λελύκει-ν ; 7^o optatifs de tous les temps, δόιη-ν, λύσει-α ; 8^o aoristes passifs, ἐ-τύπη-ν, ἐ-λύθη-ν. En latin les deux séries dites secondaire et primaire se sont confondues ⁽³⁾, et la série mixte résultant de la fusion s'adapte à tous les temps du verbe, à la seule exception de l'indicatif du parfait et de l'impératif.
- 5) I. Singulier. — 1. La désinence secondaire de 1^{re} pers. est *-m après voyelle, par suite *-m̄ après consonne : en grec, respectivement -ν et -α ⁽⁴⁾ ; en latin, toujours -m, parce que la désinence ne s'affixe jamais qu'à des thèmes vocaliques, sauf peut-être dans *eram* qui serait corrompu pour *er-em =

(1) Pour abrégé on les nommera respectivement désinences secondaires ou primaires, et, sans préjuger la question de savoir laquelle des deux séries est la plus primitive, on commencera par l'étude des secondaires, qui sont plus simples et plus courtes.

(2) Cf. supra 86.

(3) Sauf cependant à la 1^{re} pers. du sg. des temps thématiques, infra 249.

(4) Cf. supra 48 A et 49, 3.

= **és-m*, cf. gr. ἦξ⁽¹⁾. La finale après voyelle est partout bien nette : gr. ἔ-δω-ν, ἐ-δίδω-ν, ἔ-λεγο-ν, ἐ-λέχθη-ν, λεχθείη-ν, etc. ; lat. *lega-m*, *legēba-m*, *legere-m*, *sie-m si-m*, *veli-m*, *rīderi-m*, etc. Toutefois en grec les optatifs de temps thématiques, qui ont, comme les autres, les désinences secondaires dans tout le reste de leur flexion, ont adopté la désinence primaire -μι à la 1^{re} pers. du sg. : λύοι-μι⁽²⁾, λύσοι-μι, et de même λύσαι-μι, λελύκοι-μι. On lit le régulier τρέφοι-ν dans un fragment d'Euripide, et l'on a même proposé de restituer ἴδοιν dans un vers de Sophocle⁽³⁾.

La finale après consonne a été longtemps méconnue. Rien à cela d'étonnant, puisque les Grecs eux-mêmes, bien avant Homère, l'avaient confondue avec le thème : en présence d'une flexion telle que ἔχρα ἔχρας, ἔλσα ἔλσας, etc., il était difficile d'imaginer que l'α fût l'indice de 1^{re} personne. Cependant, si l'on vient à considérer que **ἔ-χρ-α*, ἔ-θηξ-α, sont, par rapport à des racines χρ, θηξ, exactement ce qu'est ἔ-θη-ν par rapport à une racine θη, que dans certaines formes les réductions de l'une et l'autre racine se poursuivent parallèlement (v. g. sg. 3 aor. moy. ἔ-χρ-το comme ἔ-θη-το), qu'enfin, si ἔχρα, ἔθηξα, ἔλσα étaient des thèmes, la 1^{re} pers. du sg. aurait dans ces temps la forme thématique pure et sans indice, ce qui implique contradiction, on se convainc sans peine que l'α des uns est le corrélatif rigoureux du ν des autres, et ce rapport s'éclaire de la corrélation non moins évidente des mêmes phonèmes à l'acc. sg. et à l'acc. pl. des noms, ἴππο-ν πόδ-α, ἴππο-νς πόδ-ας. La conclusion s'impose : dans ἔχρα = i.-e. **é-ghew-η*⁽⁴⁾. ἔ-δω-α = **ἔ-δω-η*, ἔλσα = **ἔ-λσ-η*, ἐλελύκα = **ἔ-λελύκεσ-η*, etc., l'α est l'indice de sg. 1 : régulier à sg. 1 et, comme on le

(1) Cf. le plqpf. *vīderam* = **vīder-om* (?), supra 149.

(2) Soit la formule λύοις : λύοις = δεῖκνυμι : δεῖκνυς, et cf. infra 249, 1 A.

(3) *OEd. R.*, 832, la tournure πρόσθεν ἦ . . . ἰδεῖν étant fort rare, sinon incorrecte.

(4) **Εχρα*, ἔδωκα, etc., sont donc à proprement parler ce que la grammaire usuelle appelle aoriste 2^e, et non pas aoriste 1^{er} ; quant à ἔχρα, c'est peut-être une forme éolienne avec υ = ρ (supra 40 A), peut-être un aor. 1^{er} (sigmatique) avec chute régulière du σ intervocalique ; l'influence analogique de ἔλειψα (supra 69, 1) y aurait été balancée par celle d'ἔχρα.

verra, à pl. 3⁽¹⁾, l'analogie l'a propagé dans le reste de la flexion.

2. La désinence de sg. 2 est partout *-s* (gr. ἔ-θη-ς, ἔ-λυε-ς, δοίη-ς, λύοι-ς, lat. *legā-s*, *legēbā-s*, *siē-s*, *relī-s*), qui en grec, dans les temps où sg. 1 finit en *-α*, s'attache au faux thème en *α*, ἔ-χ_εα-ς, ἔ-λῶσα-ς, etc.

3. La désinence régulière de sg. 3 est *-t* : gr. ἔ-θη = *ἔ-θη-τ, ἔ-φερε = sk. *á-bhara-t*, δοίη, φέροι = sk. *bhárē-t*, etc. : lat. *lega-t*, *legēba-t*, *sie-t*, *relī-t*. Mais en grec les temps où la finale sg. 1 est *-α* ont à sg. 3 la finale *-ε* par analogie de celle du parfait⁽²⁾. Inversement la ressemblance accidentelle des deux types ἔχ_εε et εἶπε = *εἶπετ a fait créer d'après ἔχ_εα le type εἶπα, εἶπας, etc.

6) II. Duel. — La 1^{re} pers. fait défaut. La 2^e et la 3^e ont respectivement pour désinences *-τον* et *-τᾶν* (dor. *-τᾶν*, ion.-att. *-την*) = sk. *-tan* et *-tām*, ἔ-θε-τον ἐ-θέ-την, ἐ-λύε-τον ἐ-λύε-την, ἐ-λῶσα-τον ἐ-λῶσά-την, etc. A raison de leur grande ressemblance et de la similitude complète des désinences primaires correspondantes⁽³⁾, ces deux formes se sont couramment confondues : on trouve assez souvent *-την* à la 2^e personne⁽⁴⁾ et *-τον* à la 3^e.

7) III. Pluriel. — 1. Le grec a deux désinences, *-μες* pour le dorien, *-μεν* pour les autres dialectes, ἐ-λύο-μες, ἐ-λύο-μεν. A la première correspondrait i.-e. **-mes*, cf. sk. *-mas* : à la seconde, i.-e. **-mem*, ou plus simplement peut-être i.-e. **-me* (cf. sk. *-ma*) avec un *ν* paragogique mobile à l'origine, puis devenu fixe. Or, en sanscrit, ces désinences répondent respectivement à la distinction des temps primaires et des temps secondaires : *bhárā-mas* = φέρο-μες, mais *á-bharā-ma* = ἐ-φέρο-με(ν). Il est donc probable que le dorien a étendu aux temps secondaires la désinence primaire, tandis qu'inversement les autres dialectes généralisaient la désinence secondaire, φέρο-μεν, infra 251, 1.

Le latin n'a ni **-mes* ni **-me*, mais une désinence à lui propre,

(1) Infra 247, 3.

(2) Infra 252. Formule ἔλῶσε : ἔλῶσα = λέλυκε : λέλυκα.

(3) Infra 250.

(4) Constamment peut-être en attique, selon les grammairiens les plus autorisés : v. g. εὐχέτην, OEd. R., 1511. Inversement καθεύδον (0 313).

-mūs ⁽¹⁾ = **-mōs*, qui se comporte évidemment à l'égard du dorien *-μες* comme la finale de *πατρ-ός* relativement à celle de *patris* = **patr-ēs* ⁽²⁾. On peut donc poser pour la langue-mère le doublet, probablement syntactique, **bhéro-mes* **bhéromos*, dont le dorien aurait généralisé le premier terme, et le latin l'autre.

2. En grec, toujours *-τε* = i.-e. **-te*, cf. sk. *-ta*, *-tha*; en latin, toujours *-tis* = i.-e. **-tes* (?). Le sanscrit a *-thas* comme finale primaire de du. 2, et lat. *-tis* y correspond phonétiquement : il est donc possible que *es-tis* ait signifié primitivement « vous deux êtes », que cette désinence ait passé à l'impf. *erā-tis*, et qu'enfin le duel ait été employé en fonction de pluriel ⁽³⁾. Mais il se peut aussi que les désinences **-tes* et **-te* soient entre elles comme **-mes* et **-me*, l'une primaire, l'autre secondaire. Il se peut enfin, et c'est la solution la plus simple, que ce *-tis* exclusivement latin soit d'origine analogique ⁽⁴⁾. Quoi qu'il en soit, le grec ignore absolument **-τες*, et le latin ne connaît *-te* qu'à l'impératif.

3. La désinence de pl. 3 était **-nt* après voyelle, **-ñt* après consonne, d'où en grec respectivement *-ν(τ)* et *-αν(τ)*, en latin toujours *-nt* (sauf éventuellement *erant* pour **er-ent* = **es-ñt*) ⁽⁵⁾. La finale après voyelle est surtout visible dans les temps thématiques, *ἔ-φερο-ν*, *ἔ-φύγο-ν* : la finale vocalique après consonne se reconnaît surtout à l'aoriste sigmatique, *ἔλυσαν* pour **ἔλυσαν* = **ἔ-λυσ-ñt* ⁽⁶⁾ : partout ailleurs, et là même, elle est altérée ou voilée par diverses circonstances accessoires.

A. Au premier abord, la désinence à l'aor. sigmatique et à l'aor. athématique (après consonne) paraît un simple *ν*, *ἔλυσαν* *ἔλεξαν* ; mais c'est une pure illusion, résultant de ce que l'*α*

(1) Les très rares exemples de scansion *-mūs* sont sans valeur au point de vue grammatical, cf. supra 206, 5.

(2) Supra 204, 14.

(3) Cf. supra 195, 1, le duel de 1^{re} décl. devenu pluriel.

(4) Refait sur impér. *legite* par la formule *legitis* : *legite* = *legis* : *lege*. Cf. sg. 2 *legeris* pour *legere*, infra 267.

(5) Supra 49, 1.

(6) Cf. infra 284, 2.

indice personnel s'est étendu à toute la flexion ⁽¹⁾. Cette corruption est partie sans doute de la 3^e pers. du pl. plutôt encore que de la 1^{re} du sg. : le rapport $\epsilon\lambda\upsilon\omicron\nu\epsilon\upsilon\epsilon\iota\epsilon\iota$ $\epsilon\lambda\upsilon\omicron\mu\epsilon\upsilon\epsilon\iota$ a fait créer $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\mu\epsilon\upsilon\epsilon\iota$ sur $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$: puis le doublet * $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\mu\epsilon\upsilon\epsilon\iota$ $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\mu\epsilon\upsilon\epsilon\iota$ a donné naissance à un doublet pareil * $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$; enfin ces dernières formes ont définitivement prévalu, et, d'après le rapport $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, se sont construits sur $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ les types $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, $\epsilon\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$. Même procédé à l'optatif de cet aoriste : sg. 1 $\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ = * $\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ - $\eta\mu\iota$, pl. 3. $\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ = * $\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ - $\eta\mu\iota$, d'où la flexion $\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, $\lambda\upsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, etc.

B. D'après ce qu'on vient de voir, le type régulier de pl. 3 à tous les autres optatifs serait * $\delta\omicron\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ = * $\delta\omicron\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ - $\eta\mu\iota$, * $\delta\omicron\iota\delta\omicron\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, * $\lambda\upsilon\omicron\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, etc. Mais l' α s'est coloré en ϵ sous l'influence du sg. $\delta\omicron\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ $\delta\iota\delta\omicron\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, d'où pl. 3 $\delta\omicron\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ $\delta\iota\delta\omicron\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, et la même nuance voca-
lique a passé analogiquement à $\lambda\upsilon\omicron\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, $\lambda\upsilon\omicron\sigma\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, $\lambda\upsilon\omicron\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, bien qu'il n'y ait pas de sg. * $\lambda\upsilon\omicron\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$.

C. Dans les aoristes athématiques (après voyelle), la désinence étant $-(\tau)$, on doit reconnaître pour réguliers les types homériques $\epsilon\sigma\tau\alpha\upsilon\epsilon\iota$ (ils se tinrent) = * $\epsilon\sigma\tau\alpha\epsilon\iota$ - $\nu\tau$, $\epsilon\beta\alpha\upsilon\epsilon\iota$, $\epsilon\phi\alpha\upsilon\epsilon\iota$, $\epsilon\phi\upsilon\upsilon\epsilon\iota$ (ils furent, sg. 1 $\epsilon\sigma\tau\alpha\epsilon\iota$ - ν), etc., et les formes épigraphiques $\epsilon\delta\omicron\upsilon\epsilon\iota$ (ils donnèrent), $\epsilon\theta\epsilon\upsilon\epsilon\iota$ (ils placèrent), $\delta\iota\epsilon\gamma\upsilon\upsilon\epsilon\iota$, etc. : de même à l'aor. passif, homér. $\delta\acute{\alpha}\mu\epsilon\upsilon\epsilon\iota$ (ils furent vaincus) = *($\acute{\epsilon}$)- $\delta\acute{\alpha}\mu\epsilon\iota$ - $\nu\tau$ ⁽²⁾. Mais, de très bonne heure, la finale $-\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ de l'aor. sigmatique, prise tout entière pour la désinence de pl. 3, a été transportée par erreur à tous ces temps, et l'on a créé ainsi les formes $\epsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ - $\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ ⁽³⁾, $\epsilon\theta\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ - $\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, $\epsilon\delta\omicron\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ - $\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, $\epsilon\delta\iota\delta\omicron\iota\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ - $\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, $\epsilon\delta\acute{\alpha}\mu\epsilon\iota$ - $\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, $\epsilon\lambda\upsilon\theta\eta\iota\epsilon\upsilon$ - $\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, etc., les seules reconnues par le langage classique. Cette analogie s'est étendue plus loin encore, puisqu'on lit des formes telles que $\epsilon\lambda\acute{\alpha}\theta\omicron\iota\epsilon\upsilon$ - $\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ (ils prirent), $\acute{\alpha}\pi\acute{\rho}\lambda\theta\omicron\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, etc., dans des inscriptions surtout béotiennes et relativement récentes (II^e siècle avant notre ère) ⁽⁴⁾.

(1) Cf. supra 245, 1.

(2) Supra 76, 1 A. Cf. $\delta\acute{\alpha}\mu\epsilon\upsilon\epsilon\iota$ (M 14), $\mu\acute{\iota}\gamma\epsilon\upsilon\epsilon\iota$ (ι 91), et à l'aor. en $-\theta\eta\epsilon\iota$, $\epsilon\mu\acute{\iota}\chi\theta\epsilon\upsilon\epsilon\iota$ (K 180), $\epsilon\phi\acute{\rho}\acute{\omicron}\theta\eta\epsilon\iota$ (E 498), $\kappa\alpha\tau\acute{\epsilon}\kappa\alpha\theta\epsilon\upsilon\epsilon\iota$ (N 780, γ 108), $\pi\lambda\eta\theta\acute{\upsilon}\sigma\theta\epsilon\upsilon\epsilon\iota$ (δ 705), etc.

(3) A un moment donné $\epsilon\sigma\tau\alpha\epsilon\iota$ et $\epsilon\sigma\tau\alpha\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ pouvaient avoir le même sens : si dès lors on a pris $\epsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ pour le pl. 3 de $\epsilon\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$, il n'en a pas fallu davantage pour motiver l'extension de la finale $-\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$.

(4) Courant dans le grec des Septante : $\epsilon\acute{\iota}\sigma\acute{\tau}\lambda\theta\omicron\sigma\tau\epsilon\iota\epsilon\upsilon$ *Nehem.* X, 29.

§ 2. — *Désinences primaires.*

(248) D'une manière générale il semble que la plupart des désinences primaires, sinon toutes, aient été autrefois tirées des désinences secondaires par l'addition d'un *i*. Cette loi tout empirique se vérifie en grec pour sg. 1, 2, 3, et pl. 3, resp. -μι, *-σι, -τι, -ντι: elle ne saurait se vérifier en latin, ces quatre désinences ayant précisément généralisé la forme secondaire.

(249) I. Singulier. — 1. L'indo-européen avait deux désinences de sg. 1, l'une pour les temps thématiques, l'autre pour les athématiques.

A. La désinence thématique n'est pas déterminable en elle-même : simple voyelle, elle s'était, dès la période proethnique, contractée avec l'*o* final du thème verbal : cependant l'analogie du parfait⁽¹⁾ donne lieu de croire que cette voyelle était un *a*, soit gr. φέρ-ω, lat. *fer-ō* = **bhér-ō* = **bhér-o-a*, et au subj. φέρ-ω = **bhér-ō-a* (cf. pl. 1 φέρ-ω-μεν) = **bhér-o-o-a*⁽²⁾. Le latin n'ayant plus d'autre temps thématique que le présent de l'indicatif, le futur de 1^{re}/2^e conjugaison et le futur antérieur, c'est là seulement qu'on y rencontre la finale -*ō* : en grec elle caractérise tous les futurs et les subjunctifs. Toutefois elle y a été partiellement contaminée par l'influence de la désinence athématique -μι : l'éolien en particulier conjugue en -μι un assez grand nombre de verbes dits en -ω de la langue commune, κάλη-μι⁽³⁾, φιλη-μι, ἐπείνη-μι, γέλα-μι : le béotien de même, φιλει-μι, ποίει-μι : et c'est à la même corruption qu'il convient de rapporter la finale en -ωμι de sg. 1 du subjunctif, assez commune dans la langue homérique, ἐθέλωμι, ἴδωμι, ἀγάγωμι, etc.⁽⁴⁾.

(1) Infra 252.

(2) Cf. supra 143.

(3) Il est fort possible que, pour quelques-uns de ces verbes (soit particulièrement καλε-, supra 97) la flexion éolienne ait été la plus primitive.

(4) Formule ἴδωμι : ἴδωμεν = ἴδοιμι : ἴδοιμεν, cf. supra 245, 1. Cette même corruption est générale et absolument constante en sanscrit au présent de l'indicatif, v. g. *bhārā-mi* (je porte), pour **bhār-ā* = φέρ-ω.

B. La désinence athématique **-mi* est parfaitement conservée en grec : *εἰ-μί* (lesb. *ἔμ-μι*, dor. *ῆ-μί*) = **ἔσ-μί*, *εἰ-μι*, *τίθη-μι*, *δαίχνω-μι*, etc. Elle a pu être remplacée çà et là par la désinence *-ω* par suite du passage, déjà signalé, d'une forme verbale de l'une à l'autre conjugaison⁽¹⁾ : ainsi le *σθένους* de Pindare⁽²⁾ appelle sg. 1 **σθένω* : mais le fait est rare et plutôt récent. Il est général et très ancien en latin : il suffit de comparer *fer-ō* à *fer-t*, *vol-ō* à *vol-t*, *e-ō* à *i-t*, etc. La désinence athématique (secondaire, bien entendu) n'y apparaît plus que dans la forme *su-m*, d'ailleurs corrompue⁽³⁾.

2. La désinence **-si* (sk. *-si*) est de toutes celle qui a subi les plus fortes altérations. A peine se laisse-t-elle entrevoir.

A. Parmi les formes athématiques, elle est encore reconnaissable : dans *εἶ* = **ἔσι* = sk. *ási* (tu es), dont le rapport avec i.-e. **ési* = **és-si* (cf. homér. *ἔσ-σι*) se laisse aisément saisir : dans *εἶ* (tu vas) = **εἶ-ι* = **εἶ-σι*, sk. *é-si* ; peut-être dans *φῆ-ς*, dont l'i souscrit, s'il n'est une simple invention des grammairiens, ne peut s'expliquer que par une forme **φῆ* = **φῆι* = **φῆ-σι*, avec *-ς* final surajouté comme plus bas. D'après cela on devrait avoir **τίθη*, **δίδω*, **δαίχνω* = **τίθη-σι*, **δίδω-σι*, **δαίχνω-σι*, etc., cf. sk. *dādā-si* (tu donnes) : mais on a *τίθη-ς*, *δίδω-ς*, *δαίχνω-ς*, par visible intrusion de la désinence secondaire⁽⁴⁾. Même phénomène, naturellement, en latin : *ēs* = **ēs-s*, *ī-s* pour **ī-si* = **εἶ-σι*, *fer-s*, *dā-s*, *stā-s*, *vī-s* = sk. *vê-si* (tu désires), sans rapport étymologique avec le vb. *volo*.

B. En désinence thématique, le sk. *bhāra-si* appellerait en grec **φέρε-σι*, d'où **φέρει*. Or l'on ne trouve rien de semblable à l'actif ; mais au moyen on trouve, en attique seulement, une forme de sg. 2 *φέρει*, *λύει*, qui s'oppose à celle de la *κοινή* et de tous les autres dialectes, *φέρει*, *λύη*⁽⁵⁾ : et, comme il ne semble

(1) Cf. supra 88 et infra 274.

(2) *Pyth.* I. 8. Cf. hom. ζεύγνον (T 393), δεικνώω à côté de δεικνυμι, et infra 274 à 276.

(3) Cf. infra 272.

(4) Formule *τίθης* : *τίθετε* = *εἶθης* : *εἶθετε*.

(5) Cf. infra 264, 2.

pas y avoir de lien phonétique possible entre φέρη et φέρει⁽¹⁾, on en peut conclure que ce dernier est une forme régulière de sg. 2^e actif, que les Attiques avaient conservée et qu'ils ont fait passer au sens moyen à raison de sa ressemblance extérieure avec φέρη. Quant à la forme à peu près panhellénique de sg. 2^e actif, φέρεεις, λύεις, elle est évidemment corrompue : il faut sans doute y voir la forme primitive, * φέρεει, * λύει, sur laquelle on a greffé à nouveau une désinence secondaire -ς, parce qu'on n'y saisissait plus l'indice de 2^e personne. Quelque étrange que puisse paraître ce procédé, il paraît prouvé historiquement pour φής (supra), et il l'est à coup sûr pour εἶς (tu es, Hom., Hérod.) et εἶς (tu vas), doublets constatés du régulier εἶ. Au subjonctif on a φέρεης, tiré de même du régulier * φέρεη = * φέρεη-σι, ou, plus simplement, refait sur φέρεεις, d'après cette analogie bien visible qui opposait partout la longue du subjonctif à la brève de l'indicatif.

La forme φέρε-ς, λέγε-ς, qui est donnée pour dorienne et qu'on lit dans Théocrite (ἀμέλγες, συρίσδες), si tant est qu'elle ait jamais existé⁽²⁾, est évidemment analogique des temps secondaires⁽³⁾, et se place sur la même ligne que les formes latines *legis* = * *legē-s*, *monēs* = * *monē-s*, *amās* = * *amaē-s*, *audīs* = * *audiē-s*, etc.

3. L'indice de sg. 3^e * *-ti* (gr. ἔσ-τί = sk. *ás-ti*) se retrouve dans toutes les formes athématiques, mais assibilé après voyelle, φη-σί = * φᾱ-τί, τίθη-σι, δίδω-σι, δεικνῶ-σι : dor. et béot., sans assibilation, τίθη-τι, δίδω-τι. D'après cela on attendrait, aux temps thématiques, dor. * φέρε-τι = sk. *bhára-ti*, et ion. * φέρεσι : mais on a le panhellénique φέρει, λύει, qui ne saurait remonter à * φέρετι, * λύετι, et doit être analogique de sg. 2^e φέρεεις, λύεις⁽⁴⁾.

(1) Il ne faut pas dire que φέρει n'est, comme κεφαλεῖ pour κεφαλῆ, qu'une graphie divergente attestant un léger changement de prononciation : car on ne trouve le type κεφαλεῖ épigraphique que concurremment avec l'autre, tandis que le type φέρει est constant. D'ailleurs, si φέρη était devenu phonétiquement φέρει, il le serait devenu partout ; or, au subjonctif, il est resté φέρη.

(2) Elle n'est pas épigraphique.

(3) Formule λέγες : λέγετε = ἔλεγες : ἐλέγετε.

(4) Formule φέρει : φέρεεις = ἔφερε : ἔφερες.

De même au subj. φέρη, λύη. La forme si fréquente en poésie, ἄγρησι, λάθησι, pourrait passer pour régulière, soit *φέρη-σι = *φέρη-τι, si l'on trouvait *φέρητι en dorien, et si d'ailleurs l'ι souscrit ne dénonçait à première vue une formation refaite sur ἄρη par addition pléonastique de la désinence -σι, comme à sg. 1 ἄγάγωμι sur ἄγάω.

En latin, -t, désinence secondaire : *es-t* (il est), *ēs-t* (il mange) = *ēd-t, *fer-t*, *vol-t*, *da-t*, *sta-t*, *i-t*; — *legit* = *legĕ-t, *amat* = *amāt = *amaĕ-t, etc.

(250) II. Duel. — Pas de 1^{re} pers. : à la 2^e et à la 3^e, -τον sans distinction : ἴ-τον, τίθε-τον, λύε-τον, etc.

(251) III. Pluriel. — 1. La désinence générale est lat. -mus, dor. -μες, partout ailleurs -μεν importé des temps secondaires⁽¹⁾ : ἴ-μεν, τίθε-μεν, — φέρο-μεν, φέρω-μεν : dor. ἴ-μες, διδο-μες, — λύο-μες, λύω-μες : lat. *su-mus*, *ī-mus*, *da-mus*, — *volu-mus*, *legi-mus*, etc.

2. Gr. -τε, lat. -tis⁽²⁾ : ἴτε, διδο-τε, — λύε-τε, λύη-τε; *es-tis*, *vol-tis*, *fer-tis*, — *legi-tis*, etc.

3. Primitivement *-nti après voyelle, *-ñti après consonne⁽³⁾, d'où en grec -ντι et -αντι. En flexion thématique on a dor. ἔχο-ντι, ἄγω-ντι, béot. καλέο-νθι, ἔχω-νθι, partout ailleurs avec assibilation *φέρο-νσι, *φέρω-νσι, d'où lesb. ἀπαγγέλλοισι, γράφωισι, ion.-att. φέρουσι, φέρωσι. En flexion athématique, dor. φῶ-ντι, τίθε-ντι, διδο-ντι, δεικνῶ-ντι, ion.-att. φᾶ-σί, τιθεῖσι, διδοῦσι, δεικνῶσι⁽⁴⁾. Ces trois dernières formes, bien que correctes, ne sont pas rigoureusement attiques : le vrai type attique, τιθέ-ᾱσι, διδό-ᾱσι, δεικνῶ-ᾱσι (Hérod. ἰστέᾱσι = *ιστή-ᾱσι), vient de l'intrusion de la désinence -αντι des thèmes verbaux consonnan-tiques.

(1) Supra 247, 1.

(2) Supra 247, 2.

(3) Supra 247, 3, et 248.

(4) L'accentuation est troublée : on attendrait *τίθεισι, etc. Mais διδοῦσι a pu s'accentuer sur la forme contracte δηλοῦσι (cf. ἐδίδοις, ἐτίθει, infra 280), et le reste à l'avenant.

Cette dernière est visible dans l'ion.-att. ἴασι (ils vont) = **iy-ǵti*, cf. sk. *yánti*, et l'ion. εἶσι (ils sont) = **éσ-χντι*, dont la forme régulière à racine réduite serait **άντι* = **σ-άντι*. Le béot. ἐντί, att. εἰσί, n'est autre que **άντι*: influencé par le vocalisme, l'accentuation et l'initiale non aspirée de εἶμι ἐστί.

En latin on trouve *tremo-nti* = dor. τρέμο-ντι (ils tremblent), forme isolée et au moins douteuse, que, par correction à un passage de Festus, on suppose avoir appartenu au Chant des Saliens⁽¹⁾. La désinence secondaire est la seule historiquement constatée; elle est toujours consonnantique, parce qu'elle ne s'attache qu'à des formes thématiques ou faussement thématiques par analogie: *su-nt*, *eu-nt*, *feru-nt* = **fero-nt* = gr. (ἔ-)φερο-ν, *legu-nt*, etc. Toutefois *da-nt* et *sta-nt* paraissent bien ne contenir que les racines pures⁽²⁾.

§ 3. — Désinences du parfait.

(252) La flexion grecque et la flexion latine du parfait ne se laissent pas superposer: la première est en grande partie primitive; l'autre, profondément altérée. Il n'y a qu'avantage à les envisager isolément.

I. Grec. — Sg. 1: -x = sk. -a = i.-e. *-a: οἶδ-x = *ᾤδ-x* (je sais, sk. *véd-a*), λέλοιπ-x, λέλου-x.

Sg. 2: primitivement -θx = sk. -*tha* = i.-e. *-*tha*: οἶσ-θx = **ᾤσδ-θx* (sk. *vét-tha*); ἦσ-θx (tu fus), rac. ἐς avec redoublement temporel. Ce sont là les deux seules formes régulières de sg. 2 du parfait qu'ait conservées la langue grecque: l'x de sg. 1 et de pl. 3 (λέλοιπ-x, λελοιπ-αντι) étant devenu partie intégrante du thème comme à l'aor. sigmatique⁽³⁾, on a conjugué tout le parfait sur un faux thème λέλοιπ-x, auquel on a simplement affixé à sg. 2 la désinence secondaire-primaire -ς, λέλοιπ-x-ς, λέλου-x-ς⁽⁴⁾.

(1) *Cume tonās, Leucetie, prai tel tremonti*. Le vers peut, à la rigueur, se scander en saturnien, tandis qu'il serait faux avec *tremunt*.

(2) Sur *amant* et *monent*, cf. supra 73, 1.

(3) Supra 245, 1.

(4) On a même créé à la basse époque la forme οἶδας, et peut-être jusqu'au barbarisme pléonastique οἶσθας.

En dépit ou plutôt à raison même de sa rareté, la désinence *-θα* s'est propagée hors de son domaine : $\tilde{\eta}\sigma\text{-}\theta\alpha$ n'étant plus compris comme parfait, on l'a pris pour un imparfait, simple doublet de $\tilde{\eta}\varsigma$: la syllabe *-θα* a dès lors passé pour une suffixation explétive qu'on pouvait joindre indifféremment à toutes les formes de sg. 2, et de cette illusion sont nés les types $\tau\theta\eta\sigma\theta\alpha$ (ω 476), $\epsilon\chi\epsilon\iota\sigma\theta\alpha$, $\epsilon\varphi\eta\sigma\theta\alpha$, $\tilde{\eta}\epsilon\iota\sigma\theta\alpha$ (Platon), $\epsilon\theta\acute{\epsilon}\lambda\eta\sigma\theta\alpha$, $\beta\acute{\alpha}\lambda\omicron\iota\sigma\theta\alpha$, etc., qu'on rencontre plus ou moins dans tous les dialectes, mais particulièrement dans la langue d'Homère.

Sg. 3 : *-ε* = sk. *-a* = i.-e. **-e* : οἶδ-ε = $\sigma\omicron\tilde{\iota}\delta\text{-}\epsilon$ (sk. *véd-a*, goth. *vait*, all. *er weiss*), $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi\text{-}\epsilon$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\kappa\text{-}\epsilon$.

Au duel et au pluriel les désinences sont les mêmes qu'aux temps primaires. — Duel 2, 3 : ἴστον = * $\sigma\tilde{\iota}\delta\text{-}\tau\omicron\nu$: dans les autres verbes la désinence se greffe sur le faux thème en *-α-*, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi\alpha\text{-}\tau\omicron\nu$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\kappa\alpha\text{-}\tau\omicron\nu$. — Pl. 1 : ἴδ-μες ἴδ-μεν⁽¹⁾ (sk. *vid-má*, goth. *vit-um*, all. *wir wissen*), et hystérogène οἶδα-μεν, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi\alpha\text{-}\mu\epsilon\nu$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\kappa\alpha\text{-}\mu\epsilon\nu$. — Pl. 2 : ἴστε = * $\sigma\tilde{\iota}\delta\text{-}\tau\epsilon$, et οἶδα-τε, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi\alpha\text{-}\tau\epsilon$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\kappa\alpha\text{-}\tau\epsilon$. — Pl. 3 : ἴσασι (le σ analogique de ἴστε) pour *ἴδασι = * $\sigma\tilde{\iota}\delta\text{-}\alpha\nu\tau\iota$ = **vid-ḡti*⁽²⁾, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi\alpha\text{-}\nu\tau\iota$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\kappa\alpha\text{-}\nu\tau\iota$, etc. Dans la basse grécité on rencontre aussi la finale *-αν* ($\pi\epsilon\pi\omicron\iota\eta\kappa\alpha\nu$), visiblement empruntée à l'aoriste sigmatique.

(253) II. Latin. — Si l'on transporte au latin le paradigme régulier qui vient d'être étudié pour le grec, on obtiendra, *mutatis mutandis*, les formes suivantes : sg. 1 **vīd-e*, 2 **vīs-te*⁽³⁾, 3 **vīd-e* ; pl. 1 **vid-mus*, 2 **vīs-tis*, 3 **vid-ent* : et, en les confrontant avec les formes réelles, on entrevoit dans ses traits généraux le mécanisme qui a substitué les unes aux autres. De même que le grec a généralisé un thème $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi\alpha\text{-}$, ainsi le latin a construit sa flexion sur un faux thème *vīdi-*, *tīqui-*. Rien de plus simple, mais les difficultés fourmillent dès qu'on veut aborder le détail. Essayons-le pourtant dans la mesure du possible.

(1) Att. ἴμεν refait sur ἴστε et ἴσασι.

(2) La forme ἴσαντι prise pour présent (cf. φαντί φᾶμί) a fait créer en dorien le verbe ἴσαμι (je sais) — ἴσατι dans Théocrite —, et les Éoliens ont conjugué οἶδα comme un présent de vb. en $\text{-}\mu\iota$ ($\gamma\omicron\iota\delta\eta\mu\iota$: ἐπίσταμαι. Hesych., cf. supra 40 in fine).

(3) Supra 64 A.

Sg. 1 : *vīd-ī*, *līqu-ī*. La désinence grecque $-α$ est active, la désinence latine $-ī$ est moyenne et correspond à i.-e. $*-ay$, sk. $-ē$ (cf. sk. *babhūv-a*, je fus, moy. *babhūv-é* = lat. *fū-ī fui*). Cette finale a été naturellement transportée à l'aor. sigmatique qui s'est confondu avec le parfait : *dīx-ī*, *vīx-ī*.

Sg. 2. Au lieu du $*vits-te$ actif supposons une forme moyenne corrélatrice, nous aurons $*vits-tī = *vīd-tī$. Cette forme n'existe pas sans doute ; mais on en trouve le pendant dans le type *dīx-tī*, qu'il n'est point du tout nécessaire d'expliquer par une syncope de *dīxistī* : car il représente très exactement un thème d'aoriste sigmatique *dīx-* = gr. $(\xi)\delta\epsilon\iota\zeta-$, auquel s'est adjointe une désinence de parfait. On conçoit dès lors comment, à la faveur de sg. 1 *vīdī*, etc., les formes primitives $*vīstī$, $*cecīstī$, *dīxī*, $*vīxī$ ont pu être remplacées par *vīdistī*, *cecīdistī*, *dīxistī*, *vīxistī*, etc., et subsidiairement $*līc-tī$ par *līquistī*, $*pepic-tī$ par *pepigistī*, etc. Que l'on ajoute, brochant sur le tout, l'influence probable du th. $*vīdēs-$, $*līquēs-$, qui apparaît au subj. du pf. (*vīder-ō* = $\epsilon\iota\delta\acute{\epsilon}\omega$), à l'optatif (*vīder-i-m* = $\epsilon\iota\delta\acute{\epsilon}\tau\eta\nu$ ⁽¹⁾), etc., et qui n'est certainement pas étranger à l'indicatif (cf. infra pl. 3 et la formation du plqpf., infra 298) ; et l'on aura une idée approximative des actions analogiques qui se sont entrecroisées dans cette formation compliquée.

Sg. 3 *vīdi-t*, par affixation du $-t$ secondaire au faux thème en $-i-$; peut-être aussi *dīx-it* = $*deic-sē-t$ = gr. $\xi-\delta\epsilon\iota\chi-\sigma\epsilon(-\tau)$, forme d'aor. sigmatique thématique (supra 97 XIX).

Pl. 1 *vīdi-mus*, qui remonte peut-être phonétiquement à $*vīdēs-mus$ comme *nūbi-bus* à $*nūbēs-bus$ ⁽²⁾, et qui a sans doute joué ultérieurement un rôle dans l'extension du faux thème *vīdi-* ; de même *dīxi-mus*.

Pl. 2 *vīdistis* pour $*vits-tis$, comme *vīdistī*.

Pl. 3 : *tulērunt* (Virg.), *vīdērunt* et *vīdēre*. La quantité *vīdērunt* est archaïque et sans doute primitive : on n'en trouve plus que de faibles restes au siècle d'Auguste. Ce *vīdērunt* se ramènerait à $*vīdes-ont$, de formation peu claire. Plus obscur

(1) Supra 144.

(2) Supra 206, 5.

encore est *vīdēre* (quantité constante)⁽¹⁾, dont la longue a passé à *vīdērunt*, *lulērunt*. De même à l'aoriste devenu parfait, *dīxēre*, *dīxērunt*.

§ 4. — *Désinences de l'impératif.*

(254) Selon toute vraisemblance l'indo-européen n'avait à l'impératif que trois formes, celles de 2^e pers. sg. et pl. et celle de 3^e sg. Encore cette dernière ne saurait-elle passer pour une forme verbale : sa finale **-tōd* (cf. sk. véd. *-tāt*), tout à fait analogue à celle de l'ablatif⁽²⁾, doit y faire reconnaître une sorte d'exclamation nominale, dont la forme était indépendante du nombre des personnes auxquelles elle était adressée⁽³⁾. Mais, en grec comme en latin, on a inconsciemment rapproché cette finale de celle de pl. 3 primaire **-ti*, on y a vu un indice personnel, et l'analogie en a tiré des formes de pluriel.

(255) I. Singulier. — 2. Il importe de distinguer avec le plus grand soin les formes athématiques et les formes thématiques.

A. Dans les impératifs athématiques le latin a deux types de sg. 2, le grec en a une grande variété.

α) En latin le thème-racine sans aucun affixe : *ēs*, *fer*, *ī*, *stā*, *dā*; de même en grec ἴστυ, πίμπρη (brûle), πῶ (bois). C'est la formation classique pour les verbes en *-α-* et en *-υ-* : δάμνα (Sapho), δείκνυ, σθένυνυ, etc.

β) Gr. *-θι* = sk. *-dhí*, *-hí* = i.-e. **-dhí* : au présent, ἴσθι (sois) = **σ-θι* : avec prothèse, ἴθι (va), φάθι, homér. δίδω-θι, etc. : à l'aor. athématique, hom. βῆ-θι, στῆ-θι, κλύ-θι (écoute), etc. : au parfait, ἴσθι (sache) = **στῆ-θι*, κέκλυ-θι, τέθνα-θι (X 365) : aux aoristes passifs, φάσθη-θι, λύθη-τι⁽⁴⁾, formes constantes et classiques.

(1) On peut remarquer que le sk. présente également un phonème *r* à pl. 3 du parfait : act. *dadūr*, moy. *dadiré* (ils donnèrent), cf. *dederunt* et *dedēre*. V. Henry, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 373.

(2) Cf. supra 187, 4.

(3) Cf. en français « silence ! », all. « schritt ! » etc.

(4) Supra 61 in fine.

γ) Gr. -ς, désinence fort rare, empruntée aux temps secondaires et primaires : à l'aor. athématique, θέ-ς, ἔ-ς, δό-ς.

δ) Gr. -ον, désinence spéciale à l'impératif d'aoriste sigmatique, et encore inexplicquée : λῦσ-ον.

ε) Gr. (dialectal) -τως, doublet syntactique du -τω de sg. 3 (cf. οὔτω οὔτως⁽¹⁾), pris pour une forme de sg. 2 à cause de sa finale sigmatique : φατῶς· ἀνάγνωθι (Hesych.). Lat., comme à la 3^e pers., *es-tō*, faisant fonction d'impératif futur.

ζ) Enfin le passage sporadique et partiel à la flexion thématique⁽²⁾ a amené les formes τίθει = *τίθειε (cf. φάει), δίδου = *δίδοε (cf. δίδου), δείκνυε (cf. λῦε), etc.

B. α) Dans les impératifs thématiques, la forme la plus commune et la seule primitive consiste dans le thème nu à voyelle *e* sans aucun affixe : φέρε = sk. *bhára*, λείπε, λῦε, — ἰδέ, λίπε : lat. *lege*, *monē* = **monēē*, etc. Dans la basse grécité λοῦ = λoῦε, πᾶ = πᾶε par contraction.

β) Gr. -ς, analogique des formes athématiques, dans σχές pour σχέ (indic. ἔ-σχο-ν) et ἔνισπες (dis) pour ἔνισπε, indic. *ἴσπω = *σί-σπ-ω de rac. σεπ (lat. *in-sec-e*⁽³⁾).

γ) Par passage (éolien) à la flexion athématique, le type φάλη (Théocrite), impér. de φάλημι⁽⁴⁾.

δ) ἔλθε-τῶς (salamin.) comme plus haut φατῶς : lat. *legi-tō*, employé comme impératif futur, distinction hystérogène.

3. Gr. -τω = *τῶδ, lat. *-tōd* (arch.), *-tō*, partout : ἔσ-τω, ἴ-τω, φά-τω, — λεγέ-τω : lat. *es-tō*, — *legi-tō*.

(256) II. Duel. — 2. -τον désinence primaire-secondaire, ἔσ-τον, φέρε-τον⁽⁵⁾. — 3. -των : ἔσ-των, φερέ-των, formés sur sg. 3 ἔστω, etc., par addition du ν final de ἔστων.

(257) III. Pluriel. — 2. Gr. -τε, lat. *-te* : ἔσ-τε, φέρε-τε : *es-te*, *fer-te*,

(1) Supra 65.

(2) Supra 88 et infra 274 sq.

(3) Supra 90 in fine.

(4) Cf. ἴστη et supra 249, 1 A.

(5) Formule φέρετον : φέρετε (pl. 2) = ἐφέρετον : ἐφέρετε.

— *legi-te* = **lege-te* : en latin seulement, *es-tôte*, *legi-tôte*, impér. fut. analogique ⁽¹⁾.

3. Cette forme n'existant pas en indó-européen, le grec et le latin n'ont pu que la tirer de sg. 3 par divers procédés analogiques fort aisés à reconstituer :

α) affixation du -ν qu'on remarquait dans toutes les finales secondaires de pl. 3, homér. ἔσ-των, ἔ-των (rare) :

β) affixation de la finale de pl. 3 de l'aor. sigmatique, -σαν ⁽²⁾, forme très usitée dans la langue commune, un peu moins en attique pur, ἔσ-τωσαν, φερέ-τωσαν ;

γ) type surtout dorien (-ντω) et béotien (-νθω), analogique de φερέτω et de pl. 3 primaire φέρον-τι, savoir δό-ντω, φερό-ντω, seule forme aussi que connaisse le latin, *suntō* ⁽³⁾, *legu-ntō* ;

δ) le même type avec le -ν final en plus, cumulant ainsi deux indices de pluriel, homérique, néo-ionien et attique de la meilleure époque, δό-ντων, φερό-ντων ;

ε) le même type avec cumul de l'affixe -σαν (dialectal et très rare), delph. ἐόντωσαν.

SECTION II.

VOIX MOYENNE EN GREC.

258) La voix moyenne du grec peut, suivant le temps et suivant le verbe, jouer le rôle d'actif (nuance réfléchie souvent imperceptible), ou celui de passif, ou tout à la fois l'un et l'autre. Ses désinences remontent presque toutes à l'indo-européen, mais ont dû subir des altérations pour la plupart inexplicables.

§ 1^{er}. — Désinences secondaires.

259) Théoriquement il semble que les désinences secondaires du

(1) Formule *legitōte* : *legitō* (sg. 2) = *legite* : *lege*.

(2) Comme ἔδοσαν, supra 247, 3 C

(3) Formule *suntō* : *estō* = *sunt* : *est*.

moyen dérivent de celles de l'actif par l'adjonction d'une voyelle qui est *a* en sanscrit, *o* en grec : mais cette loi ne se vérifie en grec que pour trois formes (en sanscrit pour deux seulement).

(260) I. Singulier. — 1. La désinence est $-\mu\bar{\alpha}\nu$ (lesb., dor.), d'où ion.-att. $-\mu\eta\nu$, encore inexplicquée : $\acute{\epsilon}\delta\acute{o}-\mu\eta\nu$, $\acute{\epsilon}\tau\iota\theta\acute{\epsilon}-\mu\eta\nu$, $\delta\omicron\iota-\mu\eta\nu$, $\varphi\epsilon\rho\omicron\iota-\mu\eta\nu$, $\acute{\epsilon}\varphi\epsilon\rho\acute{o}-\mu\eta\nu$, $\acute{\epsilon}\lambda\iota\pi\acute{o}-\mu\eta\nu$, etc.; se greffe à l'aor. sigmatique sur le faux thème en $-\alpha-$: $\acute{\epsilon}\lambda\bar{\alpha}\sigma\acute{\alpha}-\mu\eta\nu$.

2. La désinence est $-\sigma\omicron = \text{zd. } -ha = \text{lat. } -re^{(1)}$: $\acute{\epsilon}\delta\omicron\upsilon = * \acute{\epsilon}\delta\omicron\omicron = * \acute{\epsilon}-\delta\omicron-\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\theta\omicron\upsilon$, $\delta\omicron\iota\acute{o}$, $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omicron\iota\acute{o}$, $\acute{\epsilon}\varphi\acute{\epsilon}\rho\omicron\upsilon = * \acute{\epsilon}-\varphi\acute{\epsilon}\rho\epsilon-\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\upsilon}\sigma\omega = * \acute{\epsilon}-\lambda\bar{\alpha}\sigma\alpha-\sigma\omicron$, etc. A l'impf. $\acute{\epsilon}\delta\iota\theta\omicron\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\tau\iota\theta\epsilon\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\delta\acute{\epsilon}\iota\kappa\nu\sigma\omicron$, etc. (mais $\acute{\epsilon}\delta\acute{\upsilon}\nu\omega$, tu pouvais), la désinence $-\sigma\omicron$ a été rétablie de par l'analogie des cas où le σ ne devait pas disparaître, v. g. plqpf. $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\psi\omicron$, et cf. $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\sigma\omicron$.

3. Gr. $-\tau\omicron$, sk. $-\tau\alpha$: $\acute{\epsilon}-\theta\epsilon-\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\delta\iota\theta\omicron-\tau\omicron$, $\delta\iota\delta\omicron\iota-\tau\omicron$ (l'accentuation modifiée d'après $\delta\eta\lambda\omicron\iota\tau\omicron$), $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omicron\iota-\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\varphi\acute{\epsilon}\rho\epsilon-\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\lambda\acute{\upsilon}\sigma\alpha-\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon-\tau\omicron$, etc.

(261) II. Duel. — 1. La désinence $-\mu\epsilon\theta\omicron\nu$, qui n'a rien de primitif, est un simple hybride de celle de pl. 1 $-\mu\epsilon\theta\alpha$ et de celle de du. 2 $-\sigma\theta\omicron\nu$. C'est à peine si on la rencontre dans les textes, et en tout cas elle n'a jamais appartenu à la langue courante, où le pluriel fait, comme à l'actif, fonction de duel. Peut-être n'est-ce qu'une invention analogique des grammairiens. V. g. $\pi\epsilon\rho\iota\delta\acute{\omega}\mu\epsilon\theta\omicron\nu$ (?) Ψ 485 (forme primaire d'ailleurs).

2, 3, resp. $-\sigma\theta\omicron\nu$, $-\sigma\theta\eta\nu$, susceptibles de se confondre comme à l'actif $-\tau\omicron\nu$ et $-\tau\eta\nu$: combinaison visible du type de duel actif avec celui de pl. 2 moyen⁽²⁾.

(262) III. Pluriel. — 1. Le grec a deux désinences $-\mu\epsilon\theta\alpha$ et $-\mu\epsilon\sigma\theta\alpha$: mais celle-ci, assez commune dans Homère et, en général, chez tous les poètes, n'apparaît jamais dans la langue de la prose. Elle semble même être exclusivement propre au dialecte homérique, auquel les poètes l'auraient empruntée à raison des

(1) Cf. supra 34 A α, et infra 267. La désinence sanscrite est $-\text{th}\bar{\alpha}s$, cf. supra 102.

(2) Formule $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\sigma\theta\omicron\nu$: $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\sigma\theta\epsilon = \lambda\acute{\upsilon}\epsilon\tau\omicron\nu$: $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\tau\epsilon$.

facilités qu'elle offrait à leurs rythmes⁽¹⁾. La forme $-\mu\epsilon\theta\alpha$ (cf. sk. $-máhi$) est certainement la seule primitive : mais l'autre, fort ancienne, remonte sans doute à l'époque lointaine où l'on distinguait encore à l'actif de pl. 1 une désinence secondaire $*-\mu\epsilon$ et une primaire $-\mu\epsilon\varsigma$, et doit son σ intercalaire à cette dernière forme⁽²⁾ : en d'autres termes, $-\mu\epsilon\theta\alpha$ serait secondaire, et $-\mu\epsilon\sigma\theta\alpha$ désinence primaire analogique : puis, les confondant, on aurait dit indifféremment $\epsilon\phi\epsilon\rho\acute{o}\mu\epsilon\theta\alpha$ et $\epsilon\phi\epsilon\rho\acute{o}\mu\epsilon\sigma\theta\alpha$, comme aussi $\phi\epsilon\rho\acute{o}\mu\epsilon\sigma\theta\alpha$ et $\phi\epsilon\rho\acute{o}\mu\epsilon\theta\alpha$.

2. Sk. $-dhvám$, gr. $-\sigma\theta\epsilon$ pour $-\theta\epsilon = *-\theta\text{ḡ}\epsilon$. Quoi qu'on puisse penser de cette dernière restitution, il est certain que le σ grec est épenthétique. Pour l'expliquer, il faut se reporter au parfait, où la même désinence $-\theta\epsilon$ se trouve très souvent précédée d'une explosive dentale, qui naturellement permute en σ , $\acute{\pi}\acute{\epsilon}\pi\upsilon\sigma\theta\epsilon$ (vous savez) = $*\acute{\pi}\acute{\epsilon}-\pi\upsilon\theta-\theta\epsilon$, $\acute{\pi}\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota\sigma\theta\epsilon$ = $*\acute{\pi}\acute{\epsilon}-\pi\epsilon\iota\theta-\theta\epsilon$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\eta\sigma\theta\epsilon$ = $*\lambda\acute{\epsilon}-\lambda\eta\theta-\theta\epsilon$, etc. Or ce σ , qui apparaît dans tout le reste de la flexion, est susceptible de disparaître à sg. 2 : par réduction du groupe, $\acute{\pi}\acute{\epsilon}\pi\upsilon\sigma\sigma\alpha\iota$ devient $\acute{\pi}\acute{\epsilon}\pi\upsilon\sigma\alpha\iota$ ⁽³⁾, tout semblable à $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\sigma\alpha\iota$: il n'en fallait pas davantage pour qu'on créât $\lambda\acute{\epsilon}-\lambda\upsilon-\sigma\theta\epsilon$ ⁽⁴⁾ et subsidiairement une désinence générale $-\sigma\theta\epsilon$ applicable à toutes les formes moyennes, $\acute{\epsilon}-\tau\acute{\iota}\theta\epsilon-\sigma\theta\epsilon$, $\acute{\epsilon}-\lambda\acute{\upsilon}\epsilon-\sigma\theta\epsilon$. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le parfait, d'où est partie la corruption, est aussi le seul temps qui nous permette de la découvrir : car, à la différence de tous les autres, il a conservé sporadiquement la désinence ancienne : ainsi $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\phi\theta\epsilon$, $\epsilon\acute{\iota}\lambda\eta\phi\theta\epsilon$ s'expliquent bien mieux par $*\lambda\acute{\epsilon}-\lambda\epsilon\iota\pi-\theta\epsilon$, $\epsilon\acute{\iota}-\lambda\eta\phi-\theta\epsilon$ que par $*\lambda\acute{\epsilon}-\lambda\epsilon\iota\pi-\sigma\theta\epsilon$, $*\epsilon\acute{\iota}-\lambda\eta\phi-\sigma\theta\epsilon$, et $\acute{\pi}\acute{\epsilon}-\phi\alpha\upsilon-\theta\epsilon$ (vous parûtes) ne peut du tout remonter à $*\acute{\pi}\acute{\epsilon}-\phi\alpha\upsilon-\sigma\theta\epsilon$, qui fût devenu $*\acute{\pi}\acute{\epsilon}\phi\alpha\sigma\theta\epsilon$ ⁽⁵⁾.

3. En indo-européen probablement $*-ntá$ après voyelle, $*-ntá$ après consonne, gr. $-\nu\tau\omicron$ et $-\alpha\tau\omicron$: — $\acute{\epsilon}-\delta\omicron-\nu\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\tau\acute{\iota}\theta\epsilon-\nu\tau\omicron$,

(1) Ἐδόμεθα, par exemple, ne saurait entrer dans un vers dactylique, à peine dans un mètre iambique ou trochaïque.

(2) Formule $\phi\epsilon\rho\acute{o}\mu\epsilon\sigma\theta\alpha$: $\phi\acute{\epsilon}\rho\omicron\mu\epsilon\varsigma = \acute{\epsilon}\phi\epsilon\rho\acute{o}\mu\epsilon\theta\alpha$: $*\acute{\epsilon}\phi\acute{\epsilon}\rho\omicron\mu\epsilon$, cf. supra 247, 1.

(3) Supra 69, 6.

(4) Formule $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\sigma\theta\epsilon$: $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\sigma\alpha\iota = \acute{\pi}\acute{\epsilon}\pi\upsilon\sigma\theta\epsilon$: $\acute{\pi}\acute{\epsilon}\pi\upsilon\sigma\alpha\iota$.

(5) Cf. supra 47 C.

ἐ-φέρειν-ντο, ἐ-λέλυ-ντο : — mais homér. κεί-ατο (ils étaient couchés) = *κείλυ-ντο, à l'opt. θησιλί-ατο (σ 191), au plqpf. après consonne (vieil-att. épigr.) ἐ-τετάχ-ατο. On sait combien sont communes dans la langue d'Homère ces formes de pl. 3 en -ατο, à ce point qu'on les rencontre dans des types où phonétiquement l'*n* devait rester consonne, v. g. hom. βεβλή-ατο (η 97) analogique pour ἐ-βέβλη-ντο. Le néo-ionien d'Hérodote les a aussi beaucoup développées. Au contraire la langue classique les a entièrement fait disparaître : en présence du rapport ἔθετο ἔθεντο, ἐλύετο ἐλύοντο, etc., ce pluriel en -ατο pouvait à bon droit sembler bizarre à qui n'y sentait plus vibrer la nasale originaire d'où l'*α* était issu. La finale -ντο s'est introduite partout où cette substitution était possible : ἔ-κει-ντο ἐ-λύσιν-ντο, διδοῖντο, φέροντο⁽¹⁾, etc. Là où le groupe ainsi obtenu eût été imprononçable, c'est-à-dire dans les plus-que-parfaits à racine terminée par une consonne, v. g. ἐ-τετάχ-, la langue a préféré une tournure périphrastique, τεταγμένοι ἦσαν (ils étaient rangés).

§ 2. — Désinences primaires.

(263) La loi qui tire les désinences primaires des secondaires par l'addition d'un *i*⁽²⁾ se vérifierait en grec pour sg. 1, 2, 3 et pl. 3 moy., si, comme le voudrait la théorie⁽³⁾, les désinences secondaires étaient respectivement *-μ*α*, *-σ*α*, *-τ*α*, *-ντ*α*, au lieu de -μ*ᾶ*ν, -σ*ο*, -τ*ο*, -ντ*ο*. C'est tout ce qu'on peut dire pour ramener l'un à l'autre les deux systèmes⁽⁴⁾.

(1) Formule φέροντο : φέροιτο = ἐφέροντο : ἐφέρετο.

(2) Supra 248. Mais *iei* l'*i* devient *y*, parce qu'il suit une voyelle.

(3) Supra 259.

(4) On doit aussi remarquer qu'en arcadien la finale primaire sg. 3 -τ*ο* se rapproche davantage encore du -τ*ο* secondaire. — Il y a une autre manière, meilleure peut-être, d'envisager le parallélisme de ces quatre ordres de désinences : c'est la formule *-τ*ο*y (moy) : *-τ*ι* (act.) = *-τ*ο* (moy.) : *-τ (act.), où l'on voit que le moyen a l'état fléchi de la syllabe dont l'actif présente l'état réduit (Windisch).

264) I. Singulier. — 1. Partout -μαι, τίθε-μαι, δείκνυ-μαι, — φέρο-μαι, φέρω-μαι, λύσο-μαι, λυθήσο-μαι, etc.

2. Désinence -σαι, d'où -αι dans les formes thématiques : * φέρε-σαι = sk. bhāra-sē. indic. λύη = λύει, subj. λύη = λύηαι, etc. A l'indicatif l'attique substitue λύει, et cette forme a même été adoptée par la κοινή dans les trois verbes βούλει, οἶει et ὕψει. Comme il n'est guère possible de concilier λύη et λύει, il faut sans doute voir dans λύει un type actif passé au moyen ⁽¹⁾, d'autant que le type λύη est fort commun dans l'ancien attique. Dans les présents athématiques, τίθε-σαι, δίδο-σαι, δείκνυ-σαι, etc. (mais hom. διζήσαι), la désinence -σαι a été rétablie tout entière par l'analogie du parfait λέλυσαι, lui-même imité de λέλειψαι ⁽²⁾.

3. Gr. -ται = sk. -tē : τίθε-ται, φέρε-ται, φέρη-ται.

II. Duel. — 1. -μεθον (?), comme plus haut 261.

2, 3. -σθον, comme à l'actif -τον, supra 250 et 261.

III. Pluriel. — 1. -μεσθαι et -μεθα comme aux temps secondaires : homér. et poët. φερόμεσθα, class. φερόμεθα ⁽³⁾.

2. -σθε pour *-θε, comme aux temps secondaires ⁽⁴⁾.

3. Après voyelle -νται, τίθε-νται, δίδο-νται, φέρο-νται, φέρω-νται ; après consonne -αται, homér. κεί-αται κέαται (ils sont couchés) = * κείγ-ηται. Le néo-ionien a considérablement propagé cette dernière finale (τιθέαται, ιστέαται Hérod. ⁽⁵⁾), que la langue classique a éliminée, κείνται ⁽⁶⁾.

§ 3. — Désinences du parfait.

265) Le parfait a adopté en grec les désinences primaires.

I. Singulier. — 1. λέλειμ-μαι, λέλυ-μαι, etc.

(1) Supra 249, 2 B.

(2) Supra 260, 2.

(3) Supra 262, 1.

(4) Supra 262, 2.

(5) Cf. supra 262, 3, et att. τιθέασι, supra 251, 3.

(6) Formule κείνται : κείται = τίθενται : τίθεται.

2. λέλειψαι = λέλειπ-σαι, ἔστιξαι (tu es piqué), πέπουσαι (tu sais) = πέπουσσαι, etc., d'où λέλυσαι pour *λέλυσαι, et ainsi partout le σ intervocalique rétabli, sauf dans quelques types homériques, βέβληται, μέμνηται.

3. λέλειπ-ται, γέγραπ-ται, λέλυ-ται, etc.

II. Duel. — 1. λελείμ-μεθον (?)⁽¹⁾. — 2, 3. -θον et -σθον (comme pl. 2 -θε et -σθε), λέλειψ-θον, λέλυ-σθον.

III. Pluriel. — 1. λελείμ-μεθα, λελύ-μεσθα, etc.

2. λέλειψ-θε, πέφαν-θε, πέπουσ-θε, — λέλυ-σθε⁽²⁾.

3. Après voyelle, λέλυ-νται : après consonne, homér. ἦται (ils sont assis) = *ἦσ-ηται⁽³⁾ (sk. *ás-atē*), τετεύχ-αται, ἐρράδ-αται (ils sont aspergés), vieil-att. épigr. γεγράψ-αται; désinence -αται propagée dans la langue poétique, βεβλή-αται, et en néo-ionien, οἰκέαται (ils sont habités), effacée dans la langue classique, ἦνται (ils sont assis), et habituellement remplacée par une périphrase, γεγραμμένοι εἰσίν⁽⁴⁾.

§ 4. — Désinences de l'impératif.

(266) Sauf celles de 2^e personne, toutes les désinences de l'impératif moyen sont imitées de celles de l'impératif actif⁽⁵⁾.

I. Singulier. — 2. -σο, désinence secondaire : présent athém. τίθε-σο, δίδο-σο, ἴστα-σο, δείκνυ-σο, et aussi, régulièrement, τίθου, δίδου, ἴστω : aor. athém. (hom.) φάο, att. θοῦ = hom. θέο = *θέ-σο, δοῦ = *δόο, etc. : pf. λέλειψο, λέλυσο : prés. thém. φέρου et (ion.) φέρου = φέρο = *φέρε-σο, etc. La forme spéciale à l'aor. sigmatique, λειψ-αι, λυσ-αι, est probablement la même que celle de

(1) Se lit dans Sophocle, *Elect.* 950.

(2) Supra 262, 2.

(3) Avec abrégement ionien, ἔαται (l' 134), et plqpf. εἶατο pour ἦατο (Σ 504, α 326, etc.). En fait ἦμαι est un présent et ne figure ici que parce que les grammairres françaises le rangent sous le parfait : Chassang-Clairin, p. 176 ; mais cf. Koch-Rouff, p. 172.

(4) Ut supra 262, 3.

(5) Supra 254 sq.

l'infinitif actif⁽¹⁾, avec l'accent reculé (inf. φιλῆσαι, impér. φιλῆσαι) comme dans toutes les formes conjuguées⁽²⁾.

3. -σθω, comme -τω à l'impératif actif⁽³⁾.

II. Duel 2, 3 : -σθον, -σθων, cf. -τον, -των.

III. Pluriel. — 2. -σθε, désinence secondaire et primaire : τῖθε-σθε, δό-σθε, λύε-σθε, λέλυ-σθε, λύσx-σθε.

3. — α) χρῖνέ-σθω (épigr.), comme sg. 3. — β) λυέ-σθων (d'après λυέ-των), surtout attique. — γ) λυέ-σθωσαν (d'après λυέ-τωσαν), grec commun et attique. — δ) διδó-σθω = *διδó-νσθω, ἀνελόσθω = *ἀν-ελó-νσθω, etc.) d'après λυó-ντω⁽⁴⁾, surtout en dorien. — ε) ἐπι-μελό-σθων = *νσθων (d'après λυó-ντων) en vieil-attique.

SECTION III.

LE MÉDIOPASSIF LATIN.

67) Le médiopassif latin fait fonction de voix passive pour les verbes qui ont une forme active (*legō lego-r*), et de voix active dans les verbes dits déponents (*sequo-r* = ἔπο-μαι), qui ne se conjuguent qu'au moyen. On sait que parfois les deux voix s'entremêlent sans que le sens du verbe en soit affecté, v. g. *fīto* et *fieri*⁽⁵⁾, *solēbam* et *solitus sum*.

Cela posé, parmi les désinences du médiopassif latin, il n'y en a en tout que trois qui paraissent primitives et soient directement comparables à celles du grec. à savoir : au présent, sg. 2, *sequere* = **sequese* = **sequē-so*⁽⁶⁾, forme primaire à désinence secondaire, équivalente à un type grec sans augment *ἐπε-σο tout comme, à l'actif, **lege-s* pour **lege-si* se superpose à (ξ-)λεγε-ς : au présent, pl. 2. *legimini* (*estis*), *sequimini* = λεγó-μενοι, ἐπό-μενοι, forme nominale étrangère à la conjugai-

(1) Supra 167 i. n. On sait que l'emploi de l'infinitif en fonction d'impératif est fort commun en grec.

(2) Cf. supra 81.

(3) Formule λυέσθω : λύεσθε = λυέτω : λύετε.

(4) Formule *λυόνσθω : λυέσθω = λυόντω : λυέτω.

(5) Supra 125.

(6) Cf. supra 34 A δ, et 260, 2.

son⁽¹⁾ : enfin, impér. sg. 2, *seque-re* = gr. ἐπεισο. Qu'on y joigne, au présent sg. 2, le doublet *lege-ris*, *seque-ris*, tiré de l'impér. *sequare* par un procédé d'analogie bien aisé à reconstituer⁽²⁾.

Deux des formes du présent se trouvent ainsi éclaircies, mais comment rendre raison des autres ? Le problème n'est pas encore résolu. A la grande rigueur, pl. 1 *vehimur* pourrait n'être qu'un doublet syntactique de *vehimus*, par rhotacisme devant voyelle initiale : on aurait dit *vehimus trāns montem*, mais *vehimur in currū* : puis *vehimus* et *vehimur* se seraient différenciés, l'un avec sens actif, l'autre avec sens moyen, et la finale de *vehimur*, par transport analogique, aurait donné *vehit-ur* et *vehunt-ur* ; *veho-r*, enfin, serait construit sur *vehō* par imitation grossière du rapport *vehimus vehimur*. Rien de plus séduisant que cette explication dans sa simplicité : malheureusement les mêmes finales moyennes en *r* se rencontrent dans le domaine celtique⁽³⁾, auquel le rhotacisme est inconnu. La même objection et bien d'autres, plus graves encore en saine phonétique, doivent faire rejeter l'ancienne théorie, d'ailleurs correcte au point de vue grammatical⁽⁴⁾, qui expliquait le moyen par l'agglutination de l'élément pronominal réfléchi *sē* (*veho-r* = **vehō sē*, etc.). En l'état, on ne peut que constater que le sanscrit, lui aussi, a quelques désinences moyennes en *r*, sans essayer même d'entrer dans le détail des multiples altérations que le sanscrit de son côté et le latin du sien ont dû faire subir au type primitif.

(1) Supra 32 A β, 115, 7, et 156. — Comme *legiminī* correspond également bien à l'infinitif λεγόμεναι, on peut croire qu'il y a ici un mélange de l'infinitif (sens locatif) et du participe, ce qui expliquerait d'ailleurs l'invariabilité de *legiminī* servant pour les trois genres. Il faut tenir compte aussi de ce que *legiminī* est également impératif, et de ce que l'infinitif pouvait, dès la période indo-européenne, faire fonction d'impératif

(2) Formule *legeris* : *legere* = *legis* : *lege*.

(3) C'est pourquoi M. Windisch a cru pouvoir tirer du celtique toute l'explication du médiopassif latin. Mais sa thèse, encore qu'elle repose sur un grand nombre de données plausibles, ne saurait pourtant être acceptée dans son intégralité. — Cf. depuis, Zimmer, *K. Z.*, XXX, p. 224 sq.

(4) Cf. supra 224.

Quoi qu'il en soit, du paradigme *lego-r*, *lege-re lege-ris*, *legi-tur*, *legi-mur*, *legi-mini*, *legu-ntur*, la langue a abstrait des désinences qu'elle a transportées telles quelles aux subjonctifs, aux futurs et aux imparfaits. Quant au parfait et aux temps qui en dépendent, on sait qu'il y est suppléé par des tournures périphrastiques, *lēctus sum* ou *fui*, etc.

A la seule exception de *legere*, l'impératif a été également obtenu par voie analogique : sg. 2 *lege-re*, et *legi-tor* d'après *legitō*; sg. 3 *legitor*; pl. 2 *legimini* (*este*): pl. 3 *legu-ntor* d'après *leguntō*. La langue archaïque a en outre une forme de sg. 2 et 3, *fā-minō*⁽¹⁾ calquée approximativement sur *fāmini* et sur le rapport *este estō*.

(1) L. XII Tab. I. 4. « *qui in jus vocat, ni it, antestamino* » (ou *-minor*, par double corruption) : « si le défendeur cité en justice refuse de s'y rendre, que le demandeur fasse constater le refus par témoins. »

CHAPITRE III.

VARIATIONS DU THÈME DES TEMPS ET MODES.

(268) Après les trois catégories verbales de la voix, du nombre et de la personne, il ne nous reste plus à étudier que celles du **temps** et du **mode**. Le temps est la relation de **passé**, de **présent** ou de **futur** qui affecte le concept verbal. Cette relation elle-même est susceptible d'une infinité de nuances : on peut, par exemple, envisager un fait passé par rapport à ses conséquences dans le présent, « il est mort », gr. τέθνηκε, ou tout uniment comme passé, pour le constater et en détailler les circonstances, « il est mort hier à six heures », gr. ἔθνε : le présent, à son tour, peut constater un fait actuel et momentané, « je dis U », ou une habitude, « je fume très peu », ou une propriété générale, « l'homme parle », sans parler même du présent si souvent employé en fonction de futur, « je pars ce soir », gr. εἶμι (j'irai). Il s'en faut de beaucoup qu'à chacune de ces nuances si délicates de la pensée corresponde dans nos langues une forme spéciale : elles se déduisent du ton et de l'ensemble de la proposition. D'autre part, dans chaque temps, le fait exprimé par le verbe peut être conçu comme constant et positivement **affirmé**, ou comme **éventuel** et relatif, ou comme simplement souhaité et **subordonné**, ou enfin comme obligatoire et **commandé** : à ces distinctions répondent les

quatre modes, **indicatif, subjonctif, optatif, impératif**, les seuls que connaissent les langues indo-européennes ⁽¹⁾.

La formation des divers thèmes de temps et modes a été analysée en détail dans l'étude de la dérivation primaire et secondaire. Il ne reste plus à envisager que le groupement logique de ces thèmes dans le mécanisme de la conjugaison, et les variations régulières dont ils sont susceptibles sous l'influence de l'affixation des désinences personnelles.

En ce qui concerne le premier point, on se souviendra que beaucoup de temps latins portent en grammaire pratique un autre nom qu'en grammaire comparée, autrement dit, que leur fonction usuelle ne répond pas rigoureusement à leur formation théorique. Dans l'exposé qui va suivre, les temps latins seront rangés sous les catégories grecques auxquelles ils correspondent morphologiquement : mais en même temps on rappellera, sous chaque temps grec, le temps latin fonctionnellement équivalent.

269) Quant à la variation apophonique des thèmes conjugués, elle se résume en deux lois fondamentales :

I. Les formes athématiques ⁽²⁾ se distinguent en fortes ou faibles, selon le degré normal (fléchi au parfait seulement) ou réduit de la syllabe qui précède immédiatement la désinence : **la forme forte**, en principe, **n'apparaît qu'au singulier de l'actif, la forme faible au pluriel et au duel de l'actif et dans tout le moyen**, v. g. $\tau\acute{\iota}\theta\eta-\mu\iota$ $\tau\acute{\iota}\theta\epsilon-\mu\epsilon\nu$ $\tau\acute{\iota}\theta\epsilon-\mu\alpha\iota$ ⁽³⁾.

II. Dans les formes thématiques, **la voyelle e/o**, qui précède immédiatement la désinence, **revêt la nuance o à toutes**

(1) On a vu que l'infinitif et les participes ne sont pas des modes verbaux, mais des formes nominales. Ils prendront place cependant, à titre de rappel, dans le tableau de la conjugaison, ainsi que les supins, verbaux et gérondifs. Il a paru préférable de présenter un tableau complet et de ne pas trop rompre avec les habitudes de la grammaire pratique.

(2) Supra 86.

(3) Il va sans dire que le grec, reculant l'accent le plus possible, et à plus forte raison le latin, ne gardent plus aucune trace des changements d'accentuation qui ont autrefois causé ces apophonies et que souvent le sanscrit nous révèle : v. g. $\acute{e}\text{-}\mu\iota$ $\acute{z}\text{-}\mu\epsilon\nu$, sk. $\acute{e}\text{-}mi$ $i\text{-}m\acute{a}s$, et cf. supra 42 et 207.

les 1^{res} personnes et à la 3^e du pluriel, la nuance e partout ailleurs : φέρω φέρο-μεν φέρο-ντι, φέρο-μα: φερό-μεθα (-μεθον?) φέρο-νται: φέρεις φέρει φέρε-τε φέρε-τον, φέρε-αι: φέρε-τα: φέρε-σθε φέρε-σθον.

La loi I est traversée dans ses applications par un très grand nombre d'actions analogiques; en latin, vu la rareté relative des formes athématiques, c'est à peine si elle a laissé autre chose que des traces. La loi II est, au contraire, d'une rigueur absolue en grec, presque absolue pour les formes thématiques sûres du latin : car, si l'on conjugue le paradigme constant du présent, on obtient, d'une part *vehō* et *vehunt* = **veho-nt*, de l'autre *vehis* = **vehē-s*, *vehit* et *vehit-is*. Reste seulement *vehimus* au lieu de **veho-mus* = dor. ἔχο-μες. Mais **vehomus* est certainement devenu *vehumus*, forme archaïque constatée dont témoigneraient au besoin les types *sumus* et *volumus*. Ensuite que s'est-il passé? *vehumus* est-il devenu *vehimus* par voie phonétique, comme *optumus* *optimus* ou **manibus* *manibus*⁽¹⁾? ou, bien plutôt, *vehimus* s'est-il développé sous l'influence de *vehitis*, comme le donneraient à penser précisément *sumus*, *quaesumus* et *volumus*, demeurés intacts parce qu'ils n'avaient pas à leur côté une 2^e pers. **sitis*, **quaesitis* ou **colitis*? Quelque solution qu'on adopte, on voit que la flexion thématique du latin ne le cède guère en pureté à celle du grec. Il n'y a qu'à en indiquer les alternances une fois pour toutes et n'y plus revenir.

(270) La conjugaison grecque distingue sept temps : présent, imparfait, futur, futur antérieur, aoriste, parfait et plus-que-parfait. On y peut joindre les noms verbaux sans notion de temps. Le latin a confondu l'aoriste avec le parfait, comme, parmi les modes, l'optatif avec le subjonctif, et, des temps aux modes, le subjonctif et le futur : *vīdī* et *dixī* passent pour le même temps, de même *sim* et *feram*; *ferēs* est un subjonctif en fonction de futur, et *ferrēs* un futur corrompu⁽²⁾ pris en fonction de subjonctif.

(1) Supra 30, 139 et 206, 5.

(2) A la fois indicatif de futur, subjonctif d'aoriste, et peut-être subjonctif de futur, à raison de la quantité de la voyelle prédésinentielle, cf. supra 106.

SECTION I^{re}.

PRÉSENT.

§ 1^{er}. — *Indicatif.*

(271) Il y a pour le présent une très grande variété d'indices⁽¹⁾, il n'y en a aucun pour l'indicatif : ce mode, à tous les temps, revêt la forme du temps lui-même sans modification.

(272) I. Actif. — 1. Les présents athématiques de toutes catégories, εἶμι ἴμεν, τίθημι τίθεμεν, δίδωμι δίδομεν, ἴσθημι (dor. ἴσῑμι) ἴσταμεν, δάμνημι δάμναμεν, δείκνυμι δείκνυμεν, etc., présentent en grec l'apophonie avec une rare régularité. Le latin n'en a plus trace : *imus* comme *is*, *fertis* comme *fers*, *stāmus* comme *stās*, etc. : la forme forte s'est partout propagée, excepté dans *damus*, *datis*, qui a fait prévaloir la forme faible⁽²⁾. Mais la flexion de la racine **es* (être) mérite dans l'une et l'autre langue une mention spéciale.

Gr. : le sg. avec forme forte, régulier ; pl. 1 ἐσμέν pour *σ-μέν, 2 ἐστέ pour *σ-τέ (cf. sk. *smās*, *sthá*), 3 ion. ἔσσι = *ἔσ-αντι (att. εἰσί = béot. ἐντί⁽³⁾) pour *σ-αντι = sk. *sánti* ; du. ἐστόν pour *σ-τόν. La forme forte du sg. a passé au pluriel et au duel. Les formes de la racine ἐς sont d'ailleurs sujettes à cette corruption : on connaît l'optatif ἐσῆν = *ἔσ-γην pour *σ-γην (sk. *syám*, lat. *siem*).

Lat. : sg. 1 *sum* (au lieu de **esmi* ou de **esm̄* qui fût devenu **erem*), très probablement analogique de *sumus*⁽⁴⁾ ; sg. 2 *es* = **es-s*, 3 *es-t*, réguliers ; pl. 1 *sumus* pour **s-mus*,

(1) Supra 87 (I, II), 88, 89 (VI). 90 (X), 91, 92, 93.

(2) Ce n'est pas à dire qu'il y ait apophonie entre *dās* et *dātis*. Si *dās* avait la forme forte, le vocalisme serait sans doute **dōs* (cf. gr. ἔδως et supra 41 in fine) : il y faut donc reconnaître l'analogie de *amās*.

(3) Supra 251, 3.

(4) Formule *sum* : *sumus* = *sin* : *simus*.

avec *u* analogique des présents thématiques (*volumus*, **agumus*, etc.) : pl. 2 *estis* pour **s-tis*, intrusion de la forme forte : pl. 3 *sunt* pour **sent* = **s-ñl(i)*, par analogie de *volunt*, *agunt*. A l'inverse, la forme faible du pluriel, introduite au sg., y a donné l'enclitique *st*, si commun chez les comiques et dans la langue courante.

2. Présents thématiques : λέγω, *legō*, supra 249, 1 A.

(273) II. Moyen. — 1. Toujours la forme faible, τίθεμαι, δίδομαι, δύνωμαι, δείκνωμαι, etc. Dans κείμαι la forme forte (cf. la racine fléchie dans κοίτη, lit), par une irrégularité qui remonte à la langue indo-européenne, sk. *çētē* (il est couché)⁽¹⁾. En latin, forme faible dans *dā-tur*, mais forte dans *fer-tur*, *fā-tur*.

2. Thématiques : λέγομαι, — *legor*.

§ 2. — *Subjonctif*.

(274) I. Actif. — On a vu que le subjonctif a régulièrement : dans les temps athématiques, la racine à l'état normal et la voyelle thématique brève devant les désinences personnelles, v. g. homér. ἴομεν dactyle = εἴ-ο-μεν (allons) : dans les temps thématiques, le vocalisme de l'indicatif et la voyelle thématique longue par contraction indo-européenne, v. g. λέγω λέγω-μεν λέγει-τε⁽²⁾. Le degré faible de ἴμεν a contaminé ἴομεν tribraque, plus commun dans Homère que le dactyle. Mais l'altération la plus forte résulte de la confusion des deux types originairement distincts : on avait d'une part la flexion ἴω ἴομεν, de l'autre la flexion λέγω λέγωμεν : il était inévitable qu'à la faveur de la similitude absolue des 1^{res} personnes du singulier les autres tendissent à s'assimiler, et que la voyelle longue, considérée comme l'indice nécessaire du subjonctif, s'étendit peu à peu à tous les verbes en -μι. Aussi la langue grecque, dès l'époque homérique, ne connaît-elle guère plus au présent que le type ἴομεν, ὦμεν = ἔομεν = *ἔσωμεν, τιθῶμεν = τιθέωμεν, δείκνωμεν, etc.

(1) Passage à la conjugaison thématique dans κέο-νται (π 232).

(2) Supra 89 (VII) et 143.

Ce subjonctif à son tour n'a pas été sans influence sur les autres modes : ainsi *δεικνύωμεν* appelait à l'indicatif un corrélatif *δεικνύομεν* : c'est dire que le passage de la flexion athématique à la flexion thématique, assez commun en grec et presque constant en latin ⁽¹⁾, a trouvé là son point de départ ; et un rapport analogue se laisse entrevoir entre *ῥωμεν* et le participe *ῥών* ⁽²⁾.

Pour les subjonctifs de présents athématiques le latin n'a de corrélatif que le futur *erō* = **es-ō*, pl. 1 *er-ĭ-mus*, à cela près toutefois que *ferō* pourrait aussi bien être le subjonctif d'un vb. **fer-mi* que l'indicatif d'un vb. *fer-ō* ⁽³⁾. Aux présents thématiques, il répond morphologiquement par son futur *legēs*, qui est à *λέγης* pour **λέγης* ce que *legis* = **legēs* est à *λέγεις* pour *λέγεις* ⁽⁴⁾ : mais la voyelle *e* s'est étendue à toute la flexion (*legēmūs* = gr. **λέγημες*), sauf sg. 1 pris à un autre temps ⁽⁵⁾. Au point de vue du sens le corrélatif latin est *legam legās*.

(275) II. Moyen. — Le type à voyelle brève est entièrement supplanté par le type à voyelle longue, *δεικνύομαι* comme *λέγωμαι*. Dialectalement le grec connaît encore une autre forme, soit primitive, soit bien plutôt analogique, par simple allongement de la voyelle prédésinentielle de l'indicatif : *ζώνωνται* (*ω* 89), *ρήγγωνται*, *ρήγγυνται* ⁽⁶⁾, (*dor.*) *δύνᾱμαι*.

Voyelle longue : gr. *λέγωμαι* *λέγῃ* *λεγώμεθα* *λέγησθε*, lat. (*legar*) *legēris legēmur*, et fonctionnellement *legar legāris legāmur*, etc.

§ 3. — Optatif.

(276) I. Actif. — 1. L'optatif du présent athématique a l'indice *-ιη-*.

(1) Cf. supra 86, 87, 88 et 249, 1 B.

(2) Supra 123.

(3) Supra 89 (VII).

(4) Supra 143.

(5) Supra 104, 143 et 147.

(6) Formule *ρήγγυνται* : *ρήγγυνται* = *φέρηται* : *φέρεται*.

aux formes fortes, -ī- aux formes faibles⁽¹⁾, et l'alternance est en général très rigoureuse, τιθείην τιθειμεν, διδοίην διδοιμεν, εἶην, εἶμεν, etc. Toutefois, en néo-ionien et dans l'attique des bas temps, la forme forte a passé au pluriel et au duel, et l'on a eu les types διδοίημεν, εἶημεν, avec la désinence hystérogène -σαν à pl. 3, διδοίησαν, εἶησαν⁽²⁾.

En latin, tout au contraire, c'est le pluriel qui a imposé son thème au singulier : l'apophonie n'apparaît plus que dans *siem* (*siēs siet* arch.) *simus* : partout ailleurs la forme faible, *sim*, *velim*, *duim*⁽³⁾ (dits subjunctifs).

Dans le verbe εἶμι et dans tous les verbes en -νῦ-μι, il s'est formé, sur le modèle de ἴωμεν, δεικνύωμεν, un optatif ἴοιμι⁽⁴⁾ (aussi ἰοίην infra), δεικνύοιμι, répondant à un indicatif thématique *ἴω, δεικνύω, et le type régulier *ίίην, *δεικνυίην a disparu sans laisser la moindre trace.

2. Au présent thématique, indice -i- sans apophonie, λέγοιμι λέγοιμεν, τιμάοιμι τιμάοιμεν (analogique att. τιμάην = τιμαοίην d'après διδοίην⁽⁵⁾). Corrélatif latin, très douteux, *amem* = **ama-oi-m* (?) ou **amā-yē-m* (?), supra 144.

II. Moyen. — La forme faible est de rigueur, τιθειμήην, διδοίμηην (jamais *διδοίμηην), δυναίμηην⁽⁶⁾, etc. — λεγοίμηην. Analogique δεικνυοίμηην (type fort rare).

§ 4. — Impératif.

(277) I. Actif. — 1. Quand la 2^e pers. du sg. est sans désinence, elle a la forme forte, ἴστη, δείκνῦ : forme faible au contraire en grec devant les désinences, ἰστάτω, δείκνῦτε, τιθέτω, δίδότω, ἴθι ἴτω, et même ἴσθι (sois) = *σθι, quoique les autres personnes

(1) Supra 95.

(2) Supra 247, 3 C.

(3) Supra 95.

(4) Homér. ἴοι, et même ἴοι (qu'il soit) = *ἴσ-οι.

(5) Plus tard, en grec vulgaire, φιλόφην d'après τιμάφην, et jusqu'à un type δῶφην δῶφμεν.

(6) Passage à la conjugaison thématique μαρνοίμεθα pour μαρναί-μεθα (λ 513).

aient la forme forte comme à l'indicatif, ἔστυε, ἔστω. Le latin a la forme forte sans distinction, *stā slātō, ī ūō, es estō*, sauf dans *datō date*.

2. Thématique : λέγε λέγετε, *lege legite*.

II. Moyen. — 1. Athématique : comme à l'actif : gr. τίθεσο, δίδοσο, ἴστασο, δείκνυσο ; lat. *fāre, dare*.

2. Thématique : λέγου = *λέγεσο, *legere*.

§ 5. — *Infinitif*.

(78) I. Actif. — 1. Éol. homér. ἔμμεναι ἔμμεν, τιθήμεναι, etc. : ion.-att. εἶναι = *ἔσ-ναι, τιθέναι, διδόναι, δεικνύναι, etc., les deux formations sans rapport étymologique, soit entre elles⁽¹⁾, soit avec celle du lat. *īre, stāre, dare, esse, ferre*⁽²⁾.

2. Éol. homér. ἀκοούμεναι, φιλῆμεναι (comme τιθήμεναι à cause de la flexion φιλῆμι⁽³⁾), φερέμεν : ion.-att. λέγειν = *λέγε-γεν (?)⁽⁴⁾ ; lat. *legere* : même observation.

II. Moyen. — Gr. τίθεσθαι, δίδοσθαι, δείκνυσθαι, — λέγεσθαι⁽⁵⁾ ; lat. *darī, ferrī — legī, legier* (arch.), *amārī amārier* (arch.)⁽⁶⁾ : même observation.

§ 6. — *Participe*.

(79) I. Actif. — 1. Gr. τιθείς = *τιθέ-ντ-ς⁽⁷⁾, ἰστᾶς, διδούς, δεικνύς, irréguliers ἰών et ἑών, contracté ὦν, d'où l'on a tiré par analogie une nouvelle déclinaison ὦν ὄντος (la contraction de ἑόντος n'eût pu donner que *οῦντος)⁽⁸⁾ ; lat. *iēns, *sēns (sōns), slāns, dāns, dēns, fāns*.

(1) Supra 115, 5, 130, 156 et 167.

(2) Supra 125.

(3) Supra 249, 1 A.

(4) Supra 167.

(5) Supra 130 et 167.

(6) Supra 125 et 161.

(7) Supra 47 C, 123 et 200, 5.

(8) M. Wharton admet ὄντ- = *ῶντ- = *σ-όντ- = sk. *sint-* = lat. *sont-* (supra 123), avec réduction de la rac. *es* ; mais l'existence même de la forme ἑών rend cette conjecture peu vraisemblable.

2. Gr. λέγων, lat. *legēns* ⁽¹⁾.

II. Moyen. — 1. Gr. τιθέμενος, ιστάμενος, διδόμενος, δεικνύμενος : lat. *fēmīna* = *θημένη, *fāmīnī* (vous parlez), *damīnī*, peut-être *domīnus* ⁽²⁾.

2. Gr. λεγόμενος ; lat. *legīmīnī* (peut-être *alumnus*), tombé d'ailleurs en désuétude partout ailleurs qu'à pl. 2 du médio-passif, fonctionnellement suppléé par le verbal en *-to-*, *datus*, *lēctus*, *secūtus*, autant toutefois que le permet la signification essentiellement passée de cette dernière forme.

SECTION II.

IMPARFAIT.

§ 1^{er}. — *Indicatif.*

(280) 1. Actif. — 1. L'apophonie est aussi régulière à l'imparfait athématique grec qu'au présent dont il dépend : ἴστην ἴσταμεν, ἐτίθην ἐτίθεμεν, ἐδείκνυν ἐδείκνυμεν, etc. Les formes spécialement attiques ἐτίθεις ἐτίθει et ἐδίδουν ἐδίδους ἐδίδου sont analogiques de ἐφίλεις et ἐδήλουον ⁽³⁾. Seuls εἰμί et εἶμι font exception : ils ont généralisé la forme forte.

Impf. de εἰμί. — Sg. 1 : homér. ἦα = *ἦσ-μι, naturellement confondu avec le pf. ἦα = *ἦσ-α ⁽⁴⁾ : sans augment, homér. ἔα : contracté att. ἦ et plutôt ἦν, cette dernière forme refaite sur sg. 3 ἦ d'après le rapport ἐτίθην ἐτίθη. 2 : ἦς = *ἦσ-ς, et ordinairement att. ἦσθα emprunté au parfait. 3 : ἦς (dor.) = *ἦσ-τ : att. ἦ et bien plus souvent ἦν = homér. ἦε ἦεν = *ἦσ-ε, forme de parfait. — Pl. 1 : ἦμεν = *ἦσ-μεν. 2 : ἦστε, et habituellement ἦτε d'après

(1) Supra 160, 200, 5, 201, 2, et 209.

(2) Malgré la forme soi-disant archaïque *dubenus*, citée par Festus ; car on ne voit point par quelle voie phonétique *dubenus* serait devenu *dominus*. — Cf. supra 115, 7, et 156.

(3) Cf. supra 251, 3 i. n., et à l'optatif διδοίμεν (pour δίδοιμεν) d'après δηλοίμεν.

(4) Supra 252, 1.

$\tilde{\eta}\mu\epsilon\nu$. 3 : $\tilde{\eta}\sigma\alpha\nu$ par adjonction hystérogène de l'affixe $-\sigma\alpha\nu$ ⁽¹⁾ (un primitif * $\tilde{\eta}\sigma-\alpha\nu$ = * $\tilde{\eta}\sigma-\acute{\eta}t$ serait devenu * $\tilde{\eta}\alpha\nu$). — Duel : homér. $\tilde{\eta}\sigma\tau\omicron\nu$ $\tilde{\eta}\sigma\tau\eta\nu$. — Il y a en outre une flexion analogique $\tilde{\epsilon}\alpha$ $\tilde{\epsilon}\alpha\varsigma$ $\tilde{\epsilon}\alpha\tau\epsilon$ (Hérod.) et une flexion thématisée ($\tilde{\epsilon}\omicron\nu$) dans Homère.

Impf. de $\tilde{\epsilon}\acute{\iota}\mu\iota$. — Sg. 1 : $\tilde{\eta}\alpha$ = * $\tilde{\eta}y-m$. — Pl. et du. : $\tilde{\eta}\mu\epsilon\nu$ = * $\tilde{\eta}\iota-\mu\epsilon\nu$, $\tilde{\eta}\tau\epsilon$, $\tilde{\eta}\sigma\alpha\nu$, $\tilde{\eta}\tau\omicron\nu$, $\tilde{\eta}\tau\eta\nu$, sans apophonie. — Forme faible seulement dans $\tilde{\nu}\sigma\alpha\nu$ (poét.). — L'autre flexion attique $\tilde{\eta}\epsilon\nu$ $\tilde{\eta}\epsilon\iota\varsigma$ $\tilde{\eta}\epsilon\iota$ appartient au plus-que-parfait⁽²⁾. — Il y a en outre (poét.) trois flexions thématisées, l'une à augment, $\tilde{\eta}\iota\omicron\nu$, l'autre sans augment, $\tilde{\epsilon}\iota\omicron\nu$, et la troisième à racine réduite, $\tilde{\nu}\omicron\nu$ d'après le subj. $\tilde{\iota}\omega$.

Le latin n'a rien à mettre en regard, que *eram* = $\tilde{\epsilon}\alpha$ (?), en tout cas corrompu⁽³⁾, et sans apophonie, pl. *erāmus*. Tous ses autres imparfaits sont obtenus au moyen d'une suffixation particulière, *ibam*, *dabam*⁽⁴⁾, et le thème en est également invariable, *ibāmus*.

2. Thématique : gr. $\tilde{\epsilon}\lambda\epsilon\gamma\omicron\nu$. — Lat. *legēbam*.

II. Moyen. — 1. La forme faible partout : $\tilde{\epsilon}\tau\theta\acute{\epsilon}\mu\eta\nu$, $\tilde{\epsilon}\delta\iota\delta\acute{o}\mu\eta\nu$, $\tilde{\epsilon}\delta\epsilon\iota\kappa\nu\acute{o}\mu\eta\nu$, etc. Exceptions : $\tilde{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}\mu\eta\nu$ comme $\kappa\epsilon\acute{\iota}\mu\alpha\iota$, et l'impf. moyen (non attique) de $\tilde{\epsilon}\acute{\iota}\mu\iota$, comme l'impf. actif, $\tilde{\eta}\mu\eta\nu$ $\tilde{\eta}\sigma\omicron$ $\tilde{\eta}\mu\epsilon\theta\alpha$, etc. — Lat. *dabar*, sans rapport morphologique, et naturellement sans apophonie, pl. *dabāmur*.

2. Thématique : gr. $\tilde{\epsilon}\lambda\epsilon\gamma\acute{o}\mu\eta\nu$. — Lat. *legēbar*.

§ 2. — Autres modes.

281) En grec les modes du présent sont aussi ceux de l'imparfait, puisque, l'augment une fois enlevé, le thème des deux temps est exactement identique. Le latin a développé dans son domaine propre un subjonctif d'imparfait (dit imparfait du

(1) Supra 247, 3 C.

(2) Cf. infra 298, 3.

(3) Supra 149.

(4) Supra 104 et 147.

subjonctif), *essem, legerem* (pass. *legerer*, moy. *sequerer*), dont on a déjà rapporté l'origine au subjonctif d'aoriste indo-européen devenu en grec indicatif du futur⁽¹⁾.

SECTION III.

FUTUR A TOUS LES MODES.

(282) L'indicatif du futur étant toujours thématique⁽²⁾, ses flexions personnelles et modales sont d'une grande simplicité. Au surplus, en fait de modes, le futur n'a en grec que l'indicatif et l'optatif, en latin que l'indicatif et l'impératif (impératif présent en fonction de futur⁽³⁾). Le subjonctif particulièrement est suppléé en général par celui du présent (*timeō nē* pluat, je crains qu'il ne *pleuve*), et l'on sait d'ailleurs quels rapports étroits unissent en grec et en latin le subjonctif et le futur.

I. Actif. — 1. Indicatif : gr. *ἔσσω, λέξω, στελεῶ (pl. στελοῦμεν στελείτε), τιμήσω, etc. Le corrélatif morphologique latin est **essō* et *essem, faxō* et *faxem*, etc., *legerem, amārem* : les premières formes (rares) ont gardé l'apophonie, *faxō, faxis* = **faxēs*, etc. ; les autres l'ont perdue en échangeant *ĕ* contre *ē* (*essēs* pour **essēs*) et généralisant cet *ē* à toutes les personnes, pl. *essēmus*, etc.⁽⁴⁾. Le corrélatif fonctionnel est *amābō*⁽⁵⁾ et *legam legēs*.

2. Optatif : gr. λέξοιμι, μανοῖμι (att. μανοίην).

3. Infinitif : gr. λέξειν = *λέγ-σε-γεν (éol. ἀξέμεναι ἀξέμεν) : suppléé en latin par une périphrase, *lēctūrum esse*.

4. Participe : gr. λέξων. — Lat. *lēctūrus*⁽⁶⁾.

(1) Supra 106 et 150.

(2) Supra 97.

(3) Supra 255 et 257. Exceptionnellement impér. fut. οἴσε (χ 481), οἴσέτω (T 173), οἴσατε (O 718).

(4) Cf. supra 106 et 150.

(5) Supra 104 et 147.

(6) Supra 121, 6^o.

II Moyen. — 1. Indicatif : ἔσομαι = ἔσσομαι, λέξομαι, στελοῦμαι, etc. — Lat. *imilābor* et *sequar sequēris*.

2. Optatif : λεξοίμην.

3. Infinitif : λέξεσθαι. — Lat. *secūtūrum esse*.

4. Participe : λεξόμενος. — Lat. *secūtūrus*.

III. Passif. — 1. Indicatif : σταλήσομαι λεχθήσομαι⁽¹⁾, etc. — Lat. *amābor* et *legar legēris*.

2. Optatif : σταλησοίμην, λεχθησοίμην.

3. Infinitif : σταλήσεσθαι, λεχθήσεσθαι; suppléé en latin par une périphrase, *lēctum īrī*, qui demande un bref éclaircissement. On connaît l'origine des supins et l'on sait que la locution *eō lūsum* signifie « je vais au jeu ». Dès lors une phrase *vīsum īre* signifiera « aller à la vision », et, comme la vision peut être prise à volonté dans le sens actif ou le sens passif, le sens de la locution sera « aller voir » ou « aller être vu ». Dans *vīsum īrī* c'est ce dernier sens qui s'est fixé. La forme *īrī* n'y est pour rien : car on sait qu'étymologiquement *īrī* a le même sens que *īre*⁽²⁾. Mais il est fort probable que le sens passif de l'expression a fait prévaloir la finale *ī*, parce que l'usage avait exclusivement affecté *amāre* à l'actif et *amānī* au passif.

4. Participe : σταλησόμενος, λεχθησόμενος.

SECTION IV.

FUTUR ANTÉRIEUR.

283) Ce temps n'existe guère en grec qu'à la voix passive, λαλέξε-ται (il aura été dit) : il y a pourtant quelques spécimens de voix active, τεθνήξω (je serai mort), ou moyenne, μεμνήσομαι (je me souviendrai)⁽³⁾. Il a les mêmes modes que le futur.

(1) Supra 103 et 146.

(2) Supra 125.

(3) Supra 100 et 146

Le latin n'a aucune formation semblable. Il y supplée par un subjonctif de parfait, *vīderō* = εἰδέω⁽¹⁾, *lēgerō*, etc., moyen *secūtus erō*, passif *lēctus erō* (cf. gr. λελεγμένος⁽²⁾).

SECTION V.

AORISTES.

§ 1^{er}. — Indicatif.

(284) I. Actif. — 1. L'aoriste athématique radical est, après le présent et l'imparfait athématiques, le plus remarquable exemple de la conservation de l'apophonie primitive. Il y a lieu de distinguer toutefois le cas où la racine se termine par une voyelle, ἔ-θη-ν, et celui où elle se termine par une consonne, *ἔ-χ-ε-ν-α⁽²⁾.

A. Les deux formes alternent régulièrement : ἔθην ἔθεμεν, ἔδων ἔδομεν, ἔβαν (ion. ἔβην) et homér. du. 3 βήτην, etc. Dans les racines dites à métathèse⁽³⁾ la longue est de règle à toutes les formes : ἔτλημεν, ἔγωνμεν. De là sans doute est partie l'analogie qui a unifié la flexion d'un grand nombre d'aoristes radicaux, dès l'époque homérique, et dont le plus remarquable exemple est le type absolument constant ἔστην ἔστημεν.

B. La flexion régulière serait ἔχεα *ἔχυμεν, ἔκηα (je brûlai) = *ἔ-κα-ν-α) *ἔκαχυμεν, ἔθηκα⁽⁴⁾ *ἔθεκαμεν, *ἔ-κτεν-α ἔκταμεν (= *ἔ-κτε-μεν), etc. Ce dernier type s'est parfaitement conservé au pluriel et au duel, et même on a tiré de pl. 3 ἔκταν une forme analogique de sg. 3 ἔκτα (Hom.). D'autre part, on retrouvera au moyen l'équivalent de *ἔχυμεν. Mais en général le thème tout entier du sg., y compris l'α de sg. 1 pris pour une voyelle

(1) Supra 144.

(2) Cf. supra 245, 1.

(3) Cf. supra 90 (VIII) i. n.

(4) Cf. supra 99, 3

thématique⁽¹⁾, a été transporté sans modification au pluriel et au duel, ἐχέαμεν et ἐχέουμεν, ἐθήκαμεν, etc.

Le latin n'a rien à mettre en regard, à cela près que son type de présent *stat* = **stāt* ressemble bien plus au type ἔσται (**στᾶ-τ* sans l'augment) qu'à toute autre forme grecque.

2. L'aoriste sigmatique est un aoriste athématique à consonne finale, dont la flexion régulière serait dès lors ἔ-λειψ-α, *ἔλειψ = *ἔ-λειψ-ς, *ἔλειψ = *ἔ-λειψ-τ, *ἔ-λειψ-μεν, *ἔ-λειψ-τε, *ἔ-λειψ-αν. Mais on sait ce qui s'est passé : l'α de sg. 1 et pl. 3 s'est attaché au thème⁽²⁾ : quant à la racine, le type réduit *ἔλιψαν s'est conservé et même étendu au sg., particulièrement dans les verbes qui avaient aussi la racine réduite au présent, ἔσχισα ἔστιξα, cf. σχίζω = *σχιδ-γω, στίζω, etc.⁽³⁾ : partout ailleurs c'est le degré de ἔλειψα, parfois modifié (ἔλωσα pour *ἔλευσα), qui a prévalu, et en tout cas il n'y a plus trace d'apophonie dans le passage du sg. au pl. et au duel.

A plus forte raison l'uniformité est-elle absolue dans la flexion latine, *dixī diximus*, qui est d'ailleurs celle du parfait.

3. Aoriste thématique : ἔλαβον, ἔλιπον, ἔφυγον, etc. ; en latin, à peine quelques traces de cette formation⁽⁴⁾.

85)

II. Moyen. — 1. A. La forme faible régulière dans ἐθέμην, ἐδόμην, etc. : la longue de métathèse dans homér. πλῆτο (il se remplit) : la forme forte (très rare) propagée dans att. ὠνήμην pour ὠνάμην, de ὀνίμημι (servir).

B. La forme faible régulière dans ἔχυτο, homér. χύτο (il fut répandu), ἔσσυτο, homér. σύτο (il fut lancé, act. sg. 1 ἔσσευα), ἔπέκτατο (il fut tué) : la forme forte et le faux thème en α propagés dans ἐκάτο et autres.

2. Le faux thème en α de l'aoriste sigmatique actif passe au moyen sans aucune modification : ἐλειψάμην (pour *ἔ-λίψ-μην), ἐσχιάμην, ἐλώσάμην, etc.

(1) Supra 245, 1, et 247, 3.

(2) Supra 245, 1, et 247, 3. Cf. Henry, *Man. Védique*, n° 101.

(3) Cf. supra 96.

(4) Supra 90.

3. Thématique : ἐλαβόμεν, ἐλιπόμεν, ἐφυγόμεν, etc.

- (286) III. Passif. — Le thème des deux aoristes passifs de la langue grecque, n'offre plus le moindre vestige d'apophonie, et l'on peut douter qu'il y en ait jamais eu dans cette flexion, v. g. ἐτύπην ἐτύπημεν, ἐλέχθη ἐλέχθημεν : car il n'y en a pas non plus trace dans les formes latines *jacēs jacet jacēmus*, qui, à l'augment près, se superposent exactement à ἐτύπησ ἐτύπησμεν⁽¹⁾.

§ 2. — *Subjonctif.*

- (287) I. II. Actif et moyen. — 1. Le seul subjonctif régulier est naturellement le subjonctif à voyelle thématique brève⁽²⁾, dont on trouve dans Homère de très nombreux spécimens, v. g. καταβήσομεν, στήσομεν, δώσομεν, γνώσομεν, θήσομεν, θήσομαι, βλήσεται, mais que la langue classique a remplacé, comme au présent, par le subjonctif à voyelle longue, στῶμεν = στέωμεν = homér. στήωμεν, θῆ = θέη = homér. θήη, βῶμεν, θῶμεν, θῶμαι, etc.

2. Le subjonctif d'aoriste sigmatique à voyelle brève est également fort commun dans la langue homérique, type βήσομεν (A 144), et il a d'ailleurs survécu jusqu'au bout en prenant la fonction d'indicatif du futur⁽³⁾ ; mais, dans sa fonction originaire, il a été remplacé par un subjonctif à voyelle longue, qui pourrait fort bien avoir été originairement un subjonctif de futur⁽⁴⁾, λέξωμεν, λέξωμαι.

3. A l'aoriste thématique la voyelle longue sans difficulté : λάβω λάβωμεν λάβωμαι, etc.

III. Passif. — Le subjonctif régulier à voyelle brève, homér. τραπήσομεν, δαμήσετε, remplacé dès le temps d'Homère par un subjonctif à voyelle longue, δαμήσης, φανήης, le seul que connaisse la langue classique, (τυπέω) τυπῶ (τυπέωμεν) τυπῶμεν,

(1) Cf. supra 98.

(2) Supra 89 (VII) et cf. 274.

(3) Supra 97.

(4) Le même accident a pu arriver au subjonctif d'aoriste *essēs, ferrēs*, que sa voyelle longue semble dénoncer pour un subjonctif de futur, supra 106 et 282.

λεχθῶ λεχθῶμεν, etc. En latin le type *jaceō* répond trait pour trait à τυπέω, et, pris pour un indicatif, il a dû jouer un rôle important dans le passage partiel de cette forme passive à la flexion thématique.

§ 3. — *Optatif.*

(288) I. Actif. — 1. L'apophonie est parfaitement conservée partout, βαίην βαίμεν, σταίην σταίμεν, θείην θείμεν, δοίην δοίμεν, etc. Mais chaque forme régulière est doublée d'un type analogique, βαίημεν, σταίημεν, θείημεν, δοίημεν⁽¹⁾, moins usité dans l'attique de la bonne époque, et l'on lit déjà σταίησαν dans Homère (P 733). L'analogie du subjonctif à voyelle longue a fait créer un optatif *θέοιμι⁽²⁾, dont on trouve diverses formes dans Hérodote et dans les Attiques, notamment *θοίτε dans κατάθοιτε (l'accent reculé par oubli de la contraction).

2. Rigoureusement il est clair que l'optatif d'aoriste sigmatique devrait être *λίψ-ίη-ν *λίψ-ῖ-μεν. On ne trouve aucune forme semblable : mais il est permis d'en restituer une qui y ressemble beaucoup, à savoir *λειψ-είη-ν, *λῶσ-είη-ν. D'où vient cet ε intercalaire, c'est ce qu'il n'est pas fort aisé de préciser : mais du moins peut-on remarquer qu'il a son pendant exact dans l'optatif de parfait εἰδ-είη-ν⁽³⁾, et bien mieux encore dans l'optatif d'aoriste sigmatique latin *dixērim* = **deix-es-iē-m*. Quoi qu'il en soit, la flexion régulière amenait à pl. 3 λείψειαν = *λειψει-ῆι, et sur ce type λείψειαν, comme sur celui de l'indicatif ἔλειψαν⁽⁴⁾, s'est construite analogiquement une nouvelle flexion, dite à tort éolienne, λείψεια λείπειας λείψειε, etc. En bon attique elle se combine avec la suivante de manière à former le paradigme λύσκιμι λύσεις (et λύσις) λύσειε (et λύσαι) λύσαιμεν λύσαιτε λύσειαν (et λύσαιεν) λύσαιτον λῶσκιτήν.

(1) Cf. supra 95 et 276.

(2) Cf. supra 276, 1 in fine.

(3) Supra 144 et infra 294.

(4) Supra 247, 3 A.

La flexion λύσσιμι λύσσιμεν se passe de commentaire : c'est l'optatif construit sur le faux thème λῶσσι-.

3. A l'aoriste thématique, λάβοιμι λάβοιμεν.

II. Moyen. — 1. Partout la forme faible, sans irrégularités, θείμην, δοίμην. Fausse voyelle thématique introduite dans le néo-ion. προσθείτο, att. προσθοῖτο et πρόσθοιτο.

2. λῶσαίμην λειψαίμην, comme λύσαιμι.

3. A l'aoriste thématique, λαβοίμην, λιποίμην.

III. Passif. — Flexion apophonique : τυπεῖην τυπεῖμεν, λυθείην λυθεῖμεν, etc., et aussi τυπεῖημεν, λυθείημεν, comme plus haut θεῖην θεῖημεν.

§ 4. — *Impératif.*

(289) I. II. Actif et moyen. — 1. Dans les impératifs d'aoriste radical, la longue, au moins à l'actif, est aussi commune que la brève, et en tout cas l'une ou l'autre persiste dans toute la flexion. On a d'une part θές θέτω, δός δότω, — θέσθω, δόσθω, de l'autre τλήθι, γνῶθι (métathèse), puis βῆθι βήτω, στῆθι στήτω, κλύθι (sorte de compromis entre *κλεῦθι et *κλύθι, cf. κλύω et κλέ(ϝ)ος).

2. L'aoriste sigmatique, à la seule réserve de sg. 2 λῶσ-ον et λῶσσι⁽¹⁾, se conjugue sur le faux thème en α, λῶσά-τω, λῶσά-σθω.

3. Thématique : λαβέ, ιδέ, εἰπέ, ἐλθέ⁽²⁾, λίπε, φύγε, etc. — ἰδοῦ et ἰδοῦ « voici » (accentué d'après ιδέ), λίπου, φύγου, etc.

III. Passif. — L'impératif a la voyelle longue sans apophonie, τύπηθι τυπήτω (cf. *juccētō*), λύθητι λυθήτω.

§ 5. — *Infinitif.*

(290) I. Actif. — 1. Éol. δόμεναι δόμεν, éol.-dor. στᾶμεν, etc. : ion.-

(1) Supra 255 Α δ, et 266 (1).

(2) Cf. supra 81.

att. δοῦναι = cypr. δόφεναι⁽¹⁾, θείναι = *θέφεναι, γνῶναι = *γνώφεναι, puis βῆναι, στῆναι, δῦναι, etc.

2. Sigmatique : λῦσαι, λείψαι, φιλήσαι.

3. Thématique : λαβεῖν = λαβέεν = *λαβεῖ-φεν (?), λιπεῖν, etc.

II. Moyen. — 1. δόσθαι, θέσθαι. — 2. λύσασθαι (par le faux thème λῦσα-). — 3. λαβέσθαι, ἰδέσθαι.

III. Passif : τυπῆναι, λυθῆναι.

§ 6. — Participes.

291) I. Actif. — 1. δούς = *δό-ντ-ς, etc.⁽²⁾. — 2. λύσᾱς = *λῦσα-ντ-ς (faux th. λῦσα-). — 3. Gr. λαβόν, λιπόν, φυγόν, etc. : lat. *parēns*, **facēns* dans le composé *bene-ficent-ior*, etc., qui sont évidemment avec *pariēns*⁽³⁾ et *faciēns* dans le même rapport que φυγόν avec *fugiēns*.

II. Moyen. — 1. δόμενος, θέμενος. — 2. λῦσάμενος (faux thème λῦσα-). — 3. λαβόμενος, λιπόμενος.

III. Passif : τυπεῖς, λυθείς, comme θεῖς, τιθείς.

SECTION VI.

PARFAIT.

§ 1^{er}. — Indicatif.

292) I. Actif. — La loi d'apophonie primitive du parfait radical⁽⁴⁾ est très peu différente de celle qui régit les autres temps : à l'indicatif actif, la forme de sg. 1 avait le degré fléchi, φροῖδ-α, ou peut-être normal, soit *φροῖδ-α : celles de sg. 2 et 3, sûre-

(1) Supra 130.

(2) Supra 123.

(3) Supra 90.

(4) Supra 87 (II).

ment le degré fléchi, $\rho\omicron\iota\sigma\text{-}\theta\alpha$, $\rho\omicron\iota\delta\epsilon$: toutes les autres, le degré réduit, $\rho\iota\delta\text{-}\mu\epsilon\nu$, etc. Ce parfait $\omicron\iota\delta\alpha$, dont on a vu la flexion⁽¹⁾, est un reste précieux et quasi intact de l'ancienne alternance. D'autres, quoique moins complets, ne sont pas moins probants : car ils remontent tous à Homère, et c'est la langue postérieure qui les a peu à peu éliminés. Voici les plus sûrs : $\gamma\acute{\epsilon}\text{-}\gamma\omicron\nu\text{-}\alpha$, pl. $\gamma\acute{\epsilon}\text{-}\gamma\alpha\text{-}\mu\epsilon\nu = * \gamma\acute{\epsilon}\text{-}\gamma\eta\eta\text{-}\mu\epsilon\nu$: $\mu\acute{\epsilon}\text{-}\mu\omicron\nu\text{-}\alpha$, pl. $\mu\acute{\epsilon}\text{-}\mu\alpha\text{-}\mu\epsilon\nu$, du. $\mu\acute{\epsilon}\text{-}\mu\alpha\text{-}\tau\omicron\nu$: $\pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\omicron\nu\theta\text{-}\alpha$ (j'ai souffert), pl. 2 $\pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\alpha\sigma\text{-}\theta\epsilon$ (Γ 99, x 465, correction d'Aristarque pour l'impossible $\pi\acute{\epsilon}\pi\omicron\sigma\theta\epsilon$) = $* \pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\eta\theta\text{-}\tau\epsilon$, cf. $\pi\lambda\theta\epsilon\iota\nu$: $\delta\acute{\epsilon}\delta\omicron\sigma\alpha$ (je crains), qu'on restitue dans Homère à la place de $\delta\epsilon\iota\delta\omega$ (faux présent, en réalité contracté de $* \delta\epsilon\iota\delta\omicron\alpha$), et qui équivaut à $* \delta\acute{\epsilon}\text{-}\delta\sigma\omicron\iota\text{-}\alpha$ (rac. $\delta\sigma\epsilon\iota$, cf. $\delta\acute{\epsilon}\omicron\varsigma = * \delta\sigma\epsilon\iota\text{-}\omicron\varsigma$), pl. $\delta\acute{\epsilon}\delta\omicron\mu\epsilon\nu$ (écrit $\delta\epsilon\iota\delta\mu\epsilon\nu$) = $* \delta\acute{\epsilon}\text{-}\delta\sigma\iota\text{-}\mu\epsilon\nu$, att. $\delta\acute{\epsilon}\delta\mu\epsilon\nu$, etc.

Le principe d'uniformité a agi ici en deux sens différents. Quelquefois, mais bien rarement, la forme faible du pl. et du duel s'est imposée à toute la flexion : ainsi se sont formés, par exemple, sur $\delta\acute{\epsilon}\delta\omicron\mu\epsilon\nu$, le classique $\delta\acute{\epsilon}\delta\omicron\alpha$, sur $* \epsilon\lambda\eta\lambda\upsilon\theta\mu\epsilon\nu$, le classique $\epsilon\lambda\eta\lambda\upsilon\theta\alpha$, qui a remplacé l'homérique $\epsilon\lambda\eta\lambda\omicron\upsilon\theta\alpha$ ⁽²⁾, sur $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\mu\epsilon\nu$, $\mu\acute{\epsilon}\mu\alpha\mu\epsilon\nu$, les types homériques de pl. 3 $\gamma\epsilon\gamma\acute{\alpha}\sigma\iota$, $\mu\epsilon\mu\acute{\alpha}\sigma\iota$, qui supposeraient à sg. 1 $* \gamma\acute{\epsilon}\gamma\alpha\alpha$, $* \mu\acute{\epsilon}\mu\alpha\alpha$, et il en faut dire autant des formes attiques $\acute{\epsilon}\tau\tau\acute{\alpha}\sigma\iota$, $\beta\epsilon\beta\acute{\alpha}\sigma\iota$. Parfois c'est le vocalisme du parfait moyen qui se propage, et l'on a l'hystérogène $\tau\acute{\epsilon}\tau\rho\alpha\phi\alpha$ (pour $\tau\acute{\epsilon}\tau\rho\omicron\phi\alpha$, de $\tau\rho\acute{\epsilon}\pi\omega$) d'après $\tau\acute{\epsilon}\tau\rho\alpha\mu\mu\alpha\iota$. Mais ordinairement c'est le degré normal ou fléchi du sg. qui, en même temps que l' α final de sg. 1, s'est propagé d'un bout à l'autre, et au lieu des réguliers, $* \lambda\acute{\epsilon}\lambda\alpha\theta\mu\epsilon\nu$, $* \pi\acute{\epsilon}\pi\alpha\gamma\mu\epsilon\nu$, $* \pi\acute{\epsilon}\phi\upsilon\gamma\mu\epsilon\nu$, $* \pi\acute{\epsilon}\pi\iota\theta\mu\epsilon\nu$, $* \lambda\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\iota\pi\mu\epsilon\nu$, etc., l'on a eu la flexion uniforme $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\eta\theta\alpha$ $\lambda\epsilon\lambda\acute{\eta}\theta\alpha\mu\epsilon\nu$, $\pi\acute{\epsilon}\pi\eta\gamma\alpha$ $\pi\acute{\epsilon}\pi\eta\gamma\alpha\varsigma$ (pour $* \pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\omega\gamma\text{-}\theta\alpha$) $\pi\epsilon\pi\acute{\eta}\gamma\alpha\mu\epsilon\nu$, $\pi\acute{\epsilon}\phi\upsilon\epsilon\gamma\alpha$ $\pi\epsilon\phi\acute{\epsilon}\upsilon\gamma\alpha\mu\epsilon\nu$, $\pi\acute{\epsilon}\pi\omicron\iota\theta\alpha$ $\pi\epsilon\pi\omicron\iota\theta\alpha\mu\epsilon\nu$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\text{-}\pi\alpha$ $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\alpha\mu\epsilon\nu$, et ainsi de cent autres.

Les parfaits aspirés, simple variété des parfaits radicaux⁽³⁾, et les parfaits à $-\alpha$, formation exclusivement hellénique⁽⁴⁾, présentent à bien plus forte raison cette uniformité de flexion.

(1) Supra 252.

(2) Inversement $\epsilon\lambda\eta\lambda\omicron\upsilon\theta\mu\epsilon\nu$ (I 49).

(3) Supra 87 in fine.

(4) Supra 99 (II) et 146.

Dans ces derniers, le degré réduit n'est pas rare, parce que le parfait se modèle purement et simplement sur le présent, v. g. λέλυκα d'après λύω, ἔσχηκα d'après σχίζω, ou sur le parfait moyen, ἔσταλκα d'après ἔσταλμι.

En latin, les désinences du parfait étant moyennes⁽¹⁾, bien que différentes des désinences moyennes du grec, on s'attendrait à trouver constamment le degré réduit de la racine ; et en fait le degré réduit est assez commun en latin, particulièrement dans les parfaits qui se dénoncent comme les plus purs par le redoublement conservé : *tu-tud-ī* (cf. sk. *tu-tud-ê*), *purugi-*, *cecidi-*, *populi-*, *tuli-*, etc. Mais la voyelle longue, régulière au sg. de l'actif, avait profondément pénétré cette flexion, **vīd-ī* était devenu *vīdī* sous l'influence de **vīde* = **ῥείδα*, et il en résulte que l'actif disparu a la plupart du temps légué son vocalisme au moyen demeuré seul : *vīdī*, *vīcī*, *lēgī*, *ēgī*, *fēcī* (cf. ἔθηκα et τέθεικα), *mōvī*, *fūgī*, *fūī* (et *fūī* par abrégement postérieur ; on a de même en sk. *babhūvé* au moyen comme *babhūva* à l'actif, malgré le changement d'accent). Quel que soit le vocalisme, il va sans dire d'ailleurs qu'il demeure uniforme, ainsi que dans l'aoriste conjugué en parfait et dans les parfaits secondaires en *-vī* et *-uī*⁽²⁾.

II. Moyen. — Le parfait moyen, n'ayant dès l'origine que des formes faibles, devait se conserver plus pur que l'actif, mélange de formes faibles et fortes. C'est ce qu'il est aisé de vérifier : le parfait grec, surtout dans ses types les plus anciens, montre très souvent la racine réduite : à *τείνω*, par exemple, (= **τέν-γω*) s'oppose hom. *τέταμαι* = **τέ-τη-μαι* (cf. *τατός* = *lentus*) : à *θείνω* (frapper), hom. *πέφαται* (il fut tué)⁽³⁾ ; à *τρέπω* *τέτροφα*, homér. *τέτραμμαί* = **τέ-τρη-μαι* ; à *στέλλω*, ἔσταλμι = **ἔ-στλ-μαι* ; à *πεύθομαι*, *πέποσμαι*, etc. Quand le vocalisme du parfait moyen s'est altéré, il s'est modelé sur celui du présent du verbe, jamais sur celui du parfait actif : ainsi **λέλιμμαι* est devenu *λέλειμμαι* d'après *λείπω*, et non pas **λέλοιμμαι* d'après *λέλοιπα* ; sauf, bien entendu, le cas où l'un et l'autre

(1) Supra 253.

(2) Cf. supra 96, 105 et 148.

(3) Cf. supra 57, 4.

vocalisme coïncide, λήθω λέληθα λέλησμι. Le type τέτογμαι (j'ai enfanté), d'après τέτοκα, n'appartient qu'à la plus basse grécité.

Le latin, sauf son parfait dit actif, n'a pas de formation semblable : il y supplée au moyen et au passif par un temps périphrastique, *secūlus sum*, *lēctus sum*, cf. λελεγμένοι εισί.

§ 2. — *Subjonctif.*

(293) I. Actif. — Le parfait n'étant pas un temps thématique, le subjonctif à voyelle brève serait le seul régulier, et l'on en trouve, en effet, deux exemples dans Homère, εἶδομεν, πεποιθόμεν. Mais, ici comme partout, la voyelle longue s'est introduite, et l'on a créé λελοίπωμεν, λελύκωμεν sur λείπωμεν, λύωμεν.

Le grec n'a qu'un exemple du type, si commun en latin, formé par adjonction de la voyelle thématique à un thème secondaire à suff. *-es- : εἰδέω = **Ἔειδ-έσ-ω* (que je sache) = lat. *vīd-er-ō*⁽¹⁾. Il lui a imposé comme aux autres la voyelle longue, att. εἰδῶ εἰδῆς εἰδῶμεν, tandis que le latin a régulièrement la brève, *vīderīs* = **veid-es-ēs*. En latin ce subjonctif, jouant le rôle de futur antérieur, est suppléé dans celui de subjonctif par l'optatif *vīderim*.

II. Moyen. — Un type à voyelle brève, προσαρήρεται, dans Hésiode : quelques types à voyelle longue, att. κεκτώμαι = ion. κεκτέωμαι = **κεκτήωμαι*, de même μεμνῶμαι κεκλῶμαι : ordinairement une périphrase, λελεγμένος ὦ, en latin *lēctus erō* (futur antérieur), et fonctionnellement *lēctus sim*.

§ 3. — *Optatif.*

(294) I. Actif. — La formation régulière serait évidemment **Ἔιδ-ίη-ν*, **λε-λιπ-ίη-ν*, et il y en a quelques exemples dans Homère, ἴσταίην = **σε-σεῖ-ίη-ν*, τετλαίην, θεθναίην. Mais le sub-

(1) Supra 143 et 144.

jonctif $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\omega$ $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\kappa\omega$ a son équivalent dans l'optatif de la langue courante $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\omicron\iota\mu\iota$ $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\kappa\omicron\iota\mu\iota$.

Le type $\epsilon\acute{\iota}\delta\epsilon\acute{\iota}\eta\nu$ (= * $\sigma\epsilon\acute{\iota}\delta\text{-}\epsilon\sigma\text{-}\acute{\iota}\eta\text{-}\nu$) $\epsilon\acute{\iota}\delta\epsilon\acute{\iota}\mu\epsilon\nu$ est unique⁽¹⁾, tandis que son équivalent latin $v\acute{i}derim$ $v\acute{i}derimus$ (dit parfait du subjonctif) s'est multiplié à l'infini.

II. Moyen. — Quelques formations régulières, hom. et att. $\mu\epsilon\mu\nu\acute{\eta}\mu\eta\nu$ = * $\mu\epsilon\text{-}\mu\nu\bar{\iota}\text{-}\mu\eta\nu$, att. $\kappa\epsilon\kappa\tau\acute{\eta}\mu\eta\nu$: quelques-unes sur un faux thème, att. $\mu\epsilon\mu\nu\omega\tau\omicron$ = $\mu\epsilon\mu\nu\acute{\epsilon}\omega\tau\omicron$ = $\mu\epsilon\mu\nu\acute{\eta}\omicron\iota\tau\omicron$; ordinairement périphrastique, $\lambda\epsilon\lambda\epsilon\gamma\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ $\epsilon\acute{\iota}\eta\nu$; lat. $\bar{l}\acute{e}ctus$ *sim*.

§ 4. — Impératif.

(295) I. Actif. — L'impératif du parfait est extraordinairement rare : cependant on en rencontre dans Homère quelques spécimens très réguliers, à racine toujours réduite devant les désinences, $\delta\epsilon\acute{\iota}\delta\iota\theta\iota$, à corriger en $\delta\acute{\epsilon}\delta\delta\iota\theta\iota$ = * $\delta\acute{\epsilon}\text{-}\delta\sigma\text{-}\theta\iota$ (crains)⁽²⁾, $\kappa\acute{\epsilon}\kappa\lambda\acute{\upsilon}\theta\iota$ (écoute), $\acute{\epsilon}\sigma\tau\alpha\theta\iota$ (tiens-toi), et l'on peut corriger $\pi\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota\sigma\theta\iota$ (Esch. *Eum.* 599) en $\pi\acute{\epsilon}\pi\iota\sigma\theta\iota$ (crois), sur le modèle du panhellénique et classique $\acute{\iota}\sigma\theta\iota$ (sache). On trouve même la brève dans deux types à métathèse $\tau\acute{\epsilon}\tau\lambda\acute{\alpha}\theta\iota$, $\tau\acute{\epsilon}\theta\nu\acute{\alpha}\theta\iota$. Mais c'est là tout⁽³⁾. La langue postérieure s'est créé, d'après $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\kappa\omega$ et $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\kappa\omicron\iota\mu\iota$, un impératif thématique $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\kappa\epsilon$, étranger à la bonne grécité, et en cas de besoin elle peut toujours recourir à la périphrase $\lambda\epsilon\lambda\upsilon\kappa\omega\varsigma$ $\acute{\iota}\sigma\theta\iota$.

II. Moyen : $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\sigma\omicron$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\nu\psi\omicron$, etc., avec le vocalisme de l'indicatif, sans apophonie.

§ 5. — Infinitif.

(296) I. Actif. — Régulier dans $\delta\epsilon\delta\acute{\iota}\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota$ = $\delta\epsilon\delta\delta\acute{\iota}\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota$ = * $\delta\epsilon\text{-}\delta\sigma\text{-}\sigma\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota$. En thèse générale, formé par la simple affixation du suffixe $\text{-}\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota$ au thème, quel qu'il soit, de l'indicatif, $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota$, $\lambda\epsilon\lambda\upsilon\text{-}$

(1) Pourtant $\delta\epsilon\delta\acute{\iota}\epsilon\acute{\iota}\eta$ (il craindrait), dans Platon. Cf. supra 144 et 253.

(2) Cf. supra 292.

(3) En latin, un seul type d'impér. du pf. $m\acute{e}\text{-}m\acute{e}\text{-}t\acute{o}$ = $\mu\epsilon\mu\acute{\alpha}\tau\omega$ (Y 355) = * $m\acute{e}\text{-}m\eta\text{-}t\acute{o}\delta$.

κέναι⁽¹⁾. On trouve dialectalement (lesb., dor.) un infinitif de temps thématique, γεγόνειν, δεδούκειν, qui est à mettre sur la même ligne que λελύκω et λελύκοιμι.

En latin *vīdisse*, *lēgisse*, *dīxisse*, sans lien étymologique avec la forme grecque⁽²⁾.

II. Moyen. — La finale est -θαί, et analogiquement -σθαί, comme à pl. 2 de l'indicatif -θε et -σθε⁽³⁾ : λελέγθαί, λελείφθαί, — δεδέσθαί, λελύσθαί. En latin, infinitif périphrastique *lēctum esse*.

§ 6. — *Participes.*

(297) I. Actif. — La racine est régulièrement à l'état réduit devant le suffixe -τός (-ώς)⁽⁴⁾ dans un certain nombre de participes du parfait homériques et classiques : εἰδώς = **ἔε-ἔε-ιδ-ώς*, opposé à οἶδα : εἰκός ἐστίν (il convient) = **ἔε-ἔε-ικ-ός*, opposé à ἔοικα : ἐστῶς, fm. ἐστῶτα : γεγῶς = **γε-γῆ-τός* (γέ-γον-α), μεμῶς = **με-μῆ-τός* (μέ-μον-α), et même, analogiquement, γεγῶτα, μεμῶτα, pour **γε-γῆ-ύσ-ια*, **με-μῆ-ύσ-ια*. Mais en général le suffixe -ώς s'adjoint purement et simplement au thème de l'indicatif, γεγονώς, λελοιπώς, λελυκώς, πεφύληκώς. Les féminins attiques ἐστῶσα, γεγῶσα sont refaits d'après τῆμῶσα.

Le latin n'a aucune formation de ce genre⁽⁵⁾ : il y supplée par le verbal en -to-, soit dans tous les verbes moyens, *secūtus* (qui a suivi), soit même parfois, mais bien rarement, dans les verbes actifs, *cēnātus* (qui a diné), ou sinon, par une proposition périphrastique.

II. Moyen. — Le suffixe -μένο- s'adjoint au thème de l'indicatif : τετραμμένος, λελεγμένος, λελειμμένος, λελυμένος, ἐσχισμένος.

Le latin y supplée par *lēctus*, *līctus*, *scīssus*, etc.

(1) Supra 130 et 167.

(2) Supra 125 et 161.

(3) Supra 130, 167 et 262, 2.

(4) Supra 128 et 166.

(5) Peut-être *memor*, soit dat. *me-mor-ī* = **me-mus-ī*, corrompu pour **me-mn-us-ī*, de rac. *men* et suff. -ώς- à l'état réduit (Bréal, Meillet).

SECTION VII.

PLUS-QUE-PARFAIT.

§ 1^{er}. — *Indicatif.*

298) I. Actif. — Il y a, pour le plus-que-parfait, divers modes de formation — le latin n'en connaît qu'un — qu'on peut classer comme suit.

1. En principe le plus-que-parfait n'est autre chose que le temps à augment du parfait : il a donc le même thème et la même apophonie⁽¹⁾. Il y a plusieurs exemples homériques de cette formation : ils correspondent tous aux parfaits qui ont le mieux conservé dans leur flexion le vocalisme primitif : *ἔοικα*, *ἔιχτην* (ils ressemblaient) = *(*é-*)*ϝε-ϝίχ-την* ; *πέποιθα*, *ἐπέπιθμεν* ; *γέγονα*, *γεγάτην* (x 138) : *μέμονα*, *μέμυσαν*. A pl. 3, comme dans presque tous les temps à augment, s'est introduite la désinence *-σαν*, *ἐδεῖδισαν*, *ἐτέθνασαν*.

2. Un autre plus-que-parfait, presque le seul classique, s'est formé par l'adjonction de l'affixe aoristique *-εσ-*, le même que dans *εἰδέω* et *εἰδείην*, au thème du parfait⁽²⁾ : le type est sg. 1 homér. *ἦδεα* = **ἦ-ϝεῖδ-εσ-η* avec augment long⁽³⁾, et la flexion, sans aucune apophonie, est celle de l'aoriste sigmatique. De même *ἔλελοίπεα*, *ἔλελύκεα*, etc. On a donc en ionien les formes : sg. 1 *ἔλελύκεα*, 2 *ἔλελύκεας*, 3 *ἔλελύκεε(ν)*, etc., pl. 3 *ἔλελύκεσαν* (pour **ἔλελύκεων*, par rétablissement du *σ*) : d'où en attique la flexion : sg. 1 *ἔλελύκη*, 2 *ἔλελύκης*, 3 *ἔλελύκει* et *ἔλελύκειν*, pl. 3 *ἔλελύκεσαν*. Le latin répond peut-être par le type *vīderam*, en tout cas altéré par une cause inconnue⁽⁴⁾, et d'ailleurs également dépourvu d'apophonie, *vīderāmus*.

(1) Cf. supra 292.

(2) Cf. supra 101 et 253.

(3) Cf. supra 233, 3.

4) Supra 101 et 149.

3. Sur sg. 3 ἐλέλυκει, l'analogie a construit en attique une nouvelle flexion, d'après le rapport ἐτίθηγν ἐτίθης ἐτίθη : autrement dit, on a conjugué le temps tout entier sur un faux thème ἐλελύκει-, savoir : ἐλελύκειν ἐλελύκεις ἐλελύκει, ἐλελύκειμεν ἐλελύκειτε ἐλελύκεισιν (moins usité que ἐλελύκεσιν), ἐλελύκειτον ἐλελυκείτην.

4. Le subjonctif λελύκω et l'optatif λελύκοιμι appelaient naturellement un plus-que-parfait *ἐλέλυκον. Ce type est rare dans les textes et exclusivement dialectal : on lit ἐγέγωνε (il avait crié) dans Homère, ἐπέφῶκον dans Hésiode. On comprend aisément l'influence qu'il a pu exercer sur la création de faux présents tels que πεφύκω, δεδοίκω (Théocr. *Syracus.* 58), ἀνώγω, γεγώνω, etc. ⁽¹⁾.

II. Moyen. — Au moyen le plus-que-parfait est rigoureusement le temps à augment du présent et n'appelle pas d'autre observation : ἐλελύμην, ἐλελείμην, etc. Le latin y supplée par une périphrase : *vīsus eram*.

§. 2. — *Autres modes.*

Le plus-que-parfait grec n'étant que le temps à augment du parfait, il n'a d'autres modes que l'indicatif (cf. supra 281). Quant au latin, il s'est créé par voie analogique (supra 150) un temps dit plus-que-parfait du subjonctif, *lēgīssēm, amārīssēm*, périphrastique au moyen, *vīsus essem, secūtus essem*.

SECTION VIII.

NOMS VERBAUX.

- (299) 1. Supin actif et passif (latin) : *vīsum vīsū, lēctum lēctū*. — C'est respectivement l'accusatif et l'ablatif d'un thème en

(1) Cf. supra 89 (VI in fine).

-tu⁽¹⁾, dont le sens est à volonté actif ou passif⁽²⁾. Bien entendu, l'usage seul, et non la forme casuelle, a causé le départ de signification entre ces deux termes.

2. Participe futur actif (latin) : thème en *-tūro-*, *lēctūrus*, *vīsūrus*, apparenté aux noms d'agent⁽³⁾.

3. Verbal en *-to-* (latin et grec), participe passé ordinairement passif en grec, en latin passif dans les verbes actifs et actif dans les déponents, subsidiairement en grec exprimant l'idée de possibilité : λεκτός (dit ou qu'on peut dire), ἄηκτός (brisé ou fragile) : *lēctus*, *frāctus*, *vīsus*, *secūtus*, *solitus*, *intuitus*, etc.⁽⁴⁾

4. Verbal en *-τέο-* (grec), participe futur passif d'obligation : λεκτέος (qui doit être dit), etc.⁽⁵⁾.

5. Verbal en *-ndo-* (latin), équivalent fonctionnel du précédent : *legendus*, *sequendus*, etc.⁽⁶⁾

6. Gérondifs (latins) : respectivement génitif, datif, ablatif et accusatif du thème précédent : *dissimulandī causā*, *operam dare quaerendō*, *vīrēs acquirit eundō*, *inter cēnandum*, etc.⁽⁷⁾.

(1) Supra 119, 158 et 204, 6.

(2) Cf. supra 282 (III, 3).

(3) Supra 121, 6°. En fait, cette forme en recèle deux : un nom d'agent qui serait **lec-turu-s* (cf. les verbes en *-tur-iō*, supra 141, 4), et un infinitif futur invariable *lectū-rum* (arch. *crēdō inimicōs meōs dīctūrum*) = **lectū-sum*, où *lectū* est un supin et **esum* un auxiliaire (infinitif du vb. *esse* qui se retrouve en osque et ombrien), en sorte que la phrase ci-dessus de Gracchus signifie littéralement « je crois mes ennemis être au fait de dire ».

(4) Supra 117 et 158.

(5) Supra 133, 156 et 169.

(6) Supra 137, 156 et 171.

(7) Supra 115, 5. Ici apparaît encore plus nettement que partout ailleurs le sens verbal pur et simple, et nullement nécessitatif à l'origine, du suffixe *-ndo-* en latin.

CONCLUSION.

300) Ici se termine notre étude comparée du grec et du latin. Nous avons parcouru dans toutes ses divisions la grammaire proprement dite de l'une et de l'autre langue, en constatant partout les corrélations et les divergences. Presque partout aussi il nous a été donné d'en rendre raison, en les ramenant historiquement et logiquement à deux principes aussi simples que constants : l'accord, fondé sur des lois phonétiques d'une rigueur absolue, remonte à une origine commune : la divergence procède de l'évolution propre de chaque idiome une fois isolé, et cette évolution elle-même a pour facteur essentiel l'analogie linguistique, forme particulière de l'association des idées. Est-il besoin maintenant d'avertir que ce livre ne saurait être un dictionnaire et que bien des formes dérivatives ou grammaticales ont dû être, de propos délibéré, exclues d'un précis qu'il importait de ne point allonger et compliquer outre mesure ? Parmi ces formes il y en a beaucoup que l'étudiant, avec un peu de réflexion et à l'aide de la méthode à laquelle on s'est efforcé de l'initier, s'expliquera sans difficulté. Il est tels problèmes, au contraire, peu nombreux, espérons-le, devant lesquels il s'arrêtera : il en est dont nous n'aurions pu lui donner la solution, parce qu'ils sont encore insolubles dans l'état présent de la science, et peut-être le demeureront à toujours. Ce détail importe peu. L'essentiel, c'est que, dans leurs grandes lignes comme dans leur structure intime, le grec et le

latin nous apparaissent vraiment identiques, non par des ressemblances superficielles et mal observées, mais par les caractères que relève la plus minutieuse analyse et par le fond même de leur être : c'est que tout grammairien, si vaste ou si étroit que puisse être son horizon, s'arme, pour le parcourir, d'une méthode scientifique et précise, qui le défende des rapprochements arbitraires et des conclusions hâtives ; c'est enfin qu'une idée nette, exacte et féconde de l'évolution du langage se substitue, dans l'esprit de nos élèves, aux entités creuses et aux fantaisies étymologiques des temps passés.



INDEX DES MOTS.

N. B. — Ne sont pas repris, en principe, dans cet index : — 1^o les formes nominales autres que le nominatif singulier et les formes verbales autres que la 1^{re} pers. du sg. du présent indicatif (sauf exception pour celles qui présentent un intérêt tout particulier) : — 2^o les composés qu'on trouvera au chapitre de la composition (n^{os} 175 sq.) : — 3^o les dérivés secondaires, tertiaires, etc., à chercher sous leurs finales respectives à l'index des syllabes finales infra.

Les chiffres renvoient aux numéros marginaux.

I. — Grec.

'Α- (priv.)..... 49 ά-, ά- (copul.).. 49, 61 άγαυός..... 39 άγειρώ..... 57 άγιος..... 39, 112 άγορά..... 57 άγρός... 36, 70, 79, 116 άγχω.... 36, 46, 58, 89 άγω 36, 41, 58, 89, 234, 239 άγωγή..... 41 άδμής..... 120 άεί..... 204 άέλιος..... 72 άηδών..... 213 άήρ..... 136 άθάνατος..... 181 'Αθηνά..... 37, 72 'Αθηνάα..... 37, 72	'Αθήναζε..... 47, 195 'Αθηναία..... 37, 72 'Αθήγη..... 37 άθρός..... 61 άθρόος..... 61 αιδώς 124, 181, 201, 208, 212 αϊεί..... 204 αϊέν..... 204 αϊές..... 204 αϊθήρ..... 36, 136 αϊθω..... 36, 41 αϊπθλος..... 57, 179 αϊσθάνομα..... 93 αϊών 112, 154, 201, 210 άκμής..... 120 άκμων..... 115, 201 άκραις..... 61 άκρόλουθος..... 34, 61	άκωκή..... 110 άλειφω..... 51 άλι! (loc.)..... 176 άλλαγή..... 62 άλλάττω..... 62 άλλομαι..... 91, 233 άλλος..... 39, 112, 217 άλλι..... 217 άλοχος..... 61 άλς..... 200 άλφός..... 60 άλώπηξ..... 202 άμα..... 204 άμαρτάνω..... 93 άμβροσία..... 48 άμβροτος..... 48 άμειβω..... 57 άμέλγω..... 79 άμέρα.. .. . 9, 193
---	--	--

ἀμέες	227	ἀρχω	89	βορά	57
ἄμιλλα	37, 197	ἄσπῆρ	51, 211	βουκόλος	57
ἄμμε	227	ἄστυ	40, 119, 203, 214	βούλομαι	47, 93, 233
ἄμμες	222, 227	ἄσφε	227	βοῦς	76, 213
ἄμμος	229	ἄστερ	49	βραδύς	59
ἄμνός	63	ἄτερος	121	βρέμω	117
ἀμφί	60, 187	ἄτη	72	βρέτας	129
ἀμφίς	187	ἀτιμάω	178	βρέχω	62
ἀμφορεύς	79	ἀτίω	178	βρίσδα	40
ἀνά	79	ἄττα	220	βροντή	117
ἀναιδής	124, 181, 201	ἄττα	220	βρότος	48
ἄναξ	40, 65, 204	αὐατά	72	βρωτός	119
ἄνεμος	78	αὐξάνω	36, 93	βῶς	213
ἀνεψιός	79	αὐξηκτος	40		
ἄνῆρ	47, 136, 211	αὐτόν	224, 228	Γάλα	65, 203
ἀντί	36	αὐτός	72, 220	γαμβρός	48
ἄντλος	122	αὐός	124	γαμέω	48, 97
ἄνω	187	ἄφρων 42, 113, 181, 201		γέγαμεν	43, 87, 292
ἄνώγω	298	ἄχθομαι	92	γέγονα	41, 43, 87, 292
ἄορ	136	ἄχθυμαι	92	γεγώνω	89, 298
ἄοτόν	24			γέλως	136, 174
ἄπαξ	49, 61	Βαθίων	39, 126	γενεά	37, 72
ἄπας	61	βάθος	124	γενεή	37
ἀπίκετο	78	βάθρον	122	γενέθλη	122
ἄπλος	49, 68	βαθύς	49, 111, 124	γένεσις	117
ἄπό	79	βαίνω	49, 57, 91	γενετήρ	97
ἄρα	217	βάκτρον	121	γενετής	132
ἄραρισκω	92, 240	βάλλω	52, 90	γένος 32, 34, 41, 42, 43, 124, 181, 203	
Ἄργειφόντης	132	βανά	57	γέρας	129
ἄργός	58	βάρβαρος	60	γῆ	72
ἄργυρος	58	βάρως	124	γῆρας	129
ἄρέσκω	92	βαρύς	57, 111, 124	γηρύω	36
ἄρετή	92	βασιλεύς	76	γίγνομαι	41, 43, 90
ἄρῆν	210	βάσις	59	γιγνώσκω	58, 92, 238
Ἄρης	213	βάσκειω	92	γίνομαι	63
ἄρθρον	59, 122	βάσσων	39, 126	γινώσκω	63
ἄριστερός	159	βαφή	110	γλευκος	111
ἄρκτης	52	βέλεμον	115	γλυκύς	111, 203, 214
ἄρνης (gén.)	113, 210	βέλος	52, 57	γλώσσα	112, 197
ἄρώω	51	βένθος	49, 124	γνώμη	114
ἄρπαξ	62, 127	βηλός	116	γνώστης	102
ἄρρηκτος	40	βλάπτω	87	γνωστός	102
ἄρρην	69, 210	βλώσκω	48, 90, 92	γνωτός	35
ἄρσην	69, 113	βόλλομαι	47, 57, 93	γόνατα	40, 215
ἄρχι-	180	βόλομαι	47		

γόννατα.....	40	δίς.....	40	εἰδέω.....	144, 293
γόνυ.....	58, 203, 215	δίφρος.....	41, 109	εἶδος.....	41
Γ'οργώ.....	213	δόλος.....	59	εἰδυῖτα.....	128, 151
γούνατα.....	40, 215	δόμην.....	115, 204	εἶδω.....	89, 293
γραφεύς.....	76, 131	δόμηναι.....	115, 204	εἰδώς.....	34, 128, 297
γράφω.....	63, 87, 89	δόμος.....	34, 59	εἰκόν.....	113
γυνή.....	57, 215	δόξα.....	37, 197	εἰκώς.....	128, 297
Δαιτρός.....	121	δόρυ.....	215	εἰλήλουθα	34, 41, 43, 87,
δάκνω.....	93	δοτήρ.....	121, 201, 211		240, 292
δάκρυ.....	59	δοτός.....	41, 117	εἶληφα.....	233, 238
δαμνάω.....	88	δοῦναι.....	130	εἶμα.....	115
δάμνημι.....	88, 94, 272	δουρί (loc.).....	215	εἶμαρται.....	78, 238
δαρθάνω.....	93	δραστής.....	132	εἶμι... 69, 87, 249, 272	
δασύς.....	72	δρέπανον.....	116	εἶμι... 42, 87, 233, 272	
δαυλός.....	72	δρομεύς.....	131	εἶνυμι.....	40, 69, 78
δεδοίκα.....	298	δρῦς.....	214	εἶπα.....	245
δεΐδια.....	40, 292	δύας.....	136	εἶπέ.....	40, 81, 90
δεῖδω.....	292	δύναμαι... 88, 233, 273		εἶς.....	47
δεῖκνυμι 32, 88, 94, 249,		δύο.....	188	εἶς.. 108, 200, 207, 210	
	272	δῶ.....	30, 188	εἶς.....	63
δεικνύω.....	249	δώδεκα.....	40, 177	ἐκατόμη.....	213
δειλός.....	116	δωρεά.....	72	ἐκατόν.....	49, 79
δεῖνα.....	220	δῶρον.....	35, 116	ἐκεῖ.....	187
δεινός.....	116	δωτήρ.....	121	ἐκεῖνος.....	220
δέξα.....	58	δώτωρ 35, 51, 59, 77,		ἐκεχερία.....	61
δεκάς.....	136		121, 201, 211	ἐκτοθεν.....	187
δέμω.....	34	Ἔ.....	224, 225	ἐκτός.....	187
δεξιός.....	59	Ἔ.....	280	ἐλασσον.....	39
δέξις.....	118	Ἔα.....	127, 215	ἐλαττον.....	39
δέρη.....	37	ἔαυτόν.....	224, 228	ἐλαχύς.....	39, 57
δέρομαι.....	43	ἐγώ 58, 77, 216, 222,		ἐλδωρ.....	136
δέρρα.....	37		225	ἐλεύθερος.....	51
δέσποινα.....	112	ἐγών.....	222	Ἑλλάς.....	136
δεσπότης.....	132, 196	ἔδαφος.....	59	ἐλπῖς.....	63, 127
δήλεται.....	57	ἔδηδα.....	33, 240	ἔλωρ.....	136
δαιτάω.....	236	ἔδος.....	59, 124, 212	ἐμαυτόν.....	228
δαικονέω.....	236	ἔδρα.....	116	ἔμεν.....	115
διδάσκω.....	64, 92	ἔδω.....	32	ἐμέω.....	34
δίδομι.. 41, 87, 94, 272		ἔδωδή.....	110	ἔμμα.....	115
δίζημαι.....	94	ἔειπον.....	90, 233	ἔμμεν.....	115
δικη.....	110	ἔεργω.....	79	ἔμμεναι.....	115
δίννω.....	93	ἔερση.....	79	ἔμμι.....	69, 87, 249
δίνω.....	93	ἔθελω.....	79, 233	ἔμμορε.....	78, 238
διος.....	32	εἰδέην.....	144, 294	ἔμός.....	229
				ἐν.....	32

έν..... 48, 108, 203	εὐΐδε..... 233	ἦθα..... 252, 280
ένδεκα..... 177	εὐρίσχω... 92, 234, 239	ἦσσον, ἦττον..... 39
ένθα, ένθεν..... 187	εὐρύς..... 111	ἦχώ..... 131
ένισπε..... 90	εὖωψ..... 108	ἦώς..... 78, 124
ένισπες..... 255	ἔχα..... 244 sq.	Θάρρος..... 69
έννέα..... 32, 40	ἔχεσφι..... 125	θάρσος..... 69, 124
έννυμι..... 40, 69, 78	ἔχέτλη..... 122, 159	θαρσύς..... 69, 124
έντερον..... 121	ἔχουα..... 245	θασσον..... 126
έντός..... 32, 187	ἔχθαίρω... 52, 141, 145	θάτερον..... 121
έντοσθεν..... 187	ἔχθρός..... 52, 141	θεινω..... 57
ἐξ..... 40, 68	ἔχω 58, 61, 90, 124, 233,	θέλω..... 79, 233
ἐοικα..... 238, 298	238	θέναρ..... 127, 215
έός..... 32, 68, 229	ἔωκα..... 41	θέός..... 187
ἐπιθδαι..... 207, 208	ἔως (subst.)... 78, 191	θεράπεινα..... 49, 151
ἐπίσκοπος..... 41	ἔως (conj.)..... 76	θεράπων..... 49, 151
ἐπίσταμαι..... 236	ἔωυτόν..... 228	θέρμη..... 114
ἐπίτεξ..... 108	Ζεύγνυμι..... 39, 88	θερμός..... 57, 114
ἐπομαι..... 57, 233	ζεϋξίς..... 118	θέρος..... 57
ἔπος..... 34, 40	Ζεύς..... 39, 197, 243	θέσις..... 83
ἔπτά..... 60, 68	ζητέω..... 94	θετός..... 41, 59, 117
ἔργον..... 40, 58, 109	ζυγόν..... 39, 109, 190	θήκη..... 83, 127
ἔρευθος..... 41, 124	ζυγός..... 30, 109	θηλή..... 33, 59
ἔρις..... 127, 204	Ἡα..... 149, 234, 280	θηλυς..... 33, 59
ἔρω..... 60, 68, 233	ἦθη..... 39	θημα..... 41
ἔρση..... 78	ἦθός... 30, 41, 59, 111	θήρ..... 66
ἔρση..... 78	ἦέλιος..... 72	θησαυρός..... 83
έρυθρός 41, 51, 59, 116,	ἦκα..... 39	θησχω, θνήσχω. 90, 92
124	ἦκα..... 99	θρασύς..... 69
ἔρως..... 136	ἦλιος..... 72	Θράυλλος..... 69
ἔς..... 47	ἦμα..... 41	θρίξ..... 61, 200
ἔσθης..... 69	ἦμαι..... 265	θυγάτηρ..... 121, 211
ἔσκε..... 92	ἦμαρ..... 203	θυμός..... 31, 59, 114
ἔσπερα..... 78	ἦμέδιδμονον..... 79	θύσθλον..... 59, 122
ἔσπερος..... 40	ἦμεῖς..... 78, 227	θύω..... 31
ἔστία..... 40	ἦμέρα... 9, 37, 193 sq.	θωμός..... 41, 83
ἔσχατος..... 134	ἦμέρη..... 9, 37, 193	θώραξ..... 127
ἔτερος..... 121	ἦμέτερος..... 229	Ἴδιος..... 151
ἔτι..... 59, 79	ἦμι..... 33	ἰδίω..... 59, 234
ἔτος..... 59	ἦμί..... 69, 249	ἰδμεν.. 43, 87, 252, 292
ἔτός..... 41	ἦπαρ 39, 52, 57, 127,	ἰδμων..... 115
εὐ..... 72	215	ἰδρις..... 28, 116, 203
εὐαδα..... 40	ἦρ..... 215	ἰέναι..... 130, 204
εὐγενής 42, 124, 181, 201	ἦρως.... 131, 204, 243	ἰζω..... 90
εὐγεως..... 81		
εὐέκτης..... 132		

ἴημι.....	28, 41, 87	κέντρον.....	51, 121	κτείνω....	39, 47, 284
ἰθαρός.....	41	κέρας....	58, 129, 212	κτεννώ.....	39
ἰκκος.....	40	κευθάνω.....	93	κυνέω.....	93, 94
ἰκνέομαι.....	93	κευθμός.....	114	κύων 41, 47, 113, 201,	210
ἴν, ἴν.....	225	κῆ.....	187	κώρα.....	37
ἴος.....	192, 221	κῆγος.....	220	Λαγχάνω.....	93
ἰππεύς....	76, 131, 213	κῆγσωρ.....	77	λαγώς... ..	191
ἵππος..	32, 34, 40, 78,	κινέω.....	94	λαϊός.....	36, 112
	112, 187 sq.	κίρνημι.....	88	λαμβάνω.....	93, 94
ἴς.....	29	κίχάνω.....	61	λαμπάς.....	136
ἴσαμι.....	252	κλεηδών.....	163	λαμπρός.....	116
ἴσθι (sois). 79, 255, 277		κλείς.....	127	λάμπω.....	116
ἴσθι (sache)... 255, 295		κλέος.....	72, 124	λανθάνω.....	93
ἴσος.....	40, 69	κληδών.....	163	λαός.....	76
ἴσσοσ.....	40, 69	κληθδών.....	163	λέγω... 85, 87, 89, 182	
ἴστημι 7, 9. 37, 41, 87,		κλήϊς.....	127	λειμών.....	47
	272	κλίννω.....	93	λείπω 34, 41, 42, 43, 57,	89
ἴστωρ.....	121	κλίνω.....	93, 94	λείψις.....	118
ἴσχω.....	90	κλυτός. 30, 58, 117, 124		έλοιπα 34, 41, 43, 87,	238, 252, 292
ἴφι.....	29, 176, 204	κλύω.....	91	λέξις.....	182
ἴφιρος.....	176	κλώψ.....	202	λεύκη.....	110
ἰχθύς.....	214	κνημίς.....	127	λευκός... 51, 108, 109	
ἰών.....	222	κό-.....	57, 220	λέχος.....	51
Κάββαλε.....	62, 79	κοίτη.....	117, 273	λεώς.....	76, 191
κάθημαι.....	236	κόλωνός.....	47	ληθάνω.....	93
καθίξας.....	145	κόμη.....	9	λήθω.....	89
καίω.....	39, 284	κονίσσαλος.....	68	λήός.....	76
καλέω.....	97	κόπτω.....	92	Λητώ.....	131, 213
κάλημι.....	249	κόραξ.....	127	λιμήν.....	115
καλός.....	179	κορέννυμι.....	140	λιμπάνω.....	93
κάππεσε.....	62, 79	κόρη.....	37, 40	λίπα.....	51
κάρα.....	215	κόρρα.....	37	λιπεῖν... 42, 89, 90, 130	
καρδία.....	52	κόρυς.....	127, 204	λιπέν.....	167
κάρη.....	215	κόσμος.....	69	λίπην.....	167
καρπός.....	57	κόσμη.....	37	λίσομαι.....	40, 91
καρτερός.....	121	κρατερός.....	121	λογάς.....	136
κασίγνητος.....	49	κράτος.....	124, 181	λόγος... 85, 182	
κατά.....	79	κρατός.....	39, 126	λοιπός.....	109
κάτω.....	187	κρείσων.....	126	λοῦτρον.....	121
καίμαι... 262, 264, 273		κρείτων.....	39	λύκος.....	57, 109
κείνος.....	220	κρεμάννυμι.....	140	λύπη.....	110
κέλευθος.....	34	κρίνω.....	93		
κέλης.....	124	κρίνω.....	93, 94		
κέλλω.....	69, 97	κρίτης.....	132		
		κρύβδην.....	163		

λυπρός.....	116	νεκρός.....	58	οἶκαδε.....	187
λυπηρ.....	121	νέκυς.	58, 111, 214	οἶκει.....	187
λύω.....	39, 91	νέμεσις.....	97	οἶκοι.....	34, 187
Μακρός 39, 77, 116, 124		νέμος.....	48	οἶκόνδε.....	187
μάντις.....	118	νέμω.....	47, 97	οἶκος.....	34, 40
μάρναμαι.....	88	νέος.....	32, 40, 47, 72	οἶμος.....	114
μάρπτω.....	92	νέοτης.....	37	οἶνή.....	34
μάχη.....	110	νέποδες.....	79	οἶνος.....	34
μάχομαι.....	89	νεύω.....	47	οἶνός.....	34
μέζων.....	126	νεφέλη.....	193	οἶομαι.....	34, 39, 111
μειδιάω.....	68	νέφος.....	212	οἶος.....	34, 112, 221
μείζων... 126, 201, 212		νέω.....	92, 102	οἶος.....	220
μείων.....	126	νήθω.....	92, 102	οἶς.. 28, 34, 40, 72, 111	
μέλι.....	48, 136, 203	νηϋς.....	213	οἶσα... 59, 64, 252, 292	
Μέντωρ.....	121	νικαάρ.....	78	οἶωνός.....	34, 111
μένω.....	47, 97	νίν.....	225	ὄκκως, ὄκως.....	220
μέρος.....	112, 238	νίπτρον.....	121	ὄλλουμι.....	47, 240
μέσος.....	39, 69	νίφα.....	57, 68	ὄλος.....	40, 51, 112
μέσσος.... . 39, 59, 69		νίφει.....	57	Ὀλυττεύς.....	59
μετά.....	204	νομεύς.....	131	ὀμιχέω.....	39, 58
μηκος.....	124	νόμος.....	109	ὀμματα.....	63
μηγίς.....	116	νομός.....	109	ὄναρ.....	215
μήτηρ 33, 37, 48, 121,		νόσφι.....	204	ὄνίνημι.....	87, 285
	211	νύκτωρ.....	158	ὄνομα.... 48, 115, 204	
μητίς.....	59	νύμφα (νυφ.).....	193	ὄνυξ.....	34, 57
μηχανή.....	116	νύξ.....	120	ὄπατρος.....	181
μία.....	68, 210	νυός.....	30	ὄποτε.....	220
μικρός.....	68	νώ.....	222, 226	ὄππατα.....	63
μίν.....	225	νώνυμος.....	115	ὄπποτε.....	220
μινύω.....	88	Ξεῖνος.....	40	ὄππως, ὄπως.....	220
μίσγω.....	67	ξέννος.....	40	ὄργανον.....	116
μισέω.....	69, 180	ξένος.....	40	ὄρέγω.....	51
μισος.....	69	ξένος.....	40	ὄρνηθθήρας... 61, 196	
μνηστήρ.....	121	ξηγος.....	40	ὄρνης... 127, 200, 204	
μοῖρα.....	112, 238	ὄ.....	216, 217, 220	ὄρνυμι.....	88, 234
μοῖσα.....	197	ὄγκος... ..	46	ὄρος.....	78
μοῦσα.....	37, 197	ὄδε.....	220	ὄς (rel.).....	39, 220
μουσιᾶδει.....	23, 54	ὄδεινα.....	220	ὄς (poss.).....	229
μυς.....	31, 48, 69	ὄδους.....	123	ὄσος.....	220
μῶά.....	197	ὄδουός.....	123	ὄσσα.....	112, 197
μῶνυξ.....	81, 179	ὄδουός.....	59	ὄσσε.....	111
Ναυός.....	213	ὄδωδή.....	110	ὄσσορ.....	220
νείφει.....	57	ὄδών.....	123	ὄστις.....	220
		οἶδα 34, 43, 59, 87, 241,		ὄτε.....	220
		252, 292		ὄτι.....	220

ὄτις.....	220	πέμπτος.....	57, 117	ποῖ.....	187, 217
ὄτου.....	220	πεμπτός.....	117	ποιέω.....	39
οὔδας.....	129	πένης.....	127	ποιμήν.....	115, 151, 201, 210
οὔθαρ.....	59	πενθερός.....	121	ποιμνιον.....	115, 151
οὔλος.....	40, 78, 112	πένθος.....	34, 43, 124	ποινή.....	57, 116
οὔμές.....	23, 227	πέντε.....	32, 45, 57, 60	ποῖος.....	220
οὔρανης.....	116	πέποιθα.....	41, 292	ποκα.....	220
οὔρος.....	78	πέπονθα.....	34, 43, 292	πόκος.....	92
οὔτος.....	220	πέπτω.....	60	πίλις.....	41, 111, 214
οὔτω.....	65, 187, 217, 220	περί.....	79, 204	πολλός.....	40, 112
οὔτως.....	187, 217	πέρνημι.....	88, 116	πολύρρηγν.....	40, 210
ὄχέω.....	124	πέσσω.....	60	πολύς.....	111
ὄχος.....	58, 124	πετάνυμι.....	140	πόπανον.....	116
ὄψ.....	108, 202	πέτομαι.....	32, 41, 60, 89, 90	πόρνη.....	88, 116
Παθεῖν.....	43, 90, 124	πέφρευγα.....	34, 87, 292	πορφύρα.....	23, 54
πάθος.....	124	πεφύκω.....	298	πόσε.....	187
πάϊς.....	72, 127, 200	πῆ.....	187, 217	πόσις.....	118
παῖς.....	72, 127, 200	πήγνυμι.....	62, 88, 108	πόσος.....	220
πάλλω.....	92	πηλίκος.....	116	ποτε.....	220
παλτός.....	52	πήλις.....	217	πότερος.....	121
πᾶν.....	203	πημονή.....	115	πότνα.....	112
πανόπτης.....	132	πίειρα.....	112	πότνια.....	112
πάντη.....	204	πίμπλημι.....	92	ποῦ.....	187
παρά.....	79, 204	πίνω.....	93	πουλύ.....	40
παράβλωψ.....	108	πιπίσκω.....	92	πούς.....	202, 207, 208
παραί.....	204	πίπρασκω.....	92	πράγμα.....	62
πάρος.....	204	πίπτω.....	90	πράσσω.....	9, 91
πᾶς.....	200, 207	πίστις.....	59, 61	πράτος.....	72
πάσσων.....	39	πιστός.....	61	πράττω.....	9, 37
πάσχω.....	92	πίτνημι.....	93, 140	πρήσσω.....	9, 37
πατήρ.....	41, 42, 51, 60, 77, 121, 199, 201, 207, 211	πιφάσχω.....	61	πρόσθε.....	187
παῦρος.....	127	πιφράναι.....	89	πρόφρασσα.....	151
παχύς.....	39	πίων.....	112	πρόφρων.....	151
πεδά.....	36, 204	πλάνης.....	127	πρώτος.....	72, 134
πέδον.....	109	πλέκω.....	32, 87, 92	Πυθώ.....	213
πέϊθω.....	32, 41, 59, 61	πλήθω.....	92	πυθάνομαι.....	93
πειθώ.....	131, 243	πλήρης.....	116	πῦρ.....	16, 203
πειστήρ.....	121	πλοκή.....	110	πώνω.....	93
πέκτω.....	92	πλόος.....	109	πώς.....	202, 207, 208
πέλεκυς.....	214	πλούσιος, πλούτιος.....	59	Ῥα.....	217
πέλομαι.....	41, 57	πλούτος.....	59	ῤανα.....	210
πέλωρ.....	136	πό.....	57, 220, 221	ῤέζω.....	40
πέμπε.....	45, 57	ποέω.....	39	ῤέω.....	34, 51, 69, 110, 233
		πύθεν.....	187, 217		
		πύθι.....	187		

ῥῆγμα.....	115	στέγη.....	110	τείρα.....	129
ῥήγνυμι. 40, 51, 88,	238	στέγος.....	68	τεκεῖν.....	90
ῥῆξις.....	51	στέγιος.....	32, 68	τέχμαρ.....	127
ῥήτρα.....	40, 121	στέγιω.....	109	τέκνωρ.....	127
ῥήτωρ.....	121	στέλλω.....	91, 97	τέκνον.....	116
ῥίγος.....	29, 68	στενός.....	159	τελείω.....	39
ῥίζα.....	40, 112, 197	στέφανος.....	116	τελέω.....	39
ῥίπτω.....	92	σῆναι.....	42, 130	τέλλω.....	91, 92
ῥοή.....	34, 110	στίζω.....	39, 91	τέμνω.....	90, 93
ῥύαξ.....	127	στίχος.....	109	τέος.....	32, 229
ῥώννυμι.....	88	στοά.....	37	τέρας.....	129
		στοιά.....	37	τέρετρον.....	122
Σάλος.....	68	στόρνυμι.....	68	τέρμων.....	115
σαυτόν.....	224, 228	στραβός.....	109	τέσσαρες.....	40
σθενούεις.....	249	στρατηγός.....	41	τέτταρες.....	40
σθέννυμι.....	67, 68	στρωμνή.....	115	τέχνη.....	32
σεαυτόν.....	224, 228	στρωτός.....	52	τῆλε.....	217
σέδομαι.....	63, 68, 116	στύγιος.....	39, 112	τηλίχος.....	116
σεμνός.....	63, 116	στύω.....	41	τῆνος.....	220
σεύω.....	68	σύ.....	223, 225	τιθαιθώσσω.....	60
σιχύα.....	37	σύζυξ.....	108	τίθημι 7, 41, 59, 61, 83,	
σίναπι.....	28, 203	σῦς.....	68	87, 249, 272	
σίνις.....	127	σφαῖρα.....	112, 197	τίκτω.....	90
σίνομαι.....	159	σφάλλω.....	68	τιμάω.....	39, 84, 180
σίος.....	54	σφέ.....	224, 227	τιμή.....	84
σκεδάννυμι.....	140	σφέτερος.....	229	τίνω.....	57, 93
σκέπτομαι.....	32, 41	σφός.....	229	τίς 28, 57, 217, 220, 221	
σκεῖδημι.....	88, 140	σφώ.....	223, 226	τίσις.....	57
σκοπή.....	41, 110	σχές.....	255	τιταίνω.....	92
σκώρ.....	127	σχίζω.....	58, 83, 91	τιτρώσκω.....	92
σμιχρός.....	68	Σωκράτης 124, 181, 196		τίω.....	39
σμός.....	68	σώμα.....	115	τλάω.....	64
σοφία.....	9, 37			τλητός.....	64
σοφίη.....	9, 37	Τάνυμαι.....	88	τό.....	216, 217, 220
Σπάρτη.....	117	τανύω.....	88	τοῖος.....	220
σπείρω.....	68, 91	τάσις.....	118	τοιούτος.....	220
σπεύδω.....	34, 110	τατός.....	49, 59	τομή.....	110
σπλήν.....	64	τάχος.....	124	τόσος.....	220
σπορά.....	91	ταχύς.....	124	τοσοῦτος.....	220
σποράς.....	136	τε (conj.).....	32, 57	τότε.....	220
σπουδάζω.....	34	τε (pron).....	220	τού.....	223
σπουδή.....	34, 110	τέγος.....	68	τρέις.....	39, 59
στώμεν.....	42, 115	τέφω.....	68	τρέφω.....	61
στατός.....	41, 42, 117	τεῖδε.....	187, 217	τριάκοντα.....	190
στέαρ.....	215	τείνω.....	59, 92	τρίδω.....	62, 63, 87

τρώγω. 89	φθαίρω. 91	χάρις. 136, 204
τύ. 223, 225	φθάνω. 93	χαρμονή. 115
τυίδε. 187	φθείρω... 39, 69, 91, 97	χείλιον. 69
τύμπανον. 116	φθέρρω. 39, 91	χείρ. 199, 200
τύπτω... 39, 91, 92, 94	φθίνω. 93	χείσομαι. 57
Υβάλλειν. 62	φιλιππίζει. 83	χέλλιοι. 69
ὕδρος. 179	φλέγω. 108	χέρνιψ. 108
ὕδωρ. 78, 127, 203, 215	φλέψ. 62, 200	χέω. 58
ὕδρς. 25, 72	φλόξ. 62, 108	χήλιοι. 69
ὕδρς. 200	φόνος. 57	χήν. 47, 78
ὕμετς. 39, 78, 227	φορά. 34, 110	χήρ. 200
ὕμές. 223, 227	φοράς. 136	χθές. 204
ὕμμε. 227	φορβή. 60, 110	χθών. 201, 210
ὕμμες. 39, 223, 227	φορέω. 34, 39	χίλιοι. 69
ὕπέρ. 30, 60	φόρος. 34, 109	χιών. 48, 201, 208
ὕπνος. 63, 116	φορός. 109	χλαμύς. 127
ὕπό. 30, 79	φράττηρ. 121	χλόη. 78
ὕς. 31, 68	φρατήρ. 121	χλόος. 113
ὕστατος. 134	φράτωρ. 60, 121	χόρτος. 58, 117
ὕστερος. 78	φρήν. 42, 113, 201, 210	χρᾶσθαι. 141
Φαινός. 69	φροῦδος. 72	χρῆσθαι. 141
φάεννος. 69	φύγαδε. 187	χρύσεος. 25, 39, 72, 151, 191
φαηνός. 69	φύγδα. 163	χύτλον. 122
φαίνω. 47	φυγή. 32, 41, 110	χώρα. 179, 193
φάος. 69	φύζω. 39	χώρη. 193
φάτις. 59, 118	φυίω. 39, 91	χώρος. 179
φάος. 69	φῦκος. 23	Ψευδής. 124, 212
φεόγειν. 24	φυλή. 116	ψευδος. 124
φερνή. 116	φῦλον. 116	Ωκίων. 39, 126
φέρτε. 87	φύσις. 59, 69	ὠκύς. 111
φέρω 34, 35, 41, 60, 89, 249	φύω. 39, 60, 91	ὠμος. 47, 78
φεύγω. 32, 41, 89	φωνή. 41	ὠρα. 39
φήμη. 37, 41, 114	φώρ. 35, 201	ὠρος. 39
φημί. 37, 41, 87, 249	Χαμάζε. 195	ὠς. 65, 220
φῆρ. 66	χαμαί. 193, 204	ὠστε. 220
	χανδάνω. 57	
	χάος. 78	

II. — Latin.

<i>Ab</i> 62, 79	<i>abduco</i> 62	<i>accipere</i> 32
<i>abdoucit</i> 26	<i>absens</i> 123	<i>aecceptus</i> 36

<i>accurro</i>	64	<i>anguis</i>	36	<i>bene</i>	77, 187
<i>acer</i> .. 70, 116, 152, 200		<i>angulus</i>	44	<i>beneficentior</i> ..	161, 291
<i>Achilles</i>	213	<i>animal</i> ... 77, 157, 203		<i>bibo</i>	60, 87
<i>Aciles</i>	54	<i>animus</i>	78	<i>bimus</i>	208
<i>aceris</i> 70, 116, 152, 200,		<i>annuo</i>	47	<i>bis</i>	40
203		<i>annus</i>	181	<i>bonus</i>	40
<i>acus</i>	111	<i>anser</i>	47, 78	<i>bos</i>	76, 200, 213
<i>adaugeo</i>	36	<i>ante</i>	36	<i>bubulcus</i>	179
<i>adigo</i>	36	<i>ap-</i>	62	<i>byssus</i>	26
<i>adultus</i>	142	<i>apiscor</i>	73, 92		
<i>aedes</i>	36, 41	<i>appeto</i>	64	<i>C.</i> (abrév.)	55
<i>aegrotus</i>	141	<i>applaudo</i>	36	<i>caedes</i> ... 124, 125, 201	
<i>aenus</i>	69, 73	<i>aptus</i>	92	<i>caelites</i>	120
<i>aequor</i>	124	<i>apud</i>	65	<i>caelum</i>	51
<i>aes</i>	73	<i>aput</i>	62	<i>caeruleus</i>	51
<i>aestumo</i>	36	<i>arbor</i>	33, 69, 201	<i>caesius</i>	39
<i>aestus</i>	41	<i>arbos</i> 33, 69, 124, 201,		<i>caldus</i>	79
<i>aevom</i>	112, 154	212		<i>calidus</i>	79
<i>ageps</i>	44	<i>arefacio</i>	147	<i>callis</i>	116
<i>ager</i> .. 36, 70, 116, 191		<i>arena</i>	78	<i>calor</i>	124
<i>aggulus</i>	44	<i>argentum</i>	58	<i>candelabrum</i>	41
<i>agmen</i> ... 26, 77, 115		<i>armentum</i>	115	<i>canis</i>	206
<i>agnus</i>	63	<i>aro</i>	51	<i>cantus</i>	119
<i>ago</i> ... 36, 41, 58, 89		<i>arvom</i>	51, 112	<i>capesso</i>	145
<i>agricola</i>	110, 195	<i>assellus</i>	51	<i>capio</i> 16, 39, 73, 91, 94	
<i>aidilis</i>	26	<i>assiduos</i>	112	<i>capso</i>	97
<i>Albius</i>	60	<i>auceps</i> .. 36, 40, 79, 179		<i>carnifex</i>	30
<i>albus</i>	60	<i>aucupium</i>	36	<i>carnufex</i>	30
<i>Alfius</i>	60	<i>audax</i> ... 200, 203, 206		<i>caro</i>	41, 47, 210
<i>alid</i>	73	<i>audio</i>	73	<i>carpo</i>	57
<i>aliquis</i>	73, 221	<i>augeo</i>	36, 96	<i>cassis</i>	127
<i>alitum</i> (gén.)... 206		<i>augmen</i>	115	<i>cassus</i>	69
<i>alius</i> ... 39, 112, 217		<i>augmentum</i>	115	<i>cauda</i>	26
<i>alloquor</i>	34	<i>augurium</i>	36, 179	<i>causa</i>	64, 69
<i>almus</i>	114	<i>augustus</i>	36	<i>causidicus</i>	109
<i>alo</i>	89	<i>cureus</i>	39, 73, 151	<i>caussa</i>	64, 69
<i>alter</i>	121, 217	<i>aurora</i>	124	<i>caveo</i>	68
<i>alumnus</i>	156, 279	<i>autumnus</i>	156	<i>celer</i>	124, 212
<i>alveus</i>	73	<i>autumo</i>	34	<i>cenatus</i>	297
<i>alvos</i>	112, 186	<i>avis</i> 34, 73, 111, 200,		<i>ensor</i>	77
<i>ambages</i>	41	204 sq.		<i>centum</i>	49, 79
<i>ambire</i>	60			<i>Ceres</i>	124, 212
<i>ambo</i> .. 77, 188, 194		<i>Batbus</i>	60	<i>cerno</i>	94, 122
<i>amo</i>	39, 73, 141	<i>battuere</i>	26	<i>certe</i>	187
<i>ango</i> ... 36, 46, 58, 89		<i>bellum</i>	40	<i>certo</i>	65, 187

<i>cicer</i>	203	<i>corpus</i>	208, 212	<i>dixi</i>	253, 284
<i>cinis</i> ...	124, 201, 212	<i>coventionid</i> ..	165, 204	<i>dixi</i>	253
<i>cito</i>	187	<i>cresco</i>	92	<i>do</i>	87, 272
<i>claudio</i>	79	<i>cribrum</i>	122	<i>dolor</i>	69, 124
<i>claustrum</i> ..	51, 64, 121	<i>cutter</i>	121	<i>dohus</i>	59
<i>clausus</i>	64	<i>cum</i>	34	<i>domi</i>	187
<i>clavis</i>	127, 204	<i>cupa</i>	82	<i>dominus</i>	279
<i>Clodis</i>	73	<i>cuppa</i>	82	<i>domus</i>	34, 59
<i>Cn.</i> (abrév.) ..	55	<i>cur</i>	217	<i>donum</i>	41, 116
<i>coalesco</i>	73	<i>cuspis</i>	127	<i>douco</i>	32
<i>cocus</i>	34	<i>Dacruma</i>	59	<i>dubenus</i>	279
<i>coda</i>	26	<i>danunt</i>	93	<i>duco</i>	32, 89
<i>coemo</i>	73	<i>dator</i> 35, 51, 59, 77, 121,	211	<i>duellum</i>	40
<i>coepi</i>	73, 239	<i>datus</i>	41, 117, 279	<i>duim</i>	95, 276
<i>coeptum</i>	26	<i>debeo</i>	73	<i>duo</i> 30, 40, 77, 188, 194	
<i>coetus</i>	73	<i>decem</i>	58	<i>duodecim</i>	40
<i>cognitus</i>	35	<i>decet</i>	62	<i>dux</i>	32
<i>cognomen</i>	115	<i>decido</i>	36	<i>dvenos</i>	40
<i>cognomentum</i>	115	<i>decor</i>	124	<i>dvonus</i>	40
<i>cogo</i>	36, 73	<i>decus</i>	124	<i>E</i>	64
<i>colligo</i>	32	<i>dedi</i>	238	<i>ec-</i>	63
<i>collis</i>	47	<i>defendo</i>	92	<i>ecus</i>	34, 40
<i>colloco</i>	34	<i>degener</i> .	124, 201, 212	<i>edax</i>	127
<i>colo</i>	40, 57	<i>dego</i>	73	<i>edim</i>	95
<i>columba</i>	57	<i>deico</i>	32, 40	<i>edo</i> (vb.).....	32, 33
<i>comes</i>	120	<i>demo</i>	73	<i>edo</i> (subst.)	113, 201,
<i>comis</i>	165	<i>dens</i> ...	123, 200, 279		210
<i>comissari</i>	141	<i>denuo</i>	40	<i>ef-</i>	63
<i>concors</i>	63	<i>deus</i>	40, 187	<i>egi</i>	41, 239, 292
<i>conculco</i>	36	<i>dexter</i> 59, 79, 121, 191		<i>ego</i> ...	58, 77, 222, 225
<i>concutio</i>	36	<i>di-</i>	69	<i>cheu</i>	26
<i>confectus</i>	36	<i>dico</i> ...	32, 40, 62, 89	<i>emo</i>	48
<i>confestim</i>	204	<i>dictatored</i>	204	<i>ensis</i>	77
<i>conficio</i>	36	<i>didici</i>	64, 238	<i>eo</i>	87, 249, 272
<i>conjux</i>	108	<i>dies</i>	39, 77, 197, 200	<i>eques</i>	120, 179
<i>Consentes</i>	123, 189	<i>Diespiter</i>	197	<i>equos</i> 32, 34, 40, 78, 112,	
<i>consobrinus</i>	69	<i>dif-</i>	69		187 sq.
<i>consul</i>	48, 59, 77	<i>difeidens</i>	26	<i>eram</i> 101, 149, 235, 245,	
<i>contio</i>	165	<i>dignus</i>	44, 62, 63, 77		280
<i>conventio</i>	165	<i>dis-</i>	69	<i>ero</i>	69, 89, 274
<i>convicium</i>	35	<i>disco</i>	64, 92	<i>erus</i>	78
<i>coquina</i>	57	<i>distinguo</i>	93	<i>escit</i>	92
<i>coquo</i>	60	<i>divos</i>	32, 40	<i>esse</i>	125, 278
<i>cor</i>	52			<i>essem</i>	106, 281, 282
<i>cornu</i>	58, 203				

<i>est</i> (il est) 32, 82, 87, 249, 272	<i>alius</i> ... 33, 59, 73, 191	<i>genua</i> 26, 40
<i>est</i> (il mange) . 87, 249	<i>ango</i> 96	<i>genus</i> 32, 34, 41, 69, 124
<i>et</i> 59, 79	<i>eo</i> 77, 267	<i>gigno</i> 41, 90
<i>eundem</i> 137	<i>firmus</i> 114	<i>gisco</i> 92
<i>euntem</i> 123	<i>flabrum</i> 59, 122	<i>gnarus</i> 116
<i>ex</i> 64	<i>flebilis</i> 138	<i>gnotus</i> 35
<i>exemplum</i> 48	<i>flecto</i> 92	<i>gradior</i> 69
<i>eximius</i> 112	<i>fluvius</i> 112	<i>gravis</i> ... 57, 111, 152
<i>existumo</i> 36	<i>foedus</i> .. 26, 34, 41, 124	<i>gressus</i> 69
<i>exsul</i> 59	<i>fore</i> 30	<i>grex</i> 57
<i>exsulto</i> 36	<i>forma</i> 114	<i>grus</i> 200, 204
<i>exterior</i> 124	<i>formo</i> 141	<i>gula</i> 110
<i>Faber</i> 60	<i>formus</i> 57, 114	<i>Habeo</i> 16
<i>fabula</i> 122	<i>frater</i> 60, 121	<i>hac</i> 187, 217
<i>facio</i> 41, 59, 87, 91, 99	<i>fremo</i> 92, 117	<i>halo</i> 78
<i>fallo</i> 68	<i>frendo</i> 92	<i>hanser</i> 47, 78
<i>fama</i> 37, 114	<i>frigus</i> 29, 68	<i>harena</i> 78
<i>fumes</i> 197	<i>fructus</i> .. 119, 200, 206	<i>haruspex</i> 32, 108
<i>furi</i> 37, 41	<i>fruges</i> 119	<i>hemonem</i> (acc.)... 210
<i>fas</i> 204	<i>fucus</i> 23	<i>herba</i> 60, 110
<i>fastigium</i> 151	<i>fuga</i> 41, 110	<i>here, heri</i> 204
<i>fateor</i> 41	<i>fugio</i> 39, 91	<i>herus</i> 78
<i>faxem</i> 106, 282	<i>fui</i> .. 31, 34, 60, 253, 292	<i>heu</i> 26
<i>faxo</i> 97, 282	<i>fulcio</i> 141	<i>heus</i> 26
<i>feci</i> ... 87, 99, 239, 292	<i>fulcrum</i> 51, 122	<i>hic</i> 217, 221
<i>fel</i> 113, 210	<i>fulgeo</i> 96	<i>hic</i> (adv.)..... 217
<i>felix</i> 200, 203, 204, 206	<i>fulmen</i> 203	<i>hiems</i> 48, 200, 201, 208
<i>felo</i> 33, 59	<i>fumus</i> .. 31, 59, 114	<i>hinc</i> 217
<i>femen</i> 215	<i>funditus</i> 187	<i>holus</i> 78
<i>femina</i> 33, 59, 115, 279	<i>fundo</i> 58	<i>homo</i> 41, 47, 77, 113, 201, 207, 210
<i>femur</i> 30, 127, 203, 215	<i>funebri</i> 69	<i>honor</i> 69, 77, 201, 212
<i>ferax</i> 127	<i>funestus</i> 69	<i>honos</i> 69, 77, 78, 124, 201, 208, 212
<i>fero</i> 35, 41, 60, 89, 249, 272	<i>funus</i> 69, 124	<i>hortus</i> 58, 117
<i>ferox</i> 200, 203	<i>fuo</i> 39, 104	<i>hosticapas</i> 196
<i>ferre</i> 69, 125, 278	<i>fur</i> 35, 77, 201	<i>huc</i> 217
<i>fert</i> 87, 249	<i>furnus</i> 57	<i>humerus</i> ... 78
<i>fetus</i> 115	<i>furor</i> 30	<i>humi</i> 187
<i>fides</i> 41, 77	<i>fusus</i> 69, 117	<i>humus</i> 113
<i>fido</i> .. 32, 34, 41, 59, 89	<i>Gavius</i> 39	<i>Ibi</i> ... 204, 217
<i>fidus</i> 41, 109	<i>genitus</i> 117	<i>idem</i> 221
<i>fiere</i> 77, 125	<i>genius</i> 112	
<i>feri</i> 77, 125, 267	<i>gens</i> 59, 118, 200	
	<i>genu</i> 58, 203	

<i>iaus</i>	41, 111	<i>jequr</i>	55	<i>lubet</i>	30
<i>icens</i>	123, 200, 279	<i>judex</i>	108	<i>lubricus</i>	68
<i>ignis</i>	116	<i>jugum</i> ..	30, 39, 93, 190	<i>uceo</i>	51
<i>ignosco</i>	45, 63, 178	<i>jumentum</i>	115	<i>lucifer</i>	109
<i>ilico</i>	34, 47	<i>jungo</i>	39, 93, 94	<i>luo</i>	121
<i>illac</i>	187, 217	<i>Jupiter</i>	82, 197, 213	<i>lupus</i>	57
<i>ille</i>	217, 221	<i>Juppiter</i>	82	<i>lustrum</i>	121
<i>illic</i>	217, 221	<i>juvenis</i>	39, 206	<i>lux</i>	108
<i>illinc</i>	217	<i>Kalendae</i>	55	<i>Maarco</i>	26
<i>illuc</i>	217	<i>Kartago</i>	55	<i>macte</i>	196
<i>im</i>	221	<i>Labes</i>	197	<i>magister</i>	79, 159
<i>in</i>	32	<i>labor</i>	69	<i>magnus</i>	39, 77, 116
<i>in-</i> (priv.).....	49	<i>lac</i>	65, 203	<i>major</i> 39, 69, 126, 201,	
<i>inclutus</i> 26, 30, 58, 117		<i>laccesso</i>	145	212	
<i>incrementum</i>	115	<i>lacio</i>	145	<i>majus</i> ... 201, 203, 212	
<i>inde</i>	187, 217	<i>lacrima</i>	26, 30	<i>male</i>	187
<i>indigena</i>	110, 195	<i>lacruma</i>	30, 59	<i>mancipium</i>	36
<i>infans</i>	37	<i>lacryma</i>	30	<i>mancupium</i>	36
<i>inferus</i>	139	<i>laedo</i>	69	<i>mane, mani</i>	204
<i>infimus</i>	139	<i>laesus</i>	69, 180	<i>manus</i> 73, 116, 200, 206,	
<i>inquam</i>	90	<i>laevos</i>	36, 112	214	
<i>inquilinus</i>	57	<i>lampas</i>	136	<i>mare</i>	28, 203
<i>insece</i>	90, 255	<i>lapis</i>	127, 200	<i>marid</i>	26, 204
<i>inspicio</i>	32	<i>laquear</i>	157	<i>marmor</i>	203
<i>intellego</i>	32	<i>Lares</i>	69	<i>mater</i> .. 33, 37, 48, 121	
<i>inter</i>	121	<i>Lases</i>	69	<i>maximus</i>	139
<i>interior</i>	121	<i>latus (porté)</i>	64	<i>medius</i>	39, 59
<i>intimus</i>	139	<i>lectus</i> 26, 117, 279, 299		<i>meio</i>	39, 58
<i>intus</i>	32, 187	<i>lectus (lit)</i>	51	<i>mel</i>	48
<i>ipse</i>	221, 228	<i>lego</i>	32, 89	<i>melior</i>	126
<i>iri</i>	282	<i>leigibus</i>	33	<i>memini</i>	34, 295
<i>is</i>	217, 221	<i>levis</i>	28, 57	<i>memor</i>	297
<i>istac</i>	187, 217	<i>lex</i>	108, 202	<i>mens</i>	34, 118
<i>iste</i>	217, 221	<i>liber (libre)</i>	51	<i>ensor</i>	121
<i>istic</i>	217, 221	<i>libet</i>	30	<i>mensura</i>	64, 121
<i>istinc</i>	217	<i>licet</i>	98	<i>merenda</i>	115
<i>istuc</i>	217	<i>lictus</i>	57, 117	<i>mergo</i>	109
<i>it</i>	87, 249	<i>lien</i>	64, 201, 210	<i>mergus</i>	109
<i>iter</i>	215	<i>lingua</i>	59	<i>meses</i>	44
<i>itiner</i>	215	<i>lino</i>	93	<i>messis</i>	118
<i>Jaceo</i> 98, 286, 287, 289		<i>linguo</i>	57, 87, 98	<i>met</i>	22
<i>jacio</i>	98	<i>lis</i>	64	<i>metior</i>	121
<i>jecur</i> 30, 39, 52, 127,		<i>locus</i>	34, 64, 127	<i>meus</i>	229
203, 215		<i>locutus</i>	57	<i>mi</i>	73, 78

<i>migro</i>	57	<i>nex</i>	34, 58	<i>ovis</i> 28, 34, 40, 111, 204
<i>miles</i>	63, 120, 200	<i>nidus</i>	69	sq., 214
<i>minister</i>	159	<i>nihil</i>	73	<i>Pabulum</i>
<i>minor</i>	126	<i>nil</i>	73, 78	122
<i>minuo</i>	88	<i>ninguit</i>	57	<i>paciscor</i>
<i>mirificus</i>	109	<i>nivem</i> (acc.)....	57, 68	90, 92
<i>mirus</i>	68	<i>noceo</i>	34, 58, 141	<i>pacont</i>
<i>missi</i>	69	<i>nocuos</i>	112	90
<i>missus</i>	69	<i>nomen</i> 48, 115, 201, 203,		<i>pactum</i>
<i>modo</i>	77	210		92
<i>moenia</i>	26, 34	<i>nos</i>	222, 227	<i>pagout</i>
<i>moincipiom</i>	26	<i>nosco</i>	58, 92, 94	9
<i>moles</i>	206, 212	<i>noster</i>	229	<i>palumbes</i>
<i>molestus</i>	212	<i>notus</i>	35	57
<i>mollis</i>	59	<i>novem</i>	32, 40	<i>pando</i>
<i>moneo</i> ..	34, 39, 73, 141	<i>novitas</i>	37, 164	93
<i>morior</i>	91, 141	<i>novos</i>	32, 40, 47	<i>pango</i> 62, 90, 93, 94, 241
<i>mors</i>	48	<i>nox</i>	120	<i>panis</i>
<i>molus</i>	35	<i>nubes</i> 124, 125, 197, 206,		116
<i>moveo</i>	35, 105	212		<i>parens</i>
<i>mulctra</i>	121	<i>nullus</i>	73, 217	90, 291
<i>mulgeo</i>	79, 121	<i>nurus</i>	30	<i>paricidas</i>
<i>munia</i>	34	<i>nutrix</i>	79	196
<i>munio</i>	34	<i>Ob</i>	62	<i>paries</i>
<i>munus</i>	124	<i>occisit</i>	97	26, 73, 200
<i>murus</i>	34	<i>occurro</i>	64	<i>pario</i>
<i>mus</i>	31, 48, 69	<i>ocior</i>	39, 126	90, 141
<i>Nare</i>	68, 87	<i>oculus</i>	41	<i>parricida</i> 110, 179, 196
<i>nates</i>	206	<i>odor</i>	59	<i>pars</i>
<i>natio</i>	118, 210	<i>offendo</i>	57, 92	59, 118
<i>natus</i>	49	<i>oinos</i>	34, 112	<i>particeps</i>
<i>navata</i>	132	<i>oleo</i>	59	36
<i>navaled</i>	204	<i>olim</i>	221	<i>partim</i>
<i>navis</i>	152, 213	<i>ollus</i>	221	59, 118, 204
<i>navita</i>	132	<i>olus</i>	78	<i>pasco</i>
<i>nec</i>	79	<i>omnis</i>	210	116
<i>neco</i>	34, 58, 141	<i>onus</i>	78, 124, 208	<i>patco</i>
<i>necto</i>	92	<i>op</i>	62	93, 98
<i>neglego</i>	32	<i>optimus</i>	139	<i>pater</i> 51, 60, 77, 121 .
<i>nemo</i>	78	<i>opus</i>	124	201, 211
<i>nemus</i>	48	<i>opus est</i>	204	<i>patrius</i>
<i>neque</i>	79	<i>orior</i>	39, 91	39, 151
<i>nequinunt</i>	93	<i>oriundus</i>	115	<i>patrus</i> (gén.)
<i>neuter</i>	26, 73, 217	<i>oscu</i>	108, 179	204
				<i>pauci</i>
				127
				<i>pax</i>
				62, 93, 108
				<i>pecten</i> ... 113, 201, 210
				<i>pecto</i>
				113
				<i>pecu</i>
				203
				<i>pecus</i>
				127, 200
				<i>peda</i>
				110
				<i>pedetentim</i>
				204
				<i>pejor</i>
				126
				<i>pello</i>
				47, 52, 92
				<i>pendo</i> .. 34, 41, 87, 98
				<i>penitus</i>
				187
				<i>pepigi</i> 62, 87, 238
				<i>per</i>
				79
				<i>perfidus</i>
				41
				<i>perniciés</i>
				112
				<i>pes</i> 202, 204 sq., 207,
				208
				<i>peto</i>
				60

<i>pictas</i>	73, 164, 200	<i>puppis</i>	204	<i>res</i>	197
<i>pinguis</i>	39	<i>purpura</i>	23, 54	<i>rettuli</i>	79, 87, 242
<i>piscis</i>	111	<i>puta</i>	77	<i>rex</i>	62, 108, 202
<i>plaustrum</i>	26, 121	<i>pyramis</i>	26	<i>robur</i>	124, 230
<i>plebs</i>	62, 200	<i>Qua</i>	187, 217	<i>ruber</i>	41, 51, 59, 116
<i>plecto</i>	92	<i>quaero</i>	69	<i>rufus</i>	41, 59, 109
<i>plenus</i>	116	<i>quaeso</i>	69	<i>rure</i>	28, 204
<i>plico</i>	32	<i>quaestor</i>	69	<i>Sabini</i>	63
<i>plodo</i>	69	<i>quaestura</i>	121	<i>sacer</i>	116
<i>plosio</i>	69	<i>qualis</i>	116	<i>saeculum</i>	51, 122
<i>poena</i>	26, 34	<i>quam</i>	221	<i>saccutum</i>	51, 122
<i>poeta</i>	39	<i>quasi</i>	77	<i>Sacturnos</i>	122
<i>pomocrium</i>	34	<i>quassus</i>	64, 117	<i>sal</i>	157, 200
<i>pondus</i> 34, 41, 109, 124		<i>quatio</i>	64	<i>salax</i>	127
<i>popina</i>	57	<i>quattuor</i>	40, 82	<i>salio</i>	91, 141
<i>poploe</i>	51, 189	<i>quatuor</i>	40, 82	<i>salus</i>	174
<i>populus</i>	51	<i>que</i>	32, 57, 82	<i>salvos</i>	40, 112
<i>porgo</i>	79	<i>qui</i>	57, 217, 221	<i>Samnium</i>	63
<i>portio</i>	118	<i>qui (adv.)</i>	217	<i>sanguen</i>	200
<i>posco</i>	64, 92	<i>quia</i>	219, 221	<i>sanguis</i>	200
<i>potis</i>	118	<i>quicumque</i>	221	<i>satelles</i>	120
<i>praeebo</i>	73	<i>quidam</i>	221	<i>satullus</i>	165
<i>praiceps</i>	36	<i>quies</i>	127	<i>Saturnalia</i>	157
<i>praepes</i>	32	<i>quilibet</i>	221	<i>Saturnus</i>	122
<i>praesens</i>	123	<i>quinctus</i>	57	<i>salus</i>	41
<i>praeses</i>	108	<i>quinque</i> 32, 45, 57, 60		<i>scabellum</i>	63
<i>praetor</i>	35	<i>quis</i> 28, 57, 82, 217, 221		<i>scabo</i>	89
<i>practura</i>	35	<i>quom</i>	34, 221	<i>scala</i>	47
<i>precor</i>	64, 92	<i>quotiens</i>	47, 206	<i>scamnum</i>	63
<i>prehendo</i>	57	<i>quoties</i>	47, 206	<i>scando</i>	68
<i>prensus</i>	78	<i>Radicitus</i>	204	<i>scibilis</i>	138
<i>primus</i>	139	<i>radix</i>	40	<i>scindo</i>	58, 83, 91
<i>profugus</i>	109	<i>rapax</i>	127	<i>scribo</i>	62
<i>prohibeo</i>	73	<i>rapsit</i>	97	<i>scripsi</i>	62, 96
<i>promo</i>	73	<i>reapse</i>	221	<i>scriptus</i>	62, 64, 117
<i>propior</i>	126	<i>reccidi</i>	79	<i>se</i>	68, 224, 225
<i>prosper</i>	197	<i>reciprocus</i>	177	<i>se (adv.)</i>	225
<i>prudens</i> 203, 204, 206		<i>redimunt</i>	93	<i>secius</i>	39
<i>puber</i>	181	<i>refacere</i>	32	<i>secludo</i>	36, 225
<i>pubes</i>	181	<i>rego</i>	51	<i>seco</i>	62
<i>puer</i>	124	<i>repeto</i>	32	<i>secundus</i>	171
<i>puer</i>	70, 191	<i>repperi</i>	79, 242	<i>secutus</i>	57, 279, 299
<i>pulsus</i>	52, 64	<i>reppuli</i>	82	<i>sed</i>	65, 225
<i>pulvis</i>	124, 201			<i>sedco</i>	59, 68, 90
<i>punio</i>	34				

<i>sedes</i>	59, 124, 212	<i>spargo</i>	64	<i>tagit</i>	90
<i>sedî</i>	238, 241	<i>sparsi</i>	64	<i>talis</i>	116
<i>sedulo</i>	59	<i>sparsus</i>	64	<i>tam</i>	221
<i>segmentum</i>	62	<i>species</i>	112, 197	<i>tango</i>	90, 93, 94
<i>sella</i>	59, 116	<i>spero</i>	68, 197	<i>tegmen</i>	115
<i>semel</i>	48, 49	<i>spes</i>	197	<i>tego</i>	32, 34, 41, 68
<i>semen</i>	41, 115	<i>spica, spicum</i>	179	<i>tegula</i>	68
<i>semi-</i>	33	<i>splendeo</i>	64	<i>tela</i>	116
<i>senex</i>	215	<i>spondeo</i>	87	<i>telum</i>	116
<i>sensim</i>	204	<i>stabilis</i>	41, 138	<i>temo</i>	47, 115
<i>septem</i>	60, 68	<i>stabulum</i>	51, 59, 122	<i>tempus</i> 34, 124, 208, 212	
<i>sequor</i>	34, 57, 267	<i>stamon</i>	41	<i>tendo</i>	59, 92
<i>sermo</i>	115, 201, 207	<i>stare</i>	37, 41, 125, 278	<i>tensaurus</i>	54, 77
<i>sero</i>	28	<i>statim</i>	204	<i>tentus</i>	49, 59
<i>serpo</i>	60, 68, 233	<i>status (état)</i>	41	<i>tenuis, tenvis</i>	26
<i>Servius</i>	151	<i>status (fixe)</i>	41, 117	<i>terebra</i>	122
<i>servos</i>	34, 151	<i>stella</i>	51	<i>teres</i>	127
<i>set</i>	62	<i>steli</i>	238	<i>terminus</i>	115
<i>sex</i>	68	<i>stipendium</i>	79	<i>termo</i>	115
<i>siccus</i>	127	<i>stilis</i>	64	<i>terra</i>	69, 73, 193 sq.
<i>sido</i>	90	<i>stlocus</i>	34, 64	<i>thesaurizo</i>	141
<i>siem</i> 33, 73, 95, 245, 276		<i>sto</i>	68, 87, 272	<i>tignum</i>	32
<i>signum</i>	62	<i>stratus</i>	52	<i>toja</i>	34, 41, 68, 110
<i>silva</i>	26	<i>strictus</i>	93, 117	<i>tollo</i>	52, 92
<i>sim</i>	73, 95, 245, 276	<i>stringo</i>	93	<i>tondeo</i>	87
<i>simplex</i>	49, 68, 179	<i>structus</i>	26, 117	<i>tovos</i>	32, 40, 229
<i>simul</i>	49	<i>suasor</i>	64	<i>tremonti</i>	34, 251
<i>simus</i>	29, 95, 276	<i>suavis</i> 30, 59, 152, 200		<i>tres</i>	39, 59
<i>sincerus</i>	179	<i>sub</i>	30, 62, 79	<i>trifolium</i>	26
<i>singuli</i>	49	<i>sublemen</i>	64	<i>triumvir</i>	176
<i>sinister</i>	159	<i>subter</i>	121	<i>tu</i>	223, 225
<i>sino</i>	93	<i>sudo</i>	59	<i>tuli</i> 52, 87, 241, 253, 292	
<i>sisto</i>	87	<i>sum</i>	249, 272	<i>Tullius, Tullus</i>	151
<i>sitis</i>	127	<i>summoveo</i>	63	<i>tum, tunc</i>	221
<i>socius</i>	34	<i>summus</i>	63, 139	<i>turris</i>	204
<i>sol</i>	77	<i>sumpsi</i>	48	<i>tuus</i>	32, 40, 229
<i>soleo</i>	267	<i>sumptus</i>	48	<i>Uber (subst.)</i>	59
<i>sollus</i> 40, 51, 112, 217		<i>sup</i>	62	<i>uber (adj.)</i>	107
<i>solum</i>	59	<i>super</i>	30, 60	<i>ub</i>	121, 204, 217
<i>solus</i>	40	<i>superstes</i>	120	<i>ullu</i>	217
<i>somnus</i>	40, 63, 116	<i>surgo</i>	79	<i>Ulysses</i>	59, 213
<i>sons</i>	123, 279	<i>sus</i> 31, 68, 200, 204, 206		<i>umerus</i>	47, 78
<i>soniticus</i>	123, 162	<i>suus</i>	32, 229	<i>uncus</i>	46
<i>soror</i>	40, 69, 201	<i>Tabes</i>	197	<i>unda</i>	78, 215
<i>sovos</i>	32, 229				

<i>unde</i>	217	<i>Venus</i>	124, 212	<i>virtus</i>	200
<i>undecim</i>	177	<i>vertex</i>	34	<i>vis</i> (force)	29
<i>unguis</i>	34, 57	<i>verto</i>	34	<i>vis</i> (tu veux)	249
<i>unus</i>	34, 112, 217	<i>Vertumnus</i>	156	<i>vivo</i>	96
<i>upilio</i>	179	<i>vesper</i>	40, 78	<i>vixero</i>	98
<i>ursus</i>	52	<i>Vesta</i>	40	<i>vixi</i>	96, 241, 253
<i>uter</i>	121, 204, 217	<i>vester</i>	34, 229	<i>voco</i>	34
<i>Vacuus</i>	112	<i>vestis</i>	40, 78, 118	<i>volnus</i>	124
<i>valde</i>	79	<i>vetus</i>	59	<i>volo</i>	34, 57, 77, 249
<i>Valeri</i>	73, 191	<i>via</i>	58	<i>volt</i>	87, 249
<i>validus</i>	79	<i>victor</i>	151, 201	<i>vomo</i>	34
<i>vas</i>	69	<i>victrix</i>	151, 170, 206	<i>vorago</i>	62, 154
<i>vectus</i>	26, 117	<i>victus</i>	119	<i>vorax</i>	62, 127
<i>veho</i> 58, 124, 125, 267,	269	<i>vicus</i>	34, 40	<i>voro</i>	57
<i>velim</i>	95, 245	<i>viden</i>	69	<i>vortex</i>	34
<i>velle</i>	34, 69, 125	<i>video</i>	41	<i>vorto</i>	34
<i>Venafrom</i>	59	<i>vidi</i> 41, 59, 87, 241, 253,	292	<i>vos</i>	223, 227
<i>venio</i> 39, 49, 57, 91, 94,	141	<i>vinclum</i>	122	<i>voster</i>	34
<i>venum</i>	179, 233	<i>vinculum</i>	122	<i>vox</i>	40, 90, 108, 202
		<i>vinum</i>	34	<i>Xystum</i>	26



INDEX DES FINALES.

N. B. Les finales nominales sont reprises sous la forme du nominatif singulier (celle du génitif ajoutée entre parenthèses, s'il y a lieu) ; les finales verbales, sous la forme de 1^{re} personne du singulier actif.

Les chiffres renvoient aux numéros marginaux.

I. — Grec.

<p>-α (-ας) 37, 110, 192 sq. -α (-ης)... 37, 112, 197 -α (parf. 2) 87, 252, 292 -άδης..... 163 -άδιον..... 151 (8) -άζω..... 85, 141 (6) -αία..... 39, 151 (1) -αιμι..... 249 (1) -αίνα..... 49, 151 (5) -αίνω..... 49, 141 (3) -αιον..... 151 (1) -αιος..... 39, 151 (1) -αίρω... 52, 91, 141 (4) -αίτατος..... 169 -αίτερος..... 159 -άλιμος..... 155 -ανή..... 116 -ανον..... 116 -ανος..... 116 -ανός..... 158 -άνω..... 93 -αξ..... 62, 127 -απός..... 162 -αρ (-αρος)..... 127 -αρ (-ατος) 52, 127, 215 -άς (-άδος).... 136, 177</p>	<p>-ας (-αντος)... 123, 291 -ας (-ατος)..... 129 -ας (-ου)..... 196 -ασα..... 151 (7) -ασμα..... 141 (6) -ασμός..... 141 (6) -αστής..... 85, 141 (6) -αστικός... 85, 141 (6) -ατος..... 134 i. n. -άω..... 39, 141 (1) -δα..... 163 -δαπός..... 162 -δε..... 187 (11) i. n. -δην..... 163 -δης..... 163 -διον..... 151 (8) -δόν..... 163 -δών..... 163 -εα (plqpf.) 101, 146, 298 -εια... 39, 151 (3, 4) -ειμι..... 249 (1) -ειν (inf.).... 130, 167 -ειν (plqpf.) 101, 146, 298 -εινα..... 151 (5) -είνω..... 39</p>	<p>-ειον... 39, 151 (3) -ειος... 39, 151 (3, 4) -ειρα..... 151 (6) -είρω... 39, 91, 141 (4) -εις (-εντος)..... 123 -εις (fin. -εσσα).... 165 -είσα..... 151 (7) -είτης..... 169 -έναι..... 167 -εος... 39, 151 (1), 191 -ερός..... 157 -έσκω..... 92, 142 -έστατος... 169 -έστερος..... 159 -εύς..... 76, 131, 168 -εύω..... 141 (2) -έω..... 39, 141 (1) -έω (fut.).... 97, 145 -ζε..... 195 (2) -ζω..... 39, 91 -ζων..... 126 -η... 37, 110, 193 sq. -η (adv.) 187(7), 204(9) -ηδόν..... 163 -ήεις..... 165 -ηλή..... 157</p>
---	--	--

-ηλός.....	157	-ίσκω.....	92, 142	-νον.....	116
-ημι.....	249 (1)	-ισμα.....	141 (6)	-νος.....	116
-ην (subst.)...	113, 210	-ισμός.....	141 (6)	-νυμι.....	88
-ην (aor. pass.)...	98	-ισσα.....	170	-νυς.....	116
-ηρός.....	158	-ίστατος.....	169	-νύω.....	88, 274
-ήρ.....	136, 211	-ίστερος.....	159	-νω.....	93
-ηρός.....	157	-ιστής.....	141 (6)	-ξα (aor.).....	145
-ης (-εος) 124, 161, 181		-ιστικός.....	141 (6)	-ξω (fut.).....	145
-ης (-ητος) ...	120, 127	-ιστος.....	126, 135	-όεις.....	165
-ης (-ου).....	196	-ίτης.....	169	-οιμι.....	144
-ήσομαι.....	103	-ίω ...	39, 91, 141 (2)	-οιος.....	39, 151 (1, 4)
-ήτης.....	169	-ίων..	39, 126, 161, 212	-ον.....	109, 187 sq.
-θα (adv.) ...	187 (6)	-ίων (patron.)	154 i. n.	-ορ.....	136
-θεν (adv.).....	187 (6)	-ίωτης.....	169	-ος (-εος) ..	34, 124, 212
-θην.....	102, 146	-ιωτικός.....	169	-ος (-ου) 34, 109, 181,	187 sq.
-θήσομαι.....	103, 146	-χα (aor.)	99	-οσύνη.....	170
-θι (adv.) 187 (11) i. n.		-χα (parf.) 99, 146, 292		-ότης.....	164
-θλη.....	122	-χεα (plqpf)..	146, 298	-ους (-οντος).....	123
-θλον 51 (1), 59 (4), 122		-χειν (plqpf)..	146, 298	-ουσα.....	151 (7)
-θρα.....	159	-κη.....	127, 162	-όω.....	141 (1)
-θρον.....	59 (4), 122	-κός.....	162	-ρα.....	116
-θω.....	92, 142	-κω.....	103 i. n., 298	-ρις.....	116
-ι (-εος, -ιος) 111, 214		-λη.....	116, 157	-ρον.....	116
-ι (-ιτος).....	136	-λλω ...	52, 91, 141 (4)	-ρός.....	116, 157
-ια.....	151	-λον.....	116, 157	-σα (aor.) 69, 96, 145,	245 (1), 247 (3 A)
-ιάδης.....	163	-λος ..	116, 157	-σαιμι.....	288
-ιακός.....	162	-μα.....	115, 156	-σε (adv.) 187 (11) i. n.	
-ίδης.....	163	-μεν.....	115, 156	-σεια (opt.).....	288
-ίδιον.....	151 (8)	-μενοι.....	115, 156	-σεΐω.....	141 (2)
-ίδιος.....	151 (8)	-μη.....	114	-σέω (fut.)....	97, 145
-ίζω.....	141 (6)	-μην.....	115	-σθαι.....	130, 167
-ίην.....	95, 144	-μην.....	115	-σθην.....	146
-ιχός.....	162	-μον.....	114	-σθήσομαι.....	146
-ιλον.....	157	-μονή.....	115	-σία.....	151 (2)
-ιμος.....	155	-μος.....	114, 155	-σιμος.....	155
-ιμός.....	158	-μων.....	47, 115	-σιος.....	151 (2), 182
-ινος.....	158	-ν (éphelk.).....	79	-σις.....	59, 118, 158
-ίνος.....	158	-ναι (inf.)....	130, 167	-σίω (fut.)....	97, 145
-ιος.....	39, 112, 151	-νάω.....	88	-σχω ...	92, 142
-ις (-εος, -ιος) 111, 214		-νη.....	116	-σμα.....	155 i. n.
-ις (-ιδος)....	127, 170	-νημι.....	88	-σμός... ..	155 i. n.
-ις (-ιτος).....	136	-νις.....	116	-σσω.....	91, 141 (5)
-ίσκη.....	170	-νυμι.....	140	-στων.....	39, 126
-ίσκιον.....	170				
-ίσκος.....	170				

-στής..... 132, 169	-τρα..... 121	-ώ (-οος).... 131, 213
-στές..... 158	-τρον..... 121, 159	-ω (adv.)... 65, 187 (4)
-σύνη..... 170, 174	-τρος..... 121	-ωλή..... 157
-συνος..... 170 i. n.	-ττω..... 91, 141 (5)	-ωλον..... 157
-σω (fut.) 97, 100, 145,	-ττων..... 39, 126	-ωμι (subj.)... 249 (1)
-σῶ (fut.)..... 97, 145	-τύς..... 119, 158	-ων (-οντος) 123, 160, 209
-τατος..... 134, 169	-τω . 39, 91, 92, 141 (5)	-ων (-ωνος)... 154, 210
-τέος..... 133, 169	-τωρ 35, 121, 159, 181,	-ωρ (-ατος)... 127, 215
-τερος .. 121, 159, 229	211	-ωρ (-ωρος)..... 136
-τη..... 117	-υ (-ατος)..... 215	-ώς (-όος)..... 124
-τήρ 121, 159, 211	-υ (-εος)..... 111, 214	-ώς (-ότος)... 128, 166
-τήριον..... 151 (6)	-υία..... 128, 151 (4)	-ως (-ω)..... 181, 191
-της (-τητος)... 37, 164	-ύνω..... 141 (3)	-ως (-ωτος)... 131, 213
-της (-του) ... 132, 169	-ύρω..... 141 (4)	-ως (adv.) 65, 187 (4),
-τιχός..... 162, 169	-υς (-εος).... 111, 214	204 (7)
-τιον..... 151 (8)	-υς (-υδος)..... 127	-ώσσω..... 141 (5)
-τις..... 59, 118	-υς (-υος).... 111, 214	-ώτατος..... 169
-τλη..... 122, 159	-ύω... .. 141 (2)	-ώτερος..... 159
-τιλον..... 64, 122	-χω..... 103 i. n.	-ώτης..... 169
-τιλος..... 122	-ω (vb.) ... 89, 90, 249	-ωπικός..... 169
-τός..... 83, 117, 158	-ω (subj.) 89, 143, 274	-ώττω..... 141 (5)
-τος..... 117	-ῶ (fut.)..... 97, 145	
-τός (adv.).... 187 (5)		

II. — Latin.

-a (ae) ... 110, 192 sq.	-arium..... 157	-cundus..... 171
-aceus..... 162	-arius..... 157	-cus..... 127, 162
-acus..... 162	-as..... 136	-de (adv.) 187 (6), 217
-aeus..... 151 (1)	-aster..... 174	(4)
-ago..... 62, 154	-atus..... 158	-do (vb.)..... 92
-al..... 77, 157	-ax..... 62, 127	-do (subst.)..... 163
-alis..... 51 (2), 157	-bam..... 104, 147	-dus..... 163
-alium..... 157	-bi..... 217 (6)	-e (-is)..... 28, 111
-am (subj.) .. 104, 147	-bilis..... 138, 172	-e (adv.)..... 187 (4)
-am (fut.)..... 143	-bo..... 104, 147	-eius }
-aneus..... 158 i. n.	-bris..... 69 (4)	151 (4)
-ans..... 160	-brum 41, 59(4), 122, 159	-eja }..... 157
-antia..... 151 (7)	-bulum 51, 59, 122, 159	-ela..... 157
-antius..... 151 (7)	-bundus..... 171	-ella..... 51 (3), 157
-anus..... 158	-clum } 51 (1), 64 B,	-ellus 51 (3), 79 (2), 157
-ar..... 157	-culum } 122, 159	-en (subj.)... 143, 144
-aris..... 51 (2), 157	-culus (dim.)..... 157	-en..... 113, 210
		-endus..... 171

-ens..... 123, 160, 209	-io (4 ^e conj.) 73 (3), 94, 141 (2, 4, 5)	-nus (-nus)..... 116
-ensis..... 174	-io (-ionis)..... 154	-o (vb.) 77, 87, 89, 90, 249, 269
-entia..... 151 (7)	-ior 39, 69(1), 126, 161	-o (1 ^{re} conj.) 39, 73 (1), 141 (1)
-entius..... 151 (7)	-iquos..... 162 i. n.	-o (-inis) . 47, 113, 210
-entus..... 165	-is (-eris).... 124, 212	-o (-onis).... 113, 210
-enus..... 158	-is (-idis)..... 127	-o (adv.)... 65, 187 (4)
-eo (2 ^e conj.) 39, 73 (1, 2), 98, 141 (1), 142, 287 in fine.	-is (-is) 28, 111, 152, 181, 214	-olentus..... 165
-er (-eris).... 124, 212	-isco..... 92	-olus..... 157
-er (-ri) .. 70, 116, 191	-issimus } 126, 139, 173	-om..... 34, 109
-er (-ris)..... 70, 116	-issumus }	-ons (-ontis)..... 123
-es (-ei)..... 197	-itas..... 164	-or (-oris nt.).... 124
-es (-eris).... 124, 212	-iter (adv.)..... 159	-or (-oris msc.) 69 (1), 77, 124, 212
-es (-etis)..... 127	-ito..... 141 (1)	-os (-eris).... 34, 124
-es (-is)..... 124, 212	-itus..... 158	-os (-oris).... 124, 212
-es (-itis)..... 120	-itus (adv.)... 204 (7)	-osus..... 165
-esco..... 142	-ius . 39, 112, 151, 191	-ram..... 149
-esso..... 145	-ivos, -ivus..... 153	-re (inf.).... 125, 161
-estis, -estris..... 174	-ix... 151 (6), 170 i. n.	-rem..... 106, 150
-estus..... 158, 208	-jor..... 126	-ri (inf.).... 125, 161
-eus..... 39, 151 (1)	-la..... 116, 157	-rier (inf.)..... 161
-gnus..... 174	-limus..... 173	-rim..... 144
-i (parf.)..... 87, 253	-lis..... 116	-rimus..... 173
-i (inf.)..... 125	-lo..... 92	-ris..... 116
-ia..... 112, 151	-lum..... 116	-ro..... 97 i. n., 144
-iacus..... 162	-lumus..... 173	-rumus..... 173
-ianus..... 158	-lus..... 157	-rus..... 116
-ico..... 150 i. n.	-ma..... 114	-sco..... 92
-icus..... 162	-men..... 115, 156	-se (inf.).... 125, 161
-ido..... 163	-mentum.... 115, 156	-sem..... 106, 150
-idus..... 163	-mina..... 115	-si (parf.).... 96, 253
-ier (inf.)..... 125	-minus..... 115	-sim..... 144
-ies . 112, 151 (6), 197	-mnus..... 156	-sim (adv.).... 204 (4)
-igo (vb.).... 150 i. n.	-mo..... 115	-simus..... 139, 173
-igo (subst.).... 154	-monia..... 151 (5)	-sio..... 69 (6), 154
-ilis..... 157	-mus..... 114, 139	-so (fut.)..... 97
-illo..... 150 i. n.	-na..... 116	-so (1 ^{re} conj.).. 141 (1)
-im (subj.)..... 95	-ndus..... 137, 171	-sor..... 64, 121
-ina..... 158	-nis..... 116	-sse (inf.)..... 161
-ineus..... 158	-no..... 93	-ssem..... 150
-inquos..... 162 i. n.	-nu..... 116	-su } (sup.) .. 64, 119
-inus..... 158	-num..... 116	-sui } (sup.) .. 64, 119
-io (3 ^e conj.)... 39, 91	-nuo..... 88	-sum (sup.)... 64, 119
	-nus (-ni).... 116, 158	

-sumus	139, 173	-tivos, -tivus	153	-ulentus	165
-sura	64, 121	-to (1 ^{re} conj.)	141 (1)	-ullus	157
-surio	141 (4)	-to (3 ^e conj.)	92	-ulus	157
-surus	64, 121	-tor.. 77, 121, 159, 211		-um... 34, 109, 187 sq.	
-sus (-si)	64, 117	-toria	151 (6)	-umnus	156
-sus (-sus)	64, 119	-torium	151 (6)	-unculus	157
-ta	132	-torius	151 (6)	-undo (subst.)	163
-tas	164	-tra	121	-undus	163, 171
-ter (-teri) . 79 (2), 121		-trina	158	-uo	141 (2)
-ter (-terius) . 121, 217		-trix	151 (6)	-uos	112
-ter (-tri) 79 (2), 121,	159, 229	-trum	121, 159	-ur 52, 124, 127, 212,	215
-ter (-tris)	121, 211	-tu (sup.)	119, 158	-urnus	158
-ter (-trius) . . 121, 217		-tudo	154	-us (-eris) 34, 124, 212	
-ter (adv.)	121, 159	-tui (sup.)	119, 158	-us (-i) 34, 109, 187 sq.	
-tia	151 (2, 7)	-tulo	150 i. n.	-us (-oris)	208, 212
-ticius	162	-tum (sup.)	119, 158	-us (-udis)	127
-ticus	162	-tunus	139, 173	-us (-us)	111, 214
-ties	151 (2)	-tura	121, 159	-us (-utis)	174
-tilis	157	-turio	141 (4)	-ustus	158, 208
-tim	59, 118, 204 (4)	-turnus	158	-utio	141 (5)
-timus	139, 173	-turus	121, 159	-utus	158
-tio	59, 118, 154, 158	-tus (-ti)	117, 158	-uus	112
-tis	59, 118	-tus (-tus)	119, 158	-vi (parf.)	105, 148
-titius	162	-tus (-tutis)	174	-vom	34, 112
-tito	141 (1)	-tus (adv.)	187 (5)	-vos	34, 40, 112, 153
-tium	151 (2)	-udo	163	-vum	34, 112
-tius	151 (7)	-ugo	154	-vus	34, 40, 112, 153
		-ui (parf.)	105, 148		

TABLE DES MATIÈRES.

Nos.		Pages.
	PRÉFACES, BIBLIOGRAPHIE, SIGNES CONVENTIONNELS....	V-XXXII
(1)	INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
(16)	PREMIÈRE PARTIE.	
	PHONÉTIQUE. ✓	13
(18)	CHAPITRE I ^{er} . — ÉLÉMENTS DE PHONÉTIQUE PHYSIOLOGIQUE..	17
(18)	Section I ^{re} . — <i>L'appareil vocal au repos</i>	17
(19)	Section II. — <i>L'appareil vocal en action</i>	18
(20)	Section III. — <i>Classement des phonèmes</i>	22
(20)	§ 1 ^{er} . — <i>Voyelles</i>	22
(21)	§ 2. — <i>Consonnes-voyelles</i>	24
(22)	§ 3. — <i>Consonnes</i>	25
(23)	CHAPITRE II. — LE VOCALISME GRÉCO-LATIN.....	27
(23)	Section I ^{re} . — <i>Voyelles et diphthongues envisagées isolément dans chacune des deux langues</i>	27
(23)	§ 1 ^{er} . — <i>Grec</i>	27
(26)	§ 2. — <i>Latin</i>	30
(27)	Section II. — <i>Voyelles et diphthongues des deux langues rapportées à leur commune origine</i>	33
(28)	§ 1 ^{er} . — <i>Voyelles</i>	33
(38)	§ 2. — <i>Semi-voyelles</i>	44
(41)	Section III. — <i>Apophonie vocalique</i>	49
(43)	CHAPITRE III. — NAsALES ET VIBRANTES.....	54
(43)	Section I ^{re} . — <i>L'apophonie appliquée aux consonnes-voyelles</i>	54

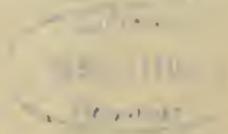
Nos.		Pages
(44)	Section II. — <i>Nasales et vibrantes envisagées isolément dans chacune des deux langues</i>	55
(45)	Section III. — <i>Nasales rapportées à leur commune origine</i>	56
(46)	§ 1 ^{er} . — <i>Consonnes</i>	56
(49)	§ 2. — <i>Voyelles</i>	59
(50)	Section IV. — <i>Vibrantes rapportées à leur commune origine</i>	60
(51)	§ 1 ^{er} . — <i>Consonnes</i>	60
(52)	§ 2. — <i>Voyelles</i>	64
(53)	CHAPITRE IV. — <i>CONSONNES</i>	63
(54)	Section I ^{re} . — <i>Les consonnes envisagées isolément dans chacune des deux langues</i>	63
(54)	§ 1 ^{er} . — <i>Grec</i>	63
(55)	§ 2. — <i>Latin</i>	65
(56)	Section II. — <i>Momentanées primitives et leur évolution</i> ..	65
(57)	§ 1 ^{er} . — <i>Vélares</i>	66
(58)	§ 2. — <i>Palatales</i>	68
(59)	§ 3. — <i>Dentales</i>	69
(60)	§ 4. — <i>Labiales</i>	71
(61)	§ 5. — <i>Lois complémentaires</i>	71
(67)	Section III. — <i>Spirantes primitives</i>	77
(68)	§ 1 ^{er} . — <i>s initial</i>	78
(69)	§ 2. — <i>s médial</i>	79
(70)	§ 3. — <i>s final</i>	83
(71)	CHAPITRE V. — <i>COMBINAISONS ULTÉRIEURES DE VOYELLES ET CONSONNES</i>	84
(71)	Section I ^{re} . — <i>Contraction</i>	84
(72)	§ 1 ^{er} . — <i>Grec</i>	84
(73)	§ 2. — <i>Latin</i>	88
(74)	Section II. — <i>Élision</i>	90
(75)	Section III. — <i>Abrégement et allongement hystérogènes</i> ..	91
(76)	§ 1 ^{er} . — <i>Grec</i>	91
(77)	§ 2. — <i>Latin</i>	92
(78)	Section IV. — <i>Aspiration et désaspiration hystérogènes</i> ..	94
(79)	Section V. — <i>Épenthèse et syncope</i>	95
(80)	CHAPITRE VI. — <i>ACCENTUATION</i>	98
(81)	Section I ^{re} . — <i>Accent grec</i>	100
(82)	Section II. — <i>Accent latin</i>	102

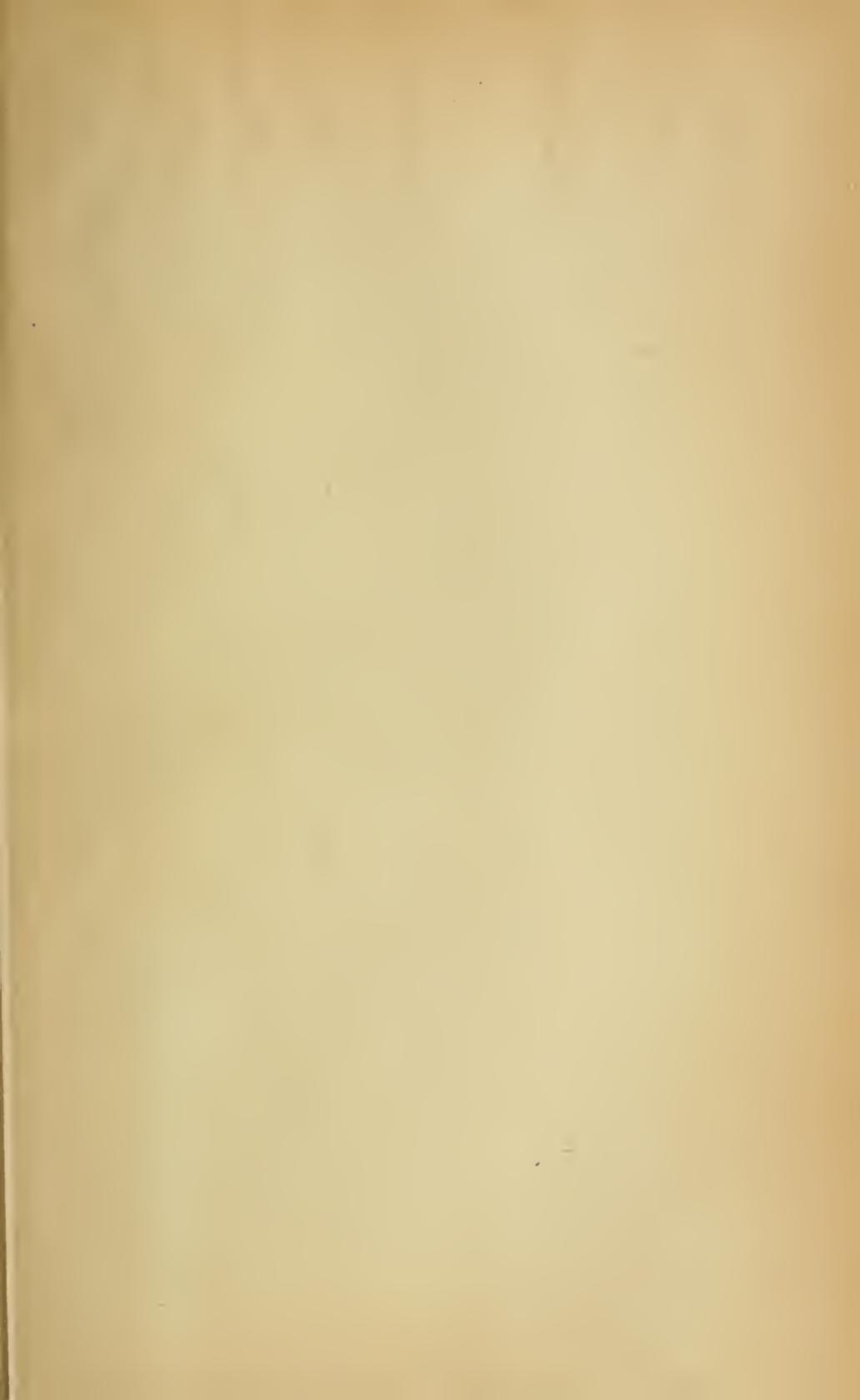
Nos.		Pages.
(83)	DEUXIÈME PARTIE.	
	ÉTYMOLOGIE.	105
(85)	CHAPITRE I ^{er} . — DÉRIVATION PRIMAIRE.....	110
(86)	Section I ^{re} . — <i>Thèmes verbaux</i>	111
(86)	§ 1 ^{er} . — Formations communes.....	111
(99)	§ 2. — Formations helléniques.....	125
(104)	§ 3. — Formations latines.....	128
(107)	Section II. — <i>Thèmes nominaux</i>	130
(107)	§ 1 ^{er} . — Formations communes.....	130
(128)	§ 2. — Formations helléniques....	146
(137)	§ 3. — Formations latines.....	150
(140)	CHAPITRE II. — DÉRIVATION SECONDAIRE.....	151
(140)	Section I ^{re} . — <i>Thèmes verbaux</i>	151
(140)	§ 1 ^{er} . — Formations communes.....	151
(146)	§ 2. — Formations helléniques	159
(147)	§ 3. — Formations latines.....	160
(151)	Section II. — <i>Thèmes nominaux</i>	163
(151)	§ 1 ^{er} . — Formations communes.....	163
(166)	§ 2. — Formations helléniques.....	175
(171)	§ 3. — Formations latines.....	177
(175)	CHAPITRE III. — COMPOSITION	180
(176)	Section I ^{re} . — <i>Classification des composés</i>	181
(176)	§ 1 ^{er} . — Classification morphologique.....	181
(177)	§ 2. — Classification fonctionnelle	183
(178)	Section II. — <i>Formation des composés</i>	185
(179)	§ 1 ^{er} . — Forme du premier terme	186
(181)	§ 2. — Forme du dernier terme	190
(182)	TROISIÈME PARTIE.	
	MORPHOLOGIE.	193
(184)	I. — DÉCLINAISON.	198
(185)	CHAPITRE I ^{er} . — DÉCLINAISON PARISYLLABIQUE.....	200
(186)	Section I ^o . — <i>Thèmes en O-</i>	200
(187)	§ 1 ^{er} . — Masculins et féminins.....	200
(190)	§ 2. — Neutres.	210
(191)	§ 3. — Modifications accidentelles.....	211

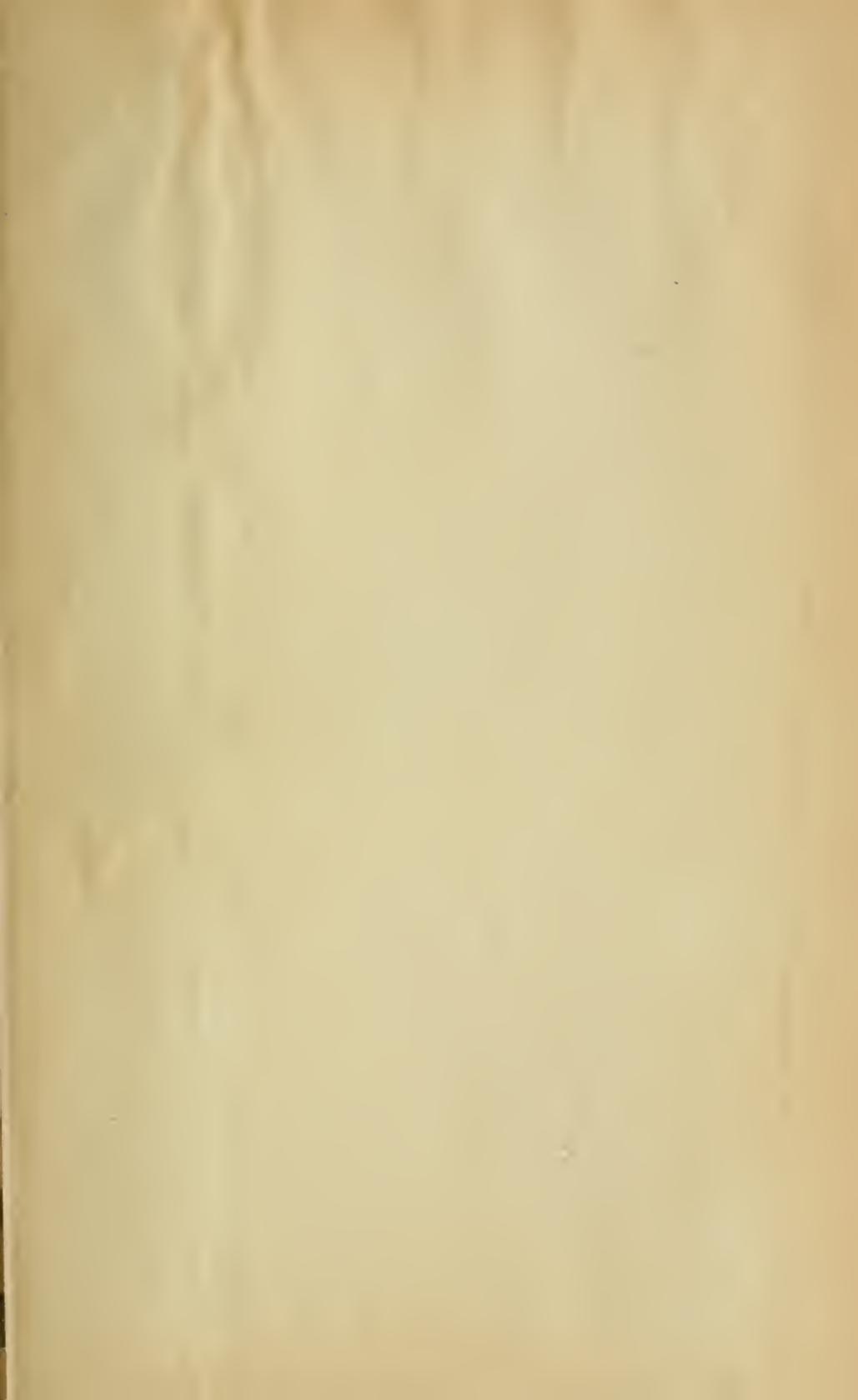
N ^{os} .		Pages.
(192)	Section II. — <i>Thèmes en ī-</i>	241
(193)	§ 1 ^{er} . — Féminins	242
(196)	§ 2. — Masculins.....	247
(197)	Section III. — <i>Thèmes en ī-</i> (gr. - <i>ῥ</i> , lat. - <i>ī-</i>).....	249
(198)	CHAPITRE II. — DÉCLINAISON IMPARISYLLABIQUE.....	221
(199)	Section I ^{re} . — <i>Nominatif singulier</i>	221
(200)	§ 1 ^{er} . — Nominatif sigmatique.....	222
(201)	§ 2. — Nominatif à allongement.....	224
(202)	§ 3. — Nominatif à cumul.....	225
(203)	§ 4. — Nominatif-accusatif des noms neutres ...	226
(204)	Section II. — <i>Désinences casuelles</i>	227
(207)	Section III. — <i>Variations du thème décliné</i>	237
(209)	§ 1 ^{er} . — Thèmes à finale explosive.....	240
(210)	§ 2. — Thèmes en nasale.....	240
(211)	§ 3. — Thèmes en vibrante.....	243
(212)	§ 4. — Thèmes sigmatiques.....	244
(213)	§ 5. — Thèmes à diphthongue.....	246
(214)	§ 6. — Thèmes vocaliques.....	248
(215)	§ 7. — Hétéroclites.....	250
(216)	CHAPITRE III. — DÉCLINAISON PRONOMINALE.....	252
(217)	Section I ^{re} . — <i>Démonstratifs</i>	252
(217)	§ 1 ^{er} . — Désinences.....	252
(220)	§ 2. — Thèmes.....	256
(222)	Section II. — <i>Pronoms personnels</i>	261
(222)	§ 1 ^{er} . — Thèmes.....	261
(225)	§ 2. — Désinences.....	264
(228)	§ 3. — Les pronoms personnels en juxtaposition syntactique.....	268
(229)	§ 4. — Possessifs.....	268
(230)	II. — CONJUGAISON.	270
(231)	CHAPITRE I ^{er} . — AUGMENT ET REDOUBLEMENT.....	271
(232)	Section I ^{re} . — <i>Augment</i>	272
(232)	§ 1 ^{er} . — Forme de l'augment.....	272
(235)	§ 2. — Emploi de l'augment.....	274
(236)	§ 3. — Place de l'augment.....	275
(237)	Section II. — <i>Redoublement</i>	276
(237)	§ 1 ^{er} . — Forme du redoublement.....	276
(241)	§ 2. — Emploi du redoublement.....	280
(242)	§ 3. — Place du redoublement.....	281

N ^{os}		Pages.
(243)	CHAPITRE II. — DÉSINENCES PERSONNELLES	282
(244)	Section I ^{re} . — <i>Voix active</i>	283
(244)	§ 1 ^{er} . — Désinences secondaires	283
(248)	§ 2. — Désinences primaires	288
(252)	§ 3. — Désinences du parfait.....	292
(254)	§ 4. — Désinences de l'impératif.....	295
(258)	Section II. — <i>Voix moyenne en grec</i>	297
(259)	§ 1 ^{er} . — Désinences secondaires.....	297
(263)	§ 2. — Désinences primaires	300
(265)	§ 3. — Désinences du parfait	301
(266)	§ 4. — Désinences de l'impératif.....	302
(267)	Section III. — <i>Le médiopassif latin</i>	303
(268)	CHAPITRE III. — VARIATIONS DU THÈME DES TEMPS ET MODES	306
(271)	Section I ^{re} . — <i>Présent</i>	309
(271)	§ 1 ^{er} . — Indicatif.....	309
(274)	§ 2. — Subjonctif.....	310
(276)	§ 3. — Optatif... ..	311
(277)	§ 4. — Impératif.....	312
(278)	§ 5. — Infinitif.....	313
(279)	§ 6. — Participe.....	313
(280)	Section II. — <i>Imparfait</i>	314
(280)	§ 1 ^{er} . — Indicatif.....	314
(281)	§ 2. — Autres modes	315
(282)	Section III. — <i>Futur à tous les modes</i>	316
(283)	Section IV. — <i>Futur antérieur</i>	317
(284)	Section V. — <i>Aoristes</i>	318
(284)	§ 1 ^{er} . — Indicatif.....	318
(287)	§ 2. — Subjonctif.....	320
(288)	§ 3. — Optatif.....	321
(289)	§ 4. — Impératif.....	322
(290)	§ 5. — Infinitif.....	322
(291)	§ 6. — Participes.....	323
(292)	Section VI. — <i>Parfait</i>	323
(292)	§ 1 ^{er} . — Indicatif.....	323
(293)	§ 2. — Subjonctif.....	326
(294)	§ 3. — Optatif.....	326
(295)	§ 4. — Impératif	327
(296)	§ 5. — Infinitif.....	327
(297)	§ 6. — Participes.....	328

N ^{os}		Pages.
(298)	Section VII. — <i>Plus-que-parfait</i>	329
(298)	§ 1 ^{er} . — Indicatif.....	329
(298)	§ 2. — Autres modes	330
(299)	Section VIII. — <i>Noms verbaux</i>	330
(300)	CONCLUSION.....	333
	INDEX DES MOTS. — I. Grec.....	335
	II. Latin.....	343
	INDEX DES FINALES. — I. Grec.....	353
	II. Latin	355
	TABLE DES MATIÈRES....	359







La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

DEC 10 1969



a39003 001409019b

U D' / OF OTTAWA



COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C

333 06 04 04 10 05 4